GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

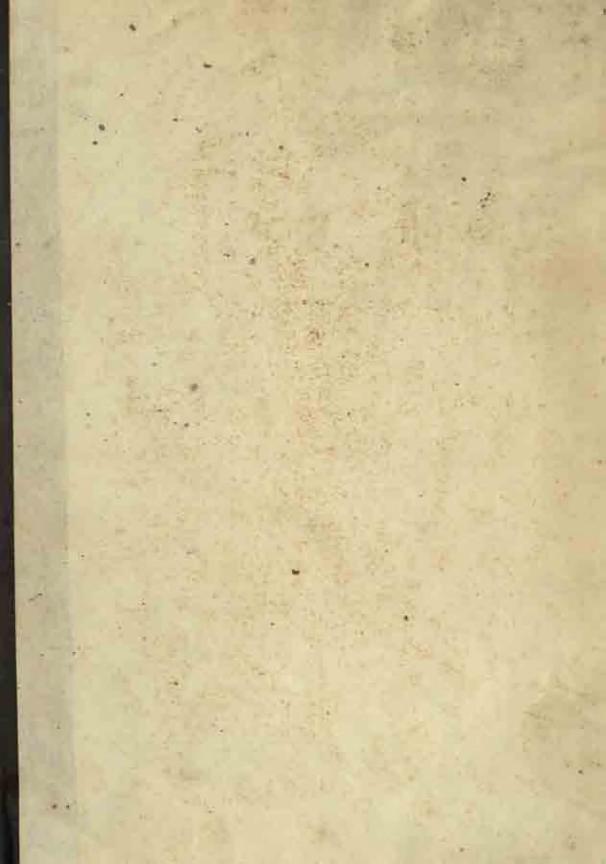
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

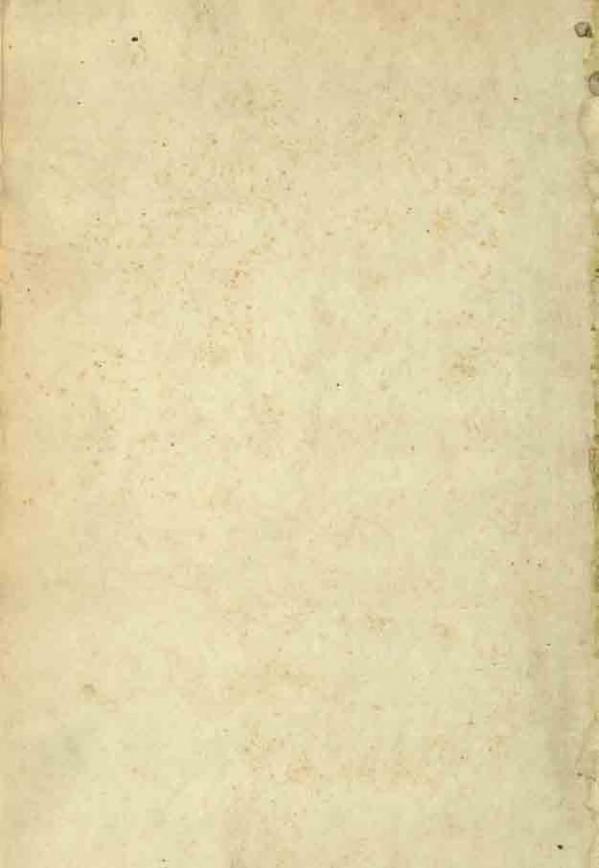
ACC NO. 26997

CALL NO. 891.05

P.A. O.

D.G.A. 79





ARCHIV ORIENTÁLNÍ

ZEITSCHRIFT DES ORIENTALISCHEN INSTITUTES PRAG

HERAUSGEBER BEDŘICH HROZNÝ

MITARBEITER

J. BAKOŠ, G. COUDENHOVE, J. ČERNÝ, J. DOBIÁŠ, A. GROHMANN, V. HAZUKA, TH. HOPFNER, K. JAHN, V. LESNÝ, A. MUSIL, O. PERTOLD, J. RYPKA, M. SAN NICOLÒ, F. STEINMETZER, F. TAUER



ORIENTALISCHES INSTITUT — ORIENTALNI ÚSTAV PRAG III, 342. CENTRAL ARCHAEOLOGIGAD
LIBRARY, NEW EL-II.
Aro. No. 2699.7

INHALT

ARTIKEL:	Seite
Bonfante G., Civilisation indo-européenne et civilisation hittite	140
schen Institute (Orientalni ústav) zu Prag (mit 8 Tafeln)	
Hett. VIII (avec 2 planches)	1
Hrozný B.: Sur les peuples caspiens	66
Lowy J.: The Assyrian Calendar	35 47
Monges K.: Elnige Bemerkungen zur vergleichenden Grammatik des Türkmenischen	7
Pořízka V.: The Bhagavadgitá and the New Testament. Some notes on the pre-	
sumed parallelism	91
Rypka J.: Hommage à Bedřich Hromý. A l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance, le 6 Mai 1939	
	100
NEKROLOGE:	400
Rupka J.: † Dr. Albert Wesselski (mit einem Porträt)	. 100
ORIENTALISCHES INSTITUT IN PRAG, KULTURELLE SEKTION:	
Sitzung vem 26. Jänner 1939	166
Sitzing von 2. Februir 1939	166
Sitzung vom 24. April 1939	. 167
Sitzung vom 5. Mai 1939	290
BUCHBESPRECHUNGEN:	100
Abeghian A.: Neuarmenische Grammatik. Besprochen von M. Leroy. Bajraktarević F.: O nalim mevludima i o mevludu uopšte. Besprochen von R. Nyki	1 191
Benveniste E : Les infinitifs avestiques, Besprochen von V. Lesný	. 309
Biblia Hebraica ed. R. Kittel. Editio tertin. Besprochen von B. Hrozný Bittel K. und Otto H.: Demirci-Huyük, Besprochen von B. Hrozný	304
Cassuto U.: Storia della Letteratura Evraica Posthiblica. Besprochen von	1
H. Torrespier	. 178
Causato U.: La questione della Genesi. Besprochen von A. Sanda	. T49
Cor C W M and Comeron A - Monuments from Dorylasum and Nacolea	4
Besprochen von B. Hrozný. Dakopanishads with the Commentary of Sri Upanishad-brahmayogin. Besprocher	. 302
Dakopanishads with the Commentary of Sri Upamahad-Brahmayogin. Besproches	193
Habiterin II - Cilverten de Soev per contemporaina et aca disciplica, Desgiocher	A
von J. Rypka Deuteronomy with Commentary, By J. Reider, Besprochen von S. Kronsu.	. 180
Deigton E at Vandice I - Los Vannies de l'Orient medicerrances, ils la cariffo	
Boundary was N. Long	* K4M
Dumézil G.: Flamen-Brahman, Besprochen von V. Lesný	- Fried

	Seite
Finkelstein L.: The Pharisees. The sociological background of their faith, Besprochen von S. Krauss.	
Friedrich J.: Entzifferungsgeschichte der hethitischen Hieroglynhenschrift Re-	
sprochen von B. Hrozný	301
Genouttac H. de: Fouilles de Telloh: Vol. II. Besprochen von B. Hrozný	294
Goetze A.: The Hittite Ritual of Tunnawi, Besprochen von B. Hrozný	302
Gordon C. H.: The Dialect of the Nuzu Tablets. Besprochen von B. Hrazný	297
Harris Z. S.: A Grammar of the Phoenician Language, Besprochen von A. Sanda .	177
Jéquier G.: Le monument funéraire de Pepi II. Tome II. Besprochen von F. Lexa	173
Jeutié P.: Indija. Besprochen von V. Lesný	191
Kohl J. F.: Die Süryaprajfiapti, Versuch einer Textgeschichte. Besprochen von	i
V. Lesny	310
Deliver of Large Personalism and D. France of the earlier	TANK!
Princes of Lagas, Besprochen von B. Hrozný	295
Lamotte E.: Le traité de l'acte de Vasubandhu Karmasiddhipsakarana. Besprochen	
von J. Przyluski . Lamotte E.: La Somme du Grand Véhicule d'Asango, Besprochen von J. Przyluski	195
Moore E. W.: Neo-Babylonian Documents. Besprochen von B. Hrozný	12/0
Muhammad Nasir-ul-Mulk: Ahsan-ut-tazhqiq fi Mahabis-it-tachliq. Besprochen von	ZWS
J. Rypka	400
Newberry P.E.: Funerary Statuettes and Model Sarcophagi, Besprochen von F. Lexa	100
Occident and Orient, Gaster Anniversary Volume, Besprochen von H. Torczyner .	101
Osten H. H. von der: Ancient Oriental Seals in the Collection of Mrs. Agnes	TOT
Baldwin Brett, Besprochen von B. Hrozný	900
Petrie Fl.: Egyptian Architecture. Besprochen von F. Leza	179
Reallexikon der Assyriologie. II. 4-5. Besprochen von B. Hrozný.	900
Rocznik Orjentalistyczny, XII. Besprochen von J. Rypka	207
Roeder G.: Der Felsentempel von Bet-ei-Wali. Besprochen von F. Lexa	175
Ruben W.: Studien zur Textgeschichte des Rämäyana. Besprochen von V. Lesný.	211
Schaeffer Cl. FA.: Ugaritica, Besprochen von B. Hrozný	200
Schmidt E. F. Excavations at Tepe Hissar, Damghan, Besprochen von	7
St. Przeworski	169
Schneider N.: Die Zeitbestimmung der Wirtschaftsurkunden von Ur III. Re-	
sprochen von B. Hrozný	295
Seif M.: Uber die althabylonischen Rechts- und Wirtschaftsurkunden aus Höäli.	
Diss. Besprochen von B. Hrozný	296
Senart E.: Brnad-Aranyaka-Upanisad. Besprochen von V. Lessei	109
Spies O .: An Arab Account of India in the 14th Century. Besprochen von V. Lesny	312
Starr R. F. S.: Nuni. Besprochen von B. Hrozný.	296
Stehoupak N.: Uttararămacarita (La Dernière Aventure de Râma), Besprochen	52
von V. Lesný	193
Svenska Orientsällskapets Arsbok. 1937. Besprochen von J. Rypka	186
Thursau-Dangin F. et Dunand M.: Til-Barsib. Besprochen von B. Hrozný	298
Torczyner H.: The Lachish Letters, Besprochen von B. Hrozný	303
gurechen von F Lang.	4 100
sprochen von F. Lexa	270
Waterman L.: Royal Correspondence of the Assyrian Empire. Part IV. Besprochen	SIZ
von B. Hrozný	200
Winkley H. A.: Hock-drawings of Southern Upper Figure 1. Resprochen von P. Leger	1178
Woolley Sir Leonard: The Ziggurat and its Surroundings. Besprochen von B. Hrozný	204
DESDECTIFICORY DATE AND	
BESPRECHUNGSEXEMPLARE	314

L'INSCRIPTION «HITTITE»-HIÉROGLYPHIQUE MESSERSCHMIDT, CORPUS INSCR. HETT. VIIL')

Par

Bedřich Hrozný.

Article lu par M. René Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Puris, le 17 décembre 1937.

Cette inscription est gravée en haut-relief sur les deux côtés d'une pierre de basalte, cette pierre étant convexe sur l'une de ses faces et plate sur l'autre, et présentant la forme d'une pierre à broyer. Seulement à peu près la moitié de cette pierre est conservée. L'inscription « hittite »-hiéroglyphique, dont manque le commencement, tourne autour de la pierre. Cette pierre a été envoyée jadis au Musée d'Istanbul — où elle se trouve maintenant — par le kaimmakam d'Alexandrette, qui ne savait d'ailleurs rien sur son lieu d'origine.

Un moulage de cette inscription, qui avait été donné par Hamdi Bey, directeur des Musées d'Istanbul, à Georges Perrot, a été présenté par ce savant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 22 Mars 1889; il a été ensuite déposé au Cabinet des inscriptions sémitiques; voir Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1889, p. 101. Dans la séance du 30 Mai 1890, Menant a présenté à l'Académie une autographie de l'inscription, accompagnée par lui de quelques remarques; voir l. c. 1890, p. 239 et suiv. Un peu plus tard, L. Messerschmidt a publié l'inscription, d'après un estampage de Peiser, dans les Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft 1898, p. 223 et suiv., et, une seconde fois, d'après un meilleur estampage, appartenant au Musée de Berlin, dans son Corpus inscriptionum Hettiticarum, Taf. VIII (voir aussi ibid., p. 8 et suiv.). Un essai de traduction — qui n'a pas réussi à déterminer le sens véritable de l'inscription — a été publié par P. Meriggi dans le livre « Die längsten Bauinschriften in "hethitischen" Hieroglyphen », p. 32 et suiv.

J'ai moi-même collationné cette inscription à Istanbul, en Juillet 1934, sur l'original; en même temps, un estampage en a été pris pour l'Institut Oriental de Prague, par ma fille Olga. Notons encore que l'étiquette de cette pierre, au Musée d'Istanbul, porte la mention « Alexandrette (ou Marash) ». La fin de l'inscription a été traitée par moi dans les Mélanges

¹⁾ Avec deux planches. - Voir aussi Vestnik drevnej istorii, 1938, I, 23 et suiv.

linguistiques offerts à M. Holger Pedersen, p. 500 et suiv. Je me propose maintenant de traduire ce texte encore obscur, et de déterminer son contenu, son auteur et son origine. Je publie les photographies de l'inscription (pl. I et II), avec l'aimable autorisation de M. Aziz Ogan, directeur général des Musées d'Istanbul.

Col. L ¹)	
-[j]a(?)*) [[[]?] © []?] © [Q?] []*)*)
Col. II. Côté B:	"4"

¹⁾ Il n'est guère possible de deviner combien de colonnes manquent ici. Si l'on considère que la première colonne va de gauche à droite, on en conclut qu'il ne peut manquer qu'un nombre impair de colonnes (1, 3, 5?). Il est d'ailleurs possible qu'un relief se soit trouvé à l'origine, sur cette pierre, au-dessus de l'inscription; ce relief figurait peut-être le dieu Santujas (?), dont la protection est invoquée dans l'inscription.

²⁾ La partie inférieure de ce signe est seule conservée.

Ou blen f, v[a?]? La partie inférieure de ce signe est seule conservée.

^{*)} Il semble que se trouve ici le même mot que dans la Col. III A, designe Le mot «hittite»-hiéroglyphique de l'assumas, d'après son idéogramme de désigne une maison pouvant contenir un très grand nombre d'objets non spécifiés, selon le passage Col. II A — IV B. Ce mot rappelle d'autre part le mot assyro-babylonien kard e tas de hié, tonne de blé, tonne; grenier, magasin ». Il me paraît possible que le mot «hittite»-hiéroglyphique karmas soit dérivé de l'assyro-babylonien kard, à l'aide du suffixe -na-, et qu'il signifie « le grenier ».

⁵⁾ Le signe de notre passage semble identique au signe pour lequel voir Bittel-Güterbock, Boğazköy 78, et mon livre Inscriptions hittites hiéroglyphiques (= IHH), p. 365, n. 5, etc.

^{*)} Sur le signe T, qui figure probablement un niveau de maçon, voir IHH, p. 83, n. 6, 352, n. 4. Ce signe sert peut-être ici d'idéogramme pour « bâtiment ».

⁷⁾ Ne devrait-on pas lire ici -tdxaha(?), et rappeler le verbe *tava- « mettre » (voir IHH, p. 289, n. 14, 409, n. 6, 449, n. 8, etc.)?

Côté A: it is it i

Col. III. Câté A: $(? ? ?) \bigcirc (? ? ?) \bigcirc (? ? ?) \bigcirc (? ? ?) \bigcirc ($

1) Ainsi faut-il probablement lire ici, d'après ma collation.

2) Ce passage est la preuve principale de la lecture apa pour le signe **/; voir 1HH, p. 346, n. 3.

2) Le mot jú-ja est sans doute ici l'acc. pl. du pronom relatif jas; cf. IHH, p. 282, n. 8. Ce pronom semble se rapporter aux objets dont le nombre est indiqué dans la Col. III B.

4) Pour ce passage, voir déjà IHH, p. 346, n. 3. La forme verbale (?ta;?)-va-ta; doit signifier à peu près « faire entrer », d'après l'idéogramme et d'après le contexte; cf. le mot assyro-babylonien «rbu « ce qui est entré, ce qui a été apporté, recette ».

- s) Les demi-cercles du signe od sont très probables, d'après ma collation.
- 9) La ligne médiane de ce signe est encore un peu visible, sur l'original.

7) La ligne médiane de ce signe (au lieu des deux lignes parallèles) est peut-être encore un peu visible, sur l'original.

*) Pour ce mot, voir p. 2, n. 4. La forme karunan est ici un accusatif de mouvement.

*) Pour le verbe *up/bu- « faire descendre (?) », qui se trouve aussi Col. III B—IV B, — pourvu du préverbe «ta « dedans » — voir par ex. IHH, p. 358, n. 5, 364, n. 7, 369, n. 5 [(*up/bai-), 370, VI, 470, n. 7, etc.]. Dans notre inscription, ce verbe offre comme déterminatif, une fois « la main qui prend » (Col. III A), et une autre fois « la main qui donne » (Col. III B—IV B).

10) Sur ces chiffres, voir déjà IHH, p. 224, n. 6.

Col. IV. Côté B: $u_1-p/ba-ba((2u?)^2) = i-a-n-i^2) \quad \Box -ta-pa-ta-n^2)$ (mesures de blé?), Qui touchera(?)

Côté A: $(?)^4$) $(?)^4$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^5$ $(?)^6$ (?)

Col. V.*) Côté B: $(a)^{\circ}$ $(a)^{\circ$

2) Voir p. 3, n. 9.

2) Sur la particule emphatique -i, voir IHH, p. 355, n. 10.

Pour le mot ____tapatan, dont l'idéogramme figure sans doute notre pierre, voir déjà IHH, p. 327, n. 5, et 374, n. 3. Ce mot signifie probablement « table (de pierre), inscription », et vient de l'assyro-babylonien suppu, duppu, tuppu « table, tablette, inscription », dappu « planche », etc.

4) L'e échelle » qui se trouve à l'intérieur de ce signe, me paraît assez sûre.

5) Cette lecture s'appuie aussi sur les passages de IHH, p. 277, I, 278, III, et Cornell Expedition, p. 48, pl. XXVII, I (= Metropolitan Museum Studies II/1, p. 118, fig. 9); cf. Meriggi, l. c. 33. Le prince Lajamas ici nommé est probablement identique au prince Lajamas II de Gurgum-Marash, au sujet duquel voir IHH, p. 63, et que nous pouvons placer vers l'an 810 av. J.-C. Il semble donc assez probable d'admettre que notre inscription provient de Halparatás III (ca. 800 av. J.-C.), fils et successeur de Lajamas II, et auteur du lion de Marash (voir IHH, p. 276 et suiv.), et que sem lleu d'origine était Marash. Alexandrette n'aurait donc été pour cette pierre qu'un lieu de passage. Cf. aussi la mention que porte l'étiquette de la pierre, au Musée d'Istanbul: « Alexandrette (ou Marash) » (p. 1).

") Il serait difficile de supposer que le verbe 😂 -ru(?)-tà-pa-va-ta, pourvu de

l'idéogramme de « la main qui donne », pourrait signifier « il prend, enlève ». Il serait préférable de songer icl à un sens tel que « toucher(?) »; cf. aussi Meriggi, l. c. 37. Quelque peu étrange est le fait que les enclitiques »pavata s'ajoutent lei au troisième

mot de la proposition.

- 7) Au lieu de l'étrange na-su/a, nous devons probablement lire ici su/a-na, ce qui serait une variante de la forme verbale sunata « il change ». Pour le verbe "suna-changer », voir IHH, p. 315, n. 5, 334, n. 8, 396, n. 2, etc. Pour suna, 3° pers. ag. prés., à côté de sunata, cf. tuvà à côté de tuvata, et muva à côté de muvata; voir IHH, p. 391, n. 3.
- ^e) Cette colonne, de même que la colonne précédente, va de droite à gauche, contrairement à la règle de l'écriture boustrophédon.

P) Ainsi faut-il lire avec certitude, d'après ma collation.
Cette lecture me paraît certaine, d'après ma collation.

11) Pour le mot atemaja « image (?) », voir IHH, p. 325, n. 8. De ce passage,

Côté A: u(1) u(2) u(2)

il faut conclure qu'une statue (ou un relief) du prince Lajamas se trouvait également dans le grenier. Il reste cependant impossible de savoir si cette statue fut érigée par Lajamas lui-même, ou bien par l'auteur de notre inscription, Halparatás III (?).

2) Voir p. 4, n. 10.

2) Je propose de lire cette forme verbale bá-sá-la. Dans IHH, p. 325 C (cf. ibid.,

n. 6), la même forme est écrite arba) -ha(?)-san-la-a(?). L'idéogramme , S semble

figurer une sorte de massue, pourvue le plus souvent d'un manche (cf. le signe), et servant à broyer et détruire des objets fragiles. On trouve encore d'autres graphies

de notre forme verbale, qui est une 3º pers. sg. prés.; arha 116-sar-la-a (voir IHH,

p. 485, VI A), arba (c-lá-a (p. 173, III), (arha) 3-lá-a (p. 233, VI, 235, IV), arha

: - la (p. 190, IX), arha - a (p. 163, VI, n. 10, 260, VI, 329 C, 336, II C. 387, III B,

C), arba At-a (p. 245—246, II, 323, D, n. 6), arba R-d (p. 253, IV), arba 8-a (p. 346,

II B), arha (p. 457, XX D). Le sens « il brole » est recommandé, non seulement par le contexte, dans ces passages, mais aussi par l'idéogramme, et enfin par notre rapprochement de ce verbe et du verbe assyro-babylonien hasâlu « broyer, piler » (p. 325,

n. 6). Cf. aussi la forme verbale -ve(?)-te « il a broyé », IHH, p. 484, V C et

n. 8. L'idéogramme pe fait défaut, dans notre passage, étant donné que le scribe ne disposait plus que d'un espace très restreint, dans la dernière colonne de l'inscription.

³) C'est ce signe que nous devons probablement lire, quoique la forme présentée ici sur l'original, soit très semblable à celle du signe la, qui vient un peu avant. Cf. le signe -tu-, tout à fait certain, dans le contexte pareil de IHH, p. 235, IV.

4) La table qui se trouve entre les deux personnages de l'idéogramme 🖺 , est

encore un peu visible, sur l'original. Cet idéogramme, \square , qui semble représenter un repas de morts, signifie peut-être « donner la mort (?), tuer (?) »; cf. aussi l'idéogramme cunéiforme $BA \cdot UG_0$ « (qu'il soit) mort » des sceaux hittites traités par Friedrich, dans Deutsche Literaturzeitung 1933, 1121—1122. Voir IHH, p. 30, n. 1, 164, VI, n. 2, 178, IV, 233, VI, n. 10, 236, V, n. 1, 242, V, 331, III C, n. 3, etc., d'où

il ressort aussi que la graphie complète (?) de ce verbe est la scalaza ou salaja
") Le mot sa-n(a)-tu(?)-ja se trouve, dans la malédiction, à une place où l'on
pourrait attendre un nom divin, d'après d'autres analogies; voir par ex. IHH,
p. 233, VI, et 235—236, IV—V. Je suppose, en conséquence, que nous avens ici une
graphie phonétique du nom « hittite »-hiéroglyphique du dieu Sandon. Ce nom apparaitrait donc ici, pour la première fois, dans les inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques,

Contenu de l'inscription — [Halparutâs(?) III(?), roi de Gurgum-Marash], institue(?) comme bâtiment du palais royal, un grenier [bâti par lui, ou bien peut-être déjà par son père Lajamas II(?)]. Là il dépose 4400(?) (mesures de blé?) qui lui ont été livrées (probablement par ses sujets, comme impôts). L'inscription se termine par une malédiction contre celui qui toucherait(?) à cette pierre, ou bien changerait et broierait l'image(?) de Lajamas (II ?) (érigée probablement dans le grenier). Le dieu Santujas(?) tuerait(?) ce malfaiteur.

Le reste de cette pierre qui nous a été conservé, présente l'aspect typique d'une pierre à broyer; mais cette pierre, munie d'une inscription « hittite »-hiéroglyphique, n'a sans doute servi à aucun usage pratique. Les signes hiéroglyphiques sont d'ailleurs mieux conservés sur le côté plat que sur le côté convexe.

Je voudrais supposer que notre pierre à broyer, munie de l'inscription, était dédiée au dieu Santujas (?), qui, par ses malédictions, devait préserver de tout malfaiteur l'image de Lajamas (II?) et peut-être aussi le grenier royal. Cette forme un peu surprenante, de pierre à broyer, a peut-être été choisie parce que, dans un grenier, une pierre à broyer le grain semblait bien à sa place. L'interprétation archéologique de l'objet semble donc confirmer par ailleurs notre explication du mot karunas, ainsi que le sens proposé pour l'inscription entière.

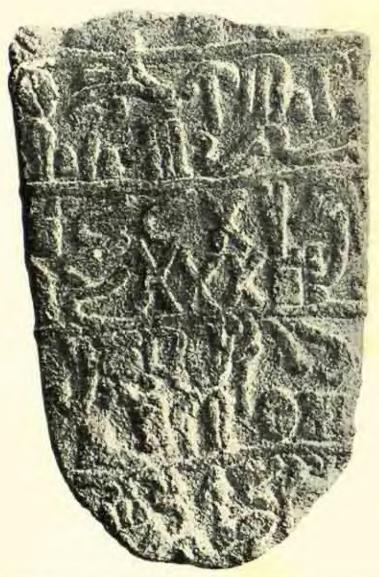
écrit d'une manière phonétique. La terminaison -s du nominatif sg. semble manquer ici. Quant à l'absence du déterminatif divin , elle peut s'expliquer ici comme celle de l'idéogramme (voir p. 5, n. 2).



Statul tiakarna, Proba.

Pote: Musica d'Istrabul

L'inscription * hittite >-hièroglyphique d'Alexandrette (de Marash ?). Côté A.



Stålni tiskirms. Praha. Foto: Musica d'Istanbul L'inscription « hittite »-hiéroglyphique d'Alexandrette (de Marash?) Côté B.

EINIGE BEMERKUNGEN ZUR VERGLEICHENDEN GRAMMATIK DES TÜRKMENISCHEN.

Von

Karl Menges.

Die Türkmenen sind sowohl in ethnologischer wie linguistischer Hinsicht eines der am wenigsten erforschten Völker der Sovet-Union und auch der Türkischen Sprachfamilie. Sie bevölkern in Stärke von etwas über 1 Million Menschen die SSR Türkmenistan (ca 400.000 qkm), d. h. grosso modo die Transkaspische Wüsten- und Steppenregion südlich des tst-Jurt-Plâteaus östlich bis zum Amu-Darja. Die Grenzen der SSR Türkmenistan sind im W. das Kaspische Meer mit dem Qara-Bogaz, im S. ungefähr der Kopet-Dagh, das die Hochlandtafel von Iran im N. gegen die Turanischen Steppen hin abschließende Randgebirge, weiterhin erreicht sie ihren sowie der gesamten Sovet-Grenze südlichsten Punkt auf 35º 20' bei Kuška in der dem Parapamisos vorgelagerten Landschaft Bädyls, von wo sie mit der afghanischen Grenze zusammen in nord-östlicher Richtung nach dem Amu-Darja verläuft und diesen kurz vor dem 660 ö. L. v. Gr. beim Örtchen Bosava trifft. Sie läuft auf dem rechten Amu-Ufer noch etwa 50 km stromauf bis Kelif, um von dort in n-n-ö. Richtung ca 100 km auf dem Baisun-Tau entlangzuziehen. Dann biegt sie rechtwinklig ab und hält sich zuerst in einer Entfernung von 100 km, später, kurz vor ihrem Übertritt über den Amu in einer Entfernung von 25 km in gleicher Richtung mit dem Strom, wird dann durch die zur SSR özbekistan gehörige Enklave von Xiwa auf 200 km von ihm nach W. abgedrängt, folgt ihm aber noch vom Dorf Qypčaq bis Kodžejli zu Beginn des dschungelartigen Amu-Deltas. Hier fällt sie mit der Grenze der zur SSR Qazaqistan gehörigen ASSR Qara-Qalpaqistan zusammen, zieht dann einen Nebenarm des Amu entlang bis unterhalb Jany Qal'a, wo sie sich scharf nach SW wendet und in einigen Windungen bis 410 n. Br. u. 570 ö. L. Gr. im allgemeinen auf der südlichen tist-Jurt-Schwelle entlangläuft - hier und im Folgenden fällt sie mit der Grenze der SSR Qazaqistan zusammen - geht dann westwärts und umschließt den Qara-Boghaz.

Obwohl Türkmenistan zu 90% aus Steppen- und Wüstengebieten besteht, so verfügt es doch über beträchtliche Bodenschätze: Petroleum findet sich s. und sö. von Krasnovodsk auf der Insel Čeleken und auf dem Festland; der Qara-Boghaz ist das größte natürliche Glaubersalzbecken der Welt; die Qara-Qum-Expeditionen haben vor einigen Jahren mitten in der Wüste auf 59° ö. L., 40° n. Br. starke Schwefelvorkommen festgestellt, Im letzten Jahrzehnt hat sowohl der Anbau wie die Verarbeitung

von Baumwolle dauernd zugenommen.

Die Bevölkerung verteilt sich auf die Randgebiete der Republik, vorwiegend auf die einzig besiedelbare Zone im S., längs des Kopet-Dag und die Oase von Märv, welche Gebiete dank des vom Gebirge herabkommenden Wassers Bewässerungskultur treiben können. Hier ziehen sich in einem ca 500 km langen und 5—15 km schmalen Streifen die Ortschaften und Siedlungen hin, von der Transkaspischen Bahn miteinander verbunden. Auf dieser Linie liegen auch die Ruinenstädte (Alt-)Märv, Xiweäbäd, Sahr-i-Isläm, Anau, Päresuv, Mäshäd-i-Mysrijän u. a.; ihre Lage läßt allerdings darauf schließen, daß der Bewässerungsstreifen in historischen Zeiten nicht so schmal gewesen sein muß.

Die Türkmenen sind überwiegend nomadisch und gehen sehr langsam — wohl noch weit langsamer als die Qazaq — zur Seßhaftigkeit über. Einzelne Stämme nomadisieren weit über die Grenzen der Republik hinaus, ja es soll vorkommen, daß einige von ihnen gelegentlich durch Persien und Afghanistan bis nach Belučistan wandern; ob das allerdings in den letzten Jahren noch vorgekommen ist, möchte ich stark bezweifeln. Aber daß die Türkmenen noch bis in die letzte Zeit hinein große Züge unternommen haben, davon zeugen nicht nur die einzelnen türkmenischen Stämme in Anatolien, sondern die weitversprengten türkmenischen Volksteile, die wir an der unteren Volga bei Astrachañ, im nordkaukasischen Vorland, in Transkaukasien, Özbekistan, Tadžikistan, Afghanistan, Persien und Syrien antreffen können.

Wer von Mittel-Asien her nach Türkmenistan kommt, dem fällt sofort der ganz andere ethnische Typ der Türkmenen auf, der von dem in Mittel-Asien herrschenden altajischen der türkischen Nomaden (Qazaq, Qyryyz und Qypčaq-Özbek) und dem iranisierten altajischen, resp. altajisierten iranischen der mittelasiatischen Stadtbevölkerung erheblich abweicht. Die Türkmenen sind größtenteils groß von Wuchs und recht feingliedrig und haben meist auch schmale, feine Gesichter mit betonter, oft gebogener Nase. Ihre Körpergröße wird noch besonders hervorgehoben durch das Tragen des tilpek, der hohen weißen oder schwarzen Lammfellmütze.

Ihr anthropologisch-ethnologischer Typ harrt auch noch genauer Untersuchung und Darstellung. Aber soviel glaube ich doch sagen zu können, daß sie eine (sehr glückliche) Mischung aus kaukasischen,¹) arischen (im wissenschaftlichen Sinne des Wortes) und altajischen Elementen darstellen, von welch' dreien das letztgenannte wohl leicht festzustellen ist, aber quantitativ doch den geringsten Anteil an der Zusammensetzung des türkmenischen Typs haben dürfte.

¹⁾ Mit Ausschluß des avarischen (kaukasisch-dinarischen) Elements.

Unsre, lange Zeit hindurch so geringe, Kenntnis vom Wesen der türkmenischen Sprache hat neuerdings eine erfreuliche Bereicherung erfahren durch A. P. Pocefujevskij's Forschungen an Ort und Stelle,') die eine detailliertere Anschauung des Türkmenischen vermitteln und uns gestatten, trotzdem sie resumierende, deskriptive Darstellungen sind²) und leider keine Texte enthalten, aus ihrem Material einige wesentliche Erkenntnisse zur vergleichenden historischen Grammatik des Türkmenischen zu gewinnen.

Daß die erwähnte starke ethnische Mischung sich nicht stärker in der Sprache spiegelt - einige Randdialekte sind zwar bis zu einem gewissen Grad iranisiert (s. u.), aber es wird schwer halten, im Türkmenischen z. B. parallel zu dem kaukasischen ethnischen Element auch kaukasische Einflüsse in der Sprache festzustellen — ist m. A. n. hauptsächlich an Hand des soziologischen Befunds (Nomadismus; Clan-Verfassung; Patriarchat) zu erklären: bei den Mischungen mit andern Elementen, also auch mit kaukasischen Völkern, handelte es sich vor allem um Mischungen der Türkmenen mit Seßhaften, während sie selbst nomadisch blieben, sodaß der sprachliche Einfluß der (meist geraubten) andersstämmigen Frauen sich meist noch nicht einmal auf deren eigene Kinder erstrecken konnte, was noch durch die strengpatriarchalische Gesellschaftsorganisation begünstigt wurde. Die Mischungen mußten, eben durch den Nomadismus der Türkmenen, immer einseitige Mischungen bleiben. Anders wird die Sache in der Seßhaftigkeit, wo die einseitige Mischung wegfällt. Das beste Beispiel hierfür bieten die seßhafte und halbseßhafte Bevölkerung özbekistans und Tadžikistans oder die türkischen Jäger- und Fischervölker Südsibiriens, die teilweise schon auf den Ackerbau übergehen. Hier kommt es dann auch zu der entsprechenden sprachlichen Mischung - jedenfalls sind die Voraussetzung für eine gleichmäßige Mischung die gleichen sozialen und ökonomischen Verhältnisse. Das Gesagte dürfte grosso modo auch für die Eroberung Anatoliens durch die Osmanen gelten, wennzwar auch noch einige andre gesellschaftliche Faktoren religiöser und religiöspolitischer Art hinzukommen.

Zunächst möchte ich die hauptsächlichsten klassifikatorischen Merkmale des zur SW-(Oyuz-)Gruppe gehörigen Türkmenischen geben:

¹⁾ А. П. Поцелуевский, "Дивлекты туркменского языка" und "Фонетика Туркменского языка", belde Ašxabad 1936, im Туркменгосиздат. Das größere wissenschaftliche Interesse hat die erstgenannte Arbelt, da die "Фонетика" ein volkstümliche Einführung in die allgem. Phonetik an Hand des Tkm. ist.

^{*)} Gelegentliche sprachphilosophische Außerungen Pocelujevskijs, die sich ganz in den Bahnen der noch vor kurzem in der Sovet-Union sehr in Mode gestandenen Lehre Marr's bewegen, erheischten eine Auseinandersetzung ad hoc, da einzelne Konzeptionen dieser Art auf die Darstellung des Tkm. in seinem Verhältnis zu den andern Türksprachen, die Pocelujevskij nicht beabsichtigt, einen bestimmten Einfloß ausüben.

Schwund des postvokalisch auslautenden -7/-g außer nach a, wie z. B. in day "Berg", etc.; Nichtvorhandensein des 7 im Anlaut von Suffixen: z. B. Suff. part. pf. -an statt -yan andrer Sprachen, Suff. dat. -a statt -ya, -qa; Nominalsuff. -aj statt -yaj, z. B. günej "der Sonne zugewandt, Silden" = Qy. küngöj "dgl." < kün-göj, - welche Erscheinung von Pocelujevskij1) unklar und falsch generalisierend "Ausfall des g nach Konsonanten" genannt wird; Übergang von Köktk., Ujy. d > j; Bewahrung von anlautendem j -; Erscheinen der Sonorlaute im Anlaut: g-, g-, d-, wie im Osmanischen. Neu ist, daß die Verbal-Wurzel bol-/ol-, in der Form ol- ein Kennzeichen der SW-Gruppe, im Türkmenischen allgemein als bol- erscheint, während nur einige Aule an der Grenze Irans olaufweisen (wie das Osman.). Weitere Besonderheiten des Türkmenischen sind das Vorhandensein der Frikativen, der Vokalquantitäten und einer Reihe morphologischer Erscheinungen, wie z. B. die periphrastische Bildung des Praesens, ähnlich dem Osman., auf -jar, -jor, die Bildung des Futurum mittels des Ger. auf -džaq, u. a. Über diese wird dann weiter

unten gesprochen werden.

Hinsichtlich dessen, was bisher über das Türkmenische in die Literatur eingegangen ist, gibt Pocelujevskij in "Диалекты . . . " S. 12 ff. eine umfassende Bibliografie. Wesentlich ist, daß Pocelujevskij bezüglich der türkmenischen Texte Vamberys (in ZDMG XXXIII, 388-444 und dessen "Cagatajischen Sprachstudien") sich der Ansicht A. N. Samojlovičs und A. Je. Krymskijs") anschließt, daß die genannten Texte lediglich als Material für die tkm. Literatur gelten können, nicht aber die tkm. Sprache. Wichtig ist eine daran anschließende Aufzählung der bisher zu tkm. Stämmen unternommenen Exkursionen und Expeditionen mit linguistischen und ethnologischen Zielen, die ich hier kurz wiedergeben will: 1927 zu den Jomud und Göklän (Rayon: Krasnovodsk, Hasan-Quli und Qara Qal'a, im W. und SW. der Republik), 1928 in das Aul Manyš zum Clan der Anauly (Nachkommen einer Bevölkerung, die jetzt noch in den Ruinen von Anau unweit Asxabad lebt), 1929 zu den Erbary (Geb. von čardžuj und Kärki am linken Ufer des Amu), 1930 zu den Tekke von Märw, den Sarvg und Salvr (Rayon: Märw, Jolotan, Taxta-Bazar und Säraxs), Winter 1930/31 zu dem Clan Noxurly im Aul Noxur, 1931 zu den Göklän im Rayon Qara-Qal'a in den Tälern der Flüsse Sumbar und Candyr, 1932 nach Bajram-Ali zur Erforschung der Haupttendenzen in der Entwicklung der Sprache der werktätigen Massen der TSSR und schließlich Winter 1935/36 eine große Expedition zur Erforschung der Umgangssprache des türkmenischen Proletariats und der Kolxozniki (Bauern der Kollektivwirtschaften). Poce-

1) "Двалекты S. 9.

^{*)} Ін dessen "Тюрки, іх мови та літератури", І, Тюркськи мови; вып. ІІ, стр. 146. Київ (Києв), 1930.

Lujevskij erwähnt dabei') weder, ob, noch wo die Materialien dieser Expeditionen veröffentlicht worden sind; wir wissen ebenfalls nicht, wer diese Expeditionen geleitet hat und welche Ausbildung die Mitarbeiter besitzen; nur unter der letzten, die die Umgangssprache der Industriebezirke außerhalb Ašxabads erforscht hat, wird als Leiter der verdiente Leningrader Orientalist S. Je. Małov genannt. In dem Haus der Türkmenischen Kultur ("Türkmenkult") in Ašxabad, von dessen schönen Einrichtungen ich im Sommer 1929 Kenntnis nehmen konnte, wurde ein Kabinett für experimentelle Phonetik eingerichtet. Die Resultate der Untersuchungen des Kabinetts hat Pocełujevskij in der erwähnten Arbeit über die Phonetik des Tkm. verwertet. Weiterhin hat der Türkmenkult Materialien zur Terminologie der Volksproduktion (Schmiedehandwerk, Holzbearbeitung, Teppichweberei und Stickerei) und der Bezeichnungen für Tiere und Pflanzen gesammelt. Auch diese sehr wichtigen Materialien scheinen noch nicht herausgegeben worden zu sein.

Das Vorhandensein der verschiedenen tkm. Dialekte kann man mit Pocelujevskij2) als eine Funktion der Clan-Organisation der Türkmenen betrachten. Jeder Clan hat seinen eigenen Dialekt, und es lassen sich auch bei den Untergruppen, den Sippen und Großfamilien, besondere dialektologische Nuancen feststellen. Dank der besonderen geographischen, ökonomischen und sozialen Bedingungen, in welche die Historie die Türkmenen versetzt hat, hat sich ihr ganzer patriarchalischnomadischer gesellschaftlicher Habitus im Laufe langer Zeit sehr wenig verändert. Die Natur des Gebiets, das sie durchwandern - eben Türkmenistans - bietet nur in sehr geringem Grad die Möglichkeit zur Se ßhaftwerdung. Erst diese und der beginnende Ackerbau ruft kategorische Veränderungen in der sozialen Struktur hervor. Hierzu sind gerade die benachbarten Cayatajer und ihre Erben, die Özbeken, ein gutes Beispiel. Die Seßhaftwerdung war aber in jenen Regionen notwendigerweise mit schwierigen Bewässerungsarbeiten verbunden, die von den einzelnen Sippen oder Familien nicht ausgeführt werden konnten; allein die Kollektive der Clans konnte die notwendigen Kanalnetze anlegen: so begünstigte gerade der geringe Umfang der Seßhaftwerdung die Beibehaltung der alten Clan-Organisation. Das Irrigationssystem der einzelnen Rayons Türkmenistans ist hierfür besonders lehrreich, da es zeigt, daß bis zur Boden- und Bewässerungsreform der Sovets jeder aryq (Bewässerungskanal) das ausschließliche Eigentum dieses oder jenes Clans, dieser oder jener Sippe oder Familie gewesen ist. So hat die Karte eines solchen Irrigationssystems direkt an einen Stammbaum erinnert.

^{1) &}quot;Диалекты", S. 17—18. 2) Ор. cit., S. 21 f.

Aus oben aufgezeigten Gründen haben auch die Ansätze zu einem Feudalismus bei den Türkmenen die Clan-Organisation nicht vernichten und durch eine eigene ersetzen können. Ganz einschneidend werden diese Dinge nun verändert mit dem Eindringen des russischen Eroberung, und, in noch stärkerem Maße, nach dem Bau der Transkaspischen (1904) und der Türkistanischen Bahn (1906). Das Wachsen der Wirtschaft wird durch folgende Zahlen charakterisiert: in 20 Jahren (1890—1910) wird die Einfuhr von Getreide um das 23fache, die von Eisen um das 5fache, die von Manufakturwaren um das 3fache gesteigert; die Ausfuhr von Baumwolle um das 14fache, die von Wolle um das 6fache und die von Häuten um das 3fache.1)

Die beiden großen Handelsstraßen, vom Kaukasus nach Mittel-Asien und von Persien nach Xwaräzm (Xiwa) und Rußland, kreuzen sich auf türkmenischem Boden. Das Anwachsen des Waren- und Geldverkehrs auf diesen beiden Handelswegen hat eine größere dialektologische Vereinheitlichung der tkm. Stämme bewirkt, die an dem Verkehr enger beteiligt waren: die Dialekte der Tekke, Göklän und Salyr stehen einander sehr nahe (Verkürzung der Praesensformen, häufige Assimilationen und Kontraktionen), während die der Jomud, die abseits dieser Handelswege nomadisieren, und der Erpary, die sich dem Emirat von Buxara unterworfen hatten, eine Reihe von Besonderheiten und Archaïsmen aufweisen. Erst in neuester Zeit, nach der Russischen Revolution, sind alle Voraussetzungen für die Bildung einer einheitlichen tkm. Sprache und das allmähliche Verschwinden der Dialekte resp. vieler Dialekte vorhanden. In Parenthese sei bemerkt, daß das Verschwinden von Dialekten sicherlich von sozialökonomischen Faktoren begünstigt, wenn nicht sogar bedingt wird, daß aber gegen das Verschwinden wieder andere Faktoren - unter denen ich als hauptsächlichste geographische und wiederum sozial-ökonomische nennen möchte - einwirken, denn sonst hätte z. B. Deutschland resp. das Deutsche heute nur noch ganz wenige Dialekte: auch in der Dialektologie haben die gleichen Faktoren auf verschiedener Stufe der Entwicklung (der Dialekte, resp. der sie Sprechenden) verschiedene Wirkung. Von der Boden- und Wasserreform der Sovety bis zur Industrialisierung und Kollektivisierung Türkmenistans ist eine Reihe neuer Faktoren hinzugekommen, die den Reichtum des Türkmenischen an Dialekten zunächst einmal beträchtlich vermindern werden. Ob sich daraus einmal eine "unifizierte Allgemeinsprache", wie Pocelujevskij meint, entwickelt, läßt sich schwer sagen; ich jedenfalls möchte es stark bezweifeln.

Ich hielt es für wichtig, diese Tatsachen wenigstens zu erwähnen, da sie uns eine konkrete Vorstellung von den Türkmenen und ihren gesell-

¹⁾ S. Диалекты, S. 25 (genaue Tabellen).

schaftlichen Verhältnissen vermitteln sollen, die eine absolute Voraussetzung auch für die sprachliche Forschung ist.

Eine Reihe von Schwierigkeiten auf dem Gebiet der historischen und geographischen Linguistik des Türkmenischen bereiten uns die Migrationen einzelner türkmenischer Clans, deren Kenntnis für die analytisch-historische Grammatik sehr wichtig, aber leider nicht mehr, jedenfalls nicht auf längere Epochen, zu erlangen ist. So hatten z. B. zu Beginn des XIX. Jhdts. die Göklän das Becken der Flüsse Atrek und Gürgän in der persischen Provinz Astrābād (teilweise auch Xōrāsān) inne; nach 1836 wanderten sie nach Xiwa aus und in der Mitte des vorigen Jhdts. wieder zurück in das Gebiet von Qara-Qal'a und die anstoßenden persischen Provinzen. Die Oase von Märw wird heute von den Tekke bewohnt, die dort aber erst seit den 50er Jahren des vorigen Jhdts. leben; vorher waren dort die Saryq. Ende des XVII. Jhdts. hatten die Salyr die Halbinsel Manyyšłag inne, Anfang des XVIII. Jhdts. wanderten sie nach Xwåräzm, 10 Jahre später den Amu aufwärts nach čardžuj zu, von wo ein großer Teil von ihnen 1884 nach dem Gebiet von Säraxs weiterzog. Wie man aus diesen paar Beispielen ersehen kann, sind unsere historischen Daten sehr spärlich und reichen außerdem nicht sehr weit zurück.

Nach Pocelujevskijs Meinung ist die türkmenische Schriftsprache im XV.—XVII. Jhdt. im Entstehen begriffen, gerade zu der Zeit, als das "Cayatajische" die Literatursprache Mittel-Asiens wird; allerdings seien die ersten Spuren einer tkm. Schriftsprache

schon im 🕹 🚅 des Dichters Xwārāzmī (XIV. Jhdt.) zu finden, dann

im خبر وشيري; auch in der غين المرية; auch in der غين المرية; (XIV. Jhdt.) dürften einige Türkmenismen vorkommen. Später, zeitgenössisch mit der "čayatajischen" Literatur, und von dieser ungeheuer

stark beeinflußt, sind z. B. VäfāT's נָלוֹנ (XV. Jhdt.), einige Texte

im "Stammbaum der Türken" von Abū-'l-Гāzī Bahādūr-Xān (XVIII. Jhdt.) und wohl auch der Boz-Oylan (XV. Jhdt.)¹) Eine eindeutig bestimmbare türkmenische Sprache bieten erst die Schriftsteller des XVIII. u. XIX. Jhdts, wie Āzādī, Maydūm-Qulī, Sājjidī, Zelīlī, Гā'ibī u. a. Wissenschaftlich behandelt ist nur ein literarischer türkmenischer Text von A. N. Samojlovič in dessen эКнига рассказов о битвах текницев«, СПб. 1914, das 'Abdu-s-Sattār Qādī zum Verfasser hat (XIX. Jhdt.). Hierzu möchte ich noch bemerken, daß im Lexikon von Maḥmūd-al-Kāš-yarī einzelne Wörter als "türkmenisch" bezeichnet sind; es sind nur ganz wenige, und bisher habe ich nirgends feststellen können, daß sie speziell

¹⁾ Vgi. auch den qazaq. Boz-Oylan in Rudloff's ..., Proben", III.

tkm. Eigentümlichkeiten aufwiesen. Wir wissen allerdings auch nicht, ob diese schon im XI. Jhdt. vorhanden waren.

Pocełujevskij teilt die türkmenischen Dialekte in 2 ungleiche Gruppen ein. Die I. möchte ich die der eigentlich-türkmenischen Dialekte nennen; hierher gehören folgende: Jomud, im W. Türkmenistans und im Rayon Tašauz im N. der Republik, 2) Tekke, in der Mitte des südlichen Siedlungsstreifens von Qyzyl-Arvat bis Bajram-Ali, 3) Göklän, im Rayon Qara-Qara, 4) Salyr, bei Säraxs und im nördl. Teil des früheren Kreises Cardžui, 5) Sarvo, bei Jolotan und Taxta-Bazār, 6) Ērbāry, im O. und SO, der Republik, meist in den Gebieten von Čardžuj und Kärki. Zur II. Gruppe, die ich die Gruppe der Grenzdialekte nennen möchte, gehören die Dialekte zahlreicher kleiner Stämme, resp. kleiner Ortschaften an den Grenzen des türkmenischen Sprachgebiets, wie z. B. die der Budžag. Eski und Nerezim an der özbekischen Grenze und die von Noxur, Manys, Xasar und cugur-Qal'a an der Grenze Irans. Die türkmenischen Dialekte außerhalb Türkmenistans bleiben hier und im Folgenden unberücksichtigt, müssen es sogar leider bleiben, da sie meist noch vollkommen unerforscht sind.

In phonetisch er Hinsicht sind die Dialekte der I. Gruppe volkommen einheitlich. Was die Labialharmonie angeht, so ist sie bei Jomud und Erpäry schwach entwickelt, fehlt teilweise ganz; nur bei den Göklän und Tekke erstreckt sie sich über den ganzen Wortstamm (bei nicht-vielsilbigen Wörtern) und geht bisweilen auch auf die Suffixe über, hat also mit andern Worten — dieselbe Dynamik wie auch in andern Türksprachen, z. B. dem Qaraqaipaq oder den labialharmonischen Sprachen Sibiriens (s. hierzu meine vergleichende historische Grammatik des Qara-Qalpaq, Teil I: Phonetik). Assimilation und Kontraktion sind am weitesten verbreitet im Göklän, Tekke und Salyr, während das Jomud diese Erscheinungen nur in statu nascendi aufweist. Erpäry und Saryq nehmen eine Mittelstellung ein.

Wesentlicher sind schon die Unterschiede in morphologischer Hinsicht, hier besonders bei der Bildung des Praesens, die in einzelnen Dialekten genau mit der des Osmanischen übereinstimmt. Doch darüber eingehender in den Kapiteln über die Morphologie. Weiterhin lautet der Dativ des Nomen verbale auf -maq im Jomud und Tekke z. B. almäya, gelmöße, während wir in den andern Dialekten almäna, gelmöne finden. Diese letzte Form dürfte eine Kontraktion aus al-may-yn-a, gel-meg-in-ä mit dem Suffix 3. ps. darstellen. Ihre syntaktische Funktion ist oft die des idg. Suplnum.

In der Gruppe der Grenzdialekte sind die Abweichungen vom Gemeintürkmenischen erheblich bei den an Iran grenzenden Dialekten. Dort geht s und z nicht in b und d über (Näheres s. u.); auslautendes -k und -q geht in -x über; in Manyš und Xasar kommt die Palatalisation von Kon-

sonanten vor, die sonst im Tkm. wie in den meisten Türksprachen völlig unbekannt ist, und die Vokalharmonie wird in diesen Dialekten oft durchbrochen: z. B. geimär. Vgl. hierzu das von Polivanovi) und mir²) über die iranisierten Dialekte des özbekischen Gesagte. In Manyš hat das Nomen verbale auf -maq die Form -māj: z. B. al-māj, durch weitgehende Palatalisation des auslautenden k und seinen schließlichen Verlust. Außerdem bilden diese iranisierten Dialekte das Praesens im Gegensatz zu den andern, die, wie das Osmanische, eine umschreibende Form gebrauchen (s. u.), von dem Gerundium auf -a: Xasar alāmān, Manyš alāmān, Noxur alāman. Im lexikalischen Bestand sind diese iranisierten Dialekte stark überfremdet: statt jāz ("Frühling") sagt man bohār, statt araē — derāxt ("Baum"), statt gāzan ("Tee-Kessel") čödān (bl. 2012 u. v. a.

Für die Phonetik des Türkmenischen erscheint mir Folgendes als sehr wesentlich.

A. Vokalismus.

Poceluvskij unterscheidet eine 3-fache Quantität der Vokale: 1. gewöhnliche (anceps), 2. lange, 3. reduzierte Vokale, oder, wie er sie nennt, überkurze, irrationale. Das Türkmenische ist eine der 3 Sprachen, aus denen wir das wesentlichste Material zum Problem der langen Vokale in den Türksprachen schöpfen - außer ihm kommen hauptsächlich das Tavašische und Jakutische in Betracht; deshalb interessieren uns die phonetischen Beobachtungen Pocelujevskijs über die Längen in besonderem Maße. Die Aussprache eines Teiles der tkm. langen Vokale hat eine Besonderheit, die ums erlaubt, die Längen als Polyphthonge zu betrachten. Die öffnung der Sprechorgane nimmt bei der Aussprache von u und a langsam und stetig ab, während sie bei der Aussprache von d langsam zunimmt. Bei der Aussprache von 3 und i nun nimmt die öffnung nicht ab; aber dafür verändert die Zunge ihre Lage, indem sie sich langsam dem palatum nähert. Pocelujevskij sieht in dieser Änderung der Qualität der Vokale, die durch oben geschilderte Umstände während der Dauer, resp. der Produktion der Quantität vor sich geht, eine Polyphthongierung der Vokale. Weiterhin ist folgende Beobachtung wichtig, daß nämlich in einzelnen Fällen die Anderung der Artikulation (also der Wechsel in der Qualität) während der Aussprache nicht stetig, sondern sprunghaft vor sich geht, sodaß ein langer Vokal nicht zu einem Polyphthong, sondern nur zu einem Diphthong wird. Durch diese Änderung der Artikulation (und somit auch der Vokalqualität) beginnen die Laute \bar{i} , \bar{i} , \bar{u} , \bar{u} in ihrer 2. Hälfte akustisch in ein j oder v auszulauten: šį, ij, ūv, ūj. Die neue Orthographie, die seit 1930 leider nicht mehr die

2) Islam XXI, S. 141 ff.

¹⁾ Извествя Ак. Наук СССР, отд. тумдинтарных наук, 1928.

Längen durch Doppelsetzung der Vokalzeichen wie im Suomi wiedergibt - schreibt diese Längen bj, ij, uv, yj. In der lateinischen Orthographie vor 1930, in der z. B. auch das recht brauchbare russisch-türkmenische Lexikon von Alijev und Börijev (Ašxabad 1929)1) abgefaßt ist, wird û immer nur in der Kombination yj wiedergegeben: syjt = sût "Milch", gyjc = que "Kraft" etc. Unter Berücksichtigung dieser Qualitätsänderung gewisser langer Vokale im Türkmenischen kämen wir sicher der Lösung der problematischen neu-ujvurischen ("ost-türkischen") Formen vom Typus išt "Hund", pišt "Laus", iški "2", ištik "scharf" näher. Jarring macht in seinen "Studien zu einer ostfürkischen Lauflehre" (Lund, Leipzig, 1933), S. 123 f. auf diese Formen aufmerksam; einen Lösungsversuch hat Bang in KSz XVIII, S-A S. 18 unternommen. Die von Pocelujevskij gegebenen tkm. Fakta unterstützen nun meinen Erklärungsversuch von išt < *işt < *işt < *ijt < *it etc., den ich ganz zu Schluß meiner Rezension auf das angeführte Jarringsche Buch (Göttinger Gelehrte Anzeigen No. 9, 1934, S. 372) gebe. Wir kämen somit auf *it, *pit, *iki, *itik zurück. Die Längen in den letzten beiden Wörtern wären als Vokallängen vor einer Geminata vollkommen verständlich; ob allerdings in *itik/*ittik (KAS. jitik, jitük) alte Länge oder Gemination vorliegt, ist bislang nicht zu sagen.

Interessant ist auch das Vorhandensein eines \tilde{a} , wozu Pocelujevs kij nur 1 Beispiel gibt: $b\tilde{a}\tilde{s}$ "5", = jakut. $bi\tilde{a}s$. Dies lange \tilde{a} wird auch in der ersten lateinischen Orthographie nicht bezeichnet, was für alle, die sich nur abstrakt mit dem Türkmenischen befassen können, ein großes Hindernis ist.

Da ich schon einige Zeit zu dem Längenproblem in seiner Gesamtbedeutung für das türkische Sprachgebiet Materialien sammle, möchte ich im Folgenden einige meiner Vermutungen anschließen.

Zu Untersuchungen über das Quantitätenproblem im Türkischen müssen wir zunächst die Sprachen heranziehen, die heute noch Längen aufweisen: das Türkmen ische und das Jakutische. Bei einer Sichtung des Vergleichsmaterials ergibt sich, daß prinzipiell — inklusive einiger "Ausnahmen", die noch einer Klärung bedürfen — einer tkm. Länge im Jakutischen eine Länge oder eine Vokalspaltung entspricht, die wir auf eine ursprüngliche Länge zurückführen können. So finden wir, daß einem tkm. \tilde{a} im Jakutischen ya, seltener reines \tilde{a} entspricht und weiter: tkm. \tilde{a} jakutischem \tilde{y} , tkm. \tilde{a} jak, uo, tkm. \tilde{u} jak, \tilde{u} ; tkm. \tilde{a} (\tilde{u} , selten \tilde{i}) jak, $i\tilde{u}$ — in diesen Fällen dürfte ein urtürk. * \tilde{e} anzunehmen sein —, tkm. \tilde{i} jak. \tilde{i} , tkm. \tilde{b} — ganz parallel zu \tilde{o} — jak. $\tilde{u}\tilde{o}$, tkm. \tilde{u} jk. \tilde{u} ; hier bei \tilde{u} sind Parallelen aus den beiden Sprachen recht selten und tkm. \tilde{u} entspricht oft jak. \tilde{u} und umgekehrt; diese Erscheinung scheint auf ge-

¹⁾ Vgl. hierzu J. Rypka im Archiv Orientální, II, Nr. 2; 1980.

wisse Positionen der betr. Vokale beschränkt zu sein und bedarf noch näherer Untersuchungen.

Unerläßlich ist bei diesen Untersuchungen die Heranziehung des Tā vašischen, das große Schwierigkeiten bereitet. Auch noch nach Sonderung des mit der Qazan-Tatarischen lexikalischen Überlagerung ins Tävašische eingegangenen Wortmaterials stehen wir problematischen Fällen gegenüber, in denen sich noch keine Gesetzmäßigkeit auffinden läßt. Diese Schwierigkeiten fallen keineswegs aus dem Rahmen des Tavasischen heraus und dürften vorläufig eine gewisse Erklärung in den von Ramstedt in seinem Artikel "Zur Frage nach der Stellung des Cuvašischen", JSFOu XXXVIII, 1-34 angenommenen 2 Türkisierungsschichten (vor der Qazan-tat. Überlagerung) finden. Abgesehen davon, daß im Tay, ein gemein-türkisches a der 1. Silbe in verschiedenen andern Vokalstufen erscheinen kann, wobei die ursprüngliche Quantität nicht ohne Einfiuß gewesen sein muß, scheint mir aus der Fülle des Materials hervorgehoben werden zu müssen, daß das Tävašische für eine Länge teils eine dem Jakutischen ähnliche, aber weitergehende (von einer ursprünglich langen Silbe) zu einer 2-Silbigkeit führende Vokalspaltung aufweist, wie z. B. in: tkm. gok, jak. küöz, tav. ksvak "blau" (> Ung. kék); Kāš. tūz, tkm, dūz, tavar, < urtk. *tūz, *tūr "Salz", - teils eine andersartige 2-Silbigkeit entwickelt hat nach folgendem Schema: tkm. on, jak. uon, tav. vunně "10", tkm. düz, tav. türě "gerade", tkm. jan, tav. jans "Seite", - also einen Vorgang aufweist, welcher der Entstehung der Länge durch Ersatzdehnung nach Schwund einer folgenden (kurzen) Silbe umgekehrt proportional ist. Aber auch hierin liegt, wie wir unten sehen werden, eine große Schwierigkeit.

Während mir die Längen im Tkm. konstant zu sein scheinen, läßt sich im Jakutischen eine Veränderung der Quantität feststellen, und zwar bei 1-silbigen Wörtern: wenn z. B. das Nomen * $k\bar{o}k$ Nominalsuffixe annimmt, bleibt die Quantität erhalten; nimmt es aber ein Suffix an, mit dem ein neues Wort gebildet wird, z. B. ein denominales Verbum, so verliert es die Länge: $k\bar{u}\bar{o}x$, aber $k\bar{o}\gamma\bar{o}r$ - "blau werden"; das Tkm. aber behält die Quantität: $g\bar{a}k$ - $\bar{o}r$ - "dgl.". Weiterhin wird im Jakut. sowohl \bar{a} aus alter Länge wie \bar{a} aus rezenter Kontraktion zu ya: dies scheint mir u. a. den Beweis zu liefern, daß die Vokalspaltung $ya < \bar{a}$ eine sehr junge Erscheinung im Jakutischen ist.

Außer im Türkmenischen, Tavasischen und Jakutischen gibt es Längen, die weder Kontraktionslängen noch fremdwörtlichen Ursprungs sind, gelegentlich im Alt-Ujyurischen, wo sie aus der Grafik zu erkennen sind:

wwt = ōt "Feuer", tkm. ōt, jak. uot; Kāš. gibt bei einzelnen Wörtern an, sie seien بَرُنِياء, mit Länge, zu lesen, z. B. tūz "Salz", tūrum resp. tōrum (nicht, wie Brockelmann vermutete: turūm, zu lesen) "Ka-

melfüllen" = tkm. törem "dgl." u. a.; außerdem in den türkmenisierten Dialekten des özbekischen (Xiwa: Qara-Bułag und Igan)1) - hierhin gehören auch die von Budenz schon 1865 über das "özbeg-Tatarische" von Xiwa2) gemachten Beobachtungen; weiterhin sporadisch im Neu-Ujyurischen (in den Aufzeichnungen von Le Coq, Jarring, Katanov-Menges), in der Sprache der Misar von Nižnij-Novgorod, mit denen Boethlingk die jakut. Längen verglichen hatte, und in den sibirischen Türksprachen, wennzwar auch in der Unmasse Kontraktionslängen sehr vereinzelt dastehend.3) In Katanovs sibirischen Texten (Radloffs "Proben", Bd. IX) finden sich solche Längen vereinzelt; etwas häufiger begegnen sie uns in Castréns "Koibalischer und Karagassischer Sprachlehre". Hierbei läßt sich feststellen, daß in der Position vor auslautendem -š eine der oben für das Türkmenische geschilderten Diphthongisierung ähnliche oder parallele Erscheinung auftritt: bajš, jak. bās, tkm. bāš "Wunde", Kāš. baš "dgl.", bašiyy "verwundet", ohne Angabe einer Länge; qojbal. ejš "Gefährte, Genosse"; Karay., ajš "hungrig", Jak. ās, Tkm. āč; Ky. vjš "Rauch", Jak. vs "dgl."; Ky. ňajš "Baum" in Kontraktion (janač; Ky. bejš "5", Jak. biäs, Tkm. baš; Ky. tajš, Qojb., Sojon tas, Jak. tās "Stein", Tkm. dāš; Ky. töjš, döjš, Jak. tūös, Tkm. dōš "Brust"; Ky. tüjš, Jak. tül, Tkm. düš, Tav. tělěk "Traum, Schlaf"; einige Wörter sind unklar, wie: ujš Ky. "3", Jak. us; Soj. pös, Ky. böjš "(sibirische) Zeder", wozu Castrén jenisej-ostjak.-kott. fej "dgl." vergleicht; außerdem Qb. sāskys, Salb. šaškys, Ky. šejškiš "eine Möwenart", etymolog. unklar (sač-quš "Haarvogel"?), u. einige andere. Nach Castrén § 30. 4 und § 66, 4 wird bei Suffigierung der Personalsuffixe (oder überhaupt vokalisch anlautender Suffixe?) die Aufgabe der Diphthongisierung beobachtet: ňajš, aber mit dem Suff. 1. ps. sg.: ňaďim.

Soweit bisher das türkische Material vorliegt, läßt sich gegen R a dloff und V. Grønbech') darauf schließen, daß es ursprünglich türkische Längen, also auch urtürkische Längen, gibt resp. gegeben hat.
Diese urtürkischen Längen sind am besten bewahrt im Türkmenischen
und lassen sich leicht im Jakutischen nachweisen. Ihre Entsprechungen
im Tävasischen sind noch nicht gesichtet. Sporadisch finden sich noch
Relikte und Reminiszenzen an die alten Längen in einigen anderen Türk-

sprachen.

3) "Khivai tatárság" in Ny. Közlemények IV, 316.

4) Vgl. meine Einwendungen gegen Grenbechs Theorie in der Rezension zu Jarrings "Studien..." in den Göttinger Gelehrten Anzeigen, Nr. 9, 1934, S. 365.

Siehe Je. D. Polivanov in den Извествя Ак. Наук СССР, отд. тум. наук, 1929; u. K. Menges, Islam XXI, 141 ff.

[&]quot;) Wahrscheinlich hat Radloff auf Grund seiner Anschauung von den sibirischen Türksprachen in seiner "Phonetik..." § 105, jegliche ursprüngliche Länge für das Türkische kategorisch negiert; aber es bleibt trotzdem schlecht verständlich, wiese er das tun konnte, obwohl er das Jakutische kannte.

Wie ich schon in meiner Rezension von Jarring, S. 365, gegen V. Grønbech hervorhob, können wir bei der Untersuchung des Quantitätenproblems nicht auf eine Heranziehung des Mongolischem Gebiet einer türkischen Länge bei einsilbigen Wörtern im Mongolischem Gebiet einer türkischen Länge bei einsilbigen Wörtern im Mongolischen eine Zweisilbigkeit zu entsprechen: urtürk. *kōk, mong. xūxe < *kūkū (Mandžu kuku); urtk. *āb, mong. aba "Jagd", urtk. *tāš, mong. čilayun < *tila-yun < *tyla-yun "Stein", urtk. *kūč, Tkm. gūč, Jakut. kūs, mong. xūcul(n) < *kūcū(-n) "Kraft", urtk. *qūr, Tkm. gūr "Schnee", mong. xoro < *qora "Regen" (?) u. a.*)

Hier erhebt sich nun die Frage: hat in diesen Fällen das *Ur-Altajische, die gemeinsame Muttersprache der türkischen und mongolischen Gruppe, eine ursprüngliche 2-Silbigkeit gehabt, die im Türkischen geschwunden ist und wofür im Türkischen Ersatzdehnung der 1. Silbe eingetreten ist — mit Ausnahme des Tävašischen, das in noch näher zu bestimmenden Fällen einen vortürkischen status heute noch mitschleppt —? Oder hat die gemeinsame Grundsprache, das Ur-Altajische, Längen gekannt, die — in noch zu untersuchenden Fällen — in der mongolischen Gruppe und dem Tävašischen zu einem Verlust der Länge und einer der Ersatzdehnung nach Verlust der ursprünglichen 2-Silbigkeit umgekehrtproportionalen Entwicklung führte?

Ich neige, unter Betrachtung der in der Sprache herrschenden Bewegungs- und Schweregesetze zu der ersten These und nehme an, daß zwar das Urtürkische Längen gekannt hat, nicht aber die dem Türkischen und Mongolischen gemeinsame Grundsprache. Oder, für die Gegner der Theorie von den Ursprachen anders formuliert: die im Türkischen durch die historisch-komparative Methode nachweisbaren Längen dürften erst mit der Differenzierung der Türkischen Gruppe (und deren Einzelsprachen) entstanden sein, entsprechen aber, sofern es sich um die obigen Fälle von 1-Silbigkeit im Türkischen handelt, einer 2-Silbigkeit in der Mongolischen Gruppe; in der Epoche vor der Differenzierung der Türkischen und der Mongolischen Gruppe wird wohl eine 2-Silbigkeit diesen Verhältnissen zu Grunde gelegen haben.

Restlose Klarheit in diesen Problemen werden wir, wenn überhaupt je, so doch bestimmt noch nicht so bald erlangen; dies sei gerade denen

¹⁾ Es entbehrt nicht eines gewissen Reizes, folgende Parallels zur Diskussion zu stellen: Für das Liter. Chinesische haj "weiß" ist die Kanton. Entsprechung påk; diese Form führt Karlgren im Analyt. Dict., No. 685 — ohne Berücksichtigung der Quantität — auf ein "b"pk zurück, das nach demselben Autor als Lehnwort ins Japanische in der Form haku (paku), bisks eingedrungen ist. Eine uraltajisch anlautende Tenuis labialis ist im Mong. und Türk. geschwunden, aber z. B. im Mandiu noch bewahrt — sodaß es unter Berücksichtigung der Karlgrenschen. Reihe leicht ist, Kanton. påk mit Türk. "äg zu vergleichen.

zu Trost gesagt, die sich ebenfalls mit diesen Problemen beschäftigen.1)

Beim Vokalismus des Türkmenischen ist noch folgendes erwähnenswert: der i-Laut nähert sich in einigen Dialekten (welchen?) dem e, meist im absoluten Auslaut, besonders deutlich im Dialekt der Anauly von Manyš, wo er vielfach allgemein zu e wird. Dies dürfte ohne Zweifel ein Iranisierungsprodukt sein, da dieser Vorgang eine Parallele zur neupersischen Entwicklung i > e, e ist.2)

Das von Künos, Raquette und Jarring³) im Neu-Ujyurischen festgestellte und von mir auch in iranisierten Dialekten des Özbekischen, besonders in Samarqand und Buxårå, gehörte u,) ein Zwischenlaut zwischen u und u, wird nunmehr von Pocelujevskij⁵) auch für das Türkmenische mitsamt der Parallele o (Mittellaut zwischen o und ö) belegt, und zwar für ein sehr enges Gebiet: die Oase von Märw. Da Pocelujevskij selbst keinerlei Anhaltspunkte noch Beispiele gibt, läßt es sich nicht sagen, ob es sich hier um ein direktes Iranisierungsprodukt in der Oase von Märw oder um einen Einfluß aus den benachbarten özbekischen iranisierten Dialekten (Buxårå) handelt.

Das Wort jöq "nicht (vorhanden)", jakut. suoz, kann genau wie in özbekischen Dialekten (wo ich es in den Dialekten der Übergangsgruppe

in Faryana so gehört habe) in der Form jåg erscheinen.

Zum Akzent: In durch Suffigierung entstandenen mehr als 3-silbigen Nomina ist außer dem Hauptakzent (') auf der Ultima noch ein Nebenakzent (') auf der ursprünglich den Ton tragenden Silbe, d. h. der Stamm-Ultima, zu beobachten: jöldäslaramdán. Beim Verbum wird die im Türkischen allgemein geltende Akzentregel in folgenden Fällen durchbrochen: Im Praesens tritt der Akzent auf den Vokal des Praesens-Suffixes, z. B. Jomud aljäran etc. "ich nehme", Tekke, Salyr aljän "dgl.", 2. ps. pl. aljänap, 3. ps. pl. aljälar, und stimmt darin vollkommen mit der osmanischen Akzentuierungsweise überein. Auch in den iranisierten Dialekten ruht der Akzent auf dem Praesens-Suffix: Noxur, Ansu, Xasar aläman etc. Wie der Akzent immer auf der Silbe, die der Negationssilbe unmittelbar vorangeht, zu stehen kommt, so akzentuiert auch das negierte Praesens der iranisierten Dialekte: Noxur jäzmejmen, Anau türmejmän,

¹⁾ Noch vor Drucklegung der Arbeit schickt mir Kollege M. Räsänen liebenswürdigerweise seinen schönen Artikel "Über die langen Vokale der türkischen Lehnwörter im Ungarischen" in FÜF XXIV, 246—255, in dem er diese schwierigen Untersuchungen gerade nach Westen, dem Ungarischen hin, vervollkommet. In der Zusammenstellung des türkmenischen und jakutischen Materials kommen wir beide unabhängig voneinander zu den gleichen Ergebnissen.

^{*)} Die gleiche Erscheinung findet sich durchgängig in Sir Aurel S te in a Sprachaufzeichnungen im Ajnallu-Dialekt aus Südperslen, bearbeitet und herzusgegeb. v. T. Kow a laki, Polska Akad. Umiejetności, Prace Komisji Orientalist., No. 29, Kraków 1937.

⁴⁾ Op. cit., S. 33.

⁴⁾ Cf. Jarring, "The Uzbek Dialect of Qilich", S. 11.

⁵⁾ Op. cit., S. 23.

Xasar álmajman. Der Aorist, resp. das Futurum indefinitum hat ebenfalls den Akzent immer auf dem Kennzeichen des Tempus, also auf dem Vokal des Partic. Aor.: 1. ps. pl. Göklän atársq, gelérik. Das Suffix des negierten Aorists behält den Akzent, wie im Osmanischen; diese Regel gilt auch für die iranisierten Dialekte, z. B. Xasar 1. ps. pl. almasmaz. In den haplologisch kontrahierten Aoristen bleibt der Akzent auf der durch die Kontraktion entstandenen Silbe: gêrin, gêrin etc. (*gel-ir-im, *gel-ir-in etc. In dem mit jog zusammengesetzten negierten Perfekt bleibt der Akzent auf dem negierenden Element: Zentrale Dialekte 1. ps. sg. gelemoq (gelemaq), 3. ps. pl. gelenoglar (gelenaglar). Genau wie im Aorist, so ruht auch im Futurum der Akzent auf dem Tempuscharakter, d. h. dem Suff. Gerundii Futuri: Tekke 2. ps. sg. aldžáqpsn, geldžékbin, 2. pl. aldžágbanad, geldžėkpinid. Ist die Form negiert, so wird der Akzent hier vor die Negationssilbe zurückgezogen: 2. ps. pl. álmadžaqþened, gélmedžekpiņid. Leider spricht Pocelujevskij in seiner Arbeit über die tkm. Dialekte nicht über den Akzent, und in seiner Phonetik gibt er in dem kurzen Kapitel über den Akzent (§ 21, S. 36/37) nicht méhr als einige ganz allgemeine Beobachtungen, denen ich das Beispiel über die Betonung der Nomina mit mehreren Suffixen entnommen habe; er verweist nur auf einige Besonderheiten in einzelnen grammatischen Formen. über die er ausführlich in einer angekündigten Morphologie des Tkm. sprechen will. Damit sind die obigen Beispiele gemeint, die ich aus seiner Arbeit über die Dialekte zusammengestellt habe.

Für den Konsonantismus des Türkmenischen sind 5 Erscheinungen besonders charakteristisch: 1. die Verschiebung von gemeintürkischem s, z zu b, d. 1) Diese Laute sind innerhalb der Türksprachen nur im Bašqurd vorhanden; d war den alten Sprachen bekannt (Köktürkisch, Alt-Ujyurisch, Kāš.) und ist in Zentral-Asien und im ganzen türkischen Westen zu j verschoben, in Sibirien erscheint es je nach Sprache als j, z (-s), d und t. Nur die iranisierten Dialekte der Anauly und von Xasar haben altes s, z bewahrt — bestimmt unter dem iranischen Einfluß; 2. existieren zu den Verschlußlauten p, b, g in intervokalischer Position die entsprechenden Frikativen $\vec{p}, \vec{b}, \vec{g}$; 3. ist in allen Dialekten mit Ausnahme des Jomud das anlautende q- sonorisiert zu \dot{g} -. 2) Vgl. hierzu das sporadische Vorkommen von \dot{g} in osmanischen Dialekten; 3) 4, das Vor-

¹⁾ Ich habe diese germanischen Zeichen gewählt, da sie vollkommen den in Rede stehenden tkm.-Lauten entsprechen.

^{*)} ø ist die sonore Aequivalente zu q.

²⁾ So z. B. in Ankara, Qajseri, Qyršehir, Qonja, Afjon-Qarahysar; cf. M. Räsänen, "Tk. Spr. aus Mittel-Anatolien", Ankara: S. 5, Zeile 7; 6, 2, 4, 7; 14 passim; 19, 2 etc.; regelmäßig findet sich je im Wori jöz = tkm, jöz; Qajseri: S. 87, 2, 1 v. u.; S9, 7; hier jyz neben k'yz; Qyršehir: 97, 6, 9, 15; 98, 5, 6, v. u.; 99 etc. passim; regelmäßig in jyz; Afjon: 112 ff. passim, regelmäßig, sporadisch auch im Inlaut.

handensein der halbsonoren Clusile ("Tenues mediae") d, û, b, die im absoluten Auslaut nach langem Vokal (z. B. ad "Name", jab "Bewässerungskanal, 'aryq'") oder in der Komposition von mit einer Media anlautenden Suffixen mit einem mit einer Tenuis auslautenden Wortstamm vorkommen: dāšda "am Stein", etdi, "er hat gemacht", kitāpdan "aus dem Buch" etc. Letztere Erscheinung ist in dem Osmanischen schon längst beobachtet worden; in der osmanischen Orthographie wird meist die entsprechende Tenuis für die phonetische Tenuis media geschrieben: ettim = etdim, ,,ich habe gemacht", olmuştur = olmuşdur ,,er ist (wohl) gewesen", kutliyacaktir = quttsjadžaqdsr (resp. kutt . . .) "er wird beglückwünschen", Fahrettin = Faxretdin (resp. Fahretdin) (ar. خرالذي "Stolz der Religion", nom. propr. Neuerdings scheint sich hier die Tendenz durchzusetzen, in solchen Verbindungen statt der geminierten Tenuis die geminierte Media zu schreiben, wie man ab und zu Fahreddin, yurddas = jurtdas u. a. lesen kann; 5. das Vorhandensein "kombinatorischer Laute eines mittleren Typs da, la u. a., die das Resultat einer unvollkommenen Assimilation darstellen",1) d. h. einer Assimilation, die noch in der Entwicklung begriffen ist. Beispiele folgen weiter unten.

Palatalisation von Konsonanten kennt das Türkmenische nicht, abgesehen vom Dialekt der Anauly in den Dörfern Manys, cuqur Qal'a und Xasar; dort kommt auch ein n (palatales n) vor, wofür aber Pocelu-

jevskij leider keine Beispiele gibt.

Die Liquida l kann schwanken von einem mittleren l (wie im Französischen, Deutschen oder Čechischen) bis zu einem harten, aber nichtvelaren l, wie in engl. ill, wall, das aber nicht die velare Stufe wie das

russische a oder poln. ? erreicht.

In der labialen Reihe kennt das Tkm. außer einem frikativen <u>b</u> auch ein frikatives <u>p</u>; die labialen Frikativen sind, wie auch die andern, vornehmlich auf die intervokalische Position beschränkt; <u>p</u> ist das nicht-sonore Aquivalent zu dem sonoren <u>b</u>: <u>oba</u> "Aul, Zeltdorf", <u>apa</u> "ältere Schwester". Diese Laute werden "mit locker geschlossenen, eng einander genäherten Lippen") ausgesprochen; sie sind mithin labio-labial und stellen Zwitterlaute zwischen <u>b</u> und <u>v</u>, resp. <u>p</u> und <u>f</u> dar, und werden in einiger Zeit ihre Entwicklung zu <u>v</u> resp. <u>f</u> abgeschlossen haben. Hierbei möchte ich auf von Castrén aufgezeichnete qojbalische und karayasische Wörter aufmerksam machen, die in intervokalischer Position <u>p</u> und <u>f</u> aufweisen, wie Ky. ojfa "Asche"; Ky. kafarmen (1. sg. Aor.) "brennen"; Qb. köp, Ky. köfej (*köp-ä-jä "viel"; Qb. köbök, Ky. köpük, köfük "Schaum", Osm. köpük "dgl."; Qb. taberben, tabarben, Ky. tafarmen (1. sg. Aor.) "finden", Qb. teberben, tēbārben, Ky. tefermen "stoßen (mit den Füssen)"; Qb. tōberak,

¹⁾ Pocelujevskij, "Дванекты...", S. 34f. 2) Op. cit., S. 37, letzter Abschn.

Ky. töferak "Staub, Sand" $\langle topur_{j}aq; K_{j}, t'efarmen, Katanov "Proben" IX, 618 ff. čyp- <math>\langle jap$ - "bedecken, zudecken". In Lehnwörtern aus dem Russischen, Persischen und Arabischen werden die labiodentalen v, f durch tkm. $\underline{b}, \overline{p}$ ersetzt. Gemeintürkisch v wurde im Tkm. zu w (u): $\overline{a}w$

(au) "Jagd".

Zur Veranschaulichung der verschiedenen Formen von Assimilation im Tkm. gibt Pocelujevskiji) eine Tabelle der Assimilationen: als Paradeigma wählte er den Dialekt der Göklän. Wie aus der Einteilung der einzelnen Arten von Assimilation ersichtlich, nimmt Pocelujevskij hier die Assimilation im weitesten Sinn. So stellte er in diese Tabelle auch Beispiele über die grundsätzlichen Erscheinungen der Vokalharmonie und des Sandhi, das hier im Tkm. genau so stark ist wie im Qara-Qalpaq (worüber ich in der demnächst erscheinenden Qara-Qalpag. Phonetik nähere Data bringe). So stellt er z. B. auch den kategorischen Übergang von anlautendem q-> q- in eine Rubrik "Assimilation von Konsonanten an Vokale gemäß Stimmhaftigkeit (Übergang eines Nicht-Sonoren in einen Sonorlaut)" zusammen mit Sandhi-Erscheinungen. Da Pocelujevskij seine Tabelle nicht nach historisch-etymologischen Gesichtspunkten zusammengestellt hat, sondern lediglich nach phonologischen, so möchte ich nicht näher auf seine Einteilung eingehen, sondern nur die für das Türkmenische wesentlichen Merkmale herausgreifen:

Vokalassimilation in der Form der Labialattraktion, die uns aus dem Qazagischen, dem Qara-Qalpaq und dem labialattraktorischen aftajischen Sprachenbund (im weitesten Sinn des Wortes: mit Einschluß der angrenzenden mongolischen Sprachen)2) bekannt ist. Ich formuliere diese Erscheinungen in meiner gara-galpagischen Phonetik S. 42 folgendermaßen: "Hier im Qara-Qałpaq wie auch dem Qazaq haben wir eine zwiefache Erscheinung: Labialharmonie und Labialattraktion. Mit der ersteren bezeichne ich den Vorgang, daß bei der Suffixvariante y, i/u, u nach labialem Vokal der vorhergehenden Silbe die labiale Variante erscheint: u, il. Dieser Vorgang ist die Regel z. B. im Osmanischen, während das Özbekische der seßhaften städtischen Bevölkerung und der halbsellhaften Landbevölkerung die Labialharmonie nicht kennt. Labialattraktion haben wir dann, wenn bei der Suffixvariante a/ä nach labialem Vokal der vorhergehenden Silbe Labialisation der Suffixvariante zu o/ö eintritt. Die Labialattraktion ist hier im Qara-Qalpaq und Qazaq auf die Vokale der vorderen Reihe beschränkt, während, wie die Beispiele zeigen werden, sie

1) Op. cit., Cap. VI, S. 38 ff.

²⁾ Die Labialattraktion soll auch in einigen osmanischen Dialekten vorkommen. Sie ist ebenfalls dem Idg. bekannt: im Griech, werden die Lautgruppen au und ab vor u oder fo der folgenden Slibe zu og und ob. Cf. H. Hirt, Handbuch der griech. Laut- und Formenlehre, 2. Aufl., S. 107; dort Hinweis auf J. Schmidt in KZ XXXII, 376.

im Altajischen (Ojrat) auch schon in die hintere Reihe eingedrungen ist, wo sie sich aber noch auf die Position nach o der vorhergehenden Silbe beschränkt." So haben wir auch im Tkm. z. B. orto "Mitte" (orta, düjö "Kamel" (düjä, kölögö "Schatten" (kölägä. Diese Fälle stellt Poceluje vskij unter "labiale Vokalharmonie" in eine Reihe mit Fällen wie öl-dür-düm. Phonologisch mögen beide Fälle von gleicher Bedeutung sein; historisch und etymologisch gesehen gehören sie aber 2 verschiedenen Epochen an. Deshalb finde ich es auch geboten, streng zwischen Labialharmonie (öl-dür-düm "ich habe getötet" — gegen özbekisch iranisierte Diall. ol-dir-dim, qazan ül-dör-döm) und Labialattraktion (orto, düjö, kölögö) zu scheiden.

Die Labialharmonie geht selten über die ersten 3 bis 4 Silben hinaus. Der Vokal im absoluten Auslaut wird selten labialisiert, und u, ü werden im absoluten Auslaut sogar streng gemieden. Es kommen vor: öjdö "im Haus", ondo "dort", aber immer heißt es: öli "Leiche", osman. ölü, gördi "er sah", osman. gördü. Lange Vokale behalten ihre Qualität. In den iranisierten Dialekten ist die Labialharmonie meist nur sporadisch vorhanden oder ganz verloren — genau wie in den iranisierten özbekischen Dialekten. Labialisierend kann auf einen Vokal auch ein labialer Konsonant wirken, der sich in engster Nachbarschaft befindet: towson, Hase" «Käs.

tavyšvan, awo, dat. von aw "Jagd".

Erscheinungen, wie Tekke almojā, gelmijē (< *al-ma-jār, *gel-me-jēr) stellt Pocelujevskij unter "Assimilation wegen Palatalität" und übergang von a, e > z, ē in der Nachbarschaft von j". Diese Erklärung ist offensichtlich unzureichend, denn diese Reduktion findet sich vorwiegend in den komponierten Präsens-Formen, und wird nicht nur der Nachbarschaft von j verdankt, sondern einem noch stärkeren Gesetz, das Pocelujevskij nirgends nennt: dem Gesetz des Mittelsilbenschwundes, das in sämtlichen Türk- (und Mongol-)Sprachen eine große Macht ausübt. Die Vokalreduktion in den komponierten Präsens-Formen ist uns auch aus dem Osman. bekannt, wo sie sogar Aufnahme in die neue Schriftsprache gefunden hat: almiyor, gelmiyor (= āl-mz-jor, gel-mi-jor).

Assimilationserscheinungen im Konsonantismus. Hierher gehören die Beispiele mit Tenuis media:) jaqds "er hat angesteckt", ekdim "ich habe gesät"; jarsp-dsr "es hat geregnet", tutds "er hat gegriffen", gökde, gökdö "am Himmel"; auch in Sandhi: üč jäp bär "es sind 3 aryqe". Beispiele von unvollkommener Assimilation: ön-ånört "14" < ön-dört, kim-

³) Mit Tenuis media bezeichne ich die Mittellage zwischen der tonlosen und der sonoren Qualität eines Klusils; der Klusil ist zu Beginn seiner Produktion eine Tenuis, die im Verlauf der Produktion in die Media übergeht. Die Tenues mediae sind häufig im Deutschen, Fi.-Ugr., Mongolischen und Chinesischen. Unsere b, d, g sind die n, p, G der Société Finno-Ougrienne.

anen .. von wem" < kim-den, on-anon .. von dort"; < on-dan, ajlanansm ..ich drehte mich" (aj-la-n-dym. Die gleiche Erscheinung ist sporadisch auch in einigen osmanischen Dialekten zu finden; cf. M. Räsänen, Tk. Spr. aus Mittel-Anatolien, III, S. 74, Zeile 6 (Ankara) gonandnan (gonayun-dan: 77, 3 (Ankara) bendnen (ben-dan; 113, 2 (Afjon) saslarindnan (sač-lar-yn-dan (diese Stelle ist unrichtig in der Übersetzung wiedergegeben); 115, 7 (Afjon) tarafinenan; 127, 4 (Afjon) čaršisinenan; Tekke und zentrale Dialekte: jaman-1nsq "Schlechtigkeit" (jaman-lyq, ojun-nor "Spiele" < ojun-lar, gün'nör "Tage" < gün-lär (die Göklän haben in diesen Fällen schon nl > ll: bagallar "die Schauenden" < bag-an-lar, gelillere "den Brauten" (gelinlär-ä, etc.); y + n assimilieren zu nn: čatmadženne (acc. poss. 2. ps.) "deinen kleinen Verhau", nach Mittelsilbenschwund (*čat-ma-džsy-zn-z(y). l und r assimilieren zu Gunsten von l: berelle "sie geben" (ber-ärlär. Bei den Dentalen und Sibilanten sind folgende Assimilationsformen hervorzuheben: bidde (biz-da ,bei uns", argamadda arga-mez-da "in unserm Rücken, hinter uns", pappan ast-san "wenn du verkäusst", bibbe (bit-sa "wenn es fertig wird", göllö (gödlö < gōz-lū "mit Auge(n)"1), ġuśšayađəm < quš-čayaz-ym, dim. 1. ps. "mein Vögelchen", kižžik ebenfalls mit Mittelsilbenschwund < kiči-džik, dim. von kičik "klein", mit regressiver Assimilation; gūšli (*gūč-lūg "schwierig", āšlag (*āč-lyg "Hungersnot".

In der Verbalkomposition (verbum + vb. descriptivum sive auxiliare) ist die Assimilation des Gerundialauslautes -p an den anlautenden Guttural des Auxiliare Regel: gajdsq-gelmed (*qajtsp-gel-mez "kommt nicht zurück", gojuq-giden (*qojup-gid-en "der es hingelegt hat (perfektiv)", dansq-qojds (dansp-qojds "er hat (die Wunde) verbunden (pf.)", inik-gel- (inip-gel- "herunterkommen", sürük-getirdim (*sürüp-getirdim ich habe herangeschleift, herangebracht". In Sibirien haben wir im Sayaj und Sojon in diesen Fällen Metathesis: qajdyq-pälmäs, qojuq-petkän, inik-päl-(mit qoj- wird im Say. und Soj. nicht perfektiviert) etc. Diese Erscheinung tritt auch auf in der negierenden Komposition mit däl ((degil; vgl. Osm. dejil): berdžek-gāl (*ber-džek-degil, indžek-gāl (in-džek-degil; diese Formen sind den gewöhnlichen bér-me-džek, in-me-džek morphologisch gleichwertig. Alle diese Assimilationserscheinungen werden, genau wie im Qara-Qalpaq, in der modernen Orthographie nicht wiedergegeben.

Genau wie im Özbekischen, so durchbrechen auch hier die ir an is ierten Dialekte die Vokalharmonie: vgl. im Aul Manyš man galadžayman 1. sg. fut., bālalare, dat. pl. "den Kindern", der auf diese Weise phonetisch mit dem Acc. zusammenfällt, da in den iranisierten Dialekten aus-

i) In Pocelujevskijs Beispiel, op. cit., 40 unter Nr. 4, heißt es "velle = gödle", was vollkommen unverständlich ist, wenn man nicht einen Druckfehler annimmt.

lautendes i > e wird; san oxsjsan "du liest", oturmaj "sich setzen", almale "(man) muß nehmen" < al-ma-ly).

Einzelerscheinungen. Das i nähert sich im Suffix Genit. und der 2. ps. vor η stark dem δ: mensη "meiner", getirdεη "du hast gebracht", giden "geh" etc.

Da ā und ī in der Artikulation oft sehr ähnlich sind, schwankt man bei solchen Wörtern in der Suffigierung zwischen palatalen und gutturalen Suffixen: āddan neben īdden, Abl. v. īd < īz "Spur", dāddan neben dīdden, Abl. v. dīd < dīz "Knie".

Das r im Suff. des komponierten Praesens schwindet bei den Tekke, Salyr und Göklän: $alj\bar{a}$, $gelj\bar{e}$; im Pluralsuffix bei den Göklän, Noxurly und Anauly: orulla etc. Bei den Tekke schwindet das r nur im Gen. pl., der dadurch die Form -lan erhält: $\bar{a}damlan$ "der Leute". N schwindet im Gen.-Suff. -nsn nach vokalisch auslautendem Stamm, wodurch der stammauslautende Vokal mit dem des Suffixes kontrahiert: Tekke, Salyr, Göklän und Noxurly $\bar{o}b\bar{a}n < \bar{o}ba-nsn$ "Ebene", $ge\bar{c}in < ge\bar{c}i-nin$ "Katze", $d\bar{u}j\bar{a}n < d\bar{u}j\bar{a}-nin$ (Göklän Nom. $d\bar{u}j\bar{o}$) "Kamel". Der reduzierte Vokal der Personalsuffixe schwindet unter dem Gesetz des Mittelsilbenschwundes bei Anfügung von Kasussuffixen: $j\bar{a}nna < jan-yn-a$ "an seine Seite, zu ihm". Bei den Jomud sind diese Assimilationen ziemlich selten; Erpäry und Saryq nehmen eine Mittelstellung ein.

Zur Morphologie. Von den Besonderheiten der Nominalflexion möchte ich folgende erwähnen: Die Kasussuffixe sind die gleichen wie im Osmanischen, nur mit dem Unterschied, daß die labialharmonische Variante im Acc. fehlt; dafür treten dann die labialattraktorischen Erscheinungen im Dat., Abl. und Loc. auf. Tritt das Dativsuff. an ein vokalisch auslautendes Nomen, so kontrahiert es mit dem Auslautvokal des Wortes zu 6/ā; das Osmanische kennt diese Kontraktion nicht.

Die stammauslautenden Tenues q, k, t, p und die Sibilans -e werden, außer in Fremdwörtern, vor vokalisch anlautendem Suffix sonorisiert; q, k, p gehen in die entsprechenden Fricativae über: γ , \bar{g} , \bar{b} . Eine eigenartige Erscheinung ist die, daß vokalischer Stammauslaut vor Antritt des Genit.- und Acc.-Suffixes Länge erhält (wobei $e > \bar{a}$): ene "Mutter", Gen. $en\bar{a}nin$ ($en\bar{a}nan$). Acc. $en\bar{a}ni$. Ich kann diese Länge nur als Ersatzdehnung vor dem reduzierten Vokal des Suffixes (besonders des Gen.-Suff.) erklären; einige ganz parallele Fälle finden sich in meinem özbekischen Text in (türkmenisiertem!) xiwinischem Dialekt. Beachtenswert sind im Abl. und Loc. die Erscheinungen progressiver Assimilation nach stammauslautendem -l, -b, -d (besonders stark bei den Göklän). Der Anlaut des Loc.-Suff. geht nach stammauslautendem -n besonders oft im Noxurly in n über, während diese Assimilation im Abl.-Suff. nach Nasalen

¹⁾ Islam XXI, 141 ff.

allgemein ist und ungefähr auf der gleichen Stufe mit der Assimilation im Qara-Qalpaq, Qazaq und Ojrat steht, auf die ich an anderer Stelle näher eingehe. Ob sich hier im Türkmenischen ein wie im Qara-Qalpaq, Qazaq und Ojrat durch kombinatorischen Lautwandel verursachter Zusammenfall gewisser Kasussuffixe vorbereitet, der auf die Syntaxis von einschneidender Wirkung sein muß, darüber geht aus Pocelujev-

skijs Material nichts hervor.

Die Verbalflexion des Tkm. enthält eine Reihe Sondererscheinungen. Das Partic. Praes. wird, genau wie im Osman., durch eine sehr alte Verbalkomposition wiedergegeben. Die meisten Dialekte komponieren mit -jär/-jär: dahin gehören Jomud, Tekke, Salyr, Göklän. Die letzten 3 haben dabei Abfall des auslautenden r: -jā/-jā. Der Dialekt der Sagar suffigiert unvokalharmonisch nur -je. Die Erpäry komponieren mit -jör neben -jer, die Saryq mit -or. Von diesen gehen -jor (-jer) und -or zweifellos auf *jory-r, das Partic. Aor. des Auxiliare jory- zurück. Ob -jar (und seine Varianten) ebenfalls aus *jory-r entstanden ist, wie Foy meinte, daran zweifle ich, denn es gibt viele Sprachen, in denen das Ptc. Aor, von jat- als Auxiliare in den Formen Özb. játer, džáter, Qara-Qalpaq ater, Qazaq džatyr, jatyr, Sayaj čār, čār, šor čar, čür, čyr dieselbe Funktion ausübt. Und neben den fortgeschrittenen Zentral-Dialekten hat gerade der archaischste und konservativste Dialekt der Jomud -jar. Daß in den sibirischen Sprachen cat- < jat- zu Grunde liegt, beweisen Formen im Ptc. Perf., Say., Sor čatgan, čytgan, Tubalar fytgan.

Vollkommen unbekannt ist das komponierte Praesens den ans özbekische und Persische angrenzenden Dialekten, die das Prs. wie das özbekische, Qazaqische oder Neu-Ujyurische vom Gerundium auf -a bilden.¹) Diese Bildung kommt neben den komponierten Formen noch in den Dialekten der Saryq und Salyr vor. Bei beiden letztgenannten Dialekten lautet die 3. ps. sg.: Saryq baradūr, Salyr aldūr, geldūr mit der bewahrten Kontraktionslänge bei -dūr < *tur-ur²). Das Salyr verliert hierbei — unter der Einwirkung des Gesetzes vom Mittelsilbenschwund — das Element des Ger. Prs.: al-dūr, gel-dūr, eine Parallele zu dem Schwund dieses selben Elements bei der Verbalkomposition in den sibirischen Sprachen: Sor, Say, kel-čūr < *kel-ā-jat-yr "er kommt", Say, pol-čadyr "er ist (dauernd)" *bol-a-jatyr, Sor šabyš-šadyr "schlagen sich", 3. ps. pl. < *čap-yš-a-jat-yr.

Die Formen aldür, geldür lassen darauf schließen, daß bei den Saryq und Salyr nie der Vokal des Ger. Prs. betont war, daß also diese Formen ungefähr so betont waren: *dl-a-dür < *ål-a-tur-ür, während hingegen in

") Womit Bangs These: bar "vorhanden" < bar < *bar-yr einen neuerlichen pho-

netischen Beweis erfährt.

¹⁾ Interessant ist diese Form bei den Covdur, da sie bei dem Vokal des Ger. Prs. Länge aufweist: afsder \(al-a-tur-ur, sichtlich auch durch Ersatzdehnung vor der Silbe mit reduziertem Vokal.

den iranisierten Dialekten der Ton immer auf dem Vokal des Ger. Praes., dem Tempuscharakter, ruht. Man kann weiterhin darauf schließen, daß sich zwar die Praesensbildung vom Gerundium auf -a in einzelnen türkmenischen Dialekten entwickelt hat, aber anscheinend nie gegen die komponierten Formen aufgekommen ist, daß aber andererseits das Praesens der iranisierten Dialekte aus den angrenzenden özbekischen Dialekten entlehnt worden ist. Da das archaische Jomud nach dem bisher vorliegenden Material aber nur das komponierte Praesens kennt, so dürfte anzunehmen sein, daß die komponierte Praesens kennt, so dürfte anzunehmen sein, daß die komponierten Formen wie im Osman, die ältere Art der Praesensdarstellung ist. Dies ist unter der Voraussetzung zu betrachten, daß bei den Saryq und Sałyr, die beide Formen nebeneinander aufweisen, keinerleit temporelle oder aspektliche Nuancen vorliegen, so wie das aus Pocelujevskijs Tabellei) zu folgern ist.

Die Personalsuffixe sind folgende: Sg., 1. ps. $-\delta n/-in$, 2. $-\delta n/-\rho in$, 3. —; Pl., 1. ps. $-\delta \rho/-i\rho$, 2. $-\rho \delta n/\delta d/-\rho inid$, 3. -lar/-ler. Bei den Tekke und Salyr tritt in der 1. ps. sg. pl. eine starke Kontraktion ein: aljan, $alja\rho$ ($\langle *al-jar-yn; *al-jar-yz \rangle$; die Göklän suffigieren in der 1. pl. $-q/-k^2$), ebenfalls mit starker Kontraktion: aljaq ($\langle *al-jar-yq \rangle$). Dies Suffix ist aus dem Perfekt und aus dem Konditionalis entlehnt. In der 2. ps. weisen die zentralen Dialekte ebenfalls meist weitgehende Kontraktion auf: aljan, aljan d. Hier wird also im Praesens teils das Pron. pers. suffigiert, teils aber das possess., teils ein Suffix, das eine Mischung aus beiden ist, denn es läßt sich schwer sagen, ob z. B. $-\rho \delta n$ eine Kreuzung ist aus dem Pron. pers. 2. ps. sen + Pron. poss. 2. ps. -in oder ob es sein -n erhalten hat in Analogie zu Formen, die in der 2. ps. das Pron. poss. suffigieren (Perfekt, Konditional); dasselbe gilt auch für die 2. pl., die ja wohl einen z- Plural (ursprgl. D u a 1) von der 2. sg. darstellt.

Diejenigen Dialekte, welche die gemein-türkmenische komponierte Praesensbildung nicht kennen, suffigieren dem Gerundium auf -a die Pron. personalia, wie das Neu-Ujyurische, özbekische etc. Diese haben dann auch für die negierte Form das Suffix -mej (mit unverändertem Vokalismus).

Das suffigierte Frage-Partikelchen -ms/-mi verschmilzt in den zentralen Dialekten beim Suff. 2. ps. zu einer Form -msn(sd): aljāman? "nimmst du?", geljāminid? "kommt ihr?"

Der Anschaulichkeit halber seien die Pocelujevskijschen Paradeigmata hierhergesetzt:

³⁾ Op. cit., S. 49/50. Hier sind auf S. 50 die Dialekte der Noxurly, Anauly, Xasar und Budžaq unter Gruppe III (Praesens vom a-Gerund.) zu stellen, was der Autor bei der Korrektur übersehen hat.

Wie in allen Tempora u. Modi im Azarbajdžanischen und den zu letzterem zu stellenden Dialekten der Qašqaj und Ajnallu südöstl. von Siräz; cf. T. Kowalski, "Sir Aurel Steins Sprachaufzeichnungen im Ajnallu-Dialekt aus Südpersien", Polaka Akademja Umiejetności, Prace Kom. Or., Nr. 29, §§ 25, 31, 34 u. S. 67/68.

Praesens compositum bei den Jomud:

Sg. al-jár-bn "ich nehme" Sg. gel-jár-in "ich komme"
al-jár-bn gel-jár-þin
gel-jár

Pl. al-jár-ър Pl. gel-jár-iр gel-jár-þinið al-jár-lar gel-jár-ler

bei den Erpary:

Sg. al-jör-un etc. Sg. gel-jör-un etc. Pl. al-jör-up etc. Pl. gel-jör-up etc.

bei den Saryq:

Sg. al-ör-un etc. Sg. gel-ör-un etc. Pl. al-ör-up etc. Pl. gel-ör-up etc.

bei den Tekke und Salyr:

Sg. al-jān Sg. gel-jān al-jān gel-jān al-jā gel-jā

Pl. al-jāp Pl. gel-jāp al-jānad gel-jānad gel-jānad gel-jā(ler)

bei den Göklän:

Sg. al-jān etc. Sg. gel-jēn etc. Pl. al-jāq etc. Pl. gel-jēk etc.

Negiert:

Sg. ál-mz-ján etc. Sg. gél-mi-ján etc. Pl. ál-mz-jáq etc. Pl. gél-mi-ják etc.

Iranisierte Dialekte:

Noxurly:

Sg. al-á-man

al-á-san

al-á-di

Pl. al-á-maz

Sg. bil-é-men "ich weiss"

bil-é-sen

bil-á-di

Pl. bil-é-miz

Pl. al-á-maz Pl. bil-é-miz al-á-saz bil-é-siz al-á-di bil-á-di

Anauly:	Xasar:
Sg. al-á-mán	Sg. al-á-men
al-á-sán	al-á-sen
al-á-de	al-á-dъ
Pl. al-á-miz	Pl. al-å-muz
al-á-siz	al-å-suz
al-á-de	al-å-du

Das Tempus auf -ar, der "Aorist", der nach Pocelujevskiji) die Funktion eines Fut. indefinitum hat, suffigiert genau wie oben über das Praesens gesagt. Nur die Göklän suffigieren wie auch in der 1. ps. pl. praes. -q/-k: al-ar-sq, gel-ér-ik. Die Noxurly und Xasar suffigieren die pron. personalia, wie die özbekischen Dialekte. Leider läßt uns Pocelujevskij") bei seiner Angabe, daß beim negierten Aorist in der 2. ps. sg. pl. eine Schwankung in der Suffigierung von -mad/med und -mar/-mer auftritt, mit Beispielen im Stich. Weiterhin bemerkt er, daß "zuweilen, beispielsweise bei den Saryg, die Tendenz zu beobachten ist, dies Suffix auch auf die 3. ps. auszudehnen"; Beispiel: joqorda jaldad dormar-mz? "geht [denn] der Stern nicht im Osten auf?" Vorläufig läßt sich noch nicht sagen, ob wir es in diesem Fall mit einer sehr alten, vom Urtürkischen her bewahrten Form (-maz (*-mar?) zu tun haben, oder mit einer ganz rezenten Analogiebildung zum nichtnegierten Stamm auf -ar-; gerade deshalb wären Beispiele sehr erwinscht. Falsch ist Pocelujevskijs Anschauung3), daß in den iranisierten Dialekten eine Kontraktion von -mar/-mer und den Personalsuffixen vorliege; denn, wie aus den Beispielen (s. u.!) hervorgeht, liegt sämtlichen Formen das negative Suffix -mas zu Grunde. Die Formen Xasar almam, alman sind aus *al-mas-man, *al-mas-san, resp. possessiv aus *al-maz-ym, *al-maz-yn entstanden; warum in der 3. sg. und im ganzen Plural das Tempuselement wechseln sollte - um bei Pocelujevskijs Anschauung zu bleiben - ist nicht verständlich. Da bei diesem Tempus in der 3. Sg. das Personalsuffix hier wie im Osman. immer fehlt, liegt hier der reine Tempusstamm (als partic. aor, sive fut, indefin.) zu Tage. Weit stärker sind die Kontraktionen bei den Noxurly, die den reinen Tempusstamm in der 3. sg. et pl. zeigen (s. u.). Bei den Noxurly suffigiert die 1. pl., wie bei den Göklän, -x < -q/-k. In den zentralen Dialekten kommt die Kurzform des negierten Aorists nur bei der 1. ps. sg. vor: alman, gelmen.

Die affirmativen Formen des Aorists kontrahieren sehr gern haplologisch in folgenden Fällen: ar < al-ar, bar < bol-ar, gir < gir-ir, oter < ol-

¹⁾ Op. cit., S. 52.

²⁾ Op. cit., S. 52/63.

³⁾ Op. cit., S. 53.

tyr-yr, öldir < öl-dür-ür (resp. öl-dir-ir):); ein Teil von ihnen hat sich in der Funktion eines praesens iterativum isoliert, wofür Pocełujevskij²) folgende Beispiele gibt: dür < dur-ur "steht", getir < getir-ir "bringt", jatär "liegt"; das letzte Beispiel ist unerklärlich. Da Texte noch fehlen, läßt sich nicht sagen, ob jatär vielleicht unter System zwang entstanden ist. Diese Formen werden alle ganz regelmäßig konjugiert.

Einige Paradeigmata zum Aorist resp. Futur. indefinit.

in den iranisierten Dialekten:

N	exurly:		3	Xasar:
Sg.	al-ár-man	Sg. ged-ér-men "ich werde gehen"		al-ár-mán
	al-ár-san al-ar	ged-ér-sen ged-er		al-ár-sán al-ár
Pl.	al-ár-mъz al-ár-sъz al-ar	Pl. ged-ér-miz ged-ér-siz ged-er	Pl.	al-ár-mъz al-ár-sъz al-ár-lár

Diese Formen fehlen bei den Anauly vollkommen und werden durch das Praes. vom Ger. auf -a vertreten, das dort — wie im özbekischen futurische Bedeutung hat.

Paradeigmata zu dem kontrahierten negierten Aorist in iranisierten Dialekten:

Xasar:	Noxurly:	
Sg. al-mám	Sg. al-man	Sg. get-men
al-mán	al-man	get-men
al-más	al-mas	get-mes
Pl. al-mås-mъz	Pi. al-max	Pl. get-mex
al-mås-sъz	al-maŋьz	get-maniz
al-mås-lår	al-mas	get-mes.

Es ist sehr beachtenswert, daß augenblicklich ein negatives Praesens indefinitum im Entstehen begriffen ist, das im Jomud noch in der ursprünglichen Form vorhanden ist: z. B. gelenim-jöq "ich komme nicht" $\langle gel-en-im j \bar{o}q \rangle$, eigtl. "mein Kommen (Gekommensein) ist nicht"; im Erpäry wird die Form kontrahiert zu gelem-jöq, erleidet aber in den zentralen Dialekten eine enge Verschmelzung von Personal-resp. Possessiv-Suffix $+j\bar{o}q$ und schreitet somit zur Bildung eines selbständigen Systems:

2) Op. cit., S. 53.

¹⁾ Cf. Anmerkung 2 auf S. 27,

Sg. gelemöq (daneben: gelemäq) geleŋöq (geleŋäq) gelenög (gelenäg) Pl. gelemdőq (gelemdőq) gelendőq (gelendőq) gelenőqlar (gelenőqlar)

 $\langle gel\text{-}en\text{-}im + j\bar{o}q, gel\text{-}en\text{-}in etc.} + j\bar{o}q. Vgl.$ hiermit die parallelen Bildungen in Sibirien: z. B. Sayaj, Sojon kelgäm-čoq, kelgän-čoq etc. $\langle *kel-gän\text{-}im j\bar{o}q, kel-gän\text{-}in j\bar{o}q etc.} \rangle$ die aber in Sibirien den ursprünglichen praeteritalen Charakter bewahrt haben, während sie im Tkm. praesentischen besitzen.

Im Perfekt sind die Assimilationserscheinungen nach wurzelauslautenden n, l, d, p bemerkenswert: janns < jan-dy, gelli < gel-di, jadds < jaz-dy, keppi < kes-di etc. Die iranisierten Dialekte weisen einige Sondererscheinungen auf: bei den Noxurly ist das Suff. 3. ps. sg. pl. lang: billi < bil-di. Hierbei dürfte es sich, da das verbum finitum gewöhnlich am Ende des Satzes steht, ohne Zweifel um eine Länge handeln, die nur in Verbindung mit der Satzintonation erscheint. Sie ist von Polivanov und mir im Özbekischen beobachtet worden!) und scheint auch im Neu-Ujyurischen vorhanden zu sein. Bei den Xasar endet die 1. ps. pl. auf -dzj < dyq; der Übergang von -q > -j ist hier ganz der gleiche wie in der Endung des Nomen verbale ("Infinitivus") auf -maj. Bei den Anauly erhält der Vokal der Wurzelsilbe im Perfekt Länge:

Sg. găl-dim Pl. găl-dī găl-din găl-diniz găl-de găl-de.

Diese Länge ist ohne Zweifel Ersatzdehnung nach Schwund der Mittelsilbe: gål-dim < *käl-üt-im etc. Von der Ersatzdehnungslänge im Perfekt spricht schon Mahmud al-Kāšyarī; *) sie ist auch im Neu-Ujyurischen vorhanden. *) Die Länge im Suff. der 1. ps. pl. geht auf *gåldij (vgl. Xasar 1. ps. pl. aldzi) < *gēl-dik < *kel-üt-ik zurück.

Die köktürk., ujyur., osman. Form des Perfectum indefinitum (narrativum) auf -myš wird von Pocełujevskij nirgends erwähnt und scheint nicht vorzukommen; an ihrer Stelle scheint in den ir anisierten Dialekten eine Umschreibung mit -kān < *ikān < *ār-kān gebraucht zu werden, z. B. Anauly: mān bū adame göröw-kānnim < görūp-ikān-dim < *kör-ūp-ār-kān-ār-dim "ich sah diesen Menschen".

Das ptc. resp, ger. futuri tritt in der Form -džaq/-džek an die Verbalwurzel. Formen auf -adžaq, wie im Osmanischen, kennt regelmäßig nur

i) Islam XXI, S. 175.

a) Jarring, "Studien..." S. 49; "The Uzbek Dial. of Qilich", S. 20; meine Rezension Gött, Gel. Anzeigen 9, S. 366.

Cf. Bang, "Manichaeische Erzähler", Le Museon XLIV, 32/33.
 Vgl. meine Rezension im Gött. Gel. Anz., 9, S. 366.

das Anauły, während sie das Tekke nur gelegentlich aufweist. Die Noxurly kennen beide Varianten: geččáx < *get-čák und gededžex < *get-čák, die ihrer Semasiologie nach differenziert sind: die Form auf -adžaq bedeutet die bestimmte Handlung, das unbedingte, unverzügliche Eintreten der Handlung¹). In der Negation findet sich ál-ma-džaq neben al-džaq-dāl. Das Suffix des Ptc. Fut. ist in Verbindung mit Personal- resp. Possessiv-Suffixen sehr selten anzutreffen, außer im Anauly, wo solche Kombinationen konsequent vorhanden sind; im Tekke kommt es in Verbindung mit der 2. ps. sg. et pl. vor: aldžáqþan, geldžék-binid. In den nicht-iranisierten Dialekten wird beim ptc. fut. wurzel-auslautendes -č und suffixanlautendes č->-šš-: iššek < ič-ček, aššaq < ač-čaq, geššek < geč-ček.

Zur Syntax des Türkmenischen läßt sich noch nichts sagen, solange wir nicht nur über türkmenische Übersetzungsliteratur (die zwar recht umfangreich, aber sogar innerhalb des SSSR selten zu bekommen ist), sondern über größere Texte aus der Volksliteratur verfügen. Es wäre sehr wesentlich, festzustellen, inwieweit die türkmenische Syntax Indoeuropäisch, durch's Persische und Russische, beeinflußt ist, ob sie die beginnende Subordination und Entstehung der Nebensätze kennt, wie z. B. das Osmanische und Azärbajdžanische.³)

Obwohl das bisher vorliegende türkmenische Material noch lange nicht erschöpfend ist und uns noch über eine ganze Reihe von grammatischen Fragen die Antwort schuldig bleibt, so bringt es uns doch einige wesentlich türkmenische sprachliche Erscheinungen, die uns aus andern Türksprachen vielfach unbekannt sind. So scheinen mir für das Türkmenische folgende Gesetze und Erscheinungen charakteristisch zu sein: die Erhaltung von Vokalquantitäten, die durchweg urtürkische Quantitätsverhältnisse wiedergeben dürften; der kategorische Übergang von $q - \lambda \dot{q}$, von $s > \dot{p}$, z > d; das Vorhandensein von Mediae gutturales et dentales im Anlaut von genuin-türkischen Wörtern (der sich in den Einzelfällen nicht genau mit der gleichen Erscheinung im Osmanischen und Azarbajdžanischen deckt: Tkm. duz, Osm. tuz "Salz"); die Assimilationserscheinungen im Vokalismus (Labialattraktion) und Konsonantismus; die Erscheinungen unvollkommener Assimilation; das Vorhandensein der Tenues mediae; in der Nominalflexion die Ersatzdehnung bei vokalischem Stammauslaut vor Antritt des Genitiv- und Accusativ-Suffixes und die

¹⁾ Pocelujevskij, op. cit., S. 55.

²⁾ In diesem Zusammenhang möchte ich auf die Entstehung von subordinierten Sätzen, in welchen der Konjunktiv, resp. Subjunktiv — mit Hilfe der Formen vom Gerundium auf -a gebildet — steht, in dem zum Azärbajdžanischen gehörigen Ajnallu aufmerksam machen, das lange Zeit unter iranischem Einfluß steht und weitgehend iranisiert ist; cf. hierzu in den von T. Kowalski bearbeiteten Ajnallu-Aufzeichnungen Sir Aurel Steins die Sätze 44, 45, 53, 122, 128, 131 und § 34, S. 64.

Kontraktion vor Antritt des Dativ-Suffixes bei vokalischem Stammauslaut; die Sondererscheinungen in der Verbalflexion, wie die Variabilität im Praesens compositum bei den einzelnen Dialekten, das Suffix 1, ps. pl. auf -q/-k bei den Göklän, die damit nicht nur geographisch als westlichster Türkmenenstamm, sondern auch linguistisch das Bindeglied zum engverwandten Azärbajdžanischen darstellen, das in der 1. ps. pl. generell -q/-k suffigiert; das Entstehen eines negativen Praesens indefinitum vom Typus Jomud gelenim-jog > Zentraldialekte gelemõq (gelemãq); die Assimilationen im Perfekt; die aus älteren Sprachschichten bewahrte Ersatzdehnung vor Antritt der Perfekt-Suffixe bei den iranisierten Anauly; die Darstellung des Futurum mit Hilfe des Gerundiums auf -dżag (selten, wie im Osman., -a-dżaq), und die semasiologische Differenzierung beider Formen im iranisierten Noxurly; das Vorhandensein von iranisierten Dialekten, die hier, genau wie im Özbekischen, weitgehenden Verlust der Vokalharmonie aufweisen, den Übergang von -i im absoluten Auslaut zu e, i haben und das für die ganze SW-Gruppe charakteristische Praesens compositum nicht kennen. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist der Übergang g-> g- auch eine Iranisierungserscheinung, da im Neupersischen das g allgemein einen ähnlichen Wandel erlebt hat.

Es bliebe zu untersuchen, ob die iranisierten Dialekte auf eine vortürkmenische Sprachstufe zurückgehen — wie z.B. im özbekischen, wo die iranisierten Dialekte aus einer älteren Epoche stammen als das "eigentlich-özbekische", das Qypčaqische — also ursprünglich eine Einheit mit dem Cayatajischen gebildet und nur eine rezente Türkmenisierung erlebt haben, oder ob sie nicht nur iranisierte, sondern auch čayatajisierte, resp. özbekisierte türkmenische Dialekte darstellen (Nichtvorhandensein des

Praesens compositum!).

THE ASSYRIAN CALENDAR.")

By

Julius Lewy.

The Kültepe texts of the Louvre Museum include a promissory note which for the first time sheds some light on the beginning of the Old Assyrian eponym-year. The inner tablet of the text in question [TC III²) 238 A] states that a certain A-ta-bi_i-lá and his wife A-\langle (lá\rangle-wa-áš-hi — evidently non-Assyrian natives — owed to a Puzur-Aššur an amount of silver payable ina harpī "from the first fruits"3); the case-tablet (TC III 238 B) repeats in the usual way the provisions of the inner tablet. But while the inner text gives the month and year date warahkam na-ar-\langle nak A-\subseteq [ur] ša ki-na-tim li-mu-um A-\subsete ura-lik, the date of the case-tablet reads wara[hkam] qá-ra-a-tim li-[mu-um] šu-Sinin. Thus it is evident that the month narmak A\subseteq sur \subseteq ak kinātim as well as the month qar'\undertatim preceded the ripening of the cereals in Cappadocia, and that, in the 20^{ux} century, the annual change of limu took place within the four months which — to judge from the Middle Assyrian text Assur 13058 kli) — separated the months narmak A\subseteq sur \subseteq a k\underlinatim and qar'\underlinatim).

The valuable information derived from TC III 238 is corroborated and supplemented by some later texts which prove that the new year began with sibbu, i. e., according to Assur 13058 kl, the month between hibur and quartitu. We refer, apart from Assur 13058 kl, to KAJ 10, a Middle Assyrian contract stipulating that a partition of property between a certain Parparaiau and his brothers was to become effective on the first of Sibbu, and particularly to the administrative texts KAJ 197 (dated the 28th day of Hibur of the eponymy of Aššur-eteranni) and KAJ 203 (dated

Paper read at the Twentieth International Congress of Orientalists in Brussels.
 i. e., Tablettes Cappadociennes, Troisième Série, publice par J. Lewy, 3 volumes,

Paris 1935—1937. — The recent edition of Old Assyrian tablets by I. J. Gelb, Inscriptions from Alishar and Vicinity (Chicago 1935) is hereafter quoted as Gelb; a list of the other abbreviations used in the present study is to be found in G. Elsser und J. Lewy, Die Altassyrischen Rechtsurkunden vom Kültepe (2 volumes, Leipzig 1930—1935, hereafter quoted as EL) I pp. XVI ff., II p. IV.

³⁾ For this term see EL II 199 s. v. burpa.

^{*)} The contents of the unpublished administrative text Assur 13058 kl have been described by Weidner AfO V 184 f.; cf. AfO X 28 note 212.

⁵⁾ As has often been noted, there are no fundamental divergences between the Old and the Middle Assyrian month names; cf. below p. 37 f.

the 2nd day of Sibbu of the eponymy of Sin-šeia) which - being written within two subsequent years1) - indicate that, at the time of Ninurtatukul-Aššur, the beginning of the new eponymy coincided with the beginning of sibbu. Since there is no reason to assume that the term of office of an eponym ever extended over a period longer than a year2), and since in the Neo-Assyrian period, during which the Assyrians used the Babylonian calendar, the eponym-year began with Nisan3), this implies that Sibbu corresponded to Nisan, and that, accordingly, the Assyrian year, like that of their neighbours in the Old Babylonian and the subsequent periods, began at the spring equinox. Other indirect evidence to the same effect can be gathered from both Old and Neo-Assyrian sources. The former make it possible to infer that Sin, i. e., (according to Assur 13058 kl) the fourth month, coincided with the ripening of the figs; for in the Kültepe texts, Sin for the most part is called warnham ti-i-na-tim "month of the figs"4). Since the first figs, the man of the Bible, do not ripen before June⁵), it is likely that this month coincided with June-July, i. e., with Du'uzu, the fourth month of the Babylonian calendar. As regards the Neo-Assyrian sources, it may be recalled that the scribes of the Taylor and the Chicago Prisms of Sennacherib wrote arah tam-hi-ri") instead of the ideogram and AB (i. e., Tebet, the tenth month of the Babylonians) which, in accordance with the aforementioned adoption of the Babylonian calendar by the later Assyrians, occurs in parallel passages of other in-

The exceptions to this rule which, according to KAV 21, seem to have occurred under Aššur-nirari V (1016—1011) and Tiglath-Pileser II (965—933) evidently did

not affect the essential principles of the limu system.

¹) That Aššur-eţerunni and Sin-šeia were subsequent eponyms during the reign of Ninurta-tukul-Aššur (about 1150 B. C.) has been proved by Weidner (AfO X 27 f.) on the basis of texts which originate from the same archive as KAJ 197 and KAJ 208.

⁵⁾ See Kugler, Sternkunde und Sterndienst in Babel, II. Buch II. Teil (1912) p. 127 (327) notes 2 and 3. KAH II 84, 91 ff. now corroborates the view of Kugler, who rejected the assumption of Winckler, Peiser, Zimmern (and later Meissner, Babylonien und Assyrien I [1920] p. 22) that, in the Neo-Assyrian period, the eponymyear began on the 13th day of Aiar; for according to this passage, Ina-iliia-allak who appears as eponym in Siwan 895 (see l. 91 and cf. the list of eponyms compiled by Forrer ZA XXXVIII 213) was followed by his successor as early as Nisan 894.

^{*)} That ward ti'inatim was the same month as ward Sin, follows from a passage in KTS 44b (= EL no. 59) according to which a certain Assur-Idi erroneously had written ti'inatim instead of kuzalli — a mistake which suggests that ward ti'inatim immediately preceded ward kuzalli. This conclusion is corroborated by TC 21 ll. 9—13: here a certain amount of silver, said to be the interest on a loan from (the beginning of) qar'atim until (the beginning of) ti'inatim, agrees with the usual rate of interest only if it is supposed that qar'atim and ti'inatim were separated by no more than one month.

 ⁵⁾ See Gesenius-Buhl, Hebr. und Aram. Handwörterbuch¹³ p. 97, and cf. I. Löw,
 Die Flora der Juden I 226; 328; Haupt, Biblische Liebeslieder p. 104.
 e) Cf. Thureau-Dangin, Le Syllabaire Accadien p. 37 note 1.

scriptions of the same ruler'). The taqtil infinitive tambiru is an equivalent of the infinitive mahhurum appearing in the Old Assyrian month name warahkom ma-hu-ur i-li*), and the latter was, according to Assur 13058 kl, the tenth month of the Assyrian calendar. Thus the interchangeability of tebētu and tamhīru possibly indicates that, in the opinion of Sennacherib's scribes, the tenth Babylonian month (December/January) corresponded to the tenth month of the Assyrian calendar. To be sure, these arguments are not equally strong, but, it seems, however, that the twelve months of the Old and Middle Assyrian year, on the one hand, and those of the Babylonian and Neo-Assyrian year, on the other, should be paralleled as follows:

Old Assyrian	Middle Assyrian	(Old) Babylonian	
warahkam şl-ib-e-em2)	sibbu*)	nisānu	
warah ^{kam} qá-ra-a-tim	qarrātu	aiaru	
warahkum tan-mar-ta*)	tanmartu	simänu	
warahkum Sinins)	aSino)	Du'uzu	
warahkum ku-zal-li6)	kuzallũ10)	abu	
warah kum a-lá-na-tim	allunātu.	elülu ^{t2})	
waruhkam Be-el-ti ēkallimumī)) ⁴ Bēlat-ēkalli ¹¹)	tiśritu	

1) Cf. Delitzsch HWB p. 406 s. v. tamtlru.

2) The literal sense of this name is probably "month of the making approach to the gods". As indicated below, this name was later replaced by arabmubur ilāni "month of the prayer to the gods".

*) As, for instance, EL no. 81, 14 and TC III 234, 11. For the variants si-ib-im

and si-bi-im see, e. g., TuM I p. 15.

- 4) As, for instance, in KTBl 14, 16 and EL no. 227, 25; for the variant ta(!)un-wa-ar-ta (Gol. 9, 9) see Weldner, Babyloniaca VI 174; Lewy SATK p. 75 note f. The spelling tan-bar-ta (see ZA XXXVIII 248) occurs in unpublished texts and in TC III 91, 17.
 - As in the official document TuM I 21^d (= EL no. 276) 1, 19; cf. KTRl p. 19.
 For a (not fully convincing) explanation of this name see Landsberger, Der

kultische Kalender der Babylonier und Assyrer p. 89.

7) So, for Instance, TC 66 (= EL no. 220) l. 11; variant Be-el-ti-ka-lim: TC

III 197, 12 and TC III 236, 5.

*) The various spellings are: \$i-ib-ii (KAJ 4, 32); \$i-ib-bii (KAJ 106, 18; Spelcers, Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles no. 311, 10, etc.); \$ib-bii (KAJ 205, 16; 265, 12; etc.); \$i-bii (KAJ 62, 23; Assur 13058 k] II. 3 and 16; etc.); \$i-ib-bi (KAJ 11, 24); \$i-ib-bi (KAJ 186, 10); \$i-bi (KAJ 10, 1; VAT 9410 [= Weidner AfO K 32] II. 38 and 42).

") Besides the usual spelling \$XXX (KAJ 107, 16; 178, 22; etc.) also \$Su-en

is found: KAJ 57, 29; 65, 28.

10) KAJ 160, 25 has ku-sal-lu(m), instead of the current ku-sal-lu-

11) For the most part 4NIN. E. GAL³im (KAJ 125, x + 4; 218, 9); NIN. E. GAL; KAJ 119, 22; cf. 179, 80.

12) For the old variants s-lu-nu-nm, s-lu-ni-im and the like, see Landsberger, loc. cit. p. 88 note 2 and cf. below p. 40 f.

warahkam	na-ar-ma-ak A-šur ša sā-ra-tim¹)	ša sarūte	arah samna
warahkum	na-ar-ma-ak A-sur		
	ša ki-na-tim²)	ša kīnāte	kisitimu
warahkam	ma-hu-ur î-li3)	muhur ilāni ^a)	tebitu
warahkam	áb ša-ra-nim*)	abu šar'āni')	šabāţu
	hu-bu-ur3)	huburs) [hiburs)]	adāru

The arrangement of both groups of month names in this scheme seems to be justified by the conspicuous fact that at least five of the Old Assyrian names have the same meaning as the corresponding Old Babylonian designations (and consequently indicate a very close relation between the Assyrian and the Babylonian calendar). The relevant month names, which were chosen — evidently by Akkadianized West-Semitic elements¹⁰) — with regard to natural conditions invariably recurring every year, are the following pairs: 1. warah şib'im and nisānu, 2. warah tanw/martā and

*) So, instead of the usual warhumkam sa ki-na-tim, in BIN IV 210 (= EL

no. 76) A l. 13 f.; cf. CCT IV 13c, 12-14 and TC III 238 A, 11-13.

6) KAJ 290, 8 has mu-hur AN, instead of the usual mu-hur ANMES (KAJ 172,

21; 152, 29; etc.).

5) As, e. g., in KAJ 79 (l. 27) and 163 (l. 36). As Ebeling MAOG VII 1/2 p. 79 f. has shown, these documents belong to the time of Eriba-Adad I or Ažšuruballit I.

b) So especially in the comparatively late texts dated in the reign of Ninuria-tukul-Aššur (see, for instance, KAJ 197, 1; 237, 13; 281, 10), but likewise in the letters KAV 96 (l. 18) and 99 (l. 47) which, according to Ebeling loc. cit. p. 3 ff., were written at the time of Adad-narāri I. Thus it is not impossible that the document VS I 103, dated archli-bur um 5km li-mu mA-bi-ili, is from the same year as the tablet KAJ 242, which Ebeling ascribes to about the same time as KAV 96 and 99.

¹⁰) That at the time of the Amorite dynasty of Babylon the ruling classes of Assyria likewise comprised elements of West-Semitic origin, has been maintained by the writer for more than ten years (see e. g., ZA XXXVIII 243 ff.), and is now confirmed by the texts from Ma'eri; see Thureau-Dangin RA XXXI 144; XXXIV 136 ff.

¹⁾ So in an unpublished text of the Winkenbach collection, instead of the usual warhumkam ša sā-ra-tim. For the variant ša sā-ra-tim see, e. g., TuM I p. 15.

a) As, e. g., TC 91 (= EL no. 53) A L 9; B L 13 and KTBl 14, 8. Variants: ma-hu-ur AN (EL nos. 78, 17 and 84, 15); ma-hu-ri-lu (TC III 235, 12); ma-hu-ur-e-[H(?)] (TC III 248, 5).

So TuM I 10^c (= EL no. 33), 4; Gelb no. 56, 22; 48; cf. Gol 4 (= EL 46)
 7. As regards the frequent variant ab sa-ra-mi (KTBl 11, 8; 14, 12, etc.), cf. below p. 41.

³⁾ As, e. g., EL no. 26, 7 and KTBl 14, 4; variant: hu-bur (Gelb no. 56, 16; cf. 89, 11).

The usual spelling is a-bu LUGALMES (KAJ 149, 38; 151, 38; etc.); cf. further [a-bu] LUGALME (KAJ 162, 29), a-bu LUGALMES (Assur 6096 bp [= Weidner loc. cit. p. 42] I. 8), a-ab LUGALME (KAJ 127, 19) and a-bu LUGAL (KAJ 81, 28). For the important variants ab sur-a-nu and a-bu sur-a-ni see below p. 41. The spelling a-bu LUGAL. ANMES (KAJ 27, 27) seems to be due to a mistake.

simānu, 3. warah allanātim and elūlum, 4. warah ab šārānim and šabāţu, and 5. warah hubur and adāru.

1. The otherwise unknown word sib'um can easily be explained as a qitl derivation from the — typically West-Semitic — root NDS "to go to war", whereas nisānu may be considered as a typically Amorite derivation from a word *nis, which is identical with Aramaic NDS and Hebrew DD "banner", "flag", "standard", and which is accordingly to be connected with Hebrew DDUDT "to assemble around the standard";). That the resulting interpretation of the month names warah sib'im and warah nisāni as "month of going to war" and "month of the standard" is not too far-fetched is shown by the well-known biblical expression DDUDT THE TYP "at the time of going to war of the kings", which indicates that a certain season of the year was considered especially favourable for the beginning of warfare. It is equally manifest that in the habitat of the Amorite tribes this season was, and is, more or less identical with the first weeks after the spring equinox, i. e., with Nisan²).

2. As regards the second of the aforementioned pairs, there can be no doubt that the otherwise unknown word tanio/martā is a derivation from מבר/ער). Hence Landsberger, who was the first to note this etymology, tentatively rendered warah tanio/martā by "Monat des Erstrahlens". However, since tanio/martā has an ending which (like the occasional spelling tan-BAR-ta) indicates the West-Semitic origin of the word, and since nouns with t-prefix for the most part belong to the second stem of the verb, this month name may just as well be combined with "(the seed produce) attained to maturity", "ripened". Since, accordingly, tanio/martā can be taken for a synonym of simānu "ripeness".), both

¹⁾ For the ending dn(um) as a characteristic of Amorite words and proper names, see, for the present, RHR CX (1934) p. 45 note 39.

²⁾ It may be noted that, to judge from the amount of interest mentioned in il. 3—8 of TC 21 (cf. above p. 36 note 4), waruh pis-ra-tim was the fourth month before trimitim and, consequently, the month which was usually called warah sib'im. Since girratum means "campaigns", this passage supports our interpretation of the name warah sib'im.

³⁾ See ZA XXXVIII 245 note 2.

¹⁾ Loc. cit. p. 91.

⁵⁾ See ZA XXXVIII 243—245 and 248.

^{*)} For the particularly close relation of these nouns to the second stem, see Barth, Die Nominalbildung in den Semitischen Sprachen² pp. 274 ff. and cf. Brockelmann, Grundriß I 383 ff.

⁷⁾ See Lane s, v.

[&]quot;) For the meaning of simanu (from wasamu), see Landsberger, loc. cit. p. 8 and, more recently, Ungnad, Neubabylonische Rechts- und Verwaltungsurkunden, Belheft zu Band I (1937) pp. 31 and 138, who renders wasamu by "reif", "prächtig werden". It is significant that "...", in a similar way, means "beautiful"; see Lane p. 2866.

warah tanw/martā and warah simāni may well be rendered by "month of the ripeness (of the cereals)". That this conclusion is not too bold is shown by the occurrence of a month name warah e-bu-ri-im "month of the harvest" in the contemporary sources from Ma'eri'), and by the fact that the later Syriac calendar used, instead of the Babylonian "month of the ripeness (of the cereals)", i. e., a term which—in full accordance with the Old Babylonian use of simānu in the sense of "harvest"?)—defines the third month of the so-called Nisan-year as "the harvesting"?).

3. The interrelationship between warah allanatim and warah elüli goes even further. As has been suggested by Landsberger, allanatum is a dissimilated form of allalatum, just as elunum - occasionally - stands for elūlum*). But his conclusion that warah allanātim should be rendered by "Hirtenmonat" is based on the erroneous supposition that, in view of allanu as well as allallu necessarily mean "shepherd". To be sure, عجنة means "servus pastoris" and I. 42 (c, d) of the vocabulary VR 27 indirectly defines allallu(m) as "little shepherd". But in this vocabulary, no less than in the Gilgamesh Epic (VI 48), allallu") is the name of a bird, and designates the "clerici praeter episcopum"1). Since, furthermore, shepherds excel in singing, so that "singer" is an appropriate designation for a little shepherd, and in view of the fact that שַרִּים "singers" (I Kings 10, 12) is rendered by liza "laudatores", "praisers", it is more likely that allallu and محمل (which actually must be considered a borrowed word) are derivations from alālu "to sing""), "to jubilate", i. e., from the Akkadian equivalent of Hebrew and Aramic הכל (cf. ملك) and من "to jubilate", "to praise (god)". Various passages, e. g., col. IV, 19 f. of the treaty between Mati'ilu

¹⁾ See Thureau-Dangin RA XXXIII p. 175 note 3.

That Siwan practically means "harvest" has been proved by Thureau-Dangin RA XXIV 195.

[&]quot;אביר פעול evidently is a dialectic form — with the addition of an — of the Hebrew term אביר "harvest" which recurs in the so-called calendar inscription from Gezer in the month-names ביר עציר עציר עציר עציר עציר (For the interchangeability of p and ה see, e.g., Wright, Lectures on the Comparative Grammar of the Semitic Languages p. 48, for that of 2 and 7 cf. Gesenius-Buhl, Hebr. und Aram. Handworter-buch sub 7.) From a passage in the Amarns letters, in which kn-[z]i-rn appears as a glose of bagānu "to pluck" (cf. Meissner Afo V 184), it follows that the root אביר שווים שוו

⁴⁾ Loc. cit. p. 89.

⁵⁾ See Brockelmann, Lexicon Syriacum² p. 525.

b) Variant allalu: Gilgamesh (ed. Thompson) VI 48 var.

⁷⁾ See Brockelmann, loc. cit.

^{*)} So according to K 2907 rev. 1; cf. Weidner AJSL XXXVIII 185 and AfO VIII 21 note 29.

and Assurnirari VI, prove that, like in alalu points especially to the jubilant festivals of the country-people. Thus it is hardly too daring to assume that the month name warah allanatim refers to thanksgiving celebrations at which, as is indicated by the feminine plural, women played a prominent rôle, probably in praising Istar as the goddess of fertility who had granted the harvest. It goes almost without saying that, particularly in view of representation from representation from alalu and, consequently, be rendered by "month of thanksgiving". Here the linguistic evidence is supported by additional indications, since Elul (middle of August to middle of September) is occasionally called the month of the "service for the Istargoddesses" and coincides with the time at which vintage festivals are known to have taken place in the habitat of the West-Semitic tribes.

4. As a natural consequence of the spelling araba-bu LUGALmes, which prevails in the Middle Assyrian texts, it has been generally assumed that the eighth month of the Assyrian calendar was called "month of the father of the kings". This translation can, however, no longer be maintained; for, in view of the complete absence in Old Assyrian texts of any plurals formed by the addition of -ānū/ī, it is impossible that the Old Assyrian variants áb ša-ra-nim and áb ša-ra-ni contain the plural of šarrum "king". At the same time, Middle Assyrian spellings such as a-bu šar-a-ni (KAJ 141, x+9) and ab šar-a-nu (KAV 212, 12) indicate that Old Assyrian śa-ra-num is a variant of šar'ānum. Accordingly, ša-ra-num is a qatlān formation of a root tertiae infirmae which, while appearing in Akkadian as šar'ānum (and šarrānumō)), in West-Semitic must have lost its weak consonant; for the composition of the name with ab (later abu) shows that, like so many other Old Assyrian and Old Babylonian month names, ab šārānim is of

¹⁾ Cf. Sargon Cyl. 36 and 8me Camp. 207; Asb. Rm. VI 102. It is worth recalling that šasū a-la-la (so Mati'ilu IV 19) is interchanged with šasū da-la-la (Maqlū VI 49) and VIII 51); cf. Asb. Rm. VI 102 variant: šisīt da-[ia-la]. As for the meaning of and is, see particularly Wellhausen, Reste arabischen Heidentums² p. 110.

³⁾ See Levy, Neuhebr, und Chald. Wörterbuch s. v. and cf. Judges 9, 27, where, according to the usual interpretation, מקומות denotes the jubilant thanksgiving after the vintage.

[&]quot;) See Assurbanipal Rm III 32: ina arabelāli ši-pir litarātemas. In view of this and a few similar passages (see Landsberger, loc. cit. p. 33) and since šipar šarri means "service for the king", it seems that KIN dINANNA (var. KIN dištar) simply means the same as šipir dlitar "service for litar"; "worship to litar" (for KIN = šipra, see Delitzsch, Sumerisches Giossar 120), Cf. also VR 43, 27 a, b.

⁴⁾ Cf. Judges 21, 19 ff.

⁶⁾ This secondary form which led to the previously quoted Middle Assyrian spelling a-bu LUGAL = u-bu sarrana (var. a-bu LUGAL = s Speleers, Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure no. 314, 11; cf. KAJ 162, 29) is due to assimilation of the third radical to the preceding consonant; cf. Delitzsch, Assyrische Grammatik² § 54 b.

West-Semitic origin*). Under these circumstances, it is manifest that Old Assyrian šārānum is identical with the biblical geographic name which means "fertility" and the root of which actually appears in Akkadian as šarā'um²). Hence it remains only uncertain whether "father of fertility"—or "fertilities"*)—is a synonym of "father of life", i. e., "rain", or rather an epithet of the weather god who, by granting abundant rains, provided for the fertility of the country*). As regards the Babylonian calendar, it is well-known that, in the Old Babylonian period, sabāṭum was sometimes called warah isin "Adad" "month of the feast of Adad" 5), but it seems to have been overlooked hitherto that the etymology of the name of the month which coincides with the maximum of the normal winter rains is furnished by "the abundance of rain".

5. The pair warah hubur and adāru is likewise characterized by the use of synonyms which, at first sight, are not recognizable as such. In view of the existence of a root not to be dark"; "to be cloudy" in various Aramaic dialects, it is, however, hardly too bold to infer that the Amorite tribes, and under their influence the Assyrians and Babylonians, used this root instead of, or besides, the Akkadian adāru "to be dark", "to be darkened", "to be cloudy" (with which the month name adāru was tentatively connected by Delitzsch') and, accordingly, to render both names by "month of cloudiness". Support for this assumption is provided by the occurrence of a month name warah hibirtim, and of a deity Hubur (both of which can hardly be separated from the Assyrian month name hu/ibur)

ا بر منت (Reckendorf, Arabische Syntax p. 150 f.; cf. Brockelmann, Grundriß II 241 f.; Gesenius-Buhl¹⁵ p. 2) are almost unparalleled in Akkadian.

[&]quot;) Cf. Bauer ZDMG LXXI, 410: »Der Zusammenhang von [172] (Form wie [177]) mit arab. 63 "feucht sein", akk. šerā "üppig wachsen", mešrā "Wachstum" braucht nur ausgesprochen zu werden, um sofort einzuleuchten. Der Name der gesegneten Niederung bedeutet also "Fruchtbarkeit".« (As regards the interchangeability of roots tertiae N and 65, cf., e. g., Hebrew N72 and 65, .)

³⁾ The plural in-ra-ni, which prevails in the Old Assyrian occurrences of this month name, may be considered a pluralis extensivus.

^{*)} The second possibility is indicated by Adad's epithet bel hegallim (Code of Hammurabi XXVII r, 64) and the well known expressions Adad sa runni, Adad sa ribsi, Adad nubis. Cf. further the modern if whose rôle has been described by Jaussen, Coutumes des Arabes au Pays de Moab p. 323 ff.

⁵⁾ Cf. Kugler, loc. cit. p. 44 (244); Landsberger, loc. cit. p. 86,

⁶⁾ See, for instance, his Prolegomena eines neuen Hebräisch-Aramäischen Wörterbuches p. 138 note 3 and HWB p. 29. Delitzsch's suggestion is greatly favoured by the fact that in the regions in question the heaven actually is more clouded in Adar (February and March) than in the preceding month.

Since, as has been mentioned above, p. 38 f., at least these five Assyrian month names, no less than their Babylonian counterparts, were evidently chosen with regard to conditions normally recurring every year at the same time, it seems that, in principle, the Old Assyrian as well as the Old Babylonian calendar year was a fixed year of approximately the same length as the solar year. To be sure, as regards the Babylonians, only the conspicuous use of the month names Siwan and Tišri in the sense of "harvest of the grain" and "delivery of the dates", to which Thureau-Dangin has called attention 7), may be taken as an indication that the Amorite elements of Babylonia had known a fixed year before they adopted the lunisolar year which appeared during the First Dynasty. But their contemporaries in Assyria actually appear to have known, and to have

¹⁾ For the month name warah bi-bi-ir-tim and for a Ma'eri inscription mentioning "Hu-bu-ur see Thureau-Dangin RA XXXIII p. 175 note 3 and pp. 177—179 respectively; for personal names from Tirqa and Aššur containing the element hubur (which as yet is never preceded by the determinative DINGIR), see ibidem p. 179.

^{*)} So according to K 2001 III 5 (see Zimmern, Sumerisch-Babylonische Tamüzlieder p. 246; Der Babylonische Gott Tamuz p. 32); ef. further Sp II 265 a and duplicates (Landsberger ZA XLIII 44 ff.) obv. 17 and the passages quoted by Tallqvist, Studia Orientalia V, 4 p. 38 f, which show that Hubar actually denotes the nether world.

³⁾ See Delitzsch, Sumerisches Glossar p. 215 and Ungnad, Subartu p. 26 f., who is hardly correct in assuming that hubur "nether world" is Sumerian.

[&]quot;) Cf. Tallqvist loc. cit. p. 87 and cf. particularly passages such as Job 10, 21 f. Apart from the previously quoted terms hubur "nether world", "Hubur, and ""Hubur, and ""Hubur, and ""Hubur, "127" "to be dark" seems to recur in the Old Assyrian expressions bit hubur! (Altorientalische Bibliothek, text no. III, 1 l. 16) and huburum (KAH II no. 8 l. 17; Altorient. Bibl. no. V. 13 col. II l. 7) which, in view of the meanings of sklitu ("darkness") and bit skliti ("underworld" and "dark room"), apparently mean "house of darkness" and "darkness" in the sense of "underground room", "cellar", "store house".

a) For IGI, KUR = irşitu and irkalla, see ll. 137 ff. of the vocabulary from Aššur published by Meissner in MAOG III, 3 pp. 3 ff.

⁹⁾ Before the publication of the Ma'eri texts it can, of course, not be decided whether the ideogram warah dIGI.KUR (variants: warah KUR and warah dIGI.KUR. RA; see Thureau-Dangin, loc. cit.) denotes the warah hibirtim, as seems to follow from the aforementioned indications.

¹⁾ See RA XXIV 195.

used, a calendar system which, even without the insertion of any intercalary month), fixed the months in such a manner that the inconveniences of a genuine lunar year were avoided. Evidence of this is furnished by the fact that in the business documents of the Old Assyrian period, especially in certain classes of promissory notes2), the data concerning the payment of loans and the reckoning of interest refer not to months as time-units but to so-called hamsatum, i. e., as the letter KTS 1 makes it possible to conclude with a fair degree of certainty, periods comprising the fifth part of a year"). While it is unlikely that a hamustum was equivalent to the fifth part of a lunar year, because there is simply no reason for dividing a lunar year of 354 days in this way, it is only reasonable to divide a year of 365 days into 5 parts, since 5 is the smallest prime factor of 365. In other words, there was, besides the lunar or ordinary year, a commercial year of almost exactly the same length as the solar year which was divided into 5 periods of 73 days. The simultaneous use of two calendar systems is not surprising. The institutions of Athens, where we find at the same time the use of a lunisolar, or civil year, and of a conciliar or administrative year divided into 10 prytanies and of the approximate length of the solar year*) and where, similarly as in Assyria, the year was named after one of the highest officers of the state, furnish an excellent analogy.

From a passage in a recently published Kültepe tablet containing copies of various promissory notes, it can be concluded that, in order to equate the ordinary and the commercial years, and, by doing so, to fix the months of the ordinary year at the seasons corresponding to their names, the Assyrians intercalated, at unknown intervals, a so-called *šapattum*. We refer to ll. 19bff. of the text Gelb no. 56 which concern a loan granted to two persons. Instead of stating in the usual way "x minas of silver has the creditor upon the debtors; from the hamustum of NN they shall add 1½ sheqels per month to each mina as interest" b), this passage reads as

i) It has repeatedly been noted that there is no trace of a dirigu, or intercalary month, in the Old and Middle Assyrian sources; see, e. g., Ehelolf and Landsberger ZDMG LXXIV 218; Weidner AfO V 185. The Old Assyrian month name warah zi-bi bi-ri-im (var. zi-bi bi-bi-ri-im) may belong to a local calendar, see EL 1 p. 27 note b; cf., however, also Langdon, Babylonian Menologies and the Semitic Calendars (1935) p. 40 note 4.

⁹ Cf. particularly the texts EL nos. 13; 16; 17 ff.; 28 ff.; 37 f.; 328 f.

⁵⁾ See MAOG IV 127 and cf. our additional remarks EL I 39 note b; 141 n. b.; 255 n. a. Further evidence to the effect that bamustum cannot mean "period of five days" is now furnished by TC III 256.

⁹⁾ See particularly B. D. Meritt, The Athenian Calendar (Cambridge, Mass. 1928) 123 f. and Athenian Financial Documents of the Fifth Century (Am Arbor 1932) 152 ff. Cf. also E. Bickermann, Chronologie (= Gercke-Norden, Einleitung in die Altertumswissenschaft III, 5 [1933]) 12 f.

[&]quot;) Promissory notes characterized by these two clauses are, e. g., EL nos. 28-30.

follows: "I mina of silver has the creditor upon the debtors. (In) the month ab šārānim the god went (through) a šapattum and (thus) they took the silver from the hamustum of NN: 11/2 sheqel per month they shall add to each mina as interest."1) It is evident that here šapattum. cannot have the meanings known from other Akkadian sources1). For if the Old Assyrian term sapattum denoted an ordinary holiday or the like, occurring regularly every month, it would have been unnecessary to insert this additional statement into the stereotyped scheme of an Old Assyrian promissory note. But if it was a term denoting a considerable number of days intercalated for the purpose of harmonizing the length of the lunar year with that of the commercial year, it was only reasonable to make this extraordinary statement. It may be added that the passage "the rest of the silver, (namely) 41/3 minas 71/2 sheqels, we took at interest from this šapattum", which occurs in a fragmentary Kültepe tablet in the University of Pennsylvania Museuma), is at least not contrary to an interpretation of supattum as a period of intercalary days*), an interpretation which, by the way, is well compatible with the fact that and and mean "space of time" and "extend", "prolong the time". It goes without saying that the existence of an Old Assyrian šapattum period is to be considered in every discussion of the various sabbatical institutions mentioned in the Bible.

Of similar bearing on Old Testament studies is the name of the eighth Old Assyrian month. For the mere occurrence of the name "month of the pouring out to Aššur of the guilt offerings" at a time when Assyria was ruled by Amorite elements seems to indicate that the West-Semitic tribes made sin offerings from a very early period.

¹⁾ That in the sentence ²²warahkam ab śa-ra-nim ilum ša-pd-tām i-lik-ma ²²iš-tū ba-muš-tim ku A-hu-wa-qar kaspam ils-qi-ū the month name is to be taken as an accusativus temporis follows from passages such as EL no. 94, 7 ff. For the transitive use of alāku, cf. Bezold, Babylonisch-assyrisch alāku 'gehen' p. 42.

²⁾ See Landsberger, loc, cit, pp. 98, 134, and 93 note 5.

See Stephens JSOR XI pp. 107 and 136 sub 45 and cf. Lewy, KTHahn p. 3 note 2; Gelb p. 62.

Cf. the intercalation of 22 (or 23) days in Februarius, which characterizes the Roman calendar before the introduction of the Julian year.

b) Sa-ra-tim is evidently the plural of sartu which (as has been shown by Koschaker, Neue Kellschriftliche Rechtsurkunden aus der El-Amarna Zeit p. 81 note 3) means "delict" as well as "penalty for a delict" and "fine" (so also KAJ 104, 1). Since, accordingly, sartu is an Assyrian equivalent of Hebrew FRUT and DUR and since it occurs here in connection with warmak Abbur "libation (of blood) for Assur", it seems certain that, like FRUT, and DUR, sartu also means "guilt- (or sin-) offering". The name of the following month, which may be rendered as "month of the pouring out to Assur of the established — i. e., regular — (offerings)", points in the same direction. (Cf. EL I 58 note c.)

[&]quot;) It goes without saying that this does not favour the thesis of Wellhausen (Prolegomena" p. 71 ff.) that the sin-offerings of the Israelites were a post-Exilic innovation.

Although containing the aforementioned information on the younger forms of the month names and the beginning of the eponym year, the Middle Assyrian sources shed no light on the later history of the Assyrian calendar. The double month dates of the time of Tiglath-Pileser I which have been compiled and discussed by Weidner¹), and the incompatibility of the lists KAV 155²) and VR 43 with Assur 13058 kl³) indicate, however, that toward the end of the 12th century a calendaric confusion had taken place, probably either because the commercial year was no longer in use⁴) or because, in the long run, the difference between the old commercial year of 365 days and the true solar year had become so noticeable that the old system of the 20th century was abandoned⁵). This confusion may well have been the reason why, at the time of Tiglath-Pileser, the Babylonian calendar was introduced in Assyria.

3) Cf. Weidner AfO V p. 184 f.

¹⁾ AfO X p. 28 f.

²⁾ For this list (= VAT 9909), see Ehelolf and Landsberger, loc. cit. p. 216.

^{*)} In the Middle Assyrian documents there is no trace whatever of a hamustum period.

⁵⁾ In view of the afore-treated meanings of the month names this conclusion seems much more likely than the theory of Weidner (loc. cit.) according to which the Old and Middle Assyrian calendar had from the beginning all the characteristics of the Muslimic calendar.

ÜBER GEORGISCHE KÖNIGSDYNASTIEN.

Von

Titus von Margwelaschwili.

Außer dem Königreich Georgien, das im Kaukasus lag, gab es noch ein anderes Georgien, das südlich davon gewesen sein muß; wo es aber gelegen hat, wissen wir nicht genau. Einige georgische Quellen nennen es Aran- od. Arien-K'arthli (K'arthli — Georgien). Da es Königreich war (und auch aus anderen Gründen), könnte es sich um Kappadokien handeln. Dann gab es ein drittes Land. Pontus, von Sinope und dem Halysbogen bis zur Kaukasuskette, wo Lasen, Tšanen u. a. georgische Stämme sassen. Aus diesen beiden südlicheren Ländern war der Zug der Wanderungen nach dem Norden — Georgien im Kaukasus — gerichtet. Diese Wanderungen brachten mitunter auch andere, z. B. armenische, Elemente mit und waren durch die politischen Erschütterungen in Kleinasien bedingt.

Im Folgenden wollen wir uns mit den Dynastien des historisch bekannten Georgiens befassen und zuerst die Zeit vor der Thronbesteigung der Bagratiden flüchtig überblicken.

Dynastien der Sage: Wir haben griechische und georgische Überlieferungen über die Herrscher Altgeorgiens. Die griechische Überlieferung beginnt mit der Argonautensage, wonach der König Aietes in Westgeorgien geherrscht habe, dessen Haus als das der Phasianiden (Phasis — der Hauptstrom von Kolchis, Westgeorgien) bezeichnet werden kann. Seine Herrschaft erstreckte sich bis zum Asovschen Meer und zu der Krim, wo der Bruder von Aietes geherrscht habe. Die Dynastie hatte Rechte auf den korinthischen Thron in Griechenland, die durch Medea auf Iason übertragen wurden. Von den Mitgliedern der Dynastie sollen Pasiphaë als Frau des Minos auf Kreta und Kirkea (Tochter des Aietes) als Frau des Skythenkönigs in Skythien geherrscht haben. Der Name Aietes wird im Georgischen mit dem sehr geläufigen Namen Otia gleichgesetzt.¹)

Die georgische Legende (der georgischen Annalen) beginnt mit Teargamos²) als dem Urahnen der Georgier und aller Kaukasier überhaupt,

¹⁾ Oeétes ist eine historische Persönlichkeit des georgischen Stammes der Lasen im 6. Jahrh. n. Chr. (Brosset, Additions et Eclaireissements, 91).

^{2) [}Der Name Targamos hängt vermutlich mit dem Namen des kleinasiatischen Gottes Tarhu, Tarku, Targu zusammen. Für das Suffix -mos siehe das Suffix -mes,

sowie auch der Armenier. Deshalb heißt die erste Dynastie der georgischen Annalen "Thargamosiden", die gleichzusetzen ist mit der K'arthlos id en dynastie, da K'arthlos, Sohn des T'argamos, der Ahnherr aller Georgier, d. h. K'arthlier, ist. Die Herrschaft dieser Dynastie dauerte bis zur zweiten Hälfte des 4. Jahrh. v. Chr. Der Träger der Herrschaft nannte sich Mamasachlisi — Pater domus. So könnte diese Frühzeit als die Epoche des Mamasachlisates bezeichnet werden. Der Mamasachlisi von Mzkhetha galt als der Primus inter pares unter den anderen Mamasachlisis, die ursprünglich Brüder, später untereinander eng verwandt waren. Teargamos teilt das Land, Kaukasus-Mesopotamien (Armenien), unter seine acht Söhne, ebenso teilte K'arthlos Georgien unter seine sechs Söhne. Außer den Mamasachlisi gab es keinen König und keinen Gouverneur wie später. 1)

Die zweite Dynastie ist die der Nebroth iden, die von dem biblischen ersten König auf Erden, Nebroth (Nimrud, Nebrodes) stammt, mit dem Targamos und seine Söhne beständig Krieg führten. Er baute den Turm von Babel und Thargamos zog nach der Verwirrung der Sprachen und der Zerstreuung der Völker gegen Norden und nahm alle seine Verwandten mit sich. Als dann Nebroth ihnen nachsetzte und sie bekriegte, wurde er im Kampfe erschlagen. Der Rachekrieg der Nebrothiden setzte sich fort. Ihr Riese Afridon sandte seine "Eristhawis"—Gouverneure nach vielen Ländern; nach Georgien sandte er Ardam als Eristhawi. Eristhawi ist ein georgisches Wort, das Vorsteher, Haupt einer Volkseinheit, Tribus bedeutet. Somit wird jetzt das Eristhawat, das System der Gouverneure, eingeführt. Die Nebrothiden gelten als persiche Dynastie; in dieser Sage von Nebroth wird jedoch der assyrischen Sprache der Vorzug der Priorität zuerkannt. Sie liegt uns in einer sehr stark überarbeiteten Form vor, und ist mit der Turmsage von Babel eng verknüpft.1)

Historische Dynastien nach dem georgischen Annalenwerk: Nach den Annalen haben wir zwei verschiedene Berichte über den Ursprung des georgischen Königtums. Nach den Chroniken von Satberdi war der erste König Asoi, dem der Feldzug Alexanders des Großen zum Thron verholfen hatte. Er war Sohn des Königs von Aran-K'arthli (K'arthli = Georgien), das südlich vom kaukasischen Georgien lag.2) Das große Annalenwerk (es

⁻mas, "mein", der "heth."-hieroglyphischen Gottheiten Dada-mes, Melosäta-mas, Apamas, "Ruta-mis (> Artamis, Artemis) usw., und vgl. meine Inscriptions hittites hiéroglyphiques, S. 428 f. und 471, Anm. 9. Der Name Targamos wird somit wahrscheinlich "Mein Targu" bedeuten. Vgl. auch im Folgenden die Herkunft des Namens Nebroth aus Nimrod. Die Georgier leiten sich somit sowohl aus Kleinasien, als auch aus Babylonien ab. B. Hrozný.]

Brosset, Histoire de la Géorgie, I, 16-27 (französische Übersetzung des georgischen Annalenwerks).

²⁾ Ivan. Djavachischwill, K'arthvel eris istoria (Geschichte des georgischen Volkes), I, 91; Mose Djanaschwill, Sak'arthvelos istoria (Geschichte Georgiens) 51.

ist eher eine spätere Bearbeitung der primären Quellen) aber läßt Asoi (Ason) nur als einen Gouverneur Alexanders des Großen gelten, der eine ansehnliche Truppenmacht von diesem erhalten hat und gemeinsam mit den georgischen Truppen sich große Macht schuf. Er wurde gestürzt und im Kampfe erschlagen. Sein Gegner war Parnaos, Nachkomme des K'arthlos, also K'arthlosside, mütterlicherseits aber war er Nebrothide. Bei den Georgiern ist die Überlieferung, daß Asoi nur Gouverneur gewesen sei, allgemein geltend, obwohl auch für die erstere, daß er König gewesen sei, mehr als ein Grund spräche. Nach den Annalen gilt P'arnaos als Begründer des georgischen Königtums und somit auch der ersten Königsdynastie der P'arnaosiden oder K'arthlosiden, da er von K'arthlos in direkter Linie abstammte. Er regierte 303-237 v. Chr. Ihm wird die Einführung der Schrift in Georgien zugeschrieben, was nur bedingt angenommen werden kann, da die Georgier auch vor ihm eigene Schriftzeichen gehabt haben müssen. Vielleicht hat er Mchedruli = Ritterschrift legalisiert, die neben der älteren Chuzuri-Priesterschrift, nunmehr Bürgerrecht erlangt hat, denn es wird stark angenommen, daß Georgien auch heidnische Literatur gehabt haben muß. Sehr wichtig ist, daß P'arnaos auch in der Staatsverwaltung die (persische) Einrichtung der Gouverneure einführte, die georgisch Eristhawi hießen, und deren Würde anfangs nicht erblich war. Er teilte das Land in acht Eristhawate, in die er acht Eristhawis einsetzte. Er schuf auch das Amt des Oberbefehlshabers der Armee - Spaspeti - mit eigenem Verwaltungsbezirk. Der Spaspeti galt als der Oberste unter den Eristhawis, denen die Spasalaris (Befehlshaber der Truppen) und Scharführer der Tausendschaften (Athasisthawi) unterstellt wurden. Sie verwalteten das Steueramt. Durch die Neuerungen des P'arnaos wurde der georgische Staat nach persischem Muster neu gestaltet. Seine Nachkommen, die P'arnaosiden, regierten mit einer Unterbrechung insgesamt 328 Jahre (302-162 v. Chr.; 2 v. Chr. bis 186 n. Chr.).1)

Die zweite Königsdynastie beginnt mit Mirwan, dem Adoptivsohn des P'arnaosiden-Königs Saurmag; Mirwan selbst war Nebrothide. Seine Nachkommen, die Nebrothide n, haben mit einer Unterbrechung von 60 Jahren 99 Jahre geherrscht (162—93 v. Ch.; 33—3 v. Ch.)1)

Die dritte Dynastie war die der Arsakiden, die parthischen Ursprungs war und in Armenien herrschte. Durch Heirat gelangte Prinz Arschak, Sohn des Königs Arschak in Armenien, auf den georgischen Thron. Die Arsakiden regierten auch, mit einer Unterbrechung von 219 Jahren, 139 Jahre lang.¹)

Die vierte Dynastie ist die der Chosroiden, die mit Unter-

¹) Brosset, Histoire I, 36-83; vgl. das georgische Annalenwerk Das Leben Georgiens (berausgegeben von E. Thaqaischwill), 13-44.

brechungen ungefähr 470 Jahre lang geherrscht haben. Der erste König war ein persischer Königssohn, der die Tochter des georgischen Königs Asfagur heiratete. Asfagur war väterlicherseits Arsakide, mütterlicherseits P'arnaoside. Der Perser gelangte durch seine Heirat zum georgischen Thron. Er heißt in der Geschichte König Mirian (265—342) und ist bekannt durch die Einführung des Christentums, das er zur Staatsreligion erhob. Nach dem Tode seines Vaters erhob er Ansprüche auf den persischen Thron, den sein jüngerer Bruder Bartom bestiegen hatte und zog mit seiner Heeresmacht aus. Bei Nisibis jedoch wurde der Bruderstreit von den persischen Großen so beigelegt, daß König Mirian Djasirethi — Nordmesopotamien, die Hälfte von Scham (Nordsyrien), Adarbadagan (Aderbeidjan) und den gesamten Kaukssus erhielt, auf den persischen Thron aber verzichten mußte.')

Chosroide war ebenso der bekannte König Vachtang I. Gorgaslan (446—499),*) der zwischen dem Perserkönig und dem byzantinischen Kaiser Frieden vermittelte und die Perser bewog, Jerusalem an den Kaiser abzutreten. Der Perser stellte ihm dabei anheim, über seine eigene Hälfte von Mesopotamien nach Belieben zu verfügen, er selbst verlangte seine Hälfte mit dem syrischen Anteil. Um den Preis des persischen Nachgebens mußte König Vachtang die langwierigen Feldzüge der Perser gegen Abessinien und in Indien mitmachen und seine Schwester dem Perserkönig zur Frau geben. Nach verschiedenen Siegen und Erfolgen kehrte er heim, mußte aber später einen persischen Einfall in Georgien erleben, und, im Kampfe von den Griechen allein gelässen, trotz seiner Erfolge an der Wunde sterben, die er von einem Perser erhielt.*)

Nach ihm regierten noch mehrere Chosroiden als Könige bis Bakur III. (557—575), der bei seinem Tode nur kleine Kinder zurückließ. — Diese Lage benutzten die Perser, deren König Ormizd IV. seinen Sohn Parvez nach dem Grenzgebiet Georgiens — Ran und Movakan — als Gouverneur sandte. Dieser bearbeitete von hier aus die georgischen Eristhawis und suchte sie für Persien zu gewinnen, indem er ihnen die Erblichkeit des Besitzes ihrer Eristhawate urkundlich zusicherte, so daß sie nicht mehr abgesetzt werden durften, dafür aber den Persern tributpflichtig wurden. — Von den Nachkommen Vachtang Gorgaslans waren die Kinder Bakurs III. in den Bergen der Provinz Kachethi und die von Mirdat in der Provinz Klardjethi untergebracht. Die Eristhawis nutzten diese Zeit, um ihre Stellung durch Einmischung auswärtiger Mächte zu festigen und die ererbte Macht des Königtums zu schwächen. So war das Eristhawat erblich geworden.³)

¹⁾ Thaquischwili, I. c. 52.

Brosset, Histoire, I, 148 ff.; Brosset, Additions, 41-67; Thaqaischwili, I. c. 117 ff.; Mose Djanaschwili, I. c. 203-225; Iv. Djavachischwili, I. c. 221.

³⁾ Brosset, Histoire, 215; M. Djanaschwill, l. c. 189-190.

Unter den stidwestlichen Ländern der Georgier, jetzt teilweise Lasien (Lasistan) genannt, lagen die Provinzen Basiani, Tao, Abozi, Klardjethi etc., es waren dies die Grenzgebiete Georgiens nach dem Pontus, Armenien und dem byzantinischen Reich zu. Aus diesem Pontusgebiet stammen viele Herrschergeschlechter, die von geschichtlicher Bedeutung geworden sind.1) Tšano-lasischen Ursprungs sind z. B. wohl die armenischen Fürsten Mamikonian, die georgischen Orbeliani, und das Fürstengeschlecht Bardas, das im Byzantinischen Reich eine hervorragende Rolle spielte. Hier im Pontusgebiet hatten auch die Komnenen die Quellen ihrer Macht und wahrscheinlich auch ihre Heimst.1) Mit diesen und mit den Bardas war engstens verbunden auch das Geschlecht der Bagratiden, die ursprünglich in Diensten der armenischen Könige die Westprovinzen Armeniens verwalteten und in Diensten der byzantinischen Kaiser in deren Ostprovinzen herrschten. Die Würde des Kuropalaten (major domus) der Kaiser war, wenn auch nicht erblich, so doch traditionell mit ihrem Hause stets verbunden. Sie sassen ursprünglich vom Königreich Georgien weit entfernt. Pontus, Lasistan, Kummuch (Kommagene) waren bald byzantinisch, bald armenisch, zuweilen georgisch, seltener unabhängig. Trotzdem gravitierten die Herrscher dieser Gebiete immer zu Georgien; besonders die Bagratiden zeigen große Neigung, wo sie auch sitzen mögen, in Armenien oder sonstwo, stets dem georgischen Königreich zuzustreben, sei es durch Eintausch, sei es durch andere Erwerbung von Gebieten, die auf dem Wege nach Georgien lagen. Diese Tendenz ist zu auffällig. Sie konnte einem Forscher wie Brosset nicht entgehen.2)

Die Legende der Bagratiden: Der byzantinische Kaiser Konstantin Porphyrogennetos schrieb i. J. 952, daß die Bagratiden Folgendes von sich erzählten: sie stammten aus der Verbindung der Frau des Urias mit König David; sie wären also verwandt mit diesem König und mit der Jungfrau Maria, die von diesem abstammte. Einer Eingebung folgend seien zwei Brüder, David, der Ahnherr der Bagratiden, und Spandiat, beide Sprößlinge derselben Verbindung, aus Jerusalem nach dem persischen Lande ausgewandert, das sie jetzt inne hätten. Spandiat habe die Gottesgabe gehabt, in seinen Kämpfen nirgends am Körper verletzt zu werden außer in der Herzgegend, die er gepanzert hielt, so daß er in allen Kämpfen die Perser besiegte, das Land eroberte, es behielt und ungeheuer mehrte, so daß dort das Geschlecht der Brüder zu einer großen Nation

¹⁾ Fallmerayer, Gesch. des Kaisertums von Trapezunt, 41—44; Miller, Trapezunt, the last Greek Empire, 14—15; Brosset, Additions, 138 ff. E. Thaqaischwilli, Georgean Chronology and the Reginnings of the Bagratid Rule in Georgia, in Georgica, I, 1035; Adontz, Armenia v epochu Justinians (Armenian zur Zeit Justinians), 403—414.

³⁾ Brosset, Additions, 142.

wurde. Seit ihrem Auszuge aus Jerusalem seien 4 bis 5 Jahrhunderte ver-

gangen. Sie seien eifrige Christen.1)

In dieser Legende ist die Überlieferung, daß die Bagratiden mit Christus verwandt seien, mit der persischen Legende von Isfendiar-Ro'in-Tön (eherner Körper), dem Sohn von Vistasp, verbunden, weiters ist die georgische Legende von der Einwanderung des Teargamos nach dem Kaukasus und die von den Kämpfen der Teargamosiden gegen die Nebrothiden eingeflochten, da die Brüder nach dem "persischen Lande" (sic) ziehen und mit den Persern kämpfen; gemeint ist aber Georgien-Südkaukasus. Diese Legende ist bestimmt eine Zwecklegende der Bagratiden selbst. Andererseits ist die Siegfriedlegende von Spandiat im Kaukasus auch sonst in Göttermythen und in den Märchen sehr verbreitet. Eine andere Legende läßt die 7 Söhne eines gewissen Solomon aus dem Philisterlande nach dem Grenzlande Armeniens, das unweit Georgiens lag, kommen, wo die Landesfürstin sie taufen ließ, einen von ihnen, Bagrat, mit ihrer Tochter vermählte und 2 andere mit den armenischen Königen verschwägerte. Von dort aus zogen die übrigen 4 Brüder nach Georgien: einer, Sahak, heiratete die Königstochter in der Provinz Kachethi und wurde zum Landesfürsten; Asam und Warasward bemächtigten sich der Provinz K'isiqi, der vierte, Guram, wurde König von Georgien.2)

Die erste Thronbesteigung der Bagratiden: In allen Varianten der georgischen Annalen wird berichtet und auch sonst3) ist genügend bekannt, daß in der zweiten Hälfte des 6. Jahrhunderts ein Krieg zwischen Persien und Griechenland vornehmlich um die georgischen Länder Lasika (Lasien) und Kolchis tobte. Persien hatte im Osten gegen die Türken zu kämpfen und den griechischen Einfall in Mesopotamien abzuwehren. Darum mußte der Kronprinz Hosrou Parvez die Provinz Ran und Movakan, also die Grenzgebiete Georgiens, verlassen, um seinem Vater Ormizd IV. zu Hilfe zu eilen. Der persische Feldherr Bahram čubin schlug die Türken, erzielte einen Erfolg in der georgischen Provinz Swanethi (587), wurde aber am Araxes von den Griechen empfindlich geschlagen. Sein König zürnte ihm; čubin hißte die Fahne des Aufstandes gegen ihn, erlangte später Erfolge auch gegen den Sohn Ormizds, jetzt König Hosrou II. Parvez, der sich zu den Griechen retten mußte. Kaiser Mauritius verhalf später dem Flüchtling zum Sieg über čubin, so daß Hosrou den Thron seines Vaters wiederbesteigen konnte.4) Die empfindliche Schwächung der

2) Brosset, Histoire I, 218-220.

Konstantin Porphyrogennetos, De Administr. Imper. III, 197; Brosset, Additions, 140.

Lebeau, Histoire de Bas Empire, X, 57—79, 417 ff., 203 ff.; 229—246, 255—258, 264 ff.; 271 ff.

^{*)} Ib. 271—335, 389; Ferd, Justi, Gesch. des alten Persiens, 234 ff.; A. Christian, L'Iran sous les Sassanides, 436 ff.

persischen Macht durch diese Wirren, besonders der Abgang des Hosrou Parvez nach Persien, noch ehe er König wurde, mußte auf Georgien zurückwirken, das von den Chasaren u. a. Feinden im Norden oft bedroht wurde und auch dem Machtbereich von Byzanz am nächsten lag. Außerdem war ganz Westgeorgien von Swanethi bis Trapezunt (Lasistan) Schauplatz dieses Kampfes. Ausdrücklich wird von der überheblichkeit der Eristhawis berichtet, die nun Persien tributpflichtig waren, was das Land hart zu fühlen bekam. Die innere Lage Georgiens war schwankend und unsicher, da es jetzt keinen eigenen König hatte.

Aus den Quellen ergibt sich mit Wahrscheinlichkeit, daß das georgische Kirchenoberhaupt Samuel einen Reichsrat aller Eristhawis einberufen hatte, wo auch die Bischöfe zugegen gewesen sein dürften, und wo beschlossen wurde, Guram in Klardjethi zu Eristhawi zu wählen und den byzantinischen Kaiser zu bitten, Georgien einen König aus dem Verwandtenkreise der alten georgischen Könige zu geben und gleichzeitig den Eristhawis die Erblichkeit ihrer Eristhawate zu sichern. Diese Beschlüsse sind ein Ergebnis des inneren Kampfes, wobei die Eristhawis ihre Bedingungen stellten und durchsetzten. Sie lockerten ihre Bande mit Persien, darum verlangten sie vom Kaiser die Sicherstellung ihrer von Persien verbrieften Rechte der Erblichkeit ihrer Eristhawate. Die Wahl Gurams zum Eristhawi mochte andeuten, wer der neue König sein sollte. Denn es fällt auf, daß auf dem Reichsrate ein Mann zum Eristhawi gewählt wurde, der diese Würde noch nicht besessen hatte, und daß diese Wahl im Zusammenhang mit der Bitte an den Kaiser geschah, Georgien einen König aus dem georgischen königlichen Hause zu geben. Es sei daran erinnert, daß, wenn kein König vorhanden war, ein Eristhawi regierte, oder ein erblicher Prinz, der sich den Königstitel nicht zulegen konnte oder durfte. sich Eristhawi nannte, z. B. Stephanos I., Adarnase I., Stephanos II., usw., besonders in unsicheren Zeiten. Dieser Prinz-Regent nannte sich Eristhawth-Mthawari oder einfach Mthawari, was den regierenden Fürsten eines Landes bedeutet; Mthawari konnte man damals werden, wenn man zuerst Eristhawi war. Deswegen wurde Guram erst zum Eristhawi gewählt, was wahrscheinlich nicht ohne vorherige Fühlungnahme mit den Griechen geschah, denn Guram saß in Klardjethi, im unmittelbaren Machtbereiche des Kaisers; waren doch die Nachkommen von Mirdat, dem Sohn Vachtang Gorgaslans aus zweiter Ehe mit der griechischen Prinzessin, die in Klardjethi sassen, unter die Herrschaft von Byzanz gekommen, und gerade mit dieser Linie der Chosroiden war Guram mütterlicherseits direkt verwandt. Es ist eine bekannte Tatsache, daß die Provinzen Tao und Klardjethi u. a. m. das Dominium der Bagratiden waren und sehr oft den Kaisern von Byzanz unterstanden. Der Kaiser verlich Guram den Titel Kuropalat und "entsandte ihn nach Mzkhetha" als König von Georgien, d. h. er war wahrscheinlich in der Nähe der kaiserlichen Macht-

sphäre (Klardjethi), als er zum Eristhawi gewählt wurde.1)

Worin bestand nun das griechische Interesse? In dieser Zeit der kriegerischen Auseinandersetzung Persiens mit Byzanz, das vom Norden her noch andere Gefahren abzuwenden hatte,²) mußte Byzanz jede Gelegenheit ergreifen, um seinen Einfluß in Georgien zu stärken, die Pässe des Kaukasus, die damals von Georgien kontrolliert wurden, zu öffnen und die kriegerischen Völker des Nordens nach Persien ablenken zu lassen. So handelte Byzanz auch früher und später mehr als einmal, z. B. bat Kaiser Justinian den georgischen König P'arsman VI., den Chosroiden (542—557) um Hilfe im Kampfe gegen Chaskuns (Taskuns) im Nordkaukasus, im ap'chasisch-ossetischen Gebiete. P'arsman überwand die Feinde, fesselte ihre Häuptlinge und sandte sie dem Kaiser.³) Bis zum Ende des 18. Jahrh. pflegten die georgischen Könige ihre Truppen teilweise in Nordkaukasien zu rekrutieren, was die Russen nach 1774 unterbinden wollten, worüber der georgische König Erekle II. so bewegte Klage führt.

Auch aus der Zeit Gurams erfahren wir, daß der byzantinische Kaiser diesen georgischen König mit Geschenken überhäufte und ihn bat, die Pässe zu öffnen und die Völker im Norden gegen Persien marschieren zu lassen, was Guram auch erfüllte. Er unterstellte diese Truppen von Zurzuks, Dido etc., den georgischen Eristhawis und sandte sie gegen Persien aus,') Auch die Griechen marschierten. Da kam die Nachricht über persische Erfolge gegen die Türken, welche die Griechen zum Rückzug veranlaßten. Die Georgier und die Nordkaukasier blieben allein - im 18. Jahrh, wird Georgien von den Russen in die ähnliche Lage versetzt, Damals wurde das Land Georgien durch die nachfolgenden Unruhen in Persien selbst gerettet. Jedenfalls aber war die militärische Hilfe den Griechen sehr nötig gewesen und sie hatten sie eben von jenem Guram erbeten, der zuerst zum Eristhawi gewählt worden war, und den der Kaiser dann auf Veranlassung der georgischen Großen zum georgischen König vorgeschlagen, zum Kuropalaten ernannt und nach Mzkhetha (damals noch die Hauptstadt Georgiens) entsandt hatte, und der den Eristhawis dann wunschgemäß ihre vom Perser bereits verbrieften Rechte bestätigte. In allen diesen Tatsachen sehen wir einen gewollten Zusammenhang.

¹) Brosset, Histoire, I. 216—223; Thaqaischwill, I. c. 190—192; Brosset-Marr, Prinz Vachuscht's K'art'lis Zkhovreba (1923), 161—165, 198—200. Marquart, Osteurop. und Ostasiat. Streifzüge, 391 ff., verwirft mit Recht die Legende über den Ursprung der Bagratiden; er berücksichtigt jedoch unsere Hauptquelle leider nicht genügend und deshalb unterschätzt sie inbezug auf König Guram Kuropalat; dabei ist sie doch eine der ältesten, da sie aus dem XI. Jahrh, stammt.

Avaren, Lebeau, I. c. X, 206 ff., 246 ff., 351 ff., 389 ff., 397 ff.
 Brosset, Histoire, II, T. 1, 200—202, 212; Brosset-Marr, I. c. 159.

^{*)} Ibid. 221—223; Thaqaischwili, II, 1, 191, 200—202, 212, Brosset-Marr, L c. 159.

Dem Kaiser konnte niemand genehmer als König von Georgien erscheinen als ein Bagratide; denn die Bagratiden waren in griechischem Dienste und auch sonst ihm von alters her bekannt. Ihre Stammsitze und ihr durch Heirat erworbenes Gebiet lag innerhalb oder in der Nähe der byzantinischen Herrschaftssphäre, ein wirksames Druckmittel für die griechische Politik.¹) Daß Guram gleich zum Kuroplaten gemacht wurde, zeugt für seine lange Verbindung mit Byzanz.

Guram - ein Bagratide: Alle Quellen bezeichnen ihn als Bagratiden. Er entstammte der Verbindung eines Bagratiden mit einer Chosroidin. aus der Nachkommenschaft Mirdats (Sohn Vachtang Gorgaslans mit seiner zweiten, griechischen Frau), die in Klardiethi saß. Also hatten die Bagratiden dort eingeheiratet. Nur der Historiker Prinz Vachuscht (18. Jahrh.) nennt als den Vater Gurams Bagrat.1) Vachuscht hat auch Quellen kirchlicher Art benutzt, die vorläufig verloren gegangen sind; er mag Recht haben, nachprüfen können wir das nicht mehr.") Wenn wir aber, trotz der ausdrücklichen Angaben der Quellen, annehmen wollen, Guram sei kein Bagratide gewesen, so müßten wir annehmen, er sei selbst Chosroide gewesen, was auf Unmöglichkeiten stößt: hätte man einen Chosroiden haben wollen, dann hätte man einen in Kachethi finden können, und zwar einen Abkömmling der direkten Linie Wachtang-Datschi-Bakur, dann hätte man ihn nicht erst aus Klardjethi zu holen brauchen. Dann hätten auch die Quellen nicht die Verwandtschaft Gurams mit den Chosroiden näher zu begründen und zu betonen brauchen, um seine Thronbesteigung zu legitimieren. Dann hätten sie einfach auf seine eigene Abstammung von den Chosroiden verwiesen, und das hätte genügt, ihn zu legitimieren. Da er aber selbst kein Chosroide war, mußte man seine Verbindung mit dieser Dynastie durch die weibliche Linie besonders hervorheben, um so mehr, als seine eigene Abstammung als Bagratide damals allein nicht von großer Bedeutung sein konnte. Solcher Bagratiden als Einwanderer aus dem Süden hatte Georgien auch später genug.") Eben seine Verbindung mit Chosroiden als Königsdynastie zeichnete ihn besonders aus. Noch mehr: man nannte Guram "Mirdatovan" — Mirdatide, was völlig überflüssig wäre, wenn er selbst Chosroide gewesen wäre; dann wäre er eben als solcher bezeichnet worden. In diesem Beinamen "Mirdatovan" sehen wir den Versuch, Guram in die königlich-dynastische Familie der Chosroiden einzugliedern. Er genügte den Anforderungen des Reichsratsbeschlusses insofern, als das Haus Gurams mit den Chosroiden verschwägert war, und das wird auch besonders betont. Daß Guram kein Nebrothide und kein Arsakide war, steht außer Zweifel. Guram führt

¹⁾ Brosset, Histoire, II, 1, 200-202.

²⁾ Ibid. I, 229, Anm. 1.

³⁾ Brosset, Histoire, I, 229, 249-251; Brosset, Additions, 159.

auch als erster König in der georgischen Geschichte den Titel eines Kuropalaten, der nach den Quellen nur und ausschließlich von Anfang an im Hause der Bagratiden üblich war: weder die Chosroiden noch die anderen Dynastien führten je diesen Titel, auch jene Chosroiden nicht, die nach dem Sohn Gurams, Stephanos I., für kurze Zeit wieder auf den Thron gelangten. Die Chosroiden z. B. hätten dieses Titels nicht bedurft, für Guram mag er von Bedeutung gewesen sein. Das alles ist ein Grund mehr, dem übereinstimmenden Zeugnis aller Quellen Vertrauen zu schenken und Guram als Bagratiden anzusehen, was auch dadurch bestätigt wird, daß Konstantin Porphyrogennetos, der i. J. 952 schrieb, die Bagratiden als

sehr alte Königsdynastie behandelt.

Unter Guram dem Kuropalaten geschah die Scheidung der georgischen Kirche¹) von der armenischen, was eine völlig logische Entwicklung kennzeichnet, aber auch auf der Linie des endgültigen Abrückens Georgiens von Persien und der Annäherung an Byzanz lag, da die monophysitische armenische Kirche den Persern politisch sympathischer war als die georgische, die bekanntlich von Anfang an wie die griechische "orthodox" ist. Es sei daran erinnert, daß Kaiser Heraklis bei seinen persischkaukasischen Feldzügen versucht hat, Armenien orthodox zu machen, und dicht daran war, diesen Plan zu verwirklichen. Dem orthodoxen Klerus dürfte die Kandidatur Gurams aus den angegebenen Gründen und auch aus prinzipiellen Erwägungen heraus wünschenswert gewesen sein. Den Eristhawis erschien er u. a. darum sympathisch, well sie erwarten konnten, daß er sich als Neuling ihren Wünschen gefügiger zeigen werde, als ein Kandidat von angestammter Dynastie es getan hätte. Die Thronbesteigung Gurams muß einige Jahre vor den griechischen Siegen über die Perser stattgefunden haben, die z. T. durch Gurams Hilfe mit bedingt gewesen sein mögen. Auch die Geschenke und Bitten des Kaisers um die Hilfe deuten eben darauf hin. In das Jahr 587 fällt der persische Sieg. in das Jahr 590 die günstige Wendung für die Griechen. Die Thronbesteigung dürfte somit in die 70-er bis 80-er Jahre des 6. Jahrh. fallen.

Umbruch der Politik: Wenn wir den gesamten Zeitraum überblicken, so ergibt sich eine große Umschaltung der ostgeorgischen (iberischen) Politik, die sich zuerst ganz in persischem Fahrwasser bewegt hatte, so daß Klardjethi, das Gebiet Gurams, sich von Ostgeorgien (Iberien) losgelöst und an Griechenland angelehnt hatte. Vachuscht führt das auf das gewaltige überhandnehmen des persischen Drucks z. B. Hosrou Parvez, als dieser in Ran und Movakan war, zurück. Es folgten dann die inneren und äußeren Schwierigkeiten in Persien, der Aufstand Persisch-Armeniens, der Anschluß Georgiens an den Aufstand, der Sieg der Aufstän-

¹⁾ Brosset, Additions, 107 ff.; Iv. Djawachischwill, I. c. I, 322, 350.

dischen am 30. März 571. Dadurch wurde die Möglichkeit zur Wiedervereinigung von Klardiethi und Tao mit Ostgeorgien geschaffen und womöglich auch zum Anschluß Westgeorgiens, das unter griechischem Einfluß stand. In diesen Zeitraum der wechselvollen Kämpfe der Perser und Griechen fällt eben die Wahl der Bagratiden, die als Kuropalaten der griechischen Kaiser auf den Thron von Georgien gelangten und die Orientierung der georgischen Politik nach dem Westen inaugurierten. Schon Mirian und Vachtang Gorgaslan hatten damit begonnen, jetzt aber mußte dies radikaler geschehen und beständiger durchgeführt werden. Als der Sohn Gurams, Stephanos L, diese Politik zu ändern versuchte, büßte er es mit dem Leben. Er fiel im Kampfe, als Kaiser Heraklis Tiflis belagerte. Der Kaiser förderte, wie die Quellen einstimmig hervorheben, jetzt wieder einen Chosroiden, Adarnase I., Sohn König Bakurs III., der 619-639 regierte und ganz Ostgeorgien beherrschte. Die Söhne des Stephanos I., blieben in Klardjethi. Nun folgten die Chosroiden nacheinander auf dem Thron: Adarnase I., Stephanos II., Mir und Artschil (teilweise gemeinsam), Ivane und Djuanscher (teilweise gemeinsam) bis zum Jahre 780 (786).

Die zweite Thronbesteigung der Bagratiden — von König Aschot dem Kuropalaten — steht außer Zweifel.¹) Von 780 bis 1801 herrschten und regierten in Georgien nur die Bagratiden mit der geringfügigen Unterbrechung von insgesamt etwa 28 Jahren.

Charakterköpfe der Dynastie: Diese Dynastie hat Georgien zu einem geeinten festgefügten Staat gemacht und Grundlagen geschaffen, die die Erhaltung und erfolgreiche Behauptung der georgischen Nation bis heute ermöglichten. Sie hat den Thron des georgischen Königreiches mit dem Schwert verteidigt, durch politische Heiraten gestärkt und mit gewiegter Diplomatie zehn und ein halbes Jahrhundert lang behauptet, obwohl ringsum im Nahen Osten in diesem Zeitlauf nicht nur alle Throne zusammenbrachen (armenische, trapezuntische, persisch-sassanidische, safawidische, byzantinische etz.), sondern auch die Herrschaften ganzer Rassen mehr als einmal wechselten (persische, chasarische, arabische, griechische, türkische etz.). Sie galt als die älteste christliche Dynastie, als sie durch die russischen Zaren endlich vernichtet wurde.

Von den glanzvollsten Persönlichkeiten, die die Dynastie aufweist, sind besonders folgende zu nennen: David der Große Kuropalat, Herrscher in Tao und Klardjethi, der im Jahre 978 die Einheit aller georgischen Fürstentümer unter dem Zepter seines Adoptivsohnes Bagrats III. begründete, der nunmehr ganz Transkaukasien, Teile Ziskaukasiens und des Pontus unter seiner Oberherrschaft hielt. David der Große genoß das

Brosset, Histoire, I, 260—265; Thaqaischwili, I. c. 219 ff.; Iv. Djawachischwill, I. c. 368; Mose Djamaschwill, I. c. 302—309.

höchste Ansehen in Armenien und im Kaukasus, er hatte allein die Macht, die Einigung Georgiens zu vollziehen und für die Kaiser in Byzanz Reich und Thron zu retten. Als nämlich der Rebelle Bardas Skleros ganz Kleinasien eroberte und auch Byzanz bedrohte, baten der Kaiser und die Kaiserin-Mutter David den Großen um Hilfe und sicherten ihm dabei alle georgischen Länder südlich von Tao zu. David sandte sein berittenes Heer unter dem Befehl des auch im byzantinischen Reiche bekannten, erfolgreichen Feldherrn Thornike aus. Der ganze Aufstand wurde 979 n. Chr. niedergeschlagen und das Kaiserreich für lange Zeit befriedet.

Aus Tao-Klardjethi stammte auch Gregor Pakurianos, ein Verwandter der Bagratiden, der große Feldherr des byzantinischen Reiches im 11. Jh., der seine Kaiser mehrmals aus der größten Gefahr rettete, der als angesehenste Person im Reiche nach dem Kaiser galt und die größten Dotationen durch goldene Bullen erhielt. Er war Verweser des Westens, großer major-domus, Herzog von Kars, Erzerum u. a. m., Gouverneur von Smolena, Besitzer von Burgen und ausgedehnten Gütern in Philippopel und Mosynopol, der Klöster in Libanion und mehrerer anderen Klöster auf dem Balkan. Er ist der Sieger über die Normannen in Italien unter Robert Guiscard im Jahre 1081. In der Burg von Petritzos (Bačkovo) gründete er das weltbekannte georgisch-iberische Kloster, dem er selbstverfaßte Statuten gab, nach denen Griechen ausdrücklich von der Aufnahme ausgeschlossen waren.²)

Eine seltene Erscheinung in der Geschichte ist David der Erbauer (1074—1125). Er schuf aus Georgien einen fast modernen Staat, den er zu einem großen Reich ausbaute. Er überwand den Adel, schuf Berufsbeamtentum, unabhängiges Gerichtswesen, stehendes Heer, förderte die allgemeine Volksbildung und richtete die Armenunterstützung von

⁷) L. Petit, Typikon de Gregoire Pakurianos, in Vizantijskij Vremennik XI, 1904, XII, 1906, 1—68; Christianskij Vostok V, 1927, 221—223.

⁾ Adontz, 72; Thornik, le Moine in Byzantion, 13, 143 ff.; Iv. Djawachischwili, c. II, 409-420, 431 ff.; Schlumberger, L'Epopée Byzantine, 359-378, II, 12-28, III, 24-36; Z. Avalischwili in Byzantion, VIII, 1933; Mose Djanaschwill, L c. 346-353. Es ist von Bedeutung, daß die Bagratiden stets mit den byzantinischen Kaisern verschwägert waren. Heiratsverbindungen pflegten sie ebenso mit den persischen Schahs zu haben. Im J. 1153/1154 heirntete der Kiever Fürst Izjaslav eine georgische Pringessin, Boris Godunovs Sohn bemühte sich um die Hand einer georgischen Prinzessin. Es ist bekannt und Gegenstand mancher dramatischer Werke geworden, daß die Kaiserin Thamara den russischen Prinzen Jurij (Sohn Andre) Bogoljubskija) heiratete, dann aber ihn schleunigst ablehnte und des Landes verwies (Brosset, Additions, 285 ff.); Brosset, Notice sur le mari russe de Thamar, reine de Géorgie in Bull. d. la Cl. des Sciences hist., philol. et polit. de l'Acad, Imp. des Sciences I, 209-229 (1844); Budkov, O brakach knjazej russkich s Grusinami i Jasynami v XII. veke (Uber die Ehen der russischen Fürsten mit den Grusinern und Jasynen im 12. Jh.) in Severnyj Archiv IV, 1825, 317 ff.; T. Talbot Rice, The Role of Georgia in the Art of Middle Ages, 53, in Asiatic Review 1930, 44-53.

Gesetzes wegen ein. Er vereinigte den ganzen Kaukasus unter seine Oberhoheit. Nach außenhin mußte er 1121 einer mächtigen Koalition der islamischen Mächte begegnen, deren Armee vom Sultan von Aleppo, Nadim ad-Din al Ghazi, dem Sieger über Roger von Antiochien im J. 1119, befehligt wurde. Der glänzende Sieg über die feindliche Übermacht entschied und bestimmte die Vormachtsstellung Georgiens unter den Mächten Vorderasiens auf Generationen hinaus. Auch Armenien wurde befreit, seine frühere Hauptstadt Ani im J. 1123 erobert, ebenso die Stadt Schemachi und ganz Schirwan am Kaspischen Meer. Er wird als der ausgezeichnetste Staatsmann und Feldherr der damaligen Zeit auch von den Engländern bezeichnet.1) Sein schöpferisches Wirken auf dem Gebiete der Staatskunst und sein aufgeklärter Absolutismus haben viele gemeinsamen Züge mit dem Lebenswerk des wunderbaren Kaisers Friedrich II. (1194-1250).2) Nur war das Werk des Bagratiden dauerhafter und relativ glücklicher als das des Staufers, dessen Geschlecht nach seinem Tode ein trauriges Ende und dessen sizilianischer Staat einen jähen Untergang erlitten hat. Das Reich des Bagratiden mußte die Feuerprobe des Mongoleneinfalls bestehen. Ohne das schöpferische Genie Davids des Erbauers wäre Georgien und mit ihm auch der ganze Kaukasus den Heeren Diemal ad-Dins, čingiz-Hans, Timur-Lengs und ihren Türko-Mongolen erlegen.3)

Zu prachtvollem Glanz gelangte das kaukasische Reich der georgischen Nation unter den Bagratiden z. Z. der Kaiserin Thamar, obwohl diese Epoche nicht ohne inneren Streit war: eine Partei forderte die Einführung eines Reichstages, wo die Vertreter der Nation beraten und beschließen und die königliche Gewalt diese Beschlüsse dann vollziehen sollte. Der Kampf ging glimpflich aus, indem dem Adel das Recht der Ratschläge, der Krone das der Sanktion oder Ablehnung verblieb. Jedenfalls wurden 1184-1186 harte Kämpfe für und gegen den ständischen Parlamentarismus in Georgien geführt. Nach außen hin mußte im J. 1195 gegen eine neue islamische Koalition bei Schamchor wieder ein glanzvoller Sieg errungen werden, um die georgische Oberhoheit über Schirwan wiederherzustellen, wo der Thamara genehme Schirwanschah eingesetzt wurde. 1205—1206 sicherte wieder ein georgischer Sieg über islamische Verbündete unter Rukn ad-Din, Sultan von Rum, bei Bolostik in Basian, die Vormachtstellung Georgiens und den Bestand des im J. 1204 von der Kaiserin Thamara begründeten Trapezuntischen Kaiserreichs, das als Pufferstaat

¹⁾ W. E. D. Allen, A History of Georgian People, 97,

²⁾ E. Kantorowicz, Kaiser Friedrich II., 161, 122 ff., 173, 596; F. Schneider, Kaiser Friedrich II. und sein Staat, 3—16; K. Lamprecht, Deutsche Geschichte, III, 271—298.

^{2) 1.} Djawachischwili, l. c. 505—542; M. Défréméry, Fragm. de Géographes et d'Historiens Arabes et Persans inédits relatives au Caucase, 478; Brosset, Histoire, 345—381; Brosset, Additions, 228—244.

im Süden über 250 Jahre mit georgischer Unterstützung weiter bestehen kounte.1) Die Schutzherrschaft der Kaiserin Thamara erstreckte sich über die Nordprovinzen Persiens bis Täbriz, und die georgischen Truppen trugen ihre siegreichen Fahnen bis nach Horassan im Nordosten Persiens.2) Die europäische öffentlichkeit hatte ihr Gefallen an den Nachrichten, die über Jerusalem und Antiochien von David dem Erbauer und Thamara nach dem Abendland gelangten. Der Bericht an den Pariser Bischof Galon und dortige Kichengemeinde der Heiligen Maria (omnique conventui Sanctae Mariae Parisiensis) vom Cantor und Presbyter des Heiligen Grabes (gloriosissimi Sepulcri) schon vom J. 1108 schilderte Georgien bzw. David den Erbauer als Vormacht und Vorposten der Christenheit gegen die barbarische Welt; er halte die Kaspischen Tore in seinem Besitz und wache eifrig an ihnen. Der Kanzler Gautier schildert den glanzvollen Sieg Davids des Erbauers bei Didgori 1121 und die klägliche Niederlage des Sultans von Aleppo. Bartholomae de Salignacos berichtet, wie die Europäer die georgische Macht kannten und schätzten. Die Georgier seien kriegerisch; sie ritten nach Jerusalem, ohne dem Sultan Tribut zu zahlen, sie zögen mit gehißten Fahnen reitend in die Stadt; der Sultan und die Türken hätten vor ihnen mächtige Furcht. Die Bagratiden hatten tatsächlich die größte Pietät für das heilige Grab bewahrt und mehrmals Jerusalem aus den Händen der Feinde befreit. Sie haben nichts geschont, sehr oft auch große Vermögen dafür geopfert. Auch hatten sie dort insofern Interessen, als es in Jerusalem eine große georgische Gemeinde gab, die mehrere Klöster, Kirchen, Herbergen usw. besaß; ebenso gab es georgische Klöster auf der Sinai-Halbinsel und auf dem Balkan.3) Auch an Wundervorstellungen hat es nicht gefehlt. So wurde dem Bischof von Besancon berichtet (etwa um 1202-1213), die Georgier zögen mit überwältigender Macht gegen die Ungläubigen, um den bedrängten Christen im Heiligen Land Hilfe zu leisten. Der König Lascha Giorgi wird Alexander dem Großen gleichgesetzt, er habe 300 Festungen (castella) und 9 große Städte erobert, auch die größte der Feinde am Euphrat. In einer englischen Chronik heißt es 25 Jahre später, David der Erbauer habe sich jetzt den Namen Johann der Presbyter beigelegt und zöge von Indien aus mit dem größten Heere den Christen zu Hilfe, alle Länder. Medien, Persien usw. habe er sich unterworfen. Solche Gerüchte verbreiteten sich in der Christenheit um das Jahr 1221, als David der Erbauer schon fast 100 Jahre lang tot war. So überragend groß, so gewaltig war

2) I. Djawachischwill, L. c. 574-640; Défréméry, L. c. 495 ff., 520 ff.; Brosset, Histoire, 403-481; Brosset, Additions, 264-289, 412-420.

¹⁾ Fallmerayer, l. c. 337; Miller, l. c. 111-113; F. J. Uspenskii, Očerki Istorii Trapezuntskoj Imperil (Skizzen aus der Geschichte des Trapezunter Reichs), 74-76,

^{*)} Grigol Peradse, Georgian Influences on the Culture of the Balkan Peoples in Georgica, I (1936), 14-23; Djawachischwili, l. c. 650; Brosset, Additions, 145, 200, 370,

der Reiz seines Namens, daß sich solche "Barbarossa-Legenden" an seinen Namen knüpften.¹) Auch der Ruhm und Glanz Thamaras überstrahlte alles Dagewesene im Kaukasus. Ihr Name wurde legendär, und sie lebt noch heute im Bewußtsein der Völker dort als unsterbliche, weise, sittsame, ja heilige Königin weiter. Mehrere Jahrhunderte nach ihrem Tode, um 1552, galt sie als wunderbare Heldin, Besiegerin der Perser mit männlicher Weisheit, einem Kämpfer gegen die Tataren wie Ivan dem Schrecklichen, der seine Truppen bei seinem Angriff auf Kasan durch solche Worte mit dem Beispiel der georgischen Kaiserin ermunterte.²) Als der Fürst von Damaskus Jerusalem bedrohen wollte, schrieben die Georgier drohend an ihn, wie er es wagen könne, ohne ihre Einwilligung gegen Jerusalem zu handeln. Als die Kreuzfahrer Erfolge erzielten, schrieben sie an diese ermunternd, auch Damaskus zu nehmen (1218).³)

Als die türkisch-mongolische Invasion alles Bestehende im Nahen Osten wegfegte, verlor Georgien alle islamischen Provinzen, blieb aber noch in seinen ethnischen Grenzen dennoch unversehrt als Königreich bestehen, und schon Vachtang III. (1301—1307) konnte vor den mächtigen Chan der siegreichen Mongolen treten und wegen des Befehls, alle Georgier, auch den König, nach ihrer Hilfeleistung in einem Feldzug in Persien zu ermorden, stolze Worte sagen: nicht unsere Religion ist niederträchtig, sondern die der Perser ist durch ihre Abscheulichkeit bekannt; er zählte hierauf ihre Laster auf: Giftmischerei, Mordsucht, Päderastie u. a., was den Chan stark beeindruckte.4)

Besonders erfolgreich im Kampfe gegen die Türko-Mongolen war Giorgi V. (1318—1346), der Glänzende, er eroberte den ganzen Kaukasus und zwang ihn unter seine Herrschaft. Derbent und Schirwan am Kaspischen Meere, Dagestan und andere Völker wurden tributpflichtig. Tao, Klardjethi und die Länder am Schwarzen Meer bereiste er selbst und setzte dort Eristhawis ein, regelte die Regierungsangelegenheiten, ließ dann das georgische Recht neu kodifizieren und stellte überall das Landesrecht wieder her. Zweimal zog er gegen die Völkerschaften im Nord-Kaukasus und führte bei ihnen Recht und Frieden ein. Von Meer zu Meer gebot das Zepter des georgischen Königs, der die Mongolen und Türken vernichtend besiegte. Er war eine einzigartige Erscheinung sowohl im Kriege im Nahen Osten, wo die Mongolen so arg hausten, als auch im Frieden.*)

¹) Tamarati, L'Eglise Géorgienne (1910), 309—310; Gautier, Bella Antiochena bei Brosset, Additions, 229, n. 4; bei Tamarati, l. c. 283 ff.; Avalischwili, Djwarosantha droidan, 135—155; Aus der Zeit der Kreuzzüge, 134 ff.; R. Röhricht, Testimonia minora de 5. bello sacro et chronicis occidentalibus (1842), 334; Bartholomae de Salignaco, Itinerarium Hierosalym (1522), VIII, c. l. bei Tamarati.

Brosset, Histoire I, 445, n. 3.
 Brosset, Additions, 304 ff.

^{*)} Brosset, Histoire I, 639.

⁶⁾ Ebenda S. 644-649.

Durch dauernde Einfälle der Tataren, Türken und Mongolen, die Vorderasien ebenso wie auch Rußland besetzten, wurde Georgien von allen Seiten umschlossen, denn auch das Schwarze Meer wurde zu einem tilirkischen Meer. Jahrhunderte kämpfte Georgien in seiner Isoliertheit wie eine belagerte Festung mit übermächtigen Feinden. Die Bagratiden wechselten oft die Waffen des offenen Kampfes und des friedlichen Nachgebens, des Gehorsams und der Auflehnung, behielten aber stets den einen Zweck im Auge, den Feind möglichst fern vom Lande zu halten. Sie brachten sich in mannigfacher Weise zur Geltung. Das ganze 16 .- 17. Jahrh, hindurch wurde das mächtige Perserreich durch georgische Elemente gehalten und verwaltet, wobei die Bagratiden die führende Rolle hatten. Der größte Politiker s. Z. war z. B. König Vachtang V. (1658-1676), in Persien als Schah Navas bekannt.1) Er war dort 1653 bei Schah Abas II., dem 1667 sein Sohn Schah Soleiman folgte, Die Bagratiden waren Generalgouverneure der strategisch wichtigsten Provinzen Persiens, z. B. Afghanistans und vor allem aber der persischen Hauptstadt selbst. Berühmt sind die Könige Giorgi XI. - Gurgen Chan und dann Hosrou Chan, die den Schah mehrmals vor den afghanischen Verschwörern warnten und die die heftigsten Kämpfe gewonnen haben. Aber durch die Unfähigkeit des persischen Hofes wurde der afghanische Aufstand und damit die Katastrophe des Schahs und ganz Persiens verschuldet. Gurgen, Hosrou und Rostom, diese drei Bagratiden, verteidigten zäh das persische Reich, und bezahlten ihre Treue und die persischen Fehler mit ihrem Leben (1709-1722). Da kamen Hilferufe und goldene Versprechungen der Perser an den georgischen König Vachtang VI., der einzig und allein Persien retten könne, wenn er mit seinen Georgiern gegen die Afghanen zöge; die Kunde allein, die Georgier kämen, würde genügen, um die Afghanen zum Rückzug zu bringen. Vachtang VI.2) beging einen sehr großen Fehler, als er sich durch die Russen beeinflussen ließ und den besten Augenblick verpaßte, durch Hilfeleistung an die Perser sich und seinem Königreich die größtmöglichen Vorteile zu sichern, wie einst David der Große Kuropalat, der in ähnlichem Falle Byzanz unterstützte und dadurch sein Reich mehrte. Vachtang VI. stand schon im Schatten der russischen Politik; damals begann das georgische Schicksal, das sich 100 Jahre später erfüllte.

Auch im 18. Jahrh. hatte die Dynastie noch eine glanzvolle Persönlichkeit, Erekle II., aufzuweisen. Noch als junger Knabe machte er den

¹⁾ Ch. Picault, Histoire des révolutions de Perse I, 118—170, 214—262; J. Malcolm, Hist. of Persia I, 601—618; Krusinski, Histoire de la dernière révolution de Perse, 169 ff., 300—387, II, 62 ff.; W. E. D. Allen, l. c. 176; Brosset, Histoire II, T. 1, 70—81.

³⁾ S. Avalov, Prisoedinenie Grusii k Rossii (Die Vereinigung Grusiens mit Ruflland), 54-66; P. G. Butkov, Materialy dlja nowoj istorij Kawkasa, I, 5-17; 19 ff.

gesamten Feldzug Nader Schahas in Indien mit. Seine Siege und Erfolge bildeten um ihn Legenden, als wäre er incognito in Preußen, im Heere Friedrich des Großen, erzogen worden, und hätte den Feldzug gegen Maria Theresia mit Auszeichnung mitgemacht.1) In Europa erzählte man sich verschiedene Heldentaten von ihm (er hätte z. B. Persien erobert, Ispahan besetzt und dort zum Volk Reden gehalten), die meist übertrieben waren. Tatsache bleibt aber, daß Erekle II. den gesamten Ostkaukasus bis zum Kaspischen Meer, vom Darialpaß im Norden bis über Nachitschevan im Süden, beherrschte und sich tributpflichtig machte; auch Erivan und Erivangebiet (Armenien) und Ganja und Gandjagebiet (Aserbeidjan) hatte er erobert und sich tributpflichtig gemacht. Gegen die Türken und Perser hatte er meist eine sehr glückliche Hand. Seine Bedeutung wurde von dem englischen Staatsmann J. Hanway2) durch die Worte charakterisiert, Erekle sei der bedeutendste Prätendent auf den damals vakanten persischen Thron. Da aber "die Georgier ein sehr tapferes Volk sind, könnten sie mit der russischen Unterstützung imstande sein, größere Absichten zu verwirklichen als die Welt jetzt ahnt". Diese Bewertung der Sachlage in Vorderasien beruhte auf genauer Sachkenntnis und mehrjähriger Erfahrung Hanways. Die russischen Zaren handelten indessen ganz anders. Rußland näherte sich dem Kaukasus seit dem Anfang des 18. Jahrh. Die Bagratiden versuchten, dies für ihre Politik zu benützen, wurden aber selbst ausgenützt. Peter der Große wollte sich den Weg nach Indien durch Persien bahnen. Georgien bat er am 2. Juni 1722 um Hilfe. König Vachtang VI. ließ ihm am 6. September 1722 mitteilen, daß er verabredungsgemäß ausgezogen sei und bereit stehe. Am 7. September 1722 kehrte der Zar aber plötzlich nach Rußland zurück (wegen schwerer Vorfälle im Senat und drohender Haltung der Türken) und ließ die Georgier im Stich. Das kostete diesen unzählige Opfer, ihrem König den Thron und die Heimat: er mußte nach Rußland auswandern.3)

Im Jahre 1768 erbat Rußland von Erekle II. Hilfe gegen die Türkei; die russischen Truppen würden zusammen mit den georgischen kämpfen. Erekle II. erfüllte die Bitte, die Russen aber kehrten bei Atsquri-Aspinza noch vor dem Ausbruch des Kampfes zurück. Erekle blieb trotzdem überlegener Sieger, Nun kam der Befehl, die Russen sollten Georgien ganz

¹) Die anonyme Schrift liber den Prinzen von Georgien, Heraclius in Caucasica, VI (1930), 20—40; Kurze Geschichte des Prinzen Heraclius und des gegenwärtigen Zustandes von Georgien, Flensburg-Leipzig, 1793. Butkov, ib.

²⁾ Hanway, A Historical Account of the British Trade over the Caspian Sea (1764), 459.

²⁾ S. Soloviov, Istoria Rossij, Buch 18, cap. 1 ff.; Butkov, I. c., I, 1—166; Brosset, Histoire de la Géorgie II, 1, p. 109 ff., 577 ff., passim; Brosset, Notice histor. sur les 3 dernières années du règne de Wakhtang VI et sur son arrivée en Russie d'après des documents authentiques, 321—345, 353—376, Bull. de la classe des sciences histor., philol. et polit. III, N=2 21—24, XVI, N=2 10, 11, 12.

verlassen. Die Türken und Perser bekamen so freie Hand, doch Erekle gewann die Perser diplomatisch, die Türken aber schlug er vernichtend bei Bajezid.1) Der Vertrag mit Rußland von 1783 war ein Protektoratsvertrag, aufgebaut auf Gegenseitigkeit der vertragschließenden "Verbündeten", und verpflichtete Rußland zur Hilfeleistung, Als aber Agha Mohammad Chan gegen Georgien zog (1795) und Erekle II. Rußland rechtzeitig und wiederholt um Hilfe auf Grund des Vertrages oder um Aufhebung des Vertrages bat, bekam er keine günstige Nachricht. Die Georgier schlugen die persische Vorhut. Drei Tage währte der Kampf vor den Toren von Tiflis, den ganzen Tag tobte die letzte Schlacht, bis zum letzten Augenblick unentschieden, da die russische Hilfe fehlte. Als die Georgier vor der Überzahl wankten, stürzte der greise König ins Schlachtgetümmel, um die Schande der Niederlage nicht zu erleben. Nur mit Gewalt wurde er von 300 der Seinen aus dem Kampfe herausgerissen. Die Hauptstadt wurde grausam zerstört, Tausende verschleppt. Erekle bat Rußland um eine Million Rubel Anleihe, um die Stadt wieder aufzubauen, bekam aber keine Antwort. Im J. 1796 erklärte Katherina II. Persien den Krieg wegen Verletzung der russischen Handelsinteressen und auch Georgien sollte ihn mitmachen. Erekle mobilisierte und zog ins Feld. Inzwischen starb aber die Zarin, der Krieg wurde abgeblasen, sodaß Georgien seinem Gegner wieder allein gegenüber stand. Agha Mohammad Chan wollte nun Georgien ganz vernichten, wurde aber ermordet, ehe er dazu kam. Die Politik der Zaren erwies sich als zu sehr auf ihre eigenen Zwecke gerichtet, als daß die Bagratiden sich ihr hätten anpassen können.

Das Ende der Dynastie war gekommen. Nach Erekle II. regierte noch sein kranker Sohn Giorgi XII. Nach dessen Tode wurden die Mitglieder der Bagratiden gewaltsam aus dem Lande entfernt, Georgien vertragswidrig annektiert. Die Bagratiden wurden in Georgien völlig enteignet und nach Rußland verschleppt, wo sie teilweise neue Namen erhielten; die ostgeorgischen hießen "Grusinskij" (besonders die Nachkommen Vachtangs VI.) und die westgeorgischen "Imeretinskij". Der König von Westgeorgien, Solomon II., hatte 1810 nach der ihm verhaßten Türkei fliehen müssen, wo er 1815 in Trapezunt starb.

Der letzte ruhmreiche Bagratide stand in russischen Diensten. Es war Petr Ivanovic Bagration, einer der populärsten Generale des Jahres 1812, der Napoleon zuerst bei Borodino schlug; er fiel auch selbst im Kampfe. In einer Anspielung auf seinen georgischen Namen Bagration, sagte das Heer von ihm Bog rati on = Gott des Heeres (ist) er. Er war Enkel des

¹) Djawachischwili, Damokidebuleba Rusethsa da Sakhartwelos schoris methwramete saukuneschi (Die Beziehungen zwischen Rußland und Georgien im 18. Jh.); N. Duhrovin, Georgij XII, 22—30; W. E. D. Allen, I. c. 197—205; A. Cagarell, Snošenija Rossil s Kavkazom v 16—18 vv. (Die Beziehungen Rußlands zum Kaukasus im 16.—18. Jh.) Universitätsrede. Petersburg, 1891.

georgischen Königs Jese (1723). In derselben Schlacht bei Borodino fiel auch ein anderer Petr Bagration, Sohn König Bak'ars und Enkel des Königs Wachtang VI., der im J. 1724, wie oben gesagt wurde, nach Rußland emigriert war. An derselben Schlacht nahm teil und wurde vom Schicksal verschont Il'ja Bagration, Sohn des letzten georgischen Königs Giorgi XII. Er war erst 17 Jahre alt und eben aus der Kadettenschule entlassen. 1)

Von Moskau bis Jerusalem, von Indien bis zur Donau und Kiev (s. Seite 58, Anm. 1) reichten die Beziehungen und der Wirkungskreis der Bagratiden, deren Geschichte nicht nur georgisch-kaukasische Geschichte, sondern auch ein gutes Stück der Geschichte des Ostens überhaupt ist.

Zum Schluß noch die Bemerkung, daß das Banner der Bagratiden ein altes kaukasisches Symbol war, eine auf rotem Grund emporlodernde weiße Flamme (cf. Brosset, Additions et Eclaircissements, 214).

¹) Ein anderer Enkel des georgischen Königs Jese, Prinz Kyrill, Sohn des Prinzen Alexander, war Senator in Rußland: P. G. Butkov, Materialy dija novoj istorii Kaykaza s 1722 po 1803 god (Materialien zur neuen Geschichte des Kaukasus von 1722—1803), (Petersburg, 1869), I, 137; Der georgische Prinz David (Kronprinz und Sohn des letzten Königs Giorgi XII. = Zarewitsch David), hat über die Bagratiden in Rußland in seiner georgischen Schrift: Masalebi Sakharthwelos Istoriisathwis (Materialien zur Geschichte Georgiens), S. 110, berichtet.

A STUDY IN THE PHONOLOGY OF MODERN PERSIAN.

By

Jiří Krámský.

PREFACE.

- 1. Oriental philology, being mostly occupied with the interpretation of given texts, does not fully concentrate its attention on grammatical analysis. It therefore presents - contrary to the philology of modern languages — only a few scientific works analysing the language from the phonetic point of view. N. Trubetzkov has very well characterised this state of oriental linguistics in his handbook Anleitung zu phonologischen Beschreibungen, where he says (p. 5): "Die Orientalisten, die sich mit exotischen Schriftsprachen befassen, interessieren sich meistens auch nicht für die lautliche Seite dieser Sprachen. In den von ihnen verfaßten Handbüchern wird gewöhnlich das einheimische Schriftsystem mit ganz unzulänglichen Angaben über die Aussprache und mit Beibehaltung der oft wenig zweckmäßigen, von einheimischen Schriftgelehrten ausgearbeiteten Einteilung der Buchstaben wiedergegeben . . . Die in ihrem lauttheoretischen Teil methodologisch unzulänglichen und daher unbrauchbaren Handbücher oder Sprachdarstellungen . . . dienen als Muster für künftige Forscher. So entstehen ganze Schulen von Sprachforschern, die ganz verkehrte Ansichten über die lautliche Seite der Sprache besitzen und nicht imstande sind das Lautsystem einer Sprache halbwegs rationell darzustellen. Die Sache ändert sich nicht, wenn diese Sprachforscher eine experimental-phonetische Schulung bekommen und ihre unzulänglichen Darstellungen der Lautsysteme exotischer Sprachen mit Abbildungen von Lautkurven oder Palatogrammen versehen. Die Hauptmängel der dilettantischen Darstellungsweise werden dadurch nicht behoben. Wenn das Kapitel über die Lautlehre einer exotischen Sprache als , Übersicht der wichtigsten vorkommenden Laute' betitelt ist, so ist es ganz gleich, ob diese "Übersicht" in phonetischer oder in ad hoc erfundener Terminologie gehalten ist: sie ist unbrauchbar, eben weil man nicht weiß, von welchem Standpunkte aus die betreffenden Laute ,wichtig' sind und welche von diesen Lauten (genauer: von den betreffenden Lautgegensätzen) distinktive Funktion besitzen."
 - 2. This study is the first attempt to present a phonological analysis

of Modern Persian. It needs must be incomplete, as we have not even any precise phonetic description of the language. Various grammars of Modern Persian describe different sounds indeed, but their statements are of a very doubtful value, being inaccurate, and present therefore no satisfactory support for the phonologist. In most cases the authors of Persian grammars compare Persian sounds only approximately with English, German or French sounds, but do not distinguish various regional pronunciations. Phonetic transcriptions are very few so that the Linguaphone course is — beside written texts — the only useful support of the phonologist, From this reason it is clear that some problems can only be mentioned here, not solved.

It is my pleasant duty to thank Prof. Dr. J. Rypka for his kind help in my work and for enabling its publication; and likewise Prof. Dr. B. Trnka for his extraordinary interest and advice concerning the phonological problems of this study. The matter of this study has been discussed in Prof. Rypka's seminary for Persian and Turkish philology at the Charles' University.

- 3. Books and papers consulted:
- H. L. Fleischer: Grammatik der lebenden persischen Sprache. Leipzig 1875.
- A. Wahrmund: Praktische Grammatik der neupersischen Sprache. Gießen 1875.
- E. Trumpp: Über den Accent und Aussprache des Persischen. Sitzungsberichte der philos,-philol. und hist. Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften, München 1875, Band I.
- D. C. Phillott: Higher Persian Grammar. Calcutta 1919. Hans Jensen: Neupersische Grammatik. Heidelberg 1931.

H. Hübschmann: Persische Studien. Straßburg 1895.

Geiger-Kuhn: Grundriß der iranischen Philologie. Straßburg 1895-1901. Massud Farzad: To Translate Hafiz, Teheran 1935.

Jan Rypka: La métrique du mutaqárib épique du Persan. Prague 1936.

- E. H. Palmer: A Concise Dictionary of the Persian Language. London 1924.
- H. Wilberforce Clarke: The Persian Manual. London.
- Sir Wolseley Haig, Darab Khan, Mojtaba Minovi: Persian. Linguaphone Oriental Language Courses. Second Edition. London.
- N. Trubetzkoy: Anleitung zu phonologischen Beschreibungen. Brno 1935.
- N. Trubetzkoy: Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme. Travaux I. 1929, p. 39.
- N. Trubetzkoy: Die phonologischen Systeme. Travaux IV. 1931, p. 96.
- B. Trnka: A Phonological Analysis of Present-day Standard English. Práce z vědeckých ústavů, vol. XXXVII, 1935.

B. Trnka: General Laws of Phonemic Combinations. Travaux VI, 1936, p. 57.

V. Bröndal: La structure des systèmes vocaliques. Travaux VI, 1936, p. 62.

J. Vachek: Český pravopis a struktura češtiny. L. fil. LX, č. 4—5.

A. Martinet: La phonologie du mot en Danois. Paris 1937.

Occurrence of Phonemes.

Vocalic Phonemes.

4. The system of short vocalic phonemes in Modern Persian is a "triangular" one:

i a u

These three vocalic phonemes form oppositions of two kinds: 1. Sonority opposition (öffnungsgrad-, Schallfüllegegensatz) i - a, u - a, 2. Timbre opposition (Artikulationsstellungs-, Eigentonhöhegegensatz) i - u (the vocalic phoneme a does not participate in the timbre correlation).

5. Examples showing the occurrence of vocalic phonemes:

gard (dust) — gurd (a hero) — gird (round); gul (a rose) — gil (clay); mah (moon) — mih (great); kištan (to sow) — kuštan (to slay), etc.

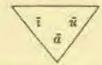
In unstressed syllables:

gila (murmuring, complaint) — gala (a herd); gurda (a kidney) — girda (a wafer, cake); gunda (coarse) — ganda (fetid), etc.

6. The phonetic realizations of vocalis phonemes:

a has the same sound as the English a in such words as bad, man etc. In some cases, especially in unstressed syllables, it is pronounced (according to Jensen) almost as [e]. Before h, ch, ch

- 7. Certain words have a instead of, or beside u or i, without the meaning of the word being changed. Examples: savār as well as suvār (horseman); džavān as well as džuvān (young); similarly:—džahān, džihān (world); padar, pidar (father); pisar, pasar or pusar (son); buland, baland (high); činin, čunin (such); sachun, suchun, suchan or sachan (word), etc. This vacillation may be accounted for as being due to dialectal influences, but it is doubtless Persian orthography which may be held mainly responsible for this phenomenon. Some instances as bi(ba)gūjam, bugūjam may be ascribed to the influence of the Turkish harmony of vowels.
- 8. Besides sonority opposition Modern Persian has also quantitative opposition. The system of long vocalic phonemes is as follows:



Examples: $d\bar{a}d$ (justice) — $d\bar{i}d$ (he saw) — $d\bar{u}d$ (smoke); $d\bar{a}r$ (a gibbet) — $d\bar{u}r$ (remote) — $d\bar{i}r$ (slow, late); $d\bar{u}dan$ (give) — $d\bar{i}dan$ (see); $g\bar{a}h$ (time, place) — $g\bar{u}h$ (excrement); $ch\bar{u}l\bar{u}$ (uncle) — $ch\bar{u}l\bar{u}$ (empty); $g\bar{u}z$ (tongs) — $g\bar{u}z$ (crepitatio ventris); $g\bar{u}r$ (a tomb) — $g\bar{i}r$ (seize!); $b\bar{u}d$ (the willow) — $b\bar{u}d$ (he was) — $b\bar{u}d$ (the wind); $m\bar{u}r$ (an ant) — $m\bar{i}r$ (a lord) — $m\bar{u}r$ (a snake), etc.

9. A number of couples of words differentiated only by the quantity of vowels:

zar (gold) — $z\tilde{a}r$ (lamentation); zad (a blow) — $z\tilde{a}d$ (born); zan (woman) — $z\tilde{a}n$ (from that); bam (the bass in music) — $b\tilde{a}m$ (the terrace); kun (do thou) — $k\tilde{u}n$ (the podex, anus); gaz (a tamarisk) — $g\tilde{a}z$ (tongs); chud (self) — $ch\tilde{u}d$ (a helmet), etc.

In final stressed open syllables there exists the opposition $a - \hat{a}$: $p\hat{u}ja$ (a hand-gallop) = $p\hat{u}j\bar{a}$ (seeking, running); $d\bar{a}na$ (corn) — $d\bar{a}n\bar{a}$ (learned), etc.

The occurrence of the opposition $i-\bar{\imath}$ is restricted to one function, viz. the morphological one: $mardi\ ch\bar{\imath}b=a$ good man (in this connection $mardi\ cannot$ stand isolated) — ' $mard\bar{\imath}=a$ man. As $mardi\ can$ neither stand by itself nor occur in other morphological constructions, the phonological differentiation of $i-\bar{\imath}$ has not the same relevance as the opposition $a-\bar{a}$, which is not restricted to one morphological function. The opposition $u-\bar{\imath}$ occurs in these cases: 1. $u\ (and)-\bar{\imath}\ (he)$, limited again to one morphological function, because the former vowel is used in representing only one word, e. g. $padar-u\ m\bar{\alpha}dar\ (father\ and\ mother)$ — in this case u has the same function as the suffix -que in Latin, e. g. $senatus\ populusque\ Romanus$. 2. $tu\ (thou)$ — $t\bar{\imath}$ (the fold) beside $t\bar{\imath}j$.

10. An important question is whether quantity in Persian is a correlative mark of vocalic phonemes or not. According to Prince Trubetz-koy's definition and its application to English long vowels by Dr. J. Vachek, that opposition may be regarded as a correlative one if another pair of vowels, differentiated by the same mark, co-exists.

But even if we accept the new formulation of Prof. Trubetzkoy, according to which the correlative opposition is a "proportional" opposition capable of neutralization, it is necessary to state whether only quantity or another phonetic element constitutes the correlative mark, or whether there is such a correlative mark at all. In Persian the opposition [a-a:] is realized by a different phonetic factor from that of the opposition [u-u] and [i-i]. The timbre of short vocalic phonemes distinctly differs from that of corresponding long phonemes. The articulation of [i:] and [u:] takes place much higher than that of [i] and [4] respectively. The articulation of [a:] generally resembles that of the English a in such words as all [o:1], whereas before nasal consonants it is near to [o:], or even to [u:] (in colloquial Persian). From the phonetic standpoint the opposition of short and long vowel phonemes1) therefore is not constituted by a single feature, and it is necessary to decide whether length, tension or labialization may be considered as the relevant feature. The oppositions i/i, u/u are proportional, because in both cases the distinctive phonological feature is length or tension, or the combinations of these two phonetic features. Quite different is the third pair, a/a (which deviates from the former even in its lexical application), because the long vowel differs from the short one by labial articulation. Consequently it may be inferred with some probability that length, accompanied by tension, is a correlative mark of the terms of the first two oppositions only, but not that of the third. If grammarians couple a/\bar{a} as a short vowel and a long one in the same way as i/i and u/u, they are undoubtedly influenced by scribal tradition. If this is so, length in Persian has its relevance limited to certain morphological constructions. An important negative test of the phonological character of quantitative opposition is the statement whether the distinctive relevant feature is or is not below the level of minimal contrast, i. e. whether phonemes distinguished solely by the presence or absence of their correlative mark (ii; or i:i. uu; or u;u, aa; or a;a) can be combined in one morpheme. In Persian the opposition [aa:], e. g. a. ta-am (meal) a. sa-at (hour), and the opposition

¹⁾ Massud Farrad in his study "To Translate Hafiz" gives a transcription of Persian texts; it is interesting, because Farrad transcribes the short vowels a, u, i, as a, v, r and the corresponding long ones as d, u, i. He even identifies the -i of izafat with the [e] which occurs in open final syllables (the s in orthography). The whole system of long vocalic phonemes appears to be shifted in the direction of minor sonority and deeper timbre.

[uu:], e. g. a. bu-ūla (aristocrats) seem to stand above the level of minimal contrast, whereas no examples were found for the opposition [ii:]. It might be therefore concluded that the former pairs of quantity oppositions [ua:] and [uu:] had disjunct character, but it must be emphasized that all words we can quote, are of Arabic origin so that it is not possible to draw such a conclusion. In addition, it must be pointed out that the function of ain between vowels is not clear (see § 24—25) and that we do not know for sure the current pronunciation of these words, so that we cannot regard the combinations [ua:] and [uu:] as belonging to the real structural features of the Persian linguistic system.

Persian Diphthongs.

11. Persian has the following sinking diphthongs: a) short: ai, au, b) long: aj, aj. An important question for the phonology of Persian is, whether these diphthongs are simple phonemes or combinations of two vowel phonemes. This question has been the subject of many discussions (Trubetzkoy, Trnka, Vachek), and is not yet quite clear. There are several criteria that help us in stating whether diphthongs are simple phonemes or not; but which of these tests are to be regarded as decisive, if some of them testify to the monophonemic character of given sound combinations, while others show the reverse? It must therefore be considered which of the criteria is the most important one for the structure of the individual language. Let us quote the tests which may be taken into consideration for Persian diphthongs. 1. According to Trubetzkoy (Anleitung, p. 11) a group of sounds may be considered as monophonemic if it cannot be divided between two syllables. If we apply this test to Persian diphthongs, we see that their components become divided between two syllables by adding -i, e. g. nai (flute) - nai-i ['næ-ji]. This may be still more clearly ascertained in the case of the diphthongs au, which can likewise be resolved into its phonetic constituents before -i, while the second component is changed into v. e. g. girau (pledge) - gira-vi.1)

2. A diphthong may be regarded as monophonemic, if neither first nor second element is identical with another phoneme. As to the Persian diphthong ai, its first element is identical with the phoneme a. The pronunciation of the first element of the diphthong au vacillates between [a], [o], [o] which would testify the monophonemic character of the diphthong. Nevertheless its second element evidently represents a realization of the phoneme u in the same way as the second element of the diphthong

¹⁾ The dimorphemic character of Persian diphthongs may be observed even from metre. The diphthong before a vowel of the following word is metrically short, the second component of the diphthong being encroached upon by the initial vowel of the following word, e. g. bišnau az nai čūn šikājat mīkunad. (Maulavi's Maznavi I., Ia).

ai is a modification of the phoneme i. This is also evident from the fact that, by the dissolution of both diphthongs, i and u are changed into j and v respectively, according to their positions: i and u appear exclusively between consonants, before a consonant at the beginning, and after a consonant at the end of words, whereas j and v appear between vowels, before a vowel at the beginning, and after a vowel at the end of words.

12. Owing to all these facts we come to the conclusion that the Persian diphthongs at and au (and obviously also aj and uj) represent combinations of two phonemes. The composite character of the diphthongs aj and uj is especially evident from the fact that words ending in these diphthongs occur in two forms, with j and without it, e. g. $m\tilde{u}(j)$, $t\tilde{u}(j)$,

 $\bar{a}(i)$ etc.1)

Consonants.

Modern Persian has following consonantal phonemes: p, b, t, d, k, g, $x, \gamma(k), s, z, \tilde{s}, \tilde{z}, \tilde{c}, d\tilde{z}, f, v, h, j, m, n, l, \tau$. Then there is a number of sounds which have a special pronunciation in Arabic, but in Modern Per-عا خا ذ ض ص ث : sian they are used only in orthography. They are as follows τ (å, ş, z, ż, ż, t, h). Only four consonants, viz. p, ĉ, ż, g are of Persian origin (not occurring in Arabic), eight are of Arabic origin (s, h, s, z, t, \$, k, c), whereas all others are common to both languages.

14. Persian has the following series of plosives: p/b, t/d, k/g. To this

the half-plosives č/dž must be added.

p has a distinct aspiration: $p\bar{u}l$ [$p^{ch}u:l$] = money.

b was formerly labiodental; hence the spelling nb instead of the original mb; now it is bilabial as in the language of Avesta.

t is pronounced as the Czech t, but it has a weak aspiration which does not occur with the Czech sound. Like d it is a real dental in Persian, not alveolar as it is in English.

k, g are very palatal before i, c and at the end of words. The pronunciation of k vacillates between [kj] and [b], that of g between [gj], [d]or even [dz]. This very palatal pronunciation is especially common in North Persia.

15. Fricatives: x/y (k), f/v, s/z, š/ż, h. Grammarians describe y as a uvular r pronounced as a fricative (Jensen, p. 19). Compare the English r which is a fricative alveolar (contrary to the Czech rolled r). It differs from the English r only by the place of articulation. In Arabic pronunciation it is a sound between g and r.

k in the correct Arabic pronunciation is k articulated much deeper in the throat than the English k. In colloquial Persian it is completely mixed with y so that words, originally distinguished only by these two sounds, are

¹⁾ Such words as have the same meaning are called diaphones, e. g. ma = maj.

nowadays homonyms in this style of pronunciation. This fusion of k with γ seems to be due to the pressure of the system which tended to discard irregularity arising from the existence of the phoneme k (cf. § 41). The Modern Persian v is a reflex of the old spirant w and the semi-vowel u. Nowadays v is pronounced (according to Platts, p. 6) as a sound between v and w but tending to v. It is difficult to state the correct articulation of this sound from Platts' statement, but perhaps we shall not be far from the truth considering it as a fricative labio-dental.

x (transcribed as ch in the text) is a voiceless fricative consonant (according to Wahrmund, p. 24). Clarke (p. 4) identifies is with the

Scotch ch in the word loch.

16. The most remarkable feature of the system of consonantal phonemes is the existence of the voice correlation of plosives and spirants. Thus there are eight couples of consonants the members of which are distinguished only by the presence or absence of voice: b/p, d/t, g/k, $d\hat{z}/\tilde{c}$, v/f, z/s, \tilde{z}/\tilde{s} . Consequently voiced consonants may be regarded as marked members of the voice correlation.

17. At the end of a word (after a vowel) there takes place the neutralization of the voice correlation of plosives and the spirants γ and h, e. g. sag [sæG] = dog; rig [ri:G] = sand; a. $mank\bar{u}b [mænku:B] = poor$; a. $jabr\bar{u}d\dot{z} [jæbru:D\bar{z}] = mandragora$; sad [sæD] = hundred; $b\bar{a}\gamma [ba:\gamma] = garden$; dih [diH] = village, etc.

18. The neutralization of the voice correlation takes place in the group

plosive or spirant { voiceless + plosive or spirant { voiceless. voiced

Examples:

a) at the end of words:

a. $zabt \ [zxBt] =$ the control; a. $nakb \ [nxkB] =$ misfortune; a. $nazk \ [nxZk] =$ defaming; a. $kasb \ [kxsB] =$ trade; a. $kuds \ [kuDs] =$ sanctity; a. $nadf \ [nxDf] =$ carding cotton, etc.

b) in the middle of words:

a. mubtadi [muBtxdi:] = beginner; a. rukbat [ruKbxt] = the knee; p. azkal [xZkxl] = a medlar; p. basgir [bxZgi:r] = towel; afzudan [xVzu:dxn] increase; a. adzfan [xVzu:dxn] = eyelids.

19. The neutralization of the voice correlation of plosives takes place

at the end of words in the group nasal or liquid + voiced plosive.

Examples:

barg [bærG] = leaf; $fald \hat{z} [fæld \hat{G}] = a bolt$; $d\hat{z}amb [\hat{G}\hat{z}æMB] = a side$; $\hat{c}and [\hat{c}ænD] = some$, few.

20. The neutralization of the place of articulation of the nasal takes place in the group m + b, f in the middle or at the end of words (v. § 22).

Examples:

dumbāl [duMba:l] = tail; a. džamb [džæMB] = a side; a. sīmf [siMf] = a kind.

21. The final groups t+s, $t+\check{s}$, $d\check{z}+\check{s}$ are assimilated: t+s>[c], $t+\check{s}>[\check{c}]$, $d\check{z}+\check{s}>[\check{c}]$, in the same way d+s>[Ds]>[c] and $d+\check{s}>[D\check{s}]>[\check{c}]$. It is difficult to state, whether ts is a simple phoneme or not, because it does not occur in interphonemic positions. The fact that there is no sign for ts in orthography, and the distinct pronunciation of both components before a vowel (e. g. a. at-si, a. kud-si) prove that ts like $t\check{s}$ represents a combination of two phonemes.

22. Liquids and nasals,

Persian has two liquids, l, r and two nasals: m, n. n is always dental except before final g; in this position it is realized as a velar [n] but only in final consonantal groups of simple words, in which g belongs to the same syllable as the preceding n. It is therefore a combinatory variant of the phoneme n. cf. sang [sxnG] — stone as against tavangar [txna] — rich.

Written n is always pronounced as m before b and f; in other words — the place of articulation of the nasal is neutralized. Nowadays, b and f are bilabials, consequently they are pronounced mb, mf, whereas the former pronunciation nb and nf shows the original labio-dental pronunciation of b, f and perhaps even of the preceding nasal. Whether old Persian had a bilabial pronunciation or labio-dental (as early new Persian), cannot be stated from the orthography; but according to the old forms of Pahlavi the pronunciation was labiodental.

Under the influence of the following n long vowels become labialized, especially in Indian Persian.

23. j, v. It may be questioned, whether j and v represent independent phonemes or whether they are combinatory variants of the vowel phonemes i, u. It is true that both i and j, u and v appear in exclusive positions (v. § 11), but the occurrence of i before or after j (and likewise u before or after v) decidedly speaks in favour of their distinct phonemic validity.

Examples: kaijān (The Kayanian dynasty); rūji (on); suvār (horseman); a. vulūdž (entering) etc.

24. cain and hamza.

"ain in Arabic is a voiceless consonant formed by a softly, though rather suddenly held breath between the throat and the mouth. According to Clarke (p. 9) "its place of utterance is in the lower muscles of the throat". It may be compared with the Danish Stöd, the glottal plosive capable of distinguishing words. Hamza is a similar glottal plosive; it

is a breaking of the air current accompanied by a faint muscular tension

in the throat. Its grapheme . is derived from e.

25. In Persian sain is mute at the beginning as well as at the end of words, whereas its function in interphonemic position is not quite clear; it seems to be a mere graphic sign for a long vowel, e. g. $b\bar{a}daz$ (after). Another function of sain (and hamza) is that of a hiatus between two vowels, e. g. $ba\bar{s}d$ (far), $mu\bar{s}amm\bar{a}$ (riddle), $s\bar{a}\bar{s}at$ (hours). Some grammarians regard sain as a weak vocalic tone of the preceding vowel ($sa\bar{s}d$ [sa^ad] = fortune). There is no doubt that sain is a phoneme in Arabic. In Persian, however, it has lost its distinguishing power and has become a mere lengthening sign of the preceding vowel.

The occurrence of phonemes.

26. The frequency of phonemes may be ascertained either by counting their occurrence in given texts (i. e. relative frequency), or by giving an absolute quantitative charge of phonemes. While the former method is concerned with the language as the "parole", the latter gives a linguistic analysis from the standpoint of the "langue". Both methods are supplementary, but if we want to compare various styles of the same linguistic system, it is necessary to know the absolute frequency as it is presented here.

27, a) Vowels.

a) monosyllabic words:

	a	í	H	(t) C	h	16.2	aï	CLM	
Persian	172	30	62	132	56	78	7	1	538
Arabic	398	84	80	41	14	19	39	44	719
Persian	32-3	5.2	11-5	24%	10.4	144	1:3	0.1	100%
0/0 Arabic	55-4	11.6	11.1	5-82	1.94	2.64	5-4	6.1	100%

Thus: short vowels a) in Persian 49'30% b) in Arabic 78'10%, 21'90%, 100'00%

 B) disyllabic words:

Stressed vowels:

	a	i	u	at	12	14.2	aí	au	
Persian	497	78	49	370	138	105	2		1239
Arabic	556	298	19	624	309	254	1	1	2062
Persian	39-6	6-2	4.0	30-6	11:1	8.4	01		100%
o _{/n} { Arabic	27:0	144	0.9	30:3	15.0	12.82	0-04	0-04	1000/0

So: short vowels a) in Persian 49'80% 50'20% 100'00%

b) in Arabic 42'30%, 57'70%,

The number of short vowels (both Persian and Arabic) is: 1497 = 45'35%, ,, long ,, 1804 = 54'65%,

3301 = 100'00%.

100'00%.

Unstressed vowels:

	а	i	ш	a:	ti	182	ai	cros	
Persian	427	131	153	241	77	96	19	17	1161
Arabic	952	249	282	369	19	28	28	30	1952
o/o { Persian	36-8	11:3	13-2	20-8	6.6	8:3	16	1.4	1000/0
Arabic	48.9	12:8	14'4	18-9	0.9	1.2	1:4	1.2	100%

So: short vowels a) in Persian 61'30% 38'70% 100'00%.

b) in Arabic 76'10%, 23'90%, 100'00%,

The number of short vowels (both in Persian and in Arabic) is $2194 = 70 \cdot 47^{\circ}/_{o}$, $10 \cdot 10 \cdot 10^{\circ}$, $10 \cdot 10^{\circ}$,

3113=100.00°/o.

Counting the stressed vowels of both monosyllabic and dissyllabic words, we come to the result 49%: 51% (number of words — 4558).

These results concerning the absolute frequency of vocalic phonemes, differ considerably from the relative frequency. Let us present here the results obtained by Prof. J. Rypka (La métrique du mutaqárib épique du Persan, p. 12) in comparing Firdausi's Sáh-náme. Yúsuf va Zulaykhá and Asadi's Garšásp-náme.

	short	long
šáh-náme	1021	3598
Yus. va Zul.	1032	3700
Garšásp-n.	1028	3921

We may observe that the number of long vowels forms about 78%. This interesting disagreement between the relative frequency and absolute occurrence of vocalic phonemes may be explained by the fact that the relative investigation must include in its purview even compound words and inflected forms the suffixes and prefixes of which are mostly long; in the above mentioned metrical analysis even syllables long "by position" were counted as long syllables.

28. b) Consonants.

Consonants at the beginning of words:

a) in words of Persian origin:

b n d s p t ch k š m g r č j z h f dž l v k 128 127 117 116 114 102 100 98 97 93 81 78 75 74 68 67 36 33 33 32 15 χ ž 8 6=1692,

β) in words of Arabic origin:

m s n h t ain ch z k r š dž v b f k d γ
455 240 209 205 179 135 120 117 109 104 101 101 99 91 88 84 78 64

l j
57 31 = 2667

Consonants in the middle of words between vowels:

a) in words of Persian origin:

r l z h m v n b d s š g j γ t p dž f č k ch 145 79 61 56 54 48 48 44 34 33 28 27 27 22 20 16 14 12 11 11 11 ž k 4 2=807

- β) in words of Arabic origin:
- 1 r m s b d h z f t dž n ain k j v š ch γ p 111 107 96 95 86 81 75 73 63 62 57 57 54 46 41 88 19 15 9 1 = 1186

Consonants at the end of words after vowels:

- a) in words of Persian origin:
- r n l k š m d z h s b ch γ v j dž ķ t f g č ž p 204 192 81 79 76 70 68 66 64 33 30 24 23 23 19 17 16 15 15 8 6 6 3 = 1138
 - B) in words of Arabic origin:
- r t 1 b n m d 'ain f h s k z dž k š y j ch 309 256 223 168 164 156 140 131 101 82 79 64 56 39 35 24 12 12 11 = 2062
 - 29. Consonantal groups:1)
 - a) in the middle of words:
 - a) only in words of Persian origin:

gr, chg, chè, chš, chn, yè, yn, kè, pl, bz, bš, dš, dn, fè, fz, sp, zk, zd, zn, sg, šp, šš, šn, šj, žy, žd, žm, mė, mv, nė, nv, lg, ly, lè, lp, ld, lš, lj, rg, rè, rp, rv, rz, rj, jè. Total 45 groups.

8) both in Persian and Arabic words:

kk, ks, kš, kn, kl, kr, chdž, cht, chs, chm, chl, chr, ym, yl, yr, kk, kn, džv, bb, bd, bn, tr, dš, dm, ft, ff, fs, sk, sch, st, ss, sm, sr, sj, zb, zv, zm, zl, šk, št, žv, šm, hk, hb, hd, hv, hm, hn, hl, hr, mb, ms, mš, mr, ng, nk, ndž, nd, nh, nj, lch, lb, lt, lf, lv, ls, im, ll, rk, rch, ry, rk, rdž, rb, rt, rd, rf, rs, rš, rh, rm, rn, rr. Total 83 groups.

y) only in words of Arabic origin:

kb, kt, kv, kh, km, kj, chb, chf, chv, chz, γb, γf, γs, kt, kd, kf, kv, ks, kz, kš, kh, kn, kl, kr, dždž, džb, džd, džf, džh, džn, džl, džr, beh, bγ, bk, bt, bd, bl, br, tb, tt, tf, tv, th, tm, tn, tl, deh, db, dd, dv, dr, dj, fk, fk, fd, fv, fh, fi, fr, sγ, sk, sb, sd, sv, sh, sm, sl, zdž, zz, zh, zr, šγ, šk, šd, šh, šl, šr, hdž, ht, hf, hs, hz, hš, hh, mt, md, mz, mh, mm, ml, nk, nch, nf, ns, nz, nš, nn, lk, lk, ldž, lz, lh, jj. Total 105 groups.

As a first member of a consonantal group there appears most frequently: a) in Persian words: r, b) in Arabic words: r; as a second member the most frequent is: a) in Pers. words: t, b) in Ar. words: t.

¹⁾ The ascertainment of consonantal groups may become of importance through eventual attempts to latinize the Persian alphabet.

- b) at the end of words:
- a) only in words of Persian origin:

cht, bg, sp, zd, žm, nk, ng, ry, rč, rg, fs. Total 11 groups.

B) both in Persian and Arabic words:

chš, chm, 7d, lr, tk, ds, ft, ff, st, ss, zm, šk, št, šm, šn, hn, hr, ndž, nd, lk, ldž, lf, ld, ll, rk, rk, rdž, rb, rd, rf, rs, rš, rm. Total 33 groups.

y) only in words of Arabic origin:

kk, kb, kd, km, kl, kr, chr, kk, kb, kt, kd, kf, ks, kš, kn, kl, kr, dždž, džd, džf, džs, džš, džh, džm, džn, džl, džr, bch, bk, bdž, bt, bd, bs, bz, bh, bt, tk, tt, tf, ts, tš, th, tm, tn, tl, tr, dγ, dk, dd, df, dš, dh, dm, dl, dr, fch, fk, fd, fs, fz, fh, fn, fl, fr, sk, sch, sγ, sk, sdž, sd, sf, sh, sm, sl, sn, sr, zk, zγ, zk, zb, zf, zz, zl, zr, šk, šb, šd, šf, šr, hdž, hb, ht, hd, hf, hš, hm, hn, hl, mk, mb, mt, md, ms, mz, mh, mm, mn, mr, nk, nt, nf, nh, nn, lch, lk, lb, lt, ls, lh, lm, rh, rn, rr, jch, rz. Total 126 groups.

30. The Place of the Maximal Differentiation of Phonemes:

We cannot speak about a position of the maximal differentiation of vocalic phonemes, because all vocalic phonemes occur alike at the beginning, in the middle or at the end of words.

Examples:

At the beginning: az (from), uft (of $uft\bar{a}dan = fall$), $imr\bar{u}z$ (today), $a\bar{b}$ (water), \bar{u} (he), $\bar{i}n$ (this).

In the middle: gard (dust), gurd (hero), gird (round), dad (justice), dad (the smoke), did (he knew).

At the end: chāna (house), tu (you), mardi, dānā (learned), chālū (uncle), chālī (empty).

All consonants occur alike at the beginning, in the middle or at the end of words.

In final consonantal groups \dot{z} , \dot{j} never occur as the second member.

31. Types of Words.

Mo	nosyll	ab	ic	WO	rds	12		Persian	Arab.	Total			
1.	a .	4	41	-		×			4		2	1	3
2.	ab			,							10	5	15
	ba					56			4	41	40	14	54
4.	abb		*		*	14		4	-		6	19	25
5.	bab			4		14	-	-	Ŷ.	*	369	164	533
6.	babb		-	140	-	14	41	9	4	-	169	555	724

Dissyllabic	we	ord	s:						Persian	Arab.	Total
7. aba .									10	5	15
8. abba .									13	13	26
9. abab .									35	45	80
10. ababb				14		1			7	2	9
11. abbabb									4	1	5
12. abbab					4		1		55	138	193
13. baab						4		-	3	28	31
14. baba	1	3		1	1			4	251	101	352
15. babab	-	0				1			474	1043	1517
16. babba		-				-	1		151	84	235
17. bababb	6	-			Ů.		-		64	24	88
18. babbab		į.	n		-	- "			201	659	860
19. babbab						5			14	3	17
									1878	2904	4782

The most frequent type is babab; it is interesting that to this type belong the most frequent types of words of five phonemes also in Czech (J. Vachek: český pravopis a struktura češtiny, L. fil. LX, č. 4—5).

Prosodic qualities.

32. Prosodic qualities are those by which the syllable is designed as a part of a rhythmic-melodious units. Hither belong the duration, the intensity, the height of tone, the course of melody etc. In an examination of the prosodic qualities of a certain language, we must state first of all, what is the syllabic carrier (i. e. that part of the syllable, to which prosodic qualities belong). In Persian as in most languages the syllabic carrier is only a vocalic phoneme. In case of Persian diphthongs only their first component must be regarded as a carrier of the syllable, not the diphthong as a whole.

33. Stress.

On the basis of interrelation between stress and quantity, Trubetzkoy (Anleitung, p. 25) distinguishes four types of languages according to the fixed or free quantity and the fixed or free stress. In Persian both stress and quantity are functional factors. Whereas quantity is a phonological factor, i. e. it may distinguish words morphologically different, stress is solely morphological, i. e. it may distinguish words belonging to the same morphological family.

Examples: 'mardī = a man — mar'dī = manhood; 'bāzī = thou playest — $b\bar{a}'z\bar{\imath}$ = a play; 'dīdan = to see — $d\bar{\imath}'dan$ = the seeing, etc.

34. For the stress of Modern Persian the following rules are valid: The stress of the uninflected forms of substantives, adjectives and adverbs falls on the last syllable. There are, however, some exceptions: 'balī (yes); 'ārī (yes, so); 'īnak (behold!); 'ānak (behold!); 'labbaj (here am I!); 'balki (but, yet); 'ammā, 'līkin, va'līkin, 'valī (but); 'ja'nī, 'a'nī (videlicet); 'illā (but, unless); 'ajjuhā (o!).

The pronominal suffix has no stress: birâ'dar (brother) — birâ'daram (my brother) — birâ'dar-išân (their brother). Similarly the suffix of the dative and accusative -ra, and the vocative suffix -a have no stress. The -i of izaphat and the uniting -i are not stressed. On the other hand, the -i, by means of which abstract nouns are derived, is stressed: mar'di

= manhood.

The infinitive suffixes -dan, -tan are not stressed according to most grammars.1) If they are stressed, they become an ending of verbal nouns: 'didan = to see, di'dan = the seeing.

Personal endings of verbs do not bear any stress; nevertheless the

tenses derived from the imperative have stressed endings.

It must, however, be emphasized that there are great dialectal differences in the position of stress. According to Rosen the only Persian word stressed on the first syllable is 'sannār (a coin). Phillott asserts that in Shiraz and some parts of South Persia the most common words as padar, mādar, chāhar, tūmān etc., are, however, stressed on the first

syllable.

The most accurate rules of stress are given by Trumpp; his rules—as he points out—refer chiefly to the southern pronunciation. According to this grammarian, stress is regulated by syllabic quantity. Generally stated, the last metrically long syllable of a word bears stress. If there are two long vowels, it is always the second which bears the main stress, whereas the first has a secondary accent. If a word consists of two metrically long syllables, stress is put on that which is "naturally" long. If a word has two or three short syllables, stress vacillates according to the grammatical categories of words.

For literary Persian the following rule, given by H. Jensen, may be accepted, namely that stress falls on the last syllable be it long or short, with the exception of nominal and verbal endings both in Northern and Southern Persian. Some differences between the Northern and Southern

stress are perhaps due to Turkish influence on the former.

35. There are three degrees of intensity: the principal stress, secondary stress and an unstressed syllable. The secondary stress has no phonological function in Persian, as words cannot be distinguished by a mere change of the secondary stress.

¹⁾ Barb puts the stress of the infinitive on the last syllable.

36. Let us turn again to Trubetzkoy's division of languages. Trubetzkoy's type D (with free stress and free quantity) is limited by the condition that stressed open final syllables are always long, i. e. the phonological expectition of quantities of quantities of quantities and always long.

logical opposition of quantity is neutralized.

In Persian open final syllables there exists the opposition of quantity a/\bar{a} , u/\bar{u} , whereas the opposition i/\bar{i} is limited only to one morphological function, consequently, it is phonologically neutralized. Thus stress is free (i. e. has a distinctive function) only with words belonging to the same morphological family and ending in $-\bar{i}$; words ending in -a, $-\bar{a}$, -u, $-\bar{u}$ cannot be distinguished by the shift of stress, as they do not follow the rule that the quantity of an open final syllable must be neutralized. Consequently, Persian forms a transition between the type C (free quantity and fixed, i. e. automatically regulated stress) and the type D.

37. Boundary Signals.

In the phonological description of a language attention must also be paid to expedients which are used for the limiting of individual words or morphemes. According to Trubetzkoy they are divided into phonemic and aphonemic.

Phonemic expedients are sounds which are used, beside their function of boundary signals, as independent phonemes. Persian has not expedients of this kind, because all Persian phonemes occur both at the beginning and at the end or in the interior of words. Aphonemic expedients have no other distinctive function; such is the glottal explosive * (hamza), identical with fain and marked [3] in transcription. It represents a boundary signal of individual morphemes, especially in the case of two vowels belonging to different morphemes, e. g. tu3, mā3im, šumā3id, būda3i etc.

38. Boundary signals may be divided into simple and combinatory ones. A combinatory signal is a group of sounds characteristic of boundary positions in words or morphemes. They are either phonemic or aphonemic. The phonemic are composed of phonemes which occur by themselves in various positions, but as members of these combinations are only characteristic of boundary positions. All groups of phonemes not occurring in the interior of simple words are included, e. g. sāhīb mansab, muchātīb va muchātab, džavān pasar, dūr ham, jak džuīt etc.

Hither belong groups of three phonemes, e. g. asbhā, gursna,

ardžmand, buzurgtar etc.

Of this kind is the position of two like vowels by themselves: farda an, va az.

The group vowel + u: zani u ham zanaki chubist.

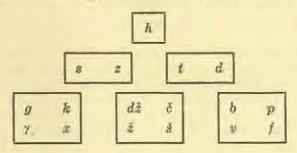
Aphonemic combinatory signals (i. e. special realizations of phonemes at the beginning or end of words) cannot be taken into account in Persian.

39. Finally there are positive and negative signals to be distinguished. Negative signals, showing the lack of word or morpheme boundary, are

usually represented by sounds or groups of sounds occurring only in the middle of words. Such a group is [ng] in words as tangār (borax); at the end of words there may be only [ng].

40. We may say that there is a certain tendency in Persian to isolate morphemes, but not to such a degree as in other languages, for example in German. In the frequent use of liaison Persian approaches to French.

41. System of Persian plosive and fricative consonants:



CIVILISATION INDO-EUROPÉENNE ET CIVILISATION HITTITE.

Par

G. Bonfante.

Dans mon travail « Sobre el vocabulario céltico y latino », publié dans la revue Emerita II, 1934, pp. 263 sqq., j'ai essayé de démontrer, sur la base d'une série d'arguments de caractère linguistique et historique, que les Latins, qui se sont détachés à une époque très reculée des autres peuples indo-européens, s'en séparent aussi par leurs institutions, leur droit, leur genre de vie.¹) En particulier, les autres Indo-Européens se distinguent des Latins par les traits suivants:

A. La position sociale relativement élevée de la femme. Les femmes règnent. Le même mot qui signifie « femme » en grec, en slave, en celtique et en tokharien (et qui manque au latin), veut dire « déesse » en avestique (gənā) et en indo-aryen (gnā), « reine » en anglais (queen) (pp. 273—276, 292—294: à la p. 293 on ajoutera les reines germaniques Théodolinde, Amalasonthe, Frédégonde). 2) Je puis ajouter que les femmes régnaient

¹⁾ V. surtout la conclusion à la p. 300.

²⁾ On comparera aussi les observations intéressantes de Schrader-Nehring, Reullexikon der indogermanischen Altertumekunde, II, pp. 145 sq., s. u. Orakel: « Eine merkwilrdige Erscheinung stellt es dabei dar, daß bei mehreren Völkern, im besondern bei Griechen, Germanen und Siaven den sonst überall zurückstehenden Frauen Anteil an der Weissagung gewährt wurde », avec ce qui suit, et les citations essentielles de César, BG., I, 50 et de Tacite, Germania, 8; Hist., IV, 61 (netere apud Germanos more, quo plerasque seminarum satidicas et augescente superstitione arbitrantur deas; que l'on compare Veléda). On ajoutera encore Tacite, Germania, 20 (les fils des sœurs sont mis sur le même pied que les propres enfants; on a des traces claires de cette coutume dans la branche scandinave de la légende des Nibelungen, conservée par l'Edda); 18 ([feminam] laborum periculorumque sociam, idem in pace, idem in prochio passuram ausuramque; cf. Feist, Indogermanen und Germanen, 3º éd., Halle (Saale) 1924, p. 102 n. 4 et Aurélien, Scriptores hist. Augustae 34, 1: decem mulieres virili habitu pugnantes inter Gotos ceperat); 45 (à propos des Sitons, peuple germanique scandinave: femina dominatur). Naturellement je ne puis pas suivre l'interprétation des faits de M. Feist, que je cite seulement pour le matériel et la bibliographie. Cela soit dit aussi pour ce qui concerne le cuite des déesses matronae, «Mères», très répandu chez les Celtes et les Germains (Feist, pp. 103 sq., 166 avec bibl.), culte que M. Feist attribue à une couche préindo-européenne. Or Meillet (BSL., XXXI, c, r., 1931, p. 211; XXXII, 1931, p. 23) a observé que ces déesses sont bien indo-europénnes, et qu'elles jouent un grand rôle aussi chez les Baltes (cf. à ce sujet l'excellent livre de M. Jonval, Les chansons mytholo-

chez les Macédoniens, peuple illyrien, donc indo-européen (cfr. G. H. Macurdy, Woman power in early Macedonia, Amer. Journal of Philology, XLVIII, 1927, pp. 201—214) ainsi que chez les Illyriens stricto sensu, dont on se rappellera la célèbre reine Teuta; cf. aussi Fluss, R. E., s. u. Illyrioi (Das Leben), Supplementband V. Stuttgart, 1931, col. 339 sq., qui cite Scylax 21 οὐτοι [scil. οἱ Λιβυρνοὶ] γυναιχοχρατοῦνται. Pour les Germains, v. aussi Keune, R. E., s. u. Germani, Supplementband III, Stuttgart, 1918, coll. 576 sq. (et 584 sq.); J. Hoops, Reallexikon der germanischen Altertumskunde, Strasbourg, 1911 et suiv., s. uu. Avunculat, Ehe, Familie, Weise Frauen, Weissagung.

B. Les coutumes et le droit des Latins sont plus primitifs, plus durs, plus cruels que ceux des autres peuples: v. surtout ce que j'ai dit à propos de l'hospitalité, pp. 295—300. Les dispositions féroces des XII tables sont d'ailleurs bien connues. Ajoutons que le manque en latin du mot *k*oind * prix de sang *1) et d'autres mots parents (v. p. 283 n.) indique probablement que cette coutume, qui représente, par rapport à la vendetta primitive, un progrès considérable, n'existait pas chez les Indo-Européens à l'époque où les ancêtres des Latins s'en détachèrent.

Je n'avais pas eu l'occasion, en 1934, de me documenter sur les coutumes des Hittites. Le livre de Götze, Hethiter, Churriter und Assyrer (Oslo, 1936), fournit maintenant des informations précieuses sur ce sujet.²) Naturellement Götze, comme la majorité des savants depuis Hrozný, admet simplement que les Hittites sont des Indo-Européens et proviennent d'Europe, plus précisément de Thrace (pp. 29 sq., 51, 60).³) Je range les citations de Götze par paragraphes, correspondant à ceux que j'ai indiqués plus haut:

A. « Erwähnenswert ist die relativ selbständige Stellung, die bei den Hethitern neben dem König der König in zukommt. Die Würde einer regierenden Königin ererbt sich unabhängig von der des Königs... Die Obliegenheiten der Königin sind vorzugsweise religiöser Art. Man versteht das leichter, wenn man sich vergegenwärtigt, daß an der Spitze der hethitischen Götterwelt, wie wir noch sehen werden, eine Göttin stand, nicht ein Gott » (pp. 62 sq.). L'explication que tente Götze ne me persuade point: « Man könnte daran denken, in der Rolle der Tawananna [— reine] ein Relikt altkleinasiatischen Mutterrechts zu sehen, von dem wir freilich

giques lettonnes, Paris, 1929, pp. 15-22). Cf. aussi Keune, RE., loc. laud., col. 582. Rien de semblable, cependant, chez les Latins.

¹⁾ Car le lat. poeno est un emprunt osque ou grec, mais n'est certainement pas d'origine latine, V. en dernier lieu Devoto, Hirt-Festschrift, II, p. 547.

²⁾ V. aussi Götze-Christensen, Kulturgezchichte des Alten Orients (dans le Handbuch de Iwan Müller), Munich, 1933 (cité lei: Kulturgeschichte), pp. 80 et sqq.

³) Telle est l'opinion exprimée par E. Forrer dans une conférence faite à Genève en 1933 et de Schachermeyr, Hirt-Festschrift, Heidelberg, 1936, p. 235.

in der Hethiter-Zeit nichts merken. » Cf. aussi Kulturgeschichte, p. 87: « Königinnen regieren auch manchmal allein [Königin von Sugzija: 2 Bo TU 23 A, I 63]. »

B. & Was das Privatrecht und das Strafrecht angeht, das uns durch Teile eines Gesetzbuches einigermaßen bekannt ist, so hängt es in allem Formalen stark vom altorientalischen Recht ab. — Im Sachlichen lassen sich starke Unterschiede gegenüber dieser wichtigsten Ausprägung altorientalischen Rechts beobachten. Schon immer ist es aufgefallen, daß aus den Strafen des hethitischen Rechtes verglichen, mit denen der übrigen mesopotamischen Rechte, vor allem mit dem assyrischen Recht, eine sehr bemerkenswerte Humanität spricht. Die Todesstrafe ist bei den Hethitern auf ganz bestimmte Kapitalverbrechen beschränkt, über Freie kann sie zudem nur vom Gerichte des Königs verhängt werden. Entehrende Verstümmelungen — wie z. B. Abschneiden von Nasen und Ohren —1) gibt es im hethitischen Recht überhaupt nicht. Hier kommt eine Wertung der Persönlichkeit zum Ausdruck, die dem Alten Orient sonst fremd ist » (pp. 64 sq.; v. aussi p. 121).

Les Hittites indo-européens, qui se sont séparés des autres peuples i.-e. vers le XX° siècle av. J.-C., avaient donc atteint un degré de civilisation supérieur et postérieur à celui des ancêtres des Latins. Leurs coutumes ressemblent beaucoup, comme on le voit, à celle des autres Indo-européens (Latins exclus). Ces observations d'ordre culturel confirment ce que, j'ai essayé de démontrer dans BSL., XXXIII, 1932, p. 111 sqq., en partant d'un point de vue strictement linguistique.²)

Les Latins se sont donc détachés du noyau central avant les autres peuples indo-européens (maintenant nous pouvons en fixer l'époque: quelques siècles avant l'an 2000): ils conservèrent une langue et une culture archaïques.

) Je me permets de renvoyer aussi à mon travail Tracce di terminologia palafilticola nel vocabolario latino? dans Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, tomo 97, parte 2°, 1937—1928, pp. 53—70 (v. surtout la fin). On y ajontera, à la p. 58 et sqq., à propos des mots de la famille de mòlic et de relyos, la citation de

S. Feist, Indogermanen und Germanen 3, pp. 104 sqq.

¹⁾ Peines qui ne manquent point dans les XII Tables; je citerai: Table III, 6: Tertiis nundinis partes secanto. Si plus minueue secuerunt, se fraude esto; Table VIII, 2: Si membrum rupsit, ni cum so pacit, talio esto. Cf. aussi la Table IX, 3 (dont nous ne possédons pas le texte exact) et III, 3. Pour la peine capitale, cf. VIII, 1; 9; 10 (empalement); IX, 11; X, 3; 4; 7: cette peine nous semble parfois vraiment excessive, ainsi dans le cas de VIII, 10 (coupe abusive de la moisson d'autrui) et de X, 7 (algarades nocturnes en ville). Les doutes qui ont été soulevés sur l'authenticité de ces dispositions que l'on trouvait trop c barbares » dénotent une incompréhension totale de l'histoire du peuple latin. V. sur ce point p. ex. G. De Sanctis, Storia dei Romani, Turin, 1907, II, p. 3 avec la note et Schrijnen, Collectansa Schrijnen, Nimègue—Utrecht, 1939, p. 396 (= Album-Vercoullie, Bruxelles 1927, pp. 249 sqq.).

D'autre part, dans le travail cité, j'ai essayé de distinguer entre un type de civilisation indo-européenne « centrale » et une civilisation des deux aires « latérales ». En particulier, j'ai tâché de démontrer que:

I. Les Celtes, les Latins et les Aryens¹) conservent le nom du roi (latrēx, gaulois -rix, véd. rāj-) et des traces claires de la royauté; les peuples du groupe central, qui ne possèdent pas ce mot, ont des institutions plus ou moins démocratiques: le roi est élu (lorsqu'il y a un roi); l'assemblée populaire est puissante²) (Emerita, II, pp. 264—268; cf. aussi pour le matériel

Schrader-Nehring, Reallexikon, 1, pp. 613 sqq., s. u. König).

II. Les Celtes d'une part, les Aryens de l'autre appartiennent à un type de civilisation « équestre », aristocratique (Emerita, II, pp. 270 s. et notes): ils emploient couramment le char de guerre, que les Germains, les Slaves et les Baltes, au centre du domaine indo-européen, ignorent tout à fait; les Slaves ont même perdu le nom du cheval (equos), qui a également disparu presque complètement dans les dialectes germaniques.³) En grec. Inno; est un mot étranger, sûrement illyrien (cf. J. Whatmough, Harvard Studies in classical Philology, XLII, pp. 147 sqq.).*)

Or, voici ce que nous apprend l'étude de la civilisation hittite:

I. « Die Anschauungen der Herrenschicht unter den Hethitern, die, wie wir sahen, aus Europa gekommen sein muß, sind natürlich am fühlbarsten in ihrem Staatsleben. Es liegt auf der Hand, daß die Hethiter

2) V. aussi J. Hoops, Reallexikon, s. uu. Staatsverfassung (IV, pp. 210 sqq.), Königswahl (III, pp. 89-90), König (III, pp. 70 sqq.); RE., s. u. Germani (Supplementband V), col. 575. Pour les Illyriens v. Fluss, RE., s. u. Illyrioi (Supplement-

band V) col. 340.

4) Les Latins connaissent le nom du cheval, mais non pas celui du char de guerre; ils appartiennent à une couche de civilisation encore antérieure à celle des Celtes et des

Indo-aryens.

¹) Les Iraniens, en tout cas, seulement dans un dialecte de l'iranien oriental, le khotanais: rri « roi », rris-pūra « fils de roi »; cf. Meillet, BSL., XX, 1916, p. 49; Vendryes, MSL., XX, 1918, p. 269. M. Vendryes observe cependant avec raison que « nulle part ce mot ne paraît avoir conservé de valeur proprement religieuse, sauf en latin ». Dans l'Inde, l'opposition entre les rois (appartenant à la caste des kṣntriya- « guerriers ») et les prêtres (brahmanes) est constante et considérable.

²⁾ Cf. aussi S. Feist, Indogermanen und Germanen a, p. 99; « Die Germanen nun waren überhaupt kein Reitervolk; das Pferd spielte bei ihnen eine geringe Rolle, ihre Stärke lag beim Fußvolk. Die Kelten dagegen waren hochberühmte Pferdezüchter...» avec ce qui suit. A la note 4 de la même page, Feist cite Tacite, Germania, VI: in universum aestimanti plus penes peditem robur, ainsi qu'Agathias, II, 5. Aux peuples indo-européens indiqués par Feist comme « vortreffliche Reiter » il faut ajouter les Illyriens; mais on remarquera qu'il ne nomme pas, et avec raison, les Baltes ni les Slaves. V. aussi le Reallezikon der Germ, Altertumskunde, de Hoops, s. u. Pferd, III, p. 408, § 2; V. Hehn, Kulturpflanzen und Haustiere, 8° éd., pp. 19 sqq. — On notera que Pferd est un mot d'origine celtique.

auch in Kleinasien auf ihre angestammte Weise regiert sein wollten. Aus den ältesten Texten können wir in großen Umrissen einen Kampf zwischen Königtum und Adel herauslesen, veranlaßt durch das Bestreben der herrschenden Dynastie, die Erblichkeit der Königswürde durchzusetzen. Der König war nämlich zunächst nur Wahlkönig; auf seine Nachfolge hatte er nur insofern Einfluß, als er das Recht besaß, einen Nachfolger zu designieren. Um rechtsgültig zu sein, bedurfte die Designation aber der Billigung der pankus, einer Art Adelsversammlung) Diese Körperschaft ist berechtigt, den König zu verwarnen, wenn er etwas gegen das Leben seiner Anverwandten unternimmt. Sie kann unter Umständen die Todesstrafe über ihn verhängen, wenn er Blutschuld auf sich geladen hat. Hier haben wir also eine Art konstitutionelle Beschränkungen königlicher Macht, die mit absolutem Königtum orientalischer Prägung nichts gemein haben. Sie werden, so darf man annehmen, in den angestammten Anschauungen des hethitischen Herrenvolkes2) wurzeln » (pp. 60 sq.), Les Hittites ignorent le mot rex, -rix.

II. Les Hittites ignorent originairement le char de guerre.³) Ce char léger, tiré par des chevaux, qui « a bouleversé complètement non seulement l'art militaire, mais aussi toute la structure sociale des États de l'Asie Antérieure » (Götze, p. 111) a été introduit dans ces régions non pas par les Hittites, mais par les Hurrites,⁴) qui étaient dominés et conduits par une aristocratie indo-européenne, mais de langue indo-aryenne; cela est prouvé p. ex. par les noms de leurs rois et par quelques termes se rapportant précisément à la technique de l'élevage des chevaux (Götze, pp. 33 sqq.; cf. aussi p. 111: « Denn von Ritterschaft darf man geradezu sprechen », et B. Hrozný, Archiv Orientální, III, 1931, pp. 431 sqq.). Sur l'introduction tardive du cheval en Asie Mineure, v. aussi F. Lammert, RE., II, 7, 1931, s. u. Streitwagen, col. 347 et le Reallexikon der Vor-

¹⁾ Vu que les Hittites indo-européens ont soumis les Hatti préindo-européens, ce qui était auparavant « l'assemblée populaire » est devenu « l'assemblée des nobles ».

²⁾ Les analogies les plus frappantes apparaissent donc entre les institutions hittites et germaniques. On observera encore une ressemblance curieuse (Götze, pp. 63 sqq.); l'empire hittite a une constitution féodale, tout à fait pareille à celle des royaumes que les Germains ont fondé sur les débris de l'Empire Romain. Il ne s'agit évidemment pas d'un héritage commun, mais plutôt d'un développement parallèle de deux systèmes pareils dans des conditions semblables: une petite élite d'envahisseurs ayant soumis une population étrangère, plus nombreuse et plus cultivée, doit organiser un état capable de la dominer.

⁵⁾ Il est vrai que le char de guerre est fréquemment représenté dans ce qu'on appele « l'art hittite » (les fantassins aussi d'ailleurs, v. Götze, p. 86 avec illustr.); mais cet « art hittite » n'est pas du tout hittite: v. Götze, p. 81. Il doit être attribué aux Hurrites (Götze, p. 109), et les Hurrites étaient dominés par une aristocratie indo-aryenne (v. dans le texte).

^{*)} Cf. aussi Fr. Schachermeyr, Ausbreitung der Indogermanen im Mittelmeergebiet, dans Hirt-Featschrift, I, Heidelberg, 1935, pp. 235 n. 1 et 240 n. 1.

geschichte de Ebert, X, pp. 113 sqq.; V, p. 220; 237; 242. Les Egyptiens ont connu le char de guerre par les Hyksos, peuple mixte, qui comprenait sans doute des Indo-européens (Reallexikon, V, p. 416, col. 2), et les Juifs par les Chananéens ou Philistins (Eberts Reallexikon, V, p. 114, § 4, col. 2°), peuple indo-européen de souche illyrienne. 1)

Les Hittites appartiennent donc au groupe central (et plus récent) de la civilisation indo-européenne. Il leur manque aussi tout le vocabulaire « religieux » i.-e. dont Vendryes (MSL., XX, 1918, pp. 267 sqq.) a découvert des traces en latin et en celtique²) d'une part, en aryen, et surtout en indo-aryen³) de l'autre (lat. flāmen, véd. brahmán-; lat. iūs,

¹⁾ Je tiens cette indication de M. Von Blumenthal; malheureusement je n'ai pu retrouver la citation (c.-r. dans Philologische Wochenschrift?). Je n'hésite pas un instant, en tout cas, à endosser la responsabilité de cette géniale découverte. Les Philistins sont un peuple indo-européen (O. Eiszfeldt, RE., s. u. Philister, t. XXXVIII, 1938, col. 2392) provenant des Balkans ou de l'Europe septentrionale (ibid., col. 2391). Ils sont descendus vers 1200 av. J. C. (col. 2391) "zu Lande und zu Wasser, indem ein Teil von ihnen, Weib und Kind auf zweirädrigen Ochsenkarren mit sich führend, durch Kleinasien, Nordsyrien und Phojnikien gezogen ist und der andere zu Schiff an der Küste entlang gefahren ist oder auch das östliche Mittelmeer durchqueert hat". C'est un tableau qui ressemble d'une façon frappante à celui des Teutons détruits par Marius, ou aux Vikings, aux Normands et aux Anglo-Saxons. Ils sont, au point de vue physique, très différents de leurs ennemis traditionnels, les Israélites, et des Sémites en général (col. 2392). Ils ne sont pas circoncis (ibidem). Ils ont séjourné longtemps dans l'île de Crète (col. 2393), où les traces d'Illyriens sont nombreuses, ainsi qu'en Anatolie d'ailleurs (les Dardanes à Troie, les 'Everoi ou Vénètes en Paphlagonie sont des Illyriens). Le nom des Philistins, Pulestiu en égyptien, en grec Hukmanwoi(t), est illyrien: on trouve en Epire un lieu appelé Palaeste (César, BC., III, 6; Lucain, Phars., V. 460) formé avec le suffixe Illyrien -st- (comp. Ateste, Tergeste, Bigeste; Brentista, Rapsista, Lapsista, Arinista, Tomorista, Boartiora etc.) du thème Pala-(Πάλη, Παλείς, Πάλαφος, Πάλαφος, Παλάφων etc.); le suffixe -ino- pour former des nome de peuple est également illyrien (Amantini, 'Agypoïvoi, Exodolvoi, Stulpini, Varuarini etc.): on le trouve avec le suffixe -st- dans Iadestini, Narestini, Onastini, Terrerivo, 'Pufactivo, Apamestini, Grumbestini, Tergestini, Atestini etc.; cf. H. Krahe, Die alten balkanillyr, geogr. Namen, Heidelberg, 1925, pp. 45, 94, 114, 115. - V. aussi W. Brandestein, Hirt-Festschrift, 1936, II, pp. 41 sa.; Fr. Schachermeyr, ibidem, I, p. 245 (avec bibl.).

²⁾ Si l'on avait des doutes sur le caractère religieux et sacerdotal de la civilisation celtique, il suffiruit de lire César, BG., VI, 13: In omni Gallia corum hominum, qui aliquo sunt numero atque honore, genera sunt duo... de his duolus generibus alterum est druidum, alterum equitum. Illi rebus divinis intersunt, sacrificia publica ac privata procurant, religiones interpretantur: ad cos magnus adulescentum numerus disciplinae causa concurrit, magnoque hi sunt apud cos honore. Nam fere de omnibus controversiis publicis privatisque constituunt; si qui aut privatus aut populus corum decreto non stetit, sacrificiis interdicunt. Hace poena apud cos est gravissima. Quibus ita est interdictum, hi numero impiorum ac sceleratorum habentur, his omnes decedunt, aditum sermonemque defugiunt, ne quid ex contagione incommodi accipiunt, neque his petentibus ius redditur neque honor ullus communicatur.

a) Sous ce rapport comme sous d'autres, l'iranien se détache assez nette-

etc. etc.). Cette observation correspond parfaitement à la position linguistique du hittite, telle que je l'ai fixée dans IF., LII, 1934, pp. 222 sqq. et LV, 1937, pp. 131 sqq.: linguistiquement aussi, le hittite se rapproche beaucoup des langues du groupe central (grec, slave, baltique, etc.).

Nous ne savons pas encore grand' chose des Luites, qui sont des Indo-Européens, proches parents des Hittites; en tout cas, ils ne connaissaient pas non plus le cheval, ou du moins l'employaient fort peu.

ment de l'indo-aryen: il ne possède pas, p. ex., les mots agni-s (lat. ignis) et d'autres; il a en commun avec le slave le mot baga- «dieu», v. sl. bogă etc. Nous avons déjà vu plus haut que le mot correspondant au lat. rêx, véd. râj- a presque complètement disparu du domaine tranien; il n'est représenté que dans un dialecte oriental, le khotanais, langue des Saka (v. Les langues du monde, ouvrage dirigé par A. Meillet et M. Cohen, Paris, 1924, pp. 38 et 41), géographiquement très proche de l'indo-aryen, car il fut parlé dans le Khotan et dans les vallées septentrionales de l'Hindou-Kouch; ni l'avestique, ni le vieux-perse, ni le persan, dialectes iraniens occidentaux (Les langues du monde, pp. 34, 36), ne connaissent ce terme.

RESEARCHES INTO THE BEGINNINGS OF THE CHINESE POPULAR NOVEL.')

By

Jaroslav Průšek.

Part I.

Story-telling in the Sung period.

Published with the assistance of Masaryk's Funds for Encouraging Scientific Researches at the Czech National Research Council.

Introduction.2)

In this treatise in the form of a monograph I wish to treat of various problems concerning the early history of the Chinese popular novel. The monograph is the only suitable way in which to present a subject which is very complex and comparatively new, and in which most of the questions we are obliged to ask remain as yet unanswered, and in the majority of cases are formulated here for the first time. The subject of our studies is still in the early stage of collection and arrangement of material which mainly as the result of some happy accidents has been discovered in various libraries in China and Japan and which later researches will probably increase.

The first part deals with the various schools of story-teliers in the time of the Sung dynasty. The importance of their work with regard to the later development of the Chinese popular novel has been explained in my article "The Narrators of Buddhist Scriptures and Religious Tales in the Sung Period" (Archiv Orientálni, Vol. X, p. 375 et seq.) in which I have attempted to throw some light on the activities of the two groups. The present treatise will deal with two other and more important groups of storytellers, and will in particular give an interpretation of the various sources concerning their activities, their origin, environment and of the circumstances in which they lived and composed their tales. At the outset I am presenting a short survey of what has been done in this field by various Chinese, Japanese and European scholars. This bibliography is

¹⁾ With 10 plates.

^{*)} Roman numbers refer to Works quoted, arabic numbers to Chinese names and quotations.

limited to works concerned with the beginnings of the popular novel in the Sung and Yilan period. I am however not mentioning works about the great novels of the Ming period as, for example; Shui-hu-chuan etc., although their beginnings lay also in these times. The problems of the development of these novels are too complicated, and can be treated only in special studies.

The collecting of rare prints from the Sung and Yian times was one of the noblest passions of the literati during the Ching dynasty. These collectors preserved in their libraries many texts written in the spoken language which they regarded more as interesting curios than a genuine literature. Thus Chien Tsėng at the end of the seventeenth century collected a great number of such works in his library. (See my article "Popular Novels in the Collection of Chien Tsėng", Archiv Orientálni, Vol. X, p. 281 et seq.) Another famous collector of old prints Huang Pieilieh (1763—1825) preserved in his collection, Shih-li-chii tsiung-shu, an historical novel Hsiian Ho i-shih (1), and a story Liang-kung chiu chien (II).

These were the poor remnants of the rich popular literature of the Sung and Yūan periods which China possessed before the beginning of the present century. It was only after the year 1900 that a period of great discoveries began, in which many specimens of this lost art were recovered. In the year 1901 (1) Ts²ao Yūan-chung (2) found in Hang-chou a partially incomplete text of the historical romance Wu-tai p-ing-hua (Narration of [the History] of the Five Dynasties) (III), until that time completely unknown. He had it reprinted by a well known editor of old texts Tung K²ang¹) (3) and himself wrote a postface to this edition in which he expressed the opinion that it must be a text from the Sung period. His postface bears the date 1911 (4). This book was also published in the year 1925 by the Commercial Press, in the punctuated collection Sung jen p²ing-hua (IV).

Not long afterwards Miao Ch²üan-sun (5) obtained by chance in Shanghai an incomplete and much damaged text of a collection of short stories called Ching pen t²ung-su hsiao-shuo (Popular Stories in the Edition of Capital). Miao edited this text in his collection Yen-hua-tung-t²ang hsiao p²in (V) in the year 1915. In his postface he says that it is a copy of a manuscript from the Yüan period. Later, it was reprinted several times: by Yu-chêng shu-chū (VI), Commercial Press in the above mentioned collection Sung-jen p²ing-hua (VII), then by Ya-tung t²u-shu-kuan with a preface by Hu Shih under the name, Sung-jen hua-pen pa chung (VIII) in the year 1928. In the year 1935 there appeared a third edition

⁴⁾ I am indebted to Prof. Pelliot for his remark that the personal name of Tung was Kang. The name of his office was Ta-li.

of Sung-jen hua-pen pa chung under the altered title; Sung-jen hua-pen ch'i chung (IX), accompanied by an article by Nagasawa (see below).

Other important discoveries came from Japan, where the famous scholar Wang Kuo-wei (6) found an incomplete text of a religious narration about the Buddhist traveller Hsilan-tsang') (7) called Ta Tang Santsang chou ching shih-hua. (The Story Containing Poems about San-tsang of the Great Tang Dynasty Receiving Sutras.) Originally this text was kept in the Kōzanji monastery, then it was acquired by General Miura, from whom Wang Kuo-ivei learned of its existence. To-day it belongs to the collection of Mr. Kishichiro Okura. It was edited in the year 1916 by Mr. Lo Chen-yii with a postface both by himself and Wang Kuo-wei (X). In Japan Wang Kuo-wei heard that there existed yet another text of the same narration printed in big characters, which was kept in the library of Mr. Tokutomi Söhö, but he did not see it. This text, congruent with the first one, and also incomplete, bears the name, Ta Tang San-tsang fa-shih ch'ü-ching chi. It has also been edited by Lo Chen-gü (XI). Since in both of these texts the missing parts are about the same, it is not possible to reconstruct fully the original text.

The period of most intensive study of the Chinese novel began after the Armistice in 1918, in which year Prof. Shionoya published his "Lectures on the History of Chinese Literature", dealing mainly with drama and the popular novel. This new orientation in Chinese literary history is a direct outcome of European influence, Prof. Shionoya studied for two years at the University of Leipzig and his book is based on European models. It has been translated into Chinese by Sun Lang-kung (XII).

For some years Japan remained the most important centre of studies of the Chinese novel and it is in the rich libraries of Japan that the most important discoveries have been made. In the year 1926 Prof. Shionoya wrote an extremely interesting article "Essay on San-yen and Other Stories of the Ming Dynasty" (XIII), which was published in the Japanese Sinological review Shibun. This essay has been translated into Chinese by Sun Lang-kung and published as an appendix to his translation of the above-mentioned book by Shionoya.

In this article Shionoya presents a survey of rare texts of Chinese novels which he found in the library of Naikaku Bunko in Tōkyō while preparing lectures on the history of the Chinese novel for the Imperial University. He discovered there five historical novels printed by Yü of Chien-an (in Fu-kien) (8) in the period Chih Chih of the Yüan dynasty (1321—1323) (9):

¹⁾ Corrected by Prof. Pelliot.

 Hsin kan chain hsiang pang-hua Wu-wang fa Shou shu, three chain. (New Edition) of a Thoroughly Illustrated Narration about

Expedition of King Wu against Shou.) (XIV).

Hsin kan chain hsing panghua Yo I tau Chai Chai kuo chaunchaiu hou chi, three chain. (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration concerning the Plots of Yo I against Chai. Latter Part of Chronicle of Seven States.) (XV).

Hsin kan chain hsiang Chain ping liu kuo pang-hua, three chuan.
 (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration about the Uni-

fication of the Six States by Chin.) (XVI).

 Hsin k³an ch³ūan hsiang p³ing-hua Ch²ien Han-shu hsü chi, three chūan. (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration of the History of the First Han Dynasty, later part.) (XVII).

Hsin kan chain hsiang pang-hua San-kuo chih, three chian.
 (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration of the History)

of the Three Kingdoms.) (XVIII).

Shionoya pointed out that originally this collection was probably much larger because some of the preserved parts are evidently but continuations of other narrations now lost.

This discovery is of great importance. It proves that only some fifty years after the end of the Sung dynasty in a provincial town²) there had been reprinted a large collection of novels narrating histories of various periods. It is a good illustration of records from the Sung period according to which the story-tellers of Hang-chou transformed whole Chinese history into a series of historical romances.

Of these novels so far only the San-kuo-chih has been published as a photographic reprint by Commercial Press (XIX). Photographs of other novels were destroyed with the plant of the Commercial Press in the Shanghai War in 1932. Shih-chieh wen-ku (10) (World's Bibliothek, a series of foreign and Chinese classics published by Shêng-huo Comp. in Shanghai, edited by Prof. Chēng Chen-to) announced for the year 1936 to 1937 the edition of Chin ping liu kuo, Chien Han shu and San-kuo-chih, but at present I am unable to say whether these novels have been published or not. Also I never secured the privilege of visiting the Naikaku Bunko.

In the Naikaku Bunko Prof. Shionoya found also the first part of the collection San-yen, the Ku chin hsiao-shuo (Old and Modern Stories) in 40 chiian (XX). In the same library there is also the collection Yü

According to the advice of Prof. Pelliot I translate "Edition" instead "Reprint".

²⁾ Prof. Pelliot: "Chien-an was a great printing centre at that time, and the Ya family of Chien-an were famous publishers."

shih ming yen (XXI) which, according to Shionoya, is only a later, incomplete edition of the foregoing collection, supplemented from other sources.

The San-yen collection, compiled by Fêng Mêng-lung (11) in the Twenties of the seventeenth century is probably the most important collection of the best and oldest Chinese stories although it contains stories even from the Ming dynasty and also some things written by Fêng Mêng-lung himself. At the time when Shionoya wrote his article the second part of this collection the Ching shih trung yen, had not yet been discovered, but Shionoya was able to obtain from a young Japanese scholar, Nagasawa a part of the Hakusai shomoku (XXII) (Index of Literature Imported by Ships) compiled by custom officials in Nagasaki. Nagasawa discovered fifty-eight volumes of this index which cover the years 1695—1754 (12). The fifty-eighth volume of this index is composed exclusively of novels. One entry speaks of a copy of Ching shih trung yen in eight volumes printed by San-kuei-trang in the year 1624. The contents of this collection have also been noted in this index.

Since that time several copies of the collection have been discovered both in China and Japan, and it has been reprinted in the Shih-chieh wen-k-u 1936—1937, with certain omissions. The third part of the San-yen, the Hsing shih heng yen, was already known before that time and partially incomplete copies of this collection from the times of the Manchu dynasty are still available on the bookmarket. This collection too has been reprinted by the Sheng-huo Comp. 1936.

I had the opportunity of reading in the Seminary for Chinese Literature at the Imperial University in Tökyö a manuscript copy of Ku chin hsiao-shuo kept in the Naikaku Bunko. A partially incomplete text of the same collection is preserved also in the Library of the South-Manchurian Railway in Dairen. One copy of the Yū shih ming yen was in Pei-p'ing in the possesion of the late Prof. Ma Lien who kindly placed it at my disposal.

A complete text of Ching shih t³ung yen so far as I know exists only in Japan in the library of Kuraishi Takeshirō. A manuscript copy of this text has been kept in the Seminary where I was permitted to read it. It is the edition printed by Chien-shan-t³ang in Chin-ling (XXIII). Shionoya calls this edition the Wei-chou-pen (text from Wei-chou) (13). Even in this edition the beginning of chūan 37 is missing. The editions printed by San-kuei-t³ang (XXIV) are incomplete. In Pei-p³ing four copies of them are preserved. Two of them I was able to read through: the text preserved in the National Library and a text belonging to Prof. Ma Lien-The edition in Shih-chieh wen-k³u (XXV) has been made according to the Chien-shan-t³ang edition but the chüan 37, the story Wan Hsiu-niang ch³ou pao shan-t³ing-örh (14), has been omitted entirely. It is a serious

drawback to this edition because this story is one of the oldest of the whole collection.

In Naikaku Bunko there exists one copy of the oldest and complete edition of Hsing shih hêng yen printed by Yeh Ching-ch'ih from Ching-ch'ang (XXVI) (perhaps Su-chou). Later copies from the Manchu dynasty of this collection printed by Yen-ch'ing-t'ang (XXVII) are incomplete. The rather immoral story Chin Hai-ling tsung yū wang shen (15) has been suppressed. I am using only this edition which is in my possession because, as I said before, I never had access to the Naikaku Bunko. The modern edition of this book made by Shêng-huo Comp. (XXVIII) contains the story Chin Hai-ling, but censored in many places.

The San-yen collection of 120 stories is the most important source of the history of the Chinese novel. A detailed study of its origin and

contents will be given in the second part of this treatise.

Other collections of short stories found by Shionoya in the Naikaku Bunko as, for example; the Pai an ching chi (XXIX), and its second part the Orh-ki Pai an ching chi (XXX) are already beyond the scope of our present discussion because they are not collections of old stories, but ori-

ginal creations of their author.

A similarly important discovery made in Japan was that of the collection Chring-pring-shan-trang hua-pen. The original name of this collection is not known. Chring-pring-shan-trang was the name of the printing establishment of Hung Prien (16) who published this collection probably round about 1540. Mr. Nagasawa found three volumes of this collection in the Naikaku Bunko and they have been issued as a photographic reprint in Pei-pring 1929 with a preface by Ma Lien (XXXI).

A detailed study of this collection was published in 1928 by Nagasawa in an article called Ching pen t'ung-su hsiao-shuo yū Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen. This article has been translated three times into Chinese. A translation of it made by Wang Nai-kang was published

in Sung-jen hua-pen ch'i chung (XXXII).

In the Naikaku Bunko, Nagasawa discovered also four stories printed by Hsiung Lung-feng (17) in the Wan Li period (1573—1619). They are probably a fragment of some larger collection. The study of Mr. Nagasawa is one of the most important concerning our subject and we shall later discuss ideas presented in his article.

Other Japanese treatises on the history of Chinese popular literature

have been collected and translated by Wang Fu-ch-han (XXXIII).

In China the interest in novels awoke after 1918 under the influence of European literature, and particularly in connection with the movement which attempted to introduce the pai-hua (spoken language) as the general literary language. Leaders of this movement strove to prove that as in

the past the spoken language had been a good instrument of literary expression so in the spoken language works could be composed in many respects superior to those written in the literary idiom. As a result they turned their attention to novels which apart from theatrical plays were the only works of any great importance composed in pai hua. A strong impetus to such studies was given also by the idea of literature for the masses, written in style and language easily understood by the common people. Modern writers, eagerly accepting such ideas, began to study the traditions of such literature in their own country. Practically all the students of popular novels in China were in some way connected with the pai-hua movement and with the literary renaissance. Hu Shih with Chen Tu-hsiu was the editor of the Ching nien tsa-chih, (18) a review which was the chief organ of the reform party. The late Lu Hsūn (Chou Shu-jen) (19) the greatest writer of modern China, was the leader of the radical writers. Chēng Chen-to advocated literature for the masses etc.

Hu Shih and Ts'ai Yiian-p'ei began the study of Chinese popular literature with their treatises on the most important Chinese novels. Hu Shih in the year 1928 wrote a preface to a new edition of Ching-pen t'ung-su hsiao-shuo (VIII) in which he discussed the activities of story-tellers in the Sung period and the origins of stories contained in this collection.

which he believed to be works of the Sung period.

The first and fairly accurate history of the Chinese novel was compiled by Lu Hsün (XXXIV). His book was published for the first time in the year 1923. At that time Lu Hsün did not have at his disposal the majority of the stories and novels from the Sung and Yüan periods which were discovered only later. Nevertheless his book has not lost its value up to this day. In the year 1932 there was published a new and much enlarged edition of this work, in which Lu Hsün completed his chapters on the novel in Sung and Yüan times, using especially the abovementioned article by Prof. Shionoya. A resumé of Lu Hsün's book has been given in French by Ou Itai in his book "Le Roman Chinois", Paris 1933.

Lu Hsün collected also the most important information about great Chinese novels contained in various old sources, and edited them in the year 1926, under the title Hsiao-shuo chiu wen chiao. A second and enlarged edition of this book appeared in the year 1935 (XXXV). Everywhere Lu Hsün gives the number of chiian or the name of the chapter from which his information has been derived, and his quotations are always exact. This fact makes the book a very important manual for the study of Chinese novels, particularly as we are not always able to study the original sources. The order of these excerpts is chronological but since unfortunately Lu Hsün does not mention the names of the authors of books he quotes, nor the date when they were written, it is therefore sometimes rather difficult to ascertain the date of specific information.

This book has now been supplemented by the book of Kung Lingching entitled Chung-kuo hsiao-shuo shih liao (XXXVI), which abounds
in wealth of material, but owing to careless printing there are many
misprints, so that its use without comparison with original sources is
both difficult and dangerous. These two books made superfluous previous
works of this type as the Hsiao-shuo kao chéng of Chiang Jui-tsao
(XXXVII) and Hsiao-shuo tsung kao written by Chian Ching-jang
(XXXVIII). The former was very unsatisfactory. Although it contains
a great mass of material it is difficult to use because the author gives only
the name of the work quoted and in many instances the quotations are
very inaccurate. Further, no distinction is made between stories and
theatrical plays and thus the majority of notes refer to plays and not to
novels. Without very careful supervision this book is of no use. I have not
seen the latter, but according to Chéng Chen-to (XL), p. 494, it has the
same faults.

The best survey of collections of short stories from the Ming and Ching dynasty is contained in the article "Collections of Short Stories of the Ming and Ching Period" (XXXIX) written by Ching Chen-to in the year 1931. Ching follows here the history of various collections from the Chin-ping-shan-tiang hua-pen until the last collections compiled at the end of the Ching period. He traces their authors, dates of composition, preserved texts and mutual dependence of extant stories. The study does not exhaust all the material now known, but the clarity of style and composition make this article the best introduction to the problems of our subject. All parts of the San-yen collection are discussed here for the first time. This article has been reprinted in the Chung-kuo wen-hsüch lun chi (XL), where other papers by the same author, many of which at least partly concern the present subject, have also been reprinted.

Cheng Chen-to gave also a very clear account of the history of the Chinese novel in his "History of Chinese Literature" (XLI) which although incomplete is probably the best work of this kind as yet published in China.

The most important manuals for the study of Chinese novels are the catalogues compiled by Sun Chiai-ti. Sun visited the libraries of Tökyö and the library of the South-Manchurian Railway in Dairen and described the novels found in these libraries in the "Catalogue of Chinese Novels Kept in Japanese Libraries in Tökyö and Dairen" (XLII) published in the year 1931. In the Catalogue not only an exact description of books is given, but also the names of their authors, the prefaces, the dates of composition, and very often even the contents of works which do not exist outside of Japan. As many of the Japanese libraries are not easily accessible the value of such detailed and rich information can hardly be over-estimated.

A year later in 1932 Sun published a "General Catalogue of Chinese Novels Written in the Spoken language" (XLIII), Although several very important discoveries have been made since the time of the publication of this work, it remains the most important manual of our studies.

The same author also published several treatises dealing with the history of the Chinese novel. He studied the themes appearing both in popular novels and in works written in literary style from the Sung dynasty (XLIV) and he wrote an article about the four schools of story-tellers of the Sung period (XLV).

One of the best connoisseurs and collectors of the Chinese popular novel was Ma Lien who died suddenly in the year 1935. Ma Lien edited the Ching-ping-shan-tong hua-pen with a preface which is a very valuable contribution to the knowledge of this collection (XXXI). In 1933 he found in Ningpo another three volumes of the same collection which formerly belonged to the Tien-i-ko (20) library of that town. One of the volumes discovered by Ma Lien bore the name Yü-ching-chi, first collection, a name which was given to it probably by the proprietor of the library, one of the members of the family Fan (21). Another volume was called I-chen-chi, second collection, and on the third incomplete volume were traces of an inscription which Ma Lien interpreted as I-chen-chi first collection. The first record of this very important discovery was published by Ma Lien in the year 1934 (XLVI). In the same year these volumes were published in Pei-ping with his preface (XLVII).

The history of the Chinese novel by Lu Hsün has been supplemented by the "History of the Development of the Chinese Novel" written by Tran Cheng-pi (XLVIII). Tran used in this work certain new facts discovered at that time. Particularly important is the find of a chapter of Hsi-yu-chi preserved in the chüan 13. 139 of Yung Lo ta-tion (22). This fragment, very similar to the corresponding part of Hsi-yu-chi compiled by Wu Chriegean, proves that this author used and elaborated an older text. Of some importance also is "The History of Chinese Literature"

published by Toan in 1935 (XLIX).

In 1934 there was published "The Origin and Development of the Chinese Novel" by Hu Huai-ch'en (L), a book devoted to problems of the origin and form of the Chinese popular novel. Of more importance for our subject is another book by the same author "The Survey of the Chinese Novel", also published in 1934 (LI). I regret that I did not have this book at hand when I wrote my article about narrators of religious stories in the Sung period. Although the author has the same division of various schools of narrators as I proposed, he explains the activities of the group which I call the religious narrators in a very different way. I do not believe that his interpretation is correct; nevertheless, it will be necessary to return to this problem later.

In the year 1936 Ch'en Ju-hêng published "A Short History of Story-telling" (LII), but it brings very little material concerning the periods discussed in the present paper. Also the "Talks About Novels" published in 1937 by Chao Ching-shen (LIII), containing two articles on the collection Ch'ing-ping-shan-t'ang hua-pen, do not present any new solutions.

The bibliography presented here is not complete. I mention here only the works having a direct bearing upon our subject. But even other works contain sometimes very important material for the history of the Chinese novel, particularly the researches into the history of the Chinese drama. A detailed bibliography of such works will be found in the "History of Chinese Drama in the Modern Period" by the Japanese scholar Seiji Aoki. This book has been translated into Chinese by Wang Ku-lu (LIV). The bibliography comprises pages 709—737. Aoki's book contains even for early periods more information than the "History of Chinese Drama in the Sung and Yüan Period" by Wang Kuo-wei (LV). But even this very profound and comprehensive book has had to be supplemented because several very important discoveries were made after it had been published. The latest contribution to the history of Chinese literature is the history of Southern plays, which subject has been well treated in "Fragments of Southern Plays" published in 1936 (LVI).

I omit here various histories of Chinese literature as the majority of them only repeat facts already well-known. Since my return to Europe it has been extremely difficult for me to follow new publications, thus it is highly probable that some rather important publications have been overlooked in the present survey, but under the present conditions such omissions are perhaps excusable.

Not much has been written on this subject in European languages. Prof. Pelliot, long before even Chinese and Japanese scholars, ascertained that the stories contained in the collection Chin ku chi kuan were mostly derived from the collection San-yen and he was also the first to identify the compiler of the collection, Fêng Mêng-lung in an article "Le Kin-kou Ki-kouan", Toung-pao, Vol. XXIV. p. 54 et seq. Arthur Waley wrote an exhaustive review of the Chinese translation of Shionoya's book entitled "Notes on the History of Chinese Popular Literature", T. P. Vol. XXVIII, p. 346 et seq. A history of the Chinese novel has been rather well sketched in R. Wilhelm's "Geschichte der chinesischen Literatur" (in Handbuch der Literaturwissenschaft, 1930), p. 176 et seq.

C. P. Fitzgerald in his "China" (London 1935) has a chapter devoted to the drama and novel. Very useful for any study of this kind is the second volume of E. D. Edwards, "Chinese Prose Literature of the Tang Period", London 1938.

Prof. Pelliot was kind enough to read through this article. I wish to express to him my most profound thanks for his kindness.

I,

In the opinion of the Ming literati, the popular novel was created in the Sung period as a product of court story-tellers. This opinion is, for example, expressed by Lang Ying in his Ch²i-hsiu-lei-kao; in a paragraph entitled: 'The Stories':1)

"Popular stories originated in the reign of the Emperor Jen Tsung (1023—1063), for the Great Peace was absolute and lasting during that period. In those days of leisure, the reigning house craved to hear some extraordinary incidents for the sake of amusement. Therefore, immediately after the prologue,2) the stories begin with the words: "The tale narrates that in such and such a year of the Sung dynasty, from the family Chao...' A volume containing vulgar chants3) also says in the beginning:

'The emperors, Tai Tsu, Tai Tsung, Chen Tsung, the fourth emperor, Jen Tsung, the virtuous sovereign . . .'

A poem called 'A visit to Pien' (Pien-liang, the ancient capital of the Northern Sungs, the present Kai-feng-fu in Honan) written by Chair Tsaun-chai, (dating) from the beginning of the present (Ming) dynasty, has (the following verse):

1) Lang Ying: Ch'i-hsiu-lei-kao (LVII), ch. 22, p. 8a-8b (23).

2) Tê-shêng-t'ou-hui is not an suphemistic term coined by soldiers and used by story-tellers, in which meaning it is interpreted by Lu Hsūn (XXXIV), p. 143, but it is the name of a tune originally called Tê-shêng-ling or Tê-shêng-hui-t'ou (24) and later changed to Tê-shêng-t'ou-hui. This tune was probably very often used by story-tellers in their prologues and thus the prologue began to be designated by this name. Compare Hu Shih (VIII), p. 14.

S) Tono-chen (written in two slightly different ways) (25) is a designation for popular chants or ballads, Shionoya (XII), p. 404 believes that it is only a different name for popular narrations, which is incorrect. He quotes the Yac-shan-t'ang wai-chi, a work of Chiang I-k'uei, which says: "Chanting of old and new stories by blind women in Hang-chou is called t'ao-chen" (26). As a matter of fact just this quotation proves that it was a kind of epical song similar to chu-kung-tina (see below) and even if the themes were the same as in the narrations of story-tellers, the form of expression was quite different, Compare T'an Chêng-pi (XLIX), p. 283 et seq. These t'ao-chen chants are a later development of Ku-tzi-tz'i (27) "Ballads sung to the accompaniment of a small drum" and of Chu-kung-tino (28) "Songs composed to all the airs kung and tiao", which were very popular in the time of the Sung dynasty. These t'ao-chen chants are also mentioned in the Hsi-hu-yu-lon-chih, chih-yii a work of Tien Ju-ch'éng (LVIII, ch. 20, p. 18b): "The blind men and women in Hang-chou usually learned to play the guitar and to sing old and new stories in order to beg for their food and clothes. It was called t'ao-chen. They spoke chiefly about the events of the Sung dynasty because it was a custom derived from (former capital of the Sung dynasty) Pien, Ch'il Tsung-chi in his poem 'A Visit to Pien'" (etc. as in the quotation from Lung Ying) (29).

4) Ch'ü Yu (Yu written in two slightly different ways), style Tsung-chi, penname Ts'un-chai (30) a famous poet and writer who lived in 1341—1427. For biographical references when no other work is mentioned I use "The Biographical"

'A blind woman in the street, harbouring no grief nor hatred, may strike her guitar and narrate of the house of Chao.'

All these things refer to the Sung (dynasty as the time of origin of popular stories). However, the novels of some score of authors recently printed in Su-(chou) are writings in the style of essays, which have the form of narratives containing poems, and notes, but which do not belong to this kind of (popular) story."

According to this tradition the popular novel originated during the long lasting peace of Jen Tsung's reign (1023-1063) and its authors were the story-tellers at his court. Though we have no other records which would prove the existence of court story-tellers in the period of Northern Sungs it is not wholly improbable that this form of amusement had been in favour at the court of the Northern Sungs, especially, since their existence is warranted for at the court of the Southern Sungs (see below). But the theory of Lang Ying simplifies the matter in the spirit usual among the Chinese scholars of the old school who could not explain any phenomenon without having recourse to the theory of benevolent or malignant government. Later on we shall have an opportunity of demonstrating that the popular narrative and story are older than the Sung period and that the beginnings are to be sought elsewhere than with the court story-tellers. It is, however, beyond doubt that the profession of story-telling had not attained its full efflorescence before the period of the Northern Sungs, nor is it unlikely, that some of the stories preserved to

Dictionary of Chinese Literature" edited by T'an Chêng-pi, Shanghai 1934 (LIX). Only as regards the persons not mentioned in this dictionary I use the Jen-ming ta-tz-ŭ-tien edited by Commercial Press 1933 (LX).

¹⁾ It is impossible to say just what collection of stories Lang Ying meant. There is, however, no doubt that he was speaking of stories written in the literary language. Great numbers of such stories were printed during the Ming dynasty. At that time the great collection Tai-p'ing kuang-chi was published, and we hear of editions of Huno Mai's I-chien-chih etc. Certain difficulty is caused by the term shih-hua, 'narration (containing) poems', This term like to'a-hua (31) 'narration (containing) to'a poems' has been used to designate popular stories as, for example, in the title of the abovementioned Ta T'ang San-tsang ch'il-ching shih-hua 'Narration (Containing) Poems, about Travels of San-tsang for (Sacred) Scriptures', This original meaning 'a narration (containing) poems' is fully explained in a phrase in the Ku chin hsigo-shuo (XX), ch. 1, p. 1b: 'Honourable audience, to-day you will hear my story containing tr's poems about the precious gown' (32). Opposed to tc'u-huu or shih-huu was the p'ing-hua (33) 'plain narration' without or with very few poems. The p'ing-hua certainly does not mean the 'paroles commentées' in which sense it is interpreted by Mr. Ou I-tol in his Le Roman Chinois, p. 19. Such an explanation gives no sense, But even in literary stories as, for example, in the Chien-teng-hein-hua (LXI) written by Ch'il Yu the poems play a very important rôle and we may believe that it was this kind of story written in the literary language which Lang Ying had in mind. There are of course also shih-hua and tr'u-hua which are but 'talks on poems', that is, explanations and descriptions of poems, narrating the circumstances under which such poems have been composed, but they are not stories at all.

this day date from this period.\(^1\)) Also Lang Ying had perceived clearly that the vast majority of the popular stories existing at his time, had their themes placed within the reign of the Sung dynasty. There can be no doubt that some of the stories did originate in this epoch, whereas the other narratives were probably only imitations and re-elaborations which imitating older patterns continued to exploit themes of the Sung dynasty.

The greater portion of the stories preserved in the oldest collections dating from the latter part of the Ming dynasty has the Sung dynasty as its historical background.") The Sung dynasty, remained for a long time

²⁾ A survey of the time in which various stories contained in the oldest collections are located:

The name of the collection	Period					diffe-	uncer-
	5 Dynamics Sang	Han	Tang	Yünn	Ming	rent	tain
Ching-pen t'ung-su haiac- ahuo (VIII)	7		-	-	-	_	-
Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen (XXXI and							
XLVII)	15	6	2	1	1	2	-
Ku chin hsiao-shuo (XX)	22	3	5	1	4	4	1
Ching shih t'ung-yen (XXIII)	21	20	1	1	12	3	(pentada) Ma
Hsing shih hêng-yen (XXVII)	11	2	S	1	14	2	4
P'ai-an ching-ch'i (XXIX)	8	_	6	4	14	-	- 4
Shik-tien-t'on	4	-	8	1	10	-	3
Hai-hu örh chi	16	-	5	5	8	-	-
Total	104	11	30	14	63	11	14

(As a matter of fact this total is only of relative significance, because various stories which appear in more than one of these collections have been included.)

Shik-tien-t'ou, compiled in the Ch'ung Chéng period (after 1628) by T'ien-janch'ih-sou, printed by Yek Ching-ch'ih in the same period. New edition by Tsa-chihkung-ssû in the year 1935 (LXII).

Hai-hu orh chi composed by Chou Ch'ing-yuan, printed in the Ch'ung Chéng period by Yün-lin-chü-chin-t'ang. New edition by Tan-chih-kung-sad, Shang-hai 1936 (LXIII).

¹⁾ Chéng Chen-to (XLI), III, p. 738 believes that the story Liang-kung chiu chien (II) is a work from the time of Northern Sungs just as the story Ho-t'ung-wen-tzu "The Contract" in XXXI, I, 4 (34). Also Lu Hsün (XXXIV, p. 134) thinks that the first of these works belongs to the oldest specimens of popular narrations. The reasons given by Mr. Chéng are not wholly convincing, nevertheless this dating is not impossible. I shall return to the problems of dating these stories in the second part of this treatise.

a cource of inspiration for the popular novelists. It had for the popular prevature in China the same significance as the Greco-Persian wars had for the literature of the Greeks and Romans.

II.

Until recently the earlier beginnings of the Chinese popular novel which go back to times previous to the Sung dynasty were shrouded in complete darkness. The very discovery of the manuscripts in the caves of Tun-huang proved that the literature written in the vernacular had already existed at the time of the Tang period if not earlier, and moreover, these manuscripts indicated the direction in which we must search for the beginnings of popular stories.

Among the discovered texts there have been found also texts known as pien-wen, changing texts'.¹) They are largely developments and re-elaborations of the favoured sutras in a half colloquial version. In their style and diction they are the predecessors of the later popular stories.

Along with the religious pien-wen there were also found pien-wen texts with secular themes, e. g. the pien-wen on the extreme piety of the Emperor Shun, one about the Princess Wang Chao-chūn,²) one about Wu Tzŭ-hsü and a fragment of the story of Ch³iu Hu.³) These secular stories too, just as the religious pien-wen, are only re-elaborations and unfoldings of stories taken from older sources. The story of Shun is but a develop-

^{1) (35)} A survey of the pien-wen so far discovered is given by Chêng Chen-to in his article San-shih-nien-lai Chung-kuo-wen-hsüch hsin txü-lioo-ti fa-hsien shih-lüch (A short survey of new material for the history of Chinese literature discovered during the last thirty years) in Wen-hsüch II, p. 968—969 (LXIV), Compare also my article "The Narrators of Buddhist Scriptures" etc. Prof. Pelliot says: "I doubt that pien-wen is "altered texts". Cf. the meaning of pion and pisn-ksiang for the "scenes" lilustrating episodes of Budhist sūtras, and the Japanese use of the term hengo. The Buddhist use is the most ancient one, and may apply to "episodes" as a transitory aspect of a permanent truth. But I am not prepared to express any positive view on the point. In literature, could not pien have finally come to mean the literary form of the tale, a mixture of written and popular language, or of prose and verse? "Altered" seems to be misleading. Could not "changing text" be adopted?" The opinion of Prof. Pelliot has been shared also by some Chinese scholars. I hope that later I shall have an opportunity to return to this problem. Meanwhile I adopt the proposed translation "changing" instead of "altered", because it is certainly more correct.

²⁾ Shun-tzū chih-hsiao pien-wen (LXV) and Wang Chao-chiin pien-wen (LXVI) are reprinted in the Shih-chieh wen-k'u 1935—1936, Vol. 12, page 5457—5468. Both of these narrations have also been reprinted in Tun-huang to-so, Monographs of Academia Sinica No. II, Vol. I, p. 69—76 and 83—96.

^{*)} The fragment of the story about Wu Tzū-hsū (36) and a fragment of the narration about Ch'iu Hu (37) have been reprinted for the first time by Prof. Kano Naohi in his article: Shina zoku bungaku shi kenkyū no zairyō in Gci-bun, Vol. VII., p. 104 et ff. The story of Wu Tzū-hsū has also been reprinted in the Tun-huang to-so, Vol. I, p. 57—59.

ment of one of the archetypes of piety in Liu Hsiang's booklet, Hsiao-tziā-chuan, 1) a book which had always enjoyed great popularity in China, and the reverberation of which is later to be found in short stories. 2) Likewise the story of Chiu Hu is taken from another similar book of the same author, from the Lieh-nü-chuan. 3) The pien-wen narrating the sad tale of the Princess Wang Chao-chiin is based on a tale in the Hsi-ching-tsa-chi, a work incorrectly attributed to Liu Hsiang's son, Liu Hsin. 4) The pien-wen which deals with Wu Tzū-hsū, the hero of the later Tung Chou lieh-kuo-chih 1) and similar novels, has its sources partly in the romantic biography of this hero in the Shih-chi, 1) and partly in the narration of Wu Yüeh chun-chiu 1) which is congruent in nature. The author has merely rewritten and altered his sources and introduced romantic details.

There has also been found a fragment of a story describing the visit of the emperor, Toai Tsung of the Toang dynasty of the underworld, which is unusually interesting. This narrative is most likely an echo of popular tales which must have been very popular in the Toang period. The same story is also to be found in the Hsi-yu-chi, the fragments of which are preserved in the Yung Lo ta-tien?) and it also figures in the present

') Liu Hsiang: Hsiao-tzù-chuan (LXVII). The story in Liu Hsiang's book is based upon Ssù-Ma Ch'ien's Shih-chi, Wu-ti pan-chi. 'Annals of the five emperors.' See E. Chavannes: Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien, Vol. I, Paris 1895, p. 70 et ff

⁷⁾ Among the texts found in Tun-huang there has also been discovered a popular ballad Hsiao-tzū Tung Yung (38), 'The Pious Son Tung Yung', which is also based on a story of Hsiao-tzū-chuan. The same theme has been elaborated into a popular story Tung Yung yū hsien (39). 'Tung Yung Met a Fairy' preserved in the Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen (XLVII), I, 4. Prof. Pelliot remarks that the story concerning Tung Yung cannot be a work of Liu Hsiang because Liu had been dead long before Tung Yung lived, Traditionally Hsiao-tzū-chuan or Hsiao-tzū-t'u is attributed to Liu Hsiang but even Prof. Kanō points to the fact that in the oldest sources this book is not mentioned among the works of Liu Hsiang and that in a quotation from this work contained in ch. 411 of Tai Ping yū-lan, Tung Yung is called "a man of the First Han dynasty", a designation which could not be used before the Later Han dynasty. He believes that a version of this story contained in So shea chi, a work from the time of the Six dynasties must be older than the version of Hsiao-tzū-chuan. As I have not a text of Hsiao-tzū-chuan at my disposal, I am for the present unable to clarify this question.

^{*) (}LXVIII), ch. 5, p. 11b-13b.

^{4) (}LXIX), ch. 2, p. ln—1b. The authorship of Liu Hain is very dubious. Today it is generally recognized, that the book in question is a work of Wu Chin of the Liang dynasty (40).

^{5) (}LXX),

[&]quot;) ch. 66. Wu Tzū-hsū lieh-chuan (41).

⁷⁾ Wu Yüsh ch'un-ch'iu (LXXI), ch. 1, p. 8b and passim. The development of this theme has been discussed by Cheng Chen-to in his extremely instructive article Wu Tzü-hsü and Wu Yün-chao (LXXII) in XL, p. 377—388.

[&]quot;) This fragment has also been reprinted in the article by Prof. Kano.

[&]quot;) (42) This fragment has been reprinted by T'an Cheng-pi in XLVIII, p. 262 to 265.

T'an says that this fragment appears in the children 13139 under the word meng 'dream'.

Hei-yu-chi, written by Wu Chieng-an.1) Another version of this narrative appears under the title Shou-pian-ming-jen-kuan2) in the Tiai Ping kuang-chi,3) which originated from the book Chiao-yeh-chien-tsai4) by Chang Tsu who is better known as the author of Yu-hsien-kiu,6) a book which was exceptionally popular in Japan. It is very probable that Chang Tsu was strongly influenced by the popular literature not only in his themes, but in his style as well. In Yu-hsien-kiu, Chang Tsu had for the first time availed himself of a mixture of poetry and prose in the composition of a long love story. He introduced in this way into the literary language a style of the pien-wen, which later became the standard style of popular novels and narratives, a style which was imitated also by writers of stories in the literary language at a later date. This fact enables us to appreciate the importance of the popular literature as early as the Tang period.

The religious and particularly the secular pien-wen are genuine examples of narratives written in the colloquial language, even if this is — especially in the religious pien-wen — strongly permeated by expressions borrowed from the literary language. In places the colloquial medium of the pien-wen still lacks dexterity, particularly in the secular pien-wen, nevertheless it already displays all the possibilities of a plastic description and skilful reproduction of individual diction which are the strongest points of the popular literature. The prosaic parts are written in parallel style, they are semi-rythmical and strive to attain balance and sonority. The slow unfolding of the action and the frequent repetition of the same phrases and scenes, reminds one of their Buddhist originals. It is obvious that the authors of the pien-wen acquired their training rather on Buddhist texts than on the outstanding works of the indigenous literature.

The poetical part of the text deserves especial attention. The earlier literature had always been written either in prose or in simple verse, and wherever a poem appeared in a text, it was no more than a foreign insertion, an epilogue, quotation, or a hymn of praise and the like. It is not until the pien-wen that the poetical and prosaic elements are blended together, thus forming a unity. The poems not only interpret and give a resumé of the situation, describe and characterize the persons, but they also pronounce the moral judgements of the author. The poems serve to introduce and to close the narration, and in many places, considerable portions of the narrative are written in verse, so that the whole resembles an epic poem

5) (43) T'ai-p'ing-kuang-chi, chûan 146, p. 4a.

4) (44) Chang Tsu about 660-741.

¹⁾ Hsi-yu-chi written by Wu Ch'eng-an, about 1500-1582 (LXXIII).

^{*) (}LXXIV) Photographic reprint of the first printed edition prepared by T'an K'ai, Pei-p'ing 1934.

^{5) (}LXXV) This book has been lost in China but preserved in Japan. Now it has been edited as a photographic reprint of a manuscript copy preserved in Japan. A study of this book has been made by Cheng Chen-to in XL, p. 478—493.

rather than a prose narrative. The existence and the comprehensibility of the prose part of the text depends directly on the poetical part and vice versa. This blending of both poetry and prose, has remained until today the characteristic feature of Chinese popular stories and novels. This style, as well as the greater part of the themes, was borrowed by the authors of the pien-wen from Buddhist sûtras.

The translators of sutras almost invariably used the five-syllabic verse, but in the pien-wen, we find the prevalent seven-syllabic verse. However, apart from this, we also come across the five-syllabic verse alternating with the six-syllabic (this being a doubled three-syllabic verse) and the ten-syllabic verse composed of the seven and three-syllabic verses. The authors have, no doubt, accepted the irregular verse of the popular (folk) chants and poems of the time, especially since this verse was well suited to the needs of narratives which were full of foreign polysyllabic words.

The manner of interweaving both the prose and poetry, as well as the introduction of the narrative by means of the repetion of the identical words, and in addition the epical breadth of the descriptions, were all borrowed by the authors of the pien-wen from the Buddhist translations. All these characteristics of style as well as the greater part of the themes, are of Buddhist origin. The pien-wen is predominantly a product of Buddhism, being primarily and essentially a religious art.

There still remains the question to be answered, who were the authors of the pien-wen, and what was the impulse which led to the writing of these sutra elaborations in the colloquial language alongside the already existing original, literary versions. This impulse is to be sought in the zeal for propagation of the worshippers of Buddhism. The literary translations were incomprehensible to the bulk of the population and it was necessary to convey the meaning of the texts to the people by word of mouth. Therefore, the preachers resorted to the exegesis of the scriptures in the spoken language. There exists also the probability that the purely religious motives soon became tainted with the desire to interest the listeners, to amuse them and to win their appreciation. It is safe to assume that the first pien-wen, as well as the first of the later written narratives, were no more than written hand-books of the preachers and speakers, and that it was not until later that these hand-books were passed to the readers who for some reason could not listen to the spoken word of the preacher. The copying mania of the worshippers, who saw the greatest merit in the furtherance of the religious texts, aided the circulation of these, and thus we come across several versions of the same pien-wen texts in the Tung huang finds.1)

¹⁾ The problems of the pien wen forms, and that of their shaping, had been sketched by Cheng Chen-to in XLI, II, p. 583-602, further by T'an Cheng-pi in XLVIII

III.

It seems that the religious pien-wen were imitated by secular authors who had set themselves the goal of encouraging the people morally. It is a somewhat characteristic phenomenon that Liu Hsiang's patterns of piety should be so soon elaborated in the colloquial diction. The interest in recitation and narration aroused by the preachings of the monks, served most likely also the ends of the professional narrators who had probably existed in China for ages, just as they had in other countries. The records of the secular narrators of the Trang dynasty are still very sparse, nevertheless their existence is unquestionably documented. Tuan Chrisg-shih says in his Yu-yang-tsa-tsu:1)

"At the end of the Toai Ho period (827—835), on the occasion of my younger brother's birthday, I saw various plays. There was a market (story-teller) who called the (famous doctor of antiquity) Pien Choio as Pien Choio (pronouncing the word Pien) in a raising tone."

This statement bears witness to the fact that already during the Tang dynasty professional story-tellers entertained their listeners on public market places.

An analysis of the still preserved popular stories of the Sungs indicates that their form was but an adaptation and an improvement of the pien-wen of the Tang period. Thus the hypothesis that even the secular

p. 195 to 206. There are considerable differences in the language of the religious pien-wen, and that of the pien-wen dealing with the piety of Shun and Wang Chaochiin, on one side, and between that of the tales of Wu Tru-heil, Ch'iu Hu and the visit of Tai Tsung in the underworld, on the other. Whereas the writings of the first group approach the literary medium, and are at the same time strongly influenced by the parallel style, the historical narratives of the other group are far grosser and have a closer affinity with the colloquial diction, besides being completely devoid of poetical parts. Hitherto the belief prevailed that we have here two entirely different types of literature, but now it has become evident that it is but one type, which took on various shapes according to the authors who created it, and according to the milieu for which it was intended. The religious pien wen were written by monks who were well versed in literature, whereas the writings of the other group are but popular imitations, verbal reproductions of folk tales, and it would not be very far fetched if we regarded them as the initial issue of those narrators, who later on succeeded in bringing this particular literary genre to its fullest efflorescence. To use orthodox terms, the first group was an analogy of the later to'd hua, whereas the other group corresponds to the p'ing hua. All of these creations are in their true nature but pien-wen, i. e., elaborations of older literary texts, irrespective of whether they are historical or religious, but in no case are they to be regarded as independent creations, except for the story of Toni Tsung, which might perhaps be an offspring of popular fancy. But even for this one we have, as we have seen above, an analogous literary work. The originality of popular creations is still very small in the Tang period. The problem of the pien-wen is merely outlined here, and I hope to be able to return to it sometime later.

¹⁾ Tuan Ch'ing-shih (died 863) (LXXVI) hait-chi, ch. 4, p. 18b (45).

narrators during the *Tang* dynasty were already influenced by religious sermons becomes probable. Despite the fact that the narrators had existed probably in China for ages long, 1) still during the *Tang* dynasty, this art had been permeated by the influences of popular, Buddhist literature to such an extent that it had become transformed into a new type of literature which had, in its form at least, very little in common with the ancient popular stories, the "hsiao-shuo", already mentioned in the literary history of the *Han* dynasty. Therefore, we may say that the history of the popular narrative and novel, such as it existed in China up to the most recent times, commenced no earlier than during the *Tang* dynasty, and that even though this literature, within the scope of its development, had drawn upon purely Chinese material, still it was essentially a religious creation, a by-product of Buddhism and it bore traces of its origin for a long time to come.

The above mentioned account of the narrators reveals the fact that the principal sources of such narrations in the time of the Tana dynasty were events of Chinese history. Also among the pien-wen we find only two classes of themes: religious stories and historical tales which are in places touched with a decided moral tendency. In the Tang period the popular story is still but a "pien-wen", an unfolding of some older text rendered in the colloquial diction. Up till then, the authors had not enough courage to create their own plots, to exploit their own experiences and to utilize the events of the time as subject matter for their narratives. They were still bound by the trammels of the written tradition which restricted their creative force and imagination. It is only in the following period, under the Sungs, that popular literature succeeded in freeing itself from close dependence on written patterns. This was achieved through the merits of some independent and enterprising narrators who, producing works abounding in life and vigour, revealed to the grateful audiences of the capital cities what an interesting world of phantasy lay within the scope of contemporary life.

IV.

The stories of the Sung and Yuan dynasties that have come down to us disclose clearly that they developed from the narrations of professional story-tellers. The authors repeatedly speak of themselves as shuo-hua-ti. "a story-teller"." Many an expression and sentence in these narratives may be understood only when we realize that these texts were originally written as manuals for the narrators by the aid of which they studied their parts, and that they were not primarily intended for the reader.

Compare E. D. Edwards: Chinese Prose Literature of the T'ang Period, Vol. II, London 1938, p. 1 et ff.

^{3) (46)}

This is the reason why we find the following sentence at the end of some stories: "The narration has been related to the end and thus for a moment we shall dismiss the gathering."1) A similiar expression is found elsewhere: "The narration has been brought to an end and so we shall dismiss the gathering."2) The phrase "tso san-ch'ang — to dismiss a gathering". was coined as a parallel to tso chang "to present or give a performance", this being a common designation for the performances of the narrators. 1) Far more conspicuous are the sentences in which the narrator addresses his assistant, a musician as: "I beg my companion in singing (the musician), to sound the preceding air." 1) These expressions are decidedly out of place in the writing of a story intended for a reader, nor are they met with in any of the later written narratives of the Ming dynasty. We have an explicit account of some of the tales to the effect that they are narrations of story-tellers. At the end of the narrative Shih Hung-chao lung-hu chün-ch'en hui it is said: "This tale is a narration of an aged man of the capital city."5) Even the very name of these narratives, the hua pen,") "story-root" documents this origin. Perhaps this term had originally meant 'the basis of talks', an event, an anecdote, simply something that gave rise to talk. In a story of Ching shih toung yen we find this term. used in this meaning: "Do not tell this hua pen - (story-root) before my brother-in-law, nor in the presence of (my) sister."1) This expression was coined in a similar manner like yiian pen "the cause of hatred", ") a term which occurs in the same tale in the phrase "Who would have imagined that it would become a cause of hatred?"") Later the term hua pen is used in the meaning "a story of a story-teller" then the "manual of story-tellers", and ultimately, it also means "a written story". Formerly this term, as well as the other designations of these tales, tz'u-hua, shihhua, and psing-hua,10) indicated that the story in question was a narrative in the colloquial language.

The aim of this treatise is to investigate the records concerning the narrators of the Sung dynasty, the various schools into which they were

¹⁾ XXXI, Vol. III, 2, p. 13b (47).

²⁾ XXXI, Vol. I, 2, p. 13b (48).

We may compare these expressions with k'ai-ch'ang (49) or shou-ch'ang (50), designations of prologue in theatrical plays.

⁴⁾ XXIII, ch. 38, p. 5a, 5b, 7b etc. introducing nearly every poem of this story (51). The same expression has been used by those who recited ku-trā-tr'à 'drum-songs' of the Sung dynasty. Compare Chêng Chen-to (XII), III, p. 694.

^{*) (52)} in XX, ch. 15, p. 30a (53).

^{*) (54).}

¹⁾ XXIII, ch. 28, p. 32 (55).

^{*) (56).}

^{*)} p. 33a (57).

^{10) (58).}

divided as well as the environment from which they came. Further, we shall try to ascertain what new ideas and impulses they contributed to the popular novel and narrative, and how this, owing to their talents had become a manifold literary genre which embraced all the branches of western fiction.

V.

The common amusement of the lower classes throughout the period of the Northern Sungs was listening to the tales of the story-tellers. This is documented by a note in Su (Shih) Tung-poo's Chih-lin: "Wang Poèng says: 'If the parents are annoyed by the misbehaviour of their small children in the dirty streets, they simply give the children money, and tell them to go and sit in a gathering and listen to old tales. If the (story)-teller takes up the events of the Three Kingdoms and they hear about the defeat of Liu Hsuan-tê, they knit their brows, stamp their feet and some even break into tears. (But) if they hear about the defeat of Tsoao Tsoao, they rejoice, sing and are happy.' From that we can note that the traces of the deeds of the superior man, as well as those of the mean one, will not be wiped away even after a hundred generations."

The report of Su Tung-p'o is important not only because it speaks of story-telling as a common entertainment for children and probably even for adults of the inferior classes; but principally for its indication that tales of the Three Kingdoms formed one of the most typical subjects of these narratives. Likewise it shows that already at that time, this narration had the same unjust tendency as the San-kuo-chih toung-su yen-i2) of today. Liu Pei had been already in the Sung dynasty the "superior man" in the opinion of the narrators, and Ts'ao Ts'ao was looked upon as a villain. It is quite possible that the cycle of popular narratives embracing the History of the Three Kingdoms is still older, for in the poem Chiao-orhehih written by Li Shang-yin at the end of the Tang dynasty we find the following words: "Either he ridicules the moustaches of Chang Fei or else he laughs at the stuttering of Têng Ai."3) Of course, it is impossible to draw any more definite conclusions from the concise words of this poem.

The most important source of knowledge of the activities of the narrators during the Northern Sungs, is the description of various artists in the bazaars of Pien-liang, contained in the Tung-ching Meng-hua-lu. This book, the work of a certain Meng Yilan-lao, 1) has a preface dated 1147.

^{1) (}LXXVII), ch. 6, p. 9b-10a (59).

²⁾ San-kno-chih t'ung-su-yen-i (LXXVIII).

a) (60) by Li Shang-yin (813-858) in (LXXIX) (61).

^{*)} Meng Yuan-lao, style: Li, Tung-ching Meng-hua-lu (LXXX). We do not know anything about this author except what he says about himself in the preface to this book.

Mêng had visited the capital Pien-liang, the Krai-feng-fu of today, in the year 1103, 1) and he had remained there until 1126, in which year the capital was seized by the Chin barbarians. The year after this catastrophe, in 1127, 2) Mêng had fled to the South and there he had written this book, a souvenir of the wonderful days spent in the capital. It seems that he had some records of the capital city at hand, or perhaps some of his own notes, for it seems unlikely that he could have written indices of artists and their names, as well as the names of the most diverse markets and streets, and ultimately, even those of inns and shops, merely trusting to his memory.

An account of the narrators in the capital is to be found in the chapter Ching-wa chi-i, "Arts in the bazaars of the capital." It seems improbable that the "artists" would have had some certain place reserved for their performances, or that they would have been restricted to a section of the town. Apparently they had their stands, if even only mere places, in the various bazaars*) of the capital, such as for instance their successors still occupy today in the various market-halls of Chinese towns.

Meng Yuan-lao gives the following account of various artists:3)

"Since the periods Chiung (Ning) and (Ta) Kuan (1102—1110) (the status) among the artists of the capital's bazaars (was this): Chang Ting-sou and Ming Tzū-shu were the managers of the "small song": ")

Preface (62).

²⁾ Preface (63).

²⁾ ch. 5, p. 2a-3a (64).

^{*)} In XXIII, ch. 39, p. 8a, we find a description of a bazaar in Chiang-chou (65): "Then she took a few copper-coins and left with Ku I-lang for the Southern bazaar in order to look up some diviner's shop" (66). Ibidem p. 8b: "He passed through both the left and right (passages) of the bazaar but there nothing was going on. (Thereon) he left the bazaar and stepped out on the main street..." (67). From this description of the wa-tzū, it is evident, that it was an enclosed area in which one was able to lease shops. Narrow streets led through the centre of the bazaar and one passed out into the main street through a gate. Obviously the wa-tzū did not vary much from the markethalls of to-day's Pei-p'ing, although their chief purpose at the time of the Sung dynasty was to serve as centres of amusement.

b) Ch. 5, p. 2a—3b. The edition in Helich-chin-t'ao-yilan (68) varies slightly from that published in separate offprints. In the Chinese text of this passage (69) I mark by means of brackets the variant passages and give below the readings of the text of the Helich-chin-t'ao-yilan edition. The deviations are not great and for our purpose not important enough to deserve special discussion. The places which are probably corrupt must have been so already in the original text which served as a basis of both editions.

^{*)} Tu-ch'êng-chi-shêng (LXXXI), p. 8b says about the hsino-ch'ang: 'To chant the 'small-song' means (that the singers) held (a kind of wooden) castanets and sang the man-ch'û (literally 'slow-song') and ch'û-p'o (70). Aoki in his Shina kinsei gikyoku shi (LIV), p. 18 et seq. quotes various works where man-ch'û, ch'û-p'o, p'ino-ch'ang etc. are mentioned but it appears to me that his explanations do not go beyond mere enu-

Li Shih-shih, 1) Hsü Po-hsi, Fèng I-nu, and Sun San-ssü were its (famous) stars. 2) Then, 2) Wang Nien-nu, Chang Chi-i-chi, Wang Ching-nu, Tso Hsiao-ssü, An-niang and Mao-to-uan rehearsed together after the restriction of the official body of singers. 4) Chang Tso-ui-kai and Chang Cho-èng, the disciples Hsieh Tzŭ-ta and Hsieh Tzŭ-hsiao (sang) popular songs. 3) Yang Tsung-hsi, Chou Shou-nu, Cho-èng Hsin and the others, performed short plays. 8)

The puppet show (with the puppets manipulated) by means of sticks (from below): 1) Jen Hsiao-san, everyday (early in the morning) at the time of the fifth night watch, gave a short play. (As I came) too late, (I) did not see it.

meration of names. It would lead us too fur if we attempted to elucidate here these kinds of songs and dances which have nothing to do with story-telling. I may remark here that the description of various artists given by Mêng Ysian-lao does not evidently reflect any clearly defined period. He probably enumerates here the names of various artists and professions as he found them in his own records or some other sources. We shall see that at least two of the men mentioned in this description, K'ung San-chuan and Chang Shan-jen were already famous twenty years before the time to which this description refers. On the other hand the courtesan Li Shih-shih lived just at this period. It is highly improbable that these two men could have been active in their occupations for such a long time, particularly when we take into consideration the fact that the singing of chu-kung-tino chants required immense physical strength. Of course, the same kind of art was continued by other persons and Mêng probably gives here names of those who were most famous in their art, regardless of whether he himself saw them or not. The date 1102—1110 concerns only his own personal experiences because at that time he came to the capital.

1) Li Shih-shih for a while was favoured by Hui Tsung and became one of the famous courtesans of Chinese history. Her story is told in Heilan Ho i-shih (I) Vol. I, p. 53b et seq. There exists also a story narrating her eventful life, the Li Shih-shih chuan (LXXXII) written in literary language, which in its main lines agrees with Hsuan Ho i-shih. Tan Cheng-pi (XLVIII), p. 230, believes that it is a work of the

Sung dynasty.

2) Compare the description of Li Shih-shih given in Hsuan Ho i-shih I, p. 34b: 'This beautiful woman is the companion for song and wine of both capitals, the first one behind the curtains of gay quarters, the star of the best houses in the city...' (71).

3) According to the Hsüch-chin edition we should translate: 'The members (of

the body of singers of) p'iao-ch'ang, Chang Ch'i-ch'i etc.'

*) Repeatedly we hear about restrictions of the chiao-fang and we are led to believe that such measures were never very strictly enforced. See, for example, Tuch'eng-chi-sheng p. 7b: 'After the restriction and abolition of the official body of singers (at the court) in the year 1161, always when great festivals were to be held...' (72).

5) I do not know whether Ch'iao-chih-örh was akin to Kua-chih-örh (73) popular songs which at the end of the Ming dynasty collected Fing Ming-lung (74) or whether it was a comical song. Therefore only with reserve I translate this term as 'popular'

songs'. About Kua-chih-örh see Ching Chen-to, XL p. 469-477.

b) Tea-chi at that time was only a kind of ballet and not a real play, as it became one hundred years later.

7) This kind of puppets must have been similar to puppets still in use in Japan.

The puppet show with the puppets controlled by means of strings (from above):1) Chang Chin-hsien.

Li Wai-ning (showed) puppets sent forth by a drug.2)

Chang Chen-miao, Wen Nu-ko, Chen-ko-chiang, Mei-po-ch'i.*)
Small double edged sword, somersaults and tight-rope walking.

Various tricks with hands. (1)

Hun-shen-yen, Li Tsung-chen, Chang-ko. 1)
Juggling with balls and sticks.

Sun Kouan, Sun Shih-wu, Tsêng Wu-tang, Kao Shu, Li Hsiao-hsiang.

Narrating of history.

Li Ts'ao, Yang Chung-li, Chang Shih-i, Hsü Ming, Chao Shihhsiang, Chia Chiu.")

Narrating of hsiao-shuo ("short-stories"). Wang Yen-hsi, Kai Chung-pao, Liu Ming-kuang.

Farce. 10)

1) Probably similar to usual European puppets.

*) Compare Möng-hua-lu, ch. 6, p. 3b: 'Li Wai-ning (showed) the puppets manipulated (?) by means of a drug' (75). On the basis of this quotation I divide Chang and Li as belonging to two different occupations. I cannot find any description of this curious kind of puppets. Ku Chick-kang in his article discussing the Luan-chou shadow plays (LXXXIII) gives a survey of various kinds of puppet-theatre, but he does not mention this kind. He says that even for "water-puppets" and "flesh-puppets" (76) he cannot find any explanation. But the 'water-puppets' are described in a very detailed way in Möng-hua-lu, ch. 7, p. 3b—4a, and 'flesh-puppets' according to Tu-ch'eng-chi-shêng, p. 9a were boys who imitated the figurines of the puppet-show.

3) According to the Hsue-chin edition we should read Chen-t'u-chiang.

4) Pe in po-ch'i is probably a corruption (77). I believe that Mei-po-ch'i was a nick-name similar to Mei-k'un-t'o further down.

5) Chin-ku is evidently a corruption of ken-t'ou (78) a somersault, a performance

which is mentioned in Tu-ch'eng-chi-sheng, p. 9a.

- ") 'Juggling with balls and sticks' (79) is only a more detailed description of 'various tricks with the hands'. This occupation is different from acrobatics described in the previous line. Compare Tu-ch'éng-chi-shéng, p. 9b; 'All (those who showed) various tricks with the hands were famous for their skill, They kicked bottles, juggled with bowls... and played with balls and sticks' (80). According to this description we must connect the juggling with balls and sticks with 'various tricks with the hands'.
- According to the Hsüe-chin edition we should read 'Chang-ko and others'.
 According to the Hsüe-chin edition we must translate 'Li Hsiao-hsiang and others'.

We should read here according to the Hsüch-chin 'Chia Chiu and others'.

10) Although the character you "a drug" appears in this connection in all the descriptions, I believe that this amusement is identical with san-yo (81) a kind of farce or musical and dancing performance which existed also in Japan under the name sangaku (identical characters) and which had been introduced there from China. Also the singing and dancing performances of courtesans were called san-yo. A. Waley in The No Plays of Japan, London 1921, quotes Tu Yu who says that san-yo was a mixture of masquerade song and dance'.

Chang Chen-nu.

Dances.

Yang Wang, Ching-hsiao-örh (?) (or the small children of Yang Wang-ching?)

Wrestling, various games, dancing with a sword and shield of the Southern barbarians.1)

Tung Shih-wu, Chao Ch²i, Ts²ao Pao-i, Chu P²o-örh, Mei-k²un-t²o, Féng-séng-ko, Tsu Liu-chieh.

The shadow plays.

Ting I and Shou Chi (?), and the others performed shadow plays with ornamented figurines.2)

Liu Pai-ch in gave a performance with insects and ants.

K-ung San-chuan sang (a chant composed on different airs called)
Hsiu-ts-ai chu-kung-tiao, "The tales of a bachelor",

Mao Hsiang, Ho Po-chow.

Riddles.

Wu Pa-orh.

Ho-shing (dancing performance or a witty song?)

Chang Shan-jen.

Comical interpretation of ancient texts.

Liu Chiao, Ho-pei-tzū (?), Po-sui, Wu3) Niu-örh, Ta-yen (?), Wu-chung-ming (?), Chiao Lo-to,4) Li Tun and others.

Parts of theatrical plays.

Wai-ju Sun San.

Spirits and demons.5)

Ho Ssu-chiu narrated (the history of the) Tripartition of (the Empire).

In Ch'ang-mai (or I Ch'ang was selling?) (the history of) the Five Dynasties.

Wen Pa niang

Crying the fruits.

The others were countless."

1) Compare Tu-ch'éng-chi-shèng, p. 9b; 'They danced with shields of Southern

barbarians, they performed sword-dances' (82).

1) According to the text Hsueh-chin we should read Hu.

²⁾ Compare Tw-ch'éng-chi-shéng, p. 9b—19a: 'In all kinds of shadow-plays, the people of the (former) capital (Pien Liang) at first carved and ornamented (the figurines) from plain paper, later they made them from leather (parchment) painted with bright colours' (83). Ku Chich-kong in his above mentioned article overlooked all these descriptions from the Sung dynasty and therefore his picture of the development of shadow plays in China is incorrect.

Compare Tu-ch'éng-chi-shéng, p.9b: 'they dressed up as gods and demons' (84).
 According to Hsüch-chin we should read Lo-t'o-örh.

I have presented here, as far as it is possible to render a Chinese text in a foreign language, the concise and in places confused style of the original text. It seems to me that there are not even two Chinese scholars who are able to come to an agreement with regard to the punctation of this text, Wang Kuo-wei avoids the difficulty with a mere reference to it.1) Lu Hsûn gives an enumeration of the various classes of narrators: story-telling, ho-sheng, the telling of witty stories, the history of the Tripartition and the history of the Five Dynasties, omitting however, historical narration altogether.2) He does not, however ascribe any names of artists to any of these respective groups, Hu Shih in his discussion of the diverse schools of narrators, had overlooked this text completely,3) He had promised to deal with this problem in a special monograph, but it seems that it has not been published as yet. Sun Chriai-ti, in dealing at great length with the problem of various schools of narrators. 1) seeks to divide the diverse groups in this manner: Narrating of history: Li Ts'ao and the following five people; Story-telling: Wang Yen-hsi and the other two; ... Riddles: Wu Pa-orh; ho-sheng: Chang Shan-jen; 5) The telling of witty stories: Liu Chrigo and the remaining seven (?) people. (In his footnote, Sun admits that he does not know whether Ta-yen Wu-chung-ming are one or two persons ...). The history of the Tripartition: In Ch'ang-mai, The history of the Five Dynasties: Wen Pa-niang.

Chêng Chen-to⁰) assigns Sun K²uan and the other four people to the group narrating history. Li Ts²ao and the following five men to story-telling, ... Wu Pa-örh to ho-shêng, ... Ho Ssũ-chíu to the history of the Tripartition, ... and finally, In Ch²ang is assigned to the history of the Five Dynasties. (Chêng takes the word "mai" to be a verb in the meaning of "was selling".)

T-an7) fellows the division of Cheng and therefore we need not dwell on it.

If we compare the classifications of Sun and Cheng, we see that they differ from one another in all their points. Sun apparently takes it for granted that the name of the artist is always bound to follow after the stating of the profession, whereas Cheng believes the reversed order to be correct. But neither attempts to justify his classification.

¹⁾ Wang Kuo-wei (LV), p. 35.

²⁾ Lu Houn (XXXIV), p. 136.

²⁾ Hu Shih (VIII), p. 11.

^{4) (}XLV).

⁵⁾ This division is evidently impossible because we have another independent account of the profession of Chang Shan-jen which proves that his speciality was comical interpretations of ancient texts and not ho-shing. (See below p. 117, N. 1.)

[&]quot;) Châng Chen-to (XLI), Vol. III, p. 718.

¹⁾ T'an Ching-pi (XLVIII), p. 233.

According to Tu-ch'eng-chi-sheng, tsa-shou-chi, or also tsa-shou-i (various tricks with hands), are jugglers and their occupation tallies with the description given further down as "Juggling with balls and sticks". Tsa shou-chi is the common designation, and "juggling with balls and sticks" is only a more detailed description or explanation of their occupation, such as we have for instance further on under the paragraph entitled Shadow plays: "Ting I etc., . . . performed the shadow plays with ornamented figurines." It would, of course, be possible to regard "tsa shou-chi" as one line, and "juggling with balls and sticks", as another one. If this were the case, then Hun-Shen-yen and the other two persons would belong to tsa shou-chi, and Sun K-uan and the following four persons to "juggling with balls and sticks". However, names like Li Hsino-hsiang tend to indicate the object of furthering piety and they cannot be classed very well with juggling. It is necessary to seek another explanation.

Owing to the fact that nicknames are usually in accordance with the professions, we must couple the series of names beginning with Tung Shih-wu as far as Tsu Liu-chieh, with the diverse games denoted as "Wrestling, various games, dancing with a sword and shield of the Southern barbarians". The name Mei-kun-to is typical. In that case Yang Wang etc., would belong to the group Dances, Chang Chen-nu to the San-yo, "Music accompanied by dancing or farce", Wang Yen-hsi and the others to story-telling, Li Tsuo etc., to the group Narrating of History, and ultimately, the group commencing with Sun Kuan and ending with Li Hsian-hsiang would remain without any designation.

The group Shadow plays and the profession of Liu Pai-ch'in ("Hundred birds", which is a typical name), present no difficulties, because the two nung (play) in the text are verbs. K'ung San-chuan was the author of a new literary genre, whose chu-kung-tiao is a long epical poem containing spoken parts and chanted to the accompaniment of music. According to other reports, K'ung San-chuan composed his original ballads somewhere between the years 1068 (or 1078)1)—1093. It is diffi-

¹⁾ Wang Shao who lived at the end of the Northern Sung dynasty says in his Pi-chi-man-chi (LXXXV), ch. 2, p. 2; Between the periods Hsi Ning 1068—1077 or Yüan Pêng 1078—1085? (— Here is a fault in the text —) and Yüan Yu (1086—1093) Chang Shan-jen from Yen-chou in making jests had no rival in the capital, there has always been one or two of his 'explanations' in circulation. K'ung San-chuan from Tsé-chou compiled for the first time old romances sung to all the airs kung and tiao, which all the officials and high dignitaries could recite (85). I have already dealt with the occupation of Chang Shan-jen in my article The narrators of Buddhist Scriptures etc. and therefore I need not return to it here. Chu-kung-tiao were long compositions in proce and verse blended together as in pien-wen and sung to all the different tunes kung and tiao. A clear description of preserved chu-kung-tiao has been given by Chéng Chen-to (XLI), Vol. III, p. 695 et ff.

cult to determine whether Shua hsiu tsai is the title of this chant, or whether shua is a verb; this being the case, then we should render this line as "played Hsiu tsai's chants". His eight chants narrated about love, magic and ghosts.

We shall explain later in another connection what the ho-sheng was. Research work in the history of the theatre has shed light on the "singing parts of (theatrical) plays" and therefore it is no longer necessary for us to discuss this problem. Nevertheless, "to cry (out) fruits" seems to be a rather strange form of amusement. Judging from some other sources, it seems that is was a chant imitating the shouting of fruit vendors, ") who in China to this day still "cry out" their wares in long, rhytmical recitals.

The group of names following immediately after "juggling with balls and sticks", has no connection with this profession at all and thus remains a problem. In every one of the three sources describing the artists of the Southern Sung period, there figures amongst the other various narrators of tales a group who "narrated Buddhist scriptures". This group recounted visits and invitations, and in two cases the narrating of "witty" sútras is mentioned.3) It seems most extraordinary that this group should be omitted in our text which mentions secondary groups, such as the "telling of witty explanations", which is mentioned in only one other source. The religious narrators must have been very numerous during the period of the Northern Sung's, for they still exist in a considerable number in the time of Southern Sung's, when the delight in hsiao shuo - secular stories - begins, as we shall see later, to oust all the other groups of narrators. The reign of the Northern Sung's is not so far removed from the time when the caves of Tun-huang were sealed, in which, the religious pien-wen are still more important than the secular ones. Therefore we must take it for granted that religious story-tellers must have been even more numerous in the time of the Northern Sung's than they were in the time of the Southern Sung dynasty. It is possible that the group of names to which we are unable to ascribe an occupation, was the group of narrators of Buddhist scriptures. The omission of some words in a text, particularly at the end of a line, is a common occurrence in Chinese texts. Of course, the names of religious narrators in other texts usually contain the word "an - monastery", or "ho-shang - a monk", while the names listed in this text do not suggest the religious occupation of their bearers. Still a name like Hsiao-hsiang "Manifestation of piety", is suggestive enough to support this theory. It is also possible that in the period of the Northern Sung's the specialization in titles and names, of the narrators, was not yet quite so advanced as it became later on, when every historical narrator

¹⁾ Compare Tu-ch'eng-chi-sheng, p. 9a: (86), further Aoki (LIV), p. 28.

²⁾ Compare Tu-ch'eng-chi-sheng, p. 8b (87).

a) See my article The Narrators of Buddhist Scripture etc.

was called chin-shih (doctor), kuan-jen (an official), and chieh-yuan (one of the three best examined candidates for the second degree) etc.

Therefore, it is possible to reconstruct our text thus:

Li Wai-ning (showed) the puppets sent forth by a drug. (?)

"Chang Chen-miao, Wen Nu-ko, Chen-ko-chiang and Mei-po-chi (gave an acrobatic performance) with a small double edged sword, somersaults,

and tight-rope walking.

Various tricks with the hands: Hun-shen-yen, Li Tsung-jen and Chang-ko (demonstrated) juggling with balls and sticks. (The narrating of Buddhist scriptures was done) (?) by Sun Kinan, Sun Shih-wu, Tsêng Wu-tang, Kao Shu and Li Hsiao-hsiang. The narrating of history (was done) by Li Tsiao, Yang Chung-li, Chang Shih-i, Hsü Ming, Chao Shih-hsiang and Chia Chiu.

Story-telling (was done) by Wang Yen-hsi, Kai Chung-pao and Liu

Ming-kuang.

Farce (was performed) by Chang Chen-nu. Dances (were danced) by Yang Wang etc.

Wrestling, various games and dancing with a sword and shield of the Southern barbarians (were performed) by Tung Shih-wu etc.

The shadow plays: Ting I etc., played the shadow plays with orna-

mented figurines.

Liu Pai-ch'in gave a performance with insects and ants.

K'ung San-chuan sang the chants of a bachelor.

Mao Hsiang etc., (were experts) in riddles.

Wu Pa-örh (performed) ho-shêng.

Chang Shan-jen gave witty interpretations of ancient texts.

Liu Chiao etc. (sang) parts of theatrical plays.

Wai-ju Sun San (impersonated) spirits and demons.

Ho Ssu-Chiu narrated the history of the Three Kingdoms.

In Ch'ang was selling the history of the Five Dynasties.1)

Wen Pa-niang (imitated) the shouting of fruit vendors."

It becomes obvious from this text that the occupation of narrators had already in the time of Northern Sung's become a very specialized calling. All the individual fields, which are described in a more detailed fashion in the records of the Southern Sung's capital, were already in existence at this period. Even should our reconstruction of the text not be accepted, the existence of religious narrators in the Northern Sung period is beyond any doubt. Since the younger branches, such as the "hsiao-shuo" were specialized, we may all the more expect the same to

¹⁾ Compare Méng-hua-lu, ch. 6, p. 3b (88). Also this quotation proves how incorrect is the division of Mr. Sun.

be true of the religious narrators whose profession was much older, and who had a rich tradition of motives and a mature style since the Tang period.

The period of comparative peace and prosperity which reigned during the Northern Sung's, contributed largely to progress in all fields of art, and from this view-point the above mentioned opinion of Lang Ying becomes correct. It is most important to note that side by side with the narrators of history, appear also experts for the history of the Three Kingdoms, and that of the Five Dynasties. The heroic incidents of both these periods had great attraction for the people who at the time were enjoying comparative safety, and thus they delighted to listen to accounts of past battles and dangers. We have noted above the report of Su Tungp'o from which we can gather that the history of the Three Kingdoms, as it was told by the narrators of the Northern Sung's, did not vary much, in its main features from the present novel. We may believe that the novel San-kuo-chih, printed in the Yuan, period reflects to some extent the form of similar narrations. The account of our text becomes all the more valuable since the oldest extant exemplar which we have of the history of the Five Dynasties probably dates as far back as the Sung period. Both of these texts certainly reflect traditions of former narrators out of which they developed. It is equally interesting to note that the number of hsiao shuo narrators was at that time far smaller than that of the historical narrators. It seems that during the reign of the Northern Sung's this new branch of popular literature was still in its early stages and that it needed almost a hundred or more years to reach its climax.

VI.

Records concerning the narrators of the Southern Sung's are to be found principally in the three descriptions of Lin-an-fu (the Hang-chou of today), which at that time was the capital of the empire. It is certain that during the period of the Southern Sung's, the development of the profession of the narrators was more rapid and more intense than it had been in the preceding period. The greater part of all the preserved narratives which date from the Sung period, were evidently written during the epoch of the Southern Sung's, and their centre of action was Hang-chou. As we can gather from the Hsi Hu örh-chi collection, the tales from the time of Southern Sung's which centre around the beautiful Western lake were very popular even in later times. Later on, Hang-chou, Su-chou and the remaining littoral regions of Southern China, were for a long time

¹⁾ Four stories in Ching-pen t'ung-su hsiao-shuo, two stories in Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen, and numerous stories in the collections of San-yen.

F) Compare page 103, note 2.

the principal domicile of story writers, and likewise, the majority of the preserved and extant collections was compiled and printed in these regions.1) In particular the province of Fukien was the centre where most of the popular stories and novels were published.

We have, of course, also records of 'northern tales', but they are of a very dubious nature, and it seems that it took a very long time for Northern China to develop a novelistic tradition akin to that of the

South.2)

Only the province Shan-tung occupies a very extraordinary position in the history of the Chinese novel. This is still a phenomenon not properly explained. Perhaps on some other occasion we shall be able to point out the connections between the cycle of the Shan-tung stories and that of the festivals held on the Tai-shan mountain, whose deity, since the Sung dynasty, seems to have played such an important rôle in folk phantasy.3) The geographical distribution of various motives appearing in Chinese stories and tales has not as yet been subjected to investigation, though a study of this nature would not involve any substantial difficulties. Owing to the number of preserved local chronicles, the continuity of the local legends and tales could be ascertained with ease.

It is probable that the rapid development of story-telling and other branches of popular literature in Lin-an-fu was considerably aided by the migration southward caused by the invasion of the Chin and it is likely that after the fall of Pien Liang even many of the artists had sought refuge in the new capital. Several of our stories when speaking about conditions in Pien Liang refer to the Lin-an-fu 'of to-day'4)

1) So far as we know, all the above-mentioned collections have been compiled and

printed south of the Yang-tzu-chiang.

7) A number of our stories speak about deities of Tai-shan. See for example

Ku-chin-hsiao-shuo, ch. 15; Hsing-shih-hêng-yen, ch. 31 etc.

²⁾ It is highly probable that the conquest of North China by the Chin had disastrous effects on the later development of story and novel in those regions. The centre of activity of the story-tellers moved to the South. The preserved stories either speak about Pien-Liang, Lo-yang etc. in the time of Northern Sung's or about Hangchou of Southern Sung's. Except two stories, one of which was certainly written in the time of Yuan or Ming dynasty and the other which is evidently a product of the South, we have no stories at all the plot of which could be located on the territory and in the time of the Chin dynasty. Of course even if such stories had existed in North China probably the majority of them perished in the final collapse of Chin. But because the development of drama was not hampered by political circumstances we may imagine that it was this interest in drama which overshadowed all the other branches of popular literature and did not allow them to develop more fully.

^{&#}x27;) XXXI, Vol. II, 3, p. 1b: "Outside the wall of the Western capital there was a district called Shou-an. In this district there was a hill called Shou-an hill. On it there grew all the various kinds of famous flowers and strange plants. At present in Lin-an-fu the flower-market at the entrance of the Kuan street is also called Shou-an in memory of those old days" (89).

Evidently the narrator had some knowledge of the former capital, but his home was in *Hang-chou*. Probably for this reason the memory of various famous places in *Pien Liang*, for example, of some restaurants was preserved in popular literature for a very long time. Some stories speak with compassion of the bitter fate of the emigrants from the former capital¹) and it is evident that this migration from the North must have been exceptionally large since the accounts of it were retained for so long in the memories of the people. The feelings of sympathy pronounced in such stories make it probable that the authors were perhaps descendants of such refugees. In our descriptions of *Lin-an-fu* and also in other sources whenever any art is mentioned it is pointed out that it came from the former capital.

The oldest description of Lin-an-fu from the time of the Sung dynasty is that of the Tu-ch'eng-chi-sheng. We do not know anything about the author of this book except his pen-name Nai-tê-wêng.2) The book has a preface dated 1235. On the whole it is very concise, and moreover the descriptions given of various artists are rather detailed and exact. Another description of Lin-an-fu is given in Meng-liang-lu. This book, the work of a certain Wu Tzu-mu,") of whom we also have no further information, must have been written, judging from certain insinuations in the preface, shortly after the seizure of the city by the Mongolians. The preface is dated by cyclic characters Chia Hsu, *) which would point to the year 1274. It is however, likely that this is an error of a later copyist, an opinion also held by the editors of Ssu-kou-choun-shu tsung-mu toi-yao. The chapter in Meng-liang-lu describing various artists is but a slightly altered and enlarged copy of the text in Tu-ch'eng-chishêna. The third of these descriptions is the Wu-lin chiu-shih, a work of the well-known writer Chou Mi. This book was written at about the same time as Mêng-liang-lu. After the fall of the Southern Sung's, Chou Mi lived in retirement and for some time in Hang-chou. The chapter dealing with the artists appears to be a copy of a dry, official index, being no doubt very exact, but it does not give much more than the bare names of the artists and their professions.

³⁾ The beginning of the story Wang Hsin-chih i-ssū chiu ch'uan chia (90) in XX, ch. 39 tells of the Emperor Kao Tsung weeping over a bowl of soup prepared in the fashion of the former capital.

a) (91), T'an Chêng-pi in his Dictionary (LIX) says that his surname was Chao but gives no references for this statement.

²) (92),

^{4) (93).}

^{5) (}LXXXV) Chou Mi lived in about 1232—1308. Names of artists in Mêng-liang-lu and Wu-lin-chiu-shih are often identical, which confirms our opinion that both these books must have been written at about the same time. On the other hand there are certain differencies in transcriptions of such names which exclude the possibility of one being copied from another.

Since two of the above mentioned books are dependent upon one another, and the third one can furnish little material for our subject, we shall therefore give here all the parts of the texts which concern the narrators, leaving the problem of their interpretation for later discussion.

The Tu-ch'eng-chi-sheng text has a separate paragraph in which the

shuo-hua 'the story-tellers' are described in this manner:1)

"There are four schools of story-tellers. The first is the group of 'hsiao-shuo' (literally: short stories) which is also called yin-tzū-örh²) (verbally "silver words". Yin-tzū-örh is a name of a musical instrument). They have themes such as strange stories of love, magic and ghosts.

(They) tell of criminal cases in court, (which) all are things such as fencing with a sword, attacking with a stick, the attainment of glory and the making of a fortune. They tell of "iron knights", which means things like soldiers, horses, and the tumult of battles.

(They) narrate the scriptures, (which) means the unfolding and

narrating of Buddhist books.

(They) speak about visits and invitations, (which) means things like

patrons and their guests, meditation and enlightenment, etc.

Those who recite historical books, narrate histories and records of foregoing dynasties, of things like the rise and decline (of the empire), of battles and wars. Most of all they fear the hsiao-shuo (narrators of 'small-stories'), for these can pick up a tale of a certain dynasty or generation and solve the plot at a moment's notice.

Ho-shing is similar to giving orders and following orders. Every-

one has his own subject.

The experts in riddles were formerly in the habit of striking wooden clocks and singing the 'Ode on the holy dynasty' in order to attract the public . . . ".

The Mêng-liang-lu text has a similar description with but small

alterations:3)

"The 'small story', the reciting of canon and history.

The story-tellers are called 'tongue disputors'. Although there exist four schools of them, still everyone has his own line. Thus the hsiao-shuo (small stories) called yin-tzŭ-örh have (themes) like love, magic and ghosts, stories of extraordinary deeds, criminal cases, swords, sticks, the attainment of glory and the making of a fortune (here the text is evidently corrupt and I am translating according to Tu-ch'èng-chi-shèng) and

2) Méng-liang-tu, ch. 20, p. 13b-14a (95).

Tu-ch'ëng-chi-shëng, p. 10a (94).
 Perhaps a kind of flute, See Chëng Chen-to (XLI), Vol. III, p. 721. We can also of course explain this name as an aliusion to their profession and take it literally with the meaning 'silver words'.

similar subjects. Among them are Tan Tan-tzu Weng San-lang, 1) Yung Yen, Wang Pao-i, 2) Chien Liang-fu, 3) Chien Lang-fu, Tsao-orh Yū Örhlang 1) and others. They discuss the past and the present like a flowing stream. (Further there are those) discussing the scriptures (which) means the unfolding and narrating of Buddhist books; those speaking of visits and invitations, (which) means things like patrons and their guests, meditation and enlightment. (Among them) are: Pao-an, 5) Kuan-an and Hsi-jan ho-shang and others. Apart from this there is the narrator of humoristic canon: Tai Hsin-an. 5)

Those reciting historical books, (which) means explaining and narrating of General History (of Ssū-ma Kuang), the books and records of Han, Trang and other dynasties, things like the rise and fall (of the empire), battles and wars, Among them are: Tai shu-sheng, 5) Chou chin-shih, Chang Hsiao-niang-tzū,3) Sung Hsiao-niang-tzū,5) Ch'iu Chishan5) and Hsü Hsüan-chiao.5) Then there was Wang Liu-ta-fu who had formerly belonged to the court narrators, and who was usually invited by the retinue of high officials to recite before them. He had a profound knowledge of all the histories. In the period Hsien Shun (1265-1274) he narrated 'Stories of the Restoration fof the lost parts of the Empire]' and the 'Biographies of the famous generals of the Revival Period' (during the reign of the Emperor Kao Tsung (1127-1162) and Hsiao Tsung (1163-1189). His audience was very numerous for the substance of his narratives was true and not vulgar, and the sources of his knowledge were truly extensive. But in the highest degree they fear the narrators of 'small stories', for they can narrate (two or more) tales of a certain dynasty and generation, and they are able to mould them together in a moment (in order to make a comparison). Ho-shêng is similar to the giving of orders and carrying them out. Everyone has his own subject. The experts in riddles beat at the beginning (of their performance) a drum in order to wish good luck [to their audience] ..."

We find various groups of narrators and their names recounted in Wu-lin-chiu-shih. I shall mention here only the designations of the groups and their total number of persons. The names of story-tellers are given only in the Chinese text: (6)

(Those who) recited history: 23 names.

(Those who) narrated scriptures and humoristic canon: 17 names. (Those who) told hsiao-shuo "short stories": 52 names.

²⁾ Perhaps Weng Yen (96) of the Wu-lin-chiu-shih.

Probably Wang Pao-i (97) of the Wu-lin-chiu-shih.
 Written Ch'en Liang-fu (98) in the Wu-lin-chiu-shih.

⁴⁾ Perhaps Tsao-orh Hsu Jung (99) of the Wu-lin-chiu-shih.

¹⁾ Also in the Wu-lin-chiu-shih.

^{*)} Wu-lin-chiu-shih, ch. 6, p. 16h-18b (100).

It seems that Wu-lin-chiu-shih gives a complete list of the various narrators, whereas Méng-liang-lu probably mentions only the most renowned artists. From the total number of persons engaged in the respective fields of story-telling, we can well observe which particular field enjoyed the greatest popularity at the time.

VII.

The remark in Tu-ch'eng-chi-sheng that there existed four schools of story tellers was the cause of a very heated discussion among the Chinese scholars as to what these four groups were and how to divide various branches of story telling in order to obtain the required number four. Almost every scholar treating the early beginnings of the Chinese popular novel contributed a new interpretation of the sources and introduced his own theory with regard to the solution of the problem.

Lu Hsün was the first scholar who ventured an interpretation of this text. He sets Tu-ch'êng-chi-shêng aside and bases his theory solely on the description given in Mêng-liang-lu. According to Lu Hsün's opinion, the four schools were as follows: 1. hsiao-shuo [short stories], 2. t'an-ching-chê [those narrating scriptures], shuo-ts'an-ch'ing-chê [those speaking of visits and invitations] and shuo-hun-ching-chê [narrators of humoristic canon], 3. chiang-shih-shu-chê [those who recited the historical books] and finally as the fourth group, the ho-shêng.1)

Further on Lu Hsun remarks that the Tu-ch'eng-chi-sheng text also speaks of four schools of narrators. But here we had better invert the order for Tu-ch-eng-chi-sheng is the primary and Meng-liang-lu the secondary source. Lu Hsûn says that in the Tu-ch'eng-chi-sheng the hsiaoshuo are divided into three groups: yin-tzu-orh [silver words], shuo-kungan [narrations about criminal cases], and shuo-t'ieh-ch'i-orh [speaking of iron knights]. The remaining groups are the same as those in Mengliang lu. It may be as well to note here that the designation "silver words" applies clearly to all groups of hsiao-shuo and that it is not merely a secondary subdivision of this group. Mr. Lu Hsun has also failed to explain why he has chosen to assign certain groups under the hsiao-shuo heading, and why ho-sheng had been classed among the narrators, while the following group "experts in riddles" have found no place there. It is obvious that he had used ho-sheng as a mere expletive of the fourth group. Cheng Chen-to has accepted Lu Hsun's division without any comments.2)

Mr. Hu Shih, presents a rather startling division.3) According to his

²⁾ Lu Hsün (XXXIV), p. 136-137.

Chéng Chen-to (XLI), Vol. III, p. 719.
 Hu Shih, Preface to VIII, p. 10—11.

division the "hsiao shuo" formed the first group, in the second one were the reciters of history, in the third the puppet operators, and in the fourth figure the shadow plays. In order to support his hypothesis, he refers to the Tu-ch'ëng-chi-shëng and quotes a passage which speaks of the puppet operators:

"The plays of all kinds of puppet-theatre narrated tales of love, magic and ghosts, about iron knights, criminal cases and similar things. Their stories were either like theatrical plays, or like the Yai tz'ü poems [meaning perhaps the poems composed by Chang Yung (?)], on the whole a good deal of invention and little of truth . . . "1) With regard to the shadow plays, he refers to the same book: "Their stories were largely the same as those told by the narrators of history, half invention and half truth."2) He includes among the hsiao shuo all the groups of narrators, except the narrators of history. Apparently, Hu Shih does not believe that the hoshéng was really a class of narrators, But even so, the division of Mr. Hu Shih is impossible. The text in Tu-ch-eng-chi-sheng commences plainly with this phrase: "There are four schools of story-tellers. The first one is the hsiao shuo." Therefore, it is not possible to include among these schools the branches which were explained in paragraphs preceeding this opening phrase. Even if the hand-books used by the puppet manipulators and those of the shadow play performers were identical to those of the narrators, yet those two fields differed considerably in their medium of expression. Although the theatrical plays were largely based on the same narratives as the stories of the narrators, nevertheless these two individual fields were completely different. The interpretation of Mr. Hu Shih contradicts the entire context.

Mr. Sun Chriai-ti in his article divides the groups in the same way as Lu Hsün, classing the ho-shèng and the "riddlers" as the fourth group. Mr. Sun argues that the whole paragraph deals with narrators and that there is no plausible reason why the ho-shèng should be included in this group and the "riddlers" omitted. In order to prove that these two groups had something in common, Mr. Sun points to their position in Mènghua-lu where the ho-shèng and the "riddlers" also appear side by side. However, the division into paragraphs is nowhere very consistent in these sources. For example, the title of this paragraph in Mèng-liang-lu speaks only of the hsiao-shuo, the narrating of canon and histories and it fails to mention either ho-shèng or riddlers. The argument of Mr. Sun could even be used against his thesis because in Wu-lin chiu-shih the riddlers are placed after the shuo-hun-hua (see chapter V) and ho-shèng does not emerge until after chuang hsiu-ts'ai, to play the bachelor' (pro-

¹⁾ Tu-ch'éng-chi-shêng, p. 9b-10a (101).

²) p. 10a (102).

²⁾ Sun Ch'iai-ti (XLV),

bably some form of comic performance) and yin-chiao, ('to chant the calls', which is probably something similar to 'the crying out of fruits' which figures in Mêng-hua-lu). We should not ascribe too much importance to the place of a given group in our descriptions.

Tran Chêng-pii) presumes that the author of Tu-chrêng-chi-shêng had in mind, when using the designation shuo-hua, only those groups which are introduced in Tu-chi-eng-chi-sheng by the word shuo — telling or narrating. But the position of the word shuo before kung-an (criminal cases) he merely explains as an 'explanatory expression' (yen-wen). He refers to Mêng-liang-lu where this word is omitted. In this manner he obtains the following four groups: 1. hsiao-shuo, 2. shuo-t'ieh-ch'i-orh (narrations about iron knights), 3. shuo-ching (narrating of canon), 4. shuo-ts'an-ch'ing (narrations of visits and invitations). He takes the group ching-shih-shu 'reciting of historical books' to be a profession different from the shuo-hua, because it is introduced in our texts not by the word shuo but by the word chiang 'to recite'. Tan also points to the sentence: "Most feared of all are the hsiao-shuo." He believes that the term hsiao-shuo which is the first one listed among the shuo-hua, is used here as a designation of the whole profession shuo-hua, 'story-tellers' and that this group had been feared by the narrators of history because the shuohua were able to 'solve the plot at a moment's notice'. I am, however, disinclined to think that the last-quoted sentence marks any contrast whatsoever between the group of history narrators and the hypothetical group of story-tellers. It is equally possible that the hsiao shuo were feared by the reciters of sutras and by the others as well. At any rate since only the hsigo shuo are mentioned expressly in these lines, it is not possible to interpret into the text more than it actually contains. For instance, the narrators of sutras certainly did not differ much from the reciters of history and they were just as unable as the reciters of history to "solve the plot". The differences by which it is sought to distinguish the presumed group of story-tellers from that of the reciters of history, appear to me as being far too artificial.

Moreover, there is still another argument against Tom's interpretation. The Mêng-liang-lu text speaks of four groups, failing, however, to mention the group of narrators who related stories of iron knights. It is possible that this group had somehow dropped out of the text, but had it been enumerated as an independent group, it would have been certain to have had some names following it, and the omission, or loss of these, seems to be highly improbable. It is more likely that either this group had already then ceased to exist, or that the author had viewed it as a subordinate component of the preceding group, and in this case, he chose to pass over

¹⁾ T'an Chêng-pi (XLVIII), p. 236-238.

it in order not to complicate his interpretation of the text. With the elimination of this group, providing we accept Tan's hypothesis, we would have in Mêng-liang-lu but three groups left instead of the necessary four groups.

The last sentence of the Mêng-liang-lu text "Most of all they fear the hsiao-shuo", has evidently an independent position, and therefore, it is not necessary to regard the narrators of history as being the subject of this sentence. This sentence obviously forms the conclusion of the entire description, and in it, the author wished to emphasize the popularity enjoyed by the hsiao-shuo group which, at that time, was flourishing and rapidly gaining ground at the cost of the other groups. It suffices to glance at the number of names following the individual groups in the Wu-lin chiu-shih text to understand the full meaning of these words. The hsiao-shuo have 52 names to the 40 names of the other two groups, both the narrators of history and of religious tales.

Tom is also of opinion that the stories concerning iron knights differed from the historical narratives in this respect: the latter stories had as the topic of their narration the history of some certain dynasty, or perhaps one certain emperor, whereas the stories treating of the iron knights speak of some famous hero or military general. However, I think that the discrimination does not rest on this point at all. The narratives of famous heroes and military generals of the past, belong already by their nature to history. Both the Tu-ch'êng-chi-shêng and Mêng-liang-lu texts say explicitly that the reciters of history interpreted shu, shih, wen and chuan, terms which we summarize and translate as histories and records. However, taken in the exact meaning of the word, chuan means a "biography"; and here again Mêng-liang-lu says in this connection that Wang, one of the narrators of history, related biographies of famous generals who lived in the period of the revival. Further on, I shall attempt to find another interpretation of this group.

In surveying these various theories with regard to the schools of story-tellers, we see that not one of them can be upheld without some objections. Despite this, every one of these theories has some sound points except the theory of Hu Shih which must be a priori rejected. First of all, let us turn our attention to the texts. It becomes evident that the Tu-chiêng-chi-shêng text is either somewhat mutilated, or else, the author had committed a serious error of style. He had the description of four schools in mind, and he started his enumeration with the words "i-chê — the first one", with the description of the first group, the hsiao-shuo following. However, the position of the conjuction ju "as" or "like", disturbs somewhat the logical construction of the sentence. But from this point he simply proceeds to enumerate the other classes, and perhaps, mere subdivisions of groups as well, without continuing his numbering, nor

indicating at least just what groups he had in mind. Suddenly his list stops short and he inserts the sentence "Most of all they fear the hsiao-shuo" etc. Here again he has apparently returned to the first group. The sentence gives the impression of being a summary of the entire description. This phrase constitutes the ending of the foregoing paragraph and excludes the possibility of searching for members belonging to these four groups amongst the professions which are enumerated after this sentence.

The author of Mêng-liang-lu, who certainly had the Tu-ch'êng-chi-shêng text before him, must have already sensed the difficulties of his model. Therefore he formulated his sentences cautiously as: "Although there are four schools of (story-tellers), everyone has his own line..." By these very words he is already conceding that the division of the four schools is not quite so exact, and that it would be more proper to speak of numerous groups of individuals who had their own specialized fields. Thence he proceeds to correct the text of his exemplar. He discards shuo which was listed before kung-an and he omits the group shuo t'ich-ch'i-ōrh, reducing in this manner the groups of his model to four schools only.

By means of this deduction he obtains: 1. hsiao-shuo, 2. t-anching, 3. shuo-ts-an-ch-ing and 4. chiang-shih-shu.

It seems that it suddenly occurred to him whilst he was copying that apart from these four groups which he had construed from the text of Tu-ch²ėng-chi-shėng, there existed still another group which, however, he failed to find in the Tu-ch²ėng-chi-shėng, but which, in his opinion at least, was important enough to be included. And so he says: "Yu yu shuo-hun-ching-chė — besides (the groups named in Tu-ch²ėng-chi-shėng) there are narrators of humoristic canon..." No other group is introduced in this manner, so that it is probable that he is thus introducing into the text a new group, which is not among the four above-mentioned groups. If we accept this interpretation, then the four schools of narrators, such as are given in the oldest interpretation of Tu-ch²ėng-chi-shèng, would be clearly determined. Of course, another question is whether the author of Tu-ch²ėng-chi-shėng had such a division in mind.

We can reach a more precise definition of the various classes of narrators of the Sung dynasty only by comparing all the given descriptions of the various schools which appear in these sources with the general character of the works still preserved. Before we attempt this comparison, let us try to answer the questions, what was the ho-shing and does its essential character justify regarding it as a kind of story-telling? That the term shuo-hua-ti means simply a "narrator (story-teller)" is a view which is generally accepted by all authors, and as far as I am aware, this term is used only with this particular meaning in the surviving texts.

VIII.

Although the various classes of "riddlers" described in our texts are not very explicit, yet the activity of this group is comparatively clearly defined. The riddles in question had a very wide scope, the guessing of the meaning of certain poems or characters, the reading of thoughts etc. This form af an amusement, however, could only figure in the shuo-hua-group if we were to accept this term in the widest sense, broader than that of the narrators in which it is invariably found. But a far greater difficulty is met with in the case of the ho-sheng.

We have in all two descriptions of ho-sheng, dating from two different periods and both of these descriptions differ considerably from each other. The first one appears in the biography of Wu Ping-i in the

New History of the Toang's.1)

"Later they feasted in Liang-i Hall. The emperor (Chung Tsung who reigned in the year 684 and then again in the years 705-709) appointed the elder brother of the empress, the kuang-lu shao-ching Ying as the master of drinking (arbiter bibendi). Ying was very witty and so the emperor gave orders to the scholars to ridicule him, but Ying was able to parry a number of men at a time. When (all who were present) became intoxicated, the Hu barbarian Wa-tzu Ho I and the others, began to sing ho-sheng. The words of the song were obscene. Wa-tzu Ho I in his haughtiness wanted to snatch off the (silver) fish (pendant) of the ssunung shao-ch'ing, Sung Ting-yil. Ping-i remonstrated in a memorial in which it was written: "... I can humbly see how the barbarian music is applied in tones and accords, thereby causing the influence of the four barbarians to spread day by day in increasing measure. The strange songs and the new tones sound mournfully and they are dissolute. (Evanescenting) from the (palaces of) the princes and dukes, (they penetrate) into the back streets, to the courtesans, barbarians, urchins and cockneys. They either tell of the passion and beauty of the imperial concubines and princesses, or else they recount the talents and the emptiness of the dukes and princes. They sing songs and dance dances and they call it ho-sheng."

From this description we can see that the ho-sheng was originally a barbarian chant which had pervaded the entire capital during the reign of the Tang dynasty. Ho-sheng were songs about various well-known persons of the day, and most probably they were also accompanied by dancing, perhaps a form of a pantomine, depicting the characters of the song. It seems that its general character was preponderantly comical and satirical, and that the people ridiculed, much to the disgust of the moralists, the frailities of those nearest to the emperor.

¹⁾ Hein T'ang-shu (LXXXVI), ch. 119, Wu P'ing-i chuan, p. 2a-2b (103).

The ho-sheng here described has little, if anyhing, in common with the narrating of stories, nor does it correspond with the description given in our sources as "giving orders and carrying them out".

Another description of ho-sheng, totally different from the former one, is preserved in I-chien-chih, a work which was written at about the same time as the descriptions of Lin-an-fu.1) It runs thus:

"In the region (lying) between the rivers Chê and Chiang, (the art) of those courtesans who are intelligent and clever, well versed in literature and who at a feast can pick up any given topic and complying with the order compose it into a song, (this art) is called ho-shêng. The songs which are of a witty and ridiculing nature are called "chiao-ho-shêng — the elegant ho-shêng". It is a fashion that was introduced from the capital city.

At the time when Chang An-kuo was the governor of Lin-ch'uan, Wang Hsüan-tzū resigned from his post as governor of Lü-ling, and visited Fu (a synonym for Lin-ch'uan). An-kuo gave a banquet in his honour in the studio of the Prefecture and he also invited to it the chūn-shih Chien Han-ch'ing to second him at the feast. When it came to musical performances, a courtesan spoke on literature and she composed poems. Han-ch'ing addressed her: "The governor is called 'five horses', today the prefects of two second class prefectures face one another at the festival. Take this theme and compose it into a song of eight verses." The courtesan, as if petrified, remained standing for a long time, and then she began to sing in a high-pitched voice:

Both are officials serving on the Heavenly side, (at the side of the emperor).

Having met at the end of Chiang, they demonstrate their friendly feelings,

They glitter like flawless jade from Lin-ju,

They warm themselves up like a fast flying spring of Lu-ling,

The "five horses" became "ten horses" today,

Both of them in by-gone days oppressed thousands of people,

But now, by the swift mandate of the Emperor, they are forced to return,

Together they sit in the studio and display their harmonizing influences.

An-kuo was moved by this song and he continued to praise the poem the whole day long. He rewarded (the courtesan) with ten thousand cash." So far I-chien-chih.

¹) Hung Mai (1123—1202) I-chien-chih (LXXXVII), part II, ch. 6, p. 4b—5a, paragraph Ho-shèng shih-ta'ŭ (104).

See above p. 112 N. 6.

The description, such as given by Hung Mai, approaches that of Tuchiêng-chi-shêng, which describes it as something "similar to giving and obeying orders". Since both of these works date from the same period. and because Hung Mai mentions explicitly that the fashion of the ho-shing had come from the capital city, there can be no doubt that the ho-sheng described by Hung Mai, must be about the same kind of amusement as that which the author of Tu-ch'eng-chi-sheng has recorded in his work. Its chief purpose was the composition of witty poems or songs, improvised immediately on the demand of the public. Naturally, it. is highly probable that in the course of time, even the authors of ho-shing had begun to compose poems about well-known people, or even of contemporary events. If viewed from this standpoint, we discern that the hosheng of the Sung period bore a certain likeness to the ho-sheng of the Tang dynasty. Nevertheless, these two forms of ho-shing had certainly nothing in common with the narrating of stories in general. The given description of ho-sheng are decidedly inconsistent with all theories which endeavour to class it among the narrators, either as an entirely independent group, or as one including the experts in riddles as well. If we were to include the ho-shing among the narrators, then the chu-kung-tiao, ch'ang-tz'ù and the others, would have a far better claim to be there as well. This supports our opinion that the four schools of narrators were actually restricted by the sentence "Most of all they fear the hsiao-shuo . . ." and thus, by this deduction, the four groups which the author of Mêng-liang-lu had construed from the Tu-chi-eng-chi-sheng text, become the most probable reconstruction of the four presumed schools. We shall see shortly precisely in what respect the individual schools differed from one another, and what definitions the authors of our texts had in mind. (To be continued.)

Chinese Names and anotaline

- り光緒多五
- 引要无忠.
- 4)宣統辛亥
- 引燃茶班
- り王閣維
- 3) 玄奘
- 8) 建安溪氏
- 9, 重治新列
- 10)世界文庫
- 川馮夢龍
- 仍元禄乙亥寶摩申成
- 13, 尾州本
- 4, 萬秀娘仇報山寺完
- 的金海陸総報七身
- 仙法被
- 仍態龍峯
- 的青年雜誌
- 19, 周樹人
- 如,天一関
- 细地
- 4)永樂大典

功小說起深仁宗蓋時太午盛久國家開殿日改進一寺一在主事以候之故小說得勝頭廻主後即云話說越宗其年開間尚妻之本之起亦曰太祖太宗真宗帝四帝仁宗有道君國初覺存爾過計主詩有百頭百女無愁懷能撥琵琶說題家皆指梁也,若夫進时本刻幾十家小說者行文章家之一体詩話傳記之流之非此此之小說

3的 得勝令, 得精迴頭

与闰基,阎草

Statut dakarna, Praha,

- 3) 前一奏:竟山重外記:杭州督士唱古令小説許話謂:陶真
- 28,諸宮調
- 25,杭州男女替者多学琵琶唱古今小說年話以見衣食謂日尚真大抵說宋時事盖汴京遣俗心體宇告過汗…
- 的麗佐(物)字宗告. 聽 在節
- 31) 詞話
- 31)看官則今日聽我說珍珠抄這套詞話
- 33,平話,許話
- 孙会同文字
- 35)变义
- 361任工管
- 37, 林胡
- 38, 龙五童水
- 39,董永遇仙
- 如梁桑均
- 41,位子春列傳
- 42,永樂大學
- 的授判案官
- 44,接舊朝野会載
- 的 多太和末因争生日觀雜樹有市人設時扁鹊作梅鹤字上聲 的 該該的
- 好主本語級, 揭作散場
- 49) 話本記徹里作散場。
- 明開場
- 50,收场
- 51) 泰勞歌伴再和前聲
- 54) 史弘肇龍虎君臣公
- 53,這話本是京市先即选得
- 助站本
- 约下在姐夫姐姐面前被追訪太

- 加恐本
- 切排程到成然本
- 明詢該詩話平指《幹話
- 四,王勃曾立金卷中小光薄芬其家所原答軋的錢令緊坐聽該古話主記三國事關劉玄德數赖看慶有出俸者開曹操數即喜唱 扶以是知君子小人工澤百姓不斬
- 的聽說詩
- 的或誰張脫胡或笑對文吃
- 的童事癸未己京師
- 的精旗而中之明学出京南東
- 的守其故歌
- be is w
- 山富下把些錢同酸一甚去南瓦を由車得掛鋪
- 的,去自在瓦右都有过空基事专出到五束大街上
- 的学律部原

知 喝叫小唱調新椒唱慢曲曲被

7月這中住人是兩京詩酒客煙花帳子題京師上亭行首

- 42, 绍典三十一年有婚教坊之後每遇大宴
- 93, 相,支京
- 孙冯等能
- 打李外寧要法德圖
- 孤冰城偏肉惊儡
- 771. E a commelten of 15
- 78, 箭骨, a complim of 節斗
- 79, Es consetly 83
- 和, 雜手藝皆有巧為陽彻弃稅…弄毡子,
- 部 散樂
- 初壽宴牌着級
- 83, 月影影乃幸師人初以素纸雕條沒用彩色紫皮药之 841 紫神鬼
- 初照卷先佑問克州强山人以故部独步京師時出一兩解译州 孔三傳者首創諸客調右傳士士夫皆能誦之
- 5分本京師扎三傳編得傳奇臺怪八曲統唱
 - 制雜抄或名雜班乃雜創之散於
 - 的 叫棄私 叫聲自京節起選目市井諸色歌吟賣物主聲探合宮謂 南城色
 - 的)尹常者五代史
- 89, 适而京有一卦典做寿子鞋在西京羅城外科内有一座山盛做 寿安山其中有高 被后花来车今時 服安府官卷口花市晚做毒宴 协便是适了古事
- 90,证信之一党校会家
- 明 耐得新植.
- 92, 奥自目
- 93, 中时
- 9的說話有四家一者小說謂之很言完以經粉重怪傳奇說公 果皆是掉力赶接及修跡变泰;事說微辯艺謂士馬金数;
- 說經謂演说佛書

說桑請謂憲主外禅楊道寺事。

論史書該記前代書史文傳典像·爭彩·華最長小說人盖小 就者能以一期一代故事顷刻間提破

合生典型会後令相似名占一事

南键為用數故以照聖朝聚人…

95小記講經史

說話者謂 :古科多有四家教各有門庭且小說若假字完內 煙粉宣位傳奇な案料の样俸發於路参:事有韓法よ省:即 · 施燕王保养陳良南陳即婦事完全:即寺該論古今於水之流 該经者謂演該研言記奉請者謂者主条禅悟道寺母有宝養 管後各然和尚寺又有記録話者動州養論史書先謂誦記題 從偽持歷代書史文傳典授争戰主事有數書生同進士设小領子 宗、娘子的塔山徐宣教又有王六大夫元伶御前供話為著士請 经請請史俱適於咸 语年間 數演復華高及中學名將 傳聽者的文 蓋論得官真不俗記問(湖原其廣耳但最畏小說人盖)沒者能講一 朝一代故事項到問但合(合生)前些今隨令相似各占一事也南誰 者先用教完智之达後聚人...

(47) has fallen out in the last but must be evidently supplemented

明節大

明证保薪

98,7重良輔

明 多克、徐等

伽海史:喬高巻 計京士 強解九 周いな人 檀溪子 理進士 课一般 课三军人 林宣教 经宣散 李的中 武書生 劉進士 單八似 徐继先 祷言生 戴書生 王京士 陸進士 丘特山「陳刻機山」

張小娘子 宋小娘子 陳小娘子

就经轉經[陳列岳禪経=字]:長嘯和南,彭道[居法 和], 陸村慧[汝流], 全作庵、周大辩[和西康到春瓣]

Statul tiskarna, Praha.

Krusill J Průšek, Praha-

陸析静(大流) 連理(和尚) 嘯庵 隱毒,混俗,許安然有緣(和尚) 偕庵,保庵,献悦庵、启庵、寓析庵、小説、蔡和,李公佐·張小四郎 [陳刻小器]、朱修 [德寿官],辞奇 [德寿官] 任辩 [御前] 施建[御前],素茂 [御前] 方瑞 [御前] [便刻方端],彩 和 [卸前]。 王辩 [懺衣親兵] 监题,王琦,谏良輔,王班直[法]。 理四即 [升],拐張二許濟,張置剔 [陳刻錫],俞住庵、色頸陳松,秦州張顯 [陳刻泰州],酒季一即 喬宜 [陳刻春宣],王四即 [明],主十即 (國林),王云即 (師古) 胡十立即 [附],故忘毛三。詹强三豪光徐荣、徐保载, 证保载 ,摄 指 [陳刻 柏]、摄 利, 沈俭沈喝, 湖水周,燠 肝木,掇 絛 摄 茂,王三散,徐茂 [豪子疏 光],王主管,翁方、哲元 陕 可庵、林茂,夏 遗 明束,王寿。 白尼義,史惠崇。[汝 流]。

10)凡傀儡數演煙粉蜜怪故事鐵野公亲之類,其話本或的 雜剧或的崖詞大城与崖女实...

似其話本前講史書者臨同大松真假相半

103) …沒享兩傷殿帝命后先表樣了鄉學監治學情權飲冷 韶學士朝之學能抗數人演酣胡人禄子何懿等唱合生歌言淺 機因循釋款事司書戶鄉京廷瑜賜魚至一上書諫口一伏見胡 崇施於原律本傷四身之數此來日益流名異曲新聲哀思信滿,始自王公有及問卷妖故 胡人街童市子或言妃主情貌或到王公名質歌蹈舞號日会生…

10%江浙問務其代女有慧默知文書熊於席上指物題飲應命執 所者謂立合坐其滑稽含玩調者謂之為合坐蓋京知達風之。提 安國守臨川王宣子兩塵俊即守印歸以起安園置酒即南招即 士陳漢鄉冬金園散樂一枝言学作詩漢鄉語之曰太守呼為五馬今 日南州使居对席遂前十馬 计体此意作小司 校 凝立良久即高岭日 同星天也侍往臣江縣相遇轉情親臺和臨 计 與 我 作 廣後 有腳春五馬今朝 前 十馬 兩人前 日 壓 千人便 看 形 韶 催 解 去 共 些 中 書布化 鈞安 國 為 主 嘆 雷 竟 日 曹 以 萬钱。

Works Unsted

1,宣和遗事心士扎后叢書、上海 1887

丁染公九辣 如士礼居基書 上海 1887

II. 五代史平插 will by 董氏确家宣

直五比史平兹 如宋人平站,上海1916

7、京本連俗小說 山恒血東雪小品

豆,京本通俗小说 Reprinted by 有 2· 書局

斯京本自俗小說 如字人年站,上海

西,宋人故本八種 山 4, 三東南書館,上海 1928

I. 宋人站本七種 此界至東南書館上海 1935

I,大唐王藏取经诗话。 a pholographic reprint

五,大唐王藏法师取经礼心罪恢正:古日春書書

1. 盛谷温:中国文学撒韵诗話, tund. by 社慎工,上海, land.

面, 鱼谷温:兹内主小说三言及其他 originally in 其文 Vol. 35 tamb.in

四 新刊全相平話武王伐舒書

在 新刊全相中站集教團力七回春秋後集

亞, 新刊全相泰併六國平該

亚, 科刊全相平話前 溢書價某

面,新刊全相平站三回誌

面, 三国志山古传書書上海 1929

五古今小説 和此知 好天許爾中刻意明

酉, 喻世明言 机过从 行應堂

面, 船载言目

面, 露世通言 printed 如其善堂

亚, 考出通言 加山水 与三枝堂

四, 莺世通言心世界文庫上海1935-1936

面, 酵世位言 和此似 如卷放池

亚, 群世位言 promted 好行廣堂

936 战性性言上海 1936

亚, 指来当奇

西凌蒙初二到珀菜莺音 new reprint ed by 雜誌 简上海 1835

画, 清平山堂站本山如古今小品書籍中行会北年1929

题, 京本通俗小說前清平山雪 Aramet, by 汪乃图 fullished ~ I

皿, 注载表:中国文学研究辞囊 北平1930

呵, 音也:中國小說史琴上海 1912

亚,鲁迅:小竞益文约上海 1935

题, 孔为境:中國小說史料上海 1016

Ⅲ, 蒋镐真:小鼓芳贇上海1935

1000,钱静方,小説書专上海1916

斑 剪指锋 万清二代的平弦集二儿

亞. 新振锋中國文學論文集上海1934

四, 南振铎中闽文学史,北平1932 as fan 4 vole

亚 计指带 日本東京大連看書館 开晃中間小説書目提案. 北平1931

班 珠指事中國連任小说書目 北平1932

四, 纤结革 小放弃键 Bulletin of the National Ribrary of Pringing Val 9. No. 1 p. 11-20

型, 狂棺争:宋朝抗敌人的家教問题 从学文雑誌,北平以及I

亚, 馬爾:清午山童站本前面窗款枕集,大公報,圖書副刊

亚则, 南忘教规集,北平1934

亚则,譚·遵:中阁小説於進史,上海 1935

亚 韓 6 燈:中國文字史 1935.

山胡懷理:中國小說的起降及其演奏南京的34

LI, 胡復謀:中國小規极論上海 1934

山) 學沙街:記書小史上海 1936

LIII, 超景保:小战間站上海 1938

LIV, 青丰正完:中国近世南南史trand. by 王古音上写 1936

山,王国维:宋无鹤曲史上海 1974

LVI, 怪侃的, 馬记表:南南格優北平1935

LW, 即瑛:七修教福祖山横里1880

LVIII, 由让时:金湖街笔志,志维山如来是堂山绿塘(杭州)

LIT 譯正學:中國文章家大辞典上海 1934

这中國人名七辞典上海 1953

四 發佑:剪燈掛話 ··· 世界文庫 de lay生活高度上海 1935-1936 Vol. 6. ↑ 2785-2308, Vol. 7 ↑ 2815-2827

四,大送庭史:石英頭山、如雜誌公司上海1935

四, 用情派西湖二集山分雜記公司上海1936

函教旅锋三十年來中國文学新资料的發現史客文学Ⅱ.

四年21. 方爱文 nepnuted ... 世界文神 1925—1936 Vol. 12 10. 5457—5459 further ... 嫩煌掇镇 圆立中央研究院歷史 诗言研究厅等刊之: Vol. 1 顿 11 6. 69-76

图,王昭君至文心世界大庫 1015-1936 Vol. 12 p5461-5468 futher in 傲煌撰辑 Vol. 1 琼 13 p. 83-96

特别直查: 支即俗文学史研究の材料心剪文 Vol. 四

四 到田东工得 如此講言書書

[XVII] 到向到女傅确注.

四,刻敌,而京雜記 山. …正境神海全書

以東国列書志 author unknown preface by なたれ dated 1747 Stis not impossible that 巻えな himself was the author of this book.

III 超程: 来创春秋 gapanese edilim printed in Kyota

1 新振锋:位于骨均位宣召加中國文學論集 Munglai 1924

LXXIII, 来承思而近記 new edition with a profuce by 相通 made by 豆束看書館,上海 1823

DEV, 大平廣記 edited by 該禮 (Peiping 1934

回, 張舊, 的海底 d. 山古伏小記書刊 At Collection Ma.1
Staint thekarna, Probable, Praha.
Kroell J. Prakele, Praha.

上海 4926

[XXV 段成式:面陽離短

CXXVII, 蘇軾 茶架城志林

[XXVII] 羅本三國志圖俗演為 a photographic represent of an adulion priviled in the period Hung Chile (1688-1505) will a preface from the year 1494, Shanghai, 1929

LXXX 李商隆:李新山詩集等社

阪 立えを言里東京夢事様 reginete reprint

1班1时得前:都城纪路到.加楝辛十=種 new reprint fy 去 書法通债.上海 1911.

以双,季節師将

LXCIII, 酸鼓剛:深州影戲文字工力.1226-1235

四班, 王杓:碧難浸志此…韵話袁编

LXX 周密: 武林舊事 d. in 知不及裔蓋書

[双班 新唐書

IXXXIII, 洪邁: 多壁志 new edition by commercial Press. Shanghair 1927

Statul tinkdens, Pratia.

Krestii J. Probek, Praha.

HOMMAGE À BEDŘICH HROZNÝ.

A L'OCCASION DU SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE — 6 MAI 1939.1)

Par

J. Rypka.

Allocution prononcée le 5 Mai 1939, à la séance solonnelle organisée par l'Institut Oriental de Prague.

Je commencerai par puiser dans ce qui constitue le bien le plus précieux de chacun; les souvenirs de jeunesse. En 1905, je venais de me faire inscrire à l'Université de Vienne; j'étais alors tout jeune étudiant, et je ne rêvais dejà que d'orientalisme. Allah seul sait pourquoi je ne voulais rien faire d'autre! Mais il fallait savoir quels cours choisir. Et elles n'étaient guère nombreuses, les conférences qu'un débutant pouvait suivre . . . Le cours d'assyrien de première année me sembla l'un des plus accessibles. D'autre part, il présentait pour moi cet attrait qu'il était confié au docteur Hrozný. « privat-docent »; la vue de cet ý, dont le programme reproduisait fidèlement l'accent, m'avait réjoui jusqu'au fond de l'âme. - Dans une petite salle - la salle 18 de la Faculté des Lettres de Vienne, d'où l'on avait une belle vue sur la Ringstraße - une quinzaine d'auditeurs s'étaient réunis. L'un deux, avant la conférence, lisait un journal imprimé avec les caractères les plus étranges que j'aie jamais vus alors. C'était, comme je l'appris bientőt, S. Kakabadzé, Géorgien, aujourd'hui professeur d'histoire à l'Université de Tiflis. Je me souviens fort bien également de l'actuel doyen de la Faculté des Lettres de Vienne, Viktor Christian, qui inaugurait, lui aussi, son premier semestre, et devait devenir un des principaux disciples de Hrozný. Le contraste était frappant, entre celui-ci et moi: lui, Viennois, portant les insignes d'une « Burschenschaft », ne ressentait sans doute point la même émotion que moi, tout fraîchement débarqué d'une petite ville de Moravie, perdu dans ce milieu étranger, sans amis ni camarades, novice en face des études supérieures et inquiet du résultat; j'entrevoyais d'un côté les multiples domaines de l'orientalisme, et de l'autre, ma modeste personne, munie seulement alors d'un puissant désir d'apprendre. Parmi les autres élèves de ce cours, je citerai encore Harry Torczyner, maintenant professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem.

Qu'il me soit permis de remercier de tout cœur Mme. M. Vokoun-David (Prague), qui a bien voulu traduire, d'une manière excellente, cette allocution.

J'étais impatient de savoir enfin qui était ce Hrozný, et s'il était véritablement Tchèque, car il était difficile d'expliquer autrement cet ý que j'étais tout fier de lire, comme un symbole. Bien des années après, à Prague, une fois la guerre terminée, j'ai appris qu'en cet instant, je n'étais point le seul à être ému, et que Hrozný lui-même était encore plus troublé que moi; en effet, cette conférence était la première du jeune « docent » qui venait d'être agréé. Mais ceci n'explique pas encore le mystère de l'accent sur l'y final du nom . . . Hrozný s'exprimait, à son cours, en un allemand impeccable, parfaitement prononcé. Mes doutes subsistaient donc, d'autant plus qu'il me paraissait difficile de croire que Vienne aurait très volontiers confié à un Tchèque une fonction dans l'enseignement supérieur.

L'éclaircissement me fut donné par Hrozný lui-même, et voici dans quelles circonstances. En plus de son cours d'assyro-babylonien, Hrozný exerçait les fonctions - guère lucratives - de bibliothécaire, à la Bibliothèque de l'Université, et son poste était, je crois bien, le plus fastidieux de tous: autour de lui s'accumulait, chaque demi-heure, la foule des livres rendus par les lecteurs, et chacun de ces livres devait passer par ses mains. Ce service épuisant lui avait été attribué par le vieux et maussade directeur Haas, en punition du congé que le jeune débutant avait demandé - et obtenu, à la suite d'une intervention venue de haut - pour un voyage d'études en Orient; il s'agit du voyage de Hrozný en Palestine et des fouilles de Taannek, dont nous parlerons plus loin. Entre ses montagnes de livres, Hrozný - je ne m'en étonne certes plus aujourd'hui - n'était plus le même; il ne ressemblait point à celui que nous entendions aux conférences, et prenaît l'air le plus sévère que l'on puisse imaginer. Cet air, il y a longtemps que j'ai cessé de le lui reprocher en moi-même. On sait bien, en effet, qu'il suffirait d'un peu de laisser-aller pour transformer en écurie d'Augias la plus belle des bibliothèques. Ce fut cependant à cette occasion qu'il remarqua mon nom, et m'invita, en compatriote, à venir le retrouver un soir au café Carola. Cette invitation, à laquelle je ne m'attendais pas, fut pour moi un honneur et une joie! Trente-quatre ans après, je garde, toujours aussi vif dans ma mémoire, le souvenir de cette rencontre, et je le conserverai toujours avec la même reconnaissance. Il commença lui-même, dès le début, à parler tchèque, et me donna plusieurs conseils profitables pour mes études. Hélas, ce fut lui, qui avait été mon premier professeur à l'Université, que je quittai le premier. Bref, c'est un élève, mais un élève qui, à certains égards, n'est pas allé bien loin, qui a composé cet hommage au héros de cette séance solennelle.

Malgré cette défection, je rencontrai encore maintes fois le professeur Hrozný, et même lorsque, ayant terminé mes études, je dus me consacrer à une autre tâche. J'observais avec une profonde sympathie, le courage avec lequel il suivait son difficile chemin. Ce courage, peut-être faut-il l'imputer à la tradition qui reste vivante dans les familles de nos pasteurs

protestants, dont a parlé Jirásek. Si l'abondance n'a jamais régné dans ces foyers, la quotidienne préoccupation de ces familles a toujours été de mener une vie exemplaire. Fils de pasteur de l'Eglise réformée, le professeur Hrozný est resté fidèle à ces préceptes. Il est vrai, il n'a, pour sa part, étudié que le temps d'un semestre à la Faculté de théologie protestante — en même temps d'ailleurs qu'il commençait ses études à la Faculté des Lettres. Cependant une foi ferme, fondée sur l'interprétation rationaliste de la Bible, et sur la tradition protestante, lui a été pour toute la vie un soutien constant.

Bedřich Hrozný est né le 6 Mai 1879, à Lysá nad Labem; il a fait ses études secondaires à Prague et à Kolin, et ses études supérieures à Vienne, jusqu'en 1901. La philologie sémitique, l'égyptologie et les disciplines apparentées, ont fait l'objet de ces études. Cet étudiant grave fut de bonne heure distingué par ses maîtres. En 1900, l'Académie des sciences de Vienne lui confiait la mission d'examiner une notable partie des grafitti sud-arabiques en sa possession. Ce travail ayant été le sujet de sa thèse de doctorat, il fut promu docteur en 1901, après quoi il fut nommé, par le ministère de l'Instruction publique et des Cultes, boursier pour un an; cette bourse devait être employée par lui pour un voyage d'études à Berlín et à Londres. Hrozný avait eu jusque-là, à Vienne, des maîtres de renom tels que D. H. Müller, Bickell, Reinisch, Krall, Sellin. A Berlin, ce fut sous la direction de Delitzsch, de H. Winckler, de Barth et de Sachau qu'il lui fut donné de travailler. A son retour, il entra au service de la Bibliothèque de l'Université de Vienne. Et dès 1905, âgé tout juste de vingt-six ans, il se fit agréer à l'Université de Vienne, en qualité de « docent », pour les langues sémitiques, avec mention particulière concernant l'écriture cunéiforme. Sa lourde tâche de bibliothécaire ne l'ayant pas empêché de déployer une infatigable activité scientifique, dans le domaine qu'il s'était choisi, il eut l'honneur, en 1913, d'être proposé pour une chaire de professeur à l'Université de Leyde. Ce fait décida les autorités — mais plus tard, la guerre une fois commencée, en 1915 à lui conférer le titre de chargé de cours à l'Université de Vienne. Cette nomination ne lui apportait sans doute pas toutes les satisfactions qu'il était en droit d'espérer, elle constituait plutôt une sorte de compromis. Mais, étant donné qu'on était en guerre, Hrozný ne put qu'accepter avec résignation, en continuant à travailler à la Bibliothèque.

C'est à cette époque de tumulte guerrier que se place sa grande découverte: le déchiffrement des inscriptions hittites cunéiformes. Le point de départ de ce déchiffrement fut la phrase: nu NINDA-un ezateni vâdurma ekuteni, « alors vous mangerez le pain (ezateni, cf. edo, essen), et l'eau (vâdur, cf. angl. water), vous boirez (ekuteni, akuvana, cf. aqua) ».

Dès le début, Hrozný considéra que la structure du hittite est de caractère indo-européen, quoique cette langue porte l'empreinte de fortes influences étrangères, d'origine asianique; en 1902, Knudtzon avait déjà émis

une opinion analogue, qu'il avait d'ailleurs aussitôt abandonnée. Cette découverte sensationnelle fit grand bruit dans le monde entier, malgré la séparation profonde des pays belligérants. Il y eut, bien entendu, beaucoup d'incrédules; et cependant, par la suite, l'heureux déchiffreur n'eut à revenir sur aucun des premiers principes de son interprétation, qui ouvrait à la science un nouveau domaine. La hittitologie est rapidement devenue une véritable discipline indépendante, et d'autres langues anciennes d'Asie Mineure ont été découvertes, de nouvelles données historiques ont été acquises, enrichissant ainsi, non seulement l'histoire, mais aussi la science des religions, l'archéologie ... tout ceci grâce au génial déchiffrement de Hrozný. Et cependant, après ce succès, sa position ne s'améliora guère. Celui dont les travaux allaient permettre d'écrire un chapitre nouveau de l'histoire lointaine de l'antiquité, celui qui avait fait parler les inscriptions, jusqu'alors muettes, de peuples inconnus, celui qui avait reconstitué l'histoire la plus ancienne des Indo-Européens établis en Asie Mineure, dut rester, comme auparavant, bibliothécaire : à la continuation de ses splendides travaux, il ne pouvait consacrer que le temps libre laissé par ces fonctions. Il avait été mobilisé aussi, pendant quelque temps. Ces jours tristes, illuminés seulement par la passion de la découverte et les affections familiales, prirent fin peu après la guerre: en 1919, Hrozný fut nommé professeur pour la chaire de langues et histoire des peuples de l'Orient ancien. à l'Université Charles IV de Prague. Ce fut alors qu'il put se consacrer complètement à son œuvre. Le nombre imposant d'articles, d'études et d'ouvrages qui sont sortis de sa plume témoigne de l'effort incessant déployé pour résoudre les problèmes de la hittitologie. Quel attrait cette nouvelle science exerce sur ses adeptes, nous le voyons non seulement d'après l'exemple de son fondateur lui-même, mais aussi sur le nombre rapidement accru des chercheurs dont le zèle infatigable s'exerce dans ce nouveau domaine.

En 1904, Hrozný avait été attaché en qualité d'assyriologue aux fouilles entreprises par le professeur Sellin à Tell Taannek, en Galilée. En 1924—25, avec l'appui du gouvernement tchécoslovaque, des institutions savantes et de mécènes, et le concours de MM. Cukr et Petraš, architectes, Hrozný dirige à son tour une expédition archéologique en Asie Mineure et en Syrie, terres classiques des antiquités hittites. L'ensemble des sommes réunies était relativement imposant. Il n'en fallut pas moins surveiller attentivement chaque dépense, et compter avec chaque sou. Ces deux années d'exploration dans des régions reculées du Proche Orient ne furent certes point des années faciles. Une fois achevées toutes ces pérégrinations, parfois pénibles, Hrozný prit le chemin du retour, emportant, en plus d'une abondante moisson scientifique, le germe de la malaria . . . Il avait fouillé à Sèch Sa'ad et à Tell Erfâd, en Syrie, et surtout au Kültepe, non loin de Kaisarieh, en Asie Mineure; là, il avait eu la chance de mettre au jour les restes

de l'antique Kaneš, centre de l'activité des négociants assyriens, vers le début du second millénaire avant J.-C., ainsi que les archives de ces marchands en tablettes cunéiformes; à cette importante trouvaille s'ajoutaient de nombreuses sculptures et objets divers, récoltés au cours de différentes fouilles, en Asie Mineure et en Syrie. Hrozný a donné, à l'intention du grand public, une relation de cette campagne de fouilles dans un petit ouvrage de vulgarisation intitulé « V říši půlměsíce » (« Dans l'empire du Croissant »; 1927); sur ce sujet, il a également prononcé des conférences et publié des articles dans les journaux. Enfin le gouvernement de la République tchécoslovaque, considérant la valeur et les résultats des recherches scientifiques du professeur Hrozný, lui décerna un prix de vingt mille couronnes, par arrêté du 29 Janvier 1926; à ce prix étaient jointes des félicitations officielles, exprimées par le président du conseil lui-même, le docteur A. Svehla.

Après tous ces voyages, Hrozný put revenir à la grande préoccupation de sa vie: aux travaux sur l'histoire des Hittites et les problèmes connexes. La grammaire, l'interprétation des textes, l'histoire et l'archéologie se combinent, dans ces travaux (ce talent de combinaison est précisément la grande caractéristique de Hrozný), pour reformer de vastes ensembles, où abondent les détails aussi bien que les grandes conclusions. Il n'a pas craint d'aborder le problème étrusque, et il a tenté de préciser le lien unissant les anciens Indiens aux pays de Churri et de Mitanni; il a reconstitué l'histoire des invasions des Indo-Européens en Asie Mineure (2000 av. J.-C.), et a examiné les arguments qui militent en faveur de l'existence du puissant empire d'Ahhijava... Cette activité a été servie par la fondation de la revue Archiv Orientální, organe de l'Institut Oriental de Prague. Il n'y a. je crois bien, guère de fascicule de cette revue où ne se trouverait un article, tantôt bref, tantôt important — c'est le cas le plus fréquent — dû à la plume de Hrozný. N'est-il pas d'ailleurs rédacteur de cette revue qui, sous sa direction, est devenue en peu de temps une des plus importantes en son genre? Qu'on me comprenne bien: là ou ailleurs, le talent scientifique de Hrozný aurait trouvé, de toute façon, le moyen de s'exprimer. A celui qui a été invité à composer l'article « Hittites » pour l'Encyclopédie Britannique, ne peuvent manquer les occasions d'écrire pour le public européen. De nombreux exemples en témoigneraient, en effet.

En 1932 commence une étape nouvelle des recherches de Hrozný: c'est à cette date qu'il s'attaque au difficile déchiffrement des inscriptions « hittites » hiéroglyphiques. Trois tomes, portant le titre « Les inscriptions hittites hiéroglyphiques; essai de déchiffrement » (Prague, 1933—1937), contiennent non seulement les résultats de ces recherches, mais aussi la publication, nouvelle ou inédite, de toutes les inscriptions connues à ce jour. L'auteur examine l'œuvre de ses prédécesseurs et prononce sur celle-ci un jugement critique; il présente ensuite sa propre lecture de tous les textes suivis que nous possédons, avec traduction et commentaire, ce que nul de

138 J. RYPKA

ceux qui étaient venus avant lui dans cette voie, n'était parvenu à faire. Il a exposé, pour le grand public cultivé, l'histoire de ce déchiffrement, dans un article « Die Entdeckung eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient » (Prager Rundschaften eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient » (Prager Rundschaften eines eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient » (Prager Rundschaften eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient » (Prager Rundschaften eines des Inscriptions hittites hiéroglyphiques doit donner une synthèse générale. Hrozný a été quelque peu détourné de ce travail par les préparatifs en vue de l'important fascicule qu'il se propose d'écrire, sur certains problèmes archéologiques et historiques; ce fascicule sera compris dans le tome premier de la grande Histoire de l'humanité qui se publie actuellement en tchèque sous la rédaction du professeur susta. Voici un an déjà qu'il a commencé. Nous souhaitons que le rayonnement de cette très importante étude s'étende à un public aussi large que possible.

Si je devais résumer l'œuvre principale de Hrozny, je me trouverais en face des mêmes difficultés que si je devais dénombrer toutes les marques d'estime et de reconnaissance manifestées à ses travaux, dans notre pays et à l'étranger. B. Hrozný est, à l'heure actuelle, membre de multiples académies et sociétés savantes, parmi lesquelles je citerai seulement l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; il est maintenant, parmi nous, l'unique membre associé étranger de cette section de l'Institut de France. Les découvertes et recherches de Hrozný dans le domaine de la hittitologie, dont il est le fondateur, ont rendu son nom célèbre dans le monde entier. Constamment invité à l'étranger, il a bien souvent parcouru l'Europe — en plus de l'Asie Mineure — de Londres ou Oslo, à telle ou telle ville de l'Europe orientale. Ajoutons enfin que, pendant dix ans, il a exercé les fonctions de président de la section des recherches scientifiques de l'Institut Oriental. et que, aujourd'hui, il est président de notre institution. Pendant l'année scolaire 1926—27, B. Hrozný a été Doyen de la Faculté des Lettres de Prague. Maintenant nous aurons bientôt la joje de saluer en sa personne le nouveau Recteur de l'Université Charles IV.

Faut-il compléter cette rapide biographie intellectuelle par quelques traits personnels? — Nous savons quel est son bon cœur, et combien il s'efforce toujours de venir en aide à ceux qui s'adressent à lui. Point sentimental, mais sensible. Epoux et père modèle (je n'ai pas encore réussi à découvrir sa manière de comprendre l'art d'être grand-père!). Il devient d'une gravité extraordinaire, dès qu'un problème scientifique occupe son attention. Par contre, dans les moments de détente, il sait unir sa bonne humeur à celle des autres. Ils sont difficiles à pénétrer, les secrets du sphinx des antiques inscriptions orientales, et c'est ce qui explique cette expression de volonté concentrée et opiniâtre...

Tel est le professeur Hrozný, dont nous fêtons aujourd'hui les soixante ans. — Soixante ou cinquante? Peu importe, car je ne vois guère de différence, moi, entre la figure du Hrozný de jadis et celle que nous lui voyons aujourd'hui. Si, de temps à autre, il se plaint d'un rhumatisme, celui-ci n'est peut-être pas bien méchant. D'ailleurs l'homme qui a résolument accepté de mener, en Asie Mineure et en Syrie, la dure vie du fouil-leur, a prouvé qu'il possédait une robuste constitution, en revenant finalement sain et sauf, chez lui. Il y a donc tout lieu de l'espèrer, la nouvelle étape qui commence pour lui le mènera non pas seulement jusqu'à soixante-dix, mais jusqu'à quatre-vingt ans et au delà! Large est donc encore la perspective. La vigueur de celui auquel s'adresse notre hommage lui permettra d'accomplir encore beaucoup, pour l'honneur de notre peuple et pour sa propre renommée. Puissent les bons vœux que nous formulons tous aujourd'hui à son intention, être l'aube d'une journée nouvelle où il lui sera donné de continuer à progresser, dans une constante harmonie de l'esprit et du corps, sur la voie glorieuse de la découverte!

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE M. BEDŘICH HROZNÝ.')

Par

Václav Číhař.

Ouvrages et articles publiés de 1902 à Juin 1939.

 Mémoire pour le doctorat ès lettres (dissertation) de l'Université de Vienne: Südarabische Grafitti, 1901, inédit. A paraître dans la série des Publications de l'expédition archéologique en Arabie méridionale.

1) Abréviations:

AAA = Annals of Archaeology and Anthropology

AJA = American Journal of Archaeology

AOr = Archiv Orientální

AHDO = Archives d'Histoire du Droit Oriental

BA = Beiträge zur Assyriologie

BoSt. = Boghazkői-Studien

BSL = Bulletin de la Société de Linguistique

CR = Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

DAWW = Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien

DLZ = Deutsche Literatur-Zeitung

IAE = Internationales Archiv für Ethnographie

IF = Indogermanische Forschungen ILN = Illustrated London News

JA = Journal Asiatique

JRAS = Journal of the Royal Asiatic Society

JS = Journal des Savants

JSOR = Journal of the Society of Oriental Research

LZ = Literarisches Zentralblatt

MDOG = Mitteilungen der Deutschen Orientgesellschaft MVAG = Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft

OLZ = Orientalistische Literaturzeitung

PEF = Quarterly Statement of the Palestine Exploration Fund BA = Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale

REAnc = Revue des Etudes Anciennes RHA = Revue Hittite et Asianique RSO = Rivista degli Studi Orientali

SBWAW = Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften

TLB = Theologischer Literaturbericht TLZ = Theologische Literaturzeitung VCAV = Věstník České akademie věd

WPhil. = Wochenschrift für klassische Philologie

WVDOG = Wiss. Veröffentlichungen der Deutschen Orientgesellschaft

WZKM = Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes

ZA = Zeitschrift für Assyrjologie.

- 2. Assyriologische Miscellen, OLZ V (1902), col. 132-142.
- 3. Zum Geldwesen der Babylonier, BA IV (1902), pp. 546-550.
- 4. Sumerisch-babylonische Mythen von dem Gotte Ninrag (Ninib). Herausgegeben, umschrieben, übersetzt und erklärt. Mit 13 autographierten Tafeln. Berlin, Peiser, 1903. 8°. VII, 128 pp., XIII pl. (MVAG 1903, Jg. VIII, 5). Nouvelle édition stéréotypée. Berlin 1914. C.-R.: Pontus Leander, DLZ 1904, col. 1810; H. Radau, Ninib, the determiner of fates. Philadelphia 1910, pp. 19 et suiv.; Jastrow, Religion Babyl. u. Assyr. I., 450—467.
- 5. Zur Höllenfahrt der Istar, WZKM XVII (1905), pp. 323-330.
- Vznik mythu o Leviatánovi (Origine du mythe de Léviathan), Naše Doba K (1903), pp. 321—329, 407—415.
- 7. Die Keilschrifttexte von Taannek. Mit 2 Tafein. Separatabdruck aus Dr. Ernat Sellin: Tell Taannek, Bericht über eine mit Unterstützung der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften und des k. k. Ministeriums für Kultus und Unterricht unternommene Ausgrabung in Palästina. Wien 1904. DAWW (phil.-hist. Kl.) L. Abh. IV. 10 p. (= pp. 113—122). II pl.
- Die neugefundenen Keilschrifttexte von Taannek. Mit 3 Tafeln. Separatabelruck aus Dr. Ernst Sellin: Eine Nachlese auf dem Tell Taannek in Palästina. Wien 1905. DAWW (phil.-hist. Kl.) LII, Abh. III, 6 pp. (= pp. 36-41), III pl.
- Der Inschriftenfund von Taunnek, Mitteil. d. öster. Ver. f. Bibl. IX (1905), pp. 165-166.
 Ein neues Fragment des Syllabars S^b, ZA XIX (1905-1906), pp. 367-371.
- Das Problem der sumerischen Dialekte und das geographische System der Sumerier, Vorläufige Mitteilung, WZKM XX (1906), pp. 281—290.
- 12. Amanhasir-Asusunamir, WZKM XX (1906), pp. 123-125.
- Bemerkungen zu den babylonischen Chroniken BM 26472 und BM 96152, WZKM XXI (1907), pp. 375—383.
- Ninib und Sumer, Revue Sémitique, Année XVI (1908), pp. 339-354, 455-465.
 Extrait: Paris 1908, 8°, 24 pp.
- 15. Sumerisch-Babylonisches, ZA XX (1907), pp. 421-430.
- 16. Der Obelisk Manistusu's, WZKM XXI (1907), pp. 11-43.
- Das Problem der altbabylonischen Dynastien von Akkad und Kis, WZKM XXIII (1909), pp. 191—219.
- [Zu Ungnads Ubersetzung zweier Briefe von Taanek], lettre insérée dans un c-r. publié par E. Sellin, DLZ 1909, Nr. 43, Col. 2704—2705, sur l'ouvrage de Gressmann "Die Ausgrabungen in Palästina und das Alte Testament" (Tühingen 1908).
- Das Getreide im alten Babylonien (Vorbericht), deux rapports préliminalres.
 Anzeiger d. phil.-hist. Kl. d. Wiener Akad. d. Wiss., Jahrg. 1909, No. VI, 3 pp.,
 Jahrg. 1910, No. V, 8 pp. 8°.
- Uber das Bier im alten Babylonien und Ägypten, Anzeiger d. phil.-hist.
 Kl. d. Wiener Akad. d. Wiss., Jahrg. 1910, No. XXVI, 9 pp. 8°. C.-R.:
 Fr. Thureau-Dangin, RA VIII, pp. 159.
- 21. KU.KAR, iškaru und hebr. eškar, WZKM XXV (1911), pp. 318-325.
- 22. Das Venusjahr und der elamische Kalender, Memnon V, pp. 81-98.
- 23. Die ältesten Dynastien Babyloniens, WZKM XXVI (1912), pp. 143-162.
- 24. GU.GAL- Platterbse, OLZ XVI (1913), col. 52.
- 25. Das Getreide im alten Babylonien. Ein Beitrag zur Kultur- und Wirtschaftsgeschichte des alten Orients. I. Teil. Mit einem botanischen Beitrage von Dr. Franz von Frimmel: Über einige antike Samen aus dem Orient. Mit 2 Tafeln. Wien, Hölder, 1914. 8º, 217 pp., II pl. (SBWAW, Phil.-hist. Kl. Bd. 173, Abh. 1.). C.-R.: Br. Melssner, DLZ 1914, No. 34—35, 2119; LZ 1915, 560 et s.; W. Förtsch, RSO VI (1915), pp. 1405—1409; (Bezold, C.), LZB 1915, No. 23; B. Münz, Wr. Zeitung 1915, No. 139; I. G. Arnold, American brewers' rewiew 1914.

- 26. Zur Bierbrauerei der alten Babylonier, OLZ XVII (1914), col. 201-202.
- 27. Die Lösung des hethitischen Problems, Ein vorläufiger Bericht. Mit Einführungen von O. Weber über den Stand unserer Arbeiten an den Keilschrifttexten aus Boghazköi und von Ed. Meyer über die Entzifferung der hethitischen Sprache, MDOG, Dezember 1915, Nr. 56, pp. 17-50. C.-R.: Chr. Bartholomae, WPh. XXXIII, 1916, Nr. 3, pp. 67-70; Conclusion de Bartholomae, ibid. pp. 259-262, Nr. 11; G. Herbig, DLZ 1916, pp. 421-432; Jensen, LZ 1916, p. 244; Beer, Theol. Zeit. 1916, p. 71; Ed. Meyer et O. Weber, MDOG. No. 56, p. 1 et suiv.; K. Wulff, Nord. tidskr. f. filol. V, pp. 81-88; W. Otto, Hist. Zeitschrift 117, pp. 189-228, 465-472; O. Weber, Vossische Zeitung, Suppl. 51, 1915; O. Weber, Umschau, 1916, No. 13; J. V. Prášek, Národní Listy du 6 Février 1916; S. Frankfarter, Wiener Zeitung, 1. Januar 1916; Listy filologické XLIII (1916), pp. 77-78; C. E. Gleye, Tägliche Rundschau, 14. XII. 1915; F. H., český čas. hist. XXII (1916), pp. 506-508; Harmann Ranke, Tag, 4. III. 1916; M. Schorr, Kwartalnik historiczny 1916, Livr. 1-2; F. Böhl, Theolog, Tijdschrift, 1916, Janvier; E. Brandenburg, Frankfurter Zeitung, 20. I. 1916; F. Hommel, Münch. Neneste Nachr., 26. XI. 1915; I. Scheftelowitz, Köln. Zeitung, 18. HIL 1916; H. Holma, Etudes sur les vocabulaires hittites. Helsingfors, 1916, pp. 73; J. H. Moulton, Expesitory Times 1916.
- Objevení nové řeči indoevropské, VČAV XXIV (1915), pp. 432-434. (La découverte d'une nouvelle langue indo-européenne.)
- 29. Die Sprache der Hethiter, ihr Bau und ihre Zugehörigkeit zum indogermanischen Sprachstamm. Ein Entzifferungsversuch. Leipzig, Hinrichs, 1916. 8°. XV, 246 pp. (BoSt., Heft 1-2, Stück 1, hg. v. O. Weber). C.-R.: F. Cumont, CR 1917, pp. 119-124; S. A. Cook, PEF 49, (1917), pp. 187-189; P. Jensen, TLZ 1918, col. 122 et s. (Hrozný ibid, col. 186 et suiv.); A. Gustavs, TLB 1919, pp. 82 et suiv.; Th. Kluge, LZ 1920, col. 354 et suiv.; Lichtenberg, Petermanns Mittellungen 1920, Januar-Februar, p. 37; E. F. Weidner, OLZ XXIII, 1920, col. 114-120; F. M. Th. Böhl, IAE XXV (1921), pp. 176 et suiv.
- 30. Zum ältesten sumerischen Ackerbau, WZKM XXIX (1915), pp. 367-370.
- Die Sprache der Hethiter. Entgegnung, WPhil. XXXIII (1916), Nr. 11, pp. 259—262.
- 32. Hethitische Keilschrifttexte aus Boghazköi. In Umschrift, mit Übersetzung und Kommentar. Leipzig, Hinrichs, 1919, 8°. XIV, 245 pp. (BoSt. 3. Heft II Stück). C.-R.: P. Jensen, TLZ 1919, pp. 122 et suiv. (sur les travaux de Hrozný); F. Bork, OLZ XXIII, 1920, col. 60—66; Th. Kluge, LZ 1920, col. 373; F. M. Th. Böhl, IAE XXV (1921), p. 117 et suiv.; S. Mercer, JSOR VII (1923), pp. 88—89.
- 32. O problému hethitském a o úkolech védy staroorientální vůbec (Sur le problème hittite et les tâches qui incombent à l'histoire de l'Orient ancien), Nové Atheneum I (1920), pp. 32-51.
- Nové úkoly orientálni archeologie (Les nouvelles táches de l'archéologie orientale),
 Naše Doba XXVII (1920), pp. 484—490.
- 35. Ober die Völker und Sprachen des alten Chatti-Landes. Hethitische Könige. Zwei Aufsätze, Leipzig, Hinrichs, 1920, 8°, 32 pp. (BoSt. 5. Heft = III. Stück, 2. Lief., pp. 25-56). C.-R.; F. Sommer, OLZ XXIV (1921), pp. 314-317; F. M. Th. Böhl, IAE XXV (1921), p. 178; A. Gustavs, WPh. 42, p. 423 et suiv.; Th. Kluge, LZ 1922, Col. 56; G. Herbig, Götting. Gelehrter Anzeiger 1923, Nr. 10-12, pp. 193-218 (compte-rendu des cinq premiers fascicules de Boghazköi-Studien).
- 36. Un dien hittite Ak/gnii, RA XVIII (1921), pp. 34-36.

37. Keilschrifttezte aus Boghasköi. Autographiert, 5, und 6, Heft, Leipzig, Hinrichs, 1921. In folio, LXXII, LXXXIV planches (WVDOG 36, Heft 1, 2).

38. O národě filistinském (Le peuple des Philistins), Národní Listy du 31 Juillet

39. Das hethitische Königspaar Tlabarnas und Tawannanas, JSOR VI (1922), pp. 63-73.

40. O couptekém králi Tutanchamonovi (Tutankhamon, roi d'Egypte), Lidové No-

viny 1923, nº 175.

- 41. O hrobce krále Tutanchamona (La Tombe du pharaon Tutankhamon), Lidové Noviny 1923, nº 178.
- 42. Code hittite provenant de l'Anie Mineure (vers 1250 av. J.-C.). Ière partie. Transeription, traduction française. Paris, P. Geuthner, 1922, 8º, 162 pp., XXVI pl. (Hethitica, Collection de travaux relatifs à la philologie, l'histoire et l'archéologie hittite, Tome Ist). C.-R.: C. Autran, RA XX (1928), pp. 41-44; G. Contenau, Syria IV (1923), pp. 250-251; H. Zimmern, ZA XXXV (1923). pp. 72; A. Meillet, BSL XXIV (1923), pp. 168-171; A. Cuny, REA XXVI (1924), pp. 364-365, G. Contenau, JA 1925, p. 344; E. Burrows, JRAS 1926, pp. 321-329; J. Friedrich, OLZ 1925, col. 476-478; S. Smith, AAA XII (1925), p. 47.
- 43. Druckfehlerberichtigung zu dem Aufsatze: Das hethitische Königspaar Tlabarnas und Tavanannas (JSOR, Vol. VI, S. 63-78), JSOR VII (1923), pp. 77-78.
- 44. První výskumná výprava čel, do Orientu, (La première expédition scientifique tchécoslovaque en Orient), Národní Listy du 6 Avril 1924.
- 45. Ve starozákonní zemi Basan (Au pays biblique de Basan), Národní Listy du 6 Avril 1924.

46. V Kaisarii (A Kaisarieh), Nărodni Listy des 10 et 24 Août 1924.

- 47. Z mých potulek v Syrii (Mes randonnées en Syrie), Národní Listy du 25 Décembre 1924.
- 48. Do nového roku, Několík archeologických zbožných přání. (Au seuil du nouvel an. Voeux relatifs à l'archéologie), Národní Osvobození du 1er Janvier 1925,
- 49. The first Czechoslovak Excavations in the Near East, Central European Observer V (1926), Nr. 29, 30, pp. 511-512, 527-529, 5 Illustrations.
- 50. Bilder von der Orienterpedition Univ. Prof. Dr. Hrozný's, Prager Presse 1924, Bilderbeilage 34, p. 3.
- 51. Neue Aufnahmen von der Forschungsreise Prof. Hrozny's in den Orient, Prager Presse 1924, Bilderbellage 45, p. 2.
- 52. Bilder von der Orientexpedition Prof. Hrozný's, Prager Presse 1925, Bilderbeilage 5.
- 53. Bilder von den Ausgrabungen Prof. Hrozný's auf Kültepe in Kleinasien. Auffinding eines Tontafelarchivs aus dem 3. Jahrtausend v. Chr., Prager Presse 1926, Bilderbeilage 18. 1. Mai.

54. Obrázky z expedice prof. Hrozného (Illustrations relatives à l'expédition du professeur Hrozný), Panorama III, nº 4 (1926), p. 27.

- 55. A "Record office" 4000 years old. New materials for the history of Asia Minor's Earliest Civilisation, ILN, 2nd Octobre 1926, nº 4563.
- 56. Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques du Kultépé, Syria VIII (1927), pp. 1-12, IV pl.
- 57. Českozlovenské výkopy na Kültepe I-VI (Les fouilles tchécoslovaques du Kultépé), Národní Listy des 27 Février, 6, 13, 27 Mars, 4, 10 Avril 1927.
- 58. Un certain nombre d'articles publiés dans le Masarykův Naučný Slovník 1927.
- 59. Okoly a cile Orientalniho ústavu (Programme et buts de l'Institut Oriental), Národní Listy des 5 et 19 Juin 1927.

- 60. V říží půlměsice. Cesty a výkopy v Turecku s 29 původními snímky, 1 plánem a 1 mapou (Dans l'empire du Croissant. Voyages et fouilles en Turquie). V Praze, Jos. R. Vilímek, 1927. 8º. 91 pp., XXIX illustr., 1 carte, 1 plan.
- 61. Discoveries in the Land of Job, ILN, 25th June 1927.
- 62. Das hethitische Mediopassivum. Paradigmes accompagnant une conférence prononcée à La Haye à l'occasion du premier congrès international des linguistes, La Haye 1928.
- První mezinárodní sjezd jazykozpyteů v Hangu (Le premier congrès international des linguistes à La Haye), Národní Listy du 18 Avril 1928.
- První mezinárodní sjezd struskologický ve Florencei a v Bologni, 1925 (Le premier congrès international d'étruscologie, Florence et Bologne, 1928), Národní Listy des 15 et 16 Mai 1928,
- Etruskisch und die hethitischen Sprachen, ZA N. F. IV (XXXVIII) 1928,
 pp. 171—184. Conférence prononcée devant le premier congrès international d'étruscologie.
- 66. Hethiter und Inder, ZA N. F. IV (XXXVIII) 1928, pp. 184-185.
- Etruskisch und die hethitischen Sprachen, Atti del I. congresso internazionale etrusco, Firenze 1929, pp. 189—191.
- 68. Narám-Sin et ses ennemis d'après un texte hittite, AOr I (1929), pp. 65-78.
- 69. Ein babylonisch-hethitisches Omen. AOr I (1929), pp. 85-86.
- Die Länder Churri und Mitanni und die ältesten Inder, AOr I (1929), pp. 91-110,
 1 carte, I pl. C.-R.: Ed. Cu q. Journal des Savants 1929, p. 373; A. Safrastian,
 Massis I (1929), p. 265; R. Dussaud, Syria XI (1930), pp. 196-197.
- Weiteres zu den Ländern Churri und Mitanni: das Land Maileni, AOr I (1929), pp. 252-253.
- 72. L'invasion des Indo-Européens en Asie-Mineure vers 2000 av. J.-C., AOT I (1929), pp. 273—299, 1 carte. C.-R.: R. Dussaud, Syria XI (1930), pp. 196—197; cf. aussi séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 10 juillet 1929; Les premières invasions indo-européennes en Asie Mineure, Syria X (1929), pp. 366—367.
- Hethiter und Griechen, AOr I (1929), pp. 323—343, avec XI planches et 1 carte.
 C.-R.: R. Dussaud, Syria XI (1930), pp. 196—197.
- 74. Objev nesnámého písma a nesnámé řeči ve Starém Orienté (La découverte d'une écriture et d'une langue inconnues de l'Orient ancien), Národní Listy du 25 Novembre 1929.
- Instrumental und Ablativ im Hethitischen, Donum natalicium Schrijnen (1929), pp. 367—368.
- Article The Hittites dans l'Encyclopaedia Britannica, 14* édition, XI (1929),
 col. 598—608, 1 carte et 1 planche.
- 77. Treść wykładów dra B. Hrosnego, profesora zw. Uniw. Karol. w Pradze, wygloszon. na zaproszenie Univ. Jagiell. w Krakowie 1929 (Résumé de deux conférences prononcées à l'Université de Cracovie, 7 et 8 Novembre 1929).
- O prastarém hethitekém králi Anittovi z 20. stol. př. Kr. (Le très ancien roi hittite Anittas, 20° siècle av. J.-C.), Národní Politika n° 11, du 12 Janvier 1930.
- 79. T. G. Masaryk and the Orient, AOr II (1930), pp. 1-2,
- Das hethitische Mediopassivum, Actes du premier Congrès international des Linguistes, La Haye, 10—15 Avril 1928 (Leiden 1930), pp. 155—164.
- The Coming of the Hittites into Asia, The Evangelical Quarterly, Edinburgh, II (1930), pp. 120—126.
- 82. Deux monuments anatoliens, AOr II (1930), p. 299, pl. XXXIX et XL.
- Babylon, vlast astrologie (Babylone, berceau de l'astrologie, extrait de conférences), Jubilejni rocenka Kalicha. Praha 1930, pp. 53-56.

- Vlastní řívotopis v kostce (Esquisse d'une autobiographie), Venkov du 1er Janvier 1931, Supplément, 4 pp. Ci-inclus Interview avec le professeur Hrozný, prise par M. A. Bareš.
- Le cheval chez les Hittites et les Mitanni au II^s millénaire avant J.-C., Figaro Artistique Illustré, Février 1931, p. 44 (avec deux photographies).
- Na université londýnské a pařížské I., II. (Aux universités de Londres et de Paris),
 Národní Listy, Suppléments des 5 et 12 Avril 1931.
- Rapport sur les conférences faites à Paris et à Londres (présenté à l'Institut Oriental), AOr III (1931), pp. 192—193.
- Le Hittite: Histoire et progrès du déchiffrement des textes, AOr III (1931), pp. 272-295 (Conférences prononcées à Londres, les 3 et 4 Mars 1931, et à Paris, le 14 Mars 1931).
 C.-R.: Edward H. Heffner: AJA XXXVI (1932), p. 174.
- L'entrainement des chevaux chez les anciens Indo-Européens d'après un texte mitannien-hittite provenunt du 14° siècle av. J.-C., AOr III (1931), pp. 431—461.
- Objevení neznámé řečí v dnešní Malé Asii? (La découverte d'un dialecte inconnu parlé de nos jours en Asie Mineure?), Národní Listy, Supplément du 21 Février 1932.
- La deuxième lettre d'Arzawa et le vrai nom des Hittites indo-européens, JA CCXVIII (1981), pp. 307—320. (Conférence prononcée à la Société Asiatique de Paris, 13 Mars 1931). C.-R.: Edward H. Heffner: AJA XXXVI (1932), p. 176.
- Assyriens et Hittites en Asie Mineure vers 2000 av. J.-C., AOr IV (1932), pp. 112—117 (Article lu par M. Cuq devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris le 23 Mars 1932).
- Une inscription de Ras-Samra en langue churrite, AOr IV (1932), pp. 118—129
 (Article lu par M. E. Cu q devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 22 Avril 1932).
- 94. Les Ioniens à Ras-Samra, AOr IV (1982), pp. 169-178. C.-R.: David M. Robinson: AJA XXXVI (1982), pp. 526-527.
- 95. The Hittite Hieroglyphic Inscriptions, AOr IV (1932), pp. 378-375.
- Trenování koní před čtyřmí tísíciletími (L'entraînement des chevaux, il y a quatre mille ana). Jezdec a chovatel I (1933), pp. 4—6.
- 97. Les inscriptions hittites hiéroglyphiques, essai de déchiffrement, suivi d'une grammaire hittite hiéroglyphique en paradigmes et d'une llate d'hiéroglyphes. Praha, Orientální ústav, 1933 (Paris, Geuthner; Leipzig, Harrassowitz). 8º. 119 pp., II pl. (Monografie Archivu Orientálního, Vol. I. Livr. I.) K 95'—, C.-R.: E. Dhorme, Syria XIV (1933), p. 326 et 341 et suiv.; J. Garstang, AAA XX (1933), pp. 210—211; E. H. Sturtevant, Language IX (1933), pp. 273—279; G. Contenau, Mercure de France 248 (1. XII. 1933), pp. 452—453; Joh. Friedrich, ZA N. F. VIII (XLII) 1934, pp. 184—198; P. Merlggi, IF 52 (1934), pp. 45—49; R. C. Thompson, JRAS 1934, pp. 833—842; E. Cavaignac, Hittite hiéroglyphique, RHA III (fasc. 20, Juillet 1935), pp. 130—135; A. Moret, CR 1933, pp. 256—280; E. H. Sturtevant, Language IX (1933), pp. 273 et suiv.; A. Meillet, BSL 34 (1933), pp. 131—132 (surtunakkeššar); A. Meillet, BSL 34 (1933), n° 102, p. 43; L. Delaporte, RHA 1934, 24; Joh. Friedrich, Idg. Jahrbuch XIX (1935), pp. 330.
- 98. Objevení nového národa indosvropského ve starém Oriente (O hethitských národech hieroglyfických) (La découverte d'un nouveau peuple indo-européen de l'Orient ancien; sur les inscriptions hittites hiéroglyphiques), Národní Listy, Supplément n° 153 du 4 Juin 1933 (3 figures).
- Die Entdeckung eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient, Prager Rundschzu III, Nr. 4 (1933), pp. 266—278. Tiré-à-part: pp. 1—15.

- 100. Sur l'inscription hittite-hiéroglyphique Carch. I. A 6, AOr V (1933), pp. 114-117.
- 101. Les inscriptions "hittites"-hiérophyphiques sur plomb, trouvées à Assur, Essai de déchiffrement, AOr V (1933), pp. 208—242, 1 pl. Également publié à part, pages numérotées de 1 à 35 (aux éditions Geuthner à Paris et Harrassowitz à Leipzig). (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 22 Septembre 1933, et présenté au Troisième Congrès International des Linguistes à Rome, 19—26 Septembre 1933). C.-R.: P. Meriggi, OLZ XXXVII (1934), pp. 736—738; R. C. Thompson, JRAS 1934, pp. 833—842.
- 102. Anittas, Tvůrcové dějin. Praha 1983, fasc. 2, pp. 24-28.
- 103. Nové objevy o pravékých národech (Děcouvertes nouvelles relatives à des peuples archaiques), Pražský ilustrovaný zpravodaj, 1933, nº 41, p. 3 (Interview avec M. Hrozný, prise par M. Bulánek-Dlouhán).
- 104. Inscriptions "hittites" hiéroglyphiques de Carchemiah. Essai de déchiffrement, AOr VI (1934), pp. 207—266, Pl. IV—IX (Article lu par M. Moret devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 22 Décembre 1933). C.-R.: P. Meriggi, IF 52 (1934), pp. 49—51; David M. Robinson, AJA XXXVIII (1934), p. 589.
- 105. Les inscriptions hittites hiéroglyphiques. Essai de déchiffrement. Livraison II: Transcription et traduction de 41 des plus importantes inscriptions hittites hiéroglyphiques avec commentaire. Praha, Orientální ústav, Juin 1934. 8°. Pp. 121-314, pl. III-XVI. (Monografie Archivu Orientálního, Vol. I.) K 150'-, C.-R.: L. D(e-laporte), RHA III, fasc. 17, oct. 1934, p. 24; E. Cavaignac, Hittite hiéroglyphique, RHA III, fasc. 20, Juillet 1935, pp. 130-135; P. Meriggi, IF 53 (1935), pp. 229-231; J. Garstang, AAA XXI (1934), pp. 144-145.
- 106. Les plus anciens rois et l'habitat ancien des "Hittites" hiéroglyphiques, AOr VI (1934), pp. 399—407. C.-R.: David M. Robinson, AJA XXVIII (1934), p. 590.
- Articles divers dans les journaux Turcs Hakimiyeti Milliye (1934) etc., sur les Hittites.
- 108. Za nápisy tajemných Hethitů do nitra Malé Asie (A la recherche des inscriptions hittites, au cœur de l'Asie Mineure, interview concernant les voyages du prof. Hrozný en Asie Mineure et Syrie, de 1934). Večer, n° 289, du 13 Décembre 1934.
- 109. El Hitita: Historia y Progreso del desciframiento de sus Texts, pp. 65-101. Apéndice: El Hitita Jeroglifico, pp. 103-105: Las Lenguas y los pueblos indocurropeos (con dos mapas en colores) por P. Kretschmer y B. Hrozný. Traducción de M. Sánchez Barrado y A. Magariños. Madrid, Casa Editorial Hernando, 1934. 8°. (Collección de manuales « Emerita », núm. 1.). (Traduction espagnole des conférences précèdemment prononcées à Paris et à Londres, accompagnée d'un supplément sur les hiéroglyphes hittites). C.-R.: A. Cuny REAnc XXXVII (1935), pp. 265-267; A. Debrunner, IF 53 (1935), pp. 157.
- 110. Bible a moderni véda (La Bible et la science moderne), Husûv odkaz XXIV (1935), nº 1, pp. 2—5 (Conférence radiophonique prononcée le 26 Décembre 1934). Reproduit dans Výběr (éd. Bařa), 1935, fasc. 2, pp. 136—139.
- O cesté do Variovy (Voyage à Varsovie), interview dans Véčerník Českého Slova du 5 Mars 1935.
- 112. Der babylonische Fischgott Ognnes in den Keilinschriften, AOr VII (1935), pp. 1-3.
- Les inscriptions « hittites » hiérophyphiques d'Erkelet et la dévinité Marutakas, AOr VII (1985), pp. 6-7, pl. I-II. C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 20, Juillet 1935), p. 143.

- 114. O ludgeh i jezykach hetyckich, Przegiał wspólczesny XIV (1935), pp. 178-197 (Traduction polonaise de la conférence précédemment prononcée, Varsovie, le 27 Février 1935) et accompagné d'une biographie de l'auteur, par S. Prze-worski.
- 116. Les inscriptions « hittites » hiéroglyphiques de Boybeypunari et le problème de la langue Paläite, AOr VII (1935), pp. 133—178, pl. XI—XXXVIII. C.-R.: David M. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
- 116. Trois inscriptions & hittites > hiéroglyphiques de Carchemish, AOr VII (1935), pp. 179-190, pl. XXXIX-XLIII. C.-R.: D. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
- On my five-months archaeological journey to Turkey and Syria, AOr VII (1935), pp. 208—210.
- L'inscription « hittite » hiéroglyphique d'Adjigöl (Topada), AOr VII (1935), pp. 488—515, pl. LVIII—LXVII (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 13 Septembre 1935). C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 22, Janvier 1936), p. 204; David M. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
- 119. L'inscription e hittite » hiéroglyphique de Suvasa, AOr VII (1936), pp. 516-522, pl. LXVIII-LXXV (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 13 Septembre 1935). C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 22, Janvier 1936), p. 204; David M. Robinson, AJA XI. (1936), p. 132.
- 120. Die Inschrift von Lemnos, Studi Etruschi IX (1935), pp. 127-132, pl. XXXI. C.-R.: Zmigryder-Konopka, Przegląd, klas. III (1937), pp. 129-130.
- 121. Slavný francouzský orientalista Paul Pelliot v Praze (Les conférences à Prague de Paul Pelliot, le célèbre orientaliste français), Národní Listy du 10 Mai 1936.
- 122. Une stèle a hittite » hièroglyphique de Kaiséri. AOr VIII (1936), pp. 1-12, pl. I-III. (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 Avril 1936). C.-R.: David M. Robinson, AJA XLII (1938), pp. 134-135.
- 123. L'inscription de Kölit Oghlu Yaila. AOr VIII (1936), pp. 13-17, pl. IV-V. (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 Avril 1936.)
- 124. Les quatre autele shittites »-hièroglyphiques d'Emir Ghazi et d'Eski Kida et les divinités Apalanas(?) et Rutas, AOr VIII (1936), pp. 171—199, pl. VIII—XXIV (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 26 Juin 1936). C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 24, Juillet 1936), p. 285.
- 125. Les inscriptions « hittites » hiéroglyphiques de Karakuyu, Fraktin, Kara Dagh et la stèle de Boghazkeui, AOr VIII (1936), pp. 200—209, pl. XXV—XXIX. C.-R.; L. D(elaporte), RHA III (fasc. 24, Juillet 1936), p. 285.
- 126. L'obélisque « hittits »-hiéroglyphique d'Izgin, AOr VIII (1936), pp. 273-289, pl. XXX-XXXIV. C.-R.: L. D., RHA III (fasc. 24, Juillet 1936), p. 285.
- 127, Chettakie narody i jazyki, Revue Dlja Vas, Riga, 12 Decembre 1936.
- 128. In het land van de Hettieten, dans la revue hellandaise "'t hellig Land", Nijmegen 1936, Jg. 24, pp. 49-53, 61-65 (avec dix illustrations).
- 129. Mon voyage archéologique de 1933 en Asie Mineure et l'état actuel du déchiffrement des inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques, Estratto "XIX Congresso Internazionale degli Orientalisti", Roma 1935, 5 pp. (Résumé d'une conférence accompagnée d'environ 50 projections lumineuses).
- 129a. Slavný polský orientalista v Prace (Les conférences de T. Kowalski, le célèbre orientaliste polonais), Národní Listy du 5 Mars 1937, n° 64.

- Nékolik dojmů z baltských universit (Les universités des pays baltes), Národní Listy, Supplément du 18 Mars 1937.
- 131. Sur une inscription « hittite » hiéroglyphique, Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen 1937. Pp. 500—504 (avec deux photographies).
- 132. Par Hetiesu tautăm un valodăm, Senatne un măkala II (1937), pp. 5-22. (Traduction lettone d'une conférence « Peuples et langues hittites », publié par les soins du professeur F. Balodis de Riga.) Avec illustrations.
- 138. Inscriptions « hittites » hiéroglyphiques des rois de Tuvana-Tyana, AOr IX (1987), pp. 217—222, pl. XXIV—XXV.
- 134. Les inscriptions hittites hiéroglyphiques. Essai de déchiffrement. Livraison III: Transcription et traduction de 45 inscriptions hittites hiéroglyphiques avec commentaire. Résultats d'un voyage en Asie Mineure et Syrie (Juillet-Novembre 1934). Avec 90 planches. Praha, Orientální ústav, Octobre 1937. 8º. Pp. 315-512, pl. XVII-CVI, K 250. C.-R.: E. Benveniste, BSL 39, pp. 28-29.
- Un nouveau texte juridique du Kultépé (environ 2000 av. J. C.), AHDO I (1987), pp. 87—90.
- O "chsttskich" ieroglifach na stelach Tel"-Amara, Vestnik drevnej istorii I (1937), pp. 24—32.
- 137. Interview avec M. Soukupová dans Naše Republika VIII (1937), nº 4, pp. 49-51.
- Inscriptions a hittites > hiéroglyphiques de Nigdeh, Andaval, Ekrek et Asardjik, AOT IX (1987), pp. 407—416, pl. XXVII—XXXII.
- President Liberator Masaryk, his relation to the Orient and to the Oriental Institute of Praka. Address delivered at the commemorative ceremony of the Oriental Institute, on Octobre 12th 1937, AOr IX (1937), pp. 302—306, 1 portrait.
- Les lettres « hittites » hiéroglyphiques a-d, écrites sur plomb, AO X (1938), pp. 35-50, pl. I-VI.
- Ob odnoj interesnoj "chettskoj" ieroglifičeskoj nadpisi (Messerschmidt Corpus insc. Hett., Taf. VIII), Vestnik drevnej istorii 1/2 (1938), pp. 23-29, pl. II.
- 142. Le nom et le caractère de Gilgames, CR 1938, pp. 114-118.
- 143. Sur la première dynastie de Kis, CR 1938, pp. 360-365.
- 144. Sur quelques rapports entre Sumer-Akkad et l'Egypte, au IVe millénaire avant J. C., AOr X (1938), pp. 369-374 (Communication lue devant le XXe Congrès International des Orientalistes à Bruxelles, le 8 Septembre 1938).
- 145. La charrue en Sumer-Akkad, en Egypte et en Chine, AOr X (1938), pp. 437-440, pl. XXVI-XXVIII (Article lu par M. F. Thureau-Dangin devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 28 Décembre 1938).
- On an Inscription from Atchana, Antiquarie's Journal XIX (1939), pp. 35-37,
 pl. XIII.
- 147. Kultura před 6000 raky: Sumer, Akkad a Epypt ve IV. tisiciletí př. Kr. (La civilisation il y a 6000 ans: Sumer, Akkad et l'Egypte au quatrième millénaire av. J.-C.), Národní Listy, Supplément au n° 119 du 30 Avril 1939.
- 148. Über eine unveröffentlichte Urkunde vom Kültepe (ca. 2000 v. Chr.), Symbolae ad iura orientis antiqui pertinentes Paulo Koschaker dedicatae (Studia et documenta ad iura orientis antiqui pertinentia II [1939]), pp. 108—111.
- 149. L'inscription « hiftite »-hiéroglyphique Messerschmidt Corp. Inscr. Hett. VIII, AOr XI (1939), pp. 1—6, pl. I—II. (Article lu par M. René Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 Décembre 1937.)
- 150. Sur un cachet « hittite :-hiéroglyphique de Ras Shamra, Mélanges Syriens offerts à M. René Dussaud, 1939, pp. 55-57.
- Sur une inscription a hittite s-hiéroglyphique d'Apamée, paraîtra dans Syria XX (1939).

Comptes-rendus d'ouvrages divers.

- 152. Ch. Fossey: Contribution au Dictionnaire sumérien-assyrien (Suppl. à la « Classified List » de Brünnow) I* fasc. Paris 1905. WZKM XX (1906), pp. 90—108.
- 153. Fr. Thureau-Dangin: Inventaire des tablettes de Tello conservées au Musée Impérial Ottoman. Tome I: Textes de l'époque d'Agadé. Paris 1910. WZKM XXV (1911), pp. 234—238.
- H. Holma: Die Namen der Körperteile im Assyrisch-Babylonischen. Helsingfors 1911. DLZ 1912, pp. 1312—1314.
- 155. Fr. Thureau-Dangin: Die sumerischen und akkadischen Königsinschriften, Leipzig 1907. WZKM XXII (1908), pp. 104—108.
- 156. Ed. Meyer: Reich und Kultur der Hethiter. Berlin 1914. WZKM 1917, pp. 212-214.
- 157. Enno Littmann: Zigeunerarabisch. Wortschatz und Grammatik der arabischen Bestandteile in der morgenländischen Zigeunersprache. Bonn 1920. Nové Atheneum III (1921), pp. 383—384.
- 158. Richard Leonhard: "Paphlagonie". Reisen und Forschungen im nördlichen Kleinasien. Berlin 1915. Nové Atheneum III (1921), pp. 471—473.
- 159. Joh. Friedrich: Staatsverträge des Chatti-Reiches in hethitischer Sprache I. Leipzig 1926, Litteris IV (1927), pp. 217—222.
- 160. A. T. Clay: Letters and Transactions from Cappadocia. New Haven 1927. OLZ XXXI (1928), pp. 850—852.
- 161. Ludwig Curtius: Die Antike Kunst. Berlin 1923. Litteris VI (1929), pp. 43-45.
- 162. E. Goldmann: Beiträge zur Lehre vom indogermanischen Charakter der etruskischen Sprache, I. Teil. Heidelberg 1929. AOr I (1929), pp. 87—88.
- 163. Monumenta armenologica. Wien 1927. AOr I (1929), pp. 257-258.
- 164. Eric Mjöberg: Durch die Insel der Kopfjäger. Abenteuer im Innern von Borneo. Leipzig 1929. AOr I (1929), pp. 260—261.
- 165. C. F. Lehmann-Haupt: Corpus inscriptionum chaldicarum. Textbd., 1. Lief., Tafelbd., 1. Lief. Berlin und Leipzig 1928. AOr I (1929), pp. 374—376.
- 166. Albrecht Götze: Madduvattaš. Leipzig 1928. OLZ XXXIII (1930), pp. 33-85.
- Reallexikon der Assyriologie. I. Bd, Lief. 1—3. Berlin und Leipzig 1928—1929.
 AOr II (1930), pp. 167—169.
- 168. Ed. Chiera: Sumerian Lexical Texts from the Temple School of Nippur. Chicago 1929. AOr II (1930), pp. 169—171.
- 169. Ed. Cuq: Études sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites. Paris 1929. AOr II (1930), pp. 171—172.
- Louis Delaporte: Éléments de la grammaire hittite. Paris 1929. AOr II (1930), pp. 172.
- 171. Knud Fabricius: The Hittite System of Land Tenure in the Second Millenium B. C. (Sahhan and Luzzi), 1929. AOr II (1930), pp. 172-173.
- Fritz Schachermeyr: Etruskische Frühgeschichte. Berlin und Leipzig 1929. AOr II (1930), pp. 173—174.
- 173. Wilhelm Filchner: Om Mani Padme Hum. Meine China- und Tibet-Expedition 1925—28. 2. Aufl. Leipzig 1929. AOr II (1930), pp. 194—196.
- R. Campbell Thomson: The Epic of Gilgamish. Oxford 1930, AOr II (1930), pp. 365—366.
- 175. G. Boyer: Contribution à l'Histoire juridique de la Ière dynastie Babylonienne. Paris 1928. AOr II (1930), pp. 366—367.
- 176. George A. Barton: Hittite Manuel for Beginner. The "Treaty" of Mursilis with Kupanta-Kal. Paris 1928. AOr II (1930), pp. 370—371.

- 177. Ottův Slovník naučný nové doby. Dodatky k velkému Ottovu Slovníku naučnému. Díl I., svazek I. Praha 1930. AOr II (1930), pp. 381—382.
- 178. Julius Lewy: Die Kültepetexte aus der Sammlung Frida Hahn, Leipzig 1930. DLZ 52 (1931), col. 2168—2169.
- Ephraim A. Speiser: Mesopotamian Origins, Philadelphia 1980, AOr III (1931), pp. 518—519.
- C. J. Gadd and L. Legrain: Ur Excavations Texts I. Royal Inscriptions. London 1928, AOr HI (1931), pp. 519—520.
- Daniel David Luckenbill: Inscriptions from Adab. Chicago 1930. AOr III (1931), pp. 520—521.
- Eckhard Unger: Babylon, die heilige Stadt, nach der Beschreibung der Babylonier, Berlin und Leipzig 1931; AOr III (1931), pp. 521—522.
- Bruno Meissner: Beiträge zum assyrischen Wörterbuch I. Chicago 1931. AGr III (1931), pp. 522.
- 184. Max Freiherr von Oppenheim: Der Tell Halaf. Eine neue Kultur im äftesten Mesopotamien. Leipzig 1931. AOr III (1931), pp. 522-525.
- René Dussaud: La Lydie et ses voisins aux hautes époques. Paris 1930. AOr III (1931), p. 530.
- Stefan Przeworski: Studja nad osadnictwem i rola Hetytów w środkowej Anatolji. Warszawa 1929. AOr III (1931), pp. 530—531.
- W. M. Calder: Monumenta Asiae Minoris antiqua. Vol. I. London 1928. AOr III (1931), pp. 533—534.
- Johannes Friedrich: Staatsverträge des Hatti-Reiches in hethitischer Sprache.
 Teil I—II. Leipzig, Hinrichs, 1926/30, OLZ XXXV (1932), col. 257—258.
- Reallexikon der Assyriologie. Bd. I, Lief. 4—6, Berlin und Leipzig, 1930—1932.
 AOr IV (1932), pp. 133—134.
- 190. Arno Poebel: The Sumerian Prefix Forms e- and i- in the time of the earlier Princes of Lagas. Chicago 1931. AOr IV (1932), pp. 134-135.
- 191. Charles-F. Jean: Tell Sifr. Paris 1931. AOr IV (1932), pp. 135.
- R. Dussaud, P. Deschamps et H. Seyrig: La Syrie antique et médiévale Illustrée. Paris 1931. AOr IV (1932), pp. 135—136.
- 193. F. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand: Aralan-Tash. Texte et Atlas. Paris 1931. AOr IV (1932), pp. 136—137.
- 194. Ignace J. Gelb: Hittite hieroglypha I, Chicago 1931, AOr IV (1932), pp. 137-139.
- 195. E. Herzfeld und S. Guyr: Meriamlik und Korykos, zwei christliche Ruinenstätten des rauhen Kilikiens. Manchester 1930. AOr IV (1932), pp. 139-140.
- 196. J. Keil und Adolf Wilhelm: Denkmäler aus dem rauhen Kilikien. Manchester 1931. AOr IV (1932), pp. 139—140.
- Johannes Friedrich: Kleinasiatische Sprachdenkmäler. Berlin 1932. AOr V (1933).
 141—142.
- 198. Emil O. Forrer: Die Hethitische Bilderschrift, Chicago 1932, AOr V (1933), pp. 142-144.
- F. Thureau-Dangin: Esquisse d'une histoire du système sexagésimal. Paris 1932.
 AOr V (1933), p. 303.
- R. Campbell Thompson: The Prisms of Esarhaddon and Ashurbanipal, found at Nineveh, 1927—8. London 1931. AOr V (1933), pp. 303—304.
- Leroy Waterman: Royal Correspondence of the Assyrian Empire. Part I—III.
 Ann Arbor 1930—1931. AOr V (1933), p. 304.
- 202. J. Billiet: Cachets et Cylindres-Sceaux de style sumérien archaïque et de styles dérivés du Musée de Cannes (Collection Lycklama), Paris 1931. AOr V (1933), pp. 304—305.

- D. Tostivint: Le problème des chronologies antiques. La Babylonie. Paris 1931.
 AOr V (1933), p. 305.
- 204. Maurice Pézard: Qadesh. Mission archéologique à Tell Nebi Mend 1921—1922. Paris 1931. AOr V (1933), pp. 305—306.
- 205. John Garstang: Joshua, Judges, London 1931. AOr V (1933), p. 306.
- 206. Eugène Cavaignac: Subbiluliuma et son temps. Paris 1932. AOr V (1933), p. 307.
- Franz Cumont: Die orientalischen Religionen im r
 ümischen Heidentum. S. Aufl. Leipzig—Berlin 1931, AOr V (1933), pp. 307—308.
- Karolus Conti Rossini: Chrestomathia arabica meridionalis epigraphica. Roma 1931. AOr V (1933), pp. 308—309.
- Hermann Junker: Die Ägypter. Louis Delaporte: Die Babylonier, Assyrer, Perser und Phöniker. Freiburg i. Br. 1933. AOr VI (1934), pp. 412.
- Albert Götze: Kleinasien. Arthur Christensen: Die Iranier, München 1935.
 AOr VI (1934), pp. 413—414.
- 211. E. A. Speiser: Ethnic Movements in the Near East in the Second Millentum B. C. Baltimore 1983. AOr VI (1934), p. 414.
- 212. Raymond Philip Dougherty: Archives from Erech, Neo-babylonian and Persian Periods, New Haven 1933, AOr VI (1934), pp. 414—415.
- Louis Delaporte: Textes hittites en transcription, Paris 1933. AOr VI (1934),
 p. 415.
- Louis Delaporte: Textes hittites en écriture cunéiforme et vocabulaire. Paris 1933. AOr VI (1934), p. 415.
- 215. W. H. Buckler, W. M. Calder und W. K. C. Guthrie: Monuments and Documents from Eastern Asia and Western Galatia, Manchester 1933. AOr VI (1934), pp. 415—416.
- 216, C. Leonard Woolley: Ur Excavations. Vol. II: The Royal Cemetery, London—Philadelphia 1934, AOr VII (1935), pp. 211—212.
- 217. Edward Chiera: Sumerian Epics and Myths. Chicago 1934. AOr VII (1935), pp. 213—215.
- 218, Edward Chiera: Sumerian Texts of varied Contents. Chicago 1934. AOr VII (1935), pp. 213-215.
- 219. Hans Henning von der Osten: Ancient Oriental Seals in the Collection of Mr. Edward T. Newell. Chicago 1934. AOr VII (1934), pp. 213—215.
- Ignace J. Gelb: Inscriptions from Alishar and vicinity. Chicago 1935. AOr VII (1934), pp. 213—215.
- H. de Genouillac: Fouilles de Telloh. Tome I.: Époques présargoniques. Paris 1934. AOr VII (1934), pp. 216.
- Charles-F. Jean: Lexicologie sumérienne. Paris 1933. AOr VII (1935), pp. 216—217.
- Comte du Mesnil du Buisson; La Technique des Fouilles archéologiques. Paris 1934. AOr VII (1935), p. 217.
- Thorkild Jacobsen: Philological Notes on Eshnunna and its Inscriptions. Chicago 1934. AOr VII (1935), pp. 217—218.
- Robert H. Pfeiffer: State Letters of Assyria. New Haven 1935, AOr VII (1935), pp. 218—219.
- 226, P. Delougaz, I. Planoconvex Bricks and the Methods of their Employment. II. The Treatment of Clay Tablets in the Field. Chicago 1933. AOr VII (1935), pp. 217—218.

- Arthur Carl Piepkorn: Historical Prism Inscriptions of Ashurbanipal. I. Editions E, B 1—5, and K. Chicago 1933. AOr VII (1935), p. 219.
- Oluf Krückmann: Neubabylonische Rechts- und Verwaltungstexte. Leipzig 1933.
 AOr VII (1935), pp. 219—220.
- G. Contenau: La civilisation des Hittites et des Mitanniena. Paris 1934. AOr VII (1935), p. 220.
- Kurt Bittel; Die Felsbilder von Yazilikaya. Bamberg 1934. AOr VII (1985), pp. 220—221.
- Kurt Bittel: Prähistorische Forschung in Kleinasien. Istanbul 1934. AOr VII (1935), pp. 220—221.
- A. Moortgat; Bildwerk und Volkstum Vorderasjen zur Hethiterzeit. Leipzig 1934.
 AOr VII (1935), pp. 220—221.
- George A. Barton and Baruch Weitzel: A Hittite Chrestomathy with Vocabulary. Paris 1982. AOr VII (1935), pp. 221—222.
- Wilhelm Brandenstein: Die tyrrhenische Stele von Lemnos, Leipzig 1934, AOr VII (1935), pp. 222—223.
- C. F. Lehmann-Haupt: Corpus inscriptionum chaldicarum. Textband, 2. Lief. Tafel-band, 2. Lief. Berlin und Leipzig 1935. AOr VII (1935), pp. 223—224.
- 236. Alexis Mallon S. J., Robert Köppel S. J. et René Neuville; Telellät Ghassul L. Rome 1934. AOr VII (1935), pp. 224—225.
- Elihu Grant: Rumeileh, being Ain Shems Excavations (Palestine) Part III.
 Haverford 1934. AOr VII (1935), pp. 224—225.
- The Annual of the American Schools of Oriental Research, Vol. XIV. Philadelphia 1934. AOr VII (1935), pp. 224—225.
- 239. Immanuel Löw: Die Flora der Juden. IV. Wien 1934. AOr VII (1935), pp. 287—238.
- Frédéric Macler: Contes, Légendes et Épopées populaires d'Arménie. II. Paris 1933. AOr VII (1935), p. 264.
- Piero Meriggi: Die längsten Bauinschriften in "hethitischen" Hieroglyphen nebst Glossar. Leipzig 1934. IF 53 (1935), pp. 154—156.
- 242. Reallexikon der Assyriologie. Bd. II, Lief. 1—3. Berlin und Leipzig 1933—1985. AOr VIII (1936), p. 367.
- 243. Erich Burrows: Ur Excavations, Texts. II. Archaic Texts. London 1935. AOr VIII (1936), pp. 367—368.
- 244. Alfred Pohl: Vorsargonische und Sargonische Wirtschaftstexte. Leipzig 1935. AOr VIII (1936), p. 368.
- 245. Raymond Jestin: Textes économiques sumériens de la II^o Dynastie d'Ur. Paris 1935. AOr VIII (1936), pp. 368—369.
- 246. Theophile James Meek: Excavations at Nuzi. Vol. III: Old Akkadian, Sumerian, and Cappadocian Texts from Nuzi. Cambridge, U.S.A., 1985. AOr VIII (1936), p. 369.
- 247. René Labat: Le poème babylonien de la création. Paris 1935. AOr VIII (1936), pp. 369—370.
- 248. Ellen Whitley Moore: Neo-Babylonian Business and Administrative Documents. Ann Arbor 1935. AOr VIII (1936), p. 370.
- James Henry Breasted: Ancient Times, A History of the Early World. Boston— New York 1935. AOr VIII (1936), pp. 370—373.
- European Civilization, its Origin and Development. Vol. I. London 1935. AOr VIII (1936), pp. 370—373.

- Ernst Sellin: Geschichte des israelitisch-jüdischen Volkes. I. Teil: Von den Anfängen bis zum babylonischen Exil. 2. Aufl. Leipzig 1935. II. Teil: Vom babylonischen Exil bis zu Alexander dem Großen. Leipzig 1932. AOr VIII (1936), pp. 370—373.
- 252. George G. Cameron: History of Early Iran, Chicago 1936. AOr VIII (1936), pp. 370—378.
- 253. Ignace J. Gelb: Hittite Hieroglyphs II. Chicago 1935. AOr VIII (1936), p. 373.
- Hermann Wenzel: Forschungen in Inneranatolien, I. Aufbau und Formen der Lykaonischen Steppe (Türkçe huläsayi havidir). Kiel 1935. AOr VIII (1936), pp. 373—374.
- 255. Maurice Dunand: Le Musée de Soueida, Paris 1934. AOr VIII (1936), pp. 379.
- J. W. S. Blom: De typische Getallen bij Homeros en Herodotos, I. Nijmegen 1936.
 AOr VIII (1936), pp. 379—380.
- 257. Vladimir Groh: Starověk I. Praha 1935. Naše Věda XVII (1936), pp. 193-195.
- 258, Fritz Wolff: Glossar zur Firdosis Schahnahme. Berlin 1985. AOr IX (1987), pp. 260—261.
- Vestnik drevnej istorii Revue d'Histoire Ancienne. Vol. I. Moskva 1937. AO: IX (1937), pp. 440—441.
- 260. Walter Couvreur: De hettitische h. Leuven 1937. AOr IX (1937), pp. 445-446.
- Remont Jestin: Ar Bouddha Hag ar Vonddhaadegez. Brest 1936. AOr IX (1937), p. 463.
- A. Falkenstein: Archaische Texte aus Uruk. Berlin—Leipzig 1936. AOr X (1938).
 D. 350.
- 263. L. Legrain: Archaic Seal-Impressions (Ur Excavations, Vol. III). London 1936. AOr X (1938), pp. 350—351.
- 264. Arthur Ungnad: Subartu. Berlin und Leipzig 1936. AOr X (1938), pp. 351-352,
- 265. Robert J. Braidwood: Mounds in the Plain of Antioch, Chicago 1937. AOr X (1938), pp. 352-353.
- 266. Hans Henning von der Osten: The Alishar Hüjük, Seasons of 1930—1932. Part I—III. Chicago 1937. AOr X (1938), pp. 353—354.
- 267. Archives d'Histoire du Droit Oriental, publiées sous la direction de Jacques Pirenne. Tome I. Bruxelles—Paris 1937. AOr X (1938), pp. 362—363.
- 268. Vestnik drevnej istorii Revue d'Histoire Ancienne. Tome I, N. 2. Moskva 1938.
 AOr X (1938), pp. 363—364.

Cette bibliographie complète des travaux scientifiques de M. B. Hrozný ne comprend pas tous les articles de moindre importance occasionnellement publiés par M. Hrozný dans les périodiques et journaux tchèques.

Rédaction et publication de collections.

- « Hethitica ». Collection de travaux reintifs à la philologie, l'histoire et l'archéologie hittite, Paris 1922.
- Litteris >. An international critical review. Stockholm, Vol. 3-7 (1926-1930).
- « Archiv Orientální ». Journal of the Czechoslovak Oriental Institute, Prague, édité par Orientální ústav, Praha. Vol. I (1929) et suiv.
- Archives d'Histoire du Droit Oriental», édité par M. Jacques Pirenne, Bruxelles, Vol. I (1937) et suiv.; rédaction de la Section Asie Mineure.

Conférences.

De 1915 à 1938, M. Bedřich Hrozný a prononce à l'étranger une soixantaine de conférences, sur l'invitation de plusieurs universités, académies et sociétés savantes ou à l'occasion de différents congrès. Ces conférences ont tout particulièrement porté sur les problèmes relatifs à la langue et à l'histoire des «Hittites cunéiformes» et des «Hittites hiéroglyphiques», ainsi que sur des questions archéologiques (fouilles du Kültépé). On trouvera une énumération complète de ces conférences dans la publication Vēstník Orientálního ústavu v Praze za desítiletí 1928—1938, pp. 45—48, et dans le Bulletin of the Czechoslovak Oriental Institute, Prague, N° 2, August 1938, pp. 44—47. Les principales étapes de cette série de voyages et de conférences ont été;

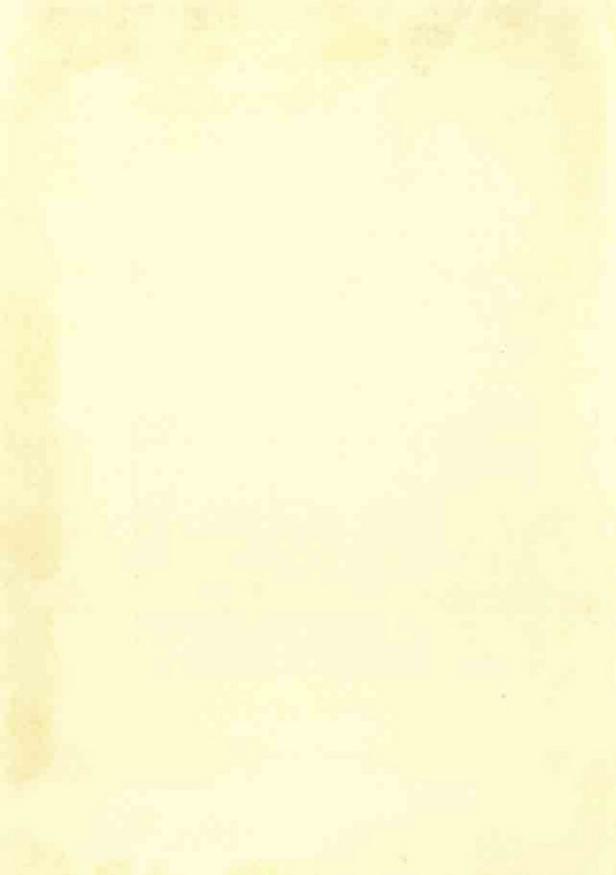
Berlin et Vienne (1915),
La Haye et Florence (1928),
Cracovie, Copenhague et Herrnhut (1929),
Paria (1930),
Londres et Paris (1931),
Ankara et Kaisarieh (1934),
Varsovie, Rome, Lund, Göteborg, Upsala, Oslo, Stockholm, Helsingfors, Bruxelles,
Liége, Leyde, Amsterdam, Utrecht et Nimègue (1935),
Moscou, Leningrad, Bakou, Tiflis-Tbilisi, Erivan et Kiev (1936),
Riga, Kaunas, Tarta et Paris (1937),
Bruxelles (1938).



Statut galdras, Fraha-

Voto: Archiv Oneuniini.

Dr. h. c. ALBERT WESSELSKI.



OBITUARY.

+ ALBERT WESSELSKI,

Von

Jan Rypka.

Nie wäre mir in den Sinn gekommen, daß ich diese Zeilen je werde schreiben sollen. Sprühte doch Albert Wesselski stets von unversiegbarer Lebenskraft und schier unglaubhafter Arbeitslust und Leistungsfähigkeit! War er doch ein Mann, dem es sozusagen Naturnotwendigkeit war, jedem Augenblick das Äußerste zu entwinden, ja dessen geistige Frische durch keinerlei physische Grenzen eingeengt schien! Stets, auch mitten in der härtesten Brotarbeit, fröhlich und heiter bis zum Übermut, voll prickelnder Einfälle, Anregungen und umfassender Konzeptionen, aber auch mit Urteilen und Angriffen nicht zurückhaltend, ließ er nie den Gedanken aufkommen, daß es etwa anders werden könnte, daß der prächtig geschnittene Kopf, dessen geistvolle Züge mit dieser Überfülle an Seelenleben im innigsten Einklang standen, einmal regungslos werden sollte. Gut hat einst— es war anläßlich seines sechzigsten Geburtstages — diese Wucht der Erscheinung Wesselskis Hans Watzlik getroffen:

Haupt, das urhaft wirkt, als wär' es breit aus dem harten Wetterfels gehackt.
Raufernarbe aus der schönen Jugendzeit, dräuend, grimmig ins Gesicht gezackt.
Auge: schreckend bald, bald wildverschmitzt, panisch toll und plötzlich wieder weise, Augen, drin uraltes Wagnis blitzt,
Forscherauge, weltentfernt und leise.
Nase: treu und unerschütterlich.
Stirne: zuckend wie Gewitterlicht.
Und darüber unverwüstlich dicht bergwaldaufgesträubt der Schopf.
Rauft euch, Maler, um den Kopf!

¹⁾ Mit einem Porträt.

Dennoch — welche Ironie! — genügte eine leichte Verkühlung, um selbst diesen kraftstrotzenden Mann, eine wahrhaft hünenmäßige Gestalt, binnen kürzester Zeit niederzustrecken. Er ahnte das rasche Ende ebensowenig wie seine Nächsten. Die Krankheit schien gar keine Krankheit zu sein. Für den Tod bedeuteten freilich die Büchermassen, in die er sich, um auch zu Bette ohne Unterbrechung arbeiten zu können, verbarrikadierte, kein Hindernis. Am 2. Februar 1939 war Albert Wesselski nach zweitägigem Unwohlsein (Krankheitslager konnte man dies nicht im entferntesten nennen) nicht mehr unter den Lebenden. Mit ihm ist ein Gelehrter von Weltruf und ein edler, gerader Mensch dahingeschieden, während ich einen meiner besten Freunde verlor.

Albert Wesselskis Lebenslauf war kein gewöhnlicher, wie sich denn all sein Tun und Lassen stets mächtig über den Durchschnitt erhob.

Er ist am 3. September 1871 als Sohn des Kommunalrealschulprofessors und Assistenten an der Technischen Hochschule Franz Wesselski und seiner Gattin Franziska (geb. Reinkenhof) in Wien geboren. Nach Absolvierung der Gymnasialstudien widmete er sich zunächst philosophischen Studien an der Wiener Universität. Enormer Wissensdrang und ungestümes Naturell aber sind keine geeigneten Führer zur Erreichung eines formellen Befähigungsnachweises. Wesselski hörte Zimmermann, Brentano, Heinzel, Bühler, Meringer, Escherich bunt durcheinander, brachte es neben anderem — wie er mir selbst einmal erzählte — als wackerer Korpsstudent zu einem regelrechten Standard von 80 Points im Billardspiel in einer Reihe, aber es kam augenblicklich aus all dem nichts Gescheites heraus. Nur die angeborene Liebe, die ihn zu literaturgeschichtlichen Studien getrieben hatte, konnte freilich nicht gelöscht werden, selbst als er zuletzt einen vollkommenen Schiffbruch vor sich klar umrissen sehend, kurzerhand auf die Technische Hochschule umsattelte, Im J. 1897 erwarb er das Diplom eines Kulturingenieurs, war jahrelang als solcher tätig, zunächst in Privatdiensten, sodann von 1902-1906 beim steiermärkischen Landesbauamt in Graz.

Inzwischen aber begann das Prinzip der "ersten Liebe" zu wirken, deren elementare Gewalt natürlich unwiderstehlich ist.

"An wie vielen Wohnstätten auf der Erde der edle Mann auch heimisch wird, sein Sehnen gilt doch immer der ersten Wohnstatt. Wende dein Herz, wohin du immer willst, in der Leidenschaft, nicht ist die Liebe außer zum ersten Geliebten."²)

³⁾ Diese schönen Verse Abu Tammams entnehme ich nebst Übersetzung H. Ritters "Über die Bildersprache Nizamis" (1927) p. IV. u. 6.

Verständnisvoller als sonst irgendjemand kann ich, der ich doch desgleichen umhertaumelte, Wesselski nachfühlen, wie sein eigenstes Ich, von äußerer Berufsnotwendigkeit durchaus unbefriedigt, sich alsbald regte, um mit wachsender Eindringlichkeit sein Daseinsrecht gebieterisch zu fordern. Von seinen wiewohl schiffbrüchigen philosophischen Studien muß das Beste dennoch feste Wurzeln in seiner innersten Seele gefaßt haben. Die "erste Liebe" überdauerte alle Krisen, um am Ende allein das Feld siegreich zu behaupten. Ich denke mir, daß gerade jene wissensdürstige Zersplitterung sich für die Gestaltung seiner nun einsetzenden literarischen und Forschertätigkeit segensvoll erwiesen haben mag. Er hatte eben mancherlei Methoden und Theorien auf mannigfachen Arbeitsgebieten kennen gelernt, um nun bewußt und wahrscheinlich noch mehr unbewußt - er hielt sich ja lebenslang für einen Autodidakten! - danach die Seinigen auszubilden. Wenn er in einem späteren Schriftstücke seine neben dem Ingenieurberufé einhergehende halb literarische, halb wissenschaftliche Anfangstätigkeit m. E. etwas burschikos Bücherliebhaberei nennt, so kann ich mich damit nicht ganz einverstanden erklären, es sei denn, daß man letzterem Begriff einen ganz anderen Sinn unterlegen würde, als dies gemeiniglich geschieht. Er tastet nimmermehr umher: Von allem Anbeginn arbeitet er in dem ihn später so berühmt machenden Fache mit fester, zielsicherer Hand: seine Übersetzung von Poggios Fazetien - dies war ja seine Erstlingsarbeit - beschränkt sich nicht auf bloße Verdeutschung, sondern gewichtige literarhistorische Anmerkungen begleiten sie. Da aber Hans Floerke ihm in der Übersetzung etwas vorausgeeilt ist, verzichtet Wesselski auf die seinige und stellt seinem unfreiwilligen Nebenbuhler den zusammengetragenen wissenschaftlichen Apparat zur Verfügung, der tatsächlich im Anhang des Buches erschienen ist. Das weitaus Wichtigste dabei war jedoch die Anbahnung fester Beziehungen zum Verlagshause Georg Müller in München, das ihm die Mitherausgeberschaft der Sammlung "Perlen älterer romanischer Prosa" anvertraute, wichtig deswegen, weil eben dieser Erfolg Wesselski, dessen wissenschaftliche und literarische Veranlagung ebenso wie sein feuriges Temperament dem gewöhnlichen Dienste eines Landesbaubeamten keine Befriedigung abgewinnen konnten, dazu bewog, die sichere öffentliche Amtsstellung zu verlassen und fortan als freier Schriftsteller zu leben. Als er im J. 1907 die Leitung der "Tetschen-Bodenbacher Zeitung" übernahm, betrat er, zwar kein Neuling darin, nun ein Gebiet, dem er bald als ein angesehener Journalist bis nahezu an sein Lebensende angehörte. Obwohl er mit klarem Urteil eine glänzende Feder vereinigte, empfand er später, insbesondere nachdem er als Wissenschaftler zur allenthalben anerkannten Autorität geworden war, auch diese Tätigkeit als Last. Damals aber widmete er sich mit allem Eifer seiner Kampfnatur der gewiß nicht idyllischen Arbeit auf einem heißen politischen Boden, der ihm durch seine Vorfahren besonders teuer er-

scheinen mochte und schließlich auch seine zweite Heimat geworden ist. Trotz der redaktionellen Tagesarbeit gab er seine außerberufliche wissenschaftliche Tätigkeit keineswegs auf. Vielmehr mag da die Nähe Leipzigs auf ihn stets erfrischend und befruchtend eingewirkt haben. Er überträgt und kommentiert fleißig Meister der italienischen Renaissance, deckt ihre Quellen auf, geht italienischen, deutschen und türkischen Schwänken nach, immer tiefer schürfend. Die allgemeine Hochschätzung seiner gelehrten Arbeit ist stets im Wachsen begriffen. Ende 1913 war er mit Verlagsanträgen für eine Reihe von Jahren so versorgt, daß er glaubte, seine bisherige Stellung kündigen zu dürfen. Der ausgebrochene Weltkrieg. dessen verhängnisvolle Begleiterscheinungen gleich am Anfang unzählige Kulturwerte zerstörten, machte auch alle Verträge und Hoffnungen Wesselskis zunichte, "Neueste Nachrichten" in Salzburg hieß der Zufluchtsort, wo er 1915-1916 als Chefredakteur wirkte, nachher auch den Chefredakteurposten der "Innsbrucker Nachrichten" übernehmend. Mit einer derartig reichen journalistischen Erfahrung wurde er im Sommer 1918 als Hauptschriftleiter für die "Deutsche Zeitung Bohemia" in Prag gewonnen, um auf diesem Posten bis zum 1. Juli 1935 ununterbrochen und mit hervorragendem Erfolg zu wirken. Zweifelsohne war seine Tagesarbeit an der Spitze eines großen und politisch gewichtigen Tagesblattes hart, ia unzweifelhaft viel aufreibender und verantwortungsvoller als alle früheren. Seine geistige Überlegenheit bestimmte ihn alsbald zu einem der maßgebenden Geister seines Volksstammes. Dessenungeachtet verstand er auch da noch immer Muße ausfindig zu machen, um sich in diesen geweihten Augenblicken seinen gelehrten Forschungen hingeben zu dürfen. Mit unerhörtem Fleiße, der nur durch einen buchstäblich leidenschaftlichen Wissenschaftszwang zu verstehen ist, gibt er in rascher Folge eine Arbeit nach der anderen heraus, um den Ruhm einer Autorität von europäischem Rufe auf seinem Gebiete zu erlangen und auch unbestritten zu genießen. Professor Dr. Jiří Polívka, der bekannte Mitarbeiter Johannes Boltes an den Grimmschen Kinder- und Hausmärchen, faßt sein öffentliches Urteil (Prager Presse v. 13. Oktober 1929) folgendermaßen zusammen: "Nun sei mir noch eine Bemerkung gestattet, die sich an die führenden Männer der deutschen Literatur und Wissenschaft in der Tschechoslowakischen Republik wendet. Albert Wesselski hat in den letzten Jahrzehnten eine solche intensive wissenschaftliche Tätigkeit entwickelt, daß er ohne Zweifel unter die ersten Männer dieses Wissenschaftszweiges gezählt werden kann und muß. Nun arbeitet dieser Gelehrte unter recht schwierigen Umständen, er treibt seine wissenschaftliche Arbeit nur neben seiner eigenen journalistischen Tagesarbeit. Es sollte doch diesem verdienten Gelehrten möglich gemacht werden, daß er sich ausschließlich der wissenschaftlichen Forschung widmen kann. Gewiß könnten sich Wege und Mittel dazu finden!"

Die Prager Deutsche Universität und ihre philosophische Fakultät trugen dem Rechnung, indem sie Wesselski anläßlich seines 60. Geburtstages das Doktorat der Philosophie honoris causa verliehen; die Promotion fand im Dezember 1931 statt. Als Zeichen seines Dankes hat er der Fakultät das Buch "Versuch einer Theorie des Märchens", das eben Ende 1931 erschienen war, gewidmet. So sehr er sich durch diese Ehrung geschmeichelt fühlen mochte, wußten Freund und Feind, daß sie keineswegs den Endpunkt seiner Wünsche darstellte. Vielmehr nur den Anfang. Da kam ihm die Universität Graz entgegen, indem sie ihn im Jahre 1935 auf dem Gebiete der vergleichenden Literaturgeschichte habilitierte. Leider blieb es dabei. Er hatte zwar den besten Willen, Vorlesungen abzuhalten, aber wechselreiche Zwischenfälle behinderten ihn stets an seinem Vorhaben, zu dem er sich im übrigen ernstlich vorbereitete, nicht selten ärgerlich darüber, daß es dennoch nie zu einer Vorlesung gekommen ist. Im stillen hoffte er wohl, daß jener zweiten Stufe eine dritte, die letztersehnte, folgen möge. Dem Manne, der inzwischen über 60 Jahre alt geworden war, sollte jedoch eine Hochschullehrkanzel nicht mehr vergönnt sein. Gesetzliche Altersbestimmungen dürften es vor allem gewesen sein, die nicht einmal vor einer Persönlichkeit seines Ranges haltgemacht haben. Er fühlte aber immer deutlicher, daß er der Wissenschaft noch gar manche gewichtige Beobachtung, Verkettung und Entdeckung mitzuteilen hat. Und so kam es, daß Wesselski sich entschloß, seine redaktionelle Tagesarbeit am 1. Juli 1935 aufzugeben, um von da an unabgelenkt seine ganze Arbeitskraft auf seine wissenschaftlichen Studien zu werfen. Falls er nicht unter den Büchern seiner eigenen ebenso reichhaltigen wie kostbaren Bücherei vergraben und gänzlich seiner Arbeit hingegeben saß, konnte man ihm von nun an treffsicher in der Universitätsbibliothek begegnen. Ab und zu suchte er die großen Bibliotheken von Wien, Salzburg und Berlin auf, wo er - gewöhnlich um die Feiertage und Ferjalzeiten herum - wochenlang emsig arbeitete. Es schien, als ob der Schatz seines Wissens immer mehr zu vergeben hätte: Jeder seiner Aufsätze gleichwie jedes seiner Bücher enthüllen ungeheure Belesenheit und durchdringenden Scharfsinn nebst einer wahren Flut geistreicher Gedanken, gekleidet in prächtiges Deutsch. Ein Beispiel von vielen: Als 1935 sein "Narkissos oder das Spiegelbild" im Archiv Orientální erschienen war, gab es im Inlande tschechischer- und deutscherseits wohl keine einzige Zeitung von Bedeutung, die von diesem verblüffend prächtigen Aufsatz nicht Notiz genommen hätte. Ein Mann wie Präsident Masaryk hielt es für angemessen, sich mit ihm über sein kurz vorher erschienenes Buch "Der Sinn der Sinne" (1934) zwei Stunden lang zu unterhalten. Jetzt, da Wesselski nur seinem innersten Rufe folgen durfte, war er so recht in seinem eigentlichen Fahrwasser. Leider nicht mehr als nicht ganz vier Jahre dauerte dieses Glücksmärchen seines Lebens: am 2. Februar d. J. schied er unerwartet rasch dahin zur unsagbaren Trauer aller, die ihn kannten, verehrten und liebten.

Albert Wesselski war ein Mann von tiefer Bildung und vielseitigem Interesse. Er schöpfte aus den griechischen und römischen Klassikern, orientalischen Literaturen (buddhistische Überlieferungen und islamische Erzählungsstoffe sagten ihm, soweit sie in Übersetzungen oder ähnlichen Bearbeitungen vorliegen, besonders zu), patristischen und homiletischen Schriftstellern, mittelalterlichen Autoren, der Renaissance und natürlich aus der modernen Fachliteratur. Seine umfassende wissenschaftliche Tätigkeit liegt hauptsächlich auf dem Gebiete der vergleichenden Literaturkunde, indem er insbesondere den Motiven bei Märchen, Schwank, Sage und Sprichwort nachging. Allgemeinsten Erfolg hatte er in der Ausgrabung, philosophischen Durchforschung und Neubeseelung mittelalterlichen Humors - ein Zug, der seinem innersten Wesen wohl so recht entsprach. Da konnte ihm vor allem die italienische Renaissance (XIV.-XV. Jh.) viel bieten. Es gelingt ihm neben anderem insbesondere "ein wie für die Charakteristik dieser Zeit, so auch für die vergleichende Stoffgeschichte wichtiges Buch zu entdecken, eine überaus reiche Sammlung von Schwänken, Schnurren und Witzen aus dem Kreise des berühmten Lorenzo Medici aus dem letzten Viertel des 15. Jahrhunderts, welche nach seinen überzeugenden Ausführungen von dessen Freund, dem Humanisten Angelo Poliziano, geschrieben worden ist" (Polivka). Sein hohes dichterisches Können bewies Wesselski durch die Herausgabe einer Sammlung vlämischer Volkslieder, die er verdeutscht hat. Überhaupt übersetzte er viel. gerne und meisterhaft. Dabei ist aber zweierlei festzuhalten: Im Alltag gefiel er sich in einer polternden, derben Sprache österreichischer Klangfarbe und niemand hätte geglaubt, daß derselbe Mann, sobald er die Feder ergreift, ein gottbegnadeter Künstler des edelsten Deutsch ist. "Mit bewunderungswürdiger Sprachbeherrschung und vortrefflichem Zartgefühl für die größten Feinheiten des deutschen Stils hat er unvergängliche Übersetzungen geschaffen." Insbesondere kam seine Sprachkunst seinen thertragungen von Boccaccios "Dekamerone" und "Urbano" sowie von Carles de Costers "Uilenspiegel", der "Viämischen Märchen" und der erstmalig übersetzten "Hochzeitsreise" zustatten. Und das zweite Paradoxon: Er sprach keine fremde Sprache, las aber - außer den slavischen - alle erdenklichen, und zwar mit einer Gewandtheit, die einfach staunen machte. Eine Serie von zehn Kriminalromanen im schweren englischen Slang binnen einiger Tage zu verschlingen, war für ihn ein wahres Kinderspiel; er hieß es tatsächlich Erholung. Nicht minder bewundernswert war seine fließende Lektüre lateinischer und griechischer Autoren, einerlei ob klassischer oder späterer. Umso sonderbarer mutet allerdings seine absolute Unkenntnis slavischer Sprachen an, ein Umstand, den s. Z. schon J. Polívka mit Fug und Recht bemängelt oder vielmehr bedauert hat, weil durch dieses gleichwohl unfreiwillige Außerachtlassen eines ungeheuren und häufig gewiß aufschlußreichen Arbeitsgebietes ein Veriust sich ergab, den nicht einmal die liebevolle Helfershand von Frau Maria Wesselski wettzumachen imstande war. Allerdings ist dies, abgesehen von seinem unerwarteten Heimgang, die einzige Zensur, die ich meinem teuren Freunde zu erteilen habe. Ich will aber nicht verschweigen, daß er sich zu Lebzeiten gegen einen solchen Vorwurf mit aller Heftigkeit wehrte, indem er meinte, die Slaven seien kulturell zu spät aufgetreten, als daß ihre Außerungen für seine Forschungen von entscheidendem Wert werden könnten. So einfach liegen freilich die Dinge nicht. Wie immer dem aber sein mag - auch da beglich er dem Heimatboden seiner Väter gegenüber, der am Ende ihm selbst zu einem zweiten geworden war, seine Schuld: durch seine geistreiche Untersuchung "Klaret und sein Glossator. Böhmische Volks- und Mönchsmärlein im Mittelalter" (Brünn-Leipzig 1936). Aus unserem regen persönlichen Verkehr erinnere ich mich noch heute lebhaft, wie er damals für jenen "Glossator" ganz entzückt war (nicht so sehr über Klaret selbst) und sich monatelang nur über ihn unterhalten wollte.

Als Nichtfachmann muß ich mir jedwede Analyse von Wesselskis Bedeutung versagen. Selbstredend hatte er seine Ausichten, seine Grundsätze und seine Theorien. Hervorheben möchte ich nur, daß, während andere Forscher und ihre Schulen in erster Linie die mündliche Überlieferung, also Aufzeichnungen aus der neueren oder neuesten Zeit berücksichtigen, er, Wesselski, auf die womöglich ältesten literarischen Zeugen das Hauptgewicht legte. Aber dies aufzuhellen und dazu Stellung zu nehmen, möge einem seiner Fachgenossen vorbehalten bleiben. Umso liebevoller darf der treue, ergebene Freund beim Menschen verweilen. Mit Wesselski überhaupt bekannt geworden zu sein, verdanke ich Franz Babinger. Als ich damals - es mag vielleicht um 1928 herum gewesen sein - Albert Wesselski in seiner Redaktionsstube (welch Euphemismus!) aufsuchte, dachte ich wohl nicht, daß wir später so enge Freunde würden. Er war nahezu unausstehlich borstig und kantig. Durch Vermittlung meines auch leider inzwischen bereits verstorbenen Freundes Prof. Dr. Bernhard Brandt, Geographen an der Deutschen Universität, hatte ich später einmal Gelegenheit, Wesselski auf sein Ersuchen hin irgendeine persönliche Gefälligkeit zu erweisen. Was es war, dessen kann ich mich nicht mehr entsinnen, aber so viel weiß ich bestimmt, daß mein Dienst herzlich unbedeutend war. Sein Herz aber taute plötzlich auf, Hätte es sich um eine größere Angelegenheit gehandelt, so wäre dies der übliche Hergang. Jedoch unter den gegebenen Umständen kennzeichnet dies den äußerlich rauhen, innerlich aber unendlich feinfühlenden und vornehmen Wesselski. Wir wurden beste Freunde. Keinerlei Unterschiede - und es waren gar manche da! - vermochten uns zu trennen. Wir dachten an

einige gemeinsame Arbeiten, deren eine, Nizámís Erzählungsgut im Machzan-ul-asrár, bereits in Angriff genommen worden ist. Unsere Beziehungen waren ebenso rege wie mannigfach. Und sie wären es noch mehr gewesen, hätte ich mit meinen 50 Jahren so viel ausgehalten wie er mit seinen 65. Ob zuhause oder anderswo, wissenschaftliche Fragen und Gelehrtentratsch beschäftigten uns regelmäßig. Natürlich zogen mich seine so reizende Persönlichkeit und seine geistreiche Unterhaltungsart stets mächtig zu ihm hin, daneben aber auch der Umstand, daß seine Probleme stets mit dem Orient aufs engste verknüpft waren und er geradezu mit Vorliebe den morgenländischen Quellen nachging. Und ich bestätige vollauf den Anonymen vom Prager Tagblatt (v. 4. Februar 1939), der Wesselski, den tiefschürfenden Gelehrten, folgendermaßen schildert: "Sprach er von dieser außerberuflichen Arbeit, der er aus innerster Berufung anhing, dann war der sonst so rauhe, fast unduldsam wirkende und aus Temperament herrische Mann sonderbar verwandelt: leise, sanft und weich." Seine Forschungsarbeit bedeutete für ihn das ureigenste Erlebnis seiner Seele. Deswegen der unerschütterliche ethische Ernst, den er jener entgegenbrachte. Furchtlos, kühn und energisch wie immer, spannte er die Anforderungen gegenüber seiner gelehrten Arbeit äußerst hoch. Nichts vermag dies besser zu bezeugen als seine eigenen, ebenso beredten wie beseelten Worte: "Hier zu entwirren, die verborgenen Zusammenhänge aufzudecken, nachzuspüren, wie sich ein Gedanke in der Weite des Raumes und der Zeit wandelt, wie er vergeht, um wieder aufzuleben, hat einen Reiz, der kaum dem beschrieben werden kann, der ihn ahnt. Unbewußt Vorgedachtes bewußt aufzudecken, anscheinend Ungereimtes zu reimen, bis zu den letzten Brunnen vorzudringen und sie zu erschöpfen, das Vergangene mit der Gegenwart zu verbinden, das sind die Aufgaben dieser Wissenschaft, in der Lernen mit Lesen, Erlernen mit Erlesen identisch ist."1)

Wesselski war keiner Falschheit fähig und deshalb erscheint mir jede wie immer geartete Verdächtigung seiner Persönlichkeit als eine ungeheuerliche Dummheit. Seine Meinung äußerte er immer unentwegt freimütig; er scheute sich nicht, sie zu sagen, ja manchmal suchte er dies sogar. Kampflust war sein Element, das gütigste Herz aber sein Schutzengel. Der seiner Leitung anvertrauten Zeitung verstand er ein hohes Niveau, frei von auf grobe Publikumsinstinkte berechneten Sensationen, zu verleihen, voll innigster Liebe zu seinem Volk und loyal zu andern.

Albert Wesselski zählte zu den Mitgliedern der Deutschen Gesellschaft der Wissenschaften und Künste in der Tschechoslowakischen Republik, des Orientalischen Institutes zu Prag, der Folklore Society, der Suomalainen Tiedeakatemia zu Helsinki und wurde seit 1932 unter den Herausgebern des Archiv Orientalni angeführt.

^{1) &}quot;Auserlesenes" (1928), aus der Vorrede. Ich entnehme das Zitat J. Polivka.

Mit Albert Wesselski ist ein prächtiger und vielseitiger Mensch dahingeschieden: Journalist, Politiker, Übersetzer, Schriftsteller, Wissenschaftler, sich stets himmelweit über den Durchschnitt erhebend und eine edle Seele unentwegt. Ein moderner Hadschi Chalfa, ihm auch darin ähnlich, daß er bei all seiner Gelehrtengröße eigentlich auch kein Berufsgelehrter war. Darum hört niemand auf, um ihn zu trauern, der auf irgendeine Art und Weise mit seinem blendenden Geiste je bekannt geworden ist oder gar das Glück hatte, durch seine Freundschaft ausgezeichnet worden zu sein.

Obiger Nachruf wurde auf Grund von unfangreichem, in Zeitungen und Zeitschriften veröffentlichtem Material, worunter die beiden in der Prager Presse v. 15. Februar 1925 und 13. Oktober 1929 erschienenen Aufsätze J. Polivkas unverhältnismäßig hervorragen, unter Zuhilfenahme einer kurzen handgeschriebenen Autobiographie zusammengesteilt. Die treue Helferin des Verstorbenen, Frau Maria Wesselski, war so ungemein liebenswürdig, die Papiere nach dieser Richtung hin zu sichten und mir bereitwilligst zur Verfügung zu stellen. Ohne persönliche Töne und Erinnerungen konnte ich freilich den Nachruf unmöglich schreiben. Frau Maria Wesselski hat auch nachstehende Bibliographie zusammengestellt, die aber nur die wichtigsten Arbeiten ihres verblichenen Gemahls enthält. Dazu kämen noch an allen Enden und Ecken verstreute Bücherbesprechungen und kleinere selbständige Artikel, die zu sammeln — und dies scheint mir ein wissenschaftliches Gebot! — späterer Spezialforschung vorbehalten bleiben muß. Gänzlich unberücksichtigt sind hier natürlich die überaus zahlreichen, wohl in die Tausende gehenden politischen Zeitungsaufsätze.

Schriftenverzeichnis.

 Die Facezien des Poggio Fierentino. Aus dem Lateinischen übersetzt und eingeleitet von Hans Floerke. Mit einem literarhistorischen Anhange von Albert Wesselski. 1906, München, Georg Müller.

2. Die Sprichwort-Novellen des Placentiners Antonio Cornazano. Zum ersten Male

verdeutscht von Albert Wesselski. 1906, München, G. Müller,

 Der Hofmann des Grafen Baldesar Castiglione. Übersetzt, eingeleitet und erläutert von Albert Wesselski. München und Leipzig, Georg Müller, 1907. 2 Bde.

Die Novellen Girolamo Morlinis. Zum ersten Male übersetzt, eingeleitet und erläutert von Albert Wesselski, München, G. Müller, 1907.

 Heinrich Bebeis Schwänke. Zum ersten Male in vollständiger Übertragung hersusgegeben von Albert Wesselski. München und Leipzig, Georg Müller, 1907. 2 Bde.
 Johann Sommers Emplastrum Cornelianum und seine Quellen. Von Albert Wesselski.

Euphorion, Fünfzehnter Band, 1-19.

 Albert Wesselski: Mönchslatein. Erzählungen aus geistlichen Schriften des XIII. Jahrhunderts, Leipzig, Wilhelm Heims, 1909.

8. Giovanni di Boccaccio, Das Dekameron, Der Text neu aus dem Italienischen über-

setzt von Albert Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig, 1909. 3 Bde.

 Karl de Coster, Uilenspiegel und Lamme Goedsak, Erste deutsche Ausgabe von Albert Wesselski, Leipzig, W. Heims. 1910 (später in den Insel-Verlag über-

gegangen).

 Novellen und Gespräche des Agnolo Firenzuola. Übersetzt, eingeleitet und erläutert von Albert Wesselski, 1910. München, G. Müller. (Die Nrn. 2, 4 und 10 bilden Teile der von H. Floerke und A. Wesselski herausgegebenen "Perlen älterer romanischer Prosa".)

- Die Schwänke und Schnurren des Pfarrers Arlotto. Gesammeit und herausgegeben von Albert Wesselski. Alexander Duncker, Berlin, 1910. 2 Bde.
- Der Hodscha Nasreddin. Türkische, arabische, berberische, maltesische, sizilianische, kalabrische, serbische und griechische Märlein und Schwänke. Gesammelt und herausgegeben von Albert Wesselski. A. Duncker, Weimar, 1911. 2 Bde.
- Italienischer Volks- und Herrenwitz. Fazetien und Schwänke aus drei Jahrhunderten. Herausgegeben von A. Wesselski. 1912. G. Müller, München.
- Giovanni di Roccaccio, Urbano. Aus dem Italienischen übertragen von Albert Wesselski. 1913. Insel-Verlag Leipzig.
- Deutsche Schwänke. Gesammelt und eingeleitet von Albert Wesselski. Vereinigung Heimat und Welt, Weimar (1913).
- Die Brautleute. Eine mailändische Geschichte... von Alessandro Manzoni. Deutsche Übertragung von Albert Wesselski. 1913. München und Leipzig, Georg Müller. Zwei Bände.
- Das lachende Buch, Herausgegeben von Albert Wesselski. M. Meulenhoff (Amsterdam und) Leipzig, 1914.
- Somadewas Kathasaritsagara oder Ozean der Märchenströme. Erste vollständige deutsche Ausgabe von Albert Wesselski, Berlin, 1914/15, Morawe und Scheffelt.
 Band (nicht mehr erschienen, Band 2 war 1914 bis zur zweiten Korrektur gediehen, als der Krieg sein Erscheinen unmöglich machte. Später ist der Verlag eingegangen).
- Albert Wesselski: Der Tscheche im deutschen Volkssport. Deutsche Arbeit, XIII. Jahrgang, 689—693.
- Vlämische Mären, Von Charles de Coster. Aus dem Französischen übertragen von Albert Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig (1916).
- Charles de Coster. Die Hochzeitsreise. Aus dem Französischen zum ersten Male übertragen von Albert Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig (1916).
- Charles de Coster, Brabanter Geschichten. Aus dem Französischen zum ersten Male übertragen von A. Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig (1917).
- Flämische Volkslieder. In deutscher Nachdichtung und mit den Singweisen herausgegeben von Albert Wesselski, Leipzig-Innsbruck, Wagnerscher Verlag (1918).
- A. Wesselski: Dr. Faust aus Königinhof, Deutsche Arbeit. 17. Jahrgang, 217—222, 260—261, 308—310.
- Die Begebenheiten der beiden Gonnella, Herausgegeben von Albert Wesselski,
 A. Duncker, Weimar, 1920. (Die Nrn. 11, 12 und 25 bilden die 5 Bde. der "Narren,
 Gaukler und Volkslieblinge", herausgegeben von A. Wesselski.)
- 26. Die Legende um Dante. Von A. Wesselski. A. Duncker, Weimar (1921).
- Dante-Novellen, Herausgegeben von A. Wesselski, Rikola-Verlag, Wien-München, 1924.
- 28. Hokuspokus oder Geborener Narr ist unheilbar von Albert Wesselski. Prag 1926 (im Selbstverlag: gedruckt in einer Auflage von 333 Stück für die am 24, Oktober 1926 in Leipzig versammelten Mitglieder der Gesellschaft der Bibliophilen).
- 29. Albert Wesselski: Märchen des Mittelalters. Berlin, Herbert Stubenrauch, 1925.
- Der Müller von Sanssouci. Von Albert Wesselski. Mitteilungen des Vereins für die Geschichte Berlins 1927, 147—152.
- Der säugende Finger. Von Albert Wesselski. Sudetendeutsche Zeitschrift für Volkskunde, 1. Jahrgang, 1928, 12—17.
- Das Todbeten. Von Albert Wesselski. Sudetendeutsche Zeitschrift für Volkskunde,
 Jahrgang, 1928, 93—102.
- Das bestohlene Heiligenbild. Von Albert Wesselski. Mitteilungen des Vereins für die Geschichte Berlins, 1928, 127—130.

Albert Wesselski: Erlesenes, Prag, Gesellschaft deutscher Bücherfreunde in Böhmen, 1928 (dort die Nrn. 30—33 wieder abgedruckt).

35. Albert Wesselski. Einstige Brücken swischen Orient und Okzident. Archiv Orien-

tální, I, 1929, 77-84.

 Der Knabenkönig und das kluge Mädchen. Von Albert Wesselski. 1. Beiheft der Sudetendeutschen Zeitschrift für Volkskunde, Prag, 1929.

37. Albert Wesselski: Der Gott außer Funktion. Archiv Orientaini, I, 1929, 300-311.

- Albert Wesselski: Ein amerikanisches Motiv in einem Grimm'schen Märchen Euphorion, XXX, 1929, 545—551.
- Angelo Polizianos Tagebuch (1477—1479). Zum ersten Male herausgegeben von Albert Wesselski. Eugen Diederichs, Jena, 1929.

40. Albert Wesselski: Der gottgefällige Mord. Archiv Orientalni, II, 1930, 39-53.

Albert Wesselski: Cherlieferungen aus der Zeit Mohammeds, des Propheten. Referate über FFCommunications, Nrn. 90 and 91. Archiv Orientalni, II, 1930, 427—434, 503—505.

 Versuch einer Theorie des Märchens. Von Albert Wesselski, Reichenberg i. B., 1931. Prager Deutsche Studien, 45. Heft.

 Das Recht des Teufels auf Arbeit. Von Albert Wesselski. Niederdeutsche Zeitschrift für Volkskunde, Jahrgang 10, 1932, 1—16.

 Albert Wesselski: Alters-Sinnbilder und Alters-Wettstreit, Archiv Orientalni, IV, 1932, 1—22.

 Albert Wesselski: Das Märlein von dem Tode des Hühnchens und andere Kettenmärlein, Hessische Blätter für Volkskunde, XXXII, 1933, 1—51.

46. Der Sinn der Sinne, Ein Kapitel der ältesten Menschheitsgeschichte. Von Albert Wesselski, Prag, 1934. Vol. IV der Monografie Archivu Orientalniho, Studies, Texts und Translations, issued by the Czechoslovak Oriental Institute, Prague.

 Die Formen des volkstümlichen Erzählguts. Von Albert Wesselski, Sonderabdruck "Die deutsche Volkskunde". Herausgegeben von Prof. Adolf Spamer. Leipzig-

Berlin 1934.

 Quellen und Nachwirkungen der Haft Paiker. Der Islam. (1934.) Bd. XXII. Walter de Gruyter & Co.

 Humanismus und Volkstum, Von Albert Wesselski. Sonderabdruck "Zeitschrift für Volkskunde". Bd. VI. 1935. 1—16.

50. Narkissos oder das Spiegelbild. Von Albert Wesselski, Archiv Orientalni, Vol. VII,

I, II, III. S. 37—63 und Fortsetzung 328—350. (1935.)
50a. Die Vermittlung des Volkes zwischen den Literaturen. Von Albert Wesselski.
Schweiz, Archiv f. Volkskunde, Bd. XXXIV (1935/6). 177—197.

51. Der Schmied von Jüterbog im Kiffnäuser. Von Albert Wesselski. Sonderabdruck

aus der "Zeitschrift für Volkskunde". 1936/37. Vol. VIII. 198—211. 52. Klaret und sein Glossator. Röhmische Volks- und Mönchsmärlein im Mittelalter.

Von Albert Wesselski. Verlag Rudolf Rohrer. Brünn-Leipzig (1936), 53. Goethe und der Volksmund. Von Albert Wesselski. Hessische Blätter für Volkskunde, Vol. XXXVI, 32—83. (1937.)

 Die gelehrten Sklavinnen des Islams und ihre Byzantinischen Vorbilder. Albert Wesselski, Archiv Orientalni, Vol. IX, III. (1937) 353—378.

 Probleme der Sagenbildung. Von Albert Wesselski. Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. Basel (1938). Vol. XXXV. Heft 2—3, Separatabdruck.

 Das Geschenk der Lebensjahre. Von Albert Wesselzki. Archiv Orientalni. Vol. X, Nr. 1—2 (1938), 79—114.

 Deutsche Märchen vor Grimm. Von Albert Wesselski. Verlag Rudolf M. Rohrer, Brünn-Leipzig (1938).

ORIENTAL INSTITUTE IN PRAHA. RESEARCH DEPARTMENT.

The Members' meeting

of the Research Department of the Oriental Institute and of the Slavonic Institute was held on January 26th 1939 with Prof. Murko and Prof. Hrozný presiding.

Prof. Rypka lectured on the contemporary prose fiction in Iran before a large and distinguished gathering of members and guests. After the lecture students of the State Dramatic School read Sadegh Hedajat's novel "The Vultures". The audience was deeply impressed by the lecture of the learned Professor and by the dramatic reproduction of the novel. H. E. Mostafa Samii, the Minister of Iran, honoured the meeting by his presence.

On 2nd February the members of the Research Department of the Oriental Institute met in the rooms of the Institute with Prof. Pertold in chair.

Members and guests present: Mr. V. Číhař, Dr. Z. Fafl, Dr. W. Gampert, Dr. K. Haltmar, Prof. Dr. B. Hrozný, Prof. Dr. V. Lesný, Mrs. Pertoldová, Dr. P. Poucha, Prof. and Madam Rypka, Prof. B. Trnka, Prof. Dr. F. Tauer, and others.

The Chairman Prof. Pertold opened the meeting at 8. p. m. Having welcomed the members and guests he explained that the curtailed activity of the last months was due to the extraordinary circumstances through which the country was passing.

Next he spoke on the recent opinions relative to the Sinhalese language. The problem in question is generally formulated as a query whether the Sinhalese is an Indo-european or a Dravidian language. He reported, in the first instance, the recently published Grammar of the Sinhalese is an Indo-European language. The representative of the opinion of the Dravidian origin of the Sinhalese S. Gnana Prakasar, considers Sinhalese, in his essay "On the Dravidian Element in Sinhalese" (Anthropos XXII, pp. 155 ff.) to be a Dravidian dialect. Professor Pertold maintained that the population, talking Sinhalese, cannot be considered as a uniform racial unit and that no part of it

could be considered as a product of purely Aryan stock. The vocabulary of Sinhalese is on the whole based on Sanscrit and Pali. Its phonology, however, and phonetics and especially the expression of ideas appear to have reached their present form as a result of the pronunciation and mentality of a non-Arvan people. Nevertheless, it cannot pass even for a Dravidian language. The term "Dravidian" is also rather undefined and the so-called Dravidian languages cannot properly be considered as the product of one stock. As regards its origin Sinhalese appears to have arisen from one of those components which cannot be observed in the final development of the "Dravidian" languages. The language in its development has been affected by many influences, Pali being the most significant. It is a well known fact that the Sinhalese language was studied and taught in Buddhist monasteries in imitation of the methods of the Pali grammatician; hence especially the various Indo-european flexive elements. To this influence several elements of inflexion are due. Despite the fact that up to the present day Sinhalese has retained the character of an agglutinative language, it shows signs of a retrograde vocal harmony and it has incorporated special suffixes for collectives. Its South-Indian type is moreover testified by the lack of moods, tenses, non-expression of the grammatical person etc.

In conclusion Professor Pertold described the development of the Sin-

halese grammar.

In the discussion which followed Professor Hrozný pointed to an analogical phenomenon in the Sumerian language and Professor Trnka made similar observations concerning the English language.

. . .

On 24th April the members of the Oriental Institute and those of the Japan Society of the Oriental Institute met in the rooms of the Institute to take leave of the Japanese Minister H. E. Keinosuke Fujii and his family: Mrs Bruncová, Ing. J. and Madam Bžoch, Count and Countess Coudenhove-Kalergi, Mr. V. čihař, Dr. K. Haltmar, Mr. K. Hrdina, Mrs Havránková, Prof. Dr. B. Hrozný, Mr. R. Kalina, Ing. Kruis, Prof. Dr. V. Lesný, Mr. H. Mautner, Mr. E. Miller, Prof. Dr. O. and Madam Pertold, Miss Pinkasová, Dr. A. Pitlík, Dr. J. Průšek, Mr. G. Sakabe, Mr. T. Sato, Dr. H. Slouka, Dr. Somr, Mr. F. Šíma, Mr. A. Špergl, Mr. Vesecký, Mrs. R. Watzka, and Dr. O. Wierer were present.

The President of the Oriental Institute Prof. Dr. B. Hrozný thanked His Excellency for his patronage of the Japan Society and the Institute and the Chairman of the Japan Society Dr. Coudenhove-Kalergi addressed the Minister in Japanese. In his reply the Minister thanked the Oriental Institute for the souvenir presented to him on this occasion in the form of a Bohemian cut glass vase, engraved with his name and heraldic emblem, and said he would continue to support the advancement of Japanese culture through these organisations after his return to his own country.

. .

The members and guests of the Oriental Institute met on 5th May 1939 to congratulate its President, Professor Hrozný, on his 60th birthday: Mr. V. Bayer, Mr. J. Bečka, Prof. Dr. Fr. Bednář, Dr. M. Borecký, Mrs H. Bubeníčková, Dr. G. Coudenhove-Kalergi, Prof. Dr. Jos. čada, Mr. V. čejka, Dr. K. čermák, Mr. V. čihař, Prof. Dr. S. Daněk, Dr. Ant. Dvořák, Dr. Jan Emler, Dr. Z. Fafi, Prof. Dr. V. Funk and Madam Funk, Phdr. W. Gampert, Mrs A. V. Gombošová, Ing. C. A. Gregor, Ing. Fr. Hausner, Dr. K. Haltmar, Prof. Dr. V. Hazuka, Prof. Dr. J. Horák and Madam Horák, Dr. R. Hotowetz, Phdr. K. Jahn, Dr. A. Janáček, Prof. Dr. J. Janko, Míss R. Jarošová, Mr. R. Kalina, Mr. H. Kantorowsky, Mr. Y. Kiuchi, Dr. Jos, Klima, Mr. Lud. Kuba, Prof. Dr. V. Lesný and Madam Lesný, Ing. Dr. Lev and Madam Lvová, Prof. Dr. Fr. Lexa, Dr. Marek and Madam Marek, Mr. J. Martinek, Phdr. L. Matiegková, Dr. L. Matouš, Mr. E. Miller, Prof. Dr. A. Miřička and Madam Miřička, Prof. Dr. M. Murko, Phdr. V. Niederle and Madam Niederle, Prof. Dr. N. Okunev, Mr. A. Panc, Dr. Pavel and Madam Pavel, Prof. Dr. O. Pertold and Madam Pertold, Mrs Pěnkavová, Mr. R. Pilát, Mr. Jan Pokorný, Mrs Fel. Poková, Phdr. P. Poucha, Dr. J. Průšek and Madam Průšek, Mr. O. Randl, Mr. Rumpl, Prof. Dr. J. Rypka and Madam Rypka, JUDr. J. Říha, Prof. Dr. T. Saturník, Dr. V. Schuster, Prof. Dr. Friedrich Slotty, Prof. Phdr. A. Stein, Mr. Ken I. Suzuki, JUDr. P. Sámal, Mrs P. Fortová-Sámalová, IngC. A. Spergl, Doc. Dr. F. Tauer, Prof. Dr. Zd. Tobolka and Madam Tobolka, Prof. B. Trnka and Madam Trnka, Mrs H. Turková, Prof. Dr. F. Ulrich, Mr. J. Vincenc, Dr. B. žívanský, Mrs O. ždímalová, and others. The Vice-Presidents, Dr. V. Schuster and Prof. Pertold. conveyed the greetings of the respective Sections of the Institute and Professor Rypka reviewed the research work of this eminent Czech scholar on ancient Near East languages and history. Professor Rypka's address appears on page 133 and foll.

Publications.

There are in print: Zafarnāma vol. II., by F. Tauer; text-book of Hindustani by Prof. O. Pertold; text-book of spoken Japanese by Dr. V. Průšková and Dr. Průšek. An abbreviated text-book of the Persian language with a grammar and a Czech-Persian dictionary, by Prof. J. Rypka, is being prepared.

BOOK REWIEWS.

Erich F. Schmidt: Excavations at Tepe Hissar, Damghan (= Publications of the Iranian Section of the University Museum). Philadelphia, University Press, 1937. 4°. XXI, 478 pp., 177 figs., LXXIX plates (3 in

colours). Doll. 15.

Die Fundstätte von Tepe Hissar bei Damghan im nordöstlichen Iran wurde zuerst von General Houtum Schindler besucht, während A. Polak (1881) die ersten Funde veröffentlichte. Seitdem gelangten Einzelfunde in manche europ. Museen (Louvre). Die wissenschaftliche Erforschung konnte aber erst vor einigen Jahren aufgenommen werden. In zwei Grabungskampagnen (1931, 1932) unter der Leitung von E. F. Schmidt kam eine prähistorische Ansiedlung zutage, deren Anfänge bis in die Mitte des 4. Jht. v. Chr. zurückreichen. Die Ausbeute der ersten Arbeitssaison ist aus einem ausführlichen Vorbericht (Museum Journal 23, 4, 1933) bekannt, die der zweiten nur aus einigen Zeitschriftennotizen. Nunmehr liegt eine ausführliche Grabungspublikation vor, die vorwiegend die Ausbeute des J. 1932 behandelt sowie die gesamten Ergebnisse zusammenfaßt. Das übersichtlich und klar verfaßte, durch zahlreiche Abbildungen, Diagramme, Schnitte, Pläne und Karten vorzüglich illustrierte Werk bildet eine wichtige Bereicherung unserer Kenntnisse über die älteste Kulturentwicklung dieses noch wenig erforschten Gebietes, die durch die Funde von Anau, Schach Tepe und Tureng Tepe vervollständigt werden. Dadurch erhalten wir neue Einblicke in die noch immer allzu lückenhaft bekannte Vorgeschichte Irans und können jetzt viele Probleme in ihren auswärtigen Zusammenhängen verfolgen. Beachtenswert sind die Beziehungen zu Mittelanatolien, z. B. die Stempelsiegel und Doppelspiralnadeln von Tepe Hissar II, insbesondere aber die graue Ware, die damals erstmalig auftaucht. Doch können die richtigen Schlüsse aus dem Fundmaterial von Tepe Hissar erst dann gezogen werden, wenn seine Chronologie endgültig geklärt wird. Der von Schmidt vorgeschlagenen Datierung können wir nicht folgen; im Anschluß an E. Herzfelds hohen Zeitansätze versucht er Tepe Hissar IA ins Ende des 5. Jht. v. Chr. zu rücken. Die Funde weisen aber Züge der fortgeschrittenen El Ubaid-Kultur auf, so daß sie nicht vor 3500 v. Chr. datiert werden können. Dementsprechend erfahren auch alle übrigen Zeitangaben Schmidts eine Korrektur, so daß Tepe Hissar IIIC zumindest bis in die Mitte des 2. Jht. v. Chr. hinabreicht. Die in Tepe Hissar III gefundenen Siegelzylinder lassen sich nicht für chronologische Aufstellungen verwerten; es handelt sich um Importgegenstände, die im fremden Milieu jahrhundertelang im Gebrauch sein konnten. Ebenso erweisen sich gewisse Ähnlichkeiten mit den frühdynastischen Funden aus Mesopotamien als trügerisch; das Beispiel Mittelanatoliens belehrt, daß in der Gebirgszone im Vergleich zum Zweistromlande verschiedene Erscheinungen auf dem Gebiete der materiellen Kultur mit ungeheurer Verspätung auftreten.

Über die in Tepe Hissar ebenfalls entdeckten Reste eines sasanidischen Palastes hat Fiske Kimball einen Beitrag geliefert. Es wurden dort Fragmente von Wandmalereien gefunden, die das bisher vornehmlich durch Metallgefäße belegte Motiv der Königsjagd zu Roß (Erdmann, Jahrbuch der Preuß, Kunstsammlungen 75, 193 ff.) darstellen. Stefan Przeworski.

Étienne Drioton et Jacques Vandier: LES PEUPLES DE L'ORIENT MÉDITER-BANÉEN: II, L'Égypte (= Clio, Introduction aux études historiques — 1). Paris, Presses universitaires de France, 1938. In-8°. Pp. XLIV, 641. Prix 75 Frs.

Après la bibliographie générale qui rassemble toute les publications importantes relatives à la civilisation de l'Égypte dans l'antiquité, et après une brève introduction vient l'histoire proprement dite. Les auteurs gardent la division habituelle en périodes depuis les commencements de la civilisation humaine jusqu'au siège de l'Égypte par Alexandre le Grand. A la période du nouvel empire sont consacrés trois chapitres. La religion est le seul élément de la civilisation égyptienne, auquel les auteurs aient consacré un chapitre spécial. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie détaillée où figurent les sources archéologiques et écrites (épigraphiques et littéraires), les publications, et à la fin « état des questions » où sont cités les traités sur les faits qui ne sont pas jusqu'au présent vérifiés. Il est évident que toute personne désirant s'occuper d'une question historique y trouvera un appui très précieux.

Dans tous les chapitres, tous les détails sont examinés sérieusement de sorte que ce sont seulement de petits choses, difficiles à atteindre, que les

auteurs ont omises. Je me permets de rappeler:

À l'alinéa 4. La langue, p. 18. J'ai énoncé l'hypothèse: 1. que la langue ancienne égyptienne est composée de deux langues hamitiques, dont la première plus ancienne était à un stade d'évolution comparable à celui que nous présente aujourd'hui la langue hamitique haousa et la langue plus récente au stade de la langue hamitique somali;

 que les langues hamitiques plus récentes (toutes, excepté le haoussa) et les langues sémitiques sont des langues sœurs, dont le stade directement

antécédent est représenté par celui de la langue bedauye.1)

¹⁾ François Lexa: Comment se révêlent les rapports entre les langues hamitiques, sémitiques et la langue égyptienne dans la grammaire des pronoms personnels, des verbes et dans les numéraux cardinaux 1—9, Philologica I 2, Oxford University Press, London, 1922.

Je tiens aujourd'hui cette hypothèse pour confirmée.1) M. Zyhlarz est arrivé à la même conclusion.3)

À l'alinéa 3. Les dieux..., p. 75. L'opinion selon laquelle le conte des deux frères est une variation sur une légende religieuse, était compréhensible aux temps où l'on pensait que les Égyptiens anciens n'ont pas eu de sens pour la littérature profane, mais aujourd'hui elle n'est plus justifiée.

A l'alinéa 7. Les héros divinisés, p. 80, il est nécessaire d'ajouter les vizirs Isi et Kagemni.3)

A l'alinéa 1. La mort, p. 97. Je suis arrivé à l'idée suivante sur la composition de l'homme pendant sa vie terrestre et après sa mort:

A l'époque de l'ancien empire, l'homme est composé du corps, de l'esprit et de l'âme.

Le corps (h-t, après la mort h'-t) reste après la mort, dans la tombe. D'après les idées de l'époque historique, il doit rester intact jusqu'à la dématérialisation de l'esprit, étant donné que l'esprit, après la dématérialisation, souffre des mêmes défauts que le corps au moment de la dématérialisation. Après celle-ci, l'esprit n'a plus besoin du corps ancien, parce qu'il reçoit un corps nouveau (z-t) ayant des qualités divines.

L'esprit (k') est le porteur de l'individualité de l'homme. Il pense. sent et veut. Il se décide pour le bien ou pour le mal, il arrête la ligne d'action; c'est pourquoi il est responsable de la vie terrestre de l'homme. Étant dématérialisé, il reçoit un corps nouveau, avec lequel il forme l'esprit lumineux ('hav).

L'âme est originairement la force vitale. Elle n'a pas de conscience personnelle, ni d'existence indépendante; elle n'exerce pas d'influence sur la vie psychique. Elle est presque sans valeur pour la vie posthume de l'homme. Son individualisation est l'œuvre du moyen empire; ce fait est démontré par l'image de l'âme, l'oiseau, qui prend, à cette époque, la tête du défunt.*)

Au protocole royal, p. 141, ny appartient seulement au mot św.t; le mot b't.y est de l'adjectif ny indépendant, voir Erman-Grapow, Wörterbuch I, p. 435, et signifie « apiculteur ».

3) E. Zyhlarz: Ursprung und Sprachcharakter des Altägyptischen, Zeitschrift für Eingeborenen-Sprachen, XXIII, 1932-33.

3) M. Alliot: Un nouvel exemple de vizir divinisé dans l'Egypte ancienne, Bui-

letin de l'Institut français d'archéologie orientale, XXXVII, 1937.

¹⁾ František Lexa: Développement de la langue égyptienne aux temps préhistoriques, Archiv Orientální, X, Praha, 1938.

^{*)} Dr. František Lexa, O poměru ducha, duše a těla u Egypťanů staré říše (Sur le rapport de l'esprit, de l'âme et du corps chez les Égyptiens de l'ancien empire), Věstník české akademie, r. XXVI, 1918. Résumé: Dr. Franz Lexa: Das Verhältnis des Geistes, der Seele und des Leibes bei den Aegyptern des alten Reiches, Praha, 1918.

En ce qui concerne le titre « Horus d'or », p. 175, voir la tête du faucon d'or, Quibell, Hierakonpolis I, pls. XLI, XLII, XLIII, et le faucon d'or du tombeau de Toutankhamôn. Pour ma part, je prends la leçon *Ḥr ḥry nbty* pour originelle, voir Erman-Grapow, Wörterbuch II, p. 240.

Quant à la signification du cartouche royal, on doit le lire šn « bague (à cacheter) » dont le cercle est élargi pour pouvoir recevoir le nom royal

qui y est gravé: voir Erman-Grapow, Wörterbuch IV, p. 488.

En ce qui concerne la traduction de la formule « Offrande que donne le roi...», p. 241, dy est la forme momentanée; elle doit donc exprimer le parfait ou le futur. Étant écrite sur un objet déposé dans le tombeau, elle signifie « l'offrande que le roi a donnée à l'esprit de N ». Dans la prière que le visiteur du tombeau doit réciter, cette formule a le sens: « Que le roi donne (futur momentané) une offrande à l'esprit de N », et dans le rapport que fait le fils: « Son fils a fait que le roi a donné l'offrande. » l' Quant au sens du nom S-n-wér-t, je considère le sens « l'homme de la puissance » comme plus vraisemblable à cause de la petite extension du culte de la déesse Wér-t.

À la p. 263. Je n'ai trouvé aucune erreur dans les papyrus mathématiques égyptiens, et le papyrus Smith est, d'après l'opinion de M. Jirásek, professeur de chirurgie, un livre merveilleux où l'on ne trouve aucune erreur.

À la p. 332 avant-dernière ligne. Les Égyptiens regardaient toujours le soleil comme une boule. Ce fait est démontré par l'idée du dieu du soleil, pris comme le scarabée, et du soleil pris comme la boule de fumier avec ses œufs. Le soleil a naturellement l'aspect d'un disque sur les reliefs. Si la statue a sur la tête un disque au lieu de la boule du soleil, c'est pour deux raisons: 1. La boule est très lourde et diminuerait la stabilité de la statue. 2. La statue égyptienne étant toujours regardée frontalement, et en position frontale du spectateur, le disque fait la même impression que la boule.

Ces remarques ne sauraient bien entendu diminuer l'extrême valeur de la présente œuvre. F. Lexu.

Flinders Petrie: EGYPTIAN ARCHITECTURE. London, British School of Archaeology in Egypt, 1938. In-4°. Pp. XII, 95, pl. XXXIV.

Nombreux sont les livres où l'on trouve les reproductions des œuvres de l'architecture égyptienne, avec plans et descriptions; cependant le présent livre est le premier qui soit consacré aux travaux mécaniques et constructifs, nécessaires à leur exécution.

L'auteur divise le livre en trois parties: Dans le chap. I, il étudie les bâtiments en briques, dans le chap. II les bâtiments de matériaux végétaux, et dans les chap. III—X les bâtiments en pierre.

François Lexa, La magie dans l'Égypte antique, Paris, 1925, I p. 127.

Dans le chapitre I, l'auteur décrit la fabrication des briques avec la boue du Nil, leurs dimensions, liaison, ravalement, et posage. Après une brève note sur l'emploi du bois dans les bâtiments en briques de la plus ancienne époque, il est parlé des précautions prises afin de préserver les bâtiments en briques des mouvements du sol, causés par l'infiltration des eaux et le dessèchement, et des moyens employés pour l'affermissement des bâtiments. Le chapitre est terminé par des remarques sur les constructions décoratives en briques.

Dans le chapitre II, l'auteur s'occupe des plus anciens bâtiments de matériaux végétaux que nous connaissons seulement par leurs images et leurs imitations en pierre; pour cette raison l'auteur en est réduit à leurs descriptions. Seules quelques planches de bois et quelques instruments de

menuiserie se sont conservés jusqu'à nous.

L'étude des bâtiments en pierre occupe la partie principale du livre. L'auteur parle des matériaux employés pour les bâtiments en pierre, de leur extraction et de leur transport, de leur levage et de l'érection des monolithes. Après le chapitre consacré à la construction des fondements et des toitures, suivent les considération sur les supports, architraves et les autres manières de toiture, et sur les portes et fenêtres; onze tables qui les accompagnent, représentent la partie la plus détaillée du présent livre. Le chapitre sur les diverses sortes de bâtiments termine ce livre recommandable à quiconque cherchera un aperçu général de nos connaissances sur l'architecture égyptienne; 155 figures bien choisies en constituent l'illustration très instructive.

Gustave Jéquier: LE MONUMENT FUNÉRAIRE DE PEPI II, Tome II, Le temple, Planches dessinées par Ahmed Eff. Youssef. Plan dressé par J. Ph. Lauer. (= Services des antiquités de l'Égypte, Fouilles à Saqqarah.) Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1938. In-4°. Pp. 75, pl. 109. Prix 350 P. T.

Dans l'introduction, l'auteur esquisse le développement des monuments funéraires royaux, surtout du temple funéraire en rapport avec les idées religieuses au cours de l'ancien empire. Il souligne l'importance du temple de Pepi II pour deux raisons: sa bonne conservation rend possible la reconstitution intégrale du plan de ce monument d'une part, et d'autre part la grande quantité de fragments qui subsiste, des bas-reliefs des murailles, nous permet de connaître parfaitement la décoration du temple. Il ajoute que les bas-reliefs du temple de Pepi II égalent les meilleurs bas-reliefs de la V^a dynastie, quoique l'art de la VI^a dynastie fût déjà en décadence.

Après la description de la pyramide et de l'enceinte vient la description du temple. L'auteur y émet des considérations sur l'évolution de chaque

sujet traité et entreprend de comparer les détails du monument étudié avec ceux des autres monuments de même catégorie.

Les planches représentent la partie essentielle du volume. On trouve le plan détaillé du temple (qui aurait dû être exécuté sur une plus grande échelle, afin que l'on puisse distinguer à l'œil nu les différentes hachures), quelques vues du temple et de parties du temple, et les décorations murales qui sont présentées de trois manières: des dessins reproduisant fidèlement des fragments trouvés, des héliogravures des fragments les plus importants, et enfin, des reconstructions des panneaux entiers où les fragments conservés sont clairement marqués.

Avec le volume III se terminera cette œuvre monumentale.

F. Lexa.

Percy E. Newberry: FUNERARY STATUETTES AND MODEL SARCOPHAGI (= Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire nº 46530—48575). Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale. Vol. I 1930, II 1937. In 4°. Pp. 405.

Plus de 2000 € statuettes funéraires ⇒ et 25 € modèles de sarcophages ⇒ représentent un ensemble assez abondant pour permettre de résoudre avec vraisemblance les problèmes que ces statuettes et ces petits sarcophagi nous présentent; ceux-ci sont en partie traités dans le livre de M. Louis Speleers, Les figurines funéraires égyptiennes, Fondation universitaire de Belgique, Bruxelles, 1923, dont les planches doivent pour nous remplacer le volume des planches du présent ouvrage qui n'a pas encore paru, mais sera très important pour l'histoire des arts mineurs et des métiers.

En ce qui concerne les deux sortes de statuettes funéraires à figure de la momie, l'une remplace la grande statue qui doit être le siège temporaire de l'esprit du défunt et doit se substituer à son corps terrestre dans toutes ses fonctions, l'autre est vivifiée par l'enchaînement d'un esprit libre (nhb k), et se substitue à son maître seulement, en travaillant à sa place dans l'empire ousirien. Ce phénomène est démontré par les deux sortes des sarcophages en miniature qui renferment parfois ici ces statuettes. Le sarcophage destiné à la statuette de la première sorte, porte les mêmes inscriptions que les sarcophages réels, par exemple n° 48483, 48403, 48404. 47926. Le sarcophage destiné à la statuette de l'autre sorte porte le chapitre VI du livre des morts, par exemple n° 47906, 47908.

A propos du nom de la statuette de la deuxième sorte, la plus usuelle graphie in la fill of some la serve fait voir qu'il s'agit d'un mot étranger ou d'un mot égyptien qui est écrit inétymologiquement. L'écriture orthographique originale est certainement orthographique originale es

szm-t avec la terminaison y), « celui qui répondra » ou « celui qui doit répondre ». Le changement phonétique du mot $w \hat{s}b \cdot t \cdot y$ en $\hat{s}^{(i)} w^{(i)} b t y$ est

expliqué par les graphies \(\subseteq \) \(\

Günther Roeder: DER FELSENTEMPEL VON BET-EL-WALI (= Les temples immergés de la Nubie, 1938). Le Caire, Imprimerée de l'Institut français d'archéologie orientale, 1938. In-4°. Pp. X, 180, pl. VI, 68. Prix P. T. 385.

Le nouveau volume des Temples immergés de la Nubie est consacré à la chapelle de Bet-el-Wali qui se trouve à peu près à 300 m au nord du temple de Kalabshe.

La description générale de la chapelle qu'on cherche au commencement du livre, est placée par l'auteur à la fin du texte (pp. 135—180). On trouve là une étude sur la situation de la chapelle, accompagnée d'une carte (pl. 63), et la description de la chapelle avec deux plans (pp. 139, 145). La chapelle a été exécutée sous le règne de Ramses II en trois époques, par trois artistes. La répartition de l'œuvre entière entre ces trois artistes et la caractéristique du travail de chacun d'œux est le sujet principal de cette partie de la présente publication qui se termine par la description des dessins, des tailles et des inscriptions d'époques plus récentes et par une liste bibliographique.

La première partie du livre est consacrée à la description détaillée des images et à la citation de leurs inscriptions; une grande quantité d'esquisses accompagne les explications.

Six planches en couleurs, représentant des détails, et trois vues générales complètent les images de l'intérieur de la chapelle en héliogravure.

F. Lexa.

J. Vandier d'Abbadie: CATALOGUE DES OSTRACA FIGURÉS DE DEIR EL MÉDINEH nº 2001—2722 (= Documents de fouilles publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, sous la direction de M. Pierre Jouquet. — Tome 11), Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1" fasc. 1936, 2° fasc. 1937. In 4°. Pp. VIII, 156, pl. XCII.

Le présent livre constitue un instrument d'une extrême importance pour l'histoire de la peinture ancienne égyptienne, et nous devons en être reconnaissants à l'auteur.

Presque 350 esquisses dont 87 en couleurs parfaitement reproduites nous permettent de regarder le peintre égyptien à son travail. Nous y trouvons de premières esquisses faites à la hâte (par exemple n° 2119 pl. XVI, n° 2124 pl. XVII, n° 2251 pl. XXXVI, n° 2560 pl. LXX, n° 2642, 2621 pl. LXXIX) à côté de celles qui ont été à moitié exécutées n° 2250, 2258 pl. XXXVI, n° 2339 pl. LII, n° 2066 pl. XI) ou complètement terminées (n° 2001 pl. I, n° 2121 pl. XVI, n° 2191 pl. XXIV, n° 2242 pl. XXXIII); les œuvres de peintres mûrs (n° 2157 pl. XIX, n° 2066, 2070 pl. XI, n° 2635, 2633 pl. CXXXIV, n° 2650 pl. LXXXVI) à côté de dessins très faibles (n° 2646 pl. LXXXV, n° 2447 pl. LXI, n° 2069 pl. XI). Les esquisses n° 2603, 2620 pl. LXXXII sont surtout instructives pour la marche du travail; le peintre a fait une esquisse ocre-rouge à la hâte qui devait être pour lui la base du dessin noir à moitié exécuté, méthode que trouvons plusieurs fois sur les planches du présent ouvrage.

L'esquisse n° 2390 pl. LXIII est la plus importante de la publication entière, si je la comprends bien. Elle représente le buste d'une femme nue vue de face, un peu à gauche et assez d'en haut. Si mon idée était correcte,

il s'agirait d'un dessin de perspective excellente.

Le nº 2509 pl. LXIII présente une esquisse mal exécutée avec correction indiquée par un artiste expérimenté, et nous trouvons le même sujet plusieurs fois exécuté: deux singes grimpant à un palmier-doum pl. I—III, l'homme qui mène un grand singe tournant la tête vers lui pl. IV—VIII, le bouvier qui mène un taureau ou une vache pl. IX—XI. Il me semble possible que ce soient des esquisses d'élèves exécutées d'après les instructions orales d'un maître.

Telles sont plusieures des questions qui me sont passées par la tête, à moi, profane en cette matière, lorsque j'ai commencé à écrire le présent compte-rendu; l'auteur — spécialiste — y répondra dans « L'étude géuérale » qui représentera la deuxième partie de cette œuvre de mérite.

F. Lexa.

Hans A. Winkler: ROCK-DRAWINGS OF SOUTHERN UPPER EGYPT I. Sir Robert Mond Desert Expedition, Season 1936—1937, Preliminary Report. London, Oxford University Press, 1938. In-4°. Pp. VIII, 44, pl. XLI, une carte.

Les tessons décorés de même manière que les tessons du Sahara, Nubie, Soudan, Catalogne et Bretagne, trouvés à la surface du désert pendant les travaux de l'expédition de Sir Robert Mond près d'Armant, et les dessins préhistoriques rassemblés par M. Hans A. Winkler sur les roches du désert ont incité Sir Mond à entreprendre une exploration systématique du désert aux environs d'Armant, exploration qui a été confiée aux soins de M. Win-

kler. Le premier rapport préliminaire de M. Winkler sur ses travaux de

la saison 1936-1937 a paru.

L'auteur a exploré le désert est, entre les villes de Qena et d'Armant et une partie du désert occidental près de Luxor. Il énumère tous les sites où il a trouvé les vestiges dessinés ou écrits d'hommes de toutes époques avec les trouvailles y ayant été faites et il ajoute à ce chapitre une carte détaillée où les 71 sites sont marqués. Le chapitre qui suit est consacré à la liste systématique des matériaux rassemblés, divisée en trois parties: Inscriptions, signes, dessins.

Déjà les inscriptions trouvées font ressortir la variété des matériaux trouvés; nous voyons des inscriptions arabes, nabatéennes, thamudiques, araméennes, himyarites, latines, grecques, coptes, démotiques, hiératiques et hiéroglyphiques à côté de celles dont l'écriture et la langue ne sont pas

connues.

Les dessins représentent le sujet principal de ce volume. L'auteur s'efforce de déterminer l'époque et l'origine de leurs auteurs, et montre ce que peuvent y gagner nos connaissances ethnographiques et historiques de leurs œuvres. Viennent ensuite les caractéristiques des auteurs d'après les dessins en question, dont les plus intéressants sont ceux de l'époque préhistorique. M. Winkler distingue: A les habitants indigènes de la montagne est (ancêtres des Blemmyes) et de la montagne occidentale (Libyens), B les habitants de la vallée du Nil, C les envahisseurs de l'est et les chasseurs anciens. 79 images très claires sur XXXII planches en héliogravure accompagnent les explications de l'auteur qui termine son œuvre par des réflexions sur la succession chronologique des auteurs des dessins, sur les bateaux dessinés (avec 101 illustrations sur les planches XXXIII—XLI), sur les résultats des présentes recherches et sur les problèmes qui attendent encore leur solution.

L'assertion de l'auteur, selon laquelle les îmages préhistoriques remplacent pour nous les inscriptions des époques historiques, montre que les observations publiées sont importantes surtout pour les préhistoriens.

F. Lexa.

Zellig S. Harris: A GRAMMAR OF THE PHOENICIAN LANGUAGE. New Haven,

American Oriental Society, 1936, XI, 172 pp. 3.50 \$.

The book is a very valuable contribution to our knowledge of Phoenician grammar (p. 10—70) and glossary (71—156). Phonology and Morphology are treated historically according to the different stages of development and local variations with many keen philological comments. Much material, taken from other semitic languages, is utilized to this end and rich references to each word and form are gathered together in the glossary.

It stands to reason, however, that not all the minute details, alleged by the author, may claim to be definitive. It is f. i. by no means sure, that

the Qal form in 3. m. s. perf. was qatal (later qatol) with a long vowel at the end, as f. i. jaton, malok, saloh. The evidence being taken only from proper names is quite insufficient. Cp. hebrew Jehošāfāt, Jehonātān and perf. šāfāt, nātān. — Another example of assimilation with sandhi (p. 29) is יצפלי in Ma'sub 1. 2: "the great portico in the east (sunrise) and in the north of it - וצפון כה – i. e. in the north-east." — The deictic element in the pronoun המה (like in Assyrian) is analogous to 3. sing. m. f. hutu, hite in the Palestinian dialect of Birzet and Betlehem. — The word ממככת as "kingly person, prince" (p. 59) occurs also in 1 Regum 10, 20. — The preposition by means also "together with" in CIS (Idalion) 93 l. 4, as El Amruni 4 (Lidzbarski, Handbuch, p. 435, cp. latin text): "together with her grandsons" etc. — In the great inscription of Larnax-Lapethos 2 read 1. 2: ים שאנך "this statue is mine" — ב behind ז being the same emphatic element as in the Ellephantine papyri C, 2 and H, 4 DM (instead of mere רָרָ). In the same inscription l. 10 מָכֶּק may be connected with the Arabic waqf, pious bequest (together with following 57?). - In the crown inscription from Piraeus l. 1 the translation of 72 pp etc.: "a decree of Sidomians was brought about in assembly" is far better (DR is intransitive and דוב cut off, decree). Ibidem L 3. 6 ממחים may be explained by Assyrian nuhhutu (not sar, of diminished weight), part. pass. Iphil of [77], as such coins only were probably employed for making crowns. It is worth considering, whether כבהב (lb. L 4) may not be the Arabic lijaktubū (the vocalic י dropped out). A new proposition begins with : אית דעה: "this decree the men . . . shall write." — The word AD (garment) occurs also in Gen. 49, 11. - In the glossary and on p. 31 the name Luli (king of Sidon, † 701), Eululaeus, may be added. The initial Alef in YETS seems to have been short as in Assyrian and biblical Hebrew. A. Sanda.

Umberto Cassuto: STORIA DELLA LETTERATURA EVRAICA POSTBIBLICA. Firenze, Casa Editrice Israel, 1938. Kl. 8°. XVI + 212 Ss. Preis Lire 10.—.

Es ist nicht leicht, in einem kleinen Büchlein eine Geschichte der nachbiblischen hebräischen Literatur zu geben, die mit den Juden durch Länder und Kontinente wandert. Und Cassuto, der neben seinen Arbeiten über biblische Fragen auch dem Gebiet der nachbiblischen Literatur wichtige eigene Forschungsarbeit geleistet hat, mag es doppelt schwer gefallen sein, sich mit kurzen Angaben und Hinweisen zu begnügen, wo Persönlichkeiten und Probleme zu ausführlicher Darstellung reizten. Trotzdem ist es ihm gelungen auch in dem vorliegenden kurzen Abriß ein wertvolles Nachschlagebuch zu geben, das nicht nur erste Information vermittelt, sondern in vielen Einzelheiten ältere Darstellungen auf Grund der neuesten Literatur berichtigt. Eine kurze Bibliographie (S. 193—195) verweist auf die wichtigsten umfangreicheren Werke. Ein alphabetischer Index erleichtert das Nachschlagen.

H. Torczyner.

Umberto Cassuto: LA QUESTIONE DELLA GENESI. Firenze, Le Monnier, 1934, 80, XIV, 429 pp. Lire 60 —.

In dem großangelegten Buche behandelt der Verf. die literarische Entstehung der Genesis im gemäßigt konservativen, die Quellen JEP leugnenden Sinne. Dieser Ablehnung gelten die langen 4 Kapitel, in denen er die 4 Pfeiler der JEP-Hypothese bespricht und mittels eingehendster Analyse aller Einzelheiten zu erschüttern sucht, nämlich 1. Verschiedenheit der Gottesnamen, 2. Sprachliche Verschiedenheiten, 3. Sachliche Unstimmigkeiten, 4. Doppelberichte. Dabei verschließt er sich aber nicht der Annahme von anderweitigen Quellen, die angeblich ein Schriftsteller zur Zeit Davids in die jetzige Einheit zusammengestellt hat. Die Methode seiner Gegner greift er nicht direkt an und vermeidet jedwede Polemik. Durch verschiedene Vorgänger wurde er offenbar zur Abfassung seines großen Werkes angeregt. Zu diesen gehört auch mein Buch über den Pentateuch, wie an manchen Stellen deutlich zu spüren ist. Zu S. 88 bemerke ich. daß neben Ez 20, 9 (noda ti) noch andere Stellen herangezogen werden können. Eine Mosaizität der Genesis kommt für den Verfasser nicht einmal in einem abgeschwächten Sinne in Betracht, extrem apologetische Tendenzen können ihm also nicht zur Last gelegt werden. Es handelt sich lediglich um die Frage, ob die JEP-Hypothese wirklich die wahrscheinlichere Erklärung für alle sachlichen und kompositorischen Eigentümlichkeiten der Gen. darstellt, Wenn Cassuto dies leugnet und sich dabei rechts stellt, so hat er dazu im Namen der freien Wissenschaft das Recht, denn nicht die Mode ist das Entscheidende, sondern die Gründe,

Vom methodischen Standpunkt hat man ihm vorgeworfen, daß er, wie seine Vorgänger auf diesem Gebiete, die obigen 4 Pfeiler der JEP-Hypothese einzeln angreife und deshalb zerreiße, als ob ihm nicht bekannt wäre, daß die Kritiker nur in der Zusammenfassung der 4 Pfeiler einen wirklichen und einzigen Beweis für ihre Hypothese erblicken. Allein dieser seichte Einwand (RHR 35, 306) ist gänzlich haltlos. Die Frage, ob die Gegner in 1-4 einen einzigen Beweis erblicken oder getrennt 4 Beweise aufstellen (solche Kritiker gibt es in der Tat), spielt gar keine Rolle, sobald nachgewiesen wird, daß die Gottesnamen überhaupt nicht als Zeichen literarischer Zusammensetzung gewertet zu werden brauchen, daß die sprachlichen Besonderheiten von einem einzigen Autor stammen können. daß die sachlichen Unstimmigkeiten entweder übertrieben oder gar nicht vorhanden oder aus der Vorlage übernommen sind und daß eigentliche Doppelberichte in Gen. nicht vorkommen. Zu all dem ist schon eine vorherige Einstellung nötig, über die erkenntnistheoretisch und anderweitig zu entscheiden wäre. Wenn a+b+c+d=x, und ich nachweisen will, daß z=0, so kann der Beweis nur einzeln geführt werden: a=0, b=0 usw.

Was nun die Einzelnachweise des Verf. für die Tragunfähigkeit der 4 Pfeiler betrifft, so dürfte Cassuto per excessum gefehlt haben. Er will alle Schwierigkeiten glatt und restlos erklären und muß darum zu neuen Hilfsannahmen greifen. Dadurch wird aber der Wert der betreffenden Erklärung herabgedrückt und den Gegnern willkommener Anlaß geboten, in Bausch und Bogen alles als wertlos abzulehnen. Hier gilt in gewissem Sinne: Qui nimium probat, nihil probat. Es erscheint z. B. bedenklich, dem unter David arbeitenden Verfasser bezüglich des Gebrauches der Gottesnamen ein in allen Details fertiges System von Regeln unterzuschieben, welche jede einzelne Setzung von Jahve und Elohim restlos erklären sollen. Dies ist überhaupt nicht möglich, und mit dieser Unmöglichkeit muß jede Hypothese rechnen. - In anderen Fällen scheint der Verf. seinen Gegnern zu viel zu konzedieren und gibt Diskrepanzen zu, die gar nicht vorhanden sind (z. B. Gen. I. 2), um dann diese mittels schwieriger Annahmen durch seinen Autor der Gen, beheben zu lassen. Das allzu minutiöse Nachgehen allen erdenklichen Disharmonien ist menschlich und psychologisch ungerecht und wirkt methodisch verwirrend, trübt den Blick für die Hauptlinien der Untersuchung und ist auch schon darum aussichtslos, weil die Gegner, die ihren Standpunkt a priori für den wahrscheinlicheren halten - auf eine Hervorkehrung der von ihnen in Kauf genommenen Improbabilitäten hat ja Cassuto von vornhinein aus Reverenz verzichtet - sich im subjektiven Gefühl ihrer Objektivität für eine freundlichere Einschätzung der gegnerischen Aufstellungen gar nicht gewinnen lassen. Eine wirkliche Entscheidung des ganzen Streites könnte nur von außen durch Entdeckungen herbeigeführt werden.

Bei all dem enthält jedoch das Buch so viel des Neuen und Interessanten, daß seine Lektüre selbst bei gegnerischer Einstellung anregend und belehrend wirken muß. Darin liegt der bleibende Wert von Cassutos Arbeit, der durch eine Fortsetzung über die Genesis hinaus noch bedeutend erhöht werden könnte. Dies ergäbe ein Werk, welches durch Ausführlichkeit und Gründlichkeit alles Dagewesene übertreffen würde.

A. Sanda.

The Holy Scriptures. DEUTERONOMY with Commentary, by Joseph Reider. Philadelphia, Jewish Publication Society of America, 1937. 8°. XLIV + 356 S.

Der genannte Verlag hat die Absicht, die ganze Heilige Schrift in englischer Übersetzung und mit volkstümlichem Kommentar herauszugeben und bildet das vorliegende Werk den zweiten Teil dieser Serie. Der Verfasser, Joseph Reider, Professor der biblischen Philologie am Dropsie College in Philadelphia, erklärt in seiner Vorrede, daß er sich in der Frage der Entstehung und Komposition des Pentateuchs durchaus auf jüdisch-traditionellen Boden stelle, ohne dabei die Ergebnisse der kritischhistorischen Schule ganz außer Acht zu lassen. In der Tat wird in seinem kurz gefaßten Kommentar auf die von der kritisch-historischen Schule aufgeworfenen Fragen stets Rücksicht genommen, so daß der Leser mit

denselben wenigstens bekannt gemacht wird. Zur Erläuterung des Textes dienen ihm auch die Ergebnisse der assyrologischen, ägyptologischen und archäologischen Forschung, so daß sein Kommentar wirklich all das enthält, was für den modernen, aber nicht fachmäßig geschulten Leser wissenswert erscheinen mag. Ich erwähne z. B. die Abhandlung über Eisen und Kupfer zu 8, 9; über das Zentralheiligtum zu Jerusalem zu 12, 1 im Hinblick auf Ex. 20, 21; über reine und unreine Tiere S. 137; über Mosis Gesang S. 296 ff., über den Segen Mosis S. 321 ff. In sprachlicher Beziehung hebe ich hervor die Bemerkung zu šab g'buth zu 30, 3. Auf S. 102 scheint der Komm, zu 10, 3 in Widerspruch zu stehen mit 10, 1; vgl. auch 10, 5! Die Bemerkung zu 12, 10 macht den Eindruck, als ob nach Mischna Zeb. 14. 6 die Wortbedeutung von "Schiloh" Ruhe wäre; davon kann aber keine Rede sein; die Mischna sagt bloß, auf den Kultort Schiloh treffe der biblische Begriff "menucha" = Ruhe zu. - Das Buch ist sehr schön Samuel Krauß. und korrekt gedruckt.

Occident and Orient, being studies in Semitic Philology and Literature, Jewish History and Philosophy and Folklore in the widest sense. In honour of Haham Dr. M. Gaster's 80th birthday. Gaster Anniversary Volume, edited by Bruno Schindler, Ph. D. in collaboration with A. Marmorstein, Ph. D. London, Taylor's Foreign Press. Gr. 8°. XX, 570 p., VIII Plates. Price £ 3.3.

Zu Ehren M. Gaster's, des gelehrten Haham's der Londoner sefardischen Gemeinde haben Gelehrte aus aller Welt einen Widmungsband herausgegeben, der in der Fülle der behandelten Stoffe die weiten Interessengebiete umspannt, auf denen der nun 80 jährige Jubilar selbst die Wissenschaft bereichert hat. Die Verfasserliste umfaßt die besten Namen der Wissenschaft vom Judentum und manchem anderen Gebiet, und eine Reihe anderer Gelehrter, die infolge widriger Verhältnisse ihren versprochenen und zum Teil bereits begonnenen Beitrag nicht rechtzeitig abliefern konnten, haben ihre Glückwünsche am Ende der Vorrede zum Ausdruck gebracht. Darunter auch der Referent, der auch hier seine Anerkennung für das Lebenswerk des greisen Gelehrten und seine besten Wünsche für dessen weitere wissenschaftliche Arbeit zum Ausdruck bringen möchte.

Nach einer lateinischen Widmung, die die verschiedenen Gebiete von Gaster's Tätigkeit anführt, und dem Verzeichnis des Inhalts, der Illustrationen und der Mitarbeiter, berichtet ein kurzes Vorwort über die Entstehung des Bandes. Die folgenden Aufsätze von M. Schwarzfeld, S. L. Bensusan, N. Cartojan, B. Schindler geben einen biographischen Abriß von Gaster's Leben und Wirken, im besonderen auch von seiner Tätigkeit auf dem Gebiet der rumänischen Sprache, Literatur und Volkskunde, sowie eine Liste von 272 Publikationen Gasters bis einschließlich 1986. Diese biographischen Beiträge werden durch die weiter folgenden von H. Löwin-

ger edierten Briefe Gasters an W. Bacher und den ans Ende des Buches gerückten, kurzen Aufsatz von L. M. Gelber ergänzt, der Gasters Briefe an Dr. Kristeller aus der Zeit des Berliner Kongresses 1878 wiedergibt. Die auf den biographischen Teil folgenden Aufsätze sind nach den Verfassernamen alphabetisch geordnet. Inhaltlich umspannen sie eine Fülle von Gebieten.

In den alten vorbiblischen Orient führt uns Theodor Gaster, ein Sohn des Jubilars, in einem Aufsatz über eine neue "asianische" Sprache, die er in den nicht semitischen Texten von Ras-Schamra findet; s. dazu auch den Aufsatz von C. G. von Brandenstein "Zum Churrischen aus den Ras-Schamratexten" in ZDMG Band 91 (Neuer Folge Band 16) S. 555-576. Über eine sumerisch-akkadische Liturgie an den Gott Nabû schreibt der indessen dahingegangene St. Langdon, über Sündenbeichte in der hethitischen Religion R. Pettazzoni. Nach Rom führt uns W. Rechnitz, der die Quelle eines Gebetes Horaz' an Apollo bei Pindar nachweist, und bis nach Ostasien B. Schindlers Studie fiber altchinesische Erntegesänge. Biblischen Problemen gelten die Beiträge zur Erklärung der Psalmen von S. Daiches und A. Kaminka, ein Aufsatz von S. Krauss über den "Schrecken in den Nächten" im Hohenlied, sowie ein Essay J. L. Landaus über die Ursache der Spannung zwischen Juda und Ephraim zur Zeit Davids, Probleme der biblischen Linguistik behandelt G. R. Driver, der den Versuch macht. einige biblische Wortstämme auf Grund sorgsamer Vergleichung des Materials genauer auseinanderzuhalten, über den ethischen Monotheismus in der Bibel schreibt E. O. James: D. S. Margoliouth sucht die Datierung des Sirachbuches näher zu bestimmen. R. Eisler bemüht sich um die schwierigen Probleme die das sadoqitische Buch vom neuen Bund eröffnet. Philos Begriff der Demokratie erörtert E. Langstadt, Travers-Herford sucht den Zweck und die Bedeutung der Abfassung der Sprüche der Väter (Pirke Abot) zu bestimmen; L. Loewe behandelt den soviel zitierten Ausspruch Rabbi El'asars im Namen Haninas, der den Bibelvers Jes. 54, 13 ...und groß sei der Friede deiner Kinder" (banajich) auf die Gelehrten deutet: lies nicht banajich sondern bonajich. Aber Loewe's Erklärung. daß Hanina das Wort nicht als den Plural von ben. Sohn, sondern als den Plural von ban, dem Partizip gal von bin "verstehen" aufgefaßt hat, ist nicht neu. Sie ist nicht nur in der von Loewe zitierten Alphassi-Stelle empfunden, sondern z. B. ausführlich von M. Friedmann an mehreren Stellen seiner Midrasch-Kommentare behandelt. Vergl. z. B. seine Schrift Pseudo-Seder Eliahu zuta S. 21, wo andere Literatur zitiert ist. Zur Religionsgeschichte der frühtalmudischen Zeit bietet A. Büchler einen inhaltsreichen Beitrag (hebräisch); zu kalendarischen Fragen J. Morgenstern. Vergleichend behandelt A. H. Krappe die alten Sagen, die sich an die biblische Erzählung von Evas Geburt knüpfen; I. Löws Aufsatz über den Marmor, ein weiteres Kapitel aus seinem Werk über die Mineralien bei den Juden, betrifft gleichfalls im Hauptteil die Quellen der talmudischen Zeit. Daß Palästina selbst reich an verschiedenen Arten Marmors ist, zeigt jetzt besonders eine Ausstellung, die in diesen Tagen in Tel-aviv Werke des hiesigen Kunsthandwerks in Marmor vorführt. Die Forschung am babylonischen Talmud wird auch in W. O. E. Oesterleys Aufsatz über persische Angelologie und Dämonologie interessantes Vergleichsmaterial finden, ebenso in E. S. Drowers religionsvergleichender Studie über die Kaprana.

Themen der späteren rabbinischen Literatur und Religionsgeschichte behandeln J. Lauterbach (zum Jalkut Machiri), R. Gottheil s. A. (Responsa des Maimonides), U. Cassuto (Hebräische Dichtung des 16. Jhts.), C. Duschinsky (Halachisches), G. Scholem (zur jüdischen Mystik). Den Übergang von der Religionsgeschichte zur jüldischen und allgemeinen Volkskunde bilden A. Marmorsteins Vergleichungen zwischen griechischen und jüdischen religiösen und volkstümlichen Gebräuchen. Volkskundliche Beiträge sind die von M. A. Canney über Abbildungen von Schiffen in Tempeln und Gräbern (wozu jetzt auch die Resultate der Grabungen in Schech-Abrek, Palästina, zu vergleichen wären), S. Eitrem, M. Grunwald, W. R. Halliday und M. Higger. Kunstgeschichtliche Stoffe behandeln E. N. Adler und R. Wischnitzer-Bernstein: F. Kaufman bespricht die Zusammenhänge von Kunst und Religion. Die spätere Geschichte der Juden bildet den Gegenstand der Aufsätze von G. Kisch (Deutschland). A. M. Hvamson und C. Roth (Großbritannien), D. de Sola Pool (Amerika). Speziell Mendelssohn gelten die Beiträge von S. Davidowitz und B. u. B. Strauß; Zunz und dessen Beziehungen zu D. Mocatta ein Aufsatz I. Elbogens: Steinschneider und W. Wright ein Beitrag von A. Marx. Die Dialektologie ist durch N. B. Jopson (Judenspanisch), M. Weinreich (Jiddisch) und D. A. Yates (Romani) vertreten. Das jiddische Masse-Buch bildet den Gegenstand der Beiträge von B. Heller und J. Rosenbaum-Grünfeld; eine spanische Legende in der englischen Literatur behandelt H. Gordon Ward, eine albanische Ballade über die Ermordung des Sultans Murad I. M. Hasluck, bildliche Zahlangaben in Dichtung und Geschichte des Orients und Okzidents W. B. Stephenson.

Hervorzuheben ist die hervorragende Ausstattung des Buches und die trefflichen Abbildungen. Freilich ist auch der Preis des Werkes nicht gering.

H. Torczyner.

Henri Dehérain: SILVESTRE DE SACY, ses contemporains et ses disciples. (= Bibliothèque archéologique et historique. Tome XXVII). Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1938. XXXIII+122+68*+(1) pp. Frs. 80*—.

H. Dehérain setzt in diesem Bande seine mit Pierre Ruffin (vgl. AOr II, pp. 526—8 u. IV, pp. 160—1) so erfolgreich begonnenen biographischen Studien über französische Orientalisten aus der Empire- und Restaurationszeit fort. Nur muß man sich vorerst über seinen Begriff eines Orientalisten Klarheit schaffen. Ihm bedeutet der Ausdruck nicht nur strenge Fachgelehrte, sondern ebensosehr auch Praktiker, vor allem diplomatische und Konsularbeamte, die - aus unerforschlicher Neigung zum Orient ein unvergleichbar innigeres Verhältnis gefunden haben als das Rudel ihrer durchschnittlichen Alltagskollegen. Ihr praktischer Beruf konnte sie freilich keineswegs hindern, gelegentlich auch zu Verfassern von gelehrten Büchern und Abhandlungen zu werden. Nicht aber Papierleute schildert Dehérain, sondern vor allem tätige und emsige Männer des frisch pulsierenden Lebens. Es ist ein buntes Kalleidoskop von Personen, die da die Szene betreten. Von hochbedeutenden, ja weltberühmten Persönlichkeiten angefangen bis zu so gut wie unbekannten Größen werden dem Leser unter Zugrundelegung bisher unbenützter Korrespondenzen und Archivalien öffentlichen und privaten Charakters anziehende Bilder vorgelegt, durchaus nicht isoliert oder isolierend, sondern untermalt mit Schilderungen wichtiger politischer Begebenheiten sowie des breiten Lebensstromes überhaupt. Die große französische Revolution, Napoleon, seine Expedition nach Ägypten und deren Folgen in der Orientpolitik, die Restauration des Königstums - so heißen die Hauptereignisse, deren Einfluß hier vor allen anderen schicksalbildend wirkt.

Den Reigen eröffnet Antoine Isaac Silvestre de Sacy, jener unermüdliche Lehrer und vielseitige Gelehrte, konservative Ehrenmann, hohe Würdenträger und Funktionär, unablässige Organisator, jedermanns Berater, Helfer und Freund, von dem ein gut Stück der gesamten französischen Orientalistik seines Zeitalters und was mit ihr im Zusammenhang steht, ausstrahlt. Was Wunder, daß alle Welt mit Verehrung zu ihm emporblickt! Obwohl die Darstellung seines Werkes eigentlich nur einen Bruchteil des Buches bildet, ist er dennoch die Zentralgestalt, um die sich alles übrige gruppiert. Daher kommt es, daß die Persönlichkeit Baron Silvestre de Sacys das ganze Werk integral durchdringt. Mit ihm fängt es an und mit ihm schließt es wieder. Ganz besonders gilt dies für den zweiten Teil "Les amis de France". Der Buchtitel erscheint somit durchaus richtig gewählt.

Der erste Teil "Les amis du Levant' behandelt zunächst die Brüder Antoine-Jérôme und Alix Desgranges, beide gute Kenner der drei Islamsprachen, teils im Nahen Orient, teils im Außenministerium zu Paris ihren Dienst versehend. Im folgenden Kapitel erfahren wir über die Ausbildung von Dragomanen für den Nahostdienst am konkreten Beispiele des bekannten Autors von "L'histoire des Arabes avant l'Islam", Caussin de Perceval. Sehr erbaulich sind die den Konsulen Jean-François Rousseau (1738—1808) und seinem Sohne Joseph (1780—1831) gewidmeten Kapitel: nahe Verwandte von Jean-Jacques kennzeichnet außergewöhnliche

Intelligenz, leider ist sie vielzuviel an unverfälschtes Levantinertum gebunden. Beide haben sich gewisse Verdienste erworben: der ältere führt mit Geschick Napoleons Befehle, die mit der Änderung seiner Orientpolitik später zur frankopersischen Allianz führen, aus; der jüngere, ein gar schwer zu behandelnder Herr, erfüllte zwar nicht, was seine Begabung versprach; auf ihn geht aber eine Sammlung von 700 vortrefflichen Hss., die auf Antreiben Silvestre de Sacys Graf Serg. Uvarov für Petersburg erworben hat, zurück. Vater und Sohn sprachen, schrieben und dichteten arabisch, persisch und türkisch wie Eingeborene — auch darin wie in allem anderen richtige Levantiner.

In Verfolg der glücklich angebahnten frankopersischen Allianz kommt 1807 General de Gardane als Botschafter nach Tehran. Einer seiner Sekretäre ist Felix Lajard, der sich später durch seine Mithra-Studien hervortun sollte. Hier in Kap. IV zeichnet er sich eher durch Widerspenstigkeit gegen die Weisungen seines Chefs aus. Napoleons Frankreich läßt nach dem Frieden von Tilsit seine Allianz mit Fath-Alf-Sah sorglos einfach auf sich beruhen. Um letzterem in dessen Kampfe gegen die Russen zu helfen, entsendet de Gardane mit ergreifender Naivität Lajard, damit er den russischen Oberbefehlshaber zur Einstellung des Vormarsches bewege. Dies kann natürlich nicht gelingen, es sei denn, daß die etwas zweifelhafte Ehre des unzuverlässigen Verbündeten in den Augen der guten Perser dadurch besser, als sie tatsächlich war, erscheinen soll. Und Herr Felix Lajard bleibt im russischen Lager. De Gardane mag sich darüber ärgern, Paris billigt Lajards Verhalten.

Jean-Louis Asselis de Cherville (1822), Dragoman des französischen Konsulats in Kairo, macht sich einerseits durch Zustandebringung einer Sammlung von 1500 Hss., die der Bibliothèque Nationale einverleibt wurden, bemerkbar, andrerseits aber dadurch, daß er als einer der ersten französischen Äthiopisten anzusehen ist. — Der erste Teil schließt mit Antoine-Joseph Ducaurroy († 1853), zuerst Professor an der École des jeunes de langues zu Paris, später "Instituteur en chef" an der gleich-

namigen Schule zu Konstantinopel.

Finden sich bereits in diesen Kapiteln auf Schritt und Tritt Berührungspunkte mit Silvestre de Sacy, so gilt dies in erhöhtem Maße für den zweiten Teil 'Les amis de France', der sozusagen als Fortsetzung seiner Biographie gedacht werden kann. Die zwei ersten Abschnitte fallen ein klein wenig aus dem orientalistischen Rahmen heraus. Die weiteren betreffen: III. Un maitre de Sylvestre de Sacy: L'orientaliste Étienne Le Grand, IV. Correspondance du Comte Suvarov avec Sylvestre de Sacy. VI. L'acquisition des mss. orientaux d'Anquetil Duperron par la Bibliothèque Impériale, VII. Sylvestre de Sacy et l'enseignement de l'arabe à Marseille, also zumeist Themen, die über die Grenzen der lokalfranzösischen Orientalistik hinausgreifen. In dieser Beziehung möchte ich nament-

lich das Kap. V hervorheben, wo ,la déférence des orientalistes Allemands pour Silvestre de Sacy' aufgezeigt wird. Man liest da Schreiben von Jos. Fr. Allioli, Fr. Bopp, Dorow, G. Eichhorn (enge Zusammenarbeit verband die belden Männer sozusagen durch ihr ganzes Leben), Ewald, Jak, Fallmerayer, G. Flügel, J. Görres, Max Habicht, Andr. Hoffmann, Alex, von Humboldt, L. Th. und J. Kosegarten, Middeldorff-Breslau, Schnurrer-Tübingen (nach Eichhorn der fleißigste Korrespondent), Aug. Scholz, Fried. Steudel (auch ein langjähriger treuer Verehrer des französischen Meisters: er war es übrigens, der ihm den jungen Jules Mohl, der sich damals nach Frankreich begab, empfohlen hat), Joh. Sev. Vater. Man wollte seine Ansichten hören, erbat sich Rat, zollte ihm Hochschätzung, um sich selbst durch seine Rückäußerungen umso geschätzter zu fühlen. empfahl strebsame junge Gelehrte wie G. Freytag, A. Müller, Joh. Aug. Vullers, Jules Mohl, denen der unendlich gütige Meister, wie aus den Dankschreiben leicht zu entnehmen ist, geradezu rührende Sorge und Hilfe angedeihen ließ.

Leider darf ich nicht bei Einzelheiten verweilen. Ich kann aber nicht umhin zu bemerken, daß Dehérains Buch manches für die Geschichte der orientalistischen Sprachwissenschaft und für die Bibliographie enthält. So erfährt man, daß einige Stücke aus Sa'di, Háfiz und Ğalál-ud-din bereits von Asselin de Cherville (p. 98) und Ducaurroy (p. 122) ins Französische übersetzt worden sind. Den Assyriologen wird vermutlich interessieren, daß—, en s'intéressant aux ruines de la Babylonie [Jean-François] Rousseau apparaît comme un modeste précurseur des Fresnel, des Oppert, des Dieulafoy, des Sarzec, des Cros' (p. 32). Und über die Sprachwissenschaft hinaus: Wenn sich E. Kühnel einmal beklagte, daß sich die islamische Kunst keiner ihrer Schönheit und ihrem Werte adäquaten Aufmerksamkeit erfreut, so würde er hier erfahren, daß derselbe J.-Fr. Rousseau bereits im J. 1781 dieselbe Klage vorgebracht hat (p. 35). Sogar der Goethe-Forscher kommt auf sein Recht (p. 49* s.).

Man ersieht aber auch weit wichtigere Dinge: vor allem die Bedeutung orientalistischer Praxis für die Staatsinteressen. Manche Epochen mögen sich dieses Umstandes vielleicht nicht gut bewußt sein. Ein Napoleon und ein Talleyrand aber dachten auch da vorbildlich. Letzterer hat den klassischen Satz geprägt: "Que de choses il faut savoir pour être un bon consul!" (pp. 25 und 40). Dehérains schönes Buch erbringt unserem ungläubigen Zeitalter den Beweis für Talleyrands Axiom.

J. Rypka.

Svenska Orientsällskapets Årsbok 1937, Stockholm, Bokförlags Aktiebolaget Thule, 198+1 SS.

Dieses anmutige Buch enthält sieben Aufsätze und Abhandlungen, die größtenteils die Kunstgeschichte betreffen. Am umfangreichsten ist Carl Johan Lamms "The Marby Rug and some Fragments of Carpets found in Egypt" (pp. 51—130), eine gründliche systematische Untersuchung über den weltberühmten Teppich von Marby (Jämtland). Der Autor teilt die herangezogenen 29 "Teppich"-"Inkunabeln" (die Anführungszeichen der ersten Worthälfte mögen andeuten, daß die Bezeichnung der spärlichen Überreste mit "Teppich" in den meisten Fällen euphemistisch aufzufassen ist) in sechs Klassen ein, die er den Abbasiden, dem Konyatypus (der Hauptsache nach selğuqisch), den Anatoliern des XIV. und XV. Jhdts., dem anatolischen oder kaukasischen Nomadentypus aus der ersten Hälfte und der Mitte des XV. Jhdts., den Mamluken("?") des XV. Jhdts. und schließlich dem anatolischen Holbeinmuster desselben Zeitraumes zuweist. Der Marbyteppich figuriert unter den an vierter Stelle genannten. Zahlreiche gediegene und instruktive Abbildungen sowie Detailzeichnungen unterstützen Schritt auf Schritt die Darstellung.

Ungemein gefesselt hat mich der Aufsatz "Var Albertus Bobovius-Ali Bec, den lärde "Pålniske Turcken", miniatyrmålare? (pp. 39—50) von C. Vilh. Jacobowsky, einerseits weil Bobowski auch in der Biographie unseres Comenius eine gewisse Rolle spielt, andrerseits aber, weil der Verfasser den Versuch unternimmt, einige von ein und derselben Hand stammende Alba (Stockholm, Berlin und München) morgenländischer Sujets und Szenen und sichtlich doch nicht morgenländischer Provenienz auf ihre Urherberschaft hin zu prüfen. Die Frage wird auf Grund äusserer gewichtiger Zeugnisse, die auch mit der vermutlichen Datierung übereinstimmen, bejaht.

In dem Aufsatze über "Keramische Funde von den Tépé's der Türkmenensteppe" (pp. 26—38) behandelt Margit Bylin-Althin das große Scherbenmaterial, das in den Ausgrabungen in Schah Tépé, einem alten Wohnügel mit Gräbern, ca. 13 km nnw. von Asterabad, durch die schwedische archäologische Expedition in Iran 1933 zutage gefördert worden ist.

Ägypten betrifft "Det Egyptiska museet i Stockholm" (pp. 177—198) von Gunhild Lugn. Der Ferne Osten ist durch Axel Wahlstedts "Kopparmyntningen i Japan under tiden intill shogunväldets fall" (pp. 146—176) vertreten. Leider muß ich mich in den beiden letzten Fällen als Nichtfachmann auf blosse Titelangaben beschränken.

Gunnar Jarring führt uns in einer frisch geschriebenen Skizze ("The new Afghanistan", p. 131—145) das moderne Afghanistan, das er Ende 1935 kennen zu lernen Gelegenheit hatte, vor Augen. In T. J. Arnes "Svenskar i Iran" (p. 12—25) werden die Beziehungen Schwedens zu Iran dargestellt — von der ältesten erreichbaren Erwähnung bis zur mächtigen Expansion der schwedischen Industrie in Iran unserer Tage.

Zum trefflichen Inhalt all dieser Aufsätze tritt noch ein schönes äusseres Gewand hinzu, insbesondere tadellose Abbildungen. Die schwedische Orientgesellschaft, auf deren Entwicklung seit ihrer Gründung im J. 1921 T. J. Arne in seinem einleitenden Artikel "Svenska Orientsällskapet" (pp. 7—11) zurückblickt, hat sich durch das Buch ein bedeutsames Denkmal gesetzt. Es ist der für alle Welt sichtbarste Beweis ihres emsigen und erfolgreichen Wirkens, dem wir auch fürderhin von ganzem Herzen besten Erfolg wünschen. Schon heute warten wir ungeduldig auf das nächste "Ärsbok".

J. Rypka.

Muhammad Násír-ul-Mulk (Hiz Háinas válii Čitrál): AHSAN-UT-TACHQÍQ FÍ MAHÁBIS-IT-TACHLÍQ, al-musammá bi Sahífat-it-takwín. Lahore 1938, 270 + 1 pp. with plates. 8°.

In all religions of culture we perceive a tendency to reconcile the Divine Revelation to secular science. Natural sciences especially through their continuous discoveries again and again threaten to wreck the fundamental basis of all the faiths — the Holy Scriptures. Had their attacks been successful, we should have long ago ceased to have any more believers, or at any rate pious students of natural sciences.

Every line of the book under review reveals an absolutely convinced confessor of Islám and its Sunnah, and a noble, educated and fearless fighter for Alláh, Muhammad and the Koran. Nevertheless, nowhere do we feel that it is a Serenity who is talking to us, unless it be through the innermost care of his exalted soul for the weal of the Islamic, nay, the general common welfare, Although he denies any poetical ambitions, still he uses the form of a didactic poem. Unless we assume that all Fársí-zubán are eo ipso poets, it is evident that Násir-ul-Mulk rightly concludes that the rhythme and rhyme of poetry will impress one who reads or listens to it all the deeper. The author was not wrong in this, particularly as his technique is far from stiff, despite the lack of flexibility of the subject-matter.

Valuable hints as to the origin and reasons which led to the writing of this poem of about 2500 distichs can be found in ta'aruf, the only part of the book in prose, as well as in the first fast. Since his student's days, Násir-ul-Mulk has been strongly attracted by the problems of Evolution (mabáhisi irtiqá) and in 1923 devoted a poem of 35 distichs to them. With this idea in mind during his reading of the Koran, he carefully noted all those passages which were in accord with that theory. His enthusiasm carried him so far that, even during his military training in Delhi in 1926, he found time to devote himself to poetry, and in six months' time he wrote a rhymed risále of 1200 verses on this subject. With such men as Sir Muhammad Iqbál, however, they did not meet with complete approval. So Násir-ul-Mulk commenced to study the literature in question anew — from the very beginning. What we read in this volume is the fruit of his ten years' unceasing labour.

First of all, I should like to say something about the contents of the

poem and its external construction. In the introduction, the following two principal parts and the after-song, together comprising 12 sections, the creation of the world from the very beginning till Adam, is dealt with. It should be noted that the description of the Creation is based on the results of modern research in natural sciences without deviating in the slightest degree from the basis of Islamic orthodoxy, as clearly illustrated by the final verses of both principal parts of the work. A sort of history of religion, based on tradition, concludes the work. As may well be expected, the book ends in an apotheosis of Muhammad and his teaching.

I do not think it necessary to enter into details, because the general perception of the cosmogonic and cosmologic, biological and evolutionist principles are familiar to every Westener through secondary school education. The author's aim in this book is to raise this knowledge up to the same level in the Islamic world around him, and to prove that the most modern theories of the natural sciences, in so far as they can be taken as true or probable, do not at all conflict with the Koran. The writer, however, encountered many an obstacle. For instance, some of his friends were doubtful as to the permanency of the opinions he advanced. To adapt the Koran to such ideas would in their opinion only lead to shaking the Faith of the people. Násir-ul-Mulk vehemently rejects, in the first place, the idea of Allah's word needing tatbiq: the old and the new philosophers found it more conformable to their dignity to submit to divine guidance (iršád). No sin, however, could be seen in the observation of congruent phenomena, when one is in search of macarifi Qurani on the one hand, and through the inclination towards philosophic problems on the other hand, without the aid of arbitrary explanations (ta'vil). This is exactly the case with our poet, who is only following in the footsteps of such prominent men as Mufti Mohammad Abduhu or Tantáwi. Should one bring forward the impenetrability of such problems then the answer would be اتنا , صدقا (we believe and are sincere). Although the truth was and would remain an unfathomable metaphysical puzzie, the mysteries of the world so far as the observation of the material world is concerned, lay hidden in the Book. If a Christian philosopher was able to reconcile religion with philosophy, why could not the Muslims succeed, if it was possible for them to produce similar Koran-verses as evidence? Every Muslim would be convinced that the Koran as God's word would remain valid immutably till the day of Resurrection (Q 41, 41-42). Justly had it been said that all knowledge was encompassed in the Koran, but man's comprehension was inadequate. Fachr-ud-dín Rází was right, when he saw Greek philosophy in the Koran, and Tantáwí also in respect of modern philosophy. Briefly, the Koran was the mirror in which humanity could observe, and by which it could measure, its actual perfection - even if the world should last a million years.

I have dwelt purposely on this train of thought, as undoubtedly it works apart from the world centres towards the enlightenment of a people. Although absolutely true to his religion, the Illustrious Prince is not afraid to declare the old cosmological systems, which are for conventional Islam almost inviolable, once and for all void and futile. The mediaeval must be banished, so that a new prosperity may be attained in competition with the western countries. These are the exalted ideas contained in the book, transcending into still greater ideals, with the unrestrained recognition and acceptance of dini mubin by the West.

I must at least touch upon his interpretation of the Ginns and Ifrits as pre-Adamites; the ape-genesis of man cannot, of course, be accepted. The personality of the Apostle Paul is subjected to very severe criticism by Násir-ul-Mulk.

I have read Sahífat-ut-takwín almost entirely, and was fascinated in the first place by the modernising tendencies of the eastern Islâm, emanating from the innermost heart of a highly placed Muslim, who couples western with eastern erudition. The poetical form of the work is certainly well thought-out and it cannot be accidental that the same metre has been chosen as that in Galál-ud-din Rúmís Masnaví, which is frequently quoted.

Altogether the writer reveals an extensive knowledge of Persian and Arabic poets, mystics, historians and so on. With regard to technical terminology, he received assistance from Indo-Persian experts. Some of his admirers found his forms of expression too Arabic in style, incompatible with those of the present-day Irán. In this respect, however, Násir-ul-Mulk takes a somewhat different point of view, considering that the Indo-Persian vocabulary does not go back to Irán in the narrower sense, but to Transoxania, Badachsán and Afghánistán. The scientific terminology could certainly have been created with the help of Arabic, but never from Zardušt's "Zand and Avesta". The requirements of the reader are accomodated by explanations of the more difficult expressions. Of such explanations, there might have been much more for the benefit and advantage of many an indigenous reader.

As far as the verse technique is concerned, I should like to point out that the long closed syllables of the typus $\underline{\hspace{0.1cm}}$ n are frequently to be measured with the nim-fatha. With regard to classical poetry, other forms of licence may be observed. For instance in cases of dentals that do not form the half-fatha; e.g. $(24, 7b; 34, 2b) \underline{\hspace{0.1cm}}$ $(41, 3b) \underline{\hspace{0.1cm}}$ (41,

metre (S. Solimans des Großen Divan, Berlin 1903, p. 37). From the standpoint of the classical system of rhyme, such an antithesis as آمونتند (192, 5). غزند او من (237, 8b), عزند او من (246, 7b) would be inadmissible. I do not think I am mistaken when I assume that the majority of the above-mentioned metric and rhyme peculiarities are traceable to the current pronunciation of our poet.

The book concludes with a fervent hymn to God, to whose throne the young prince, suffering from a severe stroke, directs an appeal and a prayer for the restoration of his health. I assure the Illustrious Poet that all who have read this excellent book address, out of gratitude for it, the same prayer to Allah.

J. Rypka.

Fehim Bajraktarević: O NAŠIM MEVLUDIMA I O MEVLUDU UOPŠTE. (Concerning our Mewlūds and about Mewlūd in general). (— Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor. Beograd, Vol. XVII, 1937, 1.) Beograd, 1937. 8°. 37 pages.

The author, a professor of the Beograd university, has for a good many years been interested in the Serbian branch of aljamiado literature, and especially in the songs celebrating Muhammad's birthday. He has already written twice on the same subject (cf. Glasnik Skopskog Naučnog Društva, Vol. III, pp. 189—202, and Priloziza književnost, Vol. X, pp. 83—87). In this study he takes up the subject again at greater length, and corrects numerous errors in a new edition of Gašović's Mevlud, published by a Bosnian dilettant who claims to have improved on Bajraktarević's edition of the same song. The fact is that he used a second edition of the original, while Bajraktarević used the first, somewhat less complete, but more correct edition.

The present study gives detailed information also about other fields of aljamiado literature, notably the Spanish-Portuguese (cf. A. R. Nykl, A Compendium of Aljamiado Literature, Paris, 1929; Bajraktarević, in Glasnik Skopskog Naučnog Društva, VII—VIII, pp. 394—395); also about the Tartar in Poland, Karshuni, Coptic, Armenian, Greek, Hebrew in Persia. All those interested in this branch of literature will welcome Bajraktarević's valuable and painstaking contributions, which ought to be made more widely accessible by a translation into French, English or German.

A. R. Nykl.

Pavle Jevtić: INDIJA. RIZNICA MUDROSTI. (Indien, eine Schatzkammer der Weisheit.) Beograd, 1937. S. 93, 8 Abbildungen, klein 80. Preis 24 D.

Der Verfasser dieses Buches ist der Indologie nicht unbekannt. Gerade zehn Jahre vor der Herausgabe desselben debütierte er und zwar sehr glücklich mit der Doktordissertation "Karma and Reincarnation in Hindou Religion and Philosophy". In diesem Schriftchen bietet er seinen Landsleuten ungefähr das, was das größere Publikum über Indien wissen wollte und sollte.

In einer kurzen Vorrede begründet er für seine Leser die tatsächliche Notwendigkeit eines Buches über Indien, das Land der alten Kultur und den Quell der Weisheit, jenes Indien, welches der Welt Männer wie Rabindranath Tagore und Gandhi geschenkt hat. In der Einleitung erwähnt dann der Verfasser die hervorragenden Männer, welche vor hundert fünfzig Jahren die indischen Schätze zu entdecken halfen, und ihre verdienstvollen Fortsetzer (W. Jones, F. Schlegel, M. Müller u. a.), und charakterisiert das indische Schaffen im Allgemeinen.

Die eigentliche Abhandlung zerfällt in drei Teile: 1. eine Übersicht der altindischen Litteraturdenkmäler, 2. Proben in Übersetzungen und 3. philosophische Betrachtungen.

Die Übersicht der altindischen Denkmäler und ihrer Sprache konnte natürlich bei dem kleinen Umfange des Buches nur in den kürzesten Andeutungen geliefert werden. Und man muß die Kunst des Verfassers bewundern, wie er in gedrängter Form verhältnismäßig viel zu bieten verstand. Er findet auch Platz genug über das zu belehren, was Sanskrit oder Päli ist, wie die Form des epischen sloka beschaffen war (er führt den ersten sloka aus dem Nalopäkhyāna an); er beschreibt die Schrift und zeigt auch eine Probe davon. Dann geht er die wichtigsten altindischen Denkmäler durch und charakterisiert die Veden mit den Brähmanas, Upanishaden, Äranyakas und Sūtras, das Mahābhārata und Rāmāyana und die Purānas, er erwähnt die Pālilitteratur, die lyrische Poesie, die Kāvyalitteratur, die altindische Fabel (Pañcatantra, Hitopadeśa und Kathāsaritsāgara). Mit Der Dramatik Kālidāsas schließt er diesen Teil des Werkes.

Die Auslegung entspricht den neuesten Gesichtspunkten und ist im Ganzen richtig.

Im zweiten Teil werden charakteristische Proben der altindischen Litteratur, wie einige vedischen Hymnen, zum Beispiel der rgvedische Hymnus X 129, angeführt; aus dem Mahäbhärata übersetzt er die Episode von der treuen Sävitri, auch aus der Bhagavadgitä und dem Hitopadesa finden wir Proben. Vor jeder Übersetzung lesen wir eine kurze Einleitung. Die Übersetzungen sind getreu.

Mit kurzen Betrachtungen über die wichtigsten Richtungen der altindischen Philosophie, über das Karma und den Kreislauf des Lebens, wo wir einige treffende Ausführungen finden, über den Buddhismus als Wissen und Glauben, über das Nirväna, über das, was Yoga ist, wird dieses schöne Buch abgeschlossen.

Das Buch wird gewiß seine Sendung schön erfüllen. Ist doch die jugoslavische Literatur über Indien verhältnismäßig sehr arm. Und darum würde der Referent nur wünschen, daß dieses handliche Buch nicht nur eine weitere Auflage erlebe, sondern auch bedeutend erweitert werde. V. Lesný.

Nadine Stchoupak: UTTARARĀMACARITA (La Dernière Aventure de Rāma). Traduit et annoté par Nadine Stchoupak. Paris 1935, 8°, LXIX + 167 p. Prix 25 fr.

La présent volume est le quatrième dans la Collection Emile Sénart. Le drame est traduit par Nadine Stchoupak, secrétaire de l'Institut de Civilisation Indienne de l'Université de Paris. Le texte est précédé d'une introduction qui informe le lecteur de Bhavabhuti de son oeuvre et particulièrement de ce drame captivant. La traduction est accompagnée des annotations nécessaires; elle est correcte et serre étroitement l'original quant à la forme. Ce livre, — tous en conviendront — honore la collection portant le nom du grand maître.

V. Lesný.

Emile Sénart: BRHAD-ARANYAKA-UPANIŞAD. Traduite et annotée par par Émile Sénart. Paris, Société d'Edition: « Les Belles Lettres » 1934. 8°, XXVIII + 137 p. Prix 20 fr.

Cette publication posthume d'Emile Sénart est la troisième qui paraît dans la série des classiques indiens, sous le titre: « Collection Emile Sénart », par les soins de l'Institut de Civilisation Indienne de l'Université de Paris.

M. A. Foucher a été chargé d'en surveiller l'impression. La traduction et les notes sont l'ocuvre exclusive d'Emile Sénart. Le texte sanscrit, les notes, l'analyse et l'index ont été ajoutés pour la commodité du lecteur. Afin seulement d'en faciliter la lecture aux débutants, des traits d'union distinguent les éléments des mots composés dans le texte sanscrit. Pour la même raison, le sandhi n'a pas été observé, un hyphen raccordant les initiales de chaque mot au mot précédent.

Il convient sans doute de signaler que le savant traducteur, tout comme MM. Max Müller et Paul Deussen, adopte la recension des Kāṇva, alors que Böhtlingk, dans sa fameuse édition, se base sur la recension Mâdhyandina.

La traduction de M. Sénart est, sans contredit, à l'abri de toute critique. Il est certain qu'elle amènera de nombreux lecteurs à cette pièce délicieuse de la littérature philosophique sanscrite.

Impression parfaite, sur très beau papier.

V. Lesný.

Daśopanishads with the Commentary of Sri Upanishad-brahmayogin. Edited by the Pandits of the Adyar Library. Adyar, 1935, 8°. Vol. I. Pp. 485, Price 6 s.

This is a new edition of the old Upanisads, viz. Iša, Kena, Katha, Prašna, Mundaka, Mandūkya, Taittirīya and Aitareya Upanishads, which contain the Vedānta doctrine in its purest form. They have been edited by the Pandits of the Adyar Library under the supervision of Prof.

C. Kunjan Rāja. The other two, viz. Chāndogya and Bṛhadāraṇyaka are presumably to appear separately in the same series. The text followed in this edition is the usual text found in other editions. The commentary of the Upaniṣadbrahmayogin is in many places more elaborate than Sankara's Bhāṣya and this new edition will, therefore, prove valuable to all who are concerned with the Vedānta Philosophy, the more so as it gives the results of the recent research of the learned Paṇḍits of the Aḍyār Library into the matter.

V. Lesný.

Georges Dumézil: FLAMEN-BRAHMAN. (= Annales du musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation. T. 51.) Paris, Paul Geuthner. Paris, 1935. 112 pp., in — 12°. Prix 20 f.

En sanscrit, le mot bráhman a une large acception. Il importe autant de la préciser exactement que de déterminer le sens originel et l'évolution de ce mot, dès lors qu'on veut retracer l'évolution des idées religieuses de l'Inde Antique, Rien d'étonnant donc à ce que quelques savants se soient appliqués à cette tâche. L'étude abondante de J. Hertel sur ce mot dans les Indogermanische Forschungen XLI, p. 185 se poursuit dans "Die Arische Feuerlehre" au sixième tome des Indo-Iranische Quellen und Forschungen (en 1935) édités par les soins de ce savant éminent et qui comporte d'ailleurs ses autres oeuvres de pionnier. On doit encore une étude plus abondante: "Brahman, Eine Sprachwissenschaftliche exegetisch-religionsgeschichtliche Untersuchung" (Upsala, 1932) à Charpentier, étude en partie polémique contre les déductions de Hertel. Et voici un autre travail polémique par le fond plutôt que l'expression et qui vise l'oeuvre de Charpentier: celui de Georges Dumézil: "Flamen-Brahman", qu'aucun indologue ou spécialiste des religions comparées ne devrait ignorer. Le rapporteur avoue toutefois ne pouvoir se rallier à la démonstration sur l'étymologie, où Dumézil suggère une même racine indo-européenne *bhelgh-(8)men. Ces mots trop isolés sont encore d'une étymologie incertaine. Le rapporteur ne peut pas davantage souscrire à certaines parties du parallèle concernant l'étape dans l'évolution des mots cités, à la manière dont le dessine Dumézil (voir surtout p. 66). Il considère pourtant l'étude de Dumézil comme un véritable exemple de la manière qui doit présider à une pareille étude, en matière de méthode, surtout; ce qu'il convient d'ailleurs de signaler à propos des autres oeuvres de Dumézil, et en particulier, de sa monographie: Ouranós-Váruna (Paris 1934) qui s'y rattache tant par l'objet que par la méthode.

L'ouvrage "Flamen-Brahman" est divisé en trois parties:

- 1. la carrière du brahmane terrestre,
- 2. flamen-flaminica,
- 3. barasman.

Il est complété par deux appendices: l'un sur l'aventure du brahmane céleste et l'autre du à Raymond Charmet sur la légende de Sunahsepa et

les contes populaires.

L'oeuvre de Dumézil est une courte révision comparée de l'étude où Charpentier s'attache de préférence aux conditions de l'Inde Antique. Dans une forme sereine, dénuée de tout accent polémique, il explique que les devoirs du brahman, tout comme ceux du flamen sont lies au feu, ce qu'avait d'ailleurs déià démontré Frazer. Il note la différence entre le mot bråhman (neutre) et brahman (masculin). Pour le mot latin flamen, le complément neutre fait défaut. Mais, dans sa forme masculine, il constitue à lui seul, un couple ou un résidu de couple, puisqu'il indique un homme chargé du flamen (neutre). Et le neutre est devenu masculin. Dumézil souligne non sans raison la fonction royale du brahmán et le prestige si impressionnant que détient celui-ci, ainsi qu'en font foi de nombreuses citations du culte des Indes Antiques et comme il ressort surtout de la légende de Sunahsepa. Dans la deuxième partie de son étude, il s'efforce de prouver que le développement des devoirs du flamen a suivi la même direction. Mais si cette partie est moins convaincante - le développement du flamen en terre italienne s'enveloppant d'ombres plus épaisses — le paraléllisme ne laisse pas que de s'imposer. La troisième partie est consacrée à la fonction de barosman, bouquet de feuillage à écorce lisse, dans la liturgie avestienne, qui dans les mains du sacrificateur iranien a la même signification que les baguettes d'olivier ou de grenadier que porte le flamen et la flaminica. Se rapportant à l'étude de Charpentier, p. 81, il constate que dans l'Iran, le masculin a disparu du couple des mots neutre et masculin, sans qu'on puisse l'expliquer; le masculin demeurant résérvé à la force magique au cours du sacrifice rendu par barasman qui a la même origine que bráhman. V. Lesny.

Etienne Lamotte: LE TRAITÉ DE L'ACTE DE VASUBANDHU KARMASIDDHI-PRAKARANA, traduction, versions tibétaine et chinoise, avec une introduction et, en appendice, la traduction du chapitre XVII de la Madhyamakavrtti. (= Mélanges chinois et bouddhiques, vol. IV.) Bruges, Impr. Sainte Catherine 1936. 144 p.

Etienne Lamotte: La somme du Grand véhicule d'asanga (Mahayānasamgraha). T. I. versions tibétaine et chinoise (Hiuantsang), fasc. I (chap. I et II); T. II, traduction et commentaire, fasc. 1 (chap. I et II). (= Bibliothèque du Muséon, 7.) Louvain, Université 1938. 4°. 28 Belgas.

M. Etienne L a m o t t e, Professeur à l'Université de Louvain, apporte aux études bouddhiques la vigueur et l'entrain de la jeunesse, une érudition vaste et solide, le goût du travail précis et de l'ouvrage bien fait. Ces qualités expliquent suffisamment l'ampleur et l'importance d'une production scientifique qui fait grand honneur à l'école belge dont le maître regretté fut Louis de La Vallée Poussin.

1—Le Traîté de l'Acte n'est rien moins qu'une monographie de la doctrine du karman depuis le dogme canonique jusqu'au Bouddhisme tardif à travers les écoles Sarvāstivādin-Vaibhāṣika, Vātsīputrīya-Sāmmitīya, Sautrāntika, Vijāānavādin-Yogācāra et Madhyamaka. Le dogme pose trois problèmes capitaux dont les diverses solutions sont examinées à la lumière des textes: nature de l'acte, mécanisme de la rétribution, nature de l'entité rétribuée. M. La motte caractèrise ensuite (p. 36) l'esprit et le but du Karmasiddhiprakarana: « combattre, dans le cadre du Petit Vēhicule et en s'appuyant sur le bon sens sautrāntika, le réalisme exagéré des Valbhāṣika et le spiritualisme des Vātsīputrīya». Puis il édite la version tibétaine et reproduit la version chinoise de ce traité dont il donne une traduction claire et savamment annotée avec, en appendice, une traduction du chapitre XVII de la Madhyamakavṛtti.

Sans insister davantage sur les éminentes qualités de cet ouvrage, nous nous bornerons à signaler quelques points qui ne nous semblent pas tout à fait éclaircis. A propos du dogme canonique (p. 8), M. La motte cite la stance fameuse

> na praņašyanti karmāni kalpakoţišatair api sāmagrīm prāpya kālam ca phalanti khalu dehinām

qu'il traduit: « Les actes ne périssent pas, même après des centaines de millions de périodes cosmiques. Rencontrant le complexe [des conditions] et le temps [favorable], ils fructifient pour leur auteur. » Dans son ouvrage sur l'Avadānašutaka (AMG, t. XVII, p. 6) L. Feer a traduit cette stance: « . . . les actes ne périront jamais, même après des centaines de kalpas. Quand tout est au complet, que le temps est venu, ils portent leurs fruits, certes, pour les êtres corporels. » Il n'eût pas été inutile de rappeler la traduction de Feer et de justifier l'écart entre son interprétation et la nouvelle.

Dans le Divyāvadāna et l'Avadāna-śataka la stance que nous venons de citer est accompagnée d'un passage en prose qui est de grande conséquence pour la doctrine du karman. D'après ce contexte, les actes faits, accumulés, ne mûrissent pas au dehors dans les quatre éléments matériels, mais ils sont mis en réserve (upāta) dans l'élément skandha, dans les āyatana. C'est dire que les actes ne portent pas leurs fruits en dehors de l'individu, mais en lui, non dans les quatre éléments matériels, mais dans le cinquième, autrement dit dans ces cavités (āyatana) que sont les organes des sens. Les actes y sont mis en réserve comme le grain dans un magasin. On voit l'analogie de ce schéma ancien avec la conception plus tardive de l'ālaya-vijñāna considéré comme un magasin où sont accumulées les « se-

mences » (bija). Il y aurait donc une certaine continuité entre le skandhadhâtu, l'ălayavijñāna des Sautrāntika1) et celui des Vijñānavādin.

La doctrine du skandhadhātu présente des analogies avec celle qu'expose Ajita Kesakambalī dans Dīgha-nikāya I, 55. Pour ce docteur, l'être humain est formé de quatre éléments auxquels s'ajoutent les organes des sens (indriyāni). Après la mort, les quatre éléments se séparent et rejoignent respectivement les éléments terre, eau, feu, vent. Quant aux organes des sens, ils vont dans l'espace (ākāsam indriyāni samkamanti). Bien qu'elles diffèrent sur certains points, les deux théories supposent le même schéma cosmophysiologique et mettent en lumière les affinités entre les cavités des organes des sens et le cinquième élément appelé skandhadhātu dans l'être humain et ākāša dans le cosmos. Bref le skandhadhātu paraît être à la fois le prototype de l'ālayavijāāna « conscience-réceptacle » et le correspondant interne de l'ākāša, cinquième élément et réceptacle de toutes choses.

- M. Lamotte écrit à propos du Bouddhisme le plus ancien (p. 8):
 « Contrairement à ce que les primitifs, ou même les Jaina ont cru, l'acte n'est pas une substance matérielle . . . » Cette formule nous paraît trop absolue. S'il est vrai que le Bouddhisme ancien avait déjà dépassé la notion de l'acte matériel, comment se fait-il que l'acte corporel soit encore considéré comme une matière par les Vaibhāṣika (p. 17)? La vieille classification des actes en trois catégories: blancs, noirs, mixtes (Divyāv., p. 55, etc.) ne suppose-t-elle pas que les actes sont matériels, car il n'y a pas de couleur sans rūpa? Le Bouddhisme le plus ancien serait donc sur le même plan que la doctrine jaina et l'opinion des Vaibhāṣika s'expliquerait comme une survivance.
- 2 La Somme du Grand Véhicule. M. Lamotte nous donne les versions tibétaine et chinoise et la traduction commentée des deux premiers chapitres du Mahāyānasamgraha. L'ouvrage entier comprendra quatre volumes, c'est-à-dire, après l'édition et la traduction complètes, un volume d'Index et une Introduction, qui contiendra des notes sur la littérature Yogācāra, ainsi qu'un exposé systématique des doctrines d'Asanga. Nous pensons qu'une critique du travail en cours serait prématurée avant la publication de l'Introduction. Nous nous permettrons seulement une remarque sur la méthode.

« Nulle part, écrit M. La motte (page VIII), je ne suis intervenu personnellement dans l'explication des doctrines: c'est aux maîtres bouddhiques eux-mêmes, et non à un vulgaire tirthika, qu'il appartient de fournir la première interprétation des textes bouddhiques ». La stricte application de ce principe n'est peut-être pas sans danger. En effet ce que

³⁾ Sur l'alayamiñana des Sautrantika, cf. Et. Lamotte, Le Traité de l'acte, p. 34.

l'historien doit dégager dans un texte, c'est l'exacte pensée de l'auteur. Au contraire ce qu'un commentateur cherche et trouve dans l'écrit qu'il glose, c'est sa propre pensée dans le cadre des croyances de son temps et de son école. Pour que l'historien pût se contenter des explications d'un commentateur, il faudrait 1°) que ce dernier fût un esprit dépourvu d'originalité, 2°) que les croyances fussent restées stationnaires entre la rédaction du texte et celle du commentaire. Nous pensons que, dans un grand nombre de cas, aucune de ces deux conditions n'est réalisée. Jean Przyluski.

Artasches Abeghian: NEUARMENISCHE GRAMMATIK, Ost- und Westarmenisch mit Lesestücken und einem Wörterverzeichnis (= Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin, Bd. XXXVI). Berlin und Leipzig, W. de Gruyter, 1936. 80.

X + 306 p., 10 RM.

Cette Neuarmenische Grammatik a l'originalité de réunir en un seul volume deux grammaires, celle de l'arménien moderne oriental et celle de l'arménien moderne occidental, qu'il fallait aller chercher jusqu'à présent dans des manuels différents, et l'on ne saurait assez louer l'auteur de son initiative car cette description parallèle (Phonétique, p. 14* à 37; Morphologie, p. 38 à 122; Syntaxe, p. 123 à 149) est une réussite; on devine aisément en effet combien peut être instructif - particulièrement pour le linguiste - l'exposé comparatif des faits de l'un et l'autre dialecte; cette facon de procéder se justifie encore par le fait que les différences entre les deux langues ne sont pas bien considérables, étant entendu qu'il s'agit des deux langues littéraires qui se sont créées en Turquie et en Russie dans la première moitié du XIX s. en même temps que s'affirmait le réveil du sentiment national chez les Arméniens; langues fortement influencées par la langue classique et qui, vis-à-vis des parlers populaires, occupent une position comparable à celle de la καθαρεύουσα en face des dialectes helléniques.

Un autre mérite de l'auteur a été de faire, pour l'explication des formes modernes, de fréquents appels à l'arménien ancien dont les principales règles sont résumées dans un Anhang (p. 164 à 172) et dans deux dépliants (déclinaisons et conjugaisons) à la fin de l'ouvrage (le terme « Konsonantische Deklination » du premier tableau est inexact; c'est « Sonantische D. » qu'il faut lire). La Neuarment ableau est inexact; c'est « Sonantische D. » qu'il faut lire). La Neuarment ache Grammat i k de M. Abeghian constitue ainsi une précieuse contribution à l'étude historique de l'arménien, des premiers documents à nos jours. Signalons à ce propos que les 26 pages d'introduction que l'auteur a mises en tête de son ouvrage (numérotées de façon bien incommode de 1 à 14 avec des numéros « bis ») seront lues avec profit non seulement par tout arménisant mais encore — et surtout peut-être — par tout linguiste, même non initié aux mystères de la philologie arménienne; on y trouvera esquis-

sée une histoire de la langue, depuis l'invention de l'alphabet jusqu'à la répartition dialectale actuelle, en un résumé qui pourrait excellemment servir d'initiation aux études arméniennes.

Le volume se termine par une chrestomathie, textes en prose et en vers judicieusement choisis et gradués selon leur difficulté (mais pourquoi rejeter dans la table des matières des indications aussi essentielles que le nom de l'auteur et le titre de l'œuvre dont le morceau est tiré?) et un lexique, unique pour les deux dialectes, qui sert en même temps d'index aux différents paragraphes de l'exposé grammatical. Maurice Leroy.

PUBLICATIONS RECEIVED.

ABBOTT Nabia. The Kurrah Papyri from Aphrodito in the Oriental Institute. (= Studies in Anc. Orient, Civiliz., 15.) Chicago, Univ. of Chicago Press, 1938. 8°, XVIII, 97 pp., IV Pl.

Annual, Hebrew Union College, Vol. XII-XIII. Philadephia, Hebrew Union College,

1937-38, 80, IV, 839 pp.

BARRERA D. Ginseppe. Dizionario Maltese-Arabo-Italiano con una grammatica comparata arabo-maltese. Vol. I. A.—E. Beyrouth, Impr. Catholique, 1939, 8°. XXV, 338 pp.

BARENTON Hilaire de. L'Origine des Langues, des Religions et des Peuples. 1ere partie, 2° partie: Tome Ier et II° (= £t. Orient. N° 7, 8, 9.) Paris, G.-P.

Maisonneuve, 1932-1936, 4º, 116, 568, 798 pp.

BARENTON Hilaire de. Les radicaux primitifs ou lexique sumérien-français. Suppl.: Hiéroglyphes composés. (= Ét. Orient. N° 10.) Paris, G.-P. Maisonneuve, 1937.

40. 24 pp.

Bhasa. Pratijna Yuagandharayanam. With Expl., Hindi Transl., Sanskrit Commentary, Gramm. Notes and a short Note on the Author's Life, Work and Time. By Pt. Ramchandra Shukla. Allahabad, Ram Narain Lal, 1988. 8°, II, 227 pp. Price Re 1—4 As.

Bhavasankranti Satra and Nagarjuna's Bhavasankranti Sastra. With the Commentary of Maitreyanatha. By Pandit N. Aiyaswami Sastri. Adyar Library, 1938. 8°.

XLIII, 112 pp.

Bibliography, Annual, of Islamic Art Archaeology India Excepted. Ed. by L. A. Mayer.

Vol. II, 1936, Jerusalem, Divan Publ. House, 1938, 86, VII, 77 pp.

BROCKELMANN Carl. Geschichte der arabischen Litteratur. 2. Suppl.-Rd. Lief. 15, 16—19, 3. Suppl.-Bd. Lief. 1, 2. Leiden, E. J. Brill, 1938—39. 8°. S97—1045, XVIII pp., 1—128 pp. Gld. 2'— pro Lief.

Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt. Vol. IV/1. May 1936. Cairo,

Assoc. of Authorship, 1936, 80, 64 + 88 pp.

COOMARASWAMY Ananda K. The Inverted Tree. Reprint. from The Quarterly Journal of the Mythic Soc. Bangalore, Vol. XXIX, No. 2, 1938—1939, 39 pp.

COOMARASWAMY Ananda K. The Yakşa of the Vedas and Upanisads. Reprint. from the Quarterly Journal of the Mythic Soc., Bangalore, Vol. XXVIII, No. 2, 1937—1938, 10 pp.

Discan-I-Bedar, By Shah Mir Muhammadi Sahib Bedar, Ed. by Muhammad Husayn Mahvi Siddiqi. (= Madras Univ. Islamic Ser. No 2.) Madras, Univ. of Madras,

1986, 8°, 178 pp.

DRIOTON Étienne, et VANDIER Jacques. Les Peuples de l'Orient Méditerranéen. II. L'Égypte. (= Clio. Introduction aux Ét. Hist.). Paris, Presses Univers, de France,

1938, 89, XLIV, 640 pp. Frs 75 -.

DUMONT P.-E. L'Agnihotra. Description de l'Agnihotra dans le rituel védique d'après les Srautasütras de Kâtyâyana etc. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1939, 8º. XIII, 225 pp. \$ 3'—.

EMRE Ahmet Cevat, Sur l'origine de l'alphabet vieux-ture (dit alphabet runique de

Sibérie). Istanbul, Impr. Ahmet Ihsan, 1938. 80, 47 pp.

GARDNER Charles S. A Union List of Selected Western Books on China in American Libraries. 2nd Ed. Washington, Amer. Counc. of Learn. Soc. 1938, 80, XI, 111 pp. GAUDICHE P. La Genèse des langues. Paris, G. P. Maisonneuve, 1938. 8º. 186 pp.

GOETZE Albrecht. The Hittite Ritual of Tunnawi. In Cooper. with E. H. Sturtevant. (= Amer. Orient. Ser. Vol. 14.) New Haven, Amer. Orient. Soc., 1938. 8°. XII, 129 pp.

al-HIDAYATU'L-AMIRIYA being an epistle of the tenth Fatimid Caliph al-Āmir bi-ahkāmi'l-lāh and an Appendix Iqa' Şawa'Iqi'l-Irgham, Ed. by Asaf A. A. Fyzee. (= Islamic Res. Assoc. N° 7.) London, H. Milford, 1938, 8°, 21, 40 pp. 3/6.

HIRSCHBERG J. W. Jüdische und christliche Lehren im vor- und frühislamischen Arabien. Ein Beitrag zur Entstehungsgesch. des Islam. (= Prace kom. orient. N° 32.) Kraków, Polsk. Akad. Umiejet. 1939. 8°, V, 173 pp. 5 Zł.

JEQUIER Gustave, Service des Ant. de l'Égypte: Fouîlles à Saqqarah, Le Monument funéraire de Pepi II. Tome II. Le temple. Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol.

Orient, 1938, Fol. 75 pp., GIX Pl.

KUNST Arnold. Probleme der buddhistischen Logik in der Darstellung des Tattvasaugraha, (= Prace kom. orient. N° 33.) Kraków, Polska Akad. Umiejet. 1939. 8°. IX, 145 pp.

LACOMBE Olivier. La Doctrine morale et métaphysique de Rămanuja. Traduction (accompagnée du texte sanskrit) et notes. Paris, Adrien-Maisonneuve 1938, 8°. IX, 255, 132 pp.

LEVI Sylvain, L'Inde civilisatrice, Aperçu historique, (= Publ. de l'Inst, de Civilisation Indienne.) Paris, Adrien Maisonneuve 1938, 8°, 268 pp.

LILASUKA, Kṛṣṇa-Karṣāmṛta. A Mediaeval Vaiṣṇava Devotional Poem in Sanskrit. Critically ed. by Sushil Kumar De. Univ. of Dacca, 1938, 8°, II, LXXXVII, 384 pp.

MASSE Henri, Croyances et Coutumes Persanes suivies de Contes et Chansons populaires, Tome I. Nouv. Sér. T. IV. Tome II. Nouv. Sér. T. VI. (= Les Littératures Popul. de Toutes les Nations.) Paris, G. P. Maisonneuve, 1988. 8°, 1—266, 267—539 pp.

MAZAHERI Aly-Akbar, La Famille Iranienne aux temps unte-islamiques. Paris, G. P.

Maisonneuve, 1938, 8°, 301 pp.

Monumenta Nipponica, Studies on Japanese Culture, Past and Present. Vol. I, Nº 1, January 1938, N° 2, July 1938, Tokyo, Sophia University, 8°, 292, 333 pp., IV, VII Pl.

NEWBERRY Percy E. Service des Ant. de l'Agypte: Catalogue Général des Antiq. Égypt. du Musée du Caire. Nos 46530—48273. Funerary Statuettes and Model Sarcophagi. Fasc. I^{cr}. Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient. 1930. Fol. 304 pp.

ORHAN Saik Gökyay. Dede Korkut, Istanbul, Arkadas Basimevi, 1988. 40, LXXVII, 172 pp.

PETRIE Flinders, Egyptian Architecture, London, Brit. School of Arch., 1988, 8°. XII, 95 pp., XXXIV Pl.

PETRIE Flinders, The Making of Egypt, London, The Sheldon Press, 1939, 8°, XV, 184 pp., LXXXII Plates, 12/9.

REGAMEY K. Three Chapters from the Samādhirājasūtra. (= Rozpr. Kom. Orient. N° 1.) Warszawa, Towarzystwo Naukowe Warszawakie, 1938.8°, 112 pp.

REGAMEY Konstanty. The Bhadramāyākāravyākaraņa. Introd., Tibet. Text, Transl., and Notes. (= Rozpr. Kom. Orient. N° 3.) Warszawa, Towarzystwo Naukowe Warszawskie, 1938, 8°. 135 pp.

ROEDER Günther. Service des Ant. de l'Egypte: Les Temples immergés de la Nubie. Der Felsentempel von Bet El-Wali. Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient., 1938.

Fol. X, 180 pp., 63 Planches.

SETHE Kurt. Vom Bilde zum Buchstaben. Die Entwicklungsgesch. der Schrift. (= Untersuch. zur Gesch. und Alteit. Agyptens.) Leipzig, Hinrichs, 1939. 4°. VIII, 84 pp., 2 Taf. M 24 —. SCHAYER Stanislaw. Contributions to the Problem of Time in Indian Philosophy. (= Prace Kom. Oriental, No 31.) Kraków, Polska Akad. Umiejet., 1938, 89, 76 pp.

SCHEBESTA Paul. Die Bambuti-Pygmäen vom Ituri. Ergebnisse zweier Forschungsreisen zu den zentralafrik. Pygmäen. I. Bd. Bruxelles, Hayez, 1938. 4°. IV, XVIII, 438 pp., XXXII Taf., 1 Karte. 250 — frs belg.

SIVADJIAN J. Archag Tchobsnian. Notice biogr. et bibliogr. rédigée d'après le texte arménien de K. Fenordjian. Paris, Soc. Paris, d'Impress., 1938, 8º. 47 pp.

SLUSZKIEWICZ Eugeniusz. Przyczynki do badań nad dziejami redakcyj Rāmāyany. Contrib. à l'hist. des recensions du Rāmāyana. (= Prace Kom. Orjent. Nº 80.) Kraków, Polska Akad. Umiejęt., 1938, 5°, VIII, 274 pp.

Society, The Anthropological, of Bombay, Jubilee Vol. 1937. Bombay, Anthrop. Soc.,

1938. 8°, II, 292 pp., I Pl.

STARR Richard F. S. Nuzi. Report on the Excav. at Yorgan Tepe Near Kirkuk, conducted by Harvard Univ. 1927—1931. Volume I. Text. Cambridge, Harvard Univ. Press, 1939, 49. XXXVIII, 615 pp.

STEINDORFF Georg. Mission archéologique de Nubie 1929—1934: Aniba. L. Bd. Glückstadt-Hamburg, J. J. Augustin, 1935, 4°, XX, 253 pp., XCVII Taf., Blatt 5. SVETOVSKI M. Ataturkova Turska. (= Biblioteka "Balkan i Balkand". Brol 5.)

Beograd, Balkanski Institut. 1938. 80, 226 pp.

TALLQVIST Knut. Akkadische Götterepitheta. Mit einem Götterverz. und einer Liste der prädikat. Elemente der sumer, Götternamen. (= Studia Orientalia. VII.) Helsingforsiae, Societas Orientalis Fennics, 1938. 8°. XVI, 521 pp.

THOMSEN Peter. Die Palästina-Literatur. Eine intern. Bibliographie in system. Ordnung mit Autoren- und Sachregister, Bd. V; 1925—1934. Lief. 4. (= S. 705—

988.) Leipzig, Hinrichs, 1938, 80, X, 705-988 pp.

TRUBETZKOY N. S. Grundzüge der Phonologie. (= Travaux du Cercle Linguist. de

Prague. 7.) Prague, Cercle Linguistique, 1939, 80. 271 pp. RM 12'-.

VANDIER D'ABBADIE J. Catalogue des Ostraca figurés de Deir el Médinch. Ist et 26me Fasc. (Nos 2001 à 2722). (= Documents de Fouilles publ. par les membres de l'Inst. Franç. d'Archéol. Orient. du Caire. Tome II.) Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient., 1936. 4°. VIII, 52 pp., XXXVI Pl., 53—156 pp., XXXVII—XCH Pl.

WINKLER Hans A. Archaeological Survey of Egypt: Rock-Drawings of Southern Upper Egypt I. Sir Robert Mond Desert Expedition Season 1936—37. London,

Egypt Explor. Soc., 1938. 40. VIII, 44 pp., XLI Pl.

WOOLLEY Leonard. Ur Excavations. Vol. V: The Ziggurat and its Surroundings. (= Publ. of Joint Exped. of Brit. Mus. and of Univ. Mus., Philadelphia, to Mesopotamia.) London, Brit. Museum, 1939, 49, XIV, 150 pp., LXXXVIII Plates.

ZAJĄCZKOWSKI Ananiasz. Manuel Arabe de la langue des Turcs et des Kiptchaks (Époque de l'État Mamelouk). (Introd., Vocabul. Turc-Polonais-Français, Texte.) Warszawa, Towarzystwo Naukowe Warszawskie, 1938. 8°. XXI, 56, 16 pp.

Zalmy. Z hebrejštiny přel. Dr. A. Bass. V Praze, Jos. Flesch, 1938. 8º. 184 pp.

SUR LES PEUPLES CASPIENS.

Par

Bedřich Hrozný.

Un des résultats les plus certains acquis par l'orientalisme est l'affirmation de l'étroite parenté qui existe entre les langues et races des Hamites africains et celles des Sémites asiatiques. Et par ailleurs, étant donné que la parenté probable, bien qu'éloignée, des langues hamito-sémitiques et des langues indo-européennes, nous interdit de chercher la patrie la plus ancienne, relativement, des Hamito-Sémites, trop loin de celle des Indo-Européens, située sans doute au nord de la Mer Noire, du Caucase et de la Mer Caspienne, il paraît très vraisemblable de supposer que les Hamites sont arrivés en Afrique, venant, eux aussi, de cette partie de l'Asie. La céramique hamito-égyptienne la plus ancienne, rouge et noire, qui rappelle tellement la céramique anatolienne et transcaucasienne la plus ancienne, rouge et noire également, nous indique-avec d'autres indicesd'où les plus anciens Hamites sont partis, pour aller d'Asie en Afrique, et par où ils sont passés. Ils ont en général suivi la même direction que la vague sémitique, influencée déjà par la culture suméro-akkadienne, qui descend, vers la fin du IVe millénaire av. J.-C., de Syrie et de Palestine, en Egypte (voir Archiv Orientální X 369 et suiv.).

Ce fut, semble-t-il, de Transcaucasie, que partirent d'abord les Hamites, et bientôt après eux, les Sémites, pour déferler ensuite sur l'Asie antérieure d'une part, et sur le nord de l'Afrique, d'autre part. En faveur de cette localisation de l'habitat originel — relativement originel, blen entendu — des Hamites et des Sémites, en Transcaucasie et près de la Mer Caspienne, milite aussi et surtout la migration de quelques très anciens noms géographiques et ethniques. Non seulement les Hamites occupèrent le nord de l'Afrique, mais aussi ils pénétrèrent par le détroit de Gibraltar dans la péninsule pyrénéenne; là, ils sont représentés principalement par les anciens Ibères, dont la langue accuse évidemment de forts éléments hamites. Le nom même des Ibères est sans doute en connexion avec le nom des Ibères ("Ιβηρες) caucasiens, qui lui est complètement identique. Pareillement les Basques d'Espagne et du sud de la France — dont la langue paraît être un mélange d'éléments caucasiens et d'éléments hamitiques (cf. Pokorny, dans M. Ebert, Reallexikon der Vorgeschichte VI 7 et suiv.) —

sont peut-être arrivés dans la péninsule ibérique, venant du Caucase et des environs du Caucase. Et les combats espagnols de taureaux ne sont peut-être rien d'autre qu'un dernier reflet du combat des héros sumériens Gilgames et Enkidu avec le taureau, combat si souvent reproduit sur les cylindres suméro-babyloniens, qui ne représente, au fond, que la domestication du boeuf par l'homme. Des grandes migrations de ce genre, dans le cas des populations du bassin méditerranéen, n'ont rien qui puisse nous surprendre. Il y aurait lieu de rappeler ici, par exemple, les voyages et migrations des Phéniciens-Carthaginois et des Etrusques, et surtout l'expansion des Arabes islamiques en Afrique du nord, en Espagne et jusqu'en France, qui présente une analogie parfaite avec l'invasion préhistorique

des Hamites en Afrique et en Europe occidentale.

Il ne semble guère possible, non plus, de séparer le nom des Kušites nubiens, sans doute d'origine hamitique, l'égyptien Kuš (K38), l'hébreu Kûš, le babylonien Kaši, assyrien Kûsu, du nom assyro-babylonien Kaššů, grec Kossaioi et Kissioi, pour le peuple des Kaššites; c'est ce peuple qui, issu des contrées montagneuses situées au sud-ouest de la Mer Caspienne, s'est emparé, au second millénaire av. J.-C., de la Babylonie, où il devait rester au pouvoir plus d'un demi-millénaire. Les Kaššites sont nommés Kuššuhāi, dans les inscriptions de Nuzu. Ce peuple, qui fut peut-être, dans une certaine mesure, apparenté au peuple élamite, mais d'autre part aussi mélangé d'éléments aryens, livrait aux Assyriens ses célèbres chevaux kūsites (cf. Waterman, Royal correspondance of the Assyrian Empire I 44 et suiv., 408, III 32); la ville de ce peuple, Kúsu, est aussi mentionnée dans les lettres assyriennes (l. c. I, 408). Ce nom de Kas se retrouve également, comme l'a constaté Hüsing, dans les noms du peuple des Kaspiens, Kaspioi, et du pays de ceux-ci, la Kaspiane, située sur la côte sud-ouest de la Mer Caspienne, enfin dans le nom même de cette mer, le suffixe -pi étant la désinence connue, indiquant le pluriel, en élamite.

Notons aussi, au sud de la Mer Caspienne, un nom pris parmi plusieurs autres (tels que les noms des villes de Kazwin, jadis Kaš-win, et Kāšān; cf. aussi le nom de Kāšī, Ķīšānī, pour les plaques de faïence à l'ancienne manière assyro-babylonienne, qui n'ont cessé d'être fabriquées à Kašān, presque jusqu'à nos jours); ce nom persan, qui date de l'époque ancienne des califes, Kāsp, Kēsp, Kēs, est celui d'un village situé sur le seuil des « Portes Caspiennes », Kāomau πόλαι. Rappelons encore, à l'est de la Mer Caspienne, le nom du fleuve de Mešhed, Kāsp-rōt, Kāsak-rōt, aujourd'hui Kāšāf-rūd (cf. Marquart, Untersuchungen zur Geschichte von Eran, Π 27 et suiv.). Les noms des villages de Kuška et de Kušk, au sud-est de Mešhed, pourraient indiquer l'itinéraire suivi par une partie du peuple des Kaspioi, qui semblent avoir reflué jusqu'au Kāfiristān, dans les montagnes de l'Hindu-Kuš, où il aurait donné son nom au pays de Kaspia (cf. Pauly-Wissova, Realenzyklopādie 10, 2272 et suiv.). D'ailleurs, le nom même de

l'Hindu-Kuš, appelé par les Grecs « Kaukasos indien », dès le temps d'Alexandre, semble pouvoir être interprété comme signifiant « le Kuš des Hindu ». On trouverait peut-être un dernier vestige de ces Kaspioi de l'Hindu-Kuš, dans les Burušo (Buriš), établis dans quelques vallées très difficilement accessibles du district de Gilgit de l'Hindu-Kuš, au nord de Kašmir. La langue des Burušo, le Burušaski, qui vient d'être fort exactement décrite par D. L. R. Lorimer, dans son important ouvrage, The Burushaski Language (Oslo, Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, 1935—1938; 3 vol.) est de caractère nettement caucasien. Si ces suppositions étaient justes, elles seraient également importantes pour le problème du caractère de la langue parlée par les anciens Kaššites-Kossaioi; celle-ci serait peut-être à considérer, en ce cas, comme apparentée, au moins dans une certaine mesure, à la langue moderne nommée Burušaski.

Il n'est pas impossible - comme l'a déjà supposé G. Hüsing dans Memnon, IV, 22 - que le nom géographique de Kaš ne se trouve aussi dans le nom des Kaspeiraioi de l'Inde (Kagamoaioi, Ptol. VII 1, 47, II. siècle après J.-C.). Kaspeiria correspond au skrt. Kaśmira, nom du pays de Kashmir, situé au sud-est de l'Hindu-Kuš. A cette époque, Kashmir-Kaspeiria faisait probablement partie du grand empire des Kušanas-Tokhariens qui, venant de la Bactriane, du Tokharestan, s'étaient emparés du nord-ouest de l'Inde, au premier siècle après J.-C. (cf. Enzyklopädie des Islâm II, 848, et P. Pelliot, dans Journal Asiatique 1934, I 23 et suiv.). Rappelons encore le nom turc Küsän, qui désigne la ville et la langue tokharienne de Kučá (voir Pelliot, l. c. 57 et suiv.). La question se pose de savoir si les noms de Kušāna et Kūsān, qui se rapportent aux Tokhariens, ne sont pas aussi en relation avec les noms de Kaš et Kuš, ici même étudiés. Mentionnons que, d'après Marquart, Chronologie der alttürkischen Inschriften, 57 et suiv., Kušānija, Kušānī était, dès le V. siècle après J.-C. au moins, une ville très importante de la Sogdiane, et que son roi portait le titre de Kušānišah. Une autre ville de Sogdiane, plus importante encore, était, toujours d'après Marquart, l. c. (cf. aussi Enzyklopädie des Islâm II. 842), la ville de Kaš, Keš ou Kišš, située entre Samarkand et Balch, aujourd'hui Sahr-i Sabz, qui fut même, un certain temps, considérée comme la capitale de la Sogdiane; voir par ex. Ibn al-Fakih 322, 5: « Soghd, c'est Kišš. »

Il me semble assez probable que la civilisation proto-indienne, préaryenne encore, de la première moitié du troisième millénaire av. J.-C., connue depuis quelques années, grâce aux fouilles entreprises par Sir John Marshall et M. Ernest Mackay à Mohenjo-Daro et Harappa, dans le bassin de l'Indus, soit d'origine caspienne. On peut observer, en effet, dans cette culture, certains traits qui dénotent de prime abord, de fortes influences occidentales: bâtiments en briques cuites, avec arcs de corbeau, céramique peinte, le tour de potier, et des motifs tels que le double triangle, la svastika et le trèfle divin, les cornes des dieux, le culte de la Déesse-Mère, la figure de l'homme-taureau sumérien Enkidu, un nécessaire de trois pièces de toilette très caractéristique, etc. Enfin un sceau proto-indien de stéatite, découvert à Ur et publié par ex. par C. J. Gadd, dans Proceedings of the British Academy 18, 5 et suiv., pl. I. nº 1. nous fournit, si je ne me trompe, une indication très importante, relativement au lieu d'origine de cette civilisation proto-indienne : la légende cunéiforme qui se trouve sur ledit sceau, à côté d'un taureau de style protoindien, est probablement à lire SAG ku-ŝi, et signifierait alors « le chef (ou prince) de Kuši ». A supposer que cette lecture et cette traduction soient exactes, les Proto-Indiens de Mohenjo-Daro et de Harappa auraient été aussi des « Kušites », provenant de la zone de la Mer Caspienne. Nous serions alors en présence d'un peuple caspien considérablement influencé déjà par la civilisation suméro-akkadienne, et il ne serait point difficile de rattacher ce peuple aux autres peuples caspiens, originairement issus de la région environnant la Mer Caspienne. Le déchiffrement des célèbres inscriptions de Mohenjo-Daro et de Harappa, auquel je travaille actuellement, démontrera plus exactement encore, je l'espère, de quelle contrée caspienne ce peuple est venu aux Indes, et quelles ont été ses parentés. Il était déjà considérablement mélangé d'éléments ethniques différents, comme on le verra aussi. Après ces « Kušites » de l'Inde, seraient arrivés les Aryens, au II millénaire av. J.-C., en suivant la direction nord-ouest également.1)

Le nom de Kas se trouve probablement aussi dans le nom du Caucase, Kaukasos, qui signifie peut-être « le pays Kas du forgement, des forgerons, des métaux ». La première partie de ce nom pourrait en effet être rapprochée du slave kovati « forger », kov « métal », etc.; on sait que les Slaves étaient fixés au nord du Caucase. Un nom présentant le sens proposé serait parfaitement propre à désigner ces montagnes, qui furent l'un des premiers et des plus importants centres métallurgiques de l'antiquité. Comme nous l'apprend Eratosthène, le Kaukasos était aussi nommé Kaspios, tout simplement d'après le nom des Kaspioi; voir Strabon XI, 2, 15. Mentionnons également, à ce propos, le nom de Kazbek, qui est celui d'une des plus hautes montagnes du Caucase.²)

i) Citons encore ici le nom du peuple Kůší, dans le pays de Bénarès, et de son roi Kůšya, d'après les textes védiques (v. Macdonell-Keith, Vedic Index of Names and

Subjects I, 153 et suiv.).

^{2) [}Je crois d'ailleurs avoir trouvé la forme assyzienne du nom de Kaukasos, dans le nom de la montagne de Kabhusi. Il Rawlinson 51, n° 1, 11, citée à côté de l'Arallú (= l'Oural ?), l'une et l'autre étant qualifiés de « montagnes d'or ». L'on trouve en effet de l'or, et dans le Caucase, et dans l'Oural. Cette identification d'Arali. Arallú, avec l'Oural, aurait également son importance pour la détermination de la patrie originaire des Sumériens.]

De même le nom grec de l'étain, κασσίτερος, peut probablement être rapproché du nom géographique Kas, et interprété dans le sens de « métal kassite » (cf. aussi Pauly-Wissova, l. c. 12, 2329). Dans l'antiquité, des mines d'étain étaient justement exploitées dans les environs de la Mer Caspienne, dans le Caucase, la Transcaucasie, l'Azerbeidjan perse et le Chorasan,¹) par conséquent, dans les pays nommés Kas (pour le suffixe-tero-, cf. le grec δημότερος « qui appartient du peuple », le latin silvester, etc.).²)

Il est, semble-t-il, possible de découvrir aussi le nom de Kas, Kuš, dans le nom de la première capitale hittite, Kuššar, qui pourrait signifier « les Kušites ». La désinence du pluriel, ou plus exactement, du collectif, -ar, -r, est bien connue, non seulement en étrusque, par exemple (cf. l'étrusque clan « fils », pl. clen-ar), langue anatolienne, mais aussi dans les langues caucasiennes, et en néo-arménien. La position géographique de la ville de Kussar n'a pas encore été déterminée. Mais les récentes trouvailles, très importantes, de tombes royales ou princières datant à peu près du début du troisième millénaire av. J.-C., à Aladja-Euyuk, non loin de l'autre capitale hittite, postérieure, Hattusas-Boghazkeui, recommandent, à mon avis, de chercher Kuššar justement à Aladja-Euyuk. La transmission du rôle de capitale, de Kuššar à Hattusas, s'expliquerait en ce cas fort bien, étant donné la grande proximité de ces deux très importantes villes du commencement de l'histoire hittite. Dans ces tombes royales d'Aladja-Euyuk, de très précieux objets de métal ont été découverts, et parmi eux, des étendards (voir R. Oğuz Arik, Les fouilles d'Alaca Höyük, pl. 190 et suiv.) qui rappellent fort certains étendards kaššites trouvés dans le Luristan (mais aussi des étendards assyriens), provenant, il est vrai, d'une époque très postérieure (voir Pope-Ackerman, A Survey of Persian Art IV, pl. 42, et R. Dussaud, ibid. I, 261 et suiv.). Il s'agit probablement ici de tombeaux de l'époque chattienne, préhittite, comme le fait supposer, entre autres, le très intéressant cachet trouvé dans l'un de ces tombeaux publié par R. Oğuz Arik, l. c., pl. 223 et reproduit sur la couverture de cette revue. Quant aux squelettes brachycéphales de ces tombes, différents des squelettes dolichocéphales des Chattiens d'Alisar, par ex., ils s'expliqueraient peut-être par l'hypothèse d'une dynastie d'origine différente. La question se pose aussi, de savoir si, dans le peuple des Košarites, Kšrm, mentionné dans les inscriptions cunéiformes de Ras šamra (voir Virolleaud, Légende de Keret 15 et suiv., 34 et suiv.), l'on ne pourrait voir les belliqueux habitants de la ville de Kuššar,

Cf. St. Przeworski, Die Metallindustrie Anatoliens in der Zeit von 1500-700 vor Chr., p. 102.

²⁾ Ne pourrait-on se demander si les mots babylonien kaspu, hébr. FOD cargents, et sumérien guikin « or », ne seraient pas dérivés des noms en question, kaspi et kui (guikin = « le (métal de) Kui (de la couleur du) roseau [gin] » ?)?

Il semble très probable aussi que le peuple des Kaskites, hitt. Gašgaš, Kašgaš, assyr. Kaskāja, 1) qui inquiétèrent sans cesse l'empire hittite, et plus tard les Assyriens, par leurs fréquentes incursions militaires, et auraient résidé surtout entre l'Halys et le Haut-Euphrate, ne fut qu'une autre branche du groupe des peuples kassites ou caspiens. Ce peuple paraît avoir été encore à l'état semi-nomade. Dans ses annales, le grand-roi hittite Mursilis constate expressement que les Gasgites n'étaient gouvernés par aucun roi, en règle générale (Götze, Annalen des Muršiliš 88 et suiv.). Peut-être pouvons-nous conclure de ceci qu'ils étaient conduits plutôt par des chefs de tribus.

Enfin il n'est peut-être pas impossible non plus, que le nom des Kirghiz turcs, Kazak, et celui de leur pays, le Kazakstán, situé au nord-est de la Mer Caspienne, ainsi que le nom des Cosaques russes, Kazak et Kozak, en russe et en ukrainien, ne soient en rapport avec le mot Kas, désignant les régions avoisinantes de la mer Caspienne (cf. aussi le nom du fleuve Kāsak-rōt, ci-dessus p. 204). On dérive Kazak du turc kazak a homme libre, vagabond, cavalier hardi, brigand de la steppe, rebelle », qui apparaît pour la première fois au XVe siècle après J.-C. Selon W. Barthold, Enzyklopädie des Islâm II 896. l'étymologie de ce mot turc n'est pas encore connue. Le sens « vagabonder » du verbe djagatéen kazmak (Radlov. Wörterbuch der Türk-Dialekte II 362) serait, d'après ce qu'a bien voulu me communiquer M. le professeur J. Rypka, de date plus récente. Important semble ici le nom russe du peuple caucasien, Kaskhi ou Kasonhi, mentionné au Xª siècle après J.-C., qui pourait être le plus ancien prototype des Cosaques postérieurs (cf. Marr, dans žurnal ministerstva narodnago prosvěščenija 1915, Juin, 286, et Barthold, l. c.)2) et appartient probablement à la sphère des noms en Kas, etc. Cependant, si le mot kazak était réellement dérivé du verbe djagatéen kazmak, il serait alors nécessaire de le séparer du groupe des noms géographiques et ethniques Kas, Kuš, ou bien de supposer qu'une population turque était établie, dès ces époques très archaïques, dans le Turkestan et le Kazakstan, sur les bords de la Mer Caspienne - ce qui ne serait d'ailleurs peut-être pas tout à fait impossible - et que proviennent de sa langue tous les mots en question; ceux-ci auraient, en ce cas, le sens approximatif de « nomade, vagabond ».

Quoi qu'il en soit, même si quelques-uns des rapprochements présentés ici sous réserve seulement, ne se trouvaient pas confirmés dans l'avenir, il semble que les pays du Caucase et de la Mer Caspienne aient été le centre et le point de départ de toute une série de peuples — d'origine probablement différente —, de peuples nomades, cavaliers, auxquels s'est attaché

2) Si l'on ne compte pas les Kaskites, peut-être les plus anciens « Cosaques » (??) de l'histoire.

Notons aussi à cette occasion le nom du peuple turc nomade Kaškai, établi maintenant dans le Fărsistân (voir Enzyklopādie des Islâm II, 846 et suiv.).

le nom de ces pays, Kas, Kas, Kaš, Kuš, Kos, Kes, Kis.¹) Dans l'antiquité, surtout les Kuššarites et les Kaššites, habitants de pays riches en métaux, se sont signalés par un développement très marqué de la métallurgie, comme on peut le voir surtout par les objets métalliques trouvés à Aladja-Euyuk, en Asie Mineure, et par les célèbres bronzes kassites du Luristan iranien. Par contre, les « Kušites » (?) de l'Inde se sont particulièrement signalés par de grandes installations de bains et de canalisations.

¹⁾ Les noms des villes babyloniennes Kês et Kis ne pourraient-ils eax aussi être mentionnés lei?

THE BHAGAVADGITA AND THE NEW TESTAMENT.

SOME NOTES ON THE PRESUMED PARALLELISM.

By

Vincenc Pořízka.

Published with the assistance of the Czech Funds for Encouraging Scientific Researches at the Czech National Research Council.

As long as we are without any reliable historical information concerning the author of the Bhagavadgītā and the time at which it was composed, the internal evidence remains the only guide to point out the connexions of the Gītā with any non-Indian work. The lack of historical evidence makes it impossible for literary criticism to arrive at any intransigent solution of the question. Even such a strenuous advocate of the native origin of the doctrine dealt with in the Bhagavadgītā, as Rudolf Garbe, old does not venture to deny the historical possibility of Christian influence. On the other hand, E. W. Hopkins, however, supporting the arguments for the dependence of the Gītā upon Christianism, did not prove the impossibility of the natural evolution of its ideas from Indian soil.

Hopkins speaks about "a number of parallels, some of which are surprisingly close" (ION 155), "too close in thought as in diction to have sprung from two independent sources" (ION 157), and, taking into consideration the very doubtful age of all old Hindu texts and the early influence of Christian missions, he is inclined to admit Christian influence on the Bhagavadgitā. Starting from the same point, viz. from the "some times literal conformity of the sayings of the Bhagavadgitā with the thoughts of the New Testament, particularly with those of St. Johannes, van den Bergh van Eysinga³) is induced to uphold the opposite theory proposed by C. P. Tiele, namely, that the origin of the philosophy which is treated by St. Johannes and which was transplanted from Alexandria to Asia Minor, is to be sought in the Far East. The fact, however, is that the conclusions both of Hopkins and of van Eysinga are far from being an exact solution of the problem: they are rather an attempt to escape

*) Hopkina E. W., India Old and New, New York—London 1902, pg. 147—149. Abbrev. ION.

⁾ Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 249-250.

²⁾ Van den Bergh van Eysinga G. A., Indische Einflüsse auf Evangelische Erzählungen. 2. Aufl. Göttingen 1909, pg. 21.

the helplessness which is reflected in the uncertainty of Hopkins' words: his opinion is designated as "seeming possible" (ION 158). There is no historical evidence of the dependence of the New Testament on the Gitä or vice versa, and the conformity of the phraseology is no definite proof of plagiarism, the less so, the more the interpretation of the texts is liable to personal impressions. No wonder, therefore, that the way of speaking about the problem in modern indology is very moderate. While Lorinser!) saw the identity of the doctrine in the Gita and in the Gospel on nearly every page and Hopkins2) admitted the resemblance in a considerable number of cases, Deussen3) does not quote more than three passages of the New Testament as parallel to the Bhagavadgita; and according to Garbe,4) the parallelism is represented by two ideas only, viz. by bhakti and prasada as parallel to Christian ayaxy and yaor. But even such a restricted parallelism has its basis in the fact of a similar phraseology only, a criterion which by no means implies the internal propinquity of the doctrine dealt with in the texts.

In the last half century, E. W. Hopkins was the principal scholar who deemed the Bhagavadgītā dependent on the New Testament and enumerated a large number of cases to illustrate the parallelism of the texts. He juxtaposes: "All things were made by him" John I, 3; "All things have their source in me. It is by me that the universe is created and destroyed" Bhg VII, 61) (ION 155).

Hopkins' translation of Bhg VII, 6 is not precise. The text of the Gitā runs: "Learn that of these twain are all beings born; of the whole universe am I the origin and dissolution too".6) The pronoun "these" refers to the two natures of Bhagavat which are described in the preceding verses (VII, 4—6): the lower nature (aparā prakṛti) is the substratum from which all phases of conditioned beings, both physic and psychic, have sprung (VII, 4); the higher nature (parā prakṛti) is the World-soul (jīvabhūta) by which the universe is upheld and which is the source and sum of all individual souls (cf. Bhg XV, 7—8). The universe is the divided lower nature of Bhagavat (VII, 4), all the world is strung on Bhagavat as rows of gems upon a thread (VII, 7). The nature of Bhagavat being the material cause of the universe, the cosmic ihn, the world is fundamentally

Lorinser F., Die Bhagavad-Gitä übersetzt und erläutert. Breslau 1869.

Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 148—159.
 Deussen P., Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. XIV, 29, 66, 67.

^{*)} Garbe R., Indien und das Christentum, Tübingen 1914, pg. 244.

⁵⁾ The texts read;

John I, 3: πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ έγένετο οὐδύ Γν Β γέγονεν.

Bhg VII, 6: etadyonini bhūtāni sarvānīty upadhāraya

aham krtsnasya jagatah prabhayah pralayas tatha

[&]quot;) The quotations from the Gită follow the translation of Hill W. D. P., The Bhagavadgită, London 1928.

one with the Absolute, from which it is in a sense distinct as the condi-

tioned is distinct from the unconditioned.1)

About such a conception of the Absolute there is no mention in the seemingly parallel verses of the Gospel: Logos is the cause by which (ði* αὐτοῦ John I, 3) all things were made, not from which born beings have sprung (Bhg VII, 6). Logos is a transcendent God; he is the true Light which enlighteneth every man (John I, 9); the Light shineth in darkness, and the darkness did not comprehend it (I, 5). Logos is God in the name of whom one is obliged to believe (I, 12), because no man hath seen God at any time and only by the revelation of God himself his mysteries are to be made known (I, 18).

From the same context, another parallel is drawn, too, by Hopkins: "There was the true light" John I, 10; "I am the light of moon and sun"

Bhg VII, 82) (ION 155).

The verses Bhg VII, 8—12 amplify the thought of the immediately preceding verse: "Than I there is naught higher; on me is strung all this, as rows of gems upon a thread" (Bhg VII, 7). Bhagavat is savour in water, light in moon and sun, sound in ether, the sacred syllable "om" in the Vedas, manhood in men, pure scent in earth, the strength of the strong etc. (Bhg VII, 8—12), because he is the essence of all things, their material and mental substrate.") He is the material cause of the world (Bhg VII, 4—6) as well as the formal cause, the essentially cogitable element in all things!) (Bhg VII, 8—11). As to the essence, there is no difference between Bhagavat and the universe: the world is the evolved nature of Bhagavat himself (VII, 4—6), all the universe is strung upon the Absolute (VII, 7).

In the Gospel, God is Light, and the light shineth in darkness, and the darkness did not comprehend it (John I, 5). Jesus is the Word, in him was life, and the life was the light of men (I, 4): the life of the Word enlightens men (I, 9) with the light of a new life, of a higher life than the natural life to which men were created by the same Word (I, 3). Only Jesus is full of grace and truth (I, 14), only by himself grace and truth could come (I, 17), only himself, therefore, is the true Light (I, 9).

In the Bhagavadgitā, Bhagavat is the cosmic the and, at the same time, the essentially cogitable element in all things; he is, consequently, stated to be the light of moon and sun. In the Gospel, on the contrary, St. John simply uses the metaphor of the light which was not comprehended by darkness — to illustrate the transcendency of God.

2) The texts read:

¹⁾ Cf. Barnett L. D., The Bhagavadgità. London 1936, pg. 74.

John I, 9: ἡν τὸ ψῶς τὸ ἀληθινόν, ὁ φωτίζει πάντα ἄνθρωπον, ἐρχόμενον εἰς τὸν κόσμον. Bhg VII, 8: raso 'ham apsu Kaunteya prabhāsmi śaśisūryayoḥ praṇavaḥ sarvavedeṣu śabdaḥ khe paurusam nrṣu

Barnett L. D., The Bhagavadgită. London 1936, pg. 191.
 Barnett L. D., The Bhagavadgită. London 1936, pg. 74.

Hopkins goes on juxtaposing: "Without him was not anything made" John I, 3; "I am the seed, without me is nothing made" Bhg X, 391) (ION 155).

In the verses Bhg X, 19-42, Bhagavat enumerates his pervading powers (vibhūti X, 7, 16, 18, 19, 40) among which the Seed is comprised; "That also which is the Seed of every being am I; nor without me can any being exist that moves or does not move" (Bhg X, 39). How is the word "vibhūti" to be understood? Even if no pantheistic notions occurred in the context (X, 20) and if Bhagavat did not declare: "I am the Self dwelling in the heart of every being: I am the Beginning and Middle of beings, and their End likewise" (X, 20), still there would exist no doubt that the word vibhūti is an item in the pantheistic terminology of the Bhagavadgītā. Bhagavat is addressed by Arjuna: "Indeed thou shouldst tell without reserve thine own divine pervading powers, whereby thou abidest immanent in these worlds" (X, 16). And the whole passage is resumed in the verse; "But what avails thee this long lesson, Arjuna? I with one part of myself have established this whole universe, and so abide" (X, 42). Thus, the word vibhūti contains an idea of "power" or "lordship" and also an idea of "pervasion" or "immanence".") Vibhūti is the manifestation of the Absolute in the universe (cf. Bhg VII, 4-6), viz. the extension or development (vistara X, 19) of the nature of the Absolute and the emanation therefrom (visrjāmi IX, 7).

Rudolf Otto*) maintains that in the verses Bhg VII, 8—11; X, 12—42 no advaita-văda is exhibited; the passage is a hymn to praise Kṛṣṇa. The god of these verses, R. Otto says, is the Numen in all numinous things (LehrBhg 46); he is not unum in omnibus, but optimum in omnibus (LehrBhg 34). The god of the bhakti in the Bhagavadgītā is a universal god, viz. the god in whom the universe is comprehended, from whom the emanation of all things proceeds and into whom the world is to be reabsorbed. This god and the world are one; but they are one per synthesin, not per analysin (Sang des Hehr-Erhabenen, pg. 158).

This interpretation of R. Otto expresses no more theistic idea than the Bhagavadgitā itself. There is only a difference of degree between the phrase "Deus est unum in omnibus" and the phrase "Deus est optimum in omnibus"; in order to express a theistic meaning, the phrase ought to be formulated: "optimo modo est in Deo, quidquid perfectionis est in crea-

¹⁾ The texts read:

John I, 3: πάντα δι' αύτου έγένετο, και χωρίς αυτου έγένετο ούδε έν δ γέγονεν.

Bhg X, 39: yac cápi survabhūtānām bijam tad aham Arjuna na tad asti vinā yat syān mayā bhūtam carācaram

²⁾ Hill W. D. P., The Bhagavadgitä, London 1928, pg. 191 note 7.

³) Otto Rudolf, Die Lehrtraktate der Bhagavadgitä. Tübingen 1935, pg. 34, 45 und 46. Abbrev. LehrBhg. — Otto Rudolf, Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 58, 72.

turis", viz. in Gold, all perfections of the creatures are comprehended in the eminent way.

With the pantheistic sense of the verses of the Bhagavadgitā, there is no internal propinquity in the thought of the simple words of the Gospel: "All things were made by him, and without him was made nothing that was made" (John I, 3).

The same passage of the tenth chapter of the Gitā is compared by Hopkins also with the Apocalypse: "I am the first and the last and the living one. I hold the keys of life and death" Apoc. I, 17—19; "I am alpha and omega" Apoc. XXII, 13. — "I am the beginning, the middle and the end, the wisdom of all wisdom, the speech of them that speak, the letter A among the letters, time imperishable, the Creator, death and life"

Bhg X, 32-341) (ION 156).

Hopkins does not translate the text of the Gita in a precise way. The text runs: "Of creations I am the Beginning and the End, and the Middle too; of sciences, the Science of Essential Self; of arguments, the True. Of letters I am the letter A; of compound words, the Pair; I am Time imperishable; I, the Creator, facing every way; all-seizing Death am I, and the Source of things to be" (Bhg X, 32-34). The phraseology of the Bhagavadgită and of the Apocalypse is not identical: the Apocalypse speaks simply about a and to (I, 8; XXI, 6; XXII, 13); no attribute is added. The Bhagavadgitā states: "Of creations I am the Beginning and the End, and the Middle too." In this verse, the Bhagavadgita repeats the thought of the verse X, 20: "I am the Self dwelling in the heart of every being: I am the Beginning and Middle of beings, and their End likewise." Thus, Bhagavat is not only the cause of the manifestation of created beings, of their persistence and dissolution, but it is his own prakrti which itself comes into being, remains in manifestation, and is dissolved again.2) While the Apocalypse refers to God as the effective and final cause of the world. the Bhagayadgita alludes to the Absolute as also the material and formal cause of the universe (cf. VII, 4-11 and the parallel examined above).

Besides, the thought of the Gitā must be interpreted in the frame of the whole context. The verses X, 32-34 are some items from the long

²⁾ The texts rend:

Apoc. I, 17—19: μη φοβου έγω είμι ὁ πρώτος καὶ ὁ ἔσχατος καὶ ὁ ζῶν, καὶ ἐγενόμην νεκρὸς καὶ ἱδοὺ ζῶν είμι εἰς τοὺς αἰώνας τών αἰώνων, καὶ ἔχω τὰς κλεῖς τοῦ θαγάτου καὶ τοῦ ἄδου.

Apoc. XXII, 18: ἐγὸ τὸ ἄλφα xaì τὸ ᾱ, ὁ πρῶτος xai ὁ ἔοχατος, ἡ ἀρχὴ καὶ τὸ τέλος. Bhg X, 32—34: surgāṇām ādir antaś ca madhyam caivāham Arjuna adhyātmavidyā vidyānām vādaḥ pravadatām aham akṣarāṇām akāro 'nmi dvandvak sāmāsikasya co aham ενākṣayaḥ kālo dhātāham viśvatomukhaḥ mrtyuh sarvaharuś cāham udbhavaś ca bhaviyyatām

^{*)} Cf. Hill W. D. P., The Bhagavadgitä. London 1928, pg. 195 n. 1.

series of the pervading powers (vibhūti) of Bhagavat who is an immanent god, permeating the universe (X, 16, 42), all things being an emanation and extension (vistāra X, 19) of the nature of the Absolute. On the contrary, the God of the Apocalypse is a transcendent God. The sayings: "I am the first, and the last and alive... and have the keys of death and of hell" (Apoc. I, 17—18) are uttered by the Son of man (I, 13) and a pantheistic explanation of this name of Jesus was not proposed even by the most extreme exegesis.¹) And the words: "I am alpha and omega" are put on the lips of the Lord God (I, 8), of Him that sat on the throne (XXI, 5) and on the lips of Jesus (XXII, 16); the context in all these three passages refers to God as a transcendent Lord of the universe, as the all-knowing and almighty Judge (I, 7; XXI, 5—8; XXII, 12—15), the Renewer of all things (XXI, 5) and the Rewarder of every man according to his works (XXI, 6—8; XXII, 12).

Another parallel is seen by Hopkins in the verses: "I am the way, and the truth, and the life" John XIV, 6; "I am the way... the refuge, the friend, life and death, the support, the treasure, the eternal seed" Bhg IX, 18. (The Scriptures) "are they that bear witness of me" John V, 39; "By all the Vedas I am to be known" Bhg XV, 152) (ION 156).

¹⁾ Cf. ex. gr. the works:

Bousset W., Kyrios Christos. Göttingen 1921. Kap. I: Jesus der Messias-Menschensohn im Glauben der paläst, Gemeinde.

Bousset W. — Gressmann H., Die Religion des Judentums im späthellenistischen Zeitalter, Tübingen 1926, pg. 265 ff.

Bultmann D. R., Die Bedeutung der neuerschlossenen mandäischen u. manich. Quellen für das Verständnis des Johannesevangeliums. Zeitschrift f. d. nt. Wiss. XXIV. Gießen 1925, pg. 100—146.

Cadoux A. T., The Son of Man. The Interpreter XVIII. London 1922, pg. 202-214.

Clemen D. C., Religiousgeschichtliche Erklärung des NT. 2. Aufl. Gießen 1924, pg. 68—75.

Graham I. W., The Mind of the Son of Man. The Interpreter VIII. London 1912, pg. 289-302.

Hertlein E., O νίος του ἀνθρώπου. Zt. f. d. nt. Wiss. XIX, Gießen 1920 pg. 46-48. Kristensen W. B., De term Zoon des Menschen, toegelicht uit de anthropologie der ouden. Theologisch Tijdschrift, 45 jaarg. Leiden 1911, pg. 1-38.

Kuhnert E., Ὁ νίὸς τοῦ ἀνθρώπου. Zt. f. d. nt. Wiss. XVIII, Gießen 1918, pg. 165-176. Reitzenstein R., Iranischer Eriösungsglaube. Zt. f. d. nt. Wiss. XX, Gießen 1921, pg. 1-23.

Reitzenstein R., Das iranische Erlösungsmysterium. Bonn a. R. 1921, pg. 116-123.

2) The texts read:

John XIV, 6: λέγει αὐτῷ Ἰησοῦς ἐγώ είμι ἡ ὁδὸς καὶ ἡ ἀλήθεια καὶ ἡ ζωή σύδεις ἔρχεται πρὸς τὸν πατέρα εί μὴ δι' έμοῦ.

Bhg IX, 18: gatir bharta prabhuh sakat nivasah saranam suhat prabhavah pralayah sthanam nidhanam bijam avyayam

John V, 39: έφευνατε τάς γραφάς, δτι ύμεζς δοκείτε έν αυταίς ζωήν αλώνιον έχειν καί έκειναί είσιν αι μαρτροσύσαι περί έμου.

Hing XV, 15: sarvasya cāham hṛdi samnivisto mattah smṛtir jiānam apohanam ca vedais ca sarvair aham eva vedyo vedāntakṛd vedavid eva cāham

In order to construct this parallel. Hopkins selects from the context only some fragments. In the Gospel, Jesus declares: "I am the way, and the truth, and the life," and, immediately, he explains: "No man cometh to the Father but by me" (John XIV, 6). In the following, Jesus proclaims: "I am the vine, you the branches; he that abideth in me, and I in him, the same beareth much fruit: for without me you can do nothing" (John XV, 5). Jesus is the life from which every man must participate in order not to be east forth as a branch and put into the fire (XV, 6). Jesus is the only way of salvation, the way by which his followers go to the Father (XIV, 6). No pantheistic idea is expressed in these words of the Gospel: the sharing in Jesus' life as the only way of salvation implies no essential identity of the man with the Absolute; this sharing is a quality which is added to the natural life of man, and, consequently, which presupposes, not constitutes, the natural life of man. The participation in the life of Jesus is a gift, a grace, given to those, and only to those, who received the Word, who believe in his name: "As many as received him, he gave them power to be made the sons of God, to them that believe in his name, who are born, not of blood, nor of the will of the flesh, nor of the will of man, but of God" (John I, 12-13). The sharing in the life of Jesus is effected, therefore, not by the natural nativity, but by the fact of being "born again of water and the Holy Ghost" (John III, 5). In short, the union of Jesus with his elected, intimate and internal as it is, does not consist in the identity of the essence of man and of the Absolute, but in a supernatural gift which, the nature of man presupposing and not destroying, elevates man to "be made conformable to the image of the Son, that he might be the firstborn amongst many brethren" (Rom. VIII, 29).

In the parallel verses of the Bhagavadgită Bhagavat says: "I am the offering:.. I am the father of this universe, the mother, the creator, the grandsire; that which is to be known, and that which purifies; om; the Rig, the Sāman, and the Yajus; the way, the sustainer, the lord, the witness, the dwelling, the refuge, the friend; the origin, the dissolution, the resting-place; the treasure-house, the seed immutable. I give heat; I restrain and pour forth the rain; I am deathlessness, yea, and death; being and no-being am I" (Bhg IX, 16—19). In this connexion, no doubt is left about the pantheistic thought of the Bhagavadgitā. The verse immediately preceding, too, emphasizes the pantheistic character of the Absolute: "Others worship me, offering the sacrifice of knowledge, regarding me as one, as separate, me, who in various forms face every way" (IX, 15), i. e. these worshippers contemplate the Supreme either as the universal One, the Whole of existence, or as specially manifested in any phenomenon, or as combining an infinite number of aspects."

¹⁾ Barnett L. D., The Bhagavadgitä. London 1936, pg. 195.

The same pantheistic ideas form the background of the verses Bhg XV, 12—15: Bhagavat is the brilliance in the sun, in the moon and in fire (XV, 12), he is Soma, moisture's essence, in all herbs (XV, 13); becoming the Vaiśvānara fire, he dwells in the body of all breathing creatures and digests the four kinds of food (XV, 14). "And I am seated in the heart of all", he says, "from me are memory, knowledge, and removal of doubt; by all the Vedas am I to be known; and I am he who made the Vedas' Ends, and know the Vedas' (XV, 15). In these words, the Bhagavadgītā resumes the theme of the verse IX, 17: "I am that which is to be known... I am om, I am the Rig, the Sāman, and the Yajus." It is evident that Bhagavat does not refer to the Vedas as to a thing distinct from himself: he is the immanent principle of the Vedas as well as of all beings, be they inorganic (XV, 12), vegetable (XV, 13), animal (XV, 14) or psychic (XV, 15). He is the vivifying force of physical and mental life.

On the contrary, in the Gospel, Jesus, defending himself against the Jews, appeals to the Scriptures as to a witness, in the same way as he appeals to the testimony of the Father (John V, 32, 37) and of John (V, 33).

The close and intimate union between Kṛṣṇa and his bhaktas in the Gitā and between Jesus and his disciples in the Gospel offers another opportunity of speaking about parallelism. In this case, Hopkins is followed by Deussen¹) and by Garbe.²) Hopkins juxtaposes: "You in me and I in you" John XIV, 20 (so John VI, 56 and XVII, 20—23); "If any worship me in loving devotion, they are in me and I in them" Bhg IX, 293) (ION 156).

In the sentence: "You in me, and I in you" (John XIV, 20; cf. VI, 56; XVII, 20, 23), Jesus expresses his special relation to those who love him and who keep his word (XIV, 20—23). Jesus reveals himself to them and makes his abode with them as loving and loved: "He that hath my commandments, and keepeth them: he it is that loveth me. And he that loveth me, shall be loved of my Father: and I will love him, and will manifest myself to him" (XIV, 21). "If any one love me, he will keep my word, and my Father will love him, and we will come to him, and will make our abode with him" (XIV, 23). This union with Jesus in knowing and loving him is the absolutely necessary condition of salvation: "I am the

¹⁾ Deussen P., Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. XIV, 66.

²) Garbe R., Bhagavadgitä. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 103, n. 2. Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 248, note 1.

³⁾ The texts read:

John XIV, 20: ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρο γνώσεοθε ὑμεῖς ὅτι ἐγώ ἐν τῷ παιρί μου καὶ ὑμεῖς ἐν ἐμοὶ κάγώ ἐν ὑμίν.

Bhg IX, 29: namo 'ham sarvabhūtesa na me dvesyo 'sti na priyah ye bhajanti tu mām bhaktyā mayi te tesu cāpy aham

vine; you the branches: he that abideth in me, and I in him, the same beareth much fruit: for without me you can do nothing" (John XV, 5). Thus, Jesus iterates the thougt of the verse XIV, 6: "I am the way, and the truth, and the life. No man cometh to the Father but by me."

Jesus by no means asserts his essential identity with living creatures; he declares his union only with those who love him and keep his commandments, as distinguished from "the world" (XIV, 22; XVII, 21, 23), and this union does not imply any essential identity of the man with the Absolute, the love of Jesus and the keeping of his commandments being the

condition upon which the union with Jesus depends (XIV, 21).

In the Bhagavadgita, the parallel verse reads: "All beings I regard alike; not one is hateful to me or beloved; but those who with devotion worship me abide in me, and I also in them" (Bhg IX, 29). Into these words of the Gita, indeed, a theistic sense can be introduced. So Telangi) annotates: "They dwell in me by their devotion to me; I dwell in them as giver of happiness to them." But it is sufficient to take into consideration the first half of the verse to notice that the Absolute of the Bhagavadgitā is meant as immanent. Barnett2) is right in putting the sentence in connexion with Bhg V, 19: in V, 19 brahma, in IX, 29 Vāsudeva, are indifferent to all beings. The sense of the verse IX, 29 is that, the Absolute being equally present in all beings as the essence of the universe, this relation of the Absolute to relative beings cannot depend upon any sentiment; quite different, however, is the relation between man and the Absolute as the goal of salvation: in the order of salvation, the Absolute becomes the object both of knowledge and of loving devotion, the realization of the fundamental unity of the Absolute with the universe being the goal of the knowledge (IV, 35) as well as of self-control (VI, 29) and of devotion (VI, 31; VII, 17).

The union of Bhagavat with his bhaktas is explained by Rudolf Otto³) in the theistic sense: the thought of the Bhagavadgītā, however monistic be its terminology, expresses but a mystic union of the Creator with his creature in the ecstasy of loving devotion. This mystic devotion is called by R. Otto advaita-bhakti as distinguished from the impersonal advaita mysticism. The contents of the verses Bhg VI, 27—32 is, in the view of R. Otto, a mysticism of the Isa Upanishad and of Visnu-purāna conceived in a quite personal sense.

Indeed, the verse Bhg VI, 30 is reminiscent, in diction and in thought, of Isa Upanishad 6; but this fact by no means bears out the interpretation of R. Otto. In opposition to the opinion of this scholar, Eliade⁴) says of

4) Eliade Mircea, Yoga, Paris-Bucarest 1936, pg. 158.

²⁾ Telang K. T., The Bhagavadgità. SBE VIII. 2nd ed. Oxford 1908, pg. 85, n. 3.

Barnett L. D., The Bhagavadgitä. London 1936, pg. 67, n. l.
 Otto Rudolf, Die Lehrtraktate der Bhagavadgitä. Tübingen 1935, pg. 33.

the mysticism of Bhg VI, 27—32 and of Iša Up. 6: "Kṛṣṇa, the personal god and the source of mystic experience, is identified with brahma of the Upanishadic speculation. The results of this speculation, the essential identity of ātman-brahma, are accepted and made the object of experience in mystic milieus. The union of the human soul with the World-soul, personified by Kṛṣṇa, is possible, both having the same essence. But the human soul is limited by ignorance, bewildered by egoism, seduced by dogmas. The Bhagavadgitä recommends the methods by which man can realize the harmony and the union of the two souls. Yoga is one of the ways of making this union an object of personal experience."

An accurate interpretation cannot ignore the pantheistic background of the ideas of the Gītā: Bhagavat abides in those who worship him with devotion (VI, 31; IX, 29), but only because the bhakti helps man to realize and experience the fundamental unity of the universe with the Absolute, who dwells in all beings: "Whoso, intent on unity (ekatvam āsthita), devoutly worships me, who dwell in every being (sarvabhūtasthita), in whatsoever state he may abide, that Ascetic abides in me" (Bhg VI, 31). Such an Ascetic sees the same everywhere (sarvatra samam paśyati VI, 32); therefore, he deserves to be called ekabhakti (VII, 17), the devotee of the Absolute who is One and All.

The thought of the Bhagavadgītā is the experiencing of the essential unity of man with the Absolute; the thought of the Gospel, on the contrary, is the elevation of the natural man into a new state, into a new life which depends upon Jesus in the principle ("I am the true vine" John XV, 1) as well as in any manifestation ("without me you can do nothing" John XV, 5).

In a close connexion with the verses Bhg IX, 29; John XIV, 20 Hopkins puts another parallel: "In him we live and move and have our being" Acts XVII, 28 (Phainomena); "In him are all creatures, all is pervaded by him" Bhg VIII, 221) (ION 156). In truth, in these passages, there is expressed a quite different idea from that of the preceding parallel: here, no mention is found of the effects of the bhakti and of the âγάπη, only of the relation between created beings and the Absolute as their Creator and Sustainer.

In the Acts of the Apostles, St. Paul asserts the ubiquity of God as the Creator (XVII, 24) and the Sustainer ("in him we live" XVII, 28), as the almighty Lord upon whom any manifestation of life ("in him we move" XVII, 28) and any being in general depends ("in him we have

¹⁾ The texts read:

Act. Ap. XVII, 28: ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν καὶ κινούμεθα καὶ ἐσμέν ὡς καὶ τινες τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν εἰρήκασιν - τοθ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

Bhg VIII, 22: purusah sa parah Pārtha bhaktyā labhyas tvananyayā yasyāntaksthāni bhūtāni yena sarvam idam tatam

our being" XVII, 28). The transcendence of God is distinctly expressed: God, the Lord of heaven and earth, dwelleth not in temples made with hands (XVII, 24), he is the Creator and the Lord of all the world and of life (XVII, 24—25) and of mankind (XVII, 26, 28), he is the Sovereign who orders man to do penance (XVII, 30) and who will judge the world

in equity (XVII, 31).

If we call the ubiquity and the cooperating of God in any doing of created beings the immanence of God in the world, then we must strictly discriminate between this theistic immanence and immanence in the pantheistic sense of the word. In the theistic conception, the world possesses its own being which is essentially different from the being of God; from the pantheistic point of view, the Absolute and the universe are essentially one and the same being. Theism affirms that God comprehends the world in an immanent active synthesis as well as in an actual transcendent synthesis: God comprehends the world in himself in his own divine way: yad iha, tad atra ~ quod hic, hoc ibi. But God procures to the world also its immanent synthesis: God is present in the world because he gives to the world its presence in itself; and the world is present in God because God, transcendent as he is, embraces it with the arms of his all-realizing perfection or presence. The presence of God in the world is a praesentia actuosa, a presence that is activity establishing in the existence that in which he is present; thus, the presence of God in the world has nothing in common with the juxtaposition in space and the simultangity in time.1)

The text of the Acts of the Apostles, an emphasized assertion of the ubiquity of God, does not imply any pantheistic ideas. That is not the case of the Bhagavadgita. The verses Bhg VIII, 18-22 resume the cosmology and the ontology of the Gita. The cosmic process is a series of the periods in which all created beings evolve from the unmanifest, and, when the period has passed, are reabsorbed in the same unmanifest (avyaktam, VIII, 18). This process evolves with necessity (VIII, 19; cf. IX, 8). Beyond this unmanifest there is another unmanifest (VIII, 20), the supreme being, purusa: "This is the Person Supreme, to be gained by undivided devotion; wherein do beings abide, whereby all this is pervaded" (VIII, 22). These words of the Bhagavadgitā refer distinctly to the pantheistic Absolute. This fact is in accord with the cosmology of the Gita which states the world to be the emanation and the extension of the lower nature of Bhagavat (VII, 4-7; IX, 7-8), there being, therefore, as to the essence, no difference between the Creator and the created. Besides, the Absolute is repeatedly declared to be the immanent cause of the universe (yena sarvam idam tatam, II, 17; VIII, 22; IX, 4; XI, 38; XVIII, 46).

 Cf. Johanns Pierre, Vers le Christ par le Vedânta, Tome I. (Trad. par M. Ledrus.) Louvain 1932, pg. 138—139. Rudolf Otto¹) tries to explain the words of the Gitä in a purely theistic sense and even ventures to deduce therefrom the notion of the creation identical to that known in occidental philosophy. But he inserts his personal ideas into the text: his translation of the verses in question where in two verses (Bhg IX, 5—6) he includes, though in brackets, six considerable additions of his own, cannot be called a translation but a loose paraphrase.²) Barnett³) resumes the contents of the verses IX, 4 ff. in the words: "Vāsudeva as Absolute partially limits Himself, imposing upon a portion of His unconditioned self conditions of determinate being, and thus creates out of Himself a universe which is in a sense distinct from Himself, as the conditioned is distinct from the unconditioned and yet is fundamentally one with Him."

The theistic ubiquity asserted in the Acts of the Apostles has, therefore, no parallel idea in the Bhagavadgită.

Comparing the bhakti of the Gītā with the faith preached in the Gospel, Hopkins constructs another parallel: "Whosoever believeth in him shall not perish" John III, 15; "He that believeth in me doth not perish" Bhg IX, 314) (ION 155).

The words of Jesus are nearly the same as those of Kṛṣṇa, as they appear in the quotations of Hopkins. But Hopkins does not translate literally. The text of the Gitā reads: "Who is devoted to me does not perish" (na me bhaktah pranaśyati).5)

In the Gospel, Jesus promises everlasting life to those who believe in him (John III, 15, 16). What "to believe" means is to be understood from the context. Jesus declares: "We speak what we know, and we testify what we have seen, and you receive not our testimony. If I have spoken to you earthly things, and you believe not: how will you believe if I shall speak to you heavenly things?" (John III, 11—12). In these words, the definition of the faith is determined: to believe means to receive a testimony because of the authority of the witness. In the case of divine faith, the witness is God himself: "No man hath ascended into heaven, but he that descended from heaven, the Son of man who is in heaven" (John III, 13). Therefore, only the Son of man, Jesus, can reveal the mysteries of

Otto Rudolf, Die Lehrtraktate der Bhagavadgitä. Tübingen 1935, pg. 36-38.
 Otto R., Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 65-66.

a) Barnett L. D., The Bhagavadgitä. London 1936, pg. 74.

^{*)} The texts read:

John III, 14—15: και καθώς Μουσής ύφωσεν τον όφιν έν τἢ έρήμφ, ούτως ύφωθηναι δεί τὰν υίδν τοῦ άνθρώπου, ίνα πᾶς ὁ πιστεύων έν αὐτῷ [εἰς αὐτόν] ἔχη ζωήν αἰώνιον.

Bhg IX, 31: kgipram bhavati dharmatma sasvac chântim nigacchati Kaunteya pratijanihi nu me bhaktah pranasyati.

⁵⁾ Cf. the translations of Barnett ("who is devoted to me"), Hill ("my votary"), Telang ("my devotee") and others.

God: "For this was I born, and for this came I into the world: that I should give testimony to the truth" (John XVIII, 37). The truth of Jesus leads man to salvation: "He that believeth in him is not judged" (III, 18), for "God so loved the world, as to give his only begotten Son; that whosoever believeth in him, may not perish, but may have life everlasting" (III. 16). The faith is the seed of everlasting life: "This is eternal life: that they may know thee, the only true God, and Jesus Christ, whom thou hast sent" (John XVII, 3). Faith is not an act of the reason only ("they have known in very deed" XVII, 8): it is an act of the will, too, ("they have received", "believed" XVII, 8), upon which it depends to consent to or to refuse what is to be believed ("men loved darkness rather than the light" III, 19); but the essential constituent of faith is the grace of God: "I have manifested thy name to the men whom thou hast given me out of the world" (John XVII, 6; cf. XVII, 2). "No man can come to me, except the Father, who hath sent me, draw him" VI, 44, "unless it be given him by my Father" VI, 65 (= Vulg. VI, 66).

The emphasis laid on the part of the grace of God in the act of faith is the essential character of the doctrine of the Gospel and forms a complete contrast to the thought of the Bhagavadgītā. Bhakti, an emotional devotion to the deity, is not apprehended as a divine grace, in the Gītā. Bhakti is an effect of the endeavour of man himself. The bhakta has to conceive right resolves (IX, 31), to direct his mind, his devotion, his reverence and sacrifice to the Absolute, to make the deity his only aim (IX, 34): by such an effort he becomes righteous (IX, 31), realizes the bhakti, and the bhakti, being no longer checked in its efficacy by hindrance, conveys him ex opere operato, without any gracious cooperation of the deity, to the highest goal (IX, 32), to the experiencing of the fundamental

unity of the Absolute with the universe.

Hopkins considers not only the bhakti but also the salutary knowledge (jñāna) as parallel with the faith preached in the Gospel: "If a man keep my word he shall never see death; whosoever liveth and believeth on me shall never die" John VIII, 51; XI, 26; "They that trust in me come to escape age and death" Bhg VII, 29; also, "He that truly knows my divine birth and work, on casting off this body is not born again but comes to me" Bhg IV, 91) (ION 156).

¹⁾ The texts read:

John VIII, 51: ἀμήν ἀμήν λέγω ύμεν, ἐάν τις τον ἐμὸν λόγον τηρήση, θάνατον οὐ μή θεωρήση είς τὸν αἰώνα.

John XI, 26: ὁ πιστεύων εἰς έμὲ κᾶν ἀποθάνη ζώσεται, καὶ πᾶς ὁ ζών καὶ πιστεύων εἰς έμὲ οῦ μὴ ἀποθάνη εἰς τὸν αἰώνα.

Bhg VII, 29: jaramaranamokşāya mām āšritya yatanti ye te brahma tad viduh kṛtsnam adhyātmam karma cākhilam

Rhg IV, 9: janma karma ca me divyam evam yo vetti tattvatah tyaktva deham punar janma naiti mam eti so 'rjuna

Hopkins compares further: "This is life eternal that they should know thee, the only true God, and him whom thou didst send" John XVII, 3; "He who knows me, the Lord of the world, is freed from all sins" (i. e. gets life eternal) Bhg X, 31) (ION 157).

What is to be known to win the release from mortal existences? In the first place brahma, furthermore, the Essential Self (adhyātma), the Work (karma, VII, 29), Bhagayat as the Essential Being (adhibhūta), the Essential Deity (adhidaiva) and the Essential Sacrifice (adhiyaina, VII, 30). Moreover, the verse Bhg IV, 9 adds the incarnations of the Absolute, and, in the verse quoted by Hopkins, we learn: "He who knows me as birthless and without beginning, as the Great Lord of worlds, is among mortals undeluded and is released from every sin" (X, 3). The verses immediately following amplify the thought: who know that the states of beings proceed from the Absolute alone (X, 4), that the seven Great Seers, the four Ancients and the Manus were born of the mind of Bhagayat (X, 6), in short, that all beings issue forth from the Absolute (X, 8), those wise men are possessed of the discernment whereby they come to the Absolute (X, 10). This knowledge is the revelation of the Absolute in the heart of man: "Abiding in their souls, do I for pity's sake destroy with the brilliant lamp of knowledge their darkness born of ignorance" (X, 11). The immanence of the Absolute and his essential unity with the universe is the very substance of the salutary knowledge: "Who sees the Lord Supreme dwelling alike in all beings, perishing not as they perish. he sees indeed" (XIII, 27). The revelation of the Absolute in the heart of the man of knowledge, effected by the Absolute himself as it may be (X, 11), is none the less a result of the effort of the man himself: "The single-hearted man of faith, with senses held in check, gains knowledge" (IV, 39). This knowledge gained, the help of the deity and the endeayour of the man is needed no more: "Having gained knowledge, he comes right soon to the highest place" (IV, 39); the fire of that knowledge makes ashes of all works (IV, 37), every stain is cleansed by knowledge (V, 17). by the boat of that knowledge alone the man passes over all crookedness (IV, 36), man has his salvation secured however be his life (XIII, 23).

On the contrary, in the Gospel, the faith as recognizing and confessing the only true God and the salvatory work of Jesus Christ (XVII, 3, 8) is in first place a work of God's grace which is given only to the elected (XVII, 2, 6; cf. VI, 44, 65). This faith, though requiring from the man the practice of the "keeping of the word" (XVII, 6; cf. VIII, 51) and the

^{&#}x27;) The texts read:

John XVII, 3: αύτη δέ έστιν ή αίωνιος ζωή, ίνα γινώσκωσιν σε τον μόνον αληθινόν θεόν καὶ δν ἀπέστειλας Τησούν Χριστόν.

Bhg X, 3: yo mām ajam anādim ca vētti lokamahesvaram asammūdhah sa martyeju sarvapāpaih pramucyate

"doing of the truth" (III, 21), depends upon God's grace in principle as well as in its perseverance (John XV, 5; cf. Philipp. II, 13). Moreover, according to the Gospel, God is no immanent Absolute and to believe in his name does not mean to recognize any essential unity with the Absolute. The God of the New Testament is a transcendent Absolute and belief in his name is the act of receiving the testimony based on his authority (John III, 11—13).

If faith is a grace of God, the more so salvation which is the goal of faith. This constitutes the difference between the Hindu and the Christian conception of salvation. Nevertheless, Hopkins discovers parallelism even in this regard: "Every one that... hath learned cometh unto me" John VI, 45; "They that worship me come unto me" Bhg IX, 251)

(ION 156).

Hopkins' quoting is fragmentary. The text of the Gospel runs: "It is written in the prophets: "And they shall all be taught of God." Every one that hath heard of the Father and hath learned, cometh to me" (John VI, 45). Jesus refers to the Scripture (Is 54, 13) to confirm the thought of the preceding verse: "No man can come to me, except the Father, who hath sent me, draw him, and I will raise him up in the last day" (VI, 44). Below, Jesus resumes the thought once more: "Therefore did I say to you, that no man can come to me, unless it be given him by my Father" (VI, 65 = Vulg. VI, 66).

On the contrary, in the Bhagavadgita, attaining to the Absolute is apprehended as the direct effect of the bhakti realized by the effort of the man himself. The bhakti operates by its own efficacy; if the bhakti is realized, the man necessarily goes to the worshipped deity: "Whatsoever being a man remembers, when at the end he abandons his body, to that same being he goes, ever with that being made one" (VIII, 6). Consequently: "To the Lords of Heaven go they who pay their vows to the Fathers; to the Ghosts go they who offer to the Ghosts; to me, too, do they go who sacrifice to me" (IX, 25).

By his fragmentary and inaccurate quotations Hopkins sometimes reverses the thought of the texts: "He that loveth me... I shall love him" John XIV, 21; "I love them that are devoted to me, even as they to me, so I to them" Bhg IV, 11; "He is dear to me" Bhg VII, 17²) (ION 156—157).

¹⁾ The texts read:

John VI, 45: ἔστιν γεγραμμένον έν τοῖς προφήτως · καὶ ἔσονται πάντες διδακτοί θεοθ · πῶς ὁ ἀχούσως παρά τοθ παχρός καὶ μαθών ἔρχεται πρὸς ἐμέ-

Bhg IX, 25: yanti devavratā devān pitru yanti pitrvrotāk bhūtani yanti bhūtejyā yanti madyājino 'pi mām

²⁾ The texts read:

John XIV, 21: ὁ ἔχων τὰς ἐντολάς μου καὶ τηφῶν αὐτάς, ἐκεῖνός ἐστιν ὁ ἀγαπῶν με ὁ ὁὲ ἀγαπῶν με ἀγαπηθήσεται ὑπὸ τοῦ πατρός μου, κάγὸι ἀγαπήσω αὐτὸν καὶ ἐμυρονίσω αὐτῷ ἐμαυτόν.

The text of the Gospel reads: "He that hath my commandments, and keepeth them: he it is that loveth me. And he that loveth me, shall be loved of my Father: and I will love him, and will manifest myself to him" (John XIV, 21). And two verses below: "If any one love me, he will keep my word... He that loveth me not, keepeth not my words" (XIV, 23—24). In a short passage, Jesus reiterates four times the thought of the verse XIV, 15: "If you love me keep my commandments." The love Jesus requires is to be manifested by keeping his commandments: "Abide in my love. If you keep my commandments, you shall abide in my love" (XV, 9—10). The love of Jesus and the keeping of his commandments are the conditio sine qua non of salvation: "Abide in me, and I in you" (XV, 4); "if any one abide not in me, he shall be cast forth as a branch, and shall wither, and they shall gather him up, and east him into the fire, and he burneth" (XV, 6).

In the Bhagavadgitā, however, bhakti is by no means the unique and exclusive way of attaining to the Absolute; man is free to choose any way of salvation: "However men approach me, in that same way do I show them favour; my path men follow in all ways" (Bhg IV, 11). In other passages, the Bhagavadgitā expresses this thought still more distinctly: "If any votary desires with faith to reverence any form, I make that very faith of his secure" (VII, 21). The Bhagavadgitā affirms, indeed, that any cult has its final goal in the same Absolute, although the ways of reaching this goal be not equally direct and easy (VII, 22; IX, 24); but it is not said, thereby, that any cult can per accidens become a way of salvation for those who are bona fide: the idea of the Bhagavadgitā is that systems of worshipping differ in the degree of their efficacy only, not in their essence, each of them being directed to the same Absolute.

The avatăra in the person of Kṛṣṇa seems to Hopkins to be a parallel to Jesus Christ, the incarnate Word: "To this end have I been born and to this end have I come into the world, that I should bear witness unto the truth..." "That the world might be saved" John XVIII, 37 and III, 17; "I am born age after age for the saving of the good, the destruction of evildoers, and for the sake of establishing virtue" Bhg IV, 81) (ION 157).

Literally, the text of the Bhg IV, 8 reads: "To guard the good and to destroy the wicked and to confirm the right, I come into being in this

Bhg IV, 11: ye yathā māṇ prapadyante tāṇs tathaiva bhajāmy aham mama vartmānuvartante manuṣyāḥ Pārtka sarvašaḥ

¹⁾ The texts read:

John XVIII, 37: έγὰ εἰς τοῦτο γεγέννημαι καὶ εἰς τοῦτο ἐλήλοθα εἰς τὸν κόσμον, Ινα μαρτορήσω τῆ ἀληθεία.

John III, 17: οὐ γὰρ ἀπέστειλεν ὁ θεὸς τὸν νίὸν εῖς τὸν κόσμον, ἴνα κρίνη τὸν κόσμον, ἀλλ' ἴνα σκιθή ὁ κόσμος δι' αὐτοῦ.

Bhg IV, 8: paritránāya sádhūnām vinášāya ca duskrtām dharmasamsthāpanārthāya sambhavāmi yuge yuge

age and in that." The words "to guard the good" (paritrāṇāya sādhūnām) tell that the deity is only guarding and helping the good, consequently, that the intervention of the deity is not absolutely necessary. This sense of the verse is confirmed by the words that the deity comes into being in order to confirm the right (dharmasamsthāpanārthāya). Thus, Bhagavat does not bring a new law, a new order or a new life to the world, he comes only to confirm the law that has existed in the world since its very beginning. In this Hindu conception, salvation does not mean an elevation into a supernatural state: it is the fruit of the natural order, provided that the hindrances be removed by which natural evolution is checked: in order to free the world from these obstacles, the deity comes into being

age after age.

How the words "I come into being" (sambhavāmi) are to be understood, appears from the context: "Though unborn and immutable in essence, though Lord of beings, yet governing Nature which is mine, I come into being by my delusive power" (Bhg IV, 6). Rudolf Otto1) who in other passages, too, tries to find in the pantheistic phraseology theistic contents, excludes in these words of the Bhagavadgita any "docetic" sense and explains the expression "atmamayaya" in a "fully realistic sense": Krsna's coming into being is no maya in the sense of an illusion, but a real wonder effected by yogamāyā, i. e. by svecchā, the free will of god.2) But this "realistic" interpretation does not affect the fact that there is a question of the same way of coming into being as in the case of the birth of the universe; the expressions used by the Bhagavadgita in both cases are nearly the same: "Resorting to Nature, which is my own, I send forth again and again this whole company of beings, powerless, by the power of Nature" (IX, 8). The origin in both cases is an emanation (srjāmi, IV, 7; visrjāmi, IX, 8), the influence of the Absolute upon his own nature, from which the emanation procedes, is in both cases the same; in the meaning of the words adhisthaya and avastabhya there is no essential difference.3) Thus, the avatāra of the Absolute as well as the birth of the created beings are emanations from one and the same nature of the Absolute.

On the contrary, in the Gospel, the incarnation is stated to be an act of God who has "given his only begotten Son" (III, 16), the act, by which "the Word was made flesh" (John I, 14), none the less remaining "the Light that the darkness did not comprehend" (I, 5), viz. a transcendent God by whom all things were made (I, 3, 10).

Both in the Bhagavadgitā and in the Gospel, the aim of the incarnation is the salvation of mankind; but in the Hindu conception, salvation

¹⁾ Otto R., Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 151 (ad Bhg IV, 6).

²⁾ See Ramanuja's commentary ad locum.

^{*)} See ex. gr. Garbe R., Bhagavadgitä. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 121, n. 4, and the translations of Garbe, Barnett, Telang and others.

is a fruit of the natural order; the help of the deity in the realization of the salvation of man is not absolutely necessary. In the Gospel, however, salvation consists in the elevation of the man into a new state; it is a regeneration of water and of the Holy Ghost (John III, 5). This regeneration is a work of God's grace: "The Spirit breatheth where he will" (John III, 8), and "the Son giveth life to whom he will" (John V, 21). Thus, the supernatural state of man depends upon God's grace in principle (III, 5; V, 21) and in any manifestation as well (XV, 5).

Hopkins adduces further cases of parallelism: "The world was made by him, and the world knew him not. He came unto his own, and they that were his own received him not" John I, 10—11; "Men distraught know me not in my godly nature; I take a human form and they honour me not" Bhg IX, 11. — "The world beholdeth him not, neither knoweth him" John XIV, 17, compared with: "I am not beheld of all... the world knows me not" Bhg VII, 251) (ION 155).

In comparing these verses, Hopkins is not hindered by the fact that, in the Bhagavadgītā, in both passages, the same person is in question, viz. Bhagavat, while in the Gospel, the first time reference is made to the Word (Logos, John I, 1—14), the second time to the Spirit of truth (XIV, 17). But, principally, it is the pantheistic background by which the thought of the Gītā is essentially distinguished from that of the Gospel. The whole verse Bhg VII, 25 reads: "Veiled by my power of delusion, I am not light to all; deluded is this world, and does not recognize me as unborn, immutable." The notion of māyā, in this verse, is explained by R. Garbe²) "in the technical sense of the vedāntic World-illusion". On the other hand, Rudolf Otto³) concludes: "A World-illusion is quite out of question. Yogamāyā means the creative power by the yoga, viz. by the yoga of the great yogin or māyin, i. e. of god. Yoga, originally the magic power, is here, as well as in several other passages, simply the wonderful power of god, manifested by his māyā, i. e. by his world creatures."

Garbe speaks about the vedantic unreality of the world because it is called māyā; Rudolf Otto apprehends the māyā as a real being because

¹⁾ The texts read:

John I, 10—11: ἐν τῷ κόσμος ἦν. καὶ ὁ κόσμος δι' αὐτοῦ έγένετο, καὶ ὁ κόσμος αὐτὸν οὐκ ἔγνω - εἰς τὰ Ιδια ἤλθεν, καὶ οί Ιδιοι αὐτὸν οὐκ παρέλαβον.

Bhg IX, 11: avajānanti mām mūdhā mānuslm tanum déritam param bhāvam ajānante mama bhūtamahešvaram

John XIV, 17: τὸ πνεθμα τῆς ἀληθείας, δ ὁ κόσμος οἱ δύναται λαβείν, ὅτι οἱ θεωρεί αὐτὸ οἱδὲ γινώσκει · ὑμεῖς γινώσκετε αὐτὸ. ὅτι παο' ὁμῖν μένει καὶ ἐν ὑμῖν ἔσται.

Bhg VII, 25: nāham prakāšah sarvasya yogamāyāsamāvṛtah mūdho 'yam nābhíjānāti loko mām ajam avyayam

³⁾ Garbe R., Bhagavadgltä, 2. Aufl, Leipzig 1921, pg. 23.

³⁾ Otto R., Die Lehrtraktate der Bhagavadgitä. Tübingen 1935, pg. 35. Otto R., Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 10—13.

this term is applied to the world. Mid-way between Garbe and R. Otto is the opinion of Barnett'): "Māyā (of our author) is not Matter itself, as the Vedāntin believes, but the mode in which Matter, itself a profound verity is apprehended by the mind. It is the cosmic illusion of Māyā, the effect of the Lord's rule, that blinds the eyes of the unwise to the relation between the two eternal verities, Matter and Spirit (VII, 14, 15) ... And as Matter itself is to the Lord as clay in the potter's hand, He moulds it to wear this wondrous semblance, and joins to it His own Spirit, to create a world of darkness, that light may dawn therein for the elect (VII, 25)."

In what respect the māyā blinds the eyes of the unwise is determined on the one hand positively — the foolish think that the Absolute has come from the unmanifest state to the manifestation — and, on the other hand, negatively: they do not know his higher being, immutable, supreme (VII, 24). Few understand the triple character of Vāsudeva as Absolute Being, World-Soul, and World-Substance (VII, 24—30). Only those who turn to Bhagavat, know the Absolute in his unconditioned being (brahma tat, VII, 29) and in the phases of his conditioned being (adhyātma, adhidaiva,

adhibhūta, adhiyajňa, VII, 29-30.2)

This medley of brahmanic monism, samkhyan dualism and popular worship of a personal god3) stands in complete contrast to the doctrine of the Gospel. Jesus promises to the Apostles the Paraclete (XIV, 16, 26; XV, 26; XVI, 7), the Spirit of truth (XIV, 17; XV, 26; XVI, 13), the Holy Ghost (XIV, 26): "If you love me keep my commandments. And I will ask the Father, and he shall give you another Paraclete, that he may abide with you for ever. The Spirit of truth, whom the world cannot receive, because it seeth him not, nor knoweth him; but you shall know him; because he shall abide with you, and shall be in you" (XIV, 15-17). This abiding of the Spirit of truth in the heart of the Apostles is not meant as an immanence of the Absolute in created beings; the Spirit does not dwell in all beings, the world can not receive him (XIV, 17), Jesus promises the Paraclete to his Apostles only (XIV, 16). The promised Spirit is a gift ("he shall give you" XIV, 16), which will be manifested as the knowing of the truth ("he will teach you" XIV, 26; cf. XV, 26; "he will teach you all truth" XV, 13; cf. X, 20; Luc. XII, 12).

No other parallelism exists between the texts John 1, 10—11 and Bhg IX, 11. Bhagavat asserts: "Fools scorn me when I dwell in human form: my higher being they know not as Great Lord of beings" (Bhg IX, 11). In what sense Bhagavat is the Great Lord of beings, is explained immediately: while bewildered men despise Bhagavat because they do not know his higher being, great-hearted men worship him, because they know

¹⁾ Barnett L. D., The Bhagavadgltå. London 1936, pg. 78-79.

Cf. Barnett L. D., The Bhagavadgitä. London 1936, pg. 76—77, 191.
 Cf. Barnett L. D., The Bhagavadgitä. London 1936, pg. 52, 71.

that Bhagavat is the source of beings (IX, 13). For, in the preceding verses, Bhagavat spoke about the emanation of all born beings from his nature (prakṛti, IX, 7, 8) and about the reabsorption of the universe in the same prakṛti. The avatāra, the human form of Bhagavat, is only a special case of the emanation from Bhagavat's nature (IV, 6; IX, 8—10). Bhagavat's being (bhāva, IX, 11), the source and the end of all universe, is, therefore, rightly called the Great Lord of beings. This character of Bhagavat must be known in order to win release from mortal existences; the discernment of the essential unity of the world with the Absolute is the very substance of salutary knowledge (cf. XIII, 27). This discernment is a result of the endeavour of man himself. Who tries to reach salutary knowledge, is styled "wise"; on the other hand, who does not recognize the fundamental unity of beings, is a "man of little wit" (VII, 23), "senseless" (VII, 24), "deluded" (VII, 25; IX, 11), "vain of knowledge, void of wit" (IX, 12).

No such knowledge is required in the Gospel where Jesus speaks about "believing in the name" of the Word (John I, 12), "believing in the name of the only begotten Son of God" (John III, 18). This faith is an act of will, it is the "receiving" of the Word (I, 12); unbelief is "hating the light" (III, 20), thus being an act of will which refuses to "receive" the Word (I, 11), because "men loved darkness rather than the light" (III, 19). Faith as an act of will has its sanctions: "As many as received him, he gave them power to be made the sons of God, to them that believe in his name" (I, 12); "but he that doth not believe is already judged" (III, 18). The fundamental character of faith in the Gospel, however, is the part of God's grace; those who believe in the name of the Word, "are born not of blood, nor of the will of the flesh, nor of the will of man, but of God" (I, 13); they received of the fulness of the Word, "and grace for grace" (John I, 16).

The lack of any monistic thought and the emphasis laid on the absolute necessity of the God's grace in the act of faith are the characteristics constituting the essential difference between the faith which is required by Jesus and the salutary knowledge which is exalted by Bhagavat in the Bhagavadgitā.

Some parallels, constructed by Hopkins, are too loose and do not prove anything. He compares: "I know whence I came, ... but ye know not" John VIII, 14; "I have come through many births and thou also; I know them all, thou knowest them not" Bhg IV, 51) (ION 156).

¹⁾ The texts read:

John VIII, 14: καν έγω μαρτηρώ περί έμαυτοῦ, αληθής έστιν ή μαρτυρία μου, ότι οίδα πόθεν ήλθον και ποθ ύπάγω ήμεις δε ούκ οίδατε πόθεν έρχομαι ή ποῦ ύπάγω.

Bhg IV, 5: bahūni me vyatītāni janmāni tava cārjuna tāny aham veda sarvāni na tvam vettha Paramtapa

The difference between the thought of the texts is evident. What is stressed in the words of Kṛṣṇa is the circumstance that Kṛṣṇa himself is conscious of his preceding existences, while Arjuma does not know them. Kṛṣṇa is not distinguished from Arjuna by the fact itself of the preceding existences, but by the knowledge, or ignorance respectively thereof.

On the contrary, the thought of Jesus points to the singular and absolutely exceptional character of his origin; it is this exceptional origin of Jesus that gives a peculiar efficacy to his testimony about himself: "Although I give testimony of myself, my testimony is true: for I know whence I came, and whither I go: but you know not whence I come, or whither I go" (John VIII, 14). Jesus does not need any witness to attest his assertions: he came from God; the authority of God himself, of the absolute Truth, confirms his words: "You are from beneath, I am from above. You are of this world, I am not of this world" (John VIII, 23). "For from God I proceeded, and came; for I came not of myself, but he sent me" (John VIII, 42).

Hopkins, followed by Deussen¹) also compares other verses from the same passages: "The Jews therefore said unto him: "Thou art not yet fifty years old and hast thou seen Abraham?" John VIII, 57; (He said to Krishna) "Thy birth is later, earlier was the birth of Vivasvat; how then may I understand that thou hast declared this in the beginning?" Bhg IV, 42) (ION 156).

Bhagavat does not aim to express, by his pre-existence, any prerogative of his own, a prerogative by which he would be distinguished from Arjuna; the latter himself passed trough many existences (IV, 5). Bhagavat stresses only his consciousness of all his preceding existences. The question of Arjuna offers a suggestion for extending the idea of the avatāras, but this idea itself was no new doctrine, 3) Arjuna, therefore, accepts the words of Bhagavat without any surprise.

On the contrary, in the Gospel, the words of the Jews testify that there is a surprising matter in question: "Now we know that thou hast a

Cf. also: Aurobindo, Avatarhood in the Gltä. Kalyana Kalpataru, IV, 1. Gorakh-pur 1937, pg. 18—26.

¹⁾ Deussen P., Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. 29.

²⁾ The texts read:

John VIII, 57—58: εἰπαν οὖν οἱ Ἰουδαῖοι πρός αὐτόν -πεντήκοντα ἔτη οὖπω ἔχεις καὶ ᾿Αβραὰμ ἐώρακας: εἴπεν αὐτοῖς Ἰησοῦς · ἀμήν ἀμήν λέγω ὑμῖν, πρὶν ᾿Αβραὰμ γενέσθαι ἐγώ εἰμί.

Bhg IV, 4: aparam bhavato janma param janma Vivasvatah katham etad vijaniyam tvam adau proktavan iti

^{*)} See ex. gr. Barnett L. D., recension of the translation of the Bhagavadgits by W. D. P. Hill. The Journal of the Royal Asiatic society, London 1929, pg. 127.

The avatara of Krana is effected, of course, by atmamaya (Bhg IV, 6), not by the karma.

devil. Abraham is dead, and the prophets; and thou sayest: "If any man keep my word, he shall not taste death for ever. Art thou greater than our father Abraham, who is dead? and the prophets are dead. Whom dost thou make thyself?" (John VIII, 52—53). Jesus answered: "Abraham your father rejoiced that he might see my day: he saw it, and was glad." The Jews therefore said to him: "Thou art not yet fifty years old, and hast thou seen Abraham?" Jesus said to them: "Amen, amen, I say to you, before Abraham was made, I am" (John VIII, 56—58). By these words of Jesus, the Jews are irritated to the highest degree. Their hot passion does not find words, any more: "They took up stones therefore to cast at him" (John VIII, 59).

The Gospel could not express the newness of the thought, the absolutely exceptional character of the origin of Jesus, in a more simple and at the same time more effective way.

Lastly, Hopkins compares: "My father worketh even until now, and I work" John V, 17; "There is nothing for me to attain and yet I remain at work" Bhg III, 221) (ION 155—156).

The whole verse Bhg III, 22 reads: "For me is no work at all in the three worlds that I must do; nor aught ungained that I must gain; yet I abide in work." For this thought, the reasons are indicated immediately: "For if I were not, tireless, to abide ever in work - my path men follow altogether - did I not work my work, these worlds would fall in ruin, and I should be the worker of confusion, and should destroy these creatures" (Bhg III, 23-24). So, the working of Bhagavat is a condition of the maintainance of the world. But does Bhagavat work, in this case, as a physical or as a moral cause? In the immediate context, a moral influence is asserted; "Whatever the best man does, that too do other men; that which he makes his standard the world follows" (Bhg III, 21). In other passages, the Bhagavadgitā suggests the physical influence exercised by Bhagavat as the sustainer of the world (bhūtabhṛt, IX, 5; cf. VII, 5, 7; IX. 6; XV, 13, 17); he is the physical and psychic substratum of the universe (VII, 4-12; IX, 4-10), he is the immanent principle (yena sarvam idam tatam, II, 17; VIII, 22; IX, 4; XVIII, 46), on which all beings are strung as rows of gems upon a thread (VII, 7).

The simple, lapidary word of Jesus: "I work" has nothing in common with the monism and immanentism of the Bhagavadgitā. Jesus works wonders in the same way as his Father: he heals the infirm (John V. 6—15), gives life to whom he will (V, 21) and will pass judgment on the whole world (V, 22—29); he is the Lord of the life and death like his

¹⁾ The texts read:

John V, 17: ὁ δὲ ἀτεκρίνατο αύτοις · ὁ πατής μου ἔως ἄρτι ἐργάζεται, κάγω ἐργάζομαι. Bhg III, 22: na me Pārthāsti kartavyam trīsu lokeņu kimeana nānavāptam avāptavyam varta eva ca karmani

Father (V, 21). In short, the Son "works" as his Father worketh until

now (V, 17), even on the sabbath.

Hopkins' conclusions concerning the parallelism of the Gitā with the Gospel were too exaggerated to have followers. Deussen¹) considers as parallel only three passages: Bhg IV, 4 with John VIII, 57—58; Bhg IX, 29 with John XIV, 20; Bhg IX, 32 with Gal. III, 28. In the first and second case, Deussen follows Hopkins. In the third case, universalism is, in Deussen's view, a parallel character both of Kṛṣṇism and of Christianism. This resemblance, however, is too loose to imply any dependence, or, in general, to lead to any far-reaching conclusion.

The texts read: "There is neither Jew, nor Greek: there is neither bond nor free: there is neither male, nor female. For you are all one in Christ Jesus" Gal. III, 28. — "For even those, who are born of the womb of sin — women, Vaiśyas, and śūdras too — if they resort to me, go on

the highest way" Bhg IX, 32.2)

What these texts have in common is the newness of the thought. Farquhar²) says about the universalism of the Bhagavadgītā: "The Upanishads as taught in the Vedic schools offered release only to the three highest castes, for these holy texts might not be uttered in the hearing of any but the twice-born; the heterodox religions — Buddhism and Jainism, on the other hand, offered release to all, to Outcasts and foreigners as well as to Hindus of the four castes, and to women as well as men; but the Gītā takes a middle course, offering release to all Hindus, i. e. to men and women of the four castes but to no others. It is noticeable that these are precisely the bounds of the sect; all Hindus of the four castes were admitted to Vaishnava, as to other Hindu, temples."

Far from exaggerating the literal resemblances of the texts, modern scholars prefer to compare some fundamental ideas of the Bhagavadgitā

and of the New Testament.

H. W. Schomerus') enumerates as common to both religions: theiam, the idea of a god-man, the doctrine of the divine love and the claim of a loving devotion to god. These conceptions, in Schomerus' opinion, are no foreign ideas in India: they are a result of the native intellectual evolution. They appear in India before the Christian era and if they give

2) The texts read:

Bhg IX, 32: mām hi Pārtha vyapāśritya ye 'pi syuh pāpayonayah striyo vaišyās tathā šūdrās te 'pi yānti parām gatim

¹⁾ Deussen P. Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. XIV, 29, 66, 67.

Gal. III, 28: σύχ ἔνι Ἰουδαίος οὐδὶ Ἦλλην, σύχ ἔνι δοῦλος οὐδὲ ἐλεύθερος, σύχ ἔνι ἄρσεν καὶ θήλυ - πάντες γὰρ ὑμεῖς εῖς ἐστε ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ.

³) Farquhar J. N., An Outline of the Religious Literature of India. London 1920, pg. 87.

Schomerus H. W., Indien und das Christentum. II: Das Ringen des Christentums um das indische Volk. Halle—Saale 1932, pg. 23—28.

a Christian semblance to the Bhagavadgitä, this semblance is mere illusion; there is no reason to resort to Christian influence.

R. Garbe¹) restricts the number of parallel ideas to two: 1. the belief in divine love and its consequences, viz. the doctrine of the grace and of the remission of sins; 2. the claim of a devoted love to god. In short, two ideas are in question: bhakti and prasāda as parallel to Christian ἀγάπη and χάρις.

The Bhagavadgītā is rightly called a Great Song of bhakti. It is the bhakti that forms the very centre of the work, endows it with a mystic character and explains its incomparable influence upon the souls of Hindus for nearly twenty centuries.

The notion of the bhakti, as it occurs in the Bhagavadgitä, is determined by Bhandarkar²) as simply "love of god"; Garbe³) says more exactly: "faithful and trustful love of god"; Lamotte⁴) defines it still more completely: "bhakti consists in serving and loving God with an exclusive and incessant devotion".

Apart from the Bhagavadgītā, the word bhakti in the sense of "devotion to deity" occurs in Svetāsvatara Up. VI, 23.5) In the opinion of R. Garbe⁶), Pāṇini is also a witness that the word bhakti, commonly used in the sense of "love, attachment" (Pāṇini IV, 3, 95, 96) began to be applied to the sphere of the relations of man to the deity. Pāṇini (IV, 3, 98) uses the term with relation to Vāsudeva; this fact must be considered as proof that the term began to be conceived in the sense of "love for the deity". The way in which Patāṇjali understands this passage confirms that the term bhakti in the sense "love for deity" was in common use in the 2nd century B. C. This opinion seems to Garbe to be put beyond any doubt by the Bhagavadgītā itself; this work speaks about bhakti on nearly every page as about something quite obvious; this is not the way in which new ideas are preached. Thus, Garbe concludes, the doctrine of bhakti was certainly spread among the devotees of Kṛṣṇa centuries before the formation of the original Bhagavadgītā.

¹⁾ Garbe R., Indien und das Christentum, Tübingen 1914, pg. 244.

²⁾ Bhandarkar R. G., Vaisnavism, Saivism etc. (Bühlers Grundriß III, 6), Straßburg 1913, pg. 28.

a) Garbe R., Bhagavadgitā. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 63. Similarly Otto R., Die Urgestalt der Bhg., Tübingen 1934, pg. 30.

⁴⁾ Lamotte E., Notes sur la Bhagavadgită. Paris 1929, pg. 120.

⁵⁾ Hopkins (India Old and New, pg. 148) understands the word bhakti in this Upanishad in the sense of "devotion to a fearful God". On the other hand, Bhandarkar (Vaisnavism etc., pg. 29), Hill (Bhg, pg. 50), Garbe (Bhg, pg. 40; Indien u. d. Christentum, pg. 252) and Oldenberg (Die Lehre der Up., pg. 242) interprete the word bhakti in this Upanishad in the same sense as in Bhg: "love, devotion to god".

Garbe R., Bhagavadgitä. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 34—35; 44—45. Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 251—252.

As to the feeling which forms its contents, surely bhakti was familiar among Indians of yore. Bhandarkar!) is right in pointing out that a similar idea to that expressed in the bhakti, is represented also by the words priya, preya in the Upanishads (Brh. Up. I, 4, 8); in Brh. Up. IV. 4, 22, the wise men of old are described who gave up all the pleasures of the world to contemplate and dwell with the Supreme Being: they were certainly actuated by love for him, though the word bhakti does not occur in the text. And the upasana, the fervent meditation of a number of things. such as manas (mind), the sun, the purusa in the sun or the moon, food, vital breath etc., regarded as brahma, such a fervent meditation could not but magnify the thing and give it a glorious form, so as to excite admiration and love.3) It is worthy of notice, too, that, in the translation of Deussen,3) the same expression "Verehrung" is used persistingly as a rendering of bhakti in the Bhagavadgitā as well as of the derivatives from the radix upas- in Chand. Up. and in Brh. Up. Oldenberg+) does not hesitate to translate by the same expression (Verehrung) even the name upanisad (Chänd. I, 1, 10; III, 11, 3; Brh. IV, 2, 1 etc.).

The author of the Bhagavadgitā, enraptured by love for his deity, has clothed in a new form the religious feeling which was experienced and praised in as early times as the origin of the hymns of the Rgveda. When the poet exclaims: "Dyaus is my Father, my begetter" (RV I, 164, 33), "Aditi is the Mother and the Sire and Son" (RV I, 89, 10), certainly his heart was filled with a profound devotion and inflamed by an ardent love for god. For that reason, Bhandarkar, Garbe and Senart are right in tracing the roots of the bhakti to the times of Veda; in truth, the general idea of love for a merciful deity existed in India of old, as, in general, love for god is found wherever the belief in merciful deities appears. Bhakti, to use the words of Barth, was quite capable of realizing itself in India as it has done elsewhere in its own time, and independently of all Christian influence, in the religions of Osiris, Adonis, Cybele, and

Baechus.

2) See Bhandarkar, op. cit., pg. 28.

b) Bhandarkar R. G., Vaisnavism, Salvism etc., Straßburg 1913, pg. 28.

*) Garbe R., Indien u. d. Christentum. Tübingen 1914, pg. 250.

7) Senart E., La Bhagavadgitä, Paris 1922, pg. 35,

Bhandarkar R. G., Vaisnavism, Saivism etc., (Bühler's Grundrill, III, 6), Straßburg 1913, pg. 28.

a) Deussen P., Der Gesang des Heiligen, Leipzig 1911, pg. 57, 59, 64, 66, 85, 91 et al.

Deussen P., Sechzig Upanishads. 3. Aufl. Leipzig 1921, pg. 68, 148-151, 395, 397, 457 et al.

Oldenberg H., Die Lehre der Upanishaden und die Anfänge des Buddhismus.
 Aufl. Göttingen 1923, pg. 134—138, 301 note 101.

^{*)} Barth A. The Religions of India. Authorized translation by J. Wood. London 1932, pg. 220-221.

The correlative idea to bhakti is prasāda, the divine grace. In the Bhagavadgītā, the derivatives from the radix prasad- occur in the common sense of "to be appeased, to be clear or serene" (II, 65; XVIII, 54), and the noun prasāda designates simply tranquillity, composure, absence of excitement, clearness, serenity of the mind (II, 64, 65; XVII, 16; XVIII, 37). In the XVIIIth chapter, however, the word is used in the sense of grace (XVIII, 56, 58, 62, 73, 75) and in the XIth chapter the derivatives from the radix prasad-, too, appear with a similar character: to be gracious, propitious (XI, 25, 31, 44, 45).

To the devotee who relies on Bhagavat, grace is promised to attain the everlasting and changeless seat (XVIII, 56); fixing his thought on Bhagavat, the devotee will by his grace surmount all difficulties (XVIII, 58). The Lord dwells in the heart of every being, Arjuna has to seek his refuge in him alone: "In him alone seek refuge with all thy being, by his grace shalt thou win to peace supreme, the eternal resting place" (XVIII, 62). In the last verses of the Bhagavadgītā, Arjuna renders thanks to Bhagavat for the grace by which he has gained remembrance (XVIII, 73) and Samjaya, in his concluding words, ascribes to the grace of Vyāsa the hearing of the supreme secret (XVIII, 75).

In other passages of the Bhagavadgitā also, Bhagavat appears as a gracious, propitious deity: he is stated to be friend of every being (V, 29), Arjuna calls him the Father of this world, of all that moves and that does not move (XI, 43); the man of knowledge is declared to be dear to the deity (VII, 17), and, in the XIIth chapter, is enumerated a long series of the qualities of the ascetics who have abandoned the world and dedicated their being to the deity only; they are dear to Bhagavat, sa me priyah is the echo of each verse (XII, 13—20). Those worshippers are lifted by Bhagavat from the ocean of the mortal existences (XII, 7). Arjuna also is a devotee who is exceedingly loved by Bhagavat; for that reason, Bhagavat reveals his highest word to him, teaches him the way of salvation (XVIII, 64—65) and promises him release from all sins (XVIII, 66). However, nobody on earth is dearer to Bhagavat than the man who will announce the mystery of Bhagavat's word to his votaries (XVIII, 69).

Apart from the Bhagavadgitā, the word prasāda in the sense of grace occurs in Kath. Up. 1, 2, 20 and in svet. Up. III, 20 where the recognition of the Lord (Isa, svet. Up.) and of the ātman (Kath. Up.) are declared to be the effect of divine grace; but the uncertain reading of the texts (dhātuprasādāt or dhātuḥprasādāt) does not enable any conclusion to be reached concerning the doctrine of divine grace. In the concluding words of the svet. Up., the author confesses that knowledge of the brahms was revealed to him through the power of his penance and through the grace

¹⁾ See Deussen P., Sechzig Up., 3, Aufl. Leipzig 1921, pg. 274.

of god (Svet. Up. VI, 21). In Kath. Up. II, 23 (and Mund. Up. III, 2, 3), we are told that the atman cannot be attained except by one whom he himself chooses; before such a man, the atman reveals his proper form. This is the doctrine of grace, but the term prasada is not found in this passage. In the opinion of Bhandarkar,1) the doctrine of the divine grace occurs also in Kausitaki Up. III, 8, where we learn that the atman himself leads a man to do good deeds, whom he desires to elevate, and in Brh. Ar. Up. III, 7, where it is stated that the atman is the antaryamin of the universe: he lives inside and governs all beings from within: "He is the unseen seer, the unheard hearer, the unthought thinker, the ununderstood understander ... He is thy Soul, the inner controller, the immortal. Everything beside Him is naught." From these words, Bhandarkar deduces that the doctrine that the individual soul is dependent on the Supreme and that the latter alone works out his salvation, was acknowledged in Upanishad times. Indeed, tracing the most remote indications of divine favour, Bhandarkar*) can extend his investigation even to the most ancient times: if the poet of the Rgveda calls the deity his father (RV I, 164, 33; cf. I, 89, 10), the correlative idea to his love for the deity cannot but be the love of the deity for man, a love which is manifested by divine grace. And the ardent relation of the Supreme to the individual soul which is compared to the attachment of two birds, friends and companions of each other (RV I, 164, 20; Mund. Up. VII, 1, 1) has its basis in the same feeling which forms the contents of the bhakti, and in the same divine favour which is manifested by prasada. To these passages, other words of Rgveda can be joined; Hopkins5) quotes the promise of the divinized Speech: "I make the man I love exceeding mighty, make him a sage, Rishi, and a Brahman" (RV X, 125, 5). Hopkins is right in noting that the general idea of the grace of god as a special favour is as old as the belief in the gods who can show favours, Naturally, only the general idea of the divine grace as well as the general idea of the love for god. The technical words are formed when the contents of the ideas are strictly determined. The notion of bhakti, a feature of Buddhism, was introduced into Krsnism and the loving devotion to the great master who was a real personality was simply transferred to the sectarian god whose rise in dignity was contemporary with the first political rebuff experienced by Buddhism.4) And the word prasada, used at first only in the sense of calmness or graciousness, not of god toward a sinner but of a man's own

Bhandarkar R. G., Vaisnavism, Saivism etc., (Bühler's Grundrill, III, 6), Straßburg 1913, pg. 29.

²⁾ Bhandarkar R. G., Vaisnavism, Saivism etc. (Bühler's Grundriß, III, 6), Straßburg 1913, pg. 28.

Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 147, note 1.
 Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 149.

mind, in the Bhagavadgitā and in the later Upanishads was applied to the sphere of the relations between the Supreme and man and changed into a religious term to express divine grace.¹)

Consequently, bhakti and prasāda are native facts, in India. If the old and the oldest texts have little space for the expression of fervent religious feelings, this can by no means be considered as proof that the religious sentiment was less intensive than in later times. Eliade²) is right in stressing the fact that the later texts sometimes reflect the ideas and the customs far more ancient but rigorously kept out of the older texts. The faint traces of the feelings which were in later texts clothed in the notions of bhakti and prasāda, furnish only evidence of how slowly and how unwillingly the official orthodox religion made concessions to the religiousness of common people who were trying to moderate the formalistic brahmanism and the cold speculations of the Upanishads by the claim of a fervent love to god, a love, which is answered by the favour bestowed by the deity on his devotees.

But bhakti and prasada are native facts not only as to their origin: in their whole contents, too, there is nothing that would be foreign to Indian thought. These two ideas reflect better than any other notions the Hindu conception of the Absolute as transcendent and immanent simultaneously. For the Hindus, theism and pantheism are no contradictions that preclude each other, but different attempts to dive into the unfathomable nature of god. The Indian mind can think of god as a personality whose grace can be attained to by pious devotion, and at the same time as the substance of the world that permeates all things internally. The Hindu does not distinguish between the theistic ubiquity of a personal God and the pantheistic immensity of an impersonal Absolute. The Absolute, in the view of the Hindu, is essentially identical with the relative: tat tvam asi. Therefore, salvation cannot mean for him an elevation into a new, supernatural order; salvation consists in the purification of the natural order itself by the fire of knowledge (jnana), self-control (yoga) and devotion (bhakti). Who, by these ways, has removed any impurity of ignorance, egoism and prejudices, attains or, more precisely, realizes the harmony of the individual and the cosmic soul, experiences the unity of all beings.

What is the part of Bhagavat and of his grace in the work of the salvation of man? Age after age, he comes into birth in order to guard the righteous and to destroy the evildoers and to confirm the law (Bhg IV. 8), consequently, to help men in maintaining the natural order, not to establish a new, supernatural order. He bestows his grace (prasāda) on men for the purpose of surmounting all difficulties (XVIII, 58) which

Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 147.
 Eliade Mircea, Yoga, Paris—Bucarest 1936, pg. 121 et passim.

might check man in realizing the way of salvation. All hindrances being removed and the way of salvation realized, its efficacy appears immediately, ex opere operato: it is sufficient if a man, even though he be of a very evil life, conceives right resolves (IX, 30), sets his mind on Bhagavat (IX, 34): the act of bhakti is accomplished (IX, 31), the man comes to the supreme goal (IX, 32, 34), i. e. experiences the unity of all beings and dwells in the Absolute: "Whoso, intent on unity, devoutly worships me as dwelling in every being, in whatsoever state he may abide, that ascetic abides in me" (Bhg VI, 31). "Through devotion does he recognize me in verity, what and who I am; then, knowing me in verity, at once he enters into me" (XVIII, 55). Thus, the effort of man and the help of Bhagavat were necessary only in order to prepare the realizing of the bhakti: they are no integrant components of the bhakti itself.

The grace (prasada) of Bhagavat is neither a gift elevating man to a new, supernatural order, nor a physically necessary cooperation of the deity to the salutary works in a supernatural order, but the simple help of Bhagavat in realizing the way of salvation within the natural order. There is a question if this help of the deity is to be understood as morally necessary, at least. In the view of Masson-Oursel,1) any similar idea was remote from the mentality of the old Hindus: an Indian ascetic from and by his own faculties dominates his vital powers and attains release from the bonds of mortal existences. For the Hindu, nothing is more natural than the immanence of the Absolute in the relative: the grace is the nature itself provided that man is able to escape the error of looking upon the relative as the Absolute. The immanentism as the fundamental character of the Indian ways of salvation is confirmed also by the evolution of the technical word prasada itself: prasada which designates, in later times, the grace of the knowledge or of the divine help, originally only expressed a certain effort of the human forces, a self-domination which is necessary to surmount the inordinate excitements of the mind and passions. The tranquillity and the serene state of the mind, which are the result of such an endeavour, were conceived as a merely human achievement; only as a secondary meaning, they received the character of the divine help to be implored from the deities. Prasada in the sense of divine grace was never conceived as a gratuitous gift of the deity: the cultivated ascetism of a bhakta enforces divine assistance with nearly the same necessity as the brahmanic rite impels the hand of the devas to make the movement which is wanted by the priest. The favour of the deity, which is manifested by the prasada, is as little a voluntary intervention as a supernatural effect or a wonder. Even the part of the leading men in natural evolution was

Masson-Oursel P., Die Gnadenlehre im religiösen Denken Indiens. Eranos-Jahrbuch 1936. Zürich 1937, pg. 129—130.

conceived as a natural law: the incarnations of the deities or buddhas were apprehended as avatāras, necessarily inserted in the cosmic evolution.

In medieval hinduism, theistic systems appeared bearing a resemblance to the Jewish, Christian and Mohammedan theism. In that time, and only in that time, two conceptions of grace are formed: god, it is said, seizes the soul and saves it, just as a cat carries away its little ones far from danger (argument from the cat); and, in another conception, the soul seizes hold of god and saves itself by him just as the young one of the monkey escapes from danger by clinging on to the side of its mother (argument from the monkey). These theories of a late date can be partially explained by the Christian and Mohammedan influences. As far as India remained faithful to her old ideal, she was too much attached to the conception of salvation in the sense of immanence to admit a supernatural influence of her deities on the natural order.

In complete contrast with such a conception of salvation, the Christian doctrine is an emphasized assertion of the supernatural order to which man must be born again and in which every salutary work absolutely depends upon divine grace. Jesus says: "Unless a man be born again of water and the Holy Ghost, he cannot enter into the kingdom of God" (John III, 5). But "the Spirit breatheth where he will" (John III, 8) and the Son giveth life to whom he will" (John V, 21); consequently, the life which is given by Jesus to the elect depends upon divine grace in principle as well as in every manifestation: "Without me you can do nothing" (John XV, 5), says Jesus to the Apostles and reminds them: "You have not chosen me, but I have chosen you and have appointed you, that you should go, and should bring forth fruit" (John XV, 16).

Charity [ἀγάπη] is a gift of God: "The charity of God is poured forth in our hearts, by the Holy Ghost who is given to us" (Rom. V. 5). Charity is a virtue by which man is made a friend of God and a house of God: "If any one love me, he will keep my word, and my Father will love him, and we will come to him, and will make our abode with him" (John XIV, 23). "God is charity, and he that abideth in charity abideth in God, and God in him" (I. of St. John IV, 16). "Charity is of God. And every one that loveth is born of God, and knoweth God" (I. of St. John IV, 7). By charity, man becomes a son of God, man is like to God himself: "Behold what manner of charity the Father hath bestowed upon us, that we should be called, and should be the sons of God... Dearly beloved, we are now the sons of God; and it hath not yet appeared what we shall be. We know that, when he shall appear, we shall be like to him: because we shall see him as he is" (I. of St. John III, I—2). The dignity of the sons of God

See Masson-Oursel P., Die Gnadenlehre im relig. Denken Indiens. Eranes-Jahrbuch 1936. Zürich 1937, pg. 131—133.

is an elevation, a regeneration from God: "As many as received him, he gave them power to be made the sons of God, to them that believe in his name. Who are born, not of blood, nor of the will of the flesh, nor of the

will of man, but of God" (John I, 12-13).

Being a gratuitous gift of God, charity cannot be gained by the endeavour of man himself; nevertheless, human effort is not made superfluous, thereby; on the contrary, the charity of God expects and requires the cooperation of man: "Abide in my love. If you keep my commandments, you shall abide in my love" (John XV, 9—10). In another passage, Jesus urges; "If you love me keep my commandments" (John XIV, 15, 21, 23, 24). Good works are the very proof of love for God: "He that hath my commandments, and keepeth them: he it is that loveth me" (John XIV, 21).

The grace [zdoc5] through which man is born of the Spirit (John III, 8), is a supernatural gift bestowed gratuitously by the Holy Ghost: "That which is born of the flesh, is flesh: and that which is born of the Spirit, is Spirit. Wonder not, that I said to thee, you must be born again. The Spirit breatheth where he will: and thou hearest his voice, but thou knowest not whence he cometh and whither he goeth: so is every one that is born of the Spirit" (John III, 6—8). Man is not able to obtain divine grace by his deeds: "Even so then at this present time also, there is a remnant saved according to the election of grace. And if by grace, it is not now by works, otherwise grace is no more grace" (Rom. XI, 5—6). God freely bestows his grace, "he hath mercy on whom he will, and, whom he will he hardeneth" (Rom. IX, 18).

Divine grace, a supernatural gift of God, has also supernatural effects: "Whosover is born of God, committeth not sin: for his seed abideth in him" (I. of St. John III, 9). In the second epistle of St. Peter, this effect is described more explicitly: "He hath given us most great and precious promises: that by these you may be made partakers of the divine nature

(II. of St. Peter I, 4).

Grace, the gratuitous gift of the transcendent God, as the way of salvation, is necessarily exclusive. The transcendent Absolute is to be attained by the way determined by Himself. In the bestowed grace, God gives Himself as the way of the salvation: "I am the way, and the truth, and the life. No man cometh to the Father but by me" (John XIV. 6). "If any one abide not in me: he shall be cast forth as a branch, and shall wither, and they shall gather him up, and cast him into the fire, and he burneth" (John XV. 6).

No trace of such a conception of the love for God and of divine grace occurs in the Bhagavadgītā. The bhakti and the prasāda, as preached in the Gītā, are too deeply rooted in immanentism to represent a supernatural gift of god. The external form in which the ideas are clothed, the diction of the Bhagavadgītā and of the New Testament, may sometimes wipe out

the discrepances between the East and the West, but the hearts of the adherents of both religions live quite different lives, their minds are inspired by disparate thoughts.1)

Bhakti is no gratuitous gift of god, but the effect of a purely human endeavour; and prasada does not mean any elevation into a supernatural order, but the help of the deity towards the realization of salvation within the natural order, a help, which is neither absolutely nor morally necessary. This help of the deity and the effort of man himself have their end in the realization of the way of salvation, the efficacy of which operates henceforth ex opere operato, without any dependance on the cooperation of the deity or of man. In accordance with this conception of the human and divine part in the work of the salvation, in the Bhagavadgita, the emotional devotion to a personal and transcendent deity is modified by the idea of an impersonal immanent Absolute: the doctrine of the avatara, an incarnate Absolute, offers, thereby, a welcome connecting link between theism and pantheism. Bhakti, the ardent devotion to an incarnate deity, is, at the same time, a union with the universe, or, more precisely, an experiencing of the unity of all beings. Thus, after all, the bhakti is the return of man to the Absolute in man's own heart (Bhg VI, 31), it is a homage rendered by man to himself.

See Otto Rudolf, Indiens Gnadenreligion und das Christentum. München 1930, pg. 47.

ARABISCHE PAPYRI

AUS DER SAMMLUNG CARL WESSELY IM ORIENTALISCHEN INSTITUTE (ORIENTÄLNÍ ÚSTAV) ZU PRAG.¹)

Von

Adolf Grohmann.2)

9.

(TAFEL XIV.)

Bruchstück einer Urkunde, die vermutlich zu einem Pacht- oder Kaufvertrage über eine Domäne gehörte.

Arab. II 9.

IV. Jahrh. d. H. (X. Jahrh. n. Chr.)

Schmutzigweißes, mittelfeines Papier. 29'6 × 11 cm.

Auf Rekto stehen 9 Zeilen eines Briefs in großer, etwas flüchtiger Diwänischrift, mit schwarzer Tinte parallel zum Schmalrande aufgetragen, ohne diakritische Punkte. Aus diesem Briefe wurde die linke Hälfte abgetrennt und auf der Rückseite für den unten abgedruckten Vertrag verwendet, von dem 31 Zeilen erhalten sind. Sie sind mit schwarzer Tinte in einer kleinen sorgfältigen Nashi-hand geschrieben, diakritische Punkte sind öfters beigefügt. Aus dem Charakter beider Hände wird man das Stück wohl noch in das IV. Jahrh. d. H. zu datieren haben. Der Vertrag war in der Mitte gefaltet und dann parallel zu den Zeilen 25 mal eingeschlagen. Die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0'3 + 1'6 + 1'8 + 1'6 + 1'5 + 1'6 + 1'7 + 1'2 + 0'8 + 0'8 + 0'9 + 0'9 + 1 + 1'1 + 0'9 + 0'7 + 1 + 1'5 + 1'1 + 0'8 + 0'8 + 1 + 1'1 + 1'2 + 1'2 cm. Rechts ist ein schmaler Rand von 1'3 cm, links ein solcher von 2'5 cm leer gelassen. In einer Entfernung von 13'5 cm vom unteren Rande ist eine Kollesis sichtbar.

Fundort vermutlich al-Ušmūnain.

Das Bruchstück ist von mir aus 7 in der Sammlung verstreuten Fragmenten, Wessely A 210 + Ar. III 322, Wessely A 208 + Ar. III 255, Wessely A 209 + Ar. III 254, und Wessely A 207 zusammengesetzt worden. Der Kopf der Urkunde, sowie die rechte Hälfte der Zeilen 19—31 haben sich bisher leider nicht gefunden. Unten scheint der Text vollständig zu

¹⁾ Mit S Tafeln.

³⁾ Siehe bereits Archiv Orientalni X (1938), S. 149-162.

sein. Vielleicht liegt im vorliegenden Text lediglich eine Bestandsaufnahme vor, die als Vorakt zum eigentlichen Vertrag zu betrachten ist. Ich kenne zur Zeit keine Parallele zu diesem interessanten Stück.

- ١ النصف كاملا من جميع . . [. غيار مقسوم من جميع الملكث بنو[ا]ى [الذ]ى
 - - ٣ من ذلك
 - البقعة المعروفة ببلاده فالحد القبلي [من]ها ينتهي الى ارض
 - ه هنویش والحد البحری منها پنتهی الی حری الحدید و الحد الشرقی
 - 7 منها ينتهي الى خليج الحرث والحد الغربي منها ينتهي الى ارض هيلاله
 - ٧ البقعة المعروفة بالبرك فالحد القبلي منها ينتهى الى أرض تعرف
 - ٨ بجريج الشماس والحد البحري منها ينتهي الى الضيعة المعروفة بقوهنيد.
 - ٩ والحد الشرق منها ينتهي الى طريق المارة والحد الغربي منها ينتهي الى ارض
 - - ١١ البقعة المعروفة يساقية بهموا فالحد القبلي منها ينتهي الى ارض
 - ١٢ ابهيوه التراس والحد البحرى منها ينتهي الى جدر ابي حفص
 - ١٢ والحد الشرقي منها ينتهي الى عرصة الضيعة المعروفة بفوهنيده
 - ١٤ والى منازلها والحد الغربي منها ينتهي الى الحليج المعروق بخليج السنط
 - ١٥ البقعة المعروفة كانت بيحنس بن زكري فالحد القبلي منها ينتهي الى جسر
 - ١٦ الجنان النخل في الساقية التي بحرى الضيعة والحد البحري منها ينتهي الى
 - ١٧ طريق المارة والحد الشرقي منها ينتهي الى خليج برشين والحد الغربي

والحد البحري منه]ا ينتهي الي جسر ادلقانه

١٩ [البقعة المعروفة بـ فالح]اد القبلي منها ينتهي الى ارض لابي الحسن

١١] والحد الشرق منها يتعر الرب و المالم الذر وما يتحرك ال
6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6 6
<u> </u>
٢٢ [البقعة المعروفة بد فالحد القبلي منه]! ينتهي الى جسر ارض التمليس
٢٤ [والحد البحري منها ينتهي الى و] الحد الشرقي منها ينتهي الى
٢٥ [والنحد الغربي منها ينتهي الى ارض] الاسقف
٢٦ [البقعة المعروقة بـ فالحد القابلي منها ينتهي الى لقانه
٢٧ [والحد البحري منها ينتهي الى]شنوده والحد الشرقي منها
٢٨ [ينتهي الى والحد الغربي من]ها ينتهي الى ارض الاسقف
٢٩ [البقعة المعروفة بـ فالح] لد القبلي منها ينتهي الى ارض تلك
٣٠ [والحد البحرى منها ينتهي الى]به والحد الشرقي منها ينتهي الي
٢١ [٠٠٠٠٠٠٠٠٠، والحد الغر]بي منها ينتهي الى بور لقانه
1. die Hälfte, vollständig, vom gesamten [un]geteilten,
aus dem gesamten Besitz in Naw[ā]y, [de]r 2. die unter (dem Namen) Fū Hunaida (?) bekannte Domäne (dar-
stellt).
3. Hiezu gehört:
4. Das unter (dem Namen) Ballade bekannte Grundstück. [Des]sen
Südgrenze erstreckt sich bis zum Grund(besitz)
5. des Hinwis, seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur Nachbarschaft
des al-Hadid, seine Ostgrenze 6. erstreckt sich bis zum Canal des al-Harit und seine Westgrenze
erstreckt sich bis zum Grund(besitz) des Hilläle.

- Das unter (dem Namen) al-Birk bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze erstreckt sich bis zum Grund (besitz), bekannt
- unter (dem Namen) Ğuraiğ des Diakons, seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur unter (dem Namen) Fü Hunaida bekannten Domäne,
- seine Ostgrenze erstreckt sich bis zur Hauptdurchgangsstraße und seine Westgrenze bis zum Grund (besitz).
- der früher unter (dem Namen des) Abū Muhammad b. Raga' bekannt war.
- Das unter (dem Namen) Sāqiyat Bihamū bekannte Grundstück.
 Dessen Südgrenze erstreckt sich bis zum Grund(besitz) des
- Apaheu, des Schildmachers, seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur Mauer des Abū Hafs,
- seine Ostgrenze erstreckt sich bis zum offenen Felde der unter (dem Namen) Fü Hunaida bekannten Domäne
- und bis zu ihrem Wohnhause, und seine Westgrenze erstreckt sich bis zum Canal, der unter (dem Namen) "Canal der Akazie" bekannt ist.
- Das früher unter dem Namen Johannes, Sohn des Zikri, bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze erstreckt sich bis zum Damm
- der Palmgärten am Bewässerungskanal, der nördlich der Domäne (liegt), seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur
- 17. Hauptdurchgangsstraße, seine Ostgrenze erstreckt sich bis zum Canal von Buršain, und seine Westgrenze
- erstreckt sich bis zum gemauerten Wasserlauf der S\u00e4qiyat al-Qarina.
- 19. [Das unter (dem Namen) bekannte Grundstück.] Dessen Süd[gren]ze erstreckt sich bis zum Grund (besitz) des Abu 'l-Hasan
- 20. [und seine Nordgrenze] erstreckt sich bis zum Damm von Adlugane
- 21. [seine Ostgrenze erstreckt sich bis] und seine Westgrenze ers(tre)ckt sich bis
- 22. [] în.
- [Das unter (dem Namen) bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze] erstreckt sich bis zum Damm des Grundbesitzes von at-Tamalis (?)
- 24. [seine Nordgrenze erstreckt sich bis] seine Ostgrenze erstreckt sich bis
- 25. [..., und seine Westgrenze erstreckt sich bis zum Grundbesitz] des Bischofs

 [Das unter dem Namen bekannte Grundstück. Dessen S]üd[grenze] erstreckt sich bis Luq\u00e4ne

27. [. und seine Nordgrenze erstreckt sich bis . . .]

šanūda, seine Ostgrenze

- [erstreckt sich bis und seine Westgrenze] erstreckt sich bis zum Grundbesitz des Bischofs.
- 29. [Das unter (dem Namen) bekannte Grundstück.]
 Dessen Süd[grenze] erstreckt sich bis zum Grundbesitz jener
- 30. [. seine Nordgrenze erstreckt sich bis . . .] ye (?), seine Ostgrenze erstreckt sich bis
- 31. [..... und seine We]st[grenze] erstreckt sich bis zum Brachlande von Luqane,
 - Zur Ortschaft Naway, in den Papyri auch نواية geschrieben, vgl.
 A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 63.
 - 2. Der Name der Domäne steht im Buchstabengerippe völlig fest, die Hinzufügung diakritischer Punkte und Vokale ist aber lediglich als Versuch anzusehen.
 - ist vermutlich eine Umschreibung der koptischen Form des griechischen Namens Παλλάδιος (vgl. F. Preisigke, Namenbuch, col. 261).
 - 5. Die Lesung حرى verdanke ich Prof. A. Fischer. Zum Namen بالخديد vgl. at-Tabari, Annales ed. M. J. de Goeje, Indices, S. 125 f. (vgl. عنديد und عنديد bei ad-Dahabi, Muštabih, S. 151 und عنديد in F. Wüstenfeld, Register zu den genealogischen Tabellen der arab. Stämme u. Familien (Göttingen 1853), S. 186.
 - 6. Neben ובני ist auch אבלי möglich; vgl. ad-Dahabi, Muštabih, S. 135. ist vermutlich der als פאלא ins Koptische übergegangene Namen אבעל mit e als Endungsrest; vgl. G. Heuser, Die Personennamen der Kopten I (Leipzig 1929), S. 115 f.

7. Eine Ortschaft (1) im Distrikt von al-Usmunain ist in PERF n° 1142 erwähnt. Vgl. noch S. de Sacy, Relation de l'Egypte, par

Abd-Allatif, S. 693, nº 16, Ibn al-Gran, Tuhfa, S. 175, n.

11. Zu ist Παμουεί bei C. Wessely, Stud. Pal. XX, n° 229₂₄ (S. 121) zu vergleichen.

12. Zu vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian

Library, III, S. 128.

14. Lill ist eine Akazienart (vgl. S. de Sacy, a. a. O., S. 33 f., 121 f.). Vielleicht liegt aber auch ein Ortsname vor, der aus koptischem wont umschrieben sein konnte.

im Distrikt von Mellawi. Vgl. Gadwal.

(Cairo 1910), S. 106.

- 18. Zu عن عن des Originals ist wohl nur eine graphische Variante, indem Sin durch 3 Punkte differenziert wurde, vgl. CPR III, I/1, S. 72) vgl. A. Dietrich, Arabische Papyri aus der Hamburger Staatsund Universitätsbibliothek, Abh. f. d. Kunde des Morgenlandes,
 XXII, S. 57. Das Wort ist nun auch in P. Cair. B. E. Inv. n° 353,
 belegt. Schon A. Mez. Die Renaissance des Islâms (Heidelberg 1922),
 hat das Wort mit "Reihe, Straße" wiedergegeben. Hier handelt es
 sich offenbar um den gemauerten Wasserlauf eines Kanals.
 - Zu الغربة vgl. ad-Dahabī, Muštabih, S. 423 أَوْنِكَ neben dem auch قَرِينة angeführt ist.
- 23. Der Name am Ende der Zeile ist nicht sicher.
- 26. Jul (auch diese Punktierung ist nur ein Versuch) ist wohl eine Umschreibung von Lucanus.

10.

(TAFEL XIV.)

Bruchstück einer Quittung.

Ar. III 215. Tybi 322 d. H. (27. Dez. 933 bis 25. Jannuar 934 n. Chr.).

Schmutzigweißes, mittelfeines Papier. 53 × 57 cm.

Der Text ist in schwarzer Tinte auf Rekto von der geübten, etwas flüchtigen Hand des Schreibers Zalmā b. Buṭrus aufgetragen. Die Rückseite ist leer.

Fundort unbekannt.

Das Bruchstück stammt aus der Mitte der Quittung und ist oben und unten abgerissen. Der rechte Rand ist mit der Schere beschnitten.

Alte Signatur Wessely 659.

Vom Vaternamen sind nur winzige Reste zweier Buchstaben übriggeblieben. —
 Initiales 'Ain, eine Haste, ein kleiner Buchstabenrest, eine zweite Haste, auf die vielleicht Dal oder Ra folgt, Ra, 'Ain und vielleicht d sind alles, was von dieser Zelle erhalten ist.

- 1. Es hat dies sein Empfänger Raga b. [] gezahlt
- im Tybi des Jahres dreihundertzweiundzwanzig, und dies
- 3. ging durch Butrus Sohn des Phib, und es schrieb (es)
- Zalmā, Sohn des Buţrus mit seinem Schriftzuge. Und wenn er eine andere Quittung
- 5. als diese vorlegen sollte
- 2. Der fünfte koptische Monat Tybi ist im Arabischen in verschiedener Weise umschrieben worden (vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, H. S. 115, HI, S. 151, 174, 183). Die Form **Jb* findet sich auch in PERF n° 640,, 692,, 978, PER Inv. Ar. Pap. 1237, Inv. Chart. Ar. 7472, P. Berol. 8011, 11, 8021, 11962, ...
- 3. Zu في vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 152.
- 4. Zu , koptisch zalua, vgl. A. Grohmann, a. a. O. IV, S. 77.

11.

(TAFEL XV.)

Zeugenunterschriften eines Vertrags.

Ar. III 170.

III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh, n. Chr.).

Gelblichbrauner, feiner Papyrus. 3'8 × 9'7 cm.

Die Urkunde, zu der die erhaltenen 4 Zeilen gehören, ist mit schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern geschrieben. Diakritische Punkte fehlen. Der Schriftzug gehört dem III. Jahrh. d. H. an.

Fundort unbekannt.

Oben und unten abgerissen und wurmzerfressen.

ا [] ر [] ر [] ۲ شهد یحبی بن فرقود و کتاب شهادته ۲ سیده ۴ بیده ۴ بیده ۴ بیده ۶ وسلیمن بن د[۱]ود السلیحی و کتب سلیم[ن] بن ا[] ۵ [المره و محضره] ۱ . . [] مایم و ۴ مایم ۴ این ال ا

- Yaḥyā b. Farqūd, und seine Zeugenfertigung (erfolgte)
 eigenhändig.
- Und Sulaimān b. Dāwid as-Sulaihī, und Sulaimān b. A [....] schrieb (es)
- 5. [in seinem Auftrage und in seiner Gegenwart].

^{4.} Ein winziger Rest des Alif in at noch erkennbar.

- 2. Zu فَرْقُد vgl. فَرْقَد bei Yāqūt, Mu'ğam, III, S. 30, ...
- 4. Die Nisba النَّانِيّة bezieht sich auf النَّانِيّة, eine Abteilung der Qudā'a, die in Syrien wohnte (vgl. al-Humdānī, Iklīl VIII ed. Anastas, Baġdād 1931, S. 288_{ad}). Die Nisba wird ماليّة und vokalisiert. Vgl. ad-Dahabī Muštabih, S. 271, as-Suyūtī, Lubb al-Lubāb, S. 139, as-Sam'ānī, Kitāb al-Ansāb, fol. 304°.

III. Steuertexte.

A. Steuerquittungen.

1. Grundsteuerquittungen.

12.

(TAFEL XV.)

Bruchstück einer Grundsteuerquittung.

Ar. III 204.

III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Hellbrauner, feiner Papyrus. 86 × 7 cm.

Der Text der Grundsteuerquittung steht auf Rekto und ist mit schwarzer Tinte ohne diakritische Punkte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen. Die unschöne, flüchtige Schrift weist in das III. Jahrh. d. H. Sin ist mit einem schiefen Strich versehen, der ursprünglich die drei Punkte ersetzt, jetzt aber lediglich als Differente dient. Die Rückseite ist leer.

Fundort unbekannt.

Nur die linke obere Ecke des Textes ist erhalten.

Alte Signatur Wessely A 84.

دينسس	ðţ	1	1	
αςγ'ι'β'	الرقم]ة	1	*	
ن الرحيم	بــــم أ]اله الرح	1	٢	
يديه عن شركته مو[. يان [يو]سف على	1	ż	
لخراج عن طوخ مقا[بلة	إل عمّا يلزمه من ا	1	٥	
]	oren mari	1	1	

^{4.} Vom letzten Buchstaben des ism des Steuerzahlers ist noch ein winziger Rest erhalten, ebenso von Wäw, — 6. Von den 18 Buchstaben dieser Zeile sind einige ganz, die meisten nur im oberen Teile erhalten. Eine Lesung dieses Zeilenfragments ist leider nicht möglich.

1. [] 4 Dînăr
2. [Foli]o 1½ + 1/3 + 1/12
3. [Im Namen G]ottes, des Barmherzigen, Gütigen!
4. [Yū]suf durch ihn (selbst) für seine Genossenschaft...[
5. []... von dem, was ihm an Grundsteuer oblag für Tüh, gegenüber [
6. []............[

- 2. Mit 🔠 ist hier, wie oft in den Steuerpapyri, die Folioseite des Registers gemeint, auf der der Steuerträger vermerkt war.
- Der Steuerträger zahlt für die Genossenschaft, deren Vertreter oder Betriebsleiter er offenbar ist.
- 5. Zu Tüh vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 131 f. Welcher der عرض genannten Orte hier in Frage kommt, ist völlig ungewiß, da der Name der gegenüberliegenden Stadt nicht angegeben ist.

13.

Bruchstück einer Grundsteuerquittung.

A II 44.

III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Gelblichbrauner, dicker, schlecht gearbeiteter Papyrus. 12'5 × 21 cm. Der Text der Quittung ist mit schwarzer Tinte auf Rekto rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen. Diakritische Punkte sind nur vereinzelt gesetzt. Die unschöne und unregelmäßige Schrift (Hand A) weist in die erste Hälfte des III. Jahrh. d. H. Auf der Rückseite stehen drei Kolumnen griechischer Zahlbuchstaben. Die mittlere, 9 Zeilen enthaltend, zeigt eine geübte gefällige Hand (B) und verläuft parallel, aber in entgegengesetzter Richtung zu den Zeilen der Rektoseite rechtwinkelig zu den Vertikalfasern. Rechts von ihr, in gleicher Anordnung, steht eine zweite Kolumne zu 7 Zeilen, deren dicke Schrift vermutlich von der Hand des Schreibers der Rektoseite (A) stammt, endlich sind parallel zum linken Rande die Zahlen in iß und ζ von derselben Hand auf die Vertikalfasern gesetzt worden. Alle drei Zahl-Kolumnen sind in schwarzer Tinte geschrieben. Die Quittung war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 2+3+37 cm.

Fundort unbekannt.

Die linke Seite der Quittung ist abgerissen, unter Zeile 6 bzw. 7 ist der Papyrus mit der Schere abgetrennt worden. Der obere und rechte Rand stellen die alten Blattränder der Rolle dar. Stellenweise wurmzerfressen.

[].	Ĭ.
يـــــــــم الله الرحمن الرحيم الحار]ا[ج]	٢
ا دایدا	7
الذي دفعت من الخراج الخضر التي[عــــر]	1
وفي خراج الزرع او الحر ١٠٠٠] - [٥
وايضا ١٠٢]	7
[x]E	Y

4			
2.	Im Names Catter 1 B	[,	1
77.	and the country of the contributed wiself		1
3.		D[inār	1
NE.	Was ich an Grundsteuer für Gemüs	e(land) gezahlt habe (sind)	
-	and a few classic and the second second	zwö[lf	J
Đ.	und für die Grundsteuer für Saatla	and oder	1
6.	Weiters	F 13 F	í
7.	*4	[2]5 T	i

Nach der Höhe der gezahlten Beträge zu urteilen muß es sich hier um einen immerhin bedeutenderen Grundbesitz handeln.

- 4. Die Gemüsesteuer (خراج الخضر), auch in PER Inv. Ar. Pap. 10151 erwähnt (خراج الخضر), geht gelegentlich der Steuer auf Luzerner Klee (خراع الخضر والاقراط) parallel. Diese Form der Grundsteuer ist neben jener auf Dattelpalmen (خراج تحل وخضر) auch literarisch belegt. Vgl. H. F. Amedroz, The historical remains of Hilâl al-Sābi, first part of Kitab al-Wuzara (Leyden 1904), S. 338, Der schiefe Strich über ist ein Revisionszeichen, das die Zahlung des Steuerbetrags anzeigt. Vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 226.
- 5. الزرع entspricht der σποφίνη γῆ oder ἐνοποφά der griechischen Papyri.

^{1.} Reste eines Buchstabens sind am Ende der Zeile erhalten. — 2. Sin von المنافعة ا

14.

(TAFEL XV.)

Grundsteuerquittung.

A II 96.

261 d. H. (16. Okt. 874-6. Okt. 875 n.Chr.)

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 13'8 × 7'9 cm.

Der Text der Grundsteuerquittung, die aus 9 Zeilen besteht, ist in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen. Nur Bā in \longrightarrow ist punktiert. Die Schrift zeigt eine geübte, etwas flüchtige Beamtenhand. Die Rückseite ist leer. Die Quittung war parallel zu den Zeilen gefaltet; die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0.5 + 1.2 + 1.4 + 2 + 1.1 + 1.1 + 1.7 + 1.2 + 1.2 + 1.2 + 0.7 cm.

Fundort unbekannt.

Der Text hat infolge der Faltung an mehreren Stellen gelitten, der Rand ist mehrfach eingerissen. Unter der letzten Zeile ist ein 3'3 cm breites Stück leergelassen. Im Ganzen ist der Text gut erhalten.

۲ دینسز	3
الرقمة (الرقمة	۲
بسم الله الرحمن الرحيم	+
دى يحنس السمى ها[ي]لزمه من الحرا[ج]	1 2
من بسيس قبالة ابي محمد حكاييم بن فلان]	0 0
مًاو[الأي امير المومنين د[ينا]رين ونصف ونصفتهن	1 1
ينر م[مق]ال الى ا[صَّطف]ن بن بقطر القـطال	5 Y
عضرة يونس بن الموفق وكبل آبي محمد اعزه الله	e A
فراج سنة احدى وستين و ماتين αξα	4
	-

1. 3 Dinār 2. Folio 2½ + 1/8 + 1/48

3. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!

 Gezahlt hat Johannes as-Samti(?) von dem, was ihm an Grundsteuer [ob]lag

 für Besis (Basis), die Pachtung des Abū Muḥammad Ḥak[im b, N. N.]

- [Frei]ge[las]senen des Beherrschers der Gläubigen zwei D[ink]re und einen halben und einen sechzehntel
- Dinär des Mi[tq]älfußes an [Stepha]n(?) Sohn des Viktor, den Säckelwart,
- in Gegenwart des Yūnus b. Muwaffaq, des Bevollmächtigten des Abū Muḥammad, den Gott stärken möge,
- 9. für die Steuer des Jahres zweihunderteinundsechzig 261
- 2. Der hier ausgeworfene Betrag, 2½ + 1/8 + 1/48 Dinār, weist gegen die als gezahlt ausgewiesene Summe (Z. 6) von 2½ + 1/16 Dinār eine Differenz von 1/16 + 1/48 Dinār oder 2 Karat auf. Entweder hat der Steuerzahler tatsächlich nur 2½ + 1/16 Dinār gezahlt, ist also um 2 Karate im Rückstande, oder er hat nur diesen Betrag als effektive Steuer vorgeschrieben bekommen, dann sind die 2 Karat in Z. 2 wohl eine Art Zuschlag, vielleicht als Quittungsgebühr (5×1×), die in Parallele zur συμβολικά der griechischen Papyri steht. Vgl. Allan Chester Johnson, Roman Egypt to the reign of Diocletian (Baltimore 1936), S. 577.
- 4. Die Nisba ist leider nicht sicher zu lesen. Statt السي ist vielleicht auch السي möglich. Vgl. ad-Dahabī, Muštabīh, S. 273 f., as-Sam'ānī, Kitāb al-Ansāb, fol. 306°. Die Nisben السي einem Dorfe in Boḥārā) oder السي bzw. السي (von نسب im Bezirke von Istirābād in Māzandarān) kommen wohl kaum in Betracht. Ebenso auch wohl nicht السي von السي einem Weiler vor Konstantinopel. Vgl. as-Suyūtī, Lubb al-Lubāb, S. 156, Yāqūt, Mu'gam al-Buldān, III, S. 323, m.
- ist wohl die Umschreibung des Eigennamen Bňos; oder IIňos; in F. Preisigke, Namenbuch, col. 75. Dieser Name kommt auch in einem noch unnummerierten Papyrus der Rainersammlung vor (البني بن ابو قرمان). Daß ein Pachtgut mit dem Namen seines ehemaligen Besitzers oder seines Pächters bezeichnet wird, kommt öfters vor. P. Cair. B. E. 194 + 264 (A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, n° 270) und P. Ryl. Arab. III n° 8. (S. 24) bieten Beispiele hiefür.
 - Statt Stauch möglich. Vgl. ad-Dahabi, Muštabih. S. 167.
- 7. Die Ergänzung اصطلال ist nicht sicher, aber nach den vorhandenen Buchstabenresten möglich.
- Zur Doppeldatierung in arabischen Zahlworten und griechischen Zahlbuchstaben vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 117.

2. Kopfsteuerquittungen.

15.

(TAFEL XVI.)

Arab. II 17 a.

302 d. H. (27. Juli 914 - 17. Juli 915 n. Chr.).

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 9'5 × 6'6 cm.

Auf Rekto steht die Basmala (Hand A). Darunter von anderer Hand (B) eine Liste christlicher Steuerträger mit den eingezahlten Beträgen (N° 18), alles parallel zu den Horizontalfasern. Die Rückseite trägt eine Kopfsteuerquittung, für die der Beschreibstoff aus der Liste auf Rekto herausgeschnitten wurde. Sie umfaßt 8 Zeilen, die rechtwinkelig zu den Vertikalfasern verlaufen. Alle Texte sind mit schwarzer Tinte geschrieben. Nur Bā in Z. 5 der Liste auf Rekto ist punktiert. Die Quittung war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0°3 + 0°9 + 1 + 0°8 + 1°3 + 1°9 + 0°8 + 1 + 1°3 + 1°3 cm.

Fundort wahrscheinlich das Fayyum.

Die Liste auf Rekto ist links unvollständig und bricht unmittelbar nach Z. 5 ab. Die Quittung auf Verso ist bis auf eine Verletzung des oberen Randes vollständig und gut erhalten.

Alte Signatur Wessely 1252. Vgl. K. W. Hofmeier, Beiträge zur

arabischen Papyrusforschung, Islam IV (1913), p. 120.

Auf Verso:

^{1.} Von der Zahl nach per ist nur mehr ein kleines Bogenstück zu sehen. List wahrscheinlich, aber nicht sicher. — 4. Winzige Reste des initialen Mim sind noch vorhanden.

1. Auf Folio 2, [Sams]tag. $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{24}$ (Dīnār) + $\frac{1}{3}$ (Karat).

2. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!

 Gezahlt hat Viktor für Sarmäde, den Metzger, einen halben und ein Viertel und ein Achtel-Dinär

 und drei Karat gangbar(er Münze) von dem, was ihm oblag von der Kopfsteuer in Tütün,

 das jetzt unter der Verwaltung des Abū Ğa'far — Gott stärke ihn — steht,

6. für die Steuer des Jahres dreihundertundzwei.

7. Dînār für die Steuer des Jahres

8. $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} + \frac{1}{24} + \frac{1}{24}$ (Karat)

302

- 3. Zum koptischen Namen حراده vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 178. Zu den dort angeführten Belegen ist nun P. Wessely 1252°3 und P. Cair. B. E. Inv. n° 190°1 nachzutragen. Zu den verschiedenen Lesungsmöglichkeiten für den Berufsnamen الحرارا vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 115.
- 4. Der Ausdruck دين مروح begegnet auch in PERF n° 996₀ (MPER II/III, 1887, S. 162) und in P. Berol, 15146_{al}, عند دين مروجة ygl. A. Grohmann, Probleme der arabischen Papyrusforschung II, p. 276 (Archiv Orientální, V, 1933), S. 130 (ibid. VI, 1933).

Zu غاملون vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 172. An neuen Belegstellen zu diesem fayyūmischen Ort kann ich jetzt anführen: BKU I, n° 26, S. 26, P. Berol. 8161°3, P. Cair. B. É. Inv. n° 4514, 629°2 und die Papyri Wessely Ar. I 102, Ar. II 105a°6, 105b°4, 1332.

 Das eine Bandverschlingung in Achterform zeigende Zeichen ist wohl als Trennungszeichen aufzufassen; ähnliche Zeichen begegnen uns in Briefadressen, wo sie Absender und Empfänger scheiden. Vgl. CPR III, I/1, S. 77.

3. Quittung über eine nicht näher bestimmte Steuer.

16.

(TAFEL XVI.)

Ar. III 134.

290 d. H. (5. Dez. 902 - 24. Nov. 903 n. Chr.).

Gelblichbrauner, feiner Papyrus. 85 × 36 cm.

Auf Rekto sind 5 Zeilen eines Briefs mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern geschrieben. Die Rückseite trägt eine Steuerquittung in 8 Zeilen, für die der Beschreibstoff aus dem Brief geschnitten wurde; der Text verläuft parallel zu den Vertikalfasern und ist mit schwarzer Tinte in sehr flüchtiger Beamtenhand geschrieben. Diakritische Punkte fehlen. Die Quittung war in der Mitte und dann parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0.7 + 1.4 + 1.7 + 1.5 + 1.4 + 1.3 + 0.6 cm.

Fundort unbekannt.

Nur die linke Hälfte der Quittung ist erhalten.

[الرقعة x مسر]ى الله	1
[بسم الله الرحن الرحيم] بالله الرحن	7
[ادى فلان بن فلان]نصف ُ وقبراطين وثلثي	-5
[قيراط نقد بيت المال و إوزنه دفع ذلك الى	٤
[]بى السرى الليث	٥
[] بقطر بما يجب عليه	3
[من] ر اشهور سنة تسعين	Ÿ
[ومال] ين پاه	A

1. [Folio x Mesor]i 27.

[Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!] 1/2 + 1/12 + 2/3
 Karat

 [Gezahlt hat N. N., Sohn des N. N.] einen halben (Dinär) und zwei Karat und zwei Drittel

[Karat vollwertiger und vollwichtiger Münze des] Schatzhauses.
 Er hat dies gezahlt an

5. [..... A]bu's-Sari al-Lait

6. [] Viktor mit dem, was ihm obliegt

7. [an] . . . für die Monate des Jahres neunzig

[und zweihun]dert 290.

Zum koptischen Monat Mesori (هـرى) vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 111. Wenn das Jahr 290 d. H. gemeint ist, entspricht der 27. Mesori dem 20. August 903 n. Chr.

4. Zu dieser Formel vgl. A. Grohmann, a. a. O., S. 47.

8. Zur Doppeldatierung in Worten und Ziffern vgl. oben S. 253.

^{6.} Ms. . der Schreiber vergaß offenbar die Haste auf den Körper des Täaufzusetzen, ein Versehen, das öfters vorkommt.

B. Steuerlisten.

1. Listen koptischer Kopfsteuerträger.

17.

A III 211.

II. Jahrh. d. H. (VIII. Jahrh. n. Chr.).

Auf Rekto stehen zwei Zeilen einer Liste koptischer Steuerträger, die vermutlich Kopfsteuer zu zahlen hatten, in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern. Der regelmäßige, feine Schriftzug weist in das II. Jahrh. d. H. Diakritische Punkte fehlen. Auf der Rückseite ist von anderer, grober Hand, die offenbar viel später tätig war, eine Kolumne griechischer Zahlen mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern aufgetragen.

Fundort unbekannt.

Das Fragment stellt den linken Teil einer Faltung dar, die aus der Liste herausgebrochen ist. Es ist rechts unvollständig.

Alte Signatur Wessely A 32.

- J.... Lebīde ½ + ½
- Jude Atanas, der Diakon 21/3+1/3+1/48
- ist wohl die Umschreibung des Namens Λεβίτον bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 194.
- 2. Zu Jul vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 204.

18.

(TAFEL XVL)

Arab. II 17a Recto.

Ende des III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Vgl. die Beschreibung unter n° 15.

^{2.} Die Unterlänge von p ist abgebrochen.

1. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!

2. d]urch Papostolos Sohn des Merkure für verschiedene Leu[te

3. davon für ihn selbst 11/2 + 1/4 und [für

- 4. und für Sanuda, Sohn des Dawid 1/2 + 1/3 + 1/3 + 1/3 Karat und für [
- 5. und für Chael Büfim und seine Brüder 22/2 und [für
- Zum Namen Büfim vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, S. 105. Der Name findet sich auch in P. Wessely Ar. II 127^r10 und Ar. II 32^r17 (= P. Wessely B 197) sowie Ar. II 34^r18 (= A 37).

19.

Ar. III 253.

II/III Jahrh, d. H. (VIII/IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 11 × 8'2 cm.

Auf Verso ist eine Liste der Taglöhner der Ortschaft بنتوره (?) mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern geschrieben. Auf der Rektoseite steht nur von anderer Hand الماء Faddan parallel zu den Hori-

zontalfasern in schwarzer Tinte. Beide Texte sind mit einer einzigen Ausnahme unpunktiert und weisen durch ihren Schriftzug in das ausgehende II. oder beginnende III. Jahrh. d. H. Auf Rekto ist in einer Entfernung von 44 cm vom rechten Rande eine 3 cm breite Kollesis sichtbar. Der Papyrus war rechtwinkelig zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von links nach rechts: 2'1 + 2'1 + 2'2 + 1'8 cm.

Fundort unbekannt.

Die Liste ist rechts vollständig, auf den übrigen Seiten abgebrochen, soweit erhalten aber in gutem Zustande.

Auf Verso:

^{4.} Nach Pinal-Nün, das nur teilweise erhalten ist, ist noch der Rest eines Buchstabens zu sehen. — 5. Ms. روم Von Initial-'Ain am Schluß der Zeile ist noch ein winziges Stück vorhanden.

العمال_[ين	۵
بقام[3
عوار	γ
_]1	Α
قريقو [س	4
الرّعــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	1-
]1	11
المالوكد	18
1	17
].[]][15

1.	Die übrigen Taglöhner von Pelgöre[
2.	die Wächter der Kofpten
3.	
4.	Piheu[
4. 5. 6.	die Arbeit [er
7.	Hör
8.	die [
9.	Cyricu[s
10.	die [
11.	L[
12.	die Freigelassen[en
13.	[
14.	d[ie][

- 1. اَجْرَاء steht für اَجْرَاء. Die Punktierung des Ortsnamens ist lediglich als Versuch anzusehen.
- 2. Der Terminus المرس القبط, der Wächter aus der koptischen Bevölkerung, begegnet uns öfters in den Papyri; so in PER Inv. Ar. Pap. 5219₃ (ملي عارس القبط MPER II/III, 1887, S. 164), P. Straßbg. Arabe 99₈ (ه القبط القبط

^{12.} Yā ist im Ms. punktiert. — 13. Reste von 2 Buchstaben, die offenbar zum Namen gehörten, sind noch erhalten. — 14. Der Buchstabe vor dem Bruchrande ist vielleicht ...

- 3. Zu دمونه vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, S. 43.
- 4. Zu ... vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 128.
- Der Name Cyricus (Quriqus) ist ausführlich in Bd. IV der Arabic Papyri in the Egyptian Library, S. 13 besprochen.

2. Liste von Grundsteuerträgern.

20.

(TAFEL XVII.)

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern mit den eingezahlten Beträgen.

Ar. II 68.

III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 12 × 175 cm.

Die Liste ist auf Rekto in schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern geschrieben. Drei Hände sind erkennbar. Die flüchtige, etwas nach rechts neigende Hand A schrieb die Namen und Beträge, eine zweite (B) fügte mit hellerer Tinte die korrespondierenden Namen mit , und die Randnotiz , infazu, eine dritte (C), sehr kleine flüchtige Hand, fügte die übrigen Randbemerkungen bei. Diakritische Punkte fehlen im Haupttext, doch ist Sin mit einem kurzen, schiefen Strich versehen. Auf der Rückseite sind einzelne Steuerträger mit Angabe ihres Wohnsitzes verzeichnet. Dieser Text ist von einer vierten Hand (D) parallel zu den Vertikalfasern, also rechtwinkelig zur Liste auf Rekto, mit schwarzer Tinte ohne diakritische Punkte geschrieben. Die Schriftart aller Texte weist in das III. Jahrh. d. H.

Der Papyrus war in der Mitte und dann parallel zu den Zeilen der Liste auf Rekto gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben 2 + 1'7 + 1'6 + 1'8 + 2'4 + 2'2 cm. In der rechten unteren Ecke ist ein Einschnitt, durch den ein schmales Papyrusband gezogen wurde, das das jetzt nicht mehr vorhandene Siegel festhielt und die Rolle umschloß.

Fundort unbekannt.

Der Text auf Rekto ist rechts, links und unten vollständig, oben aber abgerissen, so daß der Kopf der Liste fehlt. Der Text auf Verso ist links abgerissen, was übrig blieb füllt nur die beiden letzten Faltungen und lohnt nicht die Herausgabe.

Alte Signatur Wessely A 180.

Der Text ist besonders durch die Randbemerkungen beachtlich, da hier zum erstenmale in einer Liste der Beamte genannt wird, der die Steuer vorgeschrieben hat. Welche Stellung معند بن ادم einnehmen, wird nicht klar.

Auf Rekto:

• • [1. 7.1
	ا [مع]د بن[
	۴ عُدَالَ امر
· • ن ابرهیم ۲۶٬۲۵٬ ۱۵٬۳۲۵ • •	7
وهو عبد الغنى بن عبيد	
• • ٧٤'×'٥' 8'، عبد بن يحيى . •	ه ادی الحیا
م عدَّال وهو خكم	۲ معدین اد
	٧ امر بالخراج
 ۴٤'٣ ١/١٤'٥ • • 	٨ ادى العيا،
له بالمتراجر	٩ سميد امر غيد ال
 ναςη' γγ'ιβ', عيد پهقوب ين حيد /γγ'ιβ' 	1.
[وهو موَّسي]	1.1
يونس بن ابرهيم (٧١/٥٠	1.7
وهو عبد الغنى بن عبيد	1.7
σνδιγγίβη εη dilis	11
[Ma's]dd b. Ädam []
3. Sa'id b. Ibrahīm 1/2+1/2+1/24+1/48	129/3+1/24+1/48
 der (im Hause des) 'Abd al-Gani b. 'Ubaid Es hat gezahlt der Pechhändler Muhammad b. Yahyā 1/ 	
6. Ma'add b. Adam, 'Addal der (im Hause des) Ḥakam (i	st)
7. hat die Grundsteuer vorgeschrieben	
8. Es hat gezahlt der Pechhändler Hasnun b. Hafs 9. Sa'id. 'Abdalläh hat die Grundsteuer vorgeschrieben.	+1/21 51/4+1/4 .

^{1.} Der Name und die Beträge sind durch Abwaschen getilgt worden. Es ist fast nichts mehr erkennbar. Von der Randbemerkung haben sich nur die Buchstaben mit Unterlänge und die unteren Teile des Däl und Alif erhalten. Die Ergänzung des Namens ist aber durch Z. 6 gesichert. — 2. Die ersten beiden Worte sind sehr flüchtig geschrieben. Man möchte zunächst عمل lesen, doch liegt wohl dieselbe Gruppe wie in Z. 6/7 vor. — 6. Ms. العبار die Punkte sind (ebenso wie in Z. 8) zu einer kurzen Linle vereinigt. — 6. Initial-'Ain ist etwas verklext. — 11. Die Eintragung ist mit dem Schwamme getilgt worden.

10.	Ya'qūb b. Humaid 31/2+1/48 511/2+1/4 •
11.	[der (im Hause des) Müsä (ist)]
12.	Yūnus b. Ibrahīm $\frac{1}{3}+\frac{1}{24}+\frac{1}{48}$ • • •
13.	der (im Hause des) 'Abd al-Ĝani b. 'Ubaid (ist)
14.	Dies macht: $5^{2}/_{4}$ $254^{1}/_{2}+^{1}/_{12}+^{1}/_{12}+^{3}/_{48}$ •

- 4. Hier handelt es sich nicht um Doppelnamen, wie z. B. in A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV. nº 223 (S. 41 f.), sondern vielleicht um die Angabe der Person, bei der der Steuerzahler wohnt oder Pächter ist.
- ist auch die Vokalierung حيد möglich; vgl. ad-Dahabi, Muštabih, S. 174.

21.

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern. Ar. III 201. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Helibrauner, feiner Papyrus. 12'5 × 8'7 cm.

Der Text der Liste steht auf Rekto in schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern. Diakritische Punkte fehlen. Die Schrift gehört dem III. Jahrh. d. H. an. Auf der Rückseite stehen nur zwei Zahlen in griechischen Zahlbuchstaben von anderer Hand in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern. Das Stück war anscheinend parallel zu den Zeilen auf Rekto gefaltet, die Faltungsprodukte lassen sich aber nicht mehr sicher feststellen.

Fundort unbekannt.

Das Bruchstück stammt aus der rechten Hälfte der Liste. Der rechte Rand ist teilweise der alte Blattrand. Links oben und unten abgerissen, ober der ersten Zeile hat sich ein 1'3 cm breiter Streifen der Horizontalfaserschicht abgelöst. Winzige Buchstabenreste haben sich noch erhalten.

Alte Signatur Wessely A 225.

^{2.} Der Fuß eines Alif und Winkel eines Medial-Gim (oder Ha), sowie das Ende eines Mittelbuchstabens sind noch erhalten. Man ist versucht zu ergänzen. Doch reicht der Raum zwischen dem letzten Buchstaben und der vorangehenden erhaltenen Gruppe anscheinend hiefür nicht aus.

```
1. # .. [
2. die Grundsteuer Qāsim [b. Sa]ura ½ ..... [
3. # Es hat gezahlt 'Alī b. Ṭāhir für ver[schiedene] Leute [
4. persönlich ½ + ⅓ durch Sa d b. Muḥa[mmad
5. # Es hat gezahlt [Ya] 'qūb eigenhändig für ver[schiedene] Leute [
6. die Grundsteuer Qāsim b. Saura 2 (?) [
7. # [Es hat ge]zahlt Nest Balūdī für [sich] selbst [
8. [
9. Es hat gezahlt[
10. [
11. # [
12. .. [
```

ist die Kurzform des griechischen Namen Nestos. Vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 218.

ist eine Variante des bekannten koptischen Namens πιλοθε, der gewöhnlich με geschrieben wird. Die volle Form ist με με (παλωντ, Πελύτις, Παλώτης, Παλώτις). Vgl. F. Preisigke, Namenbuch, col. 261 f., 303, A. Grohmann, a. a. O., S. 155, 195.

Wie in den griechischen Steuerpapyri tritt uns auch hier der Brauch entgegen, die Steuer nicht persönlich, sondern durch oder auch für andere zu entrichten, wobei aber fast stets angegeben ist, was persönlich und was vertretungsweise gezahlt wird.

^{6.} β ist keineswegs sicher, die erhaltenen Reste passen aber zu dieser Lesung. – 7. Die Haste und ein kleiner Winkel (* oder ?') sind alles, was von diezer Zeile übrig blieb. – 9. Nur die oberen Teile von Däl und Yä sind vorhanden. – 12. Nur winzige Reste zweier Buchstaben sind noch erkennbar.

22.

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern mit Angabe des Kulturgewächses und der Grundsteuerraten.

Ar. III 202.

II./III. Jahrh. d. H. (VIII./IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, feiner Papyrus. 10 × 9'6 cm.

Die Liste ist auf Rekto rechtwinkelig zu den Horizontalfasern in schwarzer Tinte von einer eleganten, feinen Beamtenhand aufgetragen, deren Schriftzug in das Ende des II. oder die erste Hälfte des III. Jahrh. d. H. weist. Nur Qāf in Z. 4 ist punktiert. Die Rückseite trägt 6 Zeilen eines koptischen Textes in schwarzer Tinte parailel zu den Vertikalfasern.

Fundort unbekannt.

Das Stück ist in sehr schlechtem Erhaltungszustand, durchlöchert, oben, unten und links abgerissen und wurmstichig. Der rechte Rand scheint teilweise alt zu sein.

Alte Signatur Wessely 1222,

Vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, nº 232.

] ولـ[ـه	1	1
		اون قاح	J	۲
15[يد[.]وه النو[بي		٢
1 [قرط 8/x [٤
1 95	אמ ז[فرج بن عمرو قُرْ[ط		٥
Jaylyl	my [y'	اور ۱۵٪ وله ق[رط		7
]. in	in [عنتر الحجام قح [Y
] 107	155 [فرج بن عمرو قرط[A
Ινβς	18[5]	لخ]	4

Nur die unteren Teile von Wäw und Läm sind erhalten. — 6. Die rechte Hälfte des γ am Ende der Zeile ist erhalten. — 8. γ ist nur teilweise vorhanden. — 9. Die Zahlen sind alle nicht vollständig erhalten, die Lesung aber gesichert. — Das erste μγ ist anscheinend aus κα korrigiert; der Schreiber hatte offenbar die Eintragung aus Z. 5 irrtümlich wiederholt.

1.	[] und er hat [
2.	t] ün, Weiz[en			
3.	· · · [] ûh, der Nu[b	ier	1	1/2 [
4.	Luzerne 1/24	I]	1
5.	Farag b. Amr,	Luzern[e	1.	. 21	11/6 €
6.	Brache 1/24, un	id er hat Luz[ei	me]	43[1/8]	43[1/s] [
7.	Antar, der Ba	der, Weizen[] 18	18	1
8.	Farag b. Amr	, Luzerne [1 171/4	19	1/3 [
9.	I	Weizen]	12[1/4] 121/2	

- 5. Nach ad-Dahabī, Muštabih, S. 402 sind neben فَرْحُ auch فَرْحُ auch فَرْحُ auch فَرْحُ auch فَرْحُ und فَرْحُ
- 6. Zum Revisionsstrich rechts über , vgl. oben S. 251.

23.

(TAFEL XVIII.)

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern mit Angabe des Kulturgewächses und der Grundsteuerraten.

Ar. III 217.

Anfang des III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, durch eindringende Feuchtigkeit stellenweise dunkler gefärbter, mittelfeiner Papyrus. 7.6 imes 11.8 cm.

Auf Rekto sind 7 Zeilen einer Liste von Grundsteuerträgern in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern von einer gefälligen, geübten Beamtenhand aufgetragen. Auf Verso steht eine Abrechnung über verschiedene Ausgaben in den Monaten Choiak und Athyr des Jahres 216 d. H. (23. November bis 10. Dezember 831 n. Chr.), von der 7 Zeilen erhalten sind, die in schwarzer Tinte in einem kräftigen, kursiven Schriftzuge parallel zu den Vertikalfasern verlaufen. Diakritische Punkte sind nicht beigesetzt. Da für die Abrechnung offenbar ein abgelegtes Papyrusblatt der Steuerbehörde benützt wurde, ist durch ihr Datum ein terminus ante quem für die Datierung der Liste gegeben.

Fundort unbekannt.

Das Bruchstück ist auf allen Seiten abgebrochen und weist mehrere Lücken auf. In der rechten unteren Ecke hat sich ein 13 cm breiter Streifen von der Horizontalfaserschicht abgelöst.

	15[1-1				+		
	وڻ	÷ 4	يوم	1		*		
	3 mys	v4	Vε	اوله قح		Ť		
	ε] ×γ	λδ	Lag	أوله قح		1		
	1.	n	η	اوله قح]ε	[0		
] ×	14	4	اولد حرث	Íη	r]		
		1.0[Ý		
1. 2.	1				Fre	itag. F]. ['acho[n	1 1/2 [
3.	í	und e	r hat	Weizen (b		5 56		
4.				Weizen (b				
5.] 5 [i	und e	r hat	Weizen (b	oden)	8 8	10	
6.] 8 [Ackerland		0 10	20 [
7.	1.8[

 Zum Monat Pachon (παχων) vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 183.

24.

(TAFEL XVIII.)

Bruchstück einer Liste von Grundeigentümern mit dem Ausmaß des kultivierten Bodens.

Ar. III 220.

II/III. Jahrh. d. H. (VIII/IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, feiner Papyrus, 97 × 92 cm.

Die Liste ist auf Rekto mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern geschrieben. Diakritische Punkte fehlen, Auf der Rückseite Reste der letzten Zeile eines Protokolltexts, die in brauner Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern verläuft. Die Schrift deutet auf den Übergang vom II. zum III. Jahrh. d. H. Der Papyrus war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: $0.5 \pm 1.4 \pm 1.6 \pm 2.2 \pm 2.1 \pm 1.9 \pm 0.6$ cm.

Nur ein Stück vom Ende eines Buchstabens oder eines ζ, sowie der untere Teil des ζ sind erhalten. — 3. Am Ende der Zeile ist die untere Hälfte des ζ zu sehen. — 4. Der Mittelstrich des ε ist noch erhalten. — 5. Die Buchstabenreste links von ε könnten zum z gehört haben. — 7. Die Haste gehört wahrscheinlich zu η, da winzige Reste der Dekade noch links davon erkennbar sind.



Druckerni des Protektorates Böhmen und Mühren

Archiv des Orientalischen Institutes.



11



Druckerel des Protektorates Höhmen umi Mahron.

Archiv des Ortenfallseten Institutes.





Druckeret des Protektorates Billonen und Mähren.

Archiv des Orientalischen Institutes



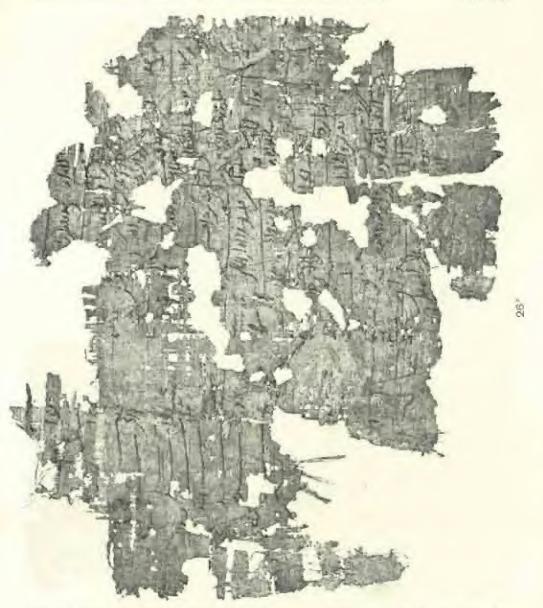
24



Dinekeret des Protektorates Hönnien ann Mahren-



Archiv des Orientalischen Institutee



Drugkerer sice Protesturates Böhmen und Mithren.

Archiv des Crientatocion Inclidatos



Druckerel des Protektorales Döhmen und Mähren.

Archiv des Orientalischen Institutes.

Fundort unbekannt.

Das Fragment stammt aus einer Liste wie n° 217 in vol. IV der Arabic Papyri in the Egyptian Library. Oben, unten und links abgerissen und wurmzerfressen.

Alte Signatur Wessely A 40.

Auf Verso:

			زدع [3
1	\$[زرع [۲.
1	à	λs	زرع	7
1	×β	κy	زرع	٤
1	n)	103	زرع	a
8]	18	жβ	زدع	1

1. Saatland [

2. Saatland [] 60 [

3. Saatland 30½ ,, [
4. Saatland 23 22 (

4. Saatland 23 22 [5. Saatland 1116 ... [

6. Saatland 22 , [. 5

Das Zeichen ", das bedeutet, daß hier keine Eintragung vorzunehmen ist, ist hier in einem Zuge geschrieben, so daß eine Art schiefe 2 entsteht.

25.

(TAFEL XIX.)

Liste von Pächtern mit Angabe des Pachtzinses per Faddan, des Kulturgewächses und den Grundsteuerraten.

A. II 55. Zweite Hälfte des II. Jahrh. d. H. (VIII. Jahrh. n. Chr.).

Gelblichbrauner, feiner Papyrus. 20'5 × 10'6 cm.

Die Liste ist mit schwarzer Tinte auf Rekto rechtwinkelig zu den Horizontalfasern geschrieben und füllte ursprünglich zumindest 2 Blätter der Rolle. Diakritische Punkte sind nur gelegentlich beigefügt. Die feine geübte Beamtenhand gehört dem ausgehenden II. Jahrh. d. H. an. Ein anderer Schreiber hat aus dem Papyrusblatt, das die Liste trägt, mit der Schere ein Stück herausgeschnitten, um parallel zu den Vertikalfasern ein

Schreiben darauf zu setzen, das an 2 Personen gerichtet ist, die Getreide aus dem Besitze eines gewissen Ahmad b. Wafär genommen und ihm wieder zu erstatten haben. Der oben abgerissene Text ist bis auf it (Z. 6) unpunktiert und hat die Eigentümlichkeit, daß die Sätze durch Punkte abgeteilt werden. Die elegante, große Schrift dürfte bereits dem III. Jahrh. d. H. angehören. In einem Abstande von 4'1 cm vom unteren Rande ist eine 2 cm breite Kollesis zu sehen. Das Blatt war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte sind aber nicht mehr zur Gänze erkennbar.

Fundort unbekannt.

Die Liste ist oben abgerissen, die letzte Zeile ist mit der Schere durchschnitten, ebenso ist die dritte (und wohl auch vierte) Zahlenkolumne links mit der Schere abgetrennt. In Z. 3—8 hat sich unmittelbar vor der Zahlenkolumne und hinter dem Namen ein 1'3—0'6 bzw. 0'9 cm breiter Streifen der Horizontalfaserschicht abgelöst, so daß nur das Ende von i bzw. Reste der Zahlen stehengeblieben sind.

Alte Signatur Wessely B 19.

Zum Texte vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, n° 226 (S. 51 f.). Statt dem üblichen βς μ hat der Schreiber die Zahl öfters vorgesetzt.

		1.51-] 1
		β من دروثة الحير[از و]ه[و بشار قع	*
	1	β من بهيوه الاجبر وهو بإشار قماح	7
	اغج [β من هدری وشنوده الاجیری[ن وهو]ب[شا]ر	ŧ
1	-13	β من فس الجزار وهو بش[ار ق]ح	٥
35	[13]	من كا زكرى الثوار وهو بشا[ر ق]مح	7
-] 5° ny'	35	من والم الرهيم الاجير وهو بشار قرح	Y
8] 185	GAA	من والا هرى البذار وهو بشار قع	-A
] 28	28	من β ايوب الاجير وهو بشار قح	4

^{1.} Die Schriftspuren würden zu المن احد passen, doch ist es sehr fraglich, ob Muhammedaner als Pächter aufgeführt waren. Vielleicht liegt der Berufsname الحرار vor.

2. Die Spitzen des Rä und Wäw in الحياز sind noch erhalten. – 5. Ein Stück von ist erhalten. Reste des Einers sind zu sehen, doch ist jede positive Lesung unmöglich.

6. Ms. الحرار Die Spitze und der Fuß des a sowie ein Stück von ist erhalten. –

7. Hä von ist zum größeren Teil zerstört. Der mittlere Teil von i und der obere von ist zum größeren Teil zerstört. Der mittlere Teil von i und der obere von i fehlen. Der Einer am linken Rande ist in Spuren vorhanden, o wäre möglich aber keineswegs sicher. — 8. Der Körper des o am linken Rande fehlt, nur der Abstrich ist da.

] ×a	жα	وله قــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	1.
ε] β	a	وله حــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	11
] δα	δα	وله حسسرت	17
٤] 4	Z,	من ۵۱ نست وليدره وهو بشار خردل	15
] ty	say	βς من قبل ﴿ا>لاجير وهو بشار قبح	11
] 19	res	βز× من هرى وشنوده الاجيرين وهو بشار	10
1 8	ð	ولهما حرث	17
1.5	427]. الأرثو الرواه[و] و[ش]ار قاحع]	1 11

1. [(verpachtet) z]u [

- (verpachtet zu 2½ Daurata, der Bäck[er, und] e[s (ist) Baššār, Weizen
- (verpachtet) zu 2½ Piheu, der Taglöhner, und es (ist) Ba [ššār, Weiz]en [
- (verpachtet) zu 2½ Hatre und Sanūda, die beiden Taglöhn[er und es (ist)] Ba[ššā]r, Weizen [
- (verpachtet) zu 2½ Kannas, der Metzger, und es (ist) Bašš[ār, Weiz]en []½ [
- (verpachtet) zu 2½ Zikrī, der Rinderhirt, und es (ist) Baššā[r, Wei]zen [10½] []½ [
- (verpachtet) zu 2½ Ibrahim, der Taglöhner, und es (ist) Baššār,
 Weize[n] 7½ 8½ []½ [
- (verpachtet) zu 2½ Horri, der Sämann, und es (ist) Baššār, Weizen 1032/3 14½ [4
- (verpachtet) zu 2½ Job, der Taglöhner, und es (ist) Baššār, Weizen 34 34 [
- 10.
 und er hat Weizen
 21 21 [

 11.
 und er hat Ackerland
 1 2 [5

 12.
 und er hat Ackerland
 4 1 4 1 [
- (verpachtet) zu 2½ Nest(os) und Theodore, und es (ist) Baššär,
 Ackersenf 7 6 [5

^{11.} Nur der mittlere Horizontalstrich des e ist erhalten. — 12 Ms. مرت — 13. Die Zahl ist im Ms. über من gesetzt. — 17. Nur ein winziger Buchstabenrest ist am Anfang stehengeblieben. Von التوار sind nur die 3 Hasten erhalten, von den beiden folgenden Wäw nur die Köpfe. Rä von شار ist teilweise zerstört.

j ist wahrscheinlich aber nicht sicher. Vom Einer am Ende der Zeile hat sich ein kleiner Rest erhalten, der aber leider keinen Schluß auf die Form des Buchstabens zuläßt.

(verpachtet) zu 2½ Kamul, der Taglöhner, und es (ist) Baššār,
 Weizen 11²/3 13 f

 (verpachtet) zu 2½ Herai und Sanūda, die beiden Taglöhner, und es (ist) Baššār, 11 102/3 [

- 16. und sie haben Ackerland 4 4 [
- 17. [(verpachtet) zu] ., der [Rin]derhirt, und es (ist) Ba[šš]ār, Wei[zen] 62/3 []½ [
 - 2. Zum männlichen Eigennamen ورو vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 112. Der Beisatz رهو بشار geht wohl auf den Verpächter, dessen Name hier stets dem Pächternamen beigefügt ist. Übrigens ist nach ad-Dahabi, Muštabih, S. 43 auch عنا möglich, ich habe lediglich den häufigeren Namen eingesetzt.
 - 3. Zu , siehe oben n° 9, (S. 246).
 - 4. Zu Δ, der arabischen Transkription des koptischen Namens ράτρε, ράτρα, vgl. A. Dietrich, Arabische Papyri aus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek. S. 34. Dieselbe Form kehrt in P. Cair. B. É. Inv. n° 745, wieder, während PER Inv. Ar. Pap. 6008, die lautlich genauere Umschrift

 - 6. Zu نوار vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 207.
 - 8. ω, kann hier nicht dem koptischen Name ριραϊ (W. E. Crum, Short Texts from Coptic Ostraca and Papyri, Oxford 1921, n° 138, [S. 37], J. Krall, CPR II, n° 40, [S. 46]), ριραι (W. E. Crum, CMBM, n° 1252° col. 1, 12 [S. 515]), 'Hodel F. Preisigke, a. a. O. col. 122 entsprechen, dem es lautlich so nahe steht; denn ριραϊ ist ein weiblicher Eigenname. Vermutlich ist es als "Ocol bei F. Preisigke, a. a. O. col. 243 zu deuten, wobei Hā vorgesetzt wurde, wie öfters bei Eigennamen (vgl. ρρωμαπος = Romanus, ρρουφος = Rufus, ραματε = Amatus bei G. Heuser, Die Personennamen der Kopten, S. 103).
 - Zu Σι Νέστος vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 218. entspricht der Kurzform Θεοχωρε (vgl. J. Krall, CPR II, S. 201), die durch Verkürzung der Endung -oc zu -e entstand (vgl. G. Heu-

ser, a. s. O. I, S. 90).

Zu غزدًك »Ackersenf« (Brassica nigra L., Sinapis juncea L.) vgl. A. Grohmann, a. a. O., IV, S. 63.

- 14. نا ist wohl eine Kurzform zum koptischen Namen καμονλ (vgl. W. E. Crum, CMBM, S. 146 Anm. 1), Griechisch Κιαμονλ, eine Nebenform von σαμονλ, das in arabischen Papyri in der Form المواد والمواد erscheint. Dieselbe Form ist auch in PERF n° 915, belegt (قال بن منا المهاد).
- 15. Das Kreuz rechts neben ist ein Revisionszeichen. Vgl. P. Lond. IV, n° 1459₂₀ (S. 398), PERF n° 676, PER Inv. Ar. Pap. 2987, 3136,7, 110507₄₋₂₇ P. Berol. 9127₁₂₇ P. Cair. B. E. Inv. n° 191, tt., 258.

26.

(TAFEL XX, XXL)

Drei Bruchstücke aus einem Steuerbuche.

Arab. I 25 + 24 + Ar. III 129.

Brauner, feiner Papyrus, Arab. I 25, ein Blatt aus einem Steuerbuche, das die Namen von Grundpächtern mit Angabe des Pachtbetrages per Faddan, des Ausmaßes des Arreals, der Besitzer der Parzellen, des Gesamtpachtschillings und der Wächtertaxe enthält, ist 22.8 × 28.1 cm groß. Der Text besteht auf Rekto aus 24 Zeilen, parallel zu den Horizontalfasern, auf Verso aus 24 Zeilen, rechtwinkelig zu den Vertikalfasern, doch ist das Blatt oben abgerissen und nicht zu ersehen, wie viel fehlt. In einer Entfernung von 10'4 cm vom linken Rande ist eine 2'5 cm breite Kollesis sichtbar. Zum selben Steuerbuche gehören die beiden Bruchstücke Arab. I 24, 21.5 × 18.8 cm, das auf Rekto 22 Zeilen parallel zu den Horizontalfasern, auf Verso 15 Zeilen rechtwinkelig zu den Vertikalfasern aufweist, und Ar. III 129, 95 × 174 cm, das auf Rekto 7 Zeilen parallel zu den Horizontalfasern und ebensoviele rechtwinkelig zu den Vertikalfasern enthält. Alle Texte sind von derselben Hand mit schwarzer Tinte aufgetragen. Diakritische Punkte wurden mit einer einzigen Ausnahme nicht beigesetzt. Das größte Fragment (Arab. I 25) und das kleinste (Ar. III 121) waren von rechts nach links rechtwinkelig zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen 11 + 08 + 26 + 26 + 3 + 25 + 38 + 47 + 32 + 28 cm und 19+2+35+42+49+12 cm. Die Blätter waren also offenbar vom Standorte des Buches versandt oder verbracht worden.

Fundort unbekannt.

Am besten ist Arab. I 25 erhalten, obwohl der Text stark durchlöchert und oben abgerissen ist. Auf der rechten Seite ist ein 1—1'5 cm breiter Rand freigelassen, auf der linken Seite ist der Rand 3 cm breit, das Interkolumnium beträgt 2'8—3'6 cm, unter der letzten Zeile ist ein 2 cm breites Stück freigelassen. Arab. I 24 ist rechts, oben und unten abgerissen. Der linke Rand ist 35 cm breit, das Interkolumnium nur 1—15 cm. Auch hier hat der Text noch durch Wurmfraß gelitten. Ar. III 129, das den Anfang eines neuen Abschnitts enthält, ist am stärksten zerstört, oben, unten und links abgerissen. Der rechte Rand ist hier nur 08 cm breit, die Kolumne mit den Geldbeträgen des Pachtschillings fehlt auf Rekto, auf Verso die rechte Seite mit dem Pachtsatz und Namen. Das Interkolumnium ist hier 23 cm breit, der linke Rand 15 cm.

Einen Paralleltext bietet A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library IV, nº 222 (S. 29-40).

Alte Signaturen: Wessely 1147 (= Arab. 1 25), Wessely A 157 (= Arab. I 24, auch als Fol. 2232 bezeichnet).

Die vorliegenden Bruchstücke geben uns wertvolle Aufschlüsse über die Höhe des Pachtschillings, die in wünschenswerter Weise meine Ausführungen über diesen Gegenstand in Arabic Papyri in the Egyptian Library II, S. 31—34 ergänzen.

Neben $\frac{1}{2}$, $\frac{2}{3}$, 1, $\frac{1}{2}$ und 4 Dīnār per Faddān, die auch dort schon angeführt sind, erscheinen hier $\frac{1}{2} + \frac{1}{3}$, $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{24}$, $\frac{1}{2} + \frac{1}{4} + \frac{1}{6}$, $\frac{11}{6}$, $\frac{11}{6$

Arab. I 25

^{2.} غلبل ist fast ganz verblaßt, die Lesung aber durch Z. 18 gesichert. — 2. Nur der Kopf des و vor روح ist vorhanden. Ein Stück des Däl und der obere Teil des Rä in بديار sind erhalten. — 4. وا ist nicht völlig sicher; die Buchstabengruppe nach Alif ist zu stark zerstört, um eine sichere Lesung zu ermöglichen, mit allem Vorbehalt.

2 Dīnār per Faddān als Pacht ausgewiesen sind. Für Linsen und Kichererbsen sind in Arab. 1 $25^{\circ}_{.pf}$. 1/2 +

Zur Pacht tritt durchweg noch ein Ligenannter Zuschlag, über dessen Natur wir nur aus dem Namen Schlüsse ziehen können. Es handelt sich entweder um eine Abgabe (Wächtergebühr) öffentlichen Charakters oder die Entlohnung für die Bewachung der Felder. Im ersteren Falle würde it der ovlaxia "guard-tax" bei A. Ch. Johnson, Roman Egypt to the Reign of Diocletian, S. 550 und ὑπερ φυλ(ακής) oder φυλ(άκων) bzw. dem φυλαμπκόν der griechischen Ostraka (vergleiche U. Wilcken, Griechische Ostraka aus Ägypten und Nubien I, Leipzig 1899, S. 320 f., 402) entsprechen und wohl dem Unterhalte der "Dorfwachter" (خارى القرية) gedient haben, also Mahaffy's "police-tax" darstellen. Neben dieser "Lokalpolizei" gab es aber noch Wächter verschiedener Art - vgl. die Liste bei A. Ch. Johnson, a. s. O., S. 306 ff., 550 - es kann sich hier also auch um die Entlohnung von Feldwächtern, der Wasserwache am Kanal oder andere handeln, die zu Lasten der einzelnen Pächter ging und unter sie aufgeteilt war. Es fällt aber auf, daß nur zweimal ein Betrag unter والمرات, eingesetzt erscheint (Arab. I 25" Z. 16, 22). Da Lill nur hier erwähnt erscheint - in anderen Papyri habe ich sie bis jetzt noch nicht gefunden - fehlt leider bisher jede Vergleichsmöglichkeit hinsichtlich der Art und Höhe dieser Abgabe oder Entlohnung.

Auf Recto:

kann vielleicht من الهال بجوش والحرامة vorgeschlagen werden. Von والحرامة ist nur der Kopf des , Lam, Ha, das Ende des Ra und Alif vorhanden. — 6. Vor الفصل ist ein Stück der Haste des Lam und علي sehen; vielleicht ist علي zu erganzen. — 7. و ist nicht sicher.

	لحرابة	واا
: β	,	يد
	اجراة	وال
: 8	,	بد
	عجراة	والا
: 48'		[بدی
	حراا	11-1
: 21"	ينـــــا_ــــا	Al.
[جراســــة	
[: m/\beta'	-	
1	الحراة	و[ا
I		بدر
[حرا[ة	وال
[يدي
1	جر[اســـة	وال
[
		Auf
1	مرا[مــــــــة] والع
I		
[وراســــــــــــــــــــــــــــــــــــ	ة والح

^{8.} Vom Alif in الحارات ist nur der Fuß erhalten. — 16. الحارات scheidet als Ergänzung aus. Nach Rä stehen nur Reste von Buchstaben mit Mittellänge, das Ganze sieht wie عدم عدم 19. Nün in الحلال ist fast vollständig verblaßt. — 23. Das Wort nach فداذ ist fast ganz zerstört, nur ، ist erhalten geblieben. —

٨ فقبل الإح]ر [م]ن اسعد بن ر[بيع]
٩ من ١٦ يوسف الفطاطي فــــــــــــــــــــــــــــــــــــ
۱۰ ادرهمه بن جافــــــــــــــــــــــــــــــــــــ
۱۱ من /۵۷ مبارک بن عبد الرحمن بن نوف ف ۱۱
١٣ صليمن الج[ن]ى فقبل في العام الماضي
١٢ من ٥/٤ ابو العطاف قـ [] حدان ٤
۱٤ من ارض[] فدان سدس اد[.] منه الاثه ارض
١٥ اظمري
١٦ من ٢٧ أبو [-]ف الحار[] فـــــــــــــــــــــــــــــــــــ
١٧. اترونيه الحولي[]ر في ا[لم]ام الماض
۱۸ من ۲۶٪۲۶ کامل بن خلیل فــــ[ــــــــــــــــــــــــــــــــ
١٨ العدس والجلبان[]
١٠ [من]. الحرين اسمعيل في المحان[]،
۲۱ [] ارض تعرق الآابي قاسم زرع قرط
٢٢ [من .] ا[يأن[ا] حق الطحالة] و[_] دان ٥
٢٢ اليو وهل []محد وُفدان ه الحر بن اسمعيل
۲t [من] موسى بن ايوب القــــــــــــــــــــــــــــــــــــ
Verso:
171 1 1
L 1[] *
٢ [من .] []د بن مونه قدان

^{1.} Der erste erhaltene Buchstabe kann als Rü oder Nün gedeutet werden. Von Jisind nur die unteren Telle vorhanden. — 2. Die erhaltenen Buchstabenreste lassen keine sichere Lesung zu. — 3. Von , in ob ist nur der Kopf vorhanden, von 8 der untere Tell.

يدي:ر[\$]		
بديًا ر ۲ :	1	Y
[والحرام]ة		
ېدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ		0
والحرا]ة	I	
بدینـــــــا ۵:		4
والحراسية		
(يد <u>)ي</u> و :		ß
[و]الحر[ا-]_ــــــــــــــــــــــــــــــــــــ		
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ		101
والح[را]-ة		
بد[ینـــــا ۱۹۶۰ :	1	[0]
[والحرام]		
بديــــــــر[ة:]		δ
والعرابية [
[; n]		1
والحرا[س_إ_ة [
5		
الجملة المكال		

^{4.} Das Wort nach ارض ist nicht sicher zu erkennen; به wäre nicht unmöglich (vgl. Z. 6). Von المن fehlen die oberen Buchstabenteile, die Lesung ist aber völlig sicher. — 8. Der Ausläufer des Rā in الرقيم ist noch erhalten. Ms. باحر Die auf & folgenden Buchstaben sind nicht sicher zu lesen. — 9. Das auf den Namen folgende Wort (oder n. pr.?) ist fast vollständig zerstört. Die Lücke nach به beginnt und schließt

ا إرض القدُّان المذكور في العام الماضي	1 1
[اي]وب وغنم ومي	ه من ۵
ارض محد السد ماله [ق الم]ام الماضي عن قنطرة[]	1
اسح ق رعا[]د بن ف[د]ان	ν من ۵
[] ارض[ابر]هيم بن اسحق باجر ٥ []	A
[ع][] فدان	a [من ع
] ارض ع[مد] ١٥ [] غيل القطرى	11.
العــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	۱۱ [من ۵
] ارض محد . [] []د مَّا . فد[ان]] 17
ا] [ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا ا	α] من [۵
[] ارض []بن اسمعيل	11
اد[ان عد فدان	ه من ۱۵ [
]ا[].[] بن [ا] لنطاب	117
] بن سليمن فدان	۱۷ [من ۵
م إن عبد الاحد وفدان من ويصه و [قانسيل بن هلوس	1 14
] عبد الاحد من البور العـــ[]	114
ال قدان ال] **
م]طلب بن ميمون	1 **
	7.5
1[] **
Ĺ.] 71

mit einer Hasta. Hinter L steht ein Zeichen, das wie ein umgekehrtes Komma aussieht.

— 15. Von θ ist nur der Querstrich und das untere Ende des Körpers erhalten, von iß ist nur die rechte Hälfte des β einigermaßen deutlich erkennbar, i ist bis auf winzige Reste zerstört. — 16. Unter المالة ist noch ein nach rechts aufsteigender Strich erhalten, hinter dem noch Schriftreste erkennbar sind. — 22. Der obere Teil von ζ fehlt, — 23. Nur Spuren von einem oder zwei Buchstaben sind unter in erkennbar.

Arab. I 24

Auf Rekto:

والعراس[ــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	I	À
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	النا .	۲
والحراــة [7
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	فف	į
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	ف]دان که	۵
والحراة [إبروحيه في العام ا[4]اضي يزرع قرط	3
بديد	ا الله	Y
1	في العام الماضي	λ
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	ف الله الله على الله	4
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	الدان ٥	1-
والحراسية	1	11
بديدر ′4/2 :	ه فاعلن »	15
بدين	ه خالف ه	15
والحراسية	t	1.5
بدينــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	د ادا ۲	10
والحراســـة [1	17
بدينــــــر ﴿	ف دا آن ۹	1Y
والحرامـــة ا	To the state of th	1.1
يدينـــــر[ال المال	14

Die Zahl ist vollständig verblaßt und unleserlich. — 4. Der Einer in der linken Kolumne ist bis auf einen kleinen Rest zerstört. — 5. Der dicke Punkt am Ende der Zeile ist vielleicht nur ein Klecks. — 12. a ist aus & korrigiert.

Auf Verso:

ف_]	1	T
الماحرس الى بدكيل الحارس [1	Ť
من فلان بن] الخفاق [ف_]		٢
] ابلاویه بن القلفاظ در ازا []	٤
] بن الشماس و ذكر بن عمر بيد انه قبــــــــــــــــــــــــــــــــــــ)	۵
] قبالة الجزيرة [ļ	٦.
م]ن الربيع بن جعفر فـــــــــــــــــــــــــــــــــــ]	٧
] ارض برهلوده [1	٨
ا احمد بن ابرهيم في الله [۵] من الله الله الله الله الله الله الله الل]	4
م[]هه القلفا[ط] [1	1+
من الأن الصباغ في المان [المان [1	11
باخذها بحد بيج من البحر الى الخليج 1		14
من] ٤ [] وإن] العطاق العبتي في [دان		17
1 •		11
1		10

^{4.} Vom letzten Worte der Zeile sind nur Bruchstücke da, das meiste ist von Würmern weggefressen. — 7. γ ist durch mehrfaches Durchstreichen getilgt. — 8. ω ist stark verblaßt. — 9. Nur die rechte Hälfte des β ist erhalten. — 10. Der Körper des Tä ist größtenteils weggefressen. — 11. Von δ ist nur der mittlere Teil erhalten, der vorangehende Einer ist nicht mehr erkennbar. — 13. ϵ ist nur teilweise vorhanden; vom ω sind nur winzige Teile des Mim und Nün zu sehen. Das ism ist vollständig zerstört.

Ar. III 129.

Auf Rekto:

*1555	• [بــــــــــ]ـــــــــم الله الرحمن الرح[يم]	1
سدان ء	ن 🛪 موی [ن]ن فيمون فــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	- 1
ضي]] أرض فضيل ال]سه في العام الله	T
y 31[s	ن] ة [1 1
τ	ارض]ى المريسي في ا[لعام الماضي] 3
ملا [ناع_	ىن ٪	1
£] في [العام الماضي] y
		Arab.
1. [Zu 2. [3. [Zu 4. 5. [Zu 1½ 6. 7. Zu 1½ 8. 9. Zu ½ 3	hie]von Kāmil b. Ḥalīl 2½ und ein Faddān von N. N., ibn Ra]uh Fa[ddān Fuḍail [ib]n Raǧā von A]] []fi]h 2
10. 11. Zu 11/3	Abrahiye b. Ḥāf [(?) Mubārak b. Abd ar-Raḥmān b. Nauf Faddā nān al-Gi[nn]ī. Er hat im vergangenen Jahr gepa] in [3] ichtet [5

Rekto: 1. Vom Hå in الرحارية ist nur die Basis erhalten. Dahinter sind noch Reste von ± 4 Buchstaben erkennbar, vielleicht waren es griechische Zahlen. — 3. Von Mim in الماء ist nur der Kopf da. — 4. å ist bis auf die obere Schlinge zerstört. Vom Däl hat sich der obere Teil erhalten. — 7. Die Buchstabenspuren würden zu صلح oder

Ar. III 129.

Auf Verso:

ης[δ"	بدينــــر[فـــــــــــــــــــــــــــــــــ	Y
	والحراسسة	إلموه ببيج يزرع قرط	*
ιβ[بدين[ر	فدان [۴]	۲
	والحراســــــــــــــــــــــــــــــــــــ	ارض] هاشم	i
	بديت_[فن ا[د ،]	0
] والحراس[ــــــــــــــــــــــــــــــــــــ	1 [1
	بد]بنـ[ـــــــــــــــــــــــــــــــــــ	ف	Y

I 25

Rekto:

		um Dinar	J
]	und die Bewa[chu]ng [)
		um D]īnā[r	1
		und d]ie Bew[achung] [1
Faddān	3	um Dînār 4½	
des al-Fudail		und die Bewachung	
		um Dīnār 3	
		und die Bewachung	
		um Dînăr 2	
		und die Bewachung	
		um Dīnār 4	
1		und die Bewachung	
		[um Dīnā]r 61/4	
Sechstel [] hievon drei trocken[es]	[und die Bewachu]ng	

passen.

Verso: 1. Von e ist nur der horizontale Mittelstrich vorhanden. An sich wäre also auch 6 möglich, hier aber nicht wahrscheinlich. Ms. بد سے å ist nicht sicher und nur teilweise erhalten.

15.		
16. Zu 1/2 + 1	Yū[su]f al-Ḥār[]Faddān	2
17. Atri	inniye, der Gärtner, [] im vergangenen [Ja]1	ire
18. Zu 1/4 + 1	/3 + 1/21 Kāmil b. Ḥalīl Fadd[ān]	10
	Linsen und Kichererbsen []	
	al-Ḥurr b. Isma l Faddān	10[
21. []	ein Grundstück bekannt unter (dem Namen)	[A]bū
22. [Zu]	A[] b. [1]sḥāq, der Müller, Faddān	4
23.	Anio und Hel[] Muhammad und ein Faddan	al-
	Mūsā b. Ayyūb, der Quae[s]tor, Fa[dd]ā[n]	
		Auf
4 . F	111	
1. [1[
2. [ld, Sohn des Mone I	addān
3. [Zu	Grundstück das erwähnte Faddan im verg	
4.	The second secon	and one
5. Zu 1	Grundstück des Muhammad	ree ihm
6.		o alo min
	Ishāq[] Fa[dd]ān [] Grundstück des [Ibra]hīm b. Ishāq um das	Enterelt
8.		THE
10. [[T]sā [] Faddān] Grundstück des Muḥa[mmad] 14 [] Gail al-	Oitei
		dicti
11. [Zu 1	Grundstück des Muhammad []	
12. [I]s[ma ^c]ii [] n Faddān	
14.	[] Grundstück [] b. Isma'il	
15. Zu 11/2		
16. [][][]b.[a]l-Hatṭāb	
17. [Zu 1	b. Sulaimān Faddā	n
18. [voln 'Abd al-Ahad und ein	
19. [] Abd al-Ahad an Braci	
20. [Zu 1	Pa]chtung Faddā	
21. [Mu]ttalib b. Maimūn	
22. [stal flutto or stantan]
23. [11)
24. [1000	1
and L		-

	Land
	um [Dînār] 51/8
	[und die Bewachung]
	um DI[nār 84/3 + 1/12]
	und [die Bewachung]
1	um Din[ār]
Qāsim, er säte Klee	und die Bewachu[ng]
	um Dīnā[r]
Hurr b. Ismail	und die Bewa[chung]
t	um Dînăr]
Verso:	
1	und die Bewach[ung]
1 r []	um Dīnā[r]
4	und die Bewach [un]g
Jahre	um Dînăr [7]
3	[um DI]nār 3
gehörte [im] vergangenen [Ja]hre	e von Qantara
9	[um Dī]nār 9
von 4 1	und die Bewachung
6	um Dînā[r] 6
	und die Bewachung
2	[um D]inār 2
Fadd[ān]	[und] die Bewa[chun]g
11	um Dīnār 11
	und die Bew[ach]ung
[9]	um D[inä]r [1]2
	[und die Bewachu]ng
4	um Dinār [4]
von Waişa und Fudail b. Halos	
[]	und die Bewachung[]
8	um Dīnār [8]
	und die Bewa[chu]ng[]
	1/2
	die Summe: 98 []
	The state of the s

Arab. I 24.

Auf Rekto:

	7	und die Bewach[ung
1.	4	
2.	Fadd]ā[n] .	um Dīnār
3.		und die Bewachung
4.	Falddan 4	um Dinar [] 1/2 + 1/3 + 1/24 [
5.	Fa]ddan 11/2	um Dīnār 1/2 + 1/4 . [
		und die Bewachung
6.] Barūhīye im ver[gan]ge-	atta die eren avinne
	nen Jahre, er sät Klee	De 20 401
7.	Fa]ddān 4	um Dīnār 42/3
7. 8.	im] vergangenen [Jahre]	I make the control of
9.	Fa]ddān 1	um Dinār 1
10.		um Dīnār 1
	1	und die Bewachung
11.	Fa]ddān 1	um Dînār 1/2 + 1/4 + 1/6
12.		
13.	Fadd]ā[n] 1	um Dinār 1
14.	1	und die Bewachung
15.	Faddān] 6	um Dinâr 6
16.	1	und die Bewachung [
17.	Faddān 2	um Dinār [½
	1	und die Bewachung [
18.	Deddan 1 II	
-19.	Faddān] //	um Dīnār [
20.		und die Bewachun[g
21.	Faddān] 2	um Dīnā[r
22.] und die Bewa[chung

Auf Verso:

1.	1. [Faddān	
	2. []	. an Chael, den Wächter [
3.	3. [zu . N. N. ibn] al-Haffaf	[Faddān	
	1. [] Ablautīye,	Sohn des Kalfaters [1.00
5.	5. []. ũm, Sohn des Diakor	ns und Dakar b. Umar durch	Ana,
	Pachtung [- Cale
6.	6. [] Pachtung von	al-Ğazira	L
7.	7. [Z]u 1 ar Rabī b. Ğ.	a'far Faddan [3]	
		nck nes remembe(.)	
9.	9. [Zu] 2/3 Ahmad b. Ibr	rahīm Faddān [2	
10.	0. [] M[]he, d	er Kalfater [
11.	 [Zu] [4] Simon, der Färb 	er Faddān [
12.	das er an der G	renze vom Babiğ im Besitz ha	t vom
	Strome bis zum Kanal [

13. [Zu] 5[14. 15.	i]b[n] al Ațțăf, der gemeir	ne Mann	Fa[ddān • [
	Ar. III 129.		
	Auf Rekto:		

1.	. [Im Nam]en Gottes, des Barmherzigen,	Gütig[en]	
2.	Zu 11/2 Mui, [So]hn des Phimon,	Faddān 5	5
3.	[] Grundstück des Fuda	il, [] in	1
	ver[gangenen] Jahre		
4.	[Zu] 4 [Fadd]ān 3	1
5.	. [Grundstück des]I aus Mar	ris im [vergangener	1
	Jahre]		
6.	. [Zu x F	addan] 11/	
7.	· [] im [vergan	igenen Jahre]	

Auf Verso:

1.	Fa]ddān	[5]	um Dīnār 81/4 + [1/4]
2.] lüh Babīğ,	er sät Klee	und die Bewachung
3.	Fa]ddān	[12]	um Dīnā[r] 12
4.	Feld des] Hāšim	[]	und die Bewachu[ng
5.	Fadd]ā[n	.]	um Dīnā[r
6.	1 [1	und die Bewachu[ng
7.	Faddān		um D]īnā[r

Arab. I 25.

Rekto:

- 4. Neben نَسْنِي ist nach ad-Dahabi, Muštabih, S. 407 auch نَسْنِيل möglich.
- 5. Zu جوش vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 110, 132.
- 8. Außer مربح wäre auch نبنے und شربخ möglich; vgl. ad-Dahabī, Muš-tabih, S. 216.
- 9. Zur Nisbe الفسطاطي vgl. A. Grohmann, a. a. O. II, S. 116; zu den dort beigebrachten Belegen ist jetzt auch P. Cair. B. E. Inv. n° 118′, ([ياتا عالما الله عنه الفراح الفالي]) nachzutragen.
- 10. Für ارهب kann ich kein koptisches Equivalent in Vorschlag bringen.
- 12. Nach ad-Dahabi, Muštabih, S. 92 kommt neben الجني noch الجني noch الجني in Frage, vielleicht auch الجندي (ebenda, S. 95).
- ist auch in P. Cair. B. E. Inv. n° 325', erwähnt.

- 15. Zu [مالي] (wofür eigentlich auf ارض bezüglich اظاري) zu erwarten wäre) vgl. A. Grohmann, a. a. O. II, S. 69 f., PERF n° 674, والظوامي), P. Ryl. Arab. XI n° 10, (الظوامي).
- ist wohl eine Kurzform von Tooivvios bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 446.
- 19. Zu كَانَان vgl. A. Dietrich, a. a. O., S. 62.
- 21. Zu 53 vgl. A. Grohmann, a. a. O. IV, S. 64 f. und A. Dietrich, a. a. O. S. 84.
- 23. Wenn die Lesung τichtig ist, ist vielleicht auf 'Aνιω[] in F. Preisigke, Namenbuch, col. 32 zu verweisen. Es könnte aber auch eine Kurzform von 'Ατβῶς (ebenda col. 64) mit Abfall des Sigma vorliegen und dann τι zu lesen sein.

Verso:

- 3. مويه kann entweder مويه μουε, oder مويه Μούη sein; vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 94.
- 5. Statt ist nach ad-Dahabi, Muštabih, S. 388 auch möglich.
- 6. Mit der Gruppe المد weiß ich nichts anzufangen. ist wohl eine Ortsbezeichnung. Von einem Kanal ist in Arab. I 24, die Rede, die hier verpachteten Grundstücke liegen also zum mindesten teilweise am Wasserlauf eines Kanals.
- 11. Nach ad-Dahabi, Muštabih, S. 429 kann neben النظرى auch ماده والنظري eingesetzt werden.
- 19. entspricht genau 'Αλῶς bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 21. ist offenbar eine Nebenform zu —, Besa (Βησᾶς bei F. Preisigke, a. a. O., col. 74). Vgl. A. Grohmann, a. a. O. I. S. 236.

Arab. I 24

Rekto:

 (im Original unpunktiert) ist wohl eine Kurzform von Παρούχιος in F. Preisigke, Namenbuch, col. 280.

Verso:

- 2. Ein کی الحاری ist auch in PER Inv. Ar. Pap. 8668 und P. Cair. B. E. Inv. n° 207, erwähnt (vgl. A. Grohmann, a. a. O., IV, n° 248,4). Vielleicht ist dies derselbe Mann.
- 3. Zu الثقاد vgl. Yāqūt, Mu'gam al-Buldan, IV, S. 520 ويداد المرابع

- 4. المربع ist vielleicht die Transkription einer Kurzform zu Πλαύπος bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 381, etwa Plautie, und demnach علم عنه المربع punktieren. المربع (Pl. المربع) »Kalfatere ist aus griechischem καλαφάτης entlehnt; Kalfater sind in den Aphroditopapyri oft erwähnt (vgl. P. Lond. IV, S. 624 und S. 64 [n° 1891₂₁], P. Ross.-Georg. IV n° 621, S. 24, PAF n° 823 und S. 87); هنا المربع ist hier sowohl in Z. 4 als Z. 6 zu ergänzen.
- 5. Zu di ann vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 227.
- Für رهلوده kann ich vorläufig keine koptische Entsprechung vorschlagen.

Ar. III 129.

Rekto:

- Zu σ, kopt. μοτι, μοτει, vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 223.
 ist die genaue Umschreibung von Φίμων bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 465.
- 5. Zur Nisba انريسي vgl. A. Grohmann, a. a. O. II, S. 206.
 - 3. Liste von Steuerträgern ohne Angabe der Steuerart.

27.

A II 45.

HI. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Hellbrauner, feiner Papyrus, 12'6 × 7'5 cm.

Auf Rekto stehen oben 3 Zeilen aus einer Steuerliste, darunter, anscheinend von derselben Hand, ein Brief in 6 Zeilen; beide Texte sind in schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern geschrieben. Die flüchtige, unschöne Hand weist in das III. Jahrh. d. H. Diakritische Punkte fehlen, doch ist Sin mit einem darüber gesetzten Strich gekennzeichnet. Die Rückseite ist leer. Fundort unbekannt.

Der Papyrus ist rechts und unten vollständig, links und oben abgebrochen und weist mehrere Lücken auf. Unter der ersten Zeile der Steuerliste ist ein 0'6 cm breiter Streifen der Horizontalfasern abgelöst, unter der letzten Zeile ein 1'3 cm breiter Streifen.

Alte Signatur Wessely A 220.

- 1. Ča'far b. Hāšim hat gezahlt durch . . . [
- Davon für Minä, Sohn des Job
 [2] [
- 3. Muḥammad b. S[]d[]f.. 8 [

28.

(TAFEL XIX.)

Ar. III 133.

III. Jahrh, d, H. (IX, Jahrh, n. Chr.)

Gelblichbrauner, mittelfeiner Papyrus. 9 × 6'2 cm.

Auf Rekto stehen 8 Zeilen einer Liste von christlichen und muhammedanischen Steuerträgern, die in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen sind. Die unschöne, dicke Schrift weist in das III. Jahrh. d. H. Diakritische Punkte fehlen. Die Rückseite trägt 4 Zeilen in schwarzer Tinte, die nur zum Teile erhalten sind und parallel zu den Vertikalfasern laufen. Die Liste war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0'4 + 1'6 + 1'4 + 3 + 2'6 cm.

Fundort unbekannt.

Die Liste auf Rekto ist nur unten unvollständig und in gutem Zustand, soweit sie erhalten ist.

^{2.} Nur die linke Hälfte des β ist erhalten. — 3. Am Ende der Zeile ist die Hasta eines η sichtbar.

مات /	۵
مرقوره بن بطری بن بقام ؟	7
/ 54	y
\$ P	A

- 1. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!
- 2. Isā, der Badinhaber
- gestorben
- 4. Girig, der Badewärter

1/9

- gestorben
- 6. Merkure, Sohn des Patre, Sohnes des Pkam 1/2
- 7. [ge]stor[ben]
- 8...[]....

Da hier zwei Angehörige eines gewerblichen Betriebes — vielleicht Betriebsführer und Gefolgschaftsmann desselben Unternehmens, eines öffentlichen Bades — erwähnt werden, handelt es sich hier vielleicht um die Gewerbesteuer.

- 3. Zur Notiz at in Steuerlisten vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 210.
- 4. Badewärter (مَلَال) sind öfter in den Papyri erwähnt. Als Beispiele führe ich PER Inv. Ar. Pap. 8097, (معلوب البلان), P. Berol. 9159, (دُمان البلان) an.
- 6. يطري ist wohl Variante zu بطري , kopt. netpe (vgl. A. Grohmann, a. a. O. I, S. 190), das auch in P. Cair. B. E. Inv. n° 691, PER Inv. Ar. Pap. 5999° 11. , 8456, W. E. Crum, CMRL n° 401 (S. 183) vorkommt, sowie zu بدره in P. Cair. B. E. Inv. n° 230° (A. Grohmann, a. a. O. IV, n° 245, S. 121, 124).

Am Ende der Zeile sind nur Reste von drei Buchstaben und die Spitze von j erhalten. Die Hasta am Anfang der Zeile kann zu Alif oder Läm gehört haben.

ORIENTAL INSTITUTE IN PRAGUE. ANNUAL REPORT OF THE ORIENTAL INSTITUTE FOR THE YEAR 1939. SUMMARY.

General.

The Board of Trustees held the Annual Meeting on the 5th May, and the Board of Trustees of the Baron Takaharu Mitsui Fund on 31st January. Dr. V. Maule was appointed member in the place of the retired Dr. Matouš-Malbohan. In this year the Convention between the Oriental Institute and Baron Takaharu Mitsui has expired.

The Oriental Institute regrets to announce the death of the following members since the last Annual Meeting: Franke Emil, Phdr., Fellow in the Research Section, Kořenský Josef, Phdr., Fellow in the Research Section, Svambera Václav, Phdr., Fellow in the Research Section, Germář Rudolf, Ing., Fellow in the Economic Section, Wesselski Albert, Phdr. H. c., Active Member in the Research Section, Lankaš Otakar, JUDr., Active Member in the Economic Section, Edhem Halil, Corresponding Member in the Research Section.

Resignation has been tendered by Mr. Karel Bächer and Mr. Oskar Federer.

Under the terms of Art. 6 of the Statute of the Oriental Institute the following gentlemen ceased to be Fellows and have been placed on the list of the Corresponding Members: Dr. Ján Bakoš, Mr. Fedor Houdek, JUDr. Bruno Mahla, Dr. Ing. Max Mühlig, Mr. Kornel Milan Syoboda.

The Annual Meeting held on 12th May elected Mr. Jan Kořínek and

Dr. N. Dorofejev Active Members in the Economic Section.

The Anniversary of the 60th birthday of Prof. Dr. B. Hrozný, the President of the Institute, was celebrated in a special Meeting of the Members, Cf. A. O. Vol. XI. No 1.

The Research Section.

The publication of the Archiv Orientální has continued without interruption and exchange relations with three new periodicals have been established.

In the Series of the "Monografie Archivu Orientalního" three new volumes have been prepared for publication: Vol. VI Dr. W. Gampert, Die Sühneszeremonien in der altindischen Rechtsliteratur; Vol. VII Prof. Dr. B. Hrozný, Die älteste Völkerwanderung und die proto-indische Zivilisation; Vol. V/2 Dr. F. Tauer, Zafarnama.

In the Language manuals (in Czech) two volumes appeared: Vol. I., Dr. O. Pertold, Učebnice Hindustani (Hindustani Manual) and Vol. II., Dr. Průšková-Dr. Průšek, Učebnice hovorové japonštiny (Handbook of

Spoken Japanese).

The following lectures were held in 1939: Dr. J. Rypka: God and the World in the Persian Mystic Doctrine, Dr. F. Tauer: Five Foundation Stones of Islam, Dr. V. Lesný: Buddha and his Sangha, Dr. F. Lexa: Monotheism in Ancient Egypt, Dr. B. Hrozný: Dawn of History in the Near East, Palestine in the Prehistoric Times, Dr. V. Lesný: Prehistoric India. In cooperation with the Slavonic Institute a lecture on the Prose of Modern Iran was delivered by Prof. Dr. J. Rypka and literary specimens were recited.

At the Members' Meeting on the 2nd February Prof. Dr. O. Pertold read a paper: The recent opinions on the Sinhalese languages.

The Economic Section.

The following classes of Oriental Languages were held: Arabic (for beginners), Chinese (for beginners and advanced students), Hindustani (beginners, advanced and very advanced), Japanese (beginners, advanced and very advanced), Persian (two classes for the beginners and one for advanced students), Turkish (for beginners). Beside the language classes also a class in Economics has been held.

The following pamphlets in Czech were published: J. Kořinek, Hygiene in Northern Africa; J. Vrba, Ancient Persia — New Iran and a Handbook on the Philippine Islands by J. Bžoch. For internal purposes a handbook of Persian language and texts for the language classes were prepared.

A cycle of lectures on Iran has been held viz. J. Vrba: Ancient and modern Iran, Dr. Kálalová-di Lotti: Hygiene in the Near East, Ing. J. Capek: My experiences in Iran, Prof. Dr. J. Rypka spoke twice on general topics concerning Iran. Apart from this cycle Ing. R. Staněk spoke on the trade with the Netherland-Indies.

Three scholarships were disbursed; one for Kenya, one for Indochina, one for the Philippine Islands.

Societies of the Oriental Institute. The China Society.

The Society was responsible for the supervision of the Chinese language courses. Its members lectured on Chinese subject-matter outside the Institute. Relations with the Chinese quarters in Berlin have been strengthened. There were 44 members at the end of the year.

The India Society.

The Society's activity in 1939 was restricted to the supervision of the courses of Hindustani and purchases of books for the Library.

The Japan Society.

Following the resignation of the former Hon. Secretary, Dr. H. Slouka has been appointed in his place. After the departure of Mr. Y. Kiuchi, the post of Vice-Chairman has been taken up by Mr. Kozo Itigé, the newly appointed Consul General for Prague.

Courses in Japanese continued as usual. Steps were taken to give to those who passed the course of instruction also an opportunity to practise the language by conversation with Japanese.

An excursion to Berlin to see the Exhibition of Japanese Art was arranged for the members and a closer cooperation with the Japan Institute in Berlin has been established.

The Japanese Consulate General placed several films on Japan at the disposal of the Society.

An important event for the Society was the publishing of a Manual on Spoken Japanese which appeared in the Language Series of the Research Section.

The members met His Excellency the Japanese Minister and his family before their departure for Japan. On this occasion the President of the Oriental Institute expressed the thanks of the Institute to His Excellency and presented him with an engraved Bohemian crystal vase as a token of gratitude for his support of the Institute and the Society.

On the 5th June a lecture was held by Dr. Masami Kuni on Ukiyoe. On the request of Kokusai Bunka Shinkokai in Tokyo a report on the experiences in teaching the Japanese language has been sent to this Institution.

There were 76 members at the end of the year.

The Library.

At the end of the year the Library had 5109 works (9696 volumes). There was an increase of 491 works (756 volumes) over the previous year. In the Reading Room there were 153 periodicals: 114 on research, 28 on economics, 8 Japanese, 3 Chinese.

The following collections are attached to the Library:

- 1. Ostraca,
- 2. Hieroglyphic reprints,
- 3. Manuscripts,

- 4. Clichés,
- 5. Flint instruments,
- 6. Papyri,
- 7. Numismatics.
- 8. Films,
- 9. Maps,
- 10. Photographs,11. Gramophone records.

BUCHBESPRECHUNGEN.

PUBLICATIONS OF THE JOINT EXPEDITION OF THE BRITISH MUSEUM AND OF THE UNIVERSITY MUSEUM, UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, PHILADELPHIA, TO MESOPOTAMIA: UR EXCAVATIONS, Volume V: Sir Leonard Woolley: THE ZIGGURRAT AND ITS SURROUNDINGS. Published for the Trustees of the two Museums by aid of a grant made by The Carnegie Corporation of New York.

Oxford, University Press, 1939. XIV-151 pp., 88 plates.

Der verdienstvolle Ausgräber der Ruinen von Ur unternimmt es, in diesem fünften Bande seines Ausgrabungsberichtes über Ur der Wissenschaft einen ausführlichen Bericht über die Ziggurrat, den Tempelturm von Ur vorzulegen. Die Wichtigkeit dieser Publikation erhellt schon daraus, daß der Tempelturm von Ur der besterhaltene der "babylonischen Türme" ist und daher die Bauweise dieser sehr interessanten Baudenkmäler relativ am vollständigsten erkennen läßt. Unzählige Hände waren während der drei Jahrtausende der babylonischen Geschichte an diesem riesigen Bau beteiligt und es ist nicht immer leicht, das verwirrende Chaos der oft dicht aufeinander folgenden und sich kreuzenden Bauten zu enträtseln, zumal ihr Erhaltungszustand oft sehr zu wünschen übrig läßt. Der Verfasser schildert an der Hand von Plänen und glänzenden Aufnahmen die einzelnen Stadien der Entwicklung dieses Baues und seiner Umgebung, der Ziggurrat-Terrasse E-temen-ni-il und des Hofes des Gottes Nannar, Am vollständigsten gelingt es ihm die Gestalt der Ziggurrat des Königs Ur-Nammu aus der dritten Dynastie von Ur festzustellen (auf Taf. 86). Sie ist dreistöckig, wobei in die Mitte des zweiten Stockes dreifache Stiegen in der Gestalt des Buchstabens T führen, während den Aufgang hinauf in den zweiten und dritten Stock nur einfache Stiegen in der Mitte bilden. Im dritten Stock befindet sich endlich der Hochtempel, Weniger gesichert scheint mir dagegen seine Restaurierung der Ziggurrat von Nabonid aus der neubabylonischen Zeit zu sein, für die er sieben Stockwerke annimmt (auf Taf. 87). Auf jeden Fall wird die sorgfältige Publikation Woolleys von nun an als das grundlegende, am besten dokumentierte Werk zur der Frage der "babylonischen Türme" betrachtet werden müssen.

Bedřich Hrozný.

H. de Genouillac: FOUILLES DE TELLOH. Sous la direction de H. de Genouillac. Ouvrage publié avec l'aide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mission archéologique du Musée du Louvre et du Ministère de l'Instruction Publique. Tome II. Époques d'Ur IIIs dynastie et de Larsa. Avec un appendice sur les fouilles de Médain par R. Ghirshman.

Paris, Paul Geuthner, 1936. 40. VIII — 168 pp. — Pl. 79—137. Pl. 11*—16*. — Pl. C. D. — Pl. XIV—LIX.

Von der von uns bereits in Archiv Orientálni VII (1935), 216 angezeigten Publikation ist jetzt der zweite Band erschienen, der die von de Genouillac in Tello gefundenen, aus der Zeit der dritten Ur-Dynastie, wie auch der Larsa-Dynastie stammenden Altertümer veröffentlicht. Dieser Zeit des Niederganges von Lagaš-Tello entsprechend handelt es sich hier fast durchwegs um Kleinfunde, wie Statuetten, Geräte, Siegelzylinder, Amulette, Gefäße usw., die hier indessen von dem Herausgeber mit liebevoller Sorgfalt behandelt werden. Auch eine größere Anzahl von Inschriften wird hier publiziert, in denen das akkadische Namensmaterial bereits stark zur Geltung kommt. In dem ersten Kapitel befaßt sich der Verfasser auch mit der Topographie von Lagaš-Tello, wobei er einige wichtige Punkte derselben aufklärt. Dem verdienstvollen Werk ist eine Menge von schönen Tafeln beigegeben.

Bedrich Hrozny.

Samuel N. Kramer: THE SUMERIAN PREFIX FORMS BE- AND BI- in the Time of the earlier Princes of Lagas. (= The Oriental Institute of the University of Chicago. Assyriological Studies. No. 8.) Chicago, Ill., University of Chicago Press, 1936. 8°. X—29 pp. Preis \$ —.75.

Der Verfasser befaßt sich hier, einen Gedanken Poebels weiterspinnend, mit der schwierigen Frage, mit welchem der beiden Laute i und e die i- oder e-haltigen Zeichen der sumerischen Keilschrift jeweilig zu lesen sind. So sucht er z. B. zu beweisen, daß das Zeichen BI im klassischen Sumerisch nicht bi, sondern be gelesen wurde usw. Die Frage bedarf wohl noch weiterer Untersuchungen.

Bedrich Hrozny.

Nikolaus Schneider: DIE ZEITEESTIMMUNG DER WIRTSCHAFTSURKUNDEN VON UR III. (= AnalectaOrientalia. Commentationes scientificae de rebus Orientis antiqui cura Pontificii Instituti Biblici editae. 13.) Roma, Pontificio Istituto Biblico, 1936. 4°. 119 SS. Preis 65.— Lire.

In dieser gründlichen Untersuchung werden sämtliche Daten der Wirtschaftsurkunden aus der Zeit der III. Dynastie von Ur mit ihren Varianten zusammengestellt und kritisch behandelt. Es stellt sich heraus, daß es damals keinen einheitlichen offiziellen Reichskalender gab, daß vielmehr jede bedeutendere Stadt einen eigenen Kalender, mit eigenen Monatsnamen und eigener Schaltmethode hatte. Nur der Monat der Erntezeit itu še-kin-kud ist allen Kalendern gemeinsam. Auch z. B. der Monatsname itu šu-numun gehört mehreren, jedoch nicht allen Kalendern an. Die meisten Monatsnamen haben ihren Ursprung in religiösen Jahresfesten. Da der Monat der Gerstenernte und des Jahresendes itu še-kin-kud in Babylonien in die Monate April—Mai fällt, beginnt dort das bürgerliche Jahr im Frühsommer.

Miriam Seif: ÜBER DIE ALTBABYLONISCHEN RECHTS- UND WIRTSCHAFTS-URKUNDEN AUS ISCÄLL Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde, genehmigt von der Philosophischen Fakultät der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Von Mirjam Seif aus Lwów in Polen. Berlin-

Charlottenburg, 1938, 8°, 57 SS.

Eine Schülerin Prof. Ebelings liefert hier eine ausgezeichnete Probe ihres assyriologischen Könnens: Transkription und Übersetzung von 22 altbabylonischen Urkunden aus Iščälî, altem Dûr-Rimuš, die der Ausgabe von Henry Frederick Lutz, Legal and Economic Documents from Ashjäly entnommen sind. Es sind Darlehens-, Kauf-, Schenkungs-, Miets-, Verwaltungs- und Prozeßurkunden. Die Daten nennen die beiden Könige der nahe benachbarten Stadt Ešnunna-Tell-Asmar Daduša und Ibalpēl II. Das Schriftchen enthält auch Bemerkungen über das Pantheon von Dür-Rimuš, in dem der Gott Tišpak die Hauptrolle spielt und in dem sich unter anderem auch westsemitische und elamische Gottheiten befinden. Auch der sumerische Wettergott Iškur kommt hier in phonetischer Schreibung vor. Die Bevölkerung ist stark mit amorräischen Elementen gemischt. Sehr dankenswert ist das beigegebene Vokabular, das fast alle Wörter der Ausgabe von Lutz enthält.

Auf weitere Beiträge der Verfasserin aus dem Gebiete der Assyriologie darf man gespannt sein. Bedřich Hrozný.

Hans Henning von der Osten: ANCIENT ORIENTAL SEALS IN THE COLLECTION OF MRS. AGNES BALDWIN BRETT. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, vol. XXXVII.) Chicago, Ill., The University of Chicago Press, 1936. 4°. IX—77 SS.—12 pl.

Ahnlich wie seinerzeit (1934) die Newell-Sammlung bearbeitet der Verfasser jetzt auch die Mrs. Brett-Sammlung der Siegel, die aus 166 Stück besteht. Der Verfasser beschränkt sich auf eine sorgfältige archäologische Beschreibung der einzelnen Siegel, deren Photographien er auf 12 Tafeln bietet, während er die Transkription und Übersetzung der hierzugehörigen Inschriften Ign. J. Gelb und A. Poebel überläßt, wodurch die Einheitlichkeit der Behandlung ein wenig leidet. Sehr nützlich und dankenswert ist hingegen seine systematische Behandlung der Gestalten und Motive der Siegelbilder, die in übersichtlichen Abbildungen jeweilig Verwandtes zusammenstellt. Eine vollständige Bibliographie der weit zerstreuten Literatur erhöht noch den Wert dieser verdienstvollen Edition.

Bedřich Hrozný.

Richard F. S. Starr: NUZI. Report on the Excavations at Yorgan Tepa near Kirkuk, Iraq, conducted by Harvard University in conjunction with the American Schools of Oriental Research and the University Museum of Philadelphia 1927—1931. By Richard F. S. Starr, Ph. D., Fellow for Research in the Near East, Fogg Museum of Art, Harvard University. With appendices by Ruth Sears Chute, Robert W. Ehrich, H. W. Eliot, Rutherford J. Gettens, and Ernest R. Lacheman. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1939. 4°. Vol. I. Texte. XXXVIII, 615 pp. Vol. II. Plates and Plans.

Die von Chiera und Pfeiffer begonnenen und von Starr fortgesetzten, erfolgreichen Ausgrabungen in Jorgan Tepa, dem alten Gasur, späteren Nuzu, haben zahlreiche Altertümer zutagegebracht, die sich von der prähistorischen Zeit an fast über alle Perioden der altorientalischen Geschichte erstrecken. Am besten scheint die altakkadische Zeit des III. Jahrtausends. weiter und vor allem aber die churrische Zeit der Mitte des II. Jahrtausends v. Chr. Geb. durch Funde vertreten zu sein. Dies äußert sich vor allem in den Tontafelnfunden. Außer altakkadischen Inschriften sind in großer Menge, etwa 4000 Stück, Keilschrifturkunden, und zwar vor allem Rechtsurkunden der churrischen Zeit gefunden und bereits zum Teil herausgegeben worden. Auch eine kappadokische Tontafel ist festgestellt worden. Eine lehrreiche Übersicht über die Ausdrücke der materiellen Kultur, die sich in den Texten der churrischen Zeit finden und die die churrische Kultur und teilweise auch die churrische Sprache gut illustrieren, gibt E. R. Lacheman auf SS. 528 ff. Das archäologische Material wird in der Hauptsache von Starr in genauester Weise beschrieben und in dem Tafelband in tadellosen Photographien und Zeichnungen wiedergegeben. Auch hier fällt die große, den Bädern und der Kanalisation gewidmete Fürsorge auf, ähnlich wie in noch größeren Umfang in Mohendscho-Daro und Harappa, wo wir es gleichfalls zum Teil mit churrischer Bevölkerung zu tun haben; siehe meine soeben herausgegebene Schrift über die älteste Völkerwanderung und über das Problem der protoindischen Zivilisation (Prag. 1939).

Wir schließen mit herzlichem Dank an den Herausgeber für die rasche und musterhafte Veröffentlichung des in Nuzu gefundenen archäologischen Materials.

Bedrich Hrozný.

Cyrus H. Gordon, THE DIALECT OF THE NUZU TABLETS. Separatabdruck aus Orientalia VII, 1938, SS. 1-50. Roma, 1938, 8°.

Bald nach der Schrift Moshé Berkooz', The Nuzi Dialect of Akkadian, die sich speziell mit der Orthographie und Phonetik des akkadischen Dialekts von Nuzu befaßt, erscheint der vorliegende Aufsatz C. H. Gordons, der dankenswerterweise die gesamten grammatischen Verhältnisse dieses Dialekts behandelt. Es ist ein mittelbabylonischer Dialekt, der sich deutlich von dem assyrischen Dialekt scheidet (S. 49). Sehr stark sind die Einflüsse des Churrischen, namentlich in der Phonetik und im Wortschatz. So stellt der Verfasser eine Liste von 189 Wörtern zusammen, die sicher oder wahrscheinlich churrischer Herkunft sind und die jetzt eine wert-

volle Bereicherung unseres noch sehr dürftigen churrischen Vokabulars darstellen. Für die churrische Grammatik wichtig ist vor allem die Feststellung des Abstraktsuffixes -ummi und des Suffixes der nomina agentis -uhlu.

Bedrich Hrozný.

Leroy Waterman: ROYAL CORRESPONDENCE OF THE ASSYRIAN EMPIRE. Translated into English, with a transliteration of the text and a commentary. Part IV: Supplement and Indexes. With an interpretation of the Asshur Ostracon by R. A. Bow man. Ann Arbor, Frank E. Robbins, University of Michigan Press, 1936. 8°. XIII—282 pp.—14 Plates. Preis \$ 4.00.

Zu dem von uns in Archiv Orientalni V 304 bereits besprochenen, großen Werke L. Watermans über die Harperschen assyrischen Briefe erscheint nun der vierte, letzte Band, der nebst einer Einleitung über die Form, Herkunft, Datum, Inhalt und Sprache dieser nicht gerade leichten Textgattung ein Glossar ausgewählter Wörter und ausführliche Indices der dort erwähnten Personen-, Götter-, Länder-, Städte-, Fluß- und Tempelnamen, wie auch der Titel bietet. Dadurch wird die Benützbarkeit des umfang- und inhaltsreichen Werkes, wie auch der Harperschen Briefsammlung bedeutend erhöht, wofür wir dem verdienstvollen Herausgeber zu großem Dank verpflichtet sind. Auch einige neue, hierhergehörige Texte, wie auch ein aramäisches Ostrakon in der Übersetzung von Bowman werden hinzugefügt. Hervorzuheben sind auch Nachträge und Berichtigungen zu den früheren Bänden. Auf vierzehn Tafeln werden schöne Reproduktionen von ausgewählten Briefen geboten.

Bedřich Hrozný.

Ellen Whitley Moore: NEO-BABYLONIAN DOCUMENTS in the University of Michigan Collection. Ann Arbor, University of Michigan, 1939, 8°. XVI—72

pp. - 75 pl. autographed texts - 2 pp. Corrigenda. Preis \$ 2.00.

Die Verfasserin, die sich bereits durch ein früheres, ähnliches, von uns in Archiv Orientalni VIII (1936), 370 besprochenes Werk einen Namen gemacht hat, setzt hier ihre Forschungen über die neubabylonischen Texte mit Erfolg fort. Sie gibt hier 96 neubabylonische Inschriften heraus, die den Sammlungen der Michigan Universität in Ann Arbor angehören. Sie gibt diese Texte in Autographien, Transkriptionen und englischen Übersetzungen; die dort vorkommenden Eigennamen faßt sie in einem Index zusammen. Es handelt sich hierbei fast durchwegs um Kontrakte. In Nr. 89, 55 übersetzt die Verfasserin das Wort ameika-äs-din-ni-e mit "Chaldeans" (S. 48), wohl schwerlich mit Recht. Sollten damit nicht eher "die Rauschtrankbereiter" gemeint sein? Vgl. sumer. pastin, gestin "Wein" usw.

Bedřich Hrozný.

F. Thureau-Dangin et Maurice Dunand: TIL-BARSIS par F. Thureau-Dangin et Maurice Dunand avec le concours de Lucien Cavro et Georges Dossin. Ouvrage publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation de Clercq). (= Haut-Commissariat de la République Française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités. Bibliothèque Archéologique et Historique, Tome XXIII). Paris, Paul Geuthner, 1936. 4°. 2 voll. Texte: IV pp. — frontispiece — 166 — I pp. Album: IV pp. — 56 pl. — 6 plans.

Der Ruinenhügel Tell Ahmar am oberen Euphrat, das einstige Til-Barsib, hat durch seine assyrischen und "hethitisch"-hieroglyphischen Altertümer bereits im J. 1911 die Aufmerksamkeit des englischen Archäologen Hogarth erregt. Im J. 1925 wurde dieser Hügel von den französischen Archäologen Perdrizet, Seyrig und Schlumberger untersucht. Im selben Jahre hat der bekannte englische Archäologe L. Woolley dem Schreiber dieses bei einem zufälligen Treffen im Hotel Baron in Aleppo den Vorschlag gemacht, diesen Hügel auszugraben, da "dort die größte Hoffnung, eine »hethitisch∢-hieroglyphisch-assyrische Bilinguis zu finden, bestehe". In der Tat berührt sich in Tell Ahmar die Kellschriftsphäre mit der Sphäre der "hethitischen" Hieroglyphen. Und doch wurde, wie die vorliegende Publikation zeigt, diese Hoffnung getäuscht und die alte archäologische Regel von neuem bestätigt, daß die Ausgrabungen fast immer etwas anderes bringen, als was der Ausgräber erhofft. Trotzdem können die französischen Archäologen, die in den Jahren 1929-1931 drei Ausgrabungscampagnes diesem Hügel gewidmet haben, mit ihren Ergebnissen sehr zufrieden sein. Nicht nur eine neue wertvolle "hethitisch"-hieroglyphische Stele (zum erstenmal von mir übersetzt in Inscriptions hittites hiéroglyphiques, 480 ff.), wie auch Fragmente anderer "hethitischen" und assyrischen Inschriften wurden dort gefunden, sondern ihre Mühe wurde vor Allem durch das Auffinden zahlreicher sehr schönen, ganz einzigartigen assyrischen Wandmalereien aus der Zeit etwa Tiglathpilesars III. und Assurbanipals in dem Palast von Tell Ahmar belohnt. Die in diesen Gemälden behandelten Sujets decken sich im großen und ganzen mit den in den assyrischen Reliefs dargestellten Szenen. Die leider nicht immer gut erhaltenen Malereien wurden vom Herrn L. Cavro sehr sorgfältig wiedergegeben und so der Wissenschaft zugänglich gemacht. Bedřich Hrozný.

Reallexikon der Assyriologie. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrten herausgegeben von Erich Ebeling und Bruno Meissner. H. Bd., 4.—5. Lieferung. Berlin—Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1936—1938. 8°. SS. 241—491—4 Taf. Preis RM 19.20.

Diese beiden Lieferungen, die den zweiten Band des Reallexikons der Assyriologie abschließen, bringen den Schluß des Buchstaben D und den ganzen Buchstaben E. Von den wichtigeren Stichwörtern seien hier besonders die über Edelsteine (von Boson, S. 266 ff.), über die Ehe (von Korošec, S. 281 ff.), über den Ehebruch (von San Nicolò, S. 299 ff.), über

den Eid (von demselben, S. 305 ff.), über das Eisen (von Schachermeyr, S. 316 ff.), über Elam (von König, Christian und Unger, S. 324 ff.), über die 'Emori-Amoriter (von Jirku, S. 362 ff.), über Enki (von Ebeling, S. 374 ff.), über Enlil (von Nötscher und Weidner, S. 382 ff.), über das "Gestirn des Pfluges" Epinnu (von Weidner, S. 409 ff.), über das Erbrecht (von Ebeling, S. 458 ff.), über Eridu (von Unger, S. 464 ff.), wie auch die umfangreiche Monographie über die Eponymen (von Ungnad, S. 412—457, volle 46 Seiten!) hervorgehoben. Hierzu kommen viele kurze Artikel, die vor allem von dem Herausgeber Prof. Ebeling, teilweise auch von Weissbach, von Unger u. a. stammen.

Wir wünschen dem hochwichtigen Unternehmen ein rasches und erfolgreiches Fortschreiten — trotz der Ungunst der Zeit. Bedrich Hrozný.

Claude F.-A. Schaeffer: UGARITICA. Études relatives aux découvertes de Ras Shamra. Première série par Claude F.-A. Schaeffer, Directeur des Fouilles de Ras Shamra. Avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation de Clercq). (= Haut-Commissariat de la République Française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités, Bibliothèque Archéologique et Historique. Tome XXXI: Mission de Ras Shamra. Tome III.) Paris, Paul Geuthner, 1939. 4°. Frontispice — 331 pp. — 32 pl. Preis 200 frs.

In diesem splendid ausgestatteten, mit Tafeln und Abbildungen in reichstem Maße bedachten Bande skizziert der Verfasser zunächst auf Grund der archäologischen Funde die Geschichte Ugarits von dem Paläolithikum an bis zu der griechisch-römischen Zeit. Der Verfasser analysiert hierbei sorgfältig alle die sich in Ugarit kreuzenden fremden Einflüsse: den mesopotamischen, babylonischen, syrischen, ägyptischen, hethitischen, ägäischen usw. Speziell den Einflüssen der ägäischen Welt auf Ugarit ist das zweite Kapitel gewidmet, wo wiederum, soweit dies freilich möglich ist, genauest zwischen den kretischen und den mykenischen Einflüssen unterschieden wird. In dem dritten Kapitel bespricht der Verfasser eine eigenartige, in Ras Samra gefundene Streitaxt aus Kupfer, Gold und Eisen, für die er eine mitannische Herkunft postulieren möchte. In dem vierten Kapitel kommen zwei in Ras Samra gefundene, gut erhaltene Kupferstatuetten eines Gottes und einer Göttin churritischer Herkunft zur Sprache. Sehr verdienstvoll sind auch die beiden letzten Kapitel des Werkes, die eine vollständige, bereits 512 Nummern umfassende Bibliographie der Literatur über die epochalen Funde von Ras Samra, wie auch einen Generalindex zu dieser Literatur bringen. Der Verfasser hebt mit Recht hervor, daß bis jetzt nur etwa ein Achtel der antiken Stadt ausgegraben, und daß vor allem der Palast noch nicht bloßgelegt wurde. Man kann somit auch den künftigen Ausgrabungskampagnes in Ras šamra mit Spannung entgegensehen! Bedřich Hrozný.

Kurt Bittel und Heinz Otto: DEMIRCI-HÜYÜK. Eine vorgeschichtliche Siedlung an der phrygisch-bithynischen Grenze. Bericht über die Ergebnisse der Grabung von 1937. (Archäologisches Institut des Deutschen Reiches, Zweigstelle Istanbul.) Berlin, 1939. 4°. 35 SS.—15 Taf. Preis RM 6.—.

Der verdiente Ausgräber von Boghazköi berichtet hier über eine kurze Grabung, die er in den Tagen vom 9. Juni bis zum 3. Juli 1937 auf Demirci-Hüyük (nordwestlich von Eskišehir) veranstaltet hat. Als Hauptergebnis ist die Feststellung einer zweifarbig polierten Keramik zu buchen, in der schwarzpolierte, gelbgraue und dunkelbraun polierte Ware überwiegt, wobei die Innenseite meist einen helleren Ton zeigt. Dagegen fehlt hier die rote Ware, die erst in den oberen Schichten vorherrschend wird. Die Verfasser glauben hier eine Sonderkultur des III. Jahrtausends v. Chr. Geb. feststellen zu können, die mehr der westkleinasiatischen als der ostkleinasiatischen Kultur zuneigt und zwischen beiden eine Art Übergang darstellt. Besonders bemerkenswert sind weitreichende Beziehungen zur Ägäis und zum Balkan. Hoffentlich wird es möglich sein — wie auch die Verfasser andeuten — in den Ausgrabungen auf Demirci-Hüyük fortzufahren.

Johannes Friedrich: ENTZIFFERUNGSGESCHICHTE DER HETHITISCHEN HIEROGLYPHENSCHRIFT. (Die Welt als Geschichte. Herausgegeben von Hans Erich Stier und Fritz Ernst. Sonderheft 3). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1939. 8°. II—52 SS. Preis 3.60 Mk.

Der Verfasser gibt hier eine lichtvolle Darstellung der Entzifferungsgeschichte der sogenannten hethitischen Hieroglyphenschrift von den ersten kleinen Anfängen, von Sayce und Menant an, bis zu den letzten Arbeiten Bosserts, Forrers, Gelbs, Hroznýs und Meriggis, Als aktiv nichtbeteiligter, der Entzifferung jedoch aufmerksam folgender Forscher ist er wohl hierzu mehr als jemand anderer berufen. Es ist ihm auch gelungen. ein im Ganzen zutreffendes Bild des Ganges der Entzifferung zu geben. Seinem eher zurückhaltenden Wesen entspricht es, daß er sich über die im letzten Stadium der Entzifferung erreichten Übersetzungen, wie auch über den Charakter der entzifferten Sprache nur mit großer Vorsicht äußert. Auch ein Fachmann kann aus dem Schriftchen allerlei lernen. So war dem Ref. z. B. die von dem Verfasser auf S. 13 erwähnte Mitarbeit J. Halévys an der Entzifferung der "hethitischen" Hieroglyphenschrift gänzlich unbekannt. Als Probe der Übersetzungen des Ref. und Meriggis auf S. 50 f. hätte sich ein weniger unklarer Text als Carchemisch I A, 6 wohl besser geeignet. B. Hroznú.

Eugène Cavaignac: LE PROBLÈME HITTITE. (= Études d'archéologie et d'histoire. Collection dirigée par André Piganiol, professeur à la Sorbonne.) Paris, Ernest Leroux, 1936. 8°. XX—201 SS.—2 cartes—8 pl. Preis 25.— frs.

Die vorliegende Schrift eines Althistorikers gibt einen guten Überblick über die Geschichte der hethitischen Völker und deren Probleme nach dem Stand etwa vom Jahre 1936. In weitem Maße berücksichtigt sie dabei bereits die Ergebnisse der Entzifferung der "hethitischen" Hieroglyphen, was anzuerkennen ist. Unannehmbar sind hingegen einige geographische Aufstellungen des Verfassers, so wenn er z. B. Palä und Tumanna noch immer westlich von dem Flusse Halys sucht, Hakmis mit Amasia identifiziert u. dgl. m. Siehe Ar. Or. 7 (1935), 158 f. u. 174. Bedrich Hrozný.

Albrecht Goetze: THE HITTITE RITUAL OF TUNNAWI. Interpreted by Albrecht Goetze in cooperation with E. H. Sturtevant. (= American Oriental Series. Volume 14.) New Haven, Conn., American Oriental Society, 1938. 8°. XII, 129 pp.

Der Verfasser bietet hier - unter Mitarbeit des Komparatisten und Hethitologen E. H. Sturtevant - eine erstmalige genaue Transkription und Übersetzung des interessanten keilschrifthethitischen Textes KUB VII 53+KUB XII 58, als dessen Autorin die Magierin ("die Alte", die Sibylle) Tunnavi genannt wird. Dieser Text behandelt durch "sympathische Magie" eine "Unreinheit", die Kinderlosigkeit oder Fehlgeburt zur Folge hat. In dem ausführlichen Kommentar behandelt der Verfasser eine ganze Anzahl noch dunkler hethitischer Ausdrücke, um deren Erklärung er sich oft mit großem Erfolg bemüht. So wird z. B. S. 42 f. das hethitische Wort happešar als die phonetische Lesung des Ideogramms UZU CR(. HI . A) "Glied(er)" erwiesen, Auf S. 53 ff, wird die Bedeutung von vappu- als "Flußufer, Lehmgrube" festgestellt. Als Übersetzung des Götternamens Kulšėš schlägt der Verfasser S. 63 "Dämonen" vor. Der Zusammenhang mit der Verbalwurzel kuls- "ansehen, bewachen" läßt indes eine Bedeutung wie "Wach- und Schutzgottheiten" sehr wahrscheinlich erscheinen; beachte auch die Namen der von mir hierzugestellten etruskischen Gottheiten des Janusgottes Culsans und der Unterweltsgöttin Culśu. S. 63 f. wird für das Wort IM-aš "Lehm" die Lesung vilanaš festgestellt. Sehr wahrscheinlich ist auch die Bedeutung "Schlamm, Mörtel" für das viel besprochene Wort purut. S. 70 wird für haršavar die Bedeutung "Feldbestellung" vorgeschlagen; als wahrscheinliche Etymologie käme wohl gr. aoów, lat. aro, got. arjan, slav. orati "pflügen" in Betracht. Nach S. 72 ist das hethitische Wort für "Leber" lišši. Usw. Die Schrift stellt eine wertvolle Bereicherung besonders der hethitischen Lexikographie dar. Bedřick Hroznů.

C. W. M. Cox and A. Cameron: MONUMENTS FROM DORYLARUM AND NACOLEA. (= Publications of the American Society for Archaeological

Research in Asia Minor. Monumenta Asia e Minoris Antiqua. Vol. V.) Manchester, Manchester University Press, 1937. 8°. LII—204 SS. —64 pl. Preis 40 sh.

Dieser fünfte Band der Publikationen der American Society for Archaeological Research in Asia Minor ist den griechisch-römischen enigraphischen Denkmälern aus der Umgebung der kleinasiatischen, frygischen Städte Dorylgeum und Nacolea gewidmet. Er ist im Wesentlichen die Frucht einer vierwöchentlichen Ferienreise, die die beiden Verfasser in den Tagen 26. März bis 21. April 1931 nach diesem Gebiete unternommen haben. In dieser Zeit, oft im Schnee- und Regenwetter, ist es ihnen gelungen, nicht weniger als 323 derartige Denkmäler aufzunehmen und zu photographieren. Von diesen Denkmälern sind bisher nur 41 herausgegeben worden, wovon nur 5 auch mit Bild. Diese Texte, vervollständigt durch weitere, die aus den Sammlungen Sir William Ramsays, Dr. Sterretts, Dr. Schönewolfs, wie auch des Österreichischen Archäologischen Instituts stammen, werden hier nun in der sorgfältigsten Weise herausgegeben und kommentiert. Reiches Namenmaterial, das teilweise auch in die vorgriechischen Zeiten zurückreicht, wird uns hier geboten. Von den religiösen Kulten dieser Gegenden tritt am meisten der des Zeus Bronton hervor. Wertvolles archäologisches Material bringen besonders die doryläischen Grabtüren. Unter den Gegenständen, die auf ihnen dargestellt sind und die wohl durch "sympathische Magie" den Verstorbenen zuteil werden sollen, fallen unter anderem z. B. die Sandalen (S. 24 ff.) hervor, die auch den hieroglyphischen "Hethitern" öfters ins Grab oder Grabesheiligtum mitgegeben oder nachher geopfert wurden (s. meine Inscriptions hittites hiéroglyphiques, S. 171, Anm. 2, S. 173, Anm. 8, S. 228, V. usw.). Auch die Hethitologie kann aus den schönen Veröffentlichungen der American Society for Archaeological Research in Asia Minor, die sich naturgemäß vor allem mit den Denkmälern der griechisch-römischen Zeit be-Redřich Hrozný. fassen, manches lernen.

Lachish I (Tell ed-Duweir). THE LACHISH LETTERS by Harry Torczyner, Bialik Professor of Hebrew in the University of Jerusalem, Lankester Harding, Alkin Lewis, J. L. Starkey. The Wellcome Archaeological Research, Expedition to the Near East. Published by the Trustees of the Late Sir Henry Wellcome. London, Oxford University Press, Sir Humphrey Milford, 1938, 4°. Frontisplece, 223 SS. und eine Schrifttafel. Preis 25 sh.

Im Jahre 1935 hat der seither ermordete englische Archäologe John Starkey während der dritten Ausgrabungskampagne auf Tell ed-Duweir in Süd-Palästina in den Ruinen eines Stadttorturms achtzehn hebräische Ostraka gefunden. Dieser kostbare Fund wird uns nun durch den Bialik-Professor des Hebräischen an der hebräischen Universität Prof. Harry Torczyner in Jerusalem in sorgfältiger Bearbeitung, Transkription, Übersetzung und Kommentar geboten. Getreue Kopien der oft sehr undeutlichen Texte werden durch L. Harding beigesteuert. Außerdem werden auch sehr schöne Photographien der Ostraka aus der Hand R. Browns beigefügt, die die Kontrolle der Entzifferung der Texte ermöglichen. J. L. Starkey berichtet über die Entdeckung dieser Texte. Es stellt sich heraus, daß es sich um hebräisch abgefaßte Briefe aus der Zeit unmittelbar vor der Eroberung und Zerstörung Jerusalems im Jahre 586 vor Chr. Geb. durch Nebukadnezar II. handelt. Genauer dürfte diese Korrespondenz aus den Jahren 588-587 vor Chr. Geb. stammen. Der Adressat der Briefe ist ein gewisser Jazûs, wohl der Militärkommandant von Lachis, Der Absender ist ein gewisser Hosasjahu, den wir uns als Kommandanten einer nördlich von Lachis und Azeka gelegenen Festung vorstellen müssen. Besonders interessant ist der Brief Nr. 4, wo von Feuersignalen von Lachis die Rede ist, während Azeka keine mehr sendet, da es offenbar bereits von den Babyloniern erobert wurde. Durch diesen Brief ist die bis dahin nur vermutete Identifikation von Tell ed-Duweir mit Lachis bestätigt worden. Auch von einem Propheten ist in den Briefen die Rede, in dem Torczyner den Propheten Urijjahu aus Kirjath-Jearim (Jeremia 26, 20 ff.), dagegen R. Dussaud in Syria 19, 256 ff, und andere wohl richtiger den Propheten Jeremia erblicken wollen. Auch sonst bieten die hochinteressanten Texte allerlei Probleme, die erst durch Mitarbeit aller berufenen Fachgenossen werden aufgehellt werden können. Sehr wichtig ist die genaue Datierung der Texte in paläographischer Hinsicht, für die Einordnung der nicht datierten hebräischen Inschriften. A. Lewis analysiert zum Schluß die auf den Ostraka verwendete Tinte.

Das in jeder Hinsicht gediegene Werk ist von der Oxford University Press in glänzender Weise ausgestattet worden. Bedřich Hrozný.

Biblia Hebraica adjuvantibus W. Baumgartner, G. Beer, J. Begrich, J. A. Bewer, F. Buhl, J. Hempel, F. Horst, M. Noth, O. Procksch, G. Quell, Th. H. Robinson, W. Rudolph, H. H. Schaeder edidit R u d. Kittel. Textum Masoreticum curavit P. Kahle. Editionem tertiam denuo elaboratam ad finem perduxerunt A. Alt et O. Eissfeldt. Stuttgartiae, Priv. Württ. Bibelanstalt 1937. 8°. XL, 1434 SS.

Diese dritte Auflage der Kittelschen Biblia Hebraica erscheint in einer vollkommen neuen Gestalt. Nicht nur hat sie größere hebräische Drucktypen und größeres Format, sondern auch der Masoretentext hat durchgreifende Änderungen erfahren, wobei diesmal auch die Masora selbst hinzugefügt worden ist. Als Grundlage des Masoretentextes ist von den Herausgebern nicht mehr die bisher beste Gestalt desselben, die von Ben Chaijim gebotene, benützt worden, sondern man hat diesmal, auf den diesbezüglichen Forschungen Paul Kahles fußend, auf seine Urform, wie sie Ben

Ascher darbot, zurückgegriffen. So ist dieser Ausgabe des Alten Testaments vor Allem die älteste datierte Handschrift desselben B 19 A der öffentlichen Bibliothek von Leningrad zugrundegelegt worden. Daneben konnte auch die verwandte Prophetenhandschrift der Karäersynagoge von Kairo noch unmittelbar vor dem Reindruck benützt worden. Der Ben-Aschersche Text wurde weiter an der Hand einer Abhandlung des Mischael ben 'Uzziel über die Differenzen des Ben Ascher und Ben Naftali sorgfältig durchgeprüft. Auch die Londoner Pentateuch-Handschrift Or. 4445 des British Museum, gleichfalls eine Ben-Ascher-Handschrift, wurde benützt. Selbstverständlich wurden auch alte Bibel-Handschriften berücksichtigt. Die kleine Masora befindet sich am Rande, die große soll separat in einem Nachtrag veröffentlicht werden. Auf diese Weise ist eine musterhafte kritische Ausgabe des ältesten erreichbaren hebräischen Bibeltextes entstanden, die jetzt nicht nur eine gesicherte Basis für die künftige alttestamentliche Forschung, sondern auch ein unentbehrliches Hilfsmittel für den Universitätsunterricht abgeben wird. Wir schließen mit herzlichsten Dank an die gelehrten Herausgeber, vor allem an den Hauptherausgeber Prof. P. Kahle, dem die Sorge für den masoretischen Text oblag.

Bedřích Hrozný.

Louis Finkelstein, THE PHARISEES. The sociological background of their faith. Volume I. II. Philadelphia. The Jewish Publication Society of America. 1938. 80, 793 pp. \$ 2.50 per volume.

In diesem großen Werke behandelt Finkelstein, wie schon am Titelblatte angegeben, den "soziologischen Hintergrund" des pharisäischen Glaubens (ich würde lieber sagen: der pharis. Lehre), eine Anschauung, die er das erste Mal in einem Artikel in Harvard Theol. Review XXII (1929) entwickelt hat. Das ist ein ganz neuer Gesichtspunkt. Mehr Neues noch enthält das Vorwort zu diesem Werke. Darnach ist Pharisäismus gleich Judentum. Diesen Gedanken kann man noch leicht hinnehmen, da er durch den Verlauf der Geschichte bewiesen ist, aber Finkelstein bleibt dabei nicht stehen, leitet gewissermaßen auch das Christentum vom Pharisäismus ab, wo doch bekanntlich der Stifter des Christentums im schwersten Kampfe mit den Pharisäern stand, ja auch der Islam sei aus dem Pharisäismus zu erklären und sogar die puritanische Bewegung in England im 17. Jahrhundert. F. hätte sein schönes Werk nicht mit solchen fern liegenden Annahmen belasten sollen, die doch mehr auf Sensation und Wichtigtuerei hinauslaufen.

Die Annahme des "soziologischen Hintergrundes" jedoch, aus dem F. den Pharisäismus herauswachsen läßt, ist sehr der Beachtung wert. Das Wesen der pharisäischen Partei im Judentum sei in dem ständigen Konflikt zu suchen, der zwischen Land und Stadt geherrscht habe; die Pharisäer befanden sich in der Stadt (hauptsächlich Jerusalem) und ihre An-

sichten, Lehren und - Interessen waren verschieden von denen des Großteils der übrigen Bevölkerung, das auf dem Lande lebte. Der Pharisäismus trug den Sieg davon und bildet das spätere, das heutige Judentum. Daß "Schriftgelehrte" und Pharisäer identisch sind, versteht sich von selbst, aber auch die Leviten, als plebeisches Element, bedrängt von den aristokratischen Priestern, gehörten zu ihnen, "Wenn Jerusalem die Heilige Stadt der Welt geworden ist, so war das nicht dem Tempel und den Priestern, sondern den Leviten und den Schriftgelehrten zu verdanken" (S. 23). Das Landvolk (hebr. עם האדע) mußte bei den Pharisäern schon darum in Verruf kommen, weil es levitisch unrein war. All die Unterschiede nun, die nach der rabbinischen Überlieferung Pharisäer von Sadduzäern trennten, sind nach diesem Gesichtspunkte zu erklären. Die Sadduzäer bildeten die Aristokratie des jüdischen Volkes, und wenn auch in der Hauptstadt wohnend, so hatten sie doch ihre Besitzungen auf dem Lande, und ihre (nicht nur religiösen, sondern auch materiellen) Interessen waren von denen der plebeischen Pharisäer verschieden. Die Wasserlibation z. B. am Laubhüttenfeste wurde von den Sadduzäern nicht anerkannt, weil ihnen das Wasser als Gottesgabe nicht besonders imponierte, sie waren ja mehr an das Land als an die Stadt gebunden . . . Man könnte aber umgekehrt auch behaupten, daß das Wasser dem Bauern womöglich noch nötiger sei als dem Stadtbewohner . . . Am Versöhnungstage, da der Hohepriester das Allerheiligste betrat, mit der Weihrauchpfanne in der Hand, sollte er nach der Lehre der Pharisäer erst im Raume selbst den Weihrauch entzünden, nach der der Sadduzäer draußen, bevor er den Raum betrat, also schon in Rauch gehüllt - und für sie spricht der Wortlaut der Bibel; warum sind die Pharisäer davon abgewichen? Einer Mutmaßung J. Z. Lauterbachs folgend, behauptet F., daß die Pharisäer hiermit einer superstitiösen Furcht der Sadduzäer entgegentreten wollten - nun doch ein Grund, der nicht auf den Unterschied zwischen Land und Stadt, zwischen aristokratischer und plebeischer Auffassung zurückgeht. Wären da nicht Folgerungen zu ziehen auch für die anderen Differenzen? Das zu Ehren des Sabbateinganges anzuzündende Licht konnten die Sadduzäer nicht mitmachen (bekanntlich auch die Karäer nicht, die noch heute existieren), angeblich darum, weil doch die patrizischen Farmer auf dem Lande eine Beleuchtung nicht brauchen (S. 132 ff.), Aber das Anzünden der Lichter kann doch eine gewollte Solemnität zu Ehren des Sabbat bedeuten wollen, wie aus Jes. 24, 15 gefolgert wurde, und das hat doch mit Klassenverhältnissen nichts zu tun. Daß der Er ub (theoretische Verbindung der Haushaltungen am Sabbat) den Gegenstand "bitterer" Kontroverse zwischen den beiden Sekten gebildet habe (S. 135), ist in der talmudischen Literatur nicht zu ersehen; M. Erubin 6, 2 beweist das nicht.

Da der Unterschied zwischen Pharisäern und Sadduzäern letzten Endes, nach Finkelstein, auf den Unterschied zwischen Plebejern und Aristokraten hinausläuft, so ist er im Stande, den gleichen Unterschied auch in biblischer Zeit zu verfolgen (S. 179 ff.). "Wir reihten zwei Gruppen von Schriften gegen einander; die eine, priesterlich und aristokratisch, verneint Engel; die andere, plebeisch und levitisch, behauptet, fortgesetzt und lebhaft, deren Existenz." Merkwürdigerweise kommt diese Differenz nur im Neuen Testament zur Sprache. F. untersucht nun, auf diese Differenz hin, eine Reihe alter biblischer Schriften: Esther, Judith, Job, Koheleth, Psalmen (plebeische und aristokratische Psalmen).

Ein großer Teil des Buches ist also biblischen Fragen gewidmet, etwas, was man eigentlich in einem Werke über die Pharisäer nicht vermuten würde. Es kommen aber da, in der Tat, ganz interessante Dinge zur Sprache. Namentlich in Bezug auf den Propheten Ezechiel kommt F. zu überraschend neuen Ansichten; er konstruiert Vorfälle im frühen Leben Ezechiels, die ihn tief beeinflußten, und es werden Daten und Jahre exakt ausgewiesen. Dem ist Appendix B gewidmet, Vgl. besonders die Exegese von Ez. 1, 1-2 (unter den vielen Meinungen, die F. zu dieser Stelle aufzählt, fehlt, meines Erachtens, diejenige, wonach es ein Datum sei der Befreiung Babels von assyrischer Herrschaft). In dieser Beziehung scheint mir der Ausdruck "from the fifth year of Jehojachin's reign" (S. 635) irrig zu sein; I. captivity, wie Paar Zeilen weiter unten bei F. selbst steht. Ezechiel war nach F. ein "artisan" (Werkmeister). Hiram in Ez. 28 ist nicht der "arme" König von Tyros, sondern = Nebukadnezar, der gewaltige König von Babylon (S. 337); auch die Prophetie gegen Agypten legt er so aus (S. 338), und selbst Gog und Magog! Im Kapitel "Der Ursprung der prophetischen Lehre vom Frieden" (S. 344 ff.) wird behauptet, es habe im alten Israel drei Parteien gegeben: der Farmer war ein Nationalist, der kein Kompromiß kannte; der städtische Plebeier ein liberaler (freisinniger?) Universalist; dann der höfische Aristokrat, ein verstockter Opportunist. Das sind sehr gewagte moderne Schlagwörter. deren Gültigkeit sehr bezweifelt werden kann.

Aus dem weiteren reichen Inhalt dieses Teiles des Werkes seien hervorgehoben die Ausführungen über Haggai und Zecharja (S. 506), über S*naa (S. 511), über die Familie B'ne Hakoz (S. 512) usw. Und ebenso wie F. seine Theorie retrojeziert in biblische Zeit, so hat er auch, im Dienste derselben Theorie, einen Ausblick auf das heutige Palästina (S. 516). Zu all dem ist schwer, Stellung zu nehmen. Samuel Krauss.

Rocznik Orjentalistyczny wydaje Polskie Towarzystwo Orjentalistyczne. Tom XII (1936): Z zasiłku Funduszu Kultury Narodowej. Lwów 1936. 8°. (8) + 246 SS.

Zu meinem Leidwesen ist mir dieses Buch erst vor kurzem zur Besprechung zugekommen. Ich ziehe aber ein wenngleich reichlich verspätetes Referat vor, als daß die Leser unserer Zeitschrift vom Inhalte dieser gediegenen Publikation gar nichts erfahren sollten.

Das Jahrbuch wurde dem Andenken des polnischen Sprachgelehrten, Polyglotten und Sanskritisten Andrzej Gawroński, dessen vorzeitiger Heimgang sich im J. 1937 zum zehnten Male jährte, gewidmet. Mit seiner Persönlichkeit und Lebensarbeit befassen sich drei lehrreiche und pietätsvolle Aufsätze am Schlusse des Bandes: "Andrzej Gawroński and Sanskrit Textual Criticism" von E. H. Johnston, pp. 209—215, "Wspomnienie o Andrzeju Gawrońskim w dziesięciolecie zgonu" (Erinnerungen an A. G. zur zehnten Wiederkehr seines Todes) von Eugenjusz Słuszkiewicz, pp. 216 bis 230, mit wertvollen Exkursen über namhafte Polyglotten der Weltlinguistik, und "Przed dziesięciu laty. Garść wspomnień o Andrzeju Gawrońskim" (Vor zehn Jahren. Eine Handvoll Erinnerungen an A. G.) von Helena Willmanowa-Grabowska, pp. 231—236.

Den Löwenanteil an den Aufsätzen hat in verschiedenen Formen die Turkologie. Hierher zählt, wenn man sprachgeschichtlich vorgehen will, vor allem Marjan Lewickis "O tekście sanskrycko-tureckim w piśmie brāhmi wydanym przez Stönnera" (über den von Stönner herausgegebenen sanskrit-türkischen Text in brāhmi-Schrift), pp. 194—208, ein Aufsatz, der speziell auf die Untersuchung des türkischen Bestandteiles gerichtet ist.

Phonetische Rückschlüsse aus alten türkischen Transkriptionstexten ziehen Tadeusz Kowalski in seiner Arbeit "O ks. Michała Wieczorkowskiego T. J., misjonarza perskiego, pracach tureckich" (Über die türkischen Schriften des persischen Missionars P. Michael Wieczorkowski S. J.), pp. 1—28, und Ananjasz Zajączkowski im Aufsatze "List turecki Sulejmana I do Zygmunta Augusta w ówczesnej transkrypcji i tłumaczeniu polskiem z r. 1551" (Das an Siegmund August gerichtete türkische Schreiben Sulejmans I. v. J. 1551 in gleichaltriger Transkription und polnischer Übersetzung) pp. 91—118 (mit einer Tafel). Während letzterer vornehmlich sprachliche Erscheinungen zum Gegenstand seiner umsichtigen Ausführungen macht, behandelt Kowalski neben linguistischen Momenten auch die Tätigkeit des vortrefflichen Missionars von weiterem Gesichtspunkte aus.

Der osmanischen Geschichte entnommen ist J. Pajewskis "Legacja Piotra Zborowskiego do Turcji w 1568 r. Materiały do historji stosunków polsko-tureckich za panowania Zygmunta Augusta". (Die Botschaft Peter Zborowskis in der Türkei i. J. 1568. Materialien zur Geschichte der polnisch-türkischen Beziehungen unter Siegmund August), pp. 29—90. Die zehn hier veröffentlichten, zum Teile sehr umfangreichen Briefstücke der polnischen Diplomatie beleuchten gut den Gang der in Istanbul geführten Verhandlungen, obwohl sie in der Hauptsache mißlangen.

Eher anregend ist T. Mańkowskis "Zagadkowy malarz polski w Turcji w XVIII wieku" (Ein rätselhafter polnischer Maler in der Türkei im XVIII. Jh.), p. 119—121. Es handelt sich um den von Gianbatista Toderini erwähnten "Pittore di Scutari", "Mečti" genannt, der, so sehr berühmt er gewesen sein soll, sowohl der Persönlichkeit als den Werken nach bisher nicht zu identifizieren ist. Unwillkürlich erinnert man sich, daß einen ahnlichen Fall später C. Vilh. Jacobovsky im Aufsatze "Var Albertus Bobovius — Ali Bec, den lärde "Pålniske Turcken", miniatyrmålare?" (Svenska Orientsällskapet Årsbok 1937, pp. 39—50) behandelt hat.

Der türkisch-mongolischen Sprachvergleichung gelten die "Contributions aux études altaïques": IV. "Sons intercalaires" und V. "N nominal" von Władysław Kotwicz, pp. 122—142. Demselben ausgezeichneten Gelehrten verdanken wir außerdem noch die Herausgabe von zwei Arbeiten: "Obrzędy weselne Burjatów. Z dziennika J. Kowalewskiego" (Burjätische Hochzeitszeremonien. Aus dem Tagebuche des verstorbenen Józef Kowalski), pp. 143—152, Aufzeichnungen, die, obwohl ein Jahrhundert zurückliegend, nun umso beachtenswerter sind, als alte Bräuche unter den Burjaten von Selenginsk stark im Schwinden begriffen erscheinen; "Pieśni liryczne Gilaków. Ze spuścizny rękopiśmiennej" (Lyrische Gesänge der Gilaken. Aus dem handschriftlichen Nachlaß) des 1918 verstorbenen Bronislaw Piłsudski, pp. 159—175.

Die Sinologie betreffen: "Wiadomość o Polsce w dziele chińskiem z w. XVII' (Nachrichten über Polen in einem chinesischen Werke aus dem XVII. Jh.) von Witold Jabłoński, pp. 176—180, und "Notes sur l'ancienne littérature populaire en Chine. 1° Le Pien-Wen' von Jan Jaworski, pp. 181 bis 193.

In der Chronik pp. 237—246 findet man neben Personalnachrichten zwei kleinere Referate Tadeusz Kowalskis über den XIX. internationalen Orientalistenkongreß einerseits und über seine 1936 unternommene Studienreise in Südanatolien andrerseits.

Sämtliche Arbeiten geben ein schönes Zeugnis von dem hohen Stand der polnischen Orientalistik und sind, wo sie sich der polnischen Sprache bedienen, von französischen Restimees begleitet. Jan Rypka.

E. Benveniste: LES INFINITIFS AVESTIQUES. Paris, Adrien Maisonneuve, 1935. 89, 115 p., 20 frs.

Cette étude de Benveniste est très importante pour l'exégèse avestique. Dans sa préface (1—9), Benveniste se plaint, non sans raison, que le Altiranisches Wörterbuch de Bartholomae doive encore faire autorité pour longtemps, en raison de son interprétation, et que la grammaire comparée tire ses enseignements des formes avestiques et surtout, des infinitifs avestiques tels qu'ils se trouvent groupés dans ce dictionnaire.

M. Benveniste, dont on apprécie généralement anjourd'hui les pénétrantes études en matière de grammaire indocuropéenne comparée, complète et redresse des opinions encore en faveur actuellement. Dans la première partie (11-60), il examine les formes douteuses, et dans la seconde (61-100), les infinitifs authentiques. En s'appuyant sur ses devanciers: Andreas, B. Geiger, Junker, Lommel, Meillet, Renou, Tedesco et Wackernagel, il étudie minutieusement le rôle de la forme réelle ou imaginaire de l'infinitif et son importance. Il compare ces formes soit avec celles de l'ancienne langue védique, soit avec celles des langues iraniennes plus récentes. Il en vient ainsi à éliminer à peu près 180 formes différentes d'infinitifs avestiques pour des raisons de critique textuelle ou d'interprétation, ne retenant qu'un quart des infinitifs enregistrés par Bartholomae dans son Altiranisches Wörterbuch. Cette étude qui complète son travail « Les origines de la formation des noms indoeuropéens » doit être considérée, désormais, avec ce dernier ouvrage, comme indispensable à quiconque s'occupe d'exégèse avestique. V. Lesnú.

Josef Friedrich Kohl: DIE SÜRYAPRAJÑAPTI. Versuch einer Textgeschichte. (= Bonner Orientalistische Studien, Heft 20.). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1937, 8°. XLIV — 112 S. 10 RM.

Die Uneinheitlichkeit der Süryaprajňapti, eines astronomischen Jaina-Werkes, wurde schon von A. Weber betont. In Ing. Stud. X. 254 ff. nahm Weber an, daß die Süryaprajňapti eine Art Sammelwerk sei, dessen Bestandteile verschiedenen Zeiten angehören dürften. J. F. Kohl nahm nun eine genaue Untersuchung dieses Werkes vor und verglich es zugleich mit anderen kosmographischen Upanga's, namentlich mit dem VII. Abschnitte der Jambūdvīpaprajňapti. Und das Ergebnis seiner Untersuchung ist in der oben genannten Studie niedergelegt.

Das Buch hat zwei Teile, die Einleitung (VII—XLII) und den Text (73—108). In der Einleitung macht uns der Verfasser mit allem zum Verständniß der Arbeit nötigen bekannt. Er macht uns darauf aufmerksam, daß aich schon im Bau der Süryaprajnapti zwei Risse bemerkbar machen, und zwar der erste nach dem IX. Kapitel und der zweite nach dem XVI. Kapitel. Während nämlich in den Kapiteln I—IX die Sonne im Mittelpunkte der Ausführungen steht, tritt im zweiten Teil der Mond mit seinen Häusern in den Vordergrund. Den Inhalt ab Kapitel XVII bis zum Ende bildet eine allgemeine Gestirnkunde. Was den Sonnenabschnitt anbelangt, glaubt der Verfasser unverkennbare Züge einer einheitlichen Redaktion zu finden. Nicht so einheitlich ist der Mondabschnitt, der deutliche Spuren einer Entwickelung zeigt. Mit dem Sonnenabschnitte hat er den Zug gemein, daß auch ihm ein gemeinsamer Text mit der Jambūdvīpaprajnapti zu Grunde liegen muß, wenn wir auch im Mondabschnitt der Süryaprajnapti eine viel umfassendere Schilderung des Mondlaufes vor uns haben als in der Jam-

būdvīpaprajūapti. Der Gestirnabschnitt jedoch ist nachträglich hinzugearbeitet und Kohl führt überzeugende Gründe für diese seine Ansicht an.

Wie überzeugend der erste Teil dieser vortrefflichen Studie ist, so sorgfältig ist auch der Text herausgearbeitet. Auch die Einrelhung dieser Arbeit in die Sammlung ist begrüßenswert. Sie macht gewiß der Bonner Schule alle Ehre.

V. Lesný.

Walter Ruben: STUDIEN ZUR TEXTGESCHICHTE DES RÄMÄYANA. (= Bonner Orientalische Studien. Heft 19). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1936. 80, XVII + 263, RM. 13.50.

Ruben's Studien sind eine sehr verdienstliche Arbeit. Sein Buch besteht aus: A. Untersuchungen zur Textgeschichte des Rāmāyana (S. 1—69), B. Textproben (S. 70—222). Ein Anhang bietet an erster Stelle die Einleitung des Kommentars des Rāmānuja, behandelt unter anderem auch theologische Stellen aus der Katakaţīkā; wichtig ist auch die Kollation von 14 Mahābhāratahandschriften Mahābhāratatextes XIII. 3822-30 und ein Exkurs über den Sūta.

Das Ziel dieser Arbeit Ruben's ist, das Rāmāyana für eine kritische Ausgabe reif zu machen. Deshalb untersucht Ruben den Wert der verschiedenen Versionen. Wie beim Mahäbhärata wird man sich auch beim Rămăyana vorerst begnügen müssen zwei Rezensionen zu unterscheiden, die nördliche (N) und die südliche (S) und jede Rezension wieder weiter in "Versionen" einzuteilen. Ruben teilt N in die nordwestliche (A) und nordöstliche (B) und S in die der beiden ältesten Kommentare, der Amrtakataka-tikā (C) und die des Rāmānuja (D). An Vorarbeiten seiner Vorgänger in der Bonner Schule (Gildemeister, Jacobi, Kirfel) sich anlehnend und auf Grund eigener Untersuchungen kommt Ruben zu der augenscheinlich richtigen Behauptung, daß man von der Rekonstruktion eines Archetypus sprechen kann und daß man Verse, die sich in allen Versionen finden oder die nur in einer Version fehlen, diesem Archetypus zuschreiben muß. Dieser Archetypus umfaßt nach Ruben's Berechnung ungefähr die Hälfte der heute überlieferten Verse und an dieser Zahl sind merkwürdigerweise alle Versionen ungefähr in gleichem Maß beteiligt. Als Heimat des Archetypus dürfte Ayodhya gelten. Außer diesem Archetypus wird es aber einen älteren Urtext gegeben haben und einen solchen hat schon Jacobi (ZMDG, 1897 S. 605 ff.) gesucht. Im Einklang mit seinen Vorgängern spricht auch Ruben von einer Umarbeitung und Brahmanisierung des Rămāyana, denn nach seiner Ansicht war das älteste Rāmāyana eine Tendenzdichtung der Ksatriyas: sein Wort zu halten ist das höchste sittliche Gebot des alten indischen Ritters und der "Himmel", nicht die "Erlösung' sind sein Lohn. Ob diese Brahmanisierung bewußt oder unbewußt geschah, bleibt dahingestellt. Ich würde mich eher für eine unbewußte Brahmanisierung entscheiden.

Mühsam erarbeitet, aber sehr wertvoll ist der zweite Teil der Arbeit, Eins vermisse ich in diesem wervollen Beitrag zur Frage nach der Gestalt, der Herkunft und dem Alter der altindischen epischen Dichtung: nicht einmal gestreift wird die Frage, ob der Archetypus oder eher der Urtext schon in Sanskrit gedichtet war. Am heftigsten hat sich Jacobi gegen die ursprüngliche Prakritabfassung der Epen ausgesprochen (verg). Jacobi "Das Rāmāyana", Bonn 1893, S. 62 und in ZDMG, XLVIII., S. 407-17 "War das Epos und die profane Litteratur Indiens ursprünglich in Prakrit abgefaßt?"), aber nach meiner Überzeugung mit Unrecht. In einem demnächst erscheinenden Aufsatz werde ich versuchen, die alte Ansicht von A. Barth und George Grierson mit neuer Beweisführung zu unterstützen, daß der Urtext von Rāmāyana und viele alte Heldenlieder des Mahābhārata ursprünglich in Prakrit abgefaßt waren. Vielleicht wird Prof. Ruben aus der reichen Fundgrube seines Wissens den vermißten Beitrag selbst liefern können. V. Lesny.

Otto Spies: AN ARAB ACCOUNT OF INDIA IN THE 14th CENTURY. (= Bonner Orientalistische Studien, Heft 14.). Stuttgart, W. Kohlhammer 1936. 78 S. Preis 3 RM.

Die Araber haben sich frühzeitig mit der Astronomie und Geographie befaßt. Sie haben in dieser Hinsicht der Wissenschaft wertvolle Dienste geleistet und die Verdienste arabischer Seefahrer um die Erdkunde und Kulturgeschichte sind allgemein anerkannt. Auch Indien und Ceylon besuchten Araber vorerst als Kaufleute und Seefahrer und schon vor den arabischen Angriffen auf Indien bestanden dort arabische Siedlungen und Stellen für den Seehandel. Als dann im VIII. Jahrhundert der Islam in Indien Boden gewonnen und die Macht ergriffen hatte, wuchs die Zahl der arabischen Nachrichten über Indien.

Al-Bērūnī's Werk über Indien ist bekannt und in Übersetzung zugänglich gemacht. Aber auch Subh ul-A'shā, ein enzyklopädisches Werk al-Qalqashandī's, enthält wertvolle Nachrichten über Indien und die Wissenschaft ist Otto Spies zu Dank verpflichtet, daß er diese elf Kapitel des arabischen Werkes, die sich auf Indien beziehen, übersetzt hat. Shihābuddīn Abu 'l-'Abbās Ahmad b. 'Alī b. abī Ghudda al-Qalqashandī lebte in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts in Cairo und beschreibt Indien in Tughlag Shāh's Zeit († 1351). Sehr willkommen sind auch die Ammerkungen, mit denen der gelehrte Übersetzer sein Werk versehen hat.

V. Lesny.

Dhirendra Varma: LA LANGUE BRAJ (DIALECTE DE MATHURA). Avantpropos de M. Jules Bioch. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1935. 8°. VI + 185 p., 35 frs.

Dans son Linguistic Survey of India, vol. I, p. 162 n. et, plus en détail

encore, dans le volume IX, p. 694, Grierson range parmi les dialectes de l'Hindī occidental, le dialecte de Braj-Bhākhā, c'est-à-dire, celui du Doabe central et des contrées immédiatement voisines au sud. Dans la première moitié du siècle dernier déjà, Garcin de Tassy s'était attaché à l'étude de ce dialecte riche d'une abondante littérature ancienne. M. Ziauddin a'y consacre à l'heure actuelle, dans son ouvrage: Grammar of the Braj Bhākhā (Calcutta 1935). Le Braj ancien est une langue littéraire dont la contre-partie, la langue parlée s'est perdue. Le Braj moderne a cessé de répondre aux fins littéraires, pour n'être plus parlé que par les paysans surtout.

L'étude de Dhirendra Varma repose sur les œuvres de dix-neuf écrivains des trois siècles (du XVI au XVIII) pendant lesquels le Braj ancien faisait encore figure de langue littéraire vivante. Elle comporte deux parties: les remarques d'introduction (p. 7-48) et la partie grammaticale (49-149) que suit une brève conclusion (130-132). La partie grammaticale, basée sur les dialectes des écrivains, est incontestablement méritoire. Elle le serait bien davantage si l'auteur, dont la langue maternelle se trouve être le Braj-Bhākhā (son village natal étant situé dans le district de Bareilly), avait décrit encore avec toute la précision phonétique désirable, son dialecte natal tel qu'on le parle aujourd'hui, la langue vivante et non pas littéraire. La première partie contribue éminemment à l'intelligence de l'évolution du dialecte de Braj. La conclusion, elle aussi, nous trouve d'accord.

V. Lesnú.

BESPRECHUNGSEXEMPLARE.

- BASAVALINGAYYA M. S. A Descriptive Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the Government Oriental Library, Mysore. Vol. I-Vedas. Mysore, University of Mysore, 1937. 8°. XXVIII, 784, 10 pp.
- BROCKELMANN Carl. Geschichte der arabischen Litteratur. Dritter Supplementbd., Lief. 3, 4, 5, 6, 7. Leiden, E. J. Brill, 1939. 8°, 129—192, 193—256, 257—320, 321—384, 385—448 pp. Gld. 2 — pro Lief.
- COOMARASWAMY Ananda K. The Christian and Oriental or True Philosophy of Art. Newport, John Stewens, 1939. 89, 38 pp.
- COYAJEE J. C. Sir: Studies in Shahnameh. Bombay, D. B. Taraporevala, 1939. 8º. XIII, 325 pp.
- ERICHSEN W. Demotische Lesestücke, II. Urkunden der Ptolemierzeit. 1. Heft. Texte. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. XIV, 193 pp. RM 23—.
- Excavations, The, at Dura-Europes. Preliminary Report of the Seventh and Eighth Seasons of Work 1933—34 and 1934—35. Edited by M. J. Rostovtzeff, F. E. Brown and C. B. Welles, Prague, Kondakov Institute, 1939. 4°. XXI, 461 pp., LVII Plates.
- HELCK Hans Wolfgang. Der Einfluß der Militärführer in der 18. ägyptischen Dynastie. (Unters. z. Gesch. u. Altertumskde Ägyptens. Bd 14.) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. 4°. VIII, 87 pp. RM 24—.
- HITTI Philipp K. Nabih Amin Faris, Buţrus 'Abd-al-Malik: Descriptive Catalogue of the Garrett Collection of Arabic Manuscripts in the Princeton Univ. Library. Princeton Univ. Press, 1938, 4°. XII, 668 pp., XXIII, 56, IV pp. \$ 15—.
- JOHN Edward, The self Hindi Teacher, Allahabad, Ram Narain Lai, 1939, 4°. VI, 187 pp. 12 annas.
- KRAMER Samuel N. Gilgamesh and the Huluppu-Tree, A Reconstructed Sumerian Text. (= Assyriological Studies, No. 10.) Univ. of Chicago Press, 1938, 64 pp.
- LACOMBE Olivier. L'absolu selon le Védânta. Les notions de Brahman et d'Atman dans les systèmes de Sankara et Râmânoudja. (= Annales du Musée Guimet. Bibl. d'Études, XLIX.) 8º. Paris, P. Geuthner, 1937. XII, 409 pp. 90 frs.
- LAMOTTE Stienne. La Somme du Grand Véhicule d'Asanga (Mahāyānasan-graha).

 Tome I. Versions tib. et chin. Fasc. 2. Tome II: Trad. et Comm. Fasc. 2. (= Bibl. du Muséon. 7.) Louvain, Muséon. 1939. 8º, 49—99 pp., X Pl., 153—345 + 25*—72* pp.
- LAUER Jean-Philippe. Fouilles à Saqqarah: La Pyramide à Degrés. Tome III. Le Caire, Serv. des Antiqu. de l'Égypte, 1939. Foi. VII, 81 pp., XXIV Pl.
- LIEBERMANN Saul. Shkiin. A few Words on some Jewish Legends, Customs and Literary Sources Found in Karaite and Christian Works. Jerusalem, Bamberger-Wahrmann, 1939, 8°, VI, 98 pp., 3 2—
- LORIMER D. L. R. The Dumaki Language. Outlines of the Speech of the Doma, or Bëricho, of Hunza. Nijmegen, Dekker en van de Vegt N. V., 1939, 8°. XVI, 244 pp. Fl. 2-50.
- Mārvār-kā itihās. Jodhpur, Superintendent, Archaeological Department, 1939. 8°. XIV, 400, 5 pp.
- MOORE Ellen Whitley, Nec-Babylenian Documents in the Univ. of Michigan Collection. Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1939, 40, XVI, 71 pp. LXXV Pl. 3 2—

ROEMER Hans Robert. Der Niedergang Irans nach dem Tode Isma'lls des Grausamen 1577—1581, Würzburg, Konrad Triltsch, 1939, 89, 113 pp. RM 3-60.

SCHAEFFER Claude F.-A. La neuvième campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit.

(Printemps 1937.) Rapport Sommaire. (Extrait de la Revue Syria, 1938.) Paris,
P. Geuthner, 1938. 4º. 193—255, 314—384, 183—186, 127—142, 335—344,
141—146, 37—46 pp., XVIII—XXV, XXX—XXXVI Pl. Prix 125— fra.

SCHAEFFER Claude F.-A. Mission de Ras Shamra, Tome III. Ugaritica. Première Série. (= Bibl. archéol. et hist. Tome XXXI.) Paris, P. Geuthner, 1939, 4°.

VIII, 345 pp., XXXII Pl. Prix 200 - frs.

Science of Yoga, Revived and Modernised by the Yoga Institute, Reprint from Yoga. Vol. IV. Bombay, Yoga Institute, 1939, 86. IV, 140 pp.

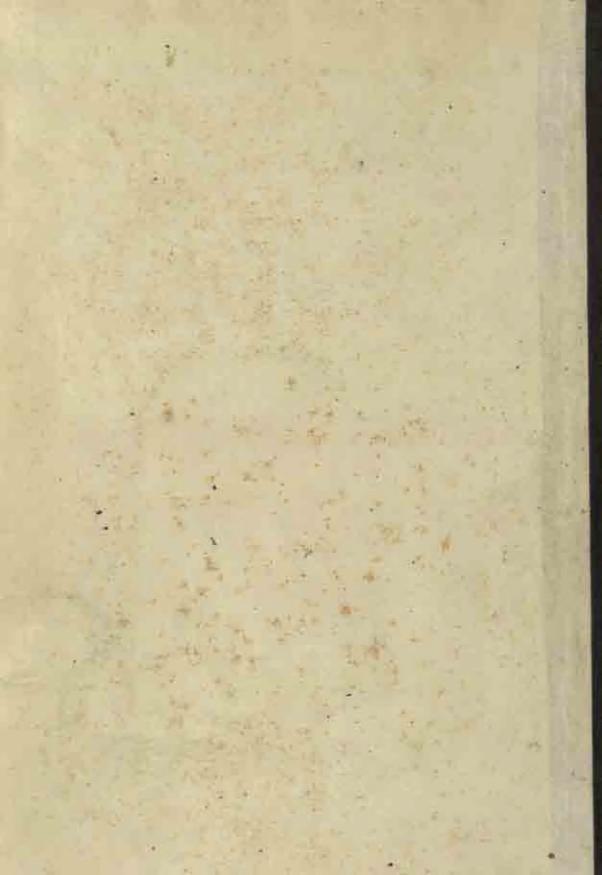
STAMM J. J. Die akkadische Namengebung. (= Mitt. d. Vorderas.-aegypt. Ges., Bd. 44.) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. 8°, 372 pp. RM 24 —.

TALLQVIST Knut, Kuu ja Ihminen. (= Suomen Itämaisen Seuran kansantajuiaia julkaisuja Nr. 9.) Helsinki, Werner Söderström, Osakeyhtiö Porvoo, 1938. 8º 150 pp.

VANOVERBERGH Morice. Some undescribed Languages of Luzen. (= Publ. de la Comm. d'Enquête Lingu. III.) Nijmegen, Dekker en van de Vegt N. V., 1937.

80, 200 pp. Fl. 2:50.





"A book that is shut is but a block"

Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

S. S., IAS. N. DELHI.